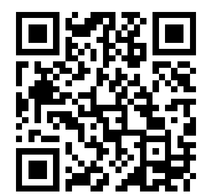
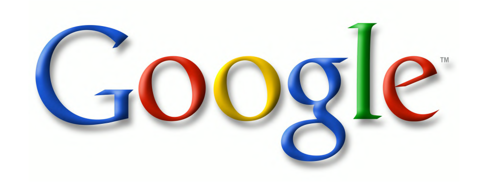




Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

LXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXX

No 1

Janvier-Mars 1928



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XX, 1928, N° 1

SOMMAIRE

Charles Hirschauer, Alfred Morel-Fatio. 4

Victor Bouillier, Traduction des six premiers chapitres du « Díscreto » 26

Raymond Lantier, Chronique ibéro-romaine, VIII, 1925-1926. 47

Variétés : Llorente en Burdeos (**Manuel Núñez de Arenas**), p. 72 ; — La littérature espagnole à l'Académie des Jeux-Floraux (**Joseph Anglade**), p. 74 ; — A propos des « Batuecas » et des « Jurdes » (**Camille Pitollet**), p. 78.

Bibliographie : William. J. Entwistle, *The Arthurian Legend in the Literatures of the Spanish Peninsula* (**G. Cirot**), p. 85 ; — *Anuario de Historia del Derecho español*, t. III (**G. Cirot**), p. 88 ; — José F. Rafols, *Techumbres y artesonados españoles* (**E. Lambert**), p. 93 ; — Feliu Elias, *La Catedral de Barcelona* (**E. Lambert**), p. 94 ; — P. U. González de la Calle et A. Huarte y Echenique, *Constitutiones de la Universidad de Salamanca (1422)* (**Marcel Bataillon**), p. 95 ; — *La Tragedia por los Celos ... de* D. Guillen de Castro... *edited. . by* Hymen Alpern (**G. Cirot**), p. 96 ; — Duque de Berwick y de Alba, *El Mariscal de Berwick* (**G. C.**), p. 97 : — Universidad de Granada, *Anales de la Facultad de Filosofía y Letras* (**M. Núñez de Arenas**), p. 98) ; — Ignacio Bauer y Landauer, *De mi archivo* (**M. N. de A.**), p. 99 ; — J. F. Montesinos, *Die modern spanische Dichtung* (**M. Bataillon**), p. 102.

Chronique : Legendre, Péricot, Núñez de Arenas, *Hespéris*, Anglade, Sarrailh, Cantineau, García Gómez, Mulertt, Ficker, Hinojosa, Ostrorog, *Bibliotheca Romanica*, R. Lejeune, A. Hamilton, E. G. Morley, Entwistle, Daurella, Rubio y Lluch, E. Díaz, Soler y Battle, *Calpe*, Editorial Reus, Pidal, Albéniz, Thibaudet, L.-P. Thomas, Estelrich, Duran i Sampere, Gudiol, Bosch i Gimpera, Alphonse XIII, Jérôme et Jean Tharaud, p. 106-112.

Planche I, Alfred Morel-Fatio ...

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

LX ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXX
1928



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI

ALFRED MOREL-FATIO

(1850-1924)

J'ai eu l'honneur et l'inappréciable fortune, durant les dernières années de sa vie et jusqu'à la veille de sa mort, d'approcher de très près M. Morel-Fatio. Il se plaisait dans l'atmosphère studieuse et recueillie de notre Bibliothèque et, presque chaque jour, venait y retrouver ses chers livres dont il ne s'était, en nous les confiant, séparé qu'à demi. Le bureau tout simple dont il se contentait était voisin du mien et je ne le traversais jamais sans que, sur l'invitation d'un bon sourire, la conversation s'engageât.

Dans ces entretiens sans apprêt, M. Morel-Fatio se donnait tout entier; du savant, du lettré, je pus ainsi admirer la culture remarquablement étendue, le jugement sûr, la finesse d'esprit; ce grand modeste, s'il eût daigné vouloir briller, eût pu être le causeur le plus étincelant: peu de questions dont il ne fût informé; peu d'hommes qu'il ne jugeât à leur juste valeur d'un mot — ou d'un silence — car il était aussi bon qu'équitable. Mais surtout j'eus la révélation des exceptionnelles qualités de cœur qu'il s'appliquait à dissimuler sous un abord taciturne et presque distant; et la respectueuse estime que j'avais toujours professée pour mon ancien maître ne tarda pas à s'accompagner d'une sincère affection à quoi il eut la bonté de répondre par une bienveillance pleine d'abandon.

Cette confiance, ne risqué-je point de la trahir en livrant ici diverses circonstances de la vie de M. Morel-Fatio ignorées, je crois, même de ses familiers et que, seule, la liberté de nos causeries m'a permis de connaître? Mais cette vie fut de tout point si belle, si honorable, que, passant outre à ce scrupule, je ne pense pas devoir refuser à ceux qui ont approché M. Morel-Fatio une occasion de mieux l'aimer encore, et aux autres, le plus noble des exemples[1].

1. Sur le désir qui nous en avait été courtoisement exprimé par M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nous avons attendu, pour publier cette notice, que M. Enlart, élu à l'Institut en remplacement de M. Morel-Fatio, eût prononcé l'éloge traditionnel de son prédécesseur. M. Enlart s'acquitta de ce pieux devoir, dans la séance du 4 février 1927, avec autant de cœur que de talent. Rien ne pouvait laisser prévoir que d'autres mains que les siennes se chargeraient de la mise au point et de l'impression de la *Notice sur la vie et les travaux de M. Alfred Morel-Fatio* (Paris, 1927; 19 p. in-4°; pl. h. t.); M. Camille Enlart, qui semblait jouir

GÉNÉALOGIE DES FAMILLES MOREL ET MOREL-FATIO

Pierre Morel

Aymé, né en 1538

Antoine, ép. en 1593 Rose Wulliermoz

Jean-Pierre, ép. en 1628 Jeanne Chevalley

Conrad, ép. en 1692 Suzanne Testu

Jean-*François* Morel, ép. en 1732 Suzanne-*Marguerite* Vallot

Jean-Antoine-Conrad, ép. en 1772 *Louise*-Pauline Fatio

- Marc-Antoine MOREL, ép. Louise-Victorine Nicod
  - Charles-Louis, ép. Lucile de Bons
    - Charles, Eugène, Gustave.
  - Marie, ép. Armand Nicati
    - Marc ép. Sophie Marcel
      - Arnold
      - Julien
- François-Etienne-*Louis* Morel, dit MOREL-FATIO. ép. Henriette Paschoud
  - Antoine-*Léon* Morel-Fatio (1810-1871), ép. Marie du Chastel de La Martinière
    - Louis ép. Henriette Dollez
      - Léon ép. Alice Ewald — enf.
      - Paul ép. Marthe Duché — 1 enf.
      - Louise
      - Marie ép. Paul Rémond — 5 enf.
    - Antoinette
  - Arnold Morel-Fatio (1813-1887), ép. Pauline Curchod
    - Hélène, ép. Emile Mayniel.
      - Pierre ép. H. Bruston — 4 enf.
      - Madeleine ép. Paul Matter — 4 enf.
      - Alice
    - Caroline ép. Berthold van Muyden
      - Arnold
      - René ép. N...
      - Marthe ép. M. de Blonay
  - Alfred Morel-Fatio (1817-1866), ép. Louise Monney.
    - Adèle, ép. W. Fazy.
      - Edmond
      - Robert ép. N... 1 enf.
      - Max ép. N... 1 enf.
    - Emma, ép. le comte Alph. de Pourtalès.
      - Marguerite ép. Gravier 1 enf.
      - Alice ép. Alfred Tavel 4 enf.
    - Alfr MOREL- F *(1850-1924)*
  - Edmond Morel-Fatio, (1834-1857),

***

C'est en Suisse française qu'il faut chercher les origines familiales d'Alfred Morel-Fatio; dès le xvᵉ siècle, on trouve à Borsonens, dans le canton de Fribourg, des Morel qui, sans doute après s'être convertis au protestantisme, vinrent s'établir, vers 1530, dans le canton de Vaud, à Chardonne-sur-Vevey; ils faisaient partie du groupe de ces familles vaudoises des environs de Vevey que les comtes de Savoie anoblirent, soucieux qu'ils étaient de s'assurer des partisans, autour de leur château de Chillon.

Sous la domination bernoise, les Morel continuent de faire souche dans la même région, à Saint-Saphorin, à Vevey même. A la fin du xviiiᵉ siècle, Jean-Conrad-Antoine Morel (arrière-petit-fils d'un curial de Corsier-sur-Vevey) est châtelain de Glérolles et lieutenant-colonel du régiment de Vevey; il épouse une demoiselle Fatio, d'une famille qui avait joué un rôle assez important dans les luttes politiques suisses, et il en a deux fils, tiges des deux branches encore existantes des Morel et des Morel-Fatio.

Ces fils, Marc-Antoine et Louis, firent tous deux l'apprentissage du métier de banquier dans la maison Davillier, à Paris; mais, tandis que l'aîné, au bout de quelques années, revenait en Suisse, le second se fixait en France et fondait à Rouen une maison de commission en banque. Bien mieux, invoquant le bénéfice du décret des 9-15 décembre 1790, il sollicita et obtint par jugement du 11 août 1831 d'être réintégré dans la nationalité française comme descendant de religionnaires fugitifs, son grand-père François Morel ayant, en effet, épousé une demoiselle Vallot, fille d'un protestant d'Autun réfugié à Vevey.

Le même Louis Morel, ayant eu maille à partir avec un homonyme, également banquier-commissionnaire à Rouen, adjoignit à son nom

de la plus robuste santé, est mort subitement, jeune encore, le 14 février 1927. Il est superflu de dire que nous avons largement utilisé sa *Notice* dans les pages qui vont suivre; outre qu'il pouvait faire état de nombreux souvenirs personnels, M. Enlart, conformément aux volontés expresses de M. Morel-Fatio, avait été autorisé à prendre connaissance des Mémoires rédigés par mon ancien maître, qui ne doivent pas être livrés au public avant 1939; par l'intermédiaire de M. Enlart, nous avons ainsi pu compléter, préciser ou vérifier les renseignements que nous devions à M. Morel-Fatio lui-même, à quelques notes éparses laissées par lui, aux souvenirs de personnes ayant vécu dans sa familiarité, de sa dévouée gouvernante, Mᵐᵉ Chavériat, en particulier. J'ajoute que plusieurs parents ou alliés de M. Morel-Fatio ont bien voulu s'intéresser à la présente biographie qui leur a été soumise; je dois des remerciements tout spéciaux à M. Marc Morel, de Lausanne, à M. Léon Morel-Fatio, ingénieur à Paris, à M. Edouard Fazy, juge au Tribunal fédéral suisse, à M. Max Fazy, archiviste départemental de l'Allier qui, tout en nous mettant à même de rectifier des erreurs de détail, nous ont fourni les données les plus précieuses sur l'histoire de leur famille et nous ont permis de dresser avec exactitude le tableau généalogique que l'on trouvera ci-contre.

celui de sa mère, née Fatio; il y fut autorisé par jugement du tribunal de 1re instance de la Seine en date du 5 octobre 1844.

Trois de ses quatre fils — le dernier, Edmond, est mort jeune, en 1857 — contribuèrent, par eux-mêmes ou par leur descendance, à rendre célèbre le nom de Morel-Fatio.

L'aîné, Léon[1], né à Rouen le 17 janvier 1810, se distingua de bonne heure dans les arts; grand voyageur, doué d'un talent facile, mais infiniment probe, il rapporta de ses navigations un grand nombre de peintures et de dessins qui constituent pour l'histoire maritime du dernier siècle et la topographie des ports français l'ensemble de documents le plus précieux; il poussa la conscience jusqu'à suivre en personne les opérations de guerre qu'il voulait fixer sur ses toiles; c'est ainsi qu'il fut le témoin oculaire du bombardement d'Alger. La parfaite connaissance de l'architecture navale que possédait Léon Morel-Fatio le fit appeler en 1857 à la conservation du Musée de la marine, au Louvre; il en accrut considérablement les collections, en rédigea le catalogue; et l'on verra de quelle tragique façon il mourut à son poste.

Son frère puîné, Arnold[2], de trois ans plus jeune (il naquit à Rouen le 13 août 1813) fut, comme lui, un autodidacte et sut, comme lui, mais dans une voie bien différente, parvenir à une honorable notoriété. La première partie de sa vie fut donnée aux affaires, son père l'ayant associé, puis eu comme successeur à la direction de sa banque, transférée de Rouen à Paris; il y réussit à souhait et accrut notablement l'héritage paternel; mais l'argent ne fut jamais pour lui qu'un moyen, non un but; et, dès qu'il se vit assez riche pour satisfaire ses goûts intimes, il quitta la finance. Depuis longtemps, la numismatique l'attirait; au témoignage de son ami A. Chabouillet, il y avait de longues années qu'il fréquentait le Cabinet des Médailles, quand il publia, en 1848, son étude sur les *Méreaux et jetons de Villefranche-sur-Saône*; ce premier travail fut suivi de beaucoup d'autres, au cours d'une carrière scientifique de près de quarante années; le plus important fut une *Histoire monétaire de Lausanne*, malheureusement inachevée.

1. Cf. : Jean DESTREM et G. CLERC-RAMPAL, *Catalogue raisonné du Musée de la Marine* [Paris (Impr. française), 1909; in-8°; pl. h. t.], pp. IX-X; Richard CORTAMBERT, *Antoine-Léon Morel-Fatio* [extr. du *Bulletin de la Société de Géographie*, décembre 1871 : Paris (impr. Martinet), 6 p. in-8°].

2. Sur Arnold Morel-Fatio, il faut consulter la notice de M. Eugène DEMOLE, conservateur du Cabinet numismatique de Lausanne : *A. Morel-Fatio. Quelques mots sur sa vie et son œuvre* [dans la *Gazette de Lausanne* du 12 août 1887; tirage à part augmenté d'un appendice bibliographique : Lausanne (impr. Vincent), 1887; 18 p. in-12] et surtout l'excellente introduction de M. A. CHABOUILLET, conservateur du département des Médailles de la Bibliothèque nationale, au *Catalogue raisonné de la Collection de deniers mérovingiens des VIIe et VIIIe siècles de la trouvaille de Cimiez, donnée au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale par M. Arnold Morel-Fatio* [Paris (Rolin et Feuardent), 1890; 66 p. in-8°; pl. h. t.].

S'étant retiré des affaires, Arnold Morel-Fatio revint dans la patrie d'origine de sa famille; il acquit en 1863 une belle propriété aux environs de Lausanne; l'année suivante, il se vit confier le poste de conservateur du Cabinet des Médailles de cette ville et, le 13 novembre 1866, la direction du Musée archéologique. Dans ces fonctions mal rétribuées, il fit preuve d'autant de science que de dévouement; les collections dont il avait la garde s'enrichirent de pièces de choix; en particulier, les fouilles du lac de Neuchâtel, qu'il surveilla lui-même, fournirent une abondante moisson d'objets lacustres, qui forment une des principales richesses du Musée de Lausanne. Les achats effectués par Arnold Morel-Fatio furent toujours avantageux pour le modeste budget dont l'administration lui incombait. Au surplus, quand les crédits réguliers ne suffisaient pas, sa fortune personnelle y suppléait; du Musée de Lausanne il fut jusqu'à sa mort le plus généreux bienfaiteur. Le département des médailles de notre Bibliothèque nationale, où il s'était formé à la numismatique, ne lui doit pas moins; la première en date de ses libéralités, nous apprend M. Chabouillet, remonte au début de 1838; d'autres y succédèrent, jusqu'au don vraiment sans prix de la célèbre collection de deniers des VIIe et VIIIe siècles découverts à Cimiez (Alpes-Maritimes) qui, au lendemain de la mort d'Arnold Morel-Fatio, survenue le 10 août 1887, vint doubler les séries mérovingiennes du Cabinet de France.

On retrouvera, au cours du récit, Léon et Arnold Morel-Fatio, mais il convient de s'arrêter maintenant à leur troisième frère Alfred, né à Rouen le 29 avril 1817, puisqu'il fut le propre père de l'historien.

M. Morel-Fatio me montra un jour la photographie de son père; j'ai gardé le souvenir d'un visage grave et fin où un regard profond mettait de l'accent; mais rien, dans les traits énergiques du fils, ne rappelait cette physionomie à la fois élégante et mélancolique.

La vie de Morel-Fatio le père fut toujours digne d'estime si, parfois, les circonstances vinrent traverser sa carrière. Il débuta comme employé dans la maison Schlumberger, à Guebwiller, puis entra, vers 1845, dans l'administration du chemin de fer de Strasbourg à Bâle. Son zèle, sa conscience lui avaient valu de parvenir assez rapidement au poste important de chef du trafic quand, en 1854, la Compagnie de l'Est racheta le réseau. Privé de sa situation, M. Morel-Fatio fut accueilli de nouveau par la maison Schlumberger, mais il ne tarda pas à la quitter pour fonder un établissement de banque, à Guebwiller d'abord, puis à Paris; c'est là qu'il mourut, jeune encore, le 29 novembre 1866, laissant trois orphelins, deux filles et un fils, né à Strasbourg le 9 janvier 1850 et nommé, comme lui, Alfred; sa femme, Louise Monney, originaire de Suisse, était morte dès 1858.

Le jeune Alfred Morel-Fatio, privé de sa mère à l'âge de huit ans, de son père à seize ans, ne connut guère — et regretta toujours — les charmes de l'intimité familiale; à la mort de sa mère, il fut mis en pension dans un collège de Lausanne, tenu par un M. Gaillard, où les études, semble-t-il, étaient médiocres; au reste, destiné au commerce, il n'avait pas besoin de les pousser bien loin. A peine posséda-t-il une pratique suffisante de la langue française et quelques rudiments de latin et de grec, que son père l'envoya à Leipzick, chez des particuliers, pour y apprendre la comptabilité. Ce séjour, dont il avait gardé assez mauvais souvenir, lui permit surtout d'acquérir une sérieuse connaissance de l'allemand qui devait, il ne s'en doutait guère alors, lui être beaucoup plus utile, au cours de sa carrière scientifique, que le maniement des registres commerciaux.

La mort de son père le rappela brusquement en France et le voilà, à peine âgé de seize ans, privé de ses soutiens naturels et obligé de gagner sa vie.

La tutelle fut attribuée à son oncle paternel, Arnold Morel-Fatio; cet érudit qui, avant de devenir conservateur du musée archéologique de Lausanne, avait fait fortune comme banquier, était trop sage pour engager son neveu dans une voie honorable et pleine de charmes, mais peu compatible avec le souci du pain quotidien; il lui fit donc prendre un petit emploi dans la maison Dollfus-Mieg, rue Saint-Fiacre, aux appointements de 50 francs par mois. Le jeune homme accepta courageusement son nouveau destin, dont, heureusement, son autre oncle, Léon Morel-Fatio, le peintre de marine, s'employa de son mieux à lui adoucir la rudesse. Chez cet artiste au cœur excellent, l'orphelin trouvait les douceurs de la vie de famille, et des cousins de son âge furent bientôt pour lui comme des frères; surtout l'influence de ce milieu sympathique et cultivé l'élevait au-dessus du terre-à-terre de sa besogne quotidienne et lui donnait la force de l'accomplir sans s'abandonner.

De cette dure période de son existence, M. Alfred Morel-Fatio parlait peu, mais jamais avec amertume; il prétendait même, en souriant, que le goût de l'espagnol lui était peut-être bien venu à rédiger des factures de cotonnades pour l'Amérique du Sud. En tout cas, c'est dans ces années de pénible labeur, et en prenant sur ses nuits, qu'il commença effectivement de se familiariser avec une langue et une littérature dont l'étude devait occuper toute sa vie.

Cet amour du travail intellectuel allait pouvoir se satisfaire. La grand'mère maternelle d'Alfred Morel-Fatio, Mme Monney, étant morte sur ces entrefaites, l'héritage qu'il fit, encore que fort modeste, le libéra des soucis matériels les plus immédiats et, somme toute, le rendit enfin maître de choisir son destin. Encouragé par son oncle Léon, il résolut, avant tout, de compléter ses études classiques dont il

sentait l'insuffisance, rapprit le latin, passa son baccalauréat, enfin, entra à l'École des Chartes, à l'automne de 1869[1].

Mais, au mois de juillet suivant, la guerre éclate. Sans hésiter, Alfred Morel-Fatio s'arrache à ses chers livres et s'engage dans les mobiles, sous les ordres de son cousin Louis; après une première revue passée au camp de Châlons, on licencia ces troupes improvisées, pleines pourtant d'ardeur et de bonne volonté. Patriote comme il devait l'être toute sa vie, le jeune étudiant ne jugea pas digne de lui de s'en tenir à un simple geste; un nouvel engagement volontaire, cette fois au 15e bataillon de chasseurs à pied, lui permit de servir son pays jusqu'à la fin de la guerre; enfermé dans Paris, il prit part, avec son unité, à plusieurs sorties, entre autres aux journées du plateau d'Avron et de Villejuif.

Aux tristesses du siège, à la douleur de la capitulation devait s'ajouter pour lui un deuil bien cruel; son oncle Léon, conservateur du Musée de la Marine, montait la garde sur les toits du Louvre quand les Prussiens entrèrent dans Paris; ce noble cœur se brisa sous le coup de l'émotion trop violente; c'était le 2 mars 1871[2].

* * *

Quand, après la Commune, l'École de la rue des Francs-Bourgeois rouvrit ses portes, Alfred Morel-Fatio, l'esprit mûri par tant d'épreuves, vint y reprendre sa place. Auguste Molinier, plus tard professeur aux Chartes, Gaston Reynaud, à qui l'histoire littéraire du Moyen-Age doit tant, furent ses camarades les plus intimes; tous deux moururent bien avant lui; et de cette promotion il ne reste plus qu'un survivant.

Le directeur était alors Quicherat, les professeurs : Lacabane, Anatole de Montaiglon, Boutaric, Tardif et, à peine plus âgé que ses élèves, Paul Meyer, dont l'enseignement ennemi des routines et le rigoureux esprit critique eurent sur Alfred Morel-Fatio une action irrésistible : dès les bancs de l'École, il se voua pour toujours à la philologie romane. D'autres influences, du reste, s'exerçaient dans le même sens; par l'intermédiaire d'un cousin de son père, Charles Morel, bibliothécaire à la Sorbonne, il entra en relations avec Gaston Paris; entre ces deux hommes, l'un déjà célèbre, l'autre jeune encore et débutant dans l'érudition, une sympathie réciproque, accompagnée

1. Rappelons que l'examen à l'entrée de l'École des Chartes, supprimé en 1849, ne fut rétabli qu'en 1872; les éliminations indispensables se faisaient en cours d'études.

2. M. Georges Cain a raconté avec un luxe de détails qui semblent lui avoir été fournis par des témoins oculaires, la fin tragique de M. Léon Morel-Fatio, dans ses *Nouvelles promenades dans Paris* (Paris, Flammarion, s. d.; in-8°), pp. 9-10.



chez celui-ci de la gratitude qu'un disciple bien né éprouve pour son maître, toute paternelle chez celui-là, noua des liens que la mort seule devait rompre. Tout de suite, Gaston Paris devina quel esprit d'élite se cachait sous la silencieuse modestie de son élève et il enrôla ce dernier dans la petite équipe de bons travailleurs qui se proposaient d'introduire en France les saines méthodes critiques et à qui l'on doit le renouveau des études philologiques et historiques ; dès sa fondation, grâce à Paris et à Paul Meyer, la *Romania* accueillit la collaboration d'Alfred Morel Fatio, encore élève aux Chartes; il en fut de même de la *Revue critique*, plus vieille de quelques années à peine et où Paul Meyer était également tout-puissant. Et le jeune étudiant put même voir figurer son nom encore obscur à côté du nom déjà illustre de Gaston Paris, comme traducteur des deux derniers tomes de la *Grammaire des langues romanes* de Diez[1].

Tous ces travaux n'empêchaient point Alfred Morel-Fatio de suivre assidûment les leçons de ses maîtres ; aux examens de sortie, il se classa premier, en partie, il est vrai, grâce au mérite exceptionnel de sa thèse. On sait que, pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe, les élèves de l'École des Chartes doivent soumettre à leurs juges un mémoire original. La valeur des *Recherches sur le texte et les sources du « Libro de Alexandre »*, célèbre poème épique en langue castillane du XIIIe siècle, attira d'emblée l'attention sur son auteur et lui valut l'honneur d'une publication intégrale dans la *Romania*.

Un an plus tard, son rang de sortie aurait permis à M. Morel-Fatio d'être nommé membre de l'École française de Rome, créée précisément en cette année 1875, et l'on peut imaginer quel bénéfice intellectuel il aurait retiré d'un séjour prolongé en Italie, sans aucune préoccupation matérielle.

Pour toute récompense de plusieurs années de travail acharné, couronnées de brillants succès, il obtint une place au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Alfred Morel-Fatio, l'homme pourtant le plus désintéressé qui fût, ne se souvenait pas sans amertume de son traitement de début : 60 francs par mois, 10 à peine de plus qu'il ne gagnait à copier des factures chez Dollfus-Mieg. Tel était, en ces temps préhistoriques, le sort fait à l'élite de la jeunesse intellectuelle.

A vrai dire, M. Morel-Fatio supporta ces misères avec philosophie; il n'avait de besoins que ceux de l'esprit et sa grande ardeur au travail trouva, rue de Richelieu, à s'employer.

Le conservateur des Manuscrits, Déprez, et le célèbre Léopold Delisle, alors conservateur-adjoint, surent immédiatement utiliser au

1. On trouvera toutes les indications sur les travaux de M. Morel-Fatio dans la *Bibliographie* que nous avons publiée (*Bulletin hispanique*, ann. 1925, pp. 289-335; ann. 1927, pp. 99-109. Nous y renvoyons une fois pour toutes.



mieux les remarquables aptitudes de leur nouveau collaborateur. Il n'existait du riche fonds hispanique qu'un répertoire ancien et fort insuffisant. M. Morel-Fatio fut chargé d'en rédiger un qui répondît aux exigences de la critique moderne. L'attente de ses chefs ne fut pas déçue; le *Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais* de la Bibliothèque nationale est encore tenu, et à juste titre, pour un modèle du genre.

La rédaction d'un catalogue n'est pas le travail aride que suppose le profane; le bibliothécaire digne de ce nom est payé largement de ses peines par le double sentiment qu'il éprouve, et d'être utile au public savant, et de s'instruire soi-même; on ne saurait croire quel profit pour le développement de l'esprit résulte de l'étude attentive des documents anciens. Pour Alfred Morel-Fatio, il goûta toute sa vie les bienfaits de ces années d'obscur labeur; sa curiosité naturelle, à fouiller une mine jusque-là inexplorée, trouva mille occasions de s'exercer; son sens critique s'y affina, s'y affermit encore; le disciple qu'il était révéla peu à peu sa maîtrise.

Sa compétence désormais reconnue lui valait déjà quelque renom dans le monde des hispanisants; quand des érudits espagnols venaient à Paris, ils ne manquaient point d'entrer en relations avec leur jeune confrère; c'est ainsi que M. Morel-Fatio devint l'ami et bientôt le collaborateur de D. Antonio Rodriguez Villa et qu'il fit la connaissance du célèbre D. Marcelino-Menéndez y Pelayo. Dans le même temps, et non sans quelque scandale au delà des monts, — car, quand il le fallait, il n'hésitait pas à battre en brèche les réputations le plus solidement établies, — il fut chargé à la *Revue historique* du bulletin sur le *Mouvement historique en Espagne*; sa rude franchise lui attira, comme elle devait le faire encore au cours de sa carrière, quelques inimitiés; mais rien de ce que la péninsule comptait de vrais savants ne s'y trompa et, quand Alfred Morel-Fatio fut amené à traverser les Pyrénées, ils l'accueillirent avec la plus affectueuse estime.

Son premier voyage en Espagne eut Barcelone pour but et des recherches sur l'historiographie de Jaime I[er] d'Aragon pour motif. C'est alors qu'il entra en relations avec les meilleurs érudits catalans : le P. Fita, D. Mariano Aguilo y Fuster, D. Manuel Milà y Fontanals, D. Antonio Elías de Molíns.

Un autre voyage le mena à Madrid en 1876, grâce à une mission qu'il avait pu obtenir pour étudier le texte autographe du *Magico prodigioso* de Calderon. Ce précieux manuscrit était conservé au palais de l'Infantado, dans la bibliothèque du duc d'Osuna. M. Morel-Fatio nous a laissé, au tome II de ses *Études sur l'Espagne*, une description bien pittoresque du vaste palais ruineux, occupé comme terre conquise par les créanciers du noble duc; pour en forcer les portes,



le jeune érudit avait dû recourir à la toute-puissante protection du principal d'entre eux. Au milieu des nouveaux hôtes, d'humbles débris de l'ancien personnel subsistaient : le bibliothécaire, aussi délabré que le palais et que la fortune de son maître, gardait ce qui restait des manuscrits rares et des trésors bibliophiliques jadis amassés par le marquis de Santillana ; un vieux chevalier, témoin de l'antique splendeur, venait chaque jour oublier sa misère auprès de son ami et déplorer avec lui cette époque de décadence ; et un serviteur cassé par l'âge, mais resté fidèle à la gloire de la maison, contemplait d'un œil navré tant de ruines.

On le voit, M. Morel-Fatio ne se contentait pas de faire aux documents une chasse fructueuse ; il observait choses et gens avec une curiosité amusée et toujours clairvoyante. Dans la rue, dans les salons, auprès de ses collègues en érudition, il ne perdait aucune occasion d'enrichir sa connaissance des mœurs de l'Espagne ; sous la trame solide qu'assurait à ses travaux la rigueur de ses méthodes critiques, on sent un mouvement, une vie qu'un simple homme de cabinet n'aurait pu leur donner.

***

L'année 1880 marqua, dans la carrière d'Alfred Morel-Fatio, une étape nouvelle. Depuis plusieurs années, il était question d'organiser l'enseignement supérieur en Algérie. Jusque-là, les Français établis sur la terre africaine devaient, pour compléter leurs études, retourner en France et, trop souvent, la métropole les gardait. On avait, d'autre part, le juste souci de ne point laisser plus longtemps en friche un aussi incomparable champ d'études historiques, archéologiques, philologiques, ethnographiques. Enfin, il paraissait intéressant de faire l'essai dans ce pays neuf des principes modernes d'enseignement supérieur. Pour réaliser cet ambitieux programme, on fit surtout appel à de jeunes professeurs qui, pensait-on, y apporteraient tout l'enthousiasme de leur âge : de Crozals fut nommé professeur de géographie de l'Afrique ; René Basset eut un cours complémentaire de littérature arabe ; on appela Jules Lemaître, du lycée du Havre, pour occuper la chaire de littérature française ; celle de langues et de littératures étrangères fut offerte à Alfred Morel-Fatio, qui accepta sans hésiter. Il y avait en lui une véritable vocation pour l'enseignement, que cette occasion lui révéla.

A vrai dire, la désillusion fut rapide. M. Pierre Martino a naguère conté[1] les pénibles débuts de cette École supérieure des Lettres d'Alger,

1. *Jules Lemaître à Alger* [Alger (J. Carbonel), 1919 ; 79 p. in-8° ; pl. h. t.].

campée dans une vieille maison arabe, au long d'une venelle obscure et où, en dépit d'une active propagande, les étudiants s'obstinaient à ne point s'inscrire. M. Morel-Fatio figura bien sur l'affiche, mais ne put faire aucun cours, faute d'élèves.

Ces loisirs forcés ne furent pas tout à fait perdus : il en profita pour pousser plus à fond l'étude de l'italien, qu'il avait déjà commencée à Paris; et surtout, il entreprit des recherches sur la langue, la littérature et l'histoire catalanes. Aussi sollicita t-il d'être envoyé en mission, non plus à Madrid, où il avait du reste fait un second séjour avant son départ de France, mais à Majorque, en 1882, et à Valence, deux ans plus tard. Il en rapporta d'abondantes et précieuses notes sur Raymond Lull, sur le *Livre des femmes* de Jaume Roig, et cette version catalane de la *Chronique de Morée*, source capitale de l'histoire des barons « francs » de la Grèce médiévale, dont il donna l'édition et la traduction à la Société de l'Orient latin.

Ce fut loin d'être la seule publication de ces années d'Algérie. Alfred Morel-Fatio ne cessa de garder le contact avec ses maîtres et ses amis de France et d'Espagne. En collaboration avec Rodriguez Villa, il publia la *Mantua Carpentana* d'Enrique Cock, intéressante description de Madrid à la fin du XVIe siècle, et la *Romania*, la *Revue critique*, la *Bibliothèque de l'École des Chartes* accueillirent avec empressement ses articles ou ses comptes rendus.

Néanmoins, à Alger, M. Morel-Fatio ne pouvait donner sa pleine mesure; il souffrait de l'absence d'une bibliothèque, manquait aussi de la fréquentation indispensable des milieux érudits; enfin, il faut bien le dire, il avait à souffrir du caractère tâtillon du recteur qui ne comprenait pas qu'un professeur sans élèves pût, même pour des missions officielles, ne pas faire chaque semaine le geste rituel d'ouvrir son cours pour parler devant les bancs vides.

Sur ces entrefaites, Paul Meyer, qui professait au Collège de France, sentit le besoin de s'y faire suppléer temporairement; il ne crut pouvoir mieux faire qu'en choisissant un de ses meilleurs élèves. Alfred Morel-Fatio ne refusa pas cet honneur et, âgé à peine de trente-cinq ans, fit ses débuts dans l'illustre maison. Sa leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures de l'Europe méridionale porta sur la *Comédie espagnole du XVIIe siècle*; elle fut d'une qualité telle qu'elle a pu, quarante ans plus tard, être réimprimée presque sans changement.

Mais Paul Meyer n'avait pas encore l'intention de renoncer définitivement à la chaire qu'il avait occupée avec tant d'éclat. Jugeant toutefois que la place de M. Morel-Fatio était à Paris, il chercha les moyens de lui procurer là une carrière stable et, la nomination de Giry comme professeur de diplomatique ayant rendu vacant le secrétariat de l'École des Chartes, il s'empressa d'y faire nommer son



disciple préféré. Pendant vingt-deux ans, du 13 avril 1885 au 31 janvier 1907[1], Alfred Morel-Fatio occupa ce poste, où vingt générations de chartistes purent le connaître. Peu de fonctions sont aussi délicates : le secrétaire est, pour tout ce qui touche la conduite des études et l'administration, le collaborateur de tous les instants du directeur; pourtant, il est, en quelque sorte, en marge du corps enseignant. D'autre part, se trouvant en relations quotidiennes avec les élèves, il doit être pour eux un guide, un conseiller.

M. Morel-Fatio avait toutes les qualités nécessaires pour remplir ces tâches diverses. Auprès de Paul Meyer, homme excellent sous des dehors parfois déconcertants, il sut faire preuve d'autant de patience que de dévouement et l'estime que son ancien maître avait pour lui ne fit que croître avec le temps Au sein du Conseil de perfectionnement, composé des professeurs de l'École et de membres désignés soit par leurs fonctions, soit par le vote de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il n'eut pas de peine à s'assurer la place éminente que méritaient sa haute valeur scientifique, la droiture de son caractère, l'infaillible rectitude de son jugement.

Pour ce qui est des élèves, nous ne saurions oublier quelle forte impression produisait sur nous ce savant, dont le grand renom nous rendait plus précieuse encore l'extrême bienveillance. De tout son être, émanaient une bonté, une loyauté qui commandaient l'affection autant que le respect. Il n'en fallait pas moins, du reste, pour nous mettre en confiance avec un homme fort éloigné de nous par l'âge et d'un abord, il faut l'avouer, assez intimidant. Mais, la première gêne rompue, nous avions vite fait de nous attacher à lui; ce n'est jamais en vain que nous venions, dans son bureau, solliciter ses encouragements ou ses conseils; encouragements toujours paternels, conseils toujours infiniment profitables pour la conduite de nos travaux.

Le secrétariat de l'École des Chartes ne pouvait suffire à la belle activité de M. Morel-Fatio. Pour augmenter un peu son très modeste traitement et, surtout, afin de satisfaire son goût pour l'enseignement, il posa, fort encouragé par Gaston Paris, sa candidature à une maîtrise de conférences à l'École des Hautes Études; il l'emporta haut la main sur de nombreux candidats.

Les qualités intellectuelles de M. Morel-Fatio répondaient bien à l'esprit de l'école fondée par Victor Duruy ; dans ce séminaire destiné à former de bons érudits, le contact est intime et constant entre les disciples et leurs maîtres. Point d'exposés *ex cathedra* : des leçons vivantes où la libre discussion a sa place, où les élèves, déjà personnellement rompus aux méthodes scientifiques, collaborent étroitement avec leur professeur.

1. Date de la nomination de son successeur, M. Bémont. Par décret en date du 13 février suivant, M Morel-Fatio reçut le titre de professeur honoraire.

Pendant près de quarante ans et jusqu'à la veille même de sa mort, de 1885 à 1924, Alfred Morel-Fatio se dévoua sans compter à son enseignement. Combien celui-ci fut excellent, il est aisé d'en juger : rares sont les philologues et spécialement les hispanisants qui n'ont pas suivi ces cours remarquables et ne proclament bien haut tout ce qu'ils doivent à leur ancien maître.

***

Au point où nous sommes arrivé, la carrière de M. Morel-Fatio es fixée; elle se poursuivra désormais avec une régularité qui nous dispensera de l'étudier dans le détail; longtemps, les seuls événements de cette vie si bien remplie seront les œuvres mêmes qui, d'année en année, achèveront de consacrer, dans l'Europe savante, le renom de leur auteur. Parallèlement à sa tâche professorale, et, en grande partie pour alimenter la matière de ses cours, celui-ci mènera de fructueuses recherches, qui, se rapportant presque toutes par quelque côté à l'Espagne, présentent néanmoins la plus riche variété.

La bibliographie de M. Morel-Fatio compte près de 600 numéros; il ne peut entrer dans notre dessein d'analyser en détail cette œuvre immense; tout au plus voudrions-nous en donner une vue sommaire en classant, sous quelques grandes rubriques, ces innombrables productions, dont aucune n'est indifférente.

De fortes connaissances philologiques étaient à la base des travaux de cet excellent disciple de Gaston Paris et de Paul Meyer, du traducteur de la *Grammaire* de Diez; c'est dire la valeur de ses recherches sur la langue et particulièrement le vocabulaire espagnols; mais Alfred Morel-Fatio sut éviter de faire de la linguistique un jeu aux règles rigides et mécaniques; il voyait en elle la servante de l'histoire littéraire et de l'histoire des mœurs, deux branches où, grâce à son sens de la vie et à son goût du beau, il excella.

De la riche et parfois exubérante littérature d'Espagne, il a tout exploré, du Moyen-Age à l'époque contemporaine, mais deux périodes l'attirèrent plus que d'autres, les plus brillantes du reste de cet immense cycle : les XVI[e] et XVII[e] siècles castillans. Sainte Thérèse, Cervantes, Hurtado de Mendoza pour le premier, la « Comedia » avec Tirso de Molina, Calderón et Lope de Vega, le roman picaresque, Balthasar Gracián pour le second, n'eurent pas d'historien mieux ni plus intelligemment informé.

Alfred Morel-Fatio n'eut pas moins de mérite à ouvrir dans le champ alors inexploré de la littérature comparée des voies nouvelles : l'influence des lettres espagnoles dans l'Europe entière et ce que l'Espagne elle-même a tiré du dehors, voilà des notions qui nous sont aujourd'hui bien familières; il n'en était pas de même il y a un

demi-siècle et, quand M. Morel-Fatio rédigeait ses remarquables études : « Comment la France a compris l'Espagne, depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours », « l'Histoire dans Ruy-Blas », « Maître Fernand de Cordoue et les humanistes italiens du xv[e] siècle », il faisait, sans peut être s'en douter, figure de précurseur.

Ses travaux sur le roman et le théâtre espagnols l'auraient amené, même si sa curiosité naturelle ne l'y avait poussé, à se faire l'observateur des mœurs espagnoles du passé ; mais comme, sous sa plume, les sujets les plus humbles prennent de l'ampleur! Quand il étudie « la Golille et l'habit militaire », ce n'est pas un simple chapitre de l'histoire de la mode masculine qu'il nous donne : il nous retrace la lutte, deux fois séculaire, entre le vieil esprit espagnol, fidèle aux anciens usages, et l'esprit français, nous dirions aujourd'hui : européen ou cosmopolite, suspect de dangereuses nouveautés ; et dans un court article sur « le Poignard dans la jarretière », il sait nous faire sentir tout ce que l'image de l'Espagne que nous devons à nos poètes romantiques a de ridiculement conventionnel.

L'histoire proprement dite ne pouvait rester en dehors du champ d'études d'Alfred Morel-Fatio ; et, là encore nous pouvons admirer la variété autant que la profondeur de son talent. Le Moyen-Age espagnol, à vrai dire, le retint relativement peu, encore qu'il lui doive d'utiles publications de textes et quelques intéressantes monographies.

Le xvi[e] siècle, en revanche, fut longtemps l'époque de prédilection de M. Alfred Morel-Fatio ; de Charles-Quint, il prit à tâche d'étudier scientifiquement les sources historiques et l'on ne saurait assez regretter que ce monument d'érudition, pour lequel il eut comme collaborateur mon ancien chef, Henri Léonardon, soit resté inachevé. La curieuse figure de Philippe II, ce roi trop calomnié ou trop vanté, l'attirait et il sut le juger avec une équité digne de servir de modèle aux historiens. Mais il ne s'attacha pas exclusivement à cette grande et brillante époque et l'Espagne des siècles suivants fut, de sa part, l'objet de nombreux travaux. Dans la Bibliothèque elzévirienne de Plon, M. Morel-Fatio publia les *Mémoires de la cour d'Espagne de 1679 à 1681*, du marquis de Villars, et, tout naturellement, le Ministre des Affaires étrangères le chargea, dans la magistrale collection du *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France... des traités de Westphalie à la Révolution*, des volumes consacrés à l'Espagne ; pour ce travail de longue haleine, il s'assura encore la collaboration de M. Léonardon. Un peu plus tard, il édita le précieux récit de la chute d'Olivares par le ministre de Modène en Espagne, Guidi.

Les archives d'Ossuna où il retrouva la correspondance inédite du comte de Fernan Nuñez et la vie de Charles III par le même personnage lui fournirent des documents sur l'Espagne du xviii[e] siècle, qu'il

sut mettre en œuvre avec un talent incomparable; et la *Revue de l'histoire de Versailles* vient de publier[1] une étude sur l'abbé de Vayrac et la conspiration de Cellamare, malheureusement restée à l'état de brouillon, et par suite, d'une forme imparfaite, qui prouvera du moins que, jusqu'à son dernier jour, M. Morel-Fatio ne cessa d'étudier cette période de l'histoire d'Espagne : le manuscrit en a été retrouvé sur son bureau après sa mort et, le matin même, il y avait travaillé. Dans le même temps, il poursuivait des recherches sur les « afrancesados », autrement dit les partisans des idées françaises sous la Révolution et l'Empire; les articles qu'il a donnés, surtout à la fin de sa vie, sur de curieux personnages comme Marchena, Andrés María de Guzmán, Manuel Concha, le colonel Amorós, font regretter que la mort l'ait empêché de tirer de ses nombreuses notes le livre définitif que l'on pouvait attendre de lui.

L'histoire contemporaine elle-même n'échappait pas aux préoccupations de cet observateur perspicace et de ce grand patriote; dans ses jeunes années, il eût aimé de publier dans un important quotidien des « Lettres d'Espagne » ; il y renonça, ne voulant pas aliéner l'indépendance de son jugement, et il lui fallut attendre la guerre de 1914 pour mettre au service de son pays sa remarquable connaissance des choses et des gens de par-delà les monts.

***

Alfred Morel-Fatio fut, on le voit, un grand travailleur; ce n'est pas à tort qu'il avait adopté cette belle devise : *Vita sine litteris mors est;* une vie qui ne fait pas sa part aux lettres, c'est la mort; de fait, la mort seule fit tomber la plume de ses doigts.

Mais qu'on ne se dépeigne point ce savant sous les couleurs moroses d'un rat de bibliothèque. M. Morel-Fatio, s'il vécut beaucoup parmi les livres, n'en aima pas moins la société; il est vrai que ce fut toujours la plus choisie et que son amitié ne se galvauda pas; par noblesse naturelle et nullement par orgueil, car il était plus modeste qu'homme au monde, il fuyait la banalité des conversations de salons et recherchait le commerce des esprits d'élite. Il fut assidu aux fameux dîners Bixio qui réunissaient les hommes marquants des sciences, des arts, des lettres, des affaires et où voisinaient Sorel, Gebhardt, Nolhac avec des diplomates comme Dumaine ou Paléologue, des gens du monde comme le marquis de Gourjault, le duc de Richelieu, des hommes d'action comme le fondateur même du dîner, Bixio, administrateur général des Petites voitures. M. Morel-Fatio, bien entendu, fut le familier du salon de Gaston Paris; et plus tard, il fréquenta

1. Année 1925.

celui de Renan, où il rencontra souvent Henri Houssaye et Jean Psichari; celui aussi de José-Maria de Hérédia, dont les réunions hebdomadaires à la Bibliothèque de l'Arsenal attiraient tant de poètes et de littérateurs; c'est là qu'il connut Leconte de Lisle, Marcel Prévost, Ernest Daudet, Anatole France, dont il goûtait le style, mais n'aimait point le scepticisme de qualité souvent vulgaire, et surtout les charmantes filles du maître de la maison : Mme Maindron (maintenant Mme Doumic), Mme Pierre Louÿs, Mme Henri de Régnier, de qui il reçut, enrichies d'amicales dédicaces, les premières œuvres, prémices de la gloire littéraire de Gérard d'Houville.

Enfin, la marquise Arconati-Visconti le vit souvent à ses réceptions de l'hôtel de la rue de Chanaleilles où se retrouvaient des érudits comme Paul Meyer, Émile Molinier, Louis Havet, Gabriel Monod, des hommes politiques comme Jaurès, et où les idées les plus avancées étaient de mise. Il est vrai qu'Alfred Morel-Fatio sut résister au prosélytisme de son hôtesse et à l'influence de son entourage. Alors que le salon Arconati-Visconti devenait la citadelle du dreyfusisme, il eut le courage de persister dans la neutralité que lui conseillait le sentiment de son incompétence en fait de haute trahison, que lui dictait aussi sa double amitié pour Meyer et Paris d'une part, pour la famille Cavaignac de l'autre. En un temps « où les Français ne s'aimaient pas », il refusa de briser, pour des motifs qui ne lui semblaient pas décisifs, avec des hommes qu'il aimait et honorait également, et d'ajouter son exemple personnel à tant d'éléments de discorde nationale; son attitude fut si digne, en la circonstance, qu'en dépit des passions que l'on sait, il lui en fut, dans les deux camps, su bon gré.

Alfred Morel-Fatio n'était guère moins connu et estimé à l'étranger qu'en France même; à chacun de ses nombreux voyages, il pouvait mesurer combien son renom allait grandissant au delà des frontières : en Italie, où il fit plusieurs séjours et où il se plaisait à retrouver, en Sicile, l'empreinte de la longue occupation espagnole; en Belgique, en Angleterre où il donna des conférences; en Espagne, sa seconde patrie, partout enfin, les savants et la bonne société lui faisaient fête. L'Europe entière le tenait, et à juste titre, pour le maître incontesté des études hispaniques.

***

En France, cette primauté fut reconnue de bonne heure; on a vu que, jeune encore, Alfred Morel-Fatio était parvenu, sans la moindre brigue et grâce à ses seuls mérites, à des postes généralement réservés à l'âge mûr; nous l'avons laissé, en 1885, secrétaire de l'École des Chartes, maître de conférences aux Hautes Études, chargé une première fois de la suppléance de Paul Meyer au Collège de France.

Dix ans plus tard, en 1895, cette suppléance lui est de nouveau confiée et, cette fois, de façon définitive, puisqu'en 1907, Meyer ayant démissionné, son collaborateur fut désigné à l'unanimité des voix — fait digne d'être noté, — pour lui succéder; il quitta alors le secrétariat de l'école des Chartes, le cumul n'étant pas permis, mais garda sa chaire à l'École des Hautes Études, où il avait été, en 1892, nommé directeur adjoint, en attendant de devenir, quelques années avant la guerre, directeur d'études.

En 1899, avec MM. Georges Cirot et Ernest Mérimée, il avait fondé le *Bulletin hispanique*, destiné à grouper les travaux des savants adonnés à l'étude de l'histoire et de la littérature espagnoles, portugaises, catalanes ; et quand, en 1900, fut instituée une agrégation d'espagnol et d'italien, il en fut le président.

La consécration suprême ne pouvait tarder: le 27 mai 1910, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'honora en ouvrant ses portes au célèbre hispanisant; sa candidature, pour succéder à d'Arbois de Jubainville, avait été présentée en termes élogieux par Paul Meyer, qui, on le sait, n'en était pas prodigue; Léopold Delisle, Perrot, le marquis de Voguë et le comte de Lasteyrie furent ses autres parrains. La lutte, pourtant, fut chaude, car Alfred Morel-Fatio avait affaire à forte partie; son principal concurrent, qui devait bientôt, du reste, le rejoindre sous la Coupole, était le byzantinisant Charles Diehl; l'élection se fit au cinquième tour seulement, par 22 voix contre 10 à M. Diehl et 3 à M. Jean Psichari.

Ce fut, on peut le dire, la dernière joie de sa vie, autour de laquelle des deuils cruels avaient déjà commencé de faire des vides. En 1903, il perdit Gaston Paris; si maître de soi qu'il fût d'ordinaire, lui qu'on n'avait jamais vu pleurer en public, il ne songea pas à cacher ses larmes en suivant au petit cimetière de Cherisy le grand savant et l'homme de cœur qui l'aimait comme un fils, qu'il vénérait à l'égal d'un père ; jusqu'à son dernier jour il ne put prononcer le nom de Paris sans qu'un accent de tristesse passât dans sa voix et il tint à honneur non seulement de veiller avec piété sur la gloire posthume de son maître, mais encore d'apporter à la veuve et à l'orpheline privées de leur soutien naturel les conseils de son expérience et le réconfort d'une amitié fidèle.

La mort de Hérédia, en 1905, puis, en 1908, celle de son cousin Louis Morel-Fatio, à qui l'unissait depuis l'enfance une affection quasi-fraternelle, creusa dans son existence de nouveaux vides; ses collègues de l'Institut, de l'École des Chartes disparaissaient tour à tour, jusqu'à son vieux maître, Paul Meyer, qu'il eut la douleur de voir décliner lentement, puis mourir en 1917. Bien plus, la mort n'épargnait pas ses disciples préférés: le premier qu'il perdit, et peut être le plus cher, fut Henri Léonardon, mon ancien chef, qu'une terrible maladie enleva

jeune encore, à l'automne de 1912; M. Morel-Fatio, qui savait placer sa confiance, avait fait son collaborateur de ce savant à l'intelligence si fine, aux sentiments si délicats; il pleura sa mort comme celle d'un fils et il me fut donné à cette occasion de discerner quelle sensibilité exquise dissimulait un extérieur généralement impassible.

Puis, ce furent les deuils de la guerre: ses élèves, Jean Granier, René Costes dont il aimait à rappeler le magnifique patriotisme, son cousin M. Émile Mayniel, président au Conseil d'État, victime d'un stupide accident de tramway; sa sœur préférée, Mme Fazy; son amie, Mme Paris, qui devait précéder de peu dans la tombe sa fille, cette charmante « Griette », pupille de M. Morel-Fatio, que la grippe espagnole enleva à vingt-cinq ans au milieu de douleurs affreuses et en qui s'éteignit la famille des Paris.

La paix revenue ne ferma pas la série de ces deuils : en décembre 1918, mourait le savant et pieux Daumet; en 1923, le jeune Etchegoyen, dont les travaux sur sainte Thérèse offraient les plus belles promesses.

La guerre, au surplus, n'avait pas apporté seulement des douleurs privées à ce patriote qui avait déjà vécu les angoisses de l'invasion et n'ignorait rien de la force de l'ennemi. Il eut pourtant le courage de réagir contre tout pessimisme et n'admit pas un instant l'hypothèse d'une nouvelle défaite; bien mieux, quoiqu'il eût, cette fois, passé l'âge des combats, il voulut encore servir de son mieux son pays.

Il le fit dans la chaire du professeur, tout d'abord en continuant à donner l'exemple, au milieu des épreuves publiques, de la tâche quotidienne noblement accomplie, puis par le choix même de ses sujets qui répondaient aux préoccupations du moment, mais qu'il traitait avec l'impartialité la plus grande. L'ambassade d'Espagne s'émut un instant, bien à tort, quand, en 1915, M. Morel-Fatio étudia, dans son cours du Collège de France, *la Gallophobie dans la littérature espagnole depuis le XVIe siècle;* renseignements pris, on vit qu'il n'y avait rien à reprendre dans un exposé tout scientifique.

Il servit aussi par la plume : il fut un des premiers à étudier de façon conforme aux méthodes de la critique moderne le fameux manifeste des 93 intellectuels, comparant les différentes versions destinées au public de langue allemande, de langue française, de langue espagnole, et relevant les significatives divergences du texte. Et, dans de nombreux articles qu'il donna en 1914 et 1915 à la *Revue des Deux Mondes*, au *Correspondant*, à la *Bibliothèque Universelle* de Lausanne, il montra à quel point il avait observé avec finesse et sagacité les ressorts de la politique espagnole contemporaine.

Son attitude patriotique ne fut pas toujours bien comprise au delà des monts; il dut sacrifier, et le fit sans hésiter, de vieilles amitiés; d'autres, au contraire, se resserrèrent au cours de ces années de luttes.

* * *

Une dernière épreuve était réservée à sa vieillesse. M. Morel-Fatio, sous un aspect robuste sur quoi l'âge ne semblait pas avoir prise, cachait une santé assez fragile. Heureusement, une femme admirable de dévouement, Mme Chavériat, sa gouvernante, s'était faite sa garde-malade; grâce à des soins de tous les instants, à un tact qui savait prévenir les menaces du mal sans en rendre le remède importun à un homme entièrement adonné aux besoins de l'esprit, elle sut maintenir longtemps un précaire équilibre; quand, en octobre 1916, une congestion vint le rompre, elle ne se découragea point et, presque pendant dix ans, jour par jour, disputa à la mort ou à la déchéance physique le grand savant qu'elle s'honorait de servir. Un hommage éclatant a été récemment rendu, en plein Institut, aux mérites de Mme Chavériat par le successeur de M. Morel-Fatio, M. Camille Enlart, qu'une mort foudroyante devait, lui aussi, enlever quelques jours plus tard; il nous plaît d'y associer notre modeste témoignage.

Quand M. Morel-Fatio, après son accident d'octobre 1916, eut recouvré l'usage de la parole et des membres, le séjour de la maison de santé où il avait été transporté lui devint insupportable; non sans quelque hésitation, vu les avis peu encourageants des médecins, Mme Chavériat et M. Georges Cirot, de passage à Paris, prirent sur eux de se rendre aux désirs du malade; et ils firent bien : dès que M. Morel-Fatio se retrouva rue de Jussieu, dans son cabinet de travail tapissé de ses livres familiers, il se reprit à vivre et sa convalescence fit des progrès d'une surprenante rapidité. La vie de Paris, néanmoins, ne convenait plus à cette santé précaire; dès 1917, s'il s'était rendu aux conseils de ses amis, il eût quitté la capitale; mais c'était l'époque des « gothas » et des bombardements à longue portée. M. Morel-Fatio ne voulut pas, même pour une raison sérieuse, paraître imiter certains Parisiens trop prudents et attendit, avec son tranquille courage, que le retour de la paix lui permît de chercher une résidence plus calme.

Son choix se porta tout naturellement sur Versailles, retraite rêvée pour les gens d'étude et où il retrouvait, avec le souvenir des Bersot, des Scherer et des Barthélemy Saint-Hilaire, des Monod et des Lichtenberger, l'amitié toujours présente de collègues comme MM. Pierre de Nolhac, Émile Bourgeois, Max Prinet, Rodolphe Reuss. D'autres raisons encore le déterminaient : de famille d'abord, — c'est à Versailles qu'avait vécu longtemps et qu'était morte sa sœur, Mme Fazy; de sentiment aussi, — M. Morel-Fatio avait tendrement aimé M. Henri Léonardon; et c'est grâce à ses conseils que la veuve de mon ancien chef avait fait don à la Ville de sa riche bibliothèque de travail.

M. Morel-Fatio conçut le projet de réunir ses livres à ceux de son disciple; il voulut bien s'en ouvrir à moi à l'automne de 1917 et le réalisa, sitôt qu'il eût trouvé à Versailles, au début de 1919, l'appartement de ses rêves : des pièces bien éclairées, dans une vieille maison de la rue de l'Occident, une des plus silencieuses du silencieux Versailles; des fenêtres sur la façade, la vue donnait sur le « Marché Neuf », dont les maisons basses ont gardé intact leur aspect d'il y a deux siècles; du côté de son cabinet de travail et de sa chambre qu'il avait placés le plus loin possible de la rue pourtant si calme, ses yeux pouvaient se reposer sur des arbres et des jardins que dominaient les hautes et nobles architectures de la cathédrale Saint-Louis.

A Versailles, la vie de M. Morel-Fatio s'écoulait paisible; il s'était fait suppléer au Collège de France par son ancien élève M. Saroïhandy, un maître reconnu de la philologie basque, mais il gardait sa chaire aux Hautes Études et, tous les vendredis, était fidèle à la séance de l'Académie des Inscriptions. Jusqu'au dernier jour, enfin, il ne cessa de travailler. L'isolement seul lui pesait, car la plupart de ses amis parisiens n'étaient plus jeunes, ou bien leurs occupations les empêchaient de faire très facilement le voyage de Versailles; quand il recevait l'un d'eux, M. Antoine Thomas, M. Maurice Prou, M. Charles Bémont, M. Abel Lefranc, le comte Alexandre de Laborde, M[me] et M[lle] Cavaignac, M[me] Manesse, M. Le Corbeiller, M. Paul Matter, son cousin, d'autres encore, c'était pour lui jour de fête et il ne manquait pas de conduire ses visiteurs à la bibliothèque de Versailles qui, depuis le don qu'il nous avait fait de ses livres, lui était devenue un second « chez lui » : il y trouvait, outre la respectueuse affection de deux de ses anciens élèves, l'atmosphère de travail où il s'était toujours plu. Lui-même avait tenu à mettre en ordre les 12.000 volumes, choisis avec discernement, et si souvent feuilletés avec amour, qui constituent désormais un incomparable instrument pour quiconque s'occupe d'études hispaniques; et il voulut également ne laisser à personne le soin de rédiger le catalogue de ses papiers et notes manuscrits, source inappréciable de documents qui, pour des raisons faciles à comprendre, ne seront pas communiqués librement avant un certain laps de temps[1].

Tous les jours, M. Morel-Fatio faisait à ses amis les livres une visite, courte ou longue; le jeudi 9 octobre 1924, il vint comme à l'ordinaire; la conversation était venue à tomber sur la crise financière dont on pouvait remarquer les prodromes, il émit à ce sujet des craintes qui, sur le moment, nous parurent exagérées, mais qui devaient se réaliser de point en point; puis, paraissant changer de propos : « Je ne verrai pas cela, me dit-il; je vais prendre ma retraite

1. Cf. *Bulletin hispanique*, ann. 1921, pp. 15-30, 211-233, 318-334, ann. 1922, pp. 67-79.



aux Hautes Études et... ». Il n'acheva pas et, surpris, je le regardai avec plus d'attention que je n'avais fait jusque-là. Sentait-il quelque fatigue passagère? Du moins, son visage reposé n'en laissait rien paraître et je pus, en toute franchise, protester à mon vieux maître que nous le garderions longtemps encore.

Le lendemain, vendredi, après une excellente matinée, toute donnée au labeur quotidien, M. Alfred Morel-Fatio partit, comme d'ordinaire, pour prendre à la gare de la rive gauche le train qui l'amènerait à Paris pour la séance de l'Institut. En traversant le Marché Neuf, une première faiblesse le fit vaciller; il n'en continua pas moins sa route, mais, à l'angle de la rue Royale et de celle de l'Orangerie, il tomba pour ne plus se relever.

Ch. HIRSCHAUER.

TRADUCTION

DES SIX PREMIERS CHAPITRES DU « DISCRETO »[1]

I

Génie et Esprit[2].

Éloge.

Le génie et l'esprit sont les deux fondements de la réputation du *discret*; la nature donne tantôt l'un, tantôt l'autre, et l'art les rehausse. L'homme est le célèbre microcosme, et son âme en est le firmament. Fraternellement unis, comme Atlas et Hercule, le génie et l'esprit assurent un lustre et une heureuse fortune qui relèvent brillamment toutes les autres qualités.

Pour n'avoir eu que l'un sans l'autre, beaucoup ne réussirent qu'à demi, par la faute d'un sort envieux ou négligent.

L'homme de bon entendement est toujours digne d'éloge, mais il ne réussira point s'il lui manque le relief et la séduction de quelque

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 356.

2. *Genio é Ingenio.* Par *genio*, Gracián entend les inclinations naturelles (y compris le caractère, l'humeur), les talents ou dispositions particulières que donne la nature. Ce qui correspond assez bien à *génie*, dans notre langue du XVIIe siècle. La signification d'*ingenio* est plus complexe. Gracián veut désigner sous ce mot diverses qualités — naturelles ou acquises — de l'entendement ou intelligence, telles que jugement, raisonnement, habileté pratique, connaissances variées. (Sur ce dernier point, voir *Or.* 15 : *Tener ingenios auxiliares*.) Tel est, du moins, le sens qu'il attribue généralement à *ingenio* dans le *Discreto* et dans l'*Oraculo*. Mais, à l'époque du *Heroe*, il n'avait pas encore adopté ce sens, puisqu'il oppose, dans *Primor III*, *ingenio* à *juicio* : « *Es el juicio trono de la prudencia, es el ingenio esfera de la agudeza* »; où *ingenio* signifie la vivacité, la promptitude, les *buenos repentes*, la subtilité de l'esprit, les *pointes*. C'est là un des exemples qui montrent que Gracián, malgré son apparence systématique, a souvent « du flottement et de l'imprécision » dans son vocabulaire, comme l'a remarqué Morel-Fatio (*Gr. interprété par Schop.*), et Coster après lui.

Sous le bénéfice de ces observations, je ne vois pas d'autre ressource que de traduire *ingenio* par *esprit*, comme l'ont fait Amelot, Courbeville et Bouhours (dans sa citation aux *Entretiens d'Ariste*, *Le Bel Esprit*).

En allemand et en anglais, la difficulté ne paraît pas moindre. Dans leurs traductions de l'*Or.*, Schopenhauer et Jacobs ont cherché des équivalents qui ne sont qu'à demi satisfaisants : *Herz und Kopf*; — *Character and Intellect*.

D'ailleurs, on ne saurait reproduire le rapprochement de forme entre *genio* et *ingenio*, jeu verbal qui aura été sans doute pour quelque chose dans la complaisance avec laquelle G. s'attache à établir entre les deux idées une opposition un peu factice parfois. — Cp. *Or.* 2

agréable don du génie naturel. Et, à l'inverse, l'éclat même du génie rend plus censurable le manque d'esprit.

Quelques-uns, et non des moins autorisés, ont judicieusement soutenu qu'un heureux génie ne saurait se rencontrer en l'absence d'un excellent entendement, et ils invoquent à l'appui de leur opinion le nom même du génie, qui indique qu'il dérive d'*ingenium*. Mais l'expérience, plus sûre, nous détrompe, et nous avise sagement lorsqu'elle nous montre, maintes fois, des personnages étranges, qui pèchent par un défaut complet d'équilibre.

Les qualités propres à l'homme cultivé font l'ornement de l'âme; mais, entre toutes, c'est un bon entendement qui couronne la perfection. Ce que le soleil est dans le grand univers, l'esprit l'est dans le petit. Et c'est pour cela que la Fable a fait d'Apollon le plus accompli des dieux[1]. Tout avantage dans l'entendement en est un dans l'être; et, selon que notre raisonnement vaut plus ou moins, nous vaudrons plus ou moins dans la vie.

C'est par la capacité que l'homme a surpassé la brute, et que les anges ont surpassé l'homme; et l'on peut présumer que c'est elle qui, à son degré originel d'infinité, constitue la divine essence elle-même, si grande est la prééminence de l'entendement!

Un des cinq sens vient-il à nous manquer, nous sommes privés d'une grande portion de la vie, et notre âme même est comme estropiée. Que sera-ce quand il manquera, comme chez bien des gens, un degré dans la conception, et une qualité dans le raisonnement, ces deux facultés si éminentes?

Il y a parfois entre un homme et un autre presque autant de distance qu'entre l'homme et la bête, sinon dans la substance, du moins dans la circonstance, sinon dans les propriétés vitales, du moins dans leur exercice.

Combien de gens à qui s'appliquerait l'exclamation du renard critique: « Belle tête, mais de cervelle point! En toi je découvre le vide que tant de savants ont jugé impossible! » Judicieuse anatomie que de regarder les choses au dedans! D'ordinaire, un beau dehors nous trompe en dorant la laide sottise, et le plus stupide des animaux pourrait, s'il se taisait, se faire passer pour le plus subtil d'entre eux, sans même changer sa peau. Car toujours le silence a été le remède de la sottise, et, non content de dissimuler le défaut, il le travestit en mystère.

Quant au génie brillant, il a été exalté et même déifié dans ce siècle, qui n'est pas seulement boiteux, mais aveugle. L'éminence de ce génie a fait exagérer son importance. Les plus modérés dans l'erreur l'ont appelé l'intelligence assistante du petit univers. Mais le philosophe

1. *Dios de la discreción.* « Dieu de l'esprit et de la science » (Courbeville).

chrétien ne saurait y voir qu'une disposition naturelle, aussi heureuse que supérieure.

Que le génie soit donc singulier, mais non étrange; original, mais non paradoxal. On ne trouve que chez peu d'hommes à l'admirer autant qu'on le voudrait, car le génie héroïque ne se rencontre pas toujours, même chez les princes, ni le génie de politesse chez tous les *discrets*[1].

Le génie naît d'une nature sublime, favorisée en tous points; il suppose ce tempérament bien équilibré qui fait l'âme plus grande et plus haute; on lui doit la propension aux belles entreprises, le goût des emplois glorieux, et l'on ne saurait exagérer la bonté d'un tel guide.

Il n'est pas de génie fait pour tous les emplois; et tous les postes ne conviennent pas, non plus, à un esprit quelconque; ils peuvent être au-dessus ou au-dessous de lui. Parfois le génie se plairait dans ce qui répugnerait à l'esprit; parfois aussi, tous deux s'accorderont dans leur convenance ou dans leur répugnance.

Souvent la passion nous trompe; et, maintes fois aussi, nos obligations, en mêlant emplois et génies à tort et à travers; tel qui aurait porté dignement la toge fait pauvre figure sous le harnais. Qu'il est vrai l'aphorisme de Chilon : « Connais-toi, et applique toi en conséquence » !

Que le *discret* commence sa science par celle de lui-même; qu'il invoque sa Minerve, celle de son génie, comme celle de sa raison, et qu'il s'en inspire, si elle est loyale. Ce fut toujours un malheur que de faire violence à son sens intime, et pourtant ce fut quelquefois une nécessité : fatal tourment, puisqu'il faut alors ramer contre les courants de son goût, de son esprit, et contre son étoile.

Cette convenance naturelle ou cette antipathie innée se manifestent même par rapport aux cités; on prospérera dans les unes, on végétera dans les autres, car les mœurs et coutumes ont, d'ordinaire, plus d'importance encore pour le génie que le climat pour le tempérament. Rome elle-même n'est pas faite pour tous les génies et tous les esprits, et il n'a pas été donné à tous de savoir jouir de l'élégante Corinthe Ce qui, pour l'un, est son vrai centre, pour l'autre est un exil, « fût-ce la grande Madrid, cette mère du monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, par la grâce de Philippe IV[2]. » Oh! quelle félicité pour celui qui

1. *El genio culto.* Nous employons *politesse* dans son sens de culture intellectuelle et morale.

2. ... *en fé del gran Filipo en su quarta esfera.* J'ai omis les quatre derniers mots. Leur traduction pure et simple serait incompréhensible. Et, pour leur chercher une paraphrase explicative (qu'il serait difficile de faire brève), il faudrait tout au moins être sûr d'avoir bien pénétré leur sens. Or, je ne m'en flatte pas. Je crois pourtant que G. — chez qui l'on rencontre d'autres réminiscences astrologiques — a voulu dire que Philippe IV était placé (par son ordre numérique?) sous le quatrième signe



trouve et sait élire son centre! Les geais placeraient mal leur nid au milieu des muses; les savants ne se rencontrent pas dans le tourbillon des capitales, ni les sages dans les divertissements des Cours.

La variété des nations nous offre le moyen de nous éprouver et même de nous perfectionner par le contact avec les personnes et les mœurs les plus diverses. Il est impossible de s'accorder avec toutes les nations. Qui pourra supporter le détestable orgueil de l'une, la méprisable inconstance de l'autre, la perfidie ou la barbarie de telle ou telle, à moins que la communauté de patrie ne fasse partager les mêmes défauts, et trouver plaisir dans ce qui, autrement, répugnerait?

C'est une bonne fortune bien grande que de rencontrer des hommes qui soient avec nous en conformité de génie et d'esprit. L'art est de savoir les chercher; plus encore, de les conserver. Il y a jouissance dans une agréable conversation, et véritable félicité dans le commerce avec des gens d'élite, spécialement quand leur génie est singulier, soit par son excellence, soit même par son étrangeté; car il y a pour les génies une marge immense entre ces termes extrêmes qui sont: bonté ou méchanceté, sublimité ou vulgarité, sagesse ou caprice. Il y a des génies qui tiennent du commun, et d'autres qui sont vraiment singuliers.

Inestimable bonheur, quand par un privilège de la destinée, on est libre dans son choix! Car c'est elle, ordinairement, qui prend les devants, et nous impose notre demeure et même notre état; et, ce qu'il y a de plus pénible encore, c'est qu'elle nous met en commerce familier avec des amis, serviables et même affables, mais sans communauté de génie avec nous. Aussi y a-t-il tant de gens qui se plaignent de la destinée, réduits à peiner dans une prison forcée, et à traîner, toute leur vie, le poids d'erreurs qui ne sont pas de leur fait[1].

Dans le cas où il devrait y avoir soit carence, soit excès, vaut-il mieux que ce défaut porte sur le génie ou sur l'esprit? Question difficile à juger. L'industrie peut les améliorer, ou l'art les tempérer. Suprême félicité que de les posséder, par nature, tous les deux à un degré digne des héros, ce qui est avoir reçu du sort une âme des plus belles! Ce bonheur a manqué à bien des grands de la terre, qui se sont trompés sur la vocation de leur génie et de leur esprit.

L'un et l'autre rivalisent entre eux de perfection pour montrer au monde entier, et même à tous les temps, un prodige couronné dans

du zodiaque, signe considéré comme fortuné. — D'ailleurs ce passage entre guillemets ne figure que dans la 1re édition. Dès la 2e (Barcelone, 1647), après *destierro* on ne lit plus que: « *y aun la gran Madrid algunos la reconocen madrastra* ». Modification introduite apparemment pour éviter de déplaire aux Catalans en guerre contre Philippe IV.

1. Dans ce paragraphe, comme dans l'un des précédents, G. ne ferait-il pas, sous forme dissimulée, l'aveu qu'il a plus ou moins manqué sa vocation, sa vie? Voir note au ch. X (*Hombre de buena elección*).



le prince, notre seigneur, premier des Baltasar et second des Charles, ainsi nommé pour qu'il n'eût pas d'autre second que lui-même, et pour qu'il fût aussi le premier de tous les autres. O glorieuses espérances qui, dans un printemps si fleuri, nous présagent un Juillet de vaillance catholique, et un Août de prospérités[1] !

II

De l'ascendant, en paroles et en actions[2].

Discours académique.

L'humaine nature est telle que la Pandore d'Hésiode. Pallas ne lui donna pas la sagesse, ni Vénus la beauté; Mercure, non plus, ne lui donna pas l'éloquence, et Mars, moins encore, la valeur. Mais l'art et l'industrieuse persévérance vont, chaque jour, la dotant d'une ou d'une autre perfection. Ce n'est pas Jupiter qui la couronna de cet ascendant majestueux, dans les actions et dans les paroles, que nous admirons chez quelques-uns; ce qui le donne, c'est l'autorité résultant de la réputation acquise, et la maîtrise obtenue à force d'exercice.

La plupart des hommes tombent dans l'une de ces deux extrémités: les uns sont si défiants d'eux-mêmes, soit par leur propre nature, soit par crainte de la malignité d'autrui, qu'ils se croient voués à ne réussir en rien; par où ils affaiblissent encore leur capacité et leurs chances de succès, ne serait-ce que faute de les mettre à l'épreuve. En tout, ils trouvent sujet de craindre; ils découvrent les obstacles plutôt que les expédients, et ils s'abandonnent tellement à leur pusillanimité que, n'osant pas agir par eux-mêmes, ils confient à d'autres le soin d'agir et de vouloir pour eux. Ils ressemblent à ceux qui n'osent pas se lancer dans l'eau, s'ils ne sont pas soutenus par ces engins qui, d'ordinaire, contiennent du vent et non de la substance.

D'autres, au contraire, ont une pleine satisfaction d'eux-mêmes. Ils sont si contents de toutes leurs actions qu'aucune d'elles ne leur a jamais inspiré de doute, et encore moins de repentir : rivés à leurs opinions, surtout quand elles sont le plus erronées, épris de leurs raisonnements comme d'enfants d'autant plus aimés qu'ils sont plus

1. Espérances non réalisées. Baltasar Carlos, fils aîné de Philippe IV et d'Isabelle de Bourbon, mourut à l'âge de dix-sept ans, victime de ses excès, dit-on. Les portraits de Velasquez l'ont sauvé de l'oubli.

2. *Del señorio en el decir y en el hacer*. Cf. *Or.* 42, et *Heroe* XIV : *Del natural Imperio*. — Dans le *Héros*, il s'agit d'une propriété naturelle : « *Brilla en algunos un señorio innato, una secreta fuerza de imperio* ». Ici, le *señorio* est mixte : il suppose un don naturel, mais accru et perfectionné par l'*autoridad* acquise dans le maniement des affaires, ou même résultant de l'âge, du rang, de la richesse.

laids. Et, n'ayant pas connu la perplexité, ils ne connaissent pas, non plus, la déception. Tout leur réussit bien, à les en croire; ainsi, ils vivent très contents d'eux-mêmes, et vivent longtemps, dans la béate félicité où ils sont parvenus.

Entre ces deux extrémités de l'imprudence, se trouve le juste milieu de la sagesse, c'est à-dire une audace intelligente, que la Fortune se plaît à seconder.

Je ne parle pas ici de cette supériorité innée, que nous avons signalée comme un brillant privilège du héros, mais d'une intrépidité réfléchie, tout opposée à une timide faiblesse, et fondée soit sur l'entente des choses, soit sur l'autorité de l'âge, soit sur l'élévation du rang; car il suffit de l'un quelconque de ces avantages pour agir et parler avec ascendant.

Il n'est pas jusqu'aux richesses qui ne donnent de l'autorité. L'or a coutume de dorer les sottes raisons de ses possesseurs; l'argent communique aux paroles son agréable résonance, de sorte que l'on applaudit les sottises d'un riche, tandis que l'on n'écoute pas les sentences d'un pauvre.

Mais la supériorité la plus efficace est celle qui se fonde sur l'exacte connaissance des choses, acquise dans le maniement constant des affaires. Rendez-vous d'abord maître de la matière, et ensuite vous agirez et résoudrez comme en vous jouant; vous pourrez parler avec une autorité décisive, et dicter vos ordres à ceux qui vous écoutent, car il est facile de dominer les esprits, quand déjà l'on domine l'affaire.

La spéculation la plus profonde ne suffit pas pour donner cet ascendant, car c'est l'habitude d'agir qui engendre l'habitude de dominer.

Cet ascendant, la nature l'ébauche, et l'art achève de le perfectionner. Pour ceux qui le possèdent, les choses sont comme toutes faites; leur supériorité leur rend tout facile: rien ne les embarrasse; de toute affaire ils sortent brillamment. Leurs faits et leurs dits semblent valoir le double. N'importe quel homme médiocre, s'il est secouru par l'ascendant, peut passer pour éminent, et, avec le don de paraître, tout s'obtient.

Ceux qui ne possèdent pas cette supériorité entreprennent sans confiance, ce qui diminue beaucoup leur prestige, surtout si leur hésitation se laisse voir. Ce manque de confiance engendre bientôt la crainte, et celle-ci commet le crime de bannir l'intrépidité; dès lors, la faculté d'agir et celle de réfléchir s'affaiblissent, et même se perdent. La crainte s'empare de l'âme, jusqu'au point de lui enlever sa noble liberté, faute de laquelle le raisonnement s'arrête court, la parole se gèle, l'action s'entrave, et l'œuvre ne peut être accomplie avec cette assurance dont dépend la perfection.

L'ascendant chez celui qui parle concilie bientôt le respect chez

celui qui écoute; il impose l'attention aux esprits les plus critiques, et il en vient à conquérir l'adhésion de tous. Il fournit les paroles et même les sentences à celui qui parle, au lieu que la crainte les met en fuite, qu'un embarras timide suffit à paralyser le raisonnement, et qu'un torrent même d'éloquence se gèle au froid de la peur.

Celui qui entre avec empire dans la conversation ou dans la délibération, se fait largement sa place et gagne d'emblée le respect; mais celui qui s'approche craintivement se condamne lui-même par son manque de confiance en lui, et s'avoue vaincu. Par sa défiance de lui-même, il provoque le mépris des autres, tout au moins leur médiocre estime.

Il est bien vrai que l'homme sage doit s'avancer avec précaution, surtout quand il ne connaît pas le terrain; il entre avec prudence, en sondant le fond, spécialement lorsqu'il y pressent de la profondeur, ainsi que nous le prescrirons dans nos *Avis à l'homme attentif*.

Avec les princes, les supérieurs et les grands, il sied et même il est nécessaire de réformer cette hardiesse impérieuse, mais non jusqu'au point de tomber dans l'excès contraire, c'est-à-dire dans un timide embarras. C'est là que le tact importe beaucoup, soit pour ne point froisser par sa témérité, soit pour ne pas se déconsidérer par sa pusillanimité. Il ne faut ni se laisser gagner par la crainte jusqu'à ne point paraître ce que l'on vaut, ni montrer une hardiesse trop ostensible.

Il y a des personnes ainsi faites qu'il est nécessaire de les aborder avec des allures de supériorité, non seulement lorsqu'on doit leur commander, mais lorsqu'on a quelque demande ou requête à leur adresser. Parce que si ces gens-là supposent qu'ils vous inspirent du respect, je ne dis même pas une sorte de crainte, ils s'enorgueilliront jusqu'à devenir insupportables. Et ce sont, d'ordinaire, ceux que la nature avait humiliés avec justice, et que la Fortune a eu le tort d'élever trop haut. Surtout, que Dieu nous délivre de la morgue insolente de cette vile domesticité de palais, préposée aux portes et aux antichambres!

Cette supériorité donne un brillant relief dans toutes les conditions, et surtout dans les plus élevées. Chez l'orateur, c'est plus qu'une qualité accessoire; chez l'avocat, c'est l'essentiel; chez l'ambassadeur, c'est un prestige; chez le général, c'est un gage de succès; mais chez le prince, c'est la qualité suprême.

Il y a des nations entières qui sont majestueuses, comme d'autres sont sagaces ou alertes. « Les Espagnols ont, par nature, l'esprit dominateur; ce n'est pas orgueil, mais penchant naturel. Chez eux la gravité est innée, et non affectée. Et ils s'appliquent au commandement, de même que d'autres nations à l'obéissance[1]. » Cette supériorité

1. Le passage entre guillemets a été supprimé dès la 2e édition.



rehausse grandement toutes les actions humaines; elle se manifeste même dans le visage, qui est le trône de la bienséance, et jusque dans la démarche, car souvent l'empreinte des pas reproduit aussi celle du cœur, et l'on y peut reconnaître la trace des hommes qui sont judicieux dans leurs actes et éminents dans leurs paroles, la sublimité des actions étant redoublée par la majesté à les accomplir.

Quelques-uns naissent doués d'un ascendant universel dans tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font; on croirait que la nature leur a donné le droit d'aînesse sur les autres hommes; ils sont nés pour être les supérieurs, sinon par la dignité de leur charge, du moins par leur mérite personnel. Un esprit de souveraineté les inspire toujours, même dans les actions les plus communes; ils triomphent et dominent en tout. D'emblée, ils se rendent maîtres des autres en s'emparant des cœurs, car leur vaste capacité suffit à tout absorber. Et, lors même que d'autres, parfois, les surpasseraient en science, en noblesse et même en vertu, ces hommes privilégiés l'emportent néanmoins sur eux, grâce à cet ascendant qui leur confère la supériorité, sinon en droit, du moins en fait.

Il en est d'autres qui, dès leur sortie de l'argile natale, sont déjà prédestinés à la servitude faite pour certains esprits serviles[1]; ils n'ont rien de noble dans le cœur, ils sont toujours prêts à suivre le goût d'autrui, et à sacrifier le leur à tout le monde. Ils ne sont pas nés pour eux-mêmes, mais pour les autres, si bien que l'un d'eux fut appelé l'esclave de tous. D'autres donnent dans la courtisanerie, la flatterie, la bouffonnerie, et dans de pires métiers, s'il y en a. Oh! combien de gens la Fortune n'a-t-elle pas faits supérieurs par le rang, alors que la nature ne leur avait donné qu'une capacité d'esclaves!

Cet attribut souverain, étant le roi de tous les autres, mène avec lui un grand cortège de qualités; il compte dans sa suite *Le Je ne sais quoi*[2], la galanterie des actions, le don de plaire et celui de se faire valoir, et bien d'autres mérites aussi brillants. Qui voudra les admirer tous réunis, les trouvera chez l'excellentissime seigneur Don Fernand de Borgia, fils du Benjamin du grand Duc et Saint, héritier de ses principaux biens, je veux dire de sa prudence, de sa vertu et de sa foi chrétienne, qui le firent aimer en Aragon, comme père plutôt que comme vice-roi, vénérer à Valence, et qui enfin lui valurent de la part

1. Cette répétition est dans le texte : *Salen otros del torno de su barro para la servidumbre de unos espiritus serviles.*

2. *El despejo*, charme particulier, façons dégagées, entregent, désinvolture gracieuse et hardie, etc. Amelot en a dit que « la langue française n'a pu encore lui trouver de nom assez expressif ». Comme il l'a fait dans *L'Homme de Cour*, nous traduisons par *Le Je ne sais quoi*, expression à la mode au XVII[e] siècle, et même au XVIII[e]. (Voir notamment *Les Entretiens d'Ariste*, où Bouhours a tout un chapitre sur *Le Je ne sais quoi*, et la comédie de Boissy : *Le Je ne sais quoi* (1731).)

du plus grand des Philippes la plus grande des faveurs, celle de voir confier à sa prudence, à sa majestueuse et chrétienne discipline, un prince, unique héritier, pour lui enseigner par ses leçons à devenir un roi, un héros, un phénix, un émule du célèbre Achille[1].

Et encore que tous ces nobles attributs vénèrent l'ascendant comme leur roi, il importe beaucoup qu'une si éclatante qualité ne soit pas ternie par certains défauts qui, comme des insectes, poursuivent ordinairement la grandeur. L'ascendant peut quelquefois, par excès, dégénérer en affectation, en témérité imprudente, en humeur insupportable, en vaine satisfaction de soi, et autres défauts de cette sorte, qui tous sont les grands parâtres de la *discrétion* et de la sagesse.

III

L'homme qui sait attendre[2].

Allégorie.

Dans un char traîné par des rémores, assise sur un trône en écailles de tortue, l'*Attente*, cheminant par les vastes campagnes du *Temps*, se dirigeait vers le palais de l'*Occasion*.

Elle avançait avec une majestueuse lenteur, comme il sied à une telle fille de la *Maturité*, sans jamais se hâter ni se passionner, appuyée sur deux coussins, présent de la nuit, sibylles muettes, précieuses et toujours paisibles conseillères. Elle a un aspect vénérable, embelli encore par l'ancienneté de ses jours; un front ample et serein, où réside la patience; des yeux modestes, sous le cristal de la dissimulation. La narine est puissante, afin d'exhaler prudemment les bouffées de la colère et les flambées de la concupiscence. La bouche est petite, avec des lèvres pareilles à l'orifice d'un précieux réceptacle, qui ne laissent pas échapper le moindre indice des sentiments concentrés au dedans, de sorte que nul ne puisse découvrir les limites de la capacité. Le sein est large, car c'est en lui que mûrissent et prospèrent les secrets desseins, qui, chez le commun des mortels, sont sujets à l'avortement. L'estomac est vaste, fait pour les grandes bouchées et les longs traits de la fortune, et de taille à tout digérer. Et surtout un cœur, tel que le fond de la mer, où s'absorbent les courants des passions, et où les plus furieuses tempêtes se calment, sans mugissements, sans lames, sans jets d'écume, sans

1. D. Fernando de Borja, personnage sans importance historique, fut l'un des gouverneurs du prince Baltasar Carlos.
2. *Hombre de espera*. Cp. *Or*. 55.



franchir jamais les limites de la raison. Enfin, chez l'*Attente* tout est grand, la personne, le fonds, la capacité.

Son vêtement tenait de la décence, plutôt que du luxe, d'autant plus parfait qu'il lui était mieux ajusté dans son élégance sévère. Elle a adopté comme couleur celle de l'espérance; elle la donne à ses livrées, et n'en a jamais employé aucune autre. Entre toutes les couleurs, elle a une véritable horreur pour le rouge, d'abord comme signe de la colère, puis comme signe de l'embarras. En tant que triomphatrice et reine (car, qui sait dissimuler sait régner), elle portait sur son front une couronne de mûrier, symbole de la mûre réflexion[1].

Son grave cortège était conduit par la *Prudence*. On n'y voyait que des hommes, excepté quelques très rares femmes. Tous avaient des bâtons, en leur qualité de vieillards et de pèlerins. Les plus nombreux étaient des hommes de gouvernement, qui portaient des sceptres, des crosses, des bâtons de commandement, et même des tiares. Les Italiens occupaient le premier rang, moins pour avoir été les maîtres du monde que pour avoir su l'être. Puis venaient les Espagnols, les Français, et quelques Allemands et Polonais; à ceux qui étaient surpris de ne pas voir de plus nombreux représentants de ces deux dernières nations, un politique judicieux répondit que, chez elles, une réserve prudente est, à la vérité, chose commune, mais qu'elle provient de la froideur du sang plutôt que de la réflexion d'esprit. Un grand espace restait vide; on disait qu'il avait été naguère occupé par la très sage nation anglaise, mais que, depuis Henri VIII, elle ne pouvait plus figurer dans le triomphe de la sagesse et de la constance. Les politiques chinois attiraient la vue par leur nouveauté et par leur costume.

Tout auprès du char triomphal marchaient quelques grands hommes, illustres disciples de l'*Attente*, à qui cette déesse témoignait son estime en les plaçant à ses côtés. Là, s'avançait Fabius Cunctator qui, par sa temporisation, fit succomber la vaillance du héros carthaginois, et sauva la grande république romaine. A son côté, on remarquait le chef des Français, qui consuma, à la longue, les nombreuses armées de ses ennemis, et fit perdre à Philippe la patience et la vie[2]. Avec eux venait le grand Capitaine, bien connu par sa devise de Barlette, aussi ingénieuse que sage, qui lui valut la conquête d'un royaume, plus encore par sa prudente habileté que par sa bravoure[3];

1. *Ceñia sus sienes... con una rama del moral prudente.*
2. Henri IV et Philippe II.
3. Quand Gonzalve de Cordoue était assiégé dans Barlette par le duc de Nemours, en 1502, celui-ci lui envoya un héraut pour le défier, et le provoquer à une sortie. Gonzalve répondit qu'il avait coutume de combattre quand il jugeait l'occasion opportune, et non quand l'ennemi en avait envie : *cuando la ocasion y conveniencia lo pedia, y no cuando á su enemigo se le antojaba.* (Quintana *Vidas de Españoles celebres*, II.)

devant lui, le magnanime Aragonais qui, des fers de sa prison, forgea lentement une couronne[1]. Enfin venaient de nombreux philosophes et sages, modèles et maîtres en matière d'expérience.

Le *Temps* commandait cette majestueuse escorte, et, pour marcher avec des béquilles, il n'en était que plus qualifié. La *Saison* formait l'arrière garde, entourée du *Conseil*, de la *Pensée* et du *Jugement*.

On était vers la fin de la journée, quand le cortège vit arriver sur lui l'attaque d'un furieux escadron de monstres, parmi lesquels la *Passion* violente, l'*Engagement* téméraire, la *Hâte* imprudente, la sotte *Irréflexion*, le vulgaire *Emportement*, l'*Inconsidération*, la *Précipitation*, la *Confusion*, et bien d'autres monstres de même engeance, tous appartenant à la tourbe de l'*Imprudence* L'*Attente* reconnut la gravité du péril, car elle n'avait avec elle ni armes offensives, ni poudre à canon, munition interdite dans sa milice afin de contenir l'impétuosité, et de désarmer la fureur.

Elle commanda au *Délai* de faire halte, et à la *Dissimulation* d'amuser l'ennemi, pendant qu'elle-même consulterait sur ce qu'il y avait à faire. On délibéra longuement, à la mode des Espagnols, mais, comme eux, avec profit.

Bias, l'un des plus dignes fidèles de cette grande maîtresse de soi-même, lui disait d'imiter Jupiter, qui eût déjà épuisé ses foudres, s'il n'avait pratiqué la patience. Louis XI de France opinait pour la dissimulation avec les ennemis, lui-même n'ayant jamais enseigné autre grammaire et autre politique à son successeur. Le roi Jean II d'Aragon (car il y a des nations entières qui savent attendre — l'Aragonaise au suprême degré, — et qui connaissent la prudence) fit observer à la déesse que jusqu'ici la temporisation espagnole avait plus opéré que la furie française. Le grand Auguste résuma son avis et ses exemples par le *Festina lente*. Le duc d'Albe renouvela les exhortations qu'il avait faites lors de la journée de Lisbonne[2].

Tous dirent beaucoup en peu de mots. Le roi Ferdinand le Catholique s'étendit davantage, comme prince de la politique, science chère à l'*Attente* : « il faut, disait-il, être maître de soi, et on le sera aussi des autres. La temporisation sert à bien préparer les décisions et à mûrir les secrets; la précipitation n'engendre jamais que des avortons, incapables d'immortalité. On doit penser à loisir et exécuter promptement. La diligence n'est sûre que si elle a pris naissance de

1. Jean II d'Aragon (1397-1479).

2. Dans l'*Histoire du duc d'Albe* par Vicente de Rustant (Madrid, 1751), on trouve une assez longue harangue du duc à ses soldats, au moment de l'assaut de Lisbonne en 1581. Le thème principal en est celui-ci : Vous n'avez devant vous qu'un ennemi méprisable et mal commandé; vous en triompherez aisément avec de la confiance et de la discipline.



la lenteur[1]. Autrement les choses lui tombent des mains aussi vite qu'elle les a saisies; parfois même, c'est le bruit de leur chute qui révèle qu'elle les avait tenues. L'attente, ce fruit des grands cœurs, est féconde en succès. Chez les hommes dont le cœur est petit, il n'est place ni pour le temps, ni pour le secret ». Il conclut par le proverbe catalan : « Dieu ne châtie point avec le bâton, mais avec le temps[2] ».

Mais celui qui triompha de tant de rois, et qui, en Allemagne, réduisit les plus redoutables forteresses par la temporisation, plus encore que par ses forces peu nombreuses, Charles-Quint[3], conseilla à l'*Attente* de combattre comme il l'avait fait lui-même, c'est-à-dire en s'escrimant de la béquille du Temps, beaucoup plus puissante que la massue acérée d'Hercule. L'*Attente* suivit ce conseil, si heureusement qu'à la fin elle déjoua l'attaque, et réfréna l'orgueil de ses ennemis plus furieux encore que les furies infernales. Elle demeura victorieuse, en redisant le mot : « Le Temps et moi, nous en valons deux autres[4] ». Tel est l'événement que le *Jugement*, qui en fut témoin, raconta au *Désabusement*.

IV

De la galanterie[5].

Mémoire adressé par elle à la Discrétion.

Les âmes ont leur grâce, bien plus relevée que celle du corps : une élégance morale, une galanterie de procédés, qui manifestent un très noble cœur. Les beautés intérieures attirent les yeux de l'âme, comme les beautés extérieures attirent ceux du corps. Le jugement applaudit aux premières, plus encore que le goût ne flatte les autres.

1. *Ni es segura la diligencia que no nace de la tardanza.* Plusieurs éditions suppriment le *no*, ce qui donne un non-sens.

2. *Deu no pega de bastó, sino de saó.*

3. *Aquel que en Alemania, con más espera que gente, quebrantó las mismas peñas, las duras y graves* (Les éditions postérieures à 1646 portent à tort *penas*). Il faut renoncer à rendre l'*à peu près* que Gracián a cherché entre *peñas* (forteresses, Burgs) et l'expression *á duras, graves penas.*

4. *El Tiempo y yo á otros dos*, mot attribué tantôt à Charles-Quint, tantôt à Philippe II.

5. *De la galantería. Memorial á la Discreción.* J'aurais traduit par *Le galant homme*, ou par *Les procédés du galant homme*, n'était la nécessité de conserver à la *galantería* la personnification que Gracián lui attribue. D'ailleurs, en se reportant notamment aux *Remarques* de Vaugelas (n° 449, sur *galant* et *galamment*), il semble bien qu'au XVII[e] siècle le mot *galanterie* était parfois employé dans un sens analogue à celui de Gracián. — Cp. *Or.* 131.

Je suis une qualité peu commune, et, bien qu'universelle dans mes objets, on ne me rencontre que chez de rares sujets. Je ne peux résider chez tous les hommes, parce que je suppose une âme grande ; et, si large que soit la poitrine d'un vilain, elle n'a pas de place pour la galanterie.

J'eus ma principale demeure dans le cœur d'Auguste ; en m'invoquant, ce prince imposa silence aux murmures populaires, et triompha galamment des conspirateurs; pour avoir dédaigné ceux-ci, il s'est acquis une grandeur plus mémorable que la liberté romaine pour les avoir inspirés.

Comme j'ai la générosité pour sphère, la devise des grands cœurs et mon souci principal sont de dire du bien de l'ennemi, et, mieux encore, de lui en faire, — précepte de la divine loi, sur lequel se fonde cette galanterie si chrétienne.

Où je brille surtout, c'est dans les occasions dangereuses où la vengeance veut se donner cours ; je ne me retire pas sans avoir fait l'apaisement, et converti le plus orgueilleux esprit de vengeance en une générosité inattendue, qui provoque les acclamations de tous.

C'est ainsi que Louis XII conquit une réputation immortelle, car les Français eurent toujours des procédés galants, du moins chez la noblesse. Ceux qui l'avaient injurié quand il était duc, le craignaient devenu roi. Mais lui, transformant sa vengeance en belle générosité, les rassura par ce mot, souvent cité, mais qui ne sera jamais assez admiré : « Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans ». Mais, quoi d'extraordinaire dans la générosité d'un roi des hommes, quand on voit celle du roi des animaux? Le lion peut en donner des leçons à beaucoup d'hommes, car les bêtes féroces deviennent plus humaines à mesure que les hommes deviennent plus féroces. Et, si parfois elles dégénèrent, c'est (selon Martial) pour s'être perverties au contact des hommes[1].

« Je suis aussi une qualité politique, et même la parure de la Raison d'État. Elle et moi, nous avons immortalisé le roi Jean II d'Aragon, le jour où, en Catalogne, ce théâtre célèbre de sa gloire, loin d'exercer une furieuse vengeance, il préféra montrer une clémence sans exemple. Quand il se vit vainqueur des Catalans, il voulut l'être encore de lui-même. Quel nouveau et rare spectacle que celui de son entrée triomphale dans la si chère Barcelone sur des chars de miséricorde! Ce fut une véritable entrée dans les cœurs, aux acclamations de : Vive notre père Espagnol !, et à la déception du parâtre étranger[2]. »

1. *Postquam inter nos est, plus feritatis habet* (Martial. *De spectaculis ; de tigride et leone*).

2. Le passage entre guillemets, qui pouvait choquer les Catalans, a été supprimé dès la 2ᵉ édition (Barcelone, 1647.) — Jean II d'Aragon (1397-1479). père de Ferdinand le Catholique, déjà cité dans le chap. 3. (*Hombre de espera*.) — Les *carros de misericordia* étaient, sans doute, chargés de ravitaillements.



Je n'estime pas au plus haut degré les victoires que je remporte sur l'envie, bien que mes sentiments d'amour me fassent lutter contre elle; je cherche ces victoires, mais je ne les célèbre pas. Je n'en fais point parade, parce que je fuis toujours l'affectation; quand le mérite les a obtenues, une noble simplicité doit les dissimuler.

Quelquefois je sacrifie une partie de mes droits pour gagner davantage, et quand j'ai l'air d'oublier ma dignité en cédant, je me relève bien vite, avec la réputation d'excéder tous. Je prends avec bonne grâce ce qui serait déplaisir pour le vulgaire; mais pas toujours, pourtant : il y a les atteintes à l'honneur que nul expédient ne saurait compenser.

Ce fut toujours une grande habileté que de se parer de ses disgrâces, et de transformer en heureux artifice ce qui était défaveur de la nature ou de la fortune. Celui qui, tout le premier, avoue son propre défaut, ferme la bouche aux médisants. C'est faire acte, non de mépris de soi-même, mais de belle vaillance; et, tout au contraire de celui qui se loue lui-même, c'est s'ennoblir.

Je suis le meilleur des boucliers contre les injures, une défense adroite et efficace contre les railleries et l'irritabilité Par un courtois détour, avec un mot ou une sentence je préviens souvent de graves incidents, et je sors, avec une gracieuse aisance, du labyrinthe le plus confus.

Grande compagne du *Je ne sais quoi*, et sa favorite, j'ajoute toujours à la valeur des actions, en rehaussant celles qui sont déjà belles par elles-mêmes, et en donnant à celles qui seraient discutées le lustre du *Je ne sais quoi* ou l'excuse de la bravoure. Quelquefois, je me départirai d'une majestueuse réserve pour la simple affabilité; je passerai d'un religieux recueillement au ton de la Cour, des minauderies féminines aux manières du *discret*. Et, ce qui pourrait être condamné comme un oubli de la dignité, se dissimulera sous la galanterie des procédés. Mais, dans cette souplesse, il faut toujours garder de la mesure, sans tomber dans l'excès qui confine trop à la légèreté.

J'ai de grands adversaires, pour rendre mes victoires encore plus éclatantes. Je foule aux pieds de nombreux vices, dans l'exercice de mes nombreuses vertus; le seul dont je triomphe avec quelque affectation, c'est la bassesse, car jamais je ne l'ai connue pour ma part, et je hais foncièrement toute petitesse, qu'elle résulte de l'envie ou de la médiocrité d'esprit. Je me flatte d'être de haute noblesse, et je le suis par le rang et par le cœur. J'ai pour emblème le noble épervier, qui épargne, au matin, le petit oiseau près duquel il s'est réchauffé pendant la nuit, si tant est que le sang gelé de la frayeur put lui donner de la chaleur. Et pour persévérer dans son loyal procédé, l'épervier vole du côté opposé à celui où s'envola le petit oiseau, afin de ne pas

le rencontrer, et de ne pas voir sa générosité mise de nouveau à l'épreuve.

Tout grand homme fut toujours un très galant homme, et réciproquement; car je suppose, ou je communique la noblesse du cœur et du caractère. Toute qualité devient éminente chez le grand homme, et d'autant plus qu'elle est plus grande en elle-même, car, réunies ensemble, la grandeur de l'attribut et celle du sujet portent au double la perfection.

Quelques-uns me tiendront pour une qualité nouvelle, mais non ceux qui m'admirent depuis longtemps dans le Comte d'Aranda, celui qui a rendu de si nombreux et si grands services, à son Dieu par ses œuvres en faveur du culte, à son Roi par ses donations, à sa patrie par son zèle; celui à qui sa royale maison d'Urrea doit plus de splendeur qu'à tous ses brillants ancêtres réunis; celui qui a éternisé à la fois sa piété chrétienne et sa très noble grandeur par des monastères, par des palais et par ses exploits, en mettant à tous ses accomplissements une suprême galanterie. Ainsi, il s'est acquis un renom immortel de générosité, de chevalerie, et il a pris rang parmi les principaux héros de l'Aragon[1]. C'est à l'ombre de son patronage que je viens, ô grande Reine des *discrets*, t'adresser ce mémoire sur mes mérites, à l'effet d'être admise dans le brillant cortège de tes qualités héroïques, immortelles et puissantes.

V

L'homme de savoir agréable[2].

Dissertation académique.

Hercule a remporté plus de triomphes par sa *discrétion* que par sa vaillance Les brillantes chaînettes à sa bouche lui ont valu plus de succès que la formidable massue dans sa main[3]. Avec sa massue, il exterminait les monstres; avec ses chaînettes, il captivait les esprits en les condamnant à rester doucement suspendus à son éloquence; si bien que le héros thébain finit par devoir plus de conquêtes à ses mérites de *discret* qu'à sa vaillance.

1. Ce membre de la très ancienne famille d'Aranda n'a pas laissé de traces dans l'histoire; mais sa femme, Luisa de Padilla (1590-1646), est connue comme auteur de traités de morale et d'éducation à l'usage de la noblesse, parmi lesquels est à citer: *Idea de nobles*. (Saragosse, 1644.)

2. *Hombre de plausibles noticias*. Cp. *Oraculo*, 22.

3. Gracián s'inspire de l'emblème 180 d'Alciat: *Eloquentia fortitudine praestantior*, où l'Hercule gaulois est représenté, d'après Lucien, avec des chaînettes d'or au bout de la langue, auxquelles une foule d'hommes sont attachés par les oreilles.

On voit briller chez quelques-uns une certaine science mondaine, une érudition agréable et propre à la conversation, qui fait que partout ils sont bien accueillis, et même recherchés avec une curiosité qui ne se lasse point.

C'est un genre de science que les livres n'enseignent pas, et qui ne s'apprend pas dans les écoles; on l'étudie dans les théâtres du bon goût, et particulièrement dans le commerce si précieux des *discrets*.

Il y a des hommes qui savent apprécier tous les dits ingénieux, observer toutes les galantes actions, et se tenir au courant de tout ce qui se passe dans les cités et les campagnes. Ce sont les oracles de la curiosité, et les maîtres en cette science de bon goût.

La docte conversation est l'école où on se l'enseigne les uns les autres, et la tradition transmet fidèlement aux esprits futurs les savoureuses connaissances qui sont comme des trésors rassemblés par la curiosité et la *discrétion*.

Dans tous les siècles il y a des hommes remarquables par la force de leur esprit, et dans le nôtre on n'en voit pas moins que dans les siècles passés; seulement, ceux d'autrefois ont l'avantage d'être venus les premiers, et ce qui ne vaut aux modernes que l'envie vaut aux anciens l'autorité. La présence est un obstacle à la renommée. Le plus grand prodige décroît dans l'admiration quand on l'a vu de ses yeux; l'éloge et le dédain ont ceci de commun qu'ils dépendent du temps et du lieu; l'éloge va toujours à ce qui est lointain, et le dédain à ce qui est proche.

La première partie et la plus goûtée de cette agréable érudition, c'est une connaissance universelle de tout ce qui se passe dans le monde, depuis les plus lointaines cours étrangères jusqu'aux théâtres où se joue le sort du monde; un savoir pratique de toutes les choses d'intérêt actuel, dans leurs causes comme dans leurs effets, ainsi qu'il convient chez un connaisseur intelligent, qui sait observer les grandes actions des princes, les événements rares, les prodiges de la nature et les caprices monstrueux de la Fortune.

Notre personnage goûtera les fruits les plus délicieux de l'étude, en notant ce qu'il y a d'ingénieux dans les livres, de curieux dans les nouvelles, de judicieux dans les réflexions, de piquant dans les satires. Il sera attentif aux succès d'une monarchie prospère, aux revers d'une autre, malheureuse. Il ne manquera pas de suivre ces formidables événements de guerre, tant sur mer que sur terre, qui tiennent le monde en suspens, et qui fournissent matière à la Renommée, tantôt trompée, tantôt trompeuse.

Avant tout, il se distinguera par une judicieuse compréhension des affaires, par une connaissance pénétrante des personnages de la tragi-comédie qui se joue actuellement dans l'univers. Il saura définir chaque Prince, applaudir chaque héros. Il connaîtra ce que chaque royaume,

chaque province, possède en hommes éminents par leur science, leur bravoure, leur sagesse, leur galanterie, leur culture d'esprit. Et surtout, il connaîtra les saints, ces astres de première grandeur qui versent leur majestueuse lumière sur les nations. A chacun il sait assigner son rang, discernant les hommes d'élite, et appréciant leur valeur. Dans sa judicieuse observation, il note encore ce qu'il y a d'humeur paradoxale chez un Prince, d'extravagance, d'affectation ou de vulgarité chez tel ou tel grand seigneur. Cette anatomie morale lui permet de bien comprendre les choses et de mesurer exactement les réputations; un tel savoir, réservé aux esprits de culture supérieure, sert à mieux juger des dits et des faits, pour y puiser toujours un enseignement, et, sinon pour les admirer, du moins pour les bien connaître.

Mais, par-dessus tout, il a soin de faire une collection, aussi curieuse qu'attrayante, de tous les bons mots, de toutes les actions galantes, héroïques ou gracieuses; il recueille les sentences des sages, les traits malins des critiques, les plaisanteries des gens de Cour, les pointes du marquis d'Alenquer, les brocards du Toledo, les drôleries du Zapata, et aussi les mots galants du grand Capitaine. Tout ceci forme la plus agréable des provisions, pour conquérir le goût de chacun[1].

Remontant plus haut, et comme sphère et comme époque, il enregistre en précieux caractères les sentences de Philippe II, les apophtegmes de Charles Quint et les mots profonds du Roi catholique. Il est vrai que les dits les plus récents, les traits ingénieux de la veille ou du jour, sont ceux qui ont le plus de sel et qui passent pour les plus friands. Les faits et les dits de fraîche date, joignant à leur mérite l'attrait de la nouveauté, sont doublement applaudis. Quant aux sentences rancies, aux prouesses surannées, c'est d'une érudition fastidieuse, à laisser aux pédants et aux grammairiens.

Cette science pratique, cet art de la conversation a souvent rapporté plus de profit et d'honneur que tous les arts libéraux réunis. C'est un art naturel, et si le ciel l'a donné, il suffit d'y ajouter quelque peu des autres arts, à titre de complément utile, mais secondaire. Il n'exclut pas les autres sciences plus graves; il les suppose plutôt comme base; de même que la courtoisie sied très bien à la puissance, ainsi l'aimable érudition, quand elle s'ajoute à quelque autre mérite éminent, le revêt comme d'un émail. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une telle

1. Cp. la maxime de Gœthe: « Une collection d'anecdotes et de maximes est pour l'homme du monde le plus grand des trésors, s'il sait introduire les premières dans la conversation avec le meilleur à propos, et se souvenir des secondes en cas opportun. » (*Kunst und Altertum* année 1823.) Vraisemblablement Gœthe n'a jamais lu le *Discreto*, mais il avait lu *L'Homme de Cour* (*Tagebücher* IV, juin 1810), où Amelot donne, en note à la maxime 22, l'extrait correspondant du présent chapitre.



qualité est la parure extérieure de toutes les autres; elle donne du relief à la science elle-même, elle fait briller la valeur de l'âme. Et quelquefois on a plus gagné à savoir écrire une lettre, et à placer un mot à propos, qu'à posséder toute la science des Bartole et des Balde.

Il y a des hommes remarquables par cette galanterie de l'esprit; mais ils sont aussi rares que peuvent l'être des musées de curiosités choisies ou des trésors d'érudition courtoise. Et s'il ne s'était trouvé quelqu'un, d'abord pour noter et ensuite pour transmettre les beaux mots de Philippe et d'Alexandre de Macédoine, des Césars romains et des Alphonses d'Aragon, les sentences des sept sages de la Grèce, nous aurions été privés du plus grand trésor de l'esprit, véritable richesse de la vie supérieure.

Quand vous rencontrerez l'un de ces excellents génies que nous venons de dépeindre (entre des milliers d'hommes on pourra bien en trouver un, dût-on le chercher avec une torche en plein midi) profitez de l'occasion, savourez les délices de son érudition. De même que nous nous jetons avec appétit sur les livres ingénieux et de bon goût, c'est avec jouissance que nous écouterons ces oracles de la *discrétion*, du jugement, du bel esprit et du savoir.

Lorsque nous recherchons autrui, nous sommes toujours guidés par un mobile personnel, qui sera généralement l'intérêt ou la vanité; mais ici, ce sera le désir délicat de goûter un agréable savoir et de satisfaire notre curiosité d'esprit. Ne soyez pas de ceux qui, par une sorte de barbarie, se privent eux-mêmes du plaisir de savoir, pour ne pas donner à d'autres le mérite de les avoir instruits.

Quelques-uns reviennent des grands centres de la civilisation, aussi barbares qu'ils étaient venus; c'est qu'ils ont apporté une cervelle trop étroite pour la remplir d'acquisitions nouvelles; par défaut de capacité, ils n'ont fait que médiocre emploi de leurs observations. Mais le *discret*, tel que l'ingénieuse abeille, sait goûter l'agréable nectar de la connaissance, après l'avoir recueilli sur les plus belles fleurs, qui sont aussi les plus riches en bonnes graines. L'ambroisie n'est pas faite pour le goût des sots; ce n'est pas, non plus, chez le vulgaire que l'on trouvera matière à s'orner l'esprit. Les gens dont il se compose ne sont jamais visités par le goût et le savoir, et ils ne donnent jamais un regard au delà de leur étroit horizon présent

D'autres mettent leur félicité dans leur ventre. De la vie ils ne prennent que sa plus vile fonction, qui est de manger; quant aux facultés supérieures, ils ne s'en prévalent pas plus qu'ils ne s'en servent; leur raison est oisive, leur intelligence dépérit faute d'exercice. De là vient que beaucoup de Grands n'ont d'autre avantage sur le reste des hommes que celui de pouvoir donner plus de satisfactions à leurs sens, ce qui est l'objet le plus bas de la vie, et qu'ils

sont aussi pauvres d'esprit que riches en pauvres biens. Nul ne vit en homme, sinon celui qui sait. La moitié de la vie se passe à converser. L'érudition variée est un délicieux banquet pour les esprits.

Cet éloge de la plus grande qualité du *discret* est proposé à l'éminent suffrage de l'excellentissime marquis de Collarès[1], car c'est lui qui, par son érudition si vaste, nous a servi de modèle. Quelque jour, je témoignerai ma vénération envers lui, en célébrant ses doctes et brillants mérites dans sa mission, ainsi que ses œuvres immortelles.

VI

N'être pas inégal dans son humeur[2].

Critique.

Les vices ne méritent pas plus de crédit parce qu'ils se rencontrent chez de grands personnages; au contraire, une tache est plus choquante sur le drap d'or que sur la bure. L'inégalité d'humeur est un défaut fréquent chez les Grands et même chez les Princes, quelquefois par nature, le plus souvent par affectation.

Ils sont comme la mer avec ses marées, et, comme elle aussi, ils donnent des nausées[3]; ils caressent aujourd'hui ce qu'ils détesteront demain. A peu d'instants d'intervalle, ils porteront quelqu'un aux nues, pour le précipiter ensuite au plus bas.

Un procédé si anormal déconcerte les jeunes courtisans, mais les vieux savent en tirer profit, car il y a de grands maîtres dans l'art de naviguer au milieu des Cours; ceux-ci, grâce à leur expérience, ne font que rire de ce qui trouble ceux-là. Ils puisent un encouragement dans cela même qui décourage les autres, parce qu'ils savent bien que la même inconstance qui les malmène et les repousse aujourd'hui, demain s'empressera auprès d'eux pour leur témoigner faveur. Le remède se trouve dans la source même du mal, qui est le perpétuel changement d'humeur.

Qu'il est prudent, celui qui double tranquillement caps et estuaires! Qu'il est maître de sa fortune, celui qui sait sonder les profondeurs des golfes! Il ne se paye pas des amabilités, pas plus qu'il ne s'émeut des rebuffades, toutes ces alternatives n'ayant rien de nouveau pour lui.

Une si étrange inégalité ne se fonde sur aucun raisonnement; elle n'est que l'effet du caprice, et du plus désordonné. Elle ne dépend ni

1. Gouverneur du Prince Baltasar Carlos.
2. *No sea desigual.* Cp. *Or.* 71 et 186.
3. *Es de mar su condición y aun para marear.*



des circonstances, ni des mérites ou démérites, car changer quand les choses changent serait excusable, et parfois raisonnable. Ce qui est aujourd'hui, chez ces gens-là, l'objet d'un aimable *Oui*, sera demain celui d'un désagréable *Non*. Ce qui leur plaît à présent ne tardera pas à leur être insipide, et réciproquement, toujours sans aucune raison, simplement pour suivre leur humeur ou pour molester les gens.

Le caprice est un défaut très répandu chez les souverains; leur goût, étant libre de toute entrave, se met à vagabonder. Chez les Grands, le caprice tient plutôt d'une affectation puérile; il leur semble que par ces brusques changements de volonté ils attestent leur puissance.

L'homme sage et soucieux de sa réputation est toujours égal à lui-même, sinon dans ce qu'il peut, du moins dans ce qu'il veut; ses forces pourront céder à la contrainte, mais non ses inclinations. Et, même dans ce cas, son changement sera justifié par toutes les circonstances témoignant qu'il n'y a pas variation d'humeur, mais nécessité.

Ces alternatives de hausse et de baisse ne se manifestent pas seulement dans les procédés avec les personnes, mais tout pareillement dans l'exercice des vertus. L'inégalité de Démétrius est célèbre, et a été souvent blâmée. Chaque jour, il se montrait autre que lui-même, et, dans la guerre, tout différent de ce qu'il était dans la paix : dans la guerre, un modèle de toutes les vertus; dans la paix, celui de tous les vices. On pouvait dire que, pendant la guerre, il faisait la paix avec ses vertus, et que pendant la paix, il recommençait à leur faire la guerre. Tellement l'oisiveté ou l'activité peuvent changer un homme!

Mais, y a-t-il jamais eu une inégalité plus monstrueuse que celle de Néron? Il ne voulut pas se vaincre lui-même, mais préféra être son propre esclave. Il y a quelques hommes, déjà bons par eux-mêmes, qui s'efforcent de se rendre meilleurs, et c'est là un triomphe de la perfection; d'autres, au contraire, au lieu de se vaincre eux-mêmes, se laissent vaincre par leurs penchants, et tombent dans la dépravation.

Si l'on variait du mal au bien, ce serait bon, et varier du bien au mieux serait meilleur encore; mais, d'ordinaire, on varie dans le sens du pire, car toujours nous voyons le mal nous présenter sa face, et le bien nous tourner la sienne. Le mal vient vers nous, et le bien s'éloigne.

On me dira que tout est inégalité dans ce monde, et que le moral imite la nature. La terre elle-même, qui s'élève dans les montagnes, s'abaisse ensuite dans les vallées, sachant que plus sa variété est grande, plus grande est sa beauté. Qu'y a-t-il de plus inégal aussi que les saisons qui se couronnent tantôt de roses, tantôt de glaces? Et l'univers entier est une universelle variété qui, à la fin, devient une

harmonie. Or, si l'homme est un autre monde en abrégé, quoi d'étonnant à ce qu'il ait la variété en partage? Ce ne sera pas une laideur, mais une parfaite proportion dans laquelle les inégalités se trouvent compensées.

Mais il n'y a pas de beauté dans les variations de l'âme, qui sont contre l'ordre du ciel. Dans le ciel supérieur il n'est pas de changements[1]. En matière de sagesse, toute oscillation est laideur. Croître en bien est un grand mérite; mais croître et décroître, c'est un jeu trop subtil, et remarquons que tout ce qui est vulgaire est inégal aussi.

On voit des hommes si inégaux dans les affaires, si différents d'eux-mêmes selon l'occasion, qu'ils ruinent leur propre crédit et déconcertent notre jugement. Tantôt ils raisonnent à merveille, tantôt ils demeurent sourds et inertes. Aujourd'hui, tout leur réussira; demain, tout leur manquera, car l'entendement et le bonheur ont, eux aussi, leurs inégalités. Où il ne peut y avoir d'excuse, c'est quand l'inégalité se produit dans la volonté, et que la faute est imputable au libre arbitre. En pareil cas, vaguer n'est pas loin d'extravaguer. Ce qu'ils mettent aujourd'hui sur leur tête, demain ils le mettront entre leurs pieds; en réalité, ils n'ont ni pieds ni tête Ils rendent ainsi le commerce avec eux si désagréable que tout le monde les fuit, en laissant à quelque vulgaire familier le soin de les épier et de les comprendre. Ils expient leur défaut de constance dans des flots d'amertume; ils se perdent comme les navigateurs qui s'embarquent sans boussole.

C'est assurément une phase heureuse de la Renommée, si le *non plus ultra* de Gandia[2] en qualités héroïques, en vertus chrétiennes, en *discrétion*, en culture, en bonne grâce, en aimable prestige et en grandeur, renaît aujourd'hui dans ce noble couple de héros: le Duc Francisco de Borja et la Duchesse Artémise Doria et Colonna, ma haute protectrice[3]. Tous deux, d'une manière éclatante, se montrent fidèles à leur immortel blason, par leur constance en tout ce qui est excellent, noble, élevé, admirable, en tous mérites heureux et en toutes perfections toujours égaux à eux-mêmes et toujours héroïques.

VICTOR BOUILLIER.

Erratum. — Dans la traduction du chap. *Arte para ser dichoso* (*Bull. hisp.*, octobre 1926), au lieu de: « accompagné de quelques-uns », lire « mais n'étant accompagné d'aucun » (*aconsejado de muchos y acompañado de* NINGUNO). Par inadvertance j'avais lu *alguno*, — moins piquant, mais plus attendu.

1. . . *que no dicen con el cielo. De la luna arriba no hay mudanzas.* — D'après certains scolastiques, il y a un ciel supérieur, immuable, et un ciel inférieur, sublunaire, mobile.

2. Francisco de Borja, duc de Gandia (1510-1572), troisième général des Jésuites canonisé sous le nom de saint François de Borgia.

3. Francisco de Borja, duc de Gandia (1573-1632), *Mayordomo mayor* de la reine Isabelle de France, vice-roi de Cerdagne.



CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE

VIII. 1925-1926[1].

Paléolithique. — La découverte près d'Ota, au *Val das Lages*, d'une tombe néolithique dans laquelle on avait cru reconnaître des ossements humains d'époque tertiaire, a donné l'occasion à M. A. A. Mendez Corrêa[2] de reprendre la question encore débattue de l'existence de l'Homme tertiaire au Portugal. Les silex recueillis en cet endroit, pas plus que ceux signalés jadis à Ota par C. Ribeiro, n'offrent aucun exemple de préparation en vue de leur utilisation comme arme ou outil.

Les résultats stratigraphiques des fouilles exécutées depuis quelques années dans les gisements paléolithiques des environs de Madrid[3] ont été exposés dans un travail d'ensemble de MM. P. Wernert et J. Perez de Barradas[4]. Les formations quaternaires de la vallée du Manzanarès dues à l'alluvionnement, aux dépôts éoliens et au ruissellement montrent un réseau fluvial identique à celui que nous voyons aujourd'hui et s'étagent en trois groupes correspondant aux terrasses de 5-7, 8-10 et 14 mètres, renfermant des gisements dont les couches de base sont les unes chelléennes, les autres moustériennes. Ces diverses industries se présentent à des niveaux nettement différenciés que l'on peut parfois comparer aux strates successifs des cavernes : à *San Isidro*, au *Parador del Sol*, aux *Vaquerias* et en général sur toutes les terrasses de la rive droite de la rivière, on trouve des stations chelléennes ; à *El Sotillo*, la couche de graviers chelléens est couverte par un lit de même nature mais contenant des outils acheuléens ; dans les sables blancs du même gisement dont l'accumulation correspond à un régime climatique de steppes, on a recueilli une industrie dont le facies assez spécial est comparable au mousté-

1. Cf. *Bull. hisp.*, XVII, 1916, p. 175 sq. ; XIX, 1917, p. 200 sq. ; XX, 1918, p. 249 sq. ; XXII, 1920, p. 182 sq ; XXIV, 1922, p. 247 sq. ; XXVI, 1924, p. 369 sq. ; XXVIII, 1926, p. 59 sq.

2. *A sepultura neolitica do Vale das Lages, e os « eolitos » de Ota*, dans *Butlleti de l'Assoc catal. d'Antropologia*, III, 1925, p. 117-146 ; cf. égal. *Lusitania*, III, 1926, p. 329-344.

3. Cf. *Bull. hisp.*, XXVIII, 1926, p. 59-60.

4. *Bosquejo de un estudio sintético sobre el paleolitico del valle del Manzanares*, dans *Revista de Archivos*, XXVIII, 1925, p. 441-465 ; *El yacimiento paleolitico de San Isidro*, dans *Revista de la biblioteca, archivo y museo del Ayuntamiento de Madrid*, 1925.

rien à faune chaude de Commont et paraît témoigner de l'arrivée en Espagne de populations d'origine africaine. Au *Portazgo*, au dessous du niveau néolithique apparaissent les industries du Paléolithique supérieur.

Dans la haute vallée du *Jarama*, les formations quaternaires sont antérieures au Moustérien et ont fourni à *Algete* des outils de quartzite à taille chelléenne, à *Las Zorreras* des haches à main, des éclats Levallois et des couteaux acheuléens, enfin une industrie moustérienne à *Coslada*[1].

La couche inférieure de la caverne *del Cazador* à Tabernas de Valldiña (Valence)[2] renferme des ossements de cervidés et un matériel lithique difficile à déterminer qui pourrait appartenir au Paléolithique supérieur. Dans le *Bulletin de la Société espagnole d'Histoire naturelle*, M. Jimenez Cisneros[3] signale des stations préhistoriques dans les provinces d'Alicante et de Murcie; dans la première partie de l'étude que M. J. Martinez Santa Olalla consacre à la *Prehistoria burgalesia*[4], on trouvera un inventaire détaillé des gisements paléolithiques de la province de Burgos et une courte description géologique et géographique de la région.

De récentes découvertes en Galice à *Camposancos*, près de La Guardia (Pontevedra)[5] permettent d'étendre vers l'ouest l'aire d'expansion de la culture asturienne. Il ne serait pas impossible que le pic en quartzite recueilli aux environs de *Valladolid* appartienne à la même industrie[6]. Dans un nouveau mémoire qui traite du passage du Paléolithique au Néolithique dans les gisements cantabriques, M. de la Vega del Sella[7] déclare formellement qu'il ne saurait y avoir aucune relation industrielle entre ces deux phases de la préhistoire. Le pic asturien est un instrument nouveau qui correspond à des besoins nouveaux et qui disparaît dès que les conditions qui en ont amené l'invention cessent elles-mêmes de se faire sentir.

La seconde édition de *El Hombre fosil* de M. H. Obermaier[8], les

1. J. Pérez de Barradas, *El cuaternario del valle alto del Jarama*, dans *Iberica*, XXII, 1924, p. 9-12; *Excursiones por el cuaternario del valle del Jarama*, *ibid.*, p. 25-27.

2. I. Sánchez y Sánchez, dans *Memorias de la Soc. esp. de Antropologia*, IV, 1925, p. 121-163.

3. *Indicación de algunos yacimientos prehistóricos y noticia acerca de otros*, dans *Boletín de la R. Soc. esp. de Hist. nat.*, XXV, 1925, p. 71-81.

4. *Butlletí de l'Assoc. catal. d'Antropologia*, III, 1925, p. 147-172.

5. R. P. Jalhay, *El Asturiense en Galicia*, dans *Boletín arqueológico de la comisión provincial de monumentos históricos y artísticos de Orense*, VII, 1925, p. 341-352; J. Fontes, *Estaçao paleolitica de Camposancos*, dans *Broteria*, I, 1925, p. 7-16.

6. J. Martinez Santa Olalla, *Notas de prehistoria vallisolitana*, *Origines de Valladolid*. Valladolid, 1926, in-8°.

7. *La transición al neolítico en la costa cantábrica*, dans *Mem. de la Soc. esp. d'Antropologia*, IV, 1925, p. 165-178.

8. Madrid, 1925; du même, *Fossil Man in Spain* The Hispanic Society of America by the Yale University Press, 1924.

livres de M. A. A. Mendez Corrêa, *Os povos primitivos da Lusitania*[1], de M. J. Fontes, *O Homen fosil em Portugal*[2], et les chapitres XIX et XX de la *Prehistory* de M. C. Burkitt[3] offrent de très intéressantes mises au point des résultats acquis par l'archéologie préhistorique au cours de ces vingt dernières années et constituent d'importants répertoires de documents classés avec le plus grand soin.

Peintures rupestres. — Sur le versant méridional du rocher d'Ereñusare qui fait partie de la chaîne de Santa Eufemia, s'ouvre à une altitude de 150 mètres au-dessus de la plaine de Guernica (Asturies) la caverne de *Santimamiñe*, parfois improprement désignée sous le nom de Basondo[4]. Dans les recoins de l'antichambre et de la chambre ont été relevées des peintures représentant les animaux suivants: *Bison priscus*, *Bos primigenius*, *Cervus elaphus*, *Ursus arctos*. Ces images souvent ombrées et pour le tracé desquelles les reliefs et cassures de la roche ont été fréquemment utilisés appartiennent au Magdalénien inférieur et moyen.

Dans la région de l'Albarracin, au-dessus de la vallée de l'*Olivana* (Teruel)[4], sur les parois d'un petit abri sous roche se détachent en noir trois *Bos primigenius*, en rouge clair deux cerfs et en rouge et noir un groupe de cinq bovidés. Parmi les figures humaines, il y a lieu de signaler un chasseur nu, la tête recouverte d'un bonnet à double pointe, armé d'un arc et d'une flèche, près de lui est étendu un jeune cerf, les pattes repliées, la tête pendante, comme mort.

Le Musée de Barcelone ayant acquis récemment des fragments de roches peintes provenant de Calapata, celles-ci ont été l'objet d'un nouvel examen de la part de M. P. Bosch Gimpera[5]. Cette nouvelle publication diffère de celle de M. Cabré qui, le premier, avait fait connaître ces peintures[6].

M. E. Hernandez Pacheco a publié dans le 34ᵉ volume des mémoires de Commission de recherches paléontologiques et préhistoriques les résultats de l'exploration des grottes de *la Araña* (Valence)[7]. Dans le premier abri sont figurés un cerf et un chevreuil, un archer porteur de six flèches, des hommes « moustiques », et un coureur dont le rendu n'est pas sans présenter certaines analogies avec les personnages de Minateda; dans le second abri se trouvent des scènes de

1. Porto, 1924.
2. Lisbonne, 1923.
3. 2ᵉ éd., Cambridge, University Press, 1925.
4. T. de Aranzadi, J. M. de Barandiaran, E. De Eguren, *Exploración de la caverna de Santimaniñe* (*Basondo, Cortezubi*), mem. 1, *Figuras rupestres*. Bilbao, 1925, in-8°.
5. H. Obermaier, *Neue Entdeckte Eiszeitmalereien in Teruel* (*Ostspanien*), dans *Aus Natur und Museum*, 1926, p. 238-244.
6. *Les peintures del barranc del Calapata de Cretes* (*Baix Arago*) dans *Butlletí de l'Assoc. catal. d'Antropologia* II, 1924, p. 131-146.
7. *Las pinturas rupestres de las cuevas de la Araña*, 1924, in-4°.

chasse aux bouquetins et le célèbre tableau de la récolte du miel[1]; dans le troisième il n'y a qu'un taureau de proportions gigantesques. Selon l'auteur, ces peintures s'espaceraient sur une assez longue période allant du Magdalénien supérieur jusqu'au début du Néolithique. Les tableaux de chasse et de la récolte du miel ne seraient pas paléolithiques mais mésolithiques, antérieurs cependant aux représentations schématiques et symboliques de l'Énéolithique Dans une seconde partie, M. Pacheco s'efforce de démontrer que MM. Breuil et Obermaier se sont trompés en attribuant au Paléolithique supérieur les peintures rupestres de l'est de l'Espagne. Son principal argument est le manque de figures représentant les espèces animales du quaternaire. Quant au Bison de Cogul, à l'Onagre de l'Albarracin, à l'Élan d'Alpera, au Rhinocéros et à l'Antilope saiga de Minateda, il conclut au manque de fidélité des copies de M. Breuil et considère ces relevés comme inexistants. Il oublie toutefois de faire la distinction qui s'impose entre les figures présentées par M. Breuil comme de simples hypothèses (félin, saiga et renne) et celles pour lesquelles cet auteur est affirmatif. Le second argument dont fait état M. Pacheco est le style des peintures du Levante dont les plus anciennes sont des figures au trait offrant des analogies avec les images de cavernes cantabriques qui ne sont pas antérieures au Magdalénien supérieur. Il y a là deux erreurs. Les figures de ce genre à Minateda remontent à la quatrième série de cette localité où elles sont superposées à des peintures de plusieurs styles différents plus anciennes; d'autre part, si leur analogie avec certaines peintures cantabriques est indéniable, celles-ci ne sont pas du Magdalénien récent, mais du Magdalénien ancien et peut-être même de l'Aurignacien supérieur.

Dans un mémoire sur les peintures du *barranco de Valltorta* (Castellon), M. H. Kühn[2] insiste sur le caractère réaliste des tableaux du groupe levantin qu'il oppose aux représentations isolées de l'art cantabrique; alors que dans les grottes septentrionales les peintres ont recherché la beauté des formes, ceux du Levante ont préféré la représentation du mouvement, l'agencement plus ou moins habile des images. L'auteur admet la contemporanéité de ces deux sortes de manifestations et cherche à analyser le processus de l'art oriental dans lequel il reconnaît trois phases, linéaire, picturale et retour au linéaire. Il y a là une évolution parallèle à celle de l'art cantabrique sans que toutefois on puisse parler d'une influence notable des deux provinces l'une sur l'autre.

Les peintures et gravures rupestres énéolithiques ont été l'objet de plusieurs études : M. C. Burkitt recherche la distribution de ces

1. Cf. *Bull. hisp.*, XXVI, 1924, p. 373.
2. *Die Malereien del Valltortaschlucht* dans IPEK, 1926, p. 33-45; cf. du même, *Ursprung und Entwicklung der paläolitischen Kunst*, dans *Mannus*, 1925, p. 271-278.

roches et les origines de cet art qu'il place dans le sud-est de la péninsule[1]. Selon M. de la Vega del Sella[2], la pierre dolménique de *Pola de Allende* dont les décors sont analogues à ceux des mégalithes asturiens et des idoles en schiste de Portugal et d'Estramadoure doit être classée parmi les idoles funéraires de l'âge du Cuivre. Les représentations d'oiseaux sur les roches peintes de cette période sont presque exclusivement cantonnées dans la région des grès éocènes du sud de l'Espagne. Ces images diffèrent de celles qui leur sont contemporaines par le caractère semi-naturaliste d'un grand nombre d'entre elles et figurent surtout des espèces migratrices dont ce pays est encore une des étapes[3].

Néolithique et Énéolithique. — Dans les travaux de construction du réservoir du *Guadalmellata* (Cordoue) furent mis au jour trois crânes et les fragments de plusieurs squelettes, caractérisés par un remarquable développement du *taurus suborbitalis* et par la platyrinie des tibias. Au voisinage de ces restes, on recueillit deux pointes de flèches et trois couteaux de silex, ainsi que des débris de poterie qui autorisent à classer sans hésitation possible ces inhumations au plein Néolithique[4].

Les grottes de la *Mola alta de Serelles* (Alcoy)[5] et le petit établissement situé au sommet de la colline à l'abri d'une muraille protégée au sud par une tour, ont fourni un mobilier archéologique, pointes de flèches, couteaux et lames de faux en silex, poinçons et spatules d'os, tessons de poterie ornés de cordons en relief, appartenant à la *civilisation des grottes à céramique ornée* du centre de l'Espagne. Les fouilles de la *cueva del Asno* (Soria)[6] ont montré que cette culture débordait largement du plateau central sur les régions voisines et s'étendait à l'est sur les territoires limitrophes; ainsi se nouent peu à peu les maillons de la chaîne qui, à travers la Navarre, relie au noyau central les foyers aragonais et catalans. La grotte de l'Ane paraît avoir servi à la fois de lieu d'habitation et de cimetière; la céramique est grossière mais ornée, parfois même d'une façon assez compliquée, de combinaisons de cordons en relief incisés à l'ongle.

Au-dessus de la plaine de Tarragone se dresse le massif rougeâtre

1. *Spanish rock-shelter Paintings of eneolitic Age*, dans *The Antiquaries Journal*, IV, 1924, p. 134-141.
2. *La piedra dolménica de Pola de Allende (Asturias)*, dans IPEK, 1926, 1, p. 55-63.
3. H. Breuil, *Oiseaux peints à l'époque néolithique sur des roches de la province de Cadiz*, dans *ibid.*, 1925, p. 47-50.
4. E. Hernandez Pacheco, *Los yacimientos prehistóricos de Alcolea (Córdoba)*, dans *Actas de la Soc. esp. de Antropología*, III, 1924, p. 19-25.
5. E. Botella Candela, *Excavaciones en la Mola alta de Serelles (Alcoy)*. Mem. n° 79 de la Junta sup. de Excav. y Antig., Madrid, 1926.
6. B. Taracena, *Exploración arqueológica de la cueva del Asno (Soria)*, dans *Coleccionismo*, XII, 1924, p. 19-26.

de l'*Escornalbou*[1] dominé par la montagne de Santa Barbara. Sur les pentes à l'ouest et au nord, d'immenses éboulis ont donné naissance à des cavernes et à de profonds abris, les premières inhabitables la plupart du temps par suite du ruissellement. Seule la *cova Josefina*, protégée par d'énormes blocs, a été occupée depuis le Néolithique jusqu'à l'époque romaine. On pénètre d'abord dans deux chambres assez spacieuses communiquant par un puits avec plusieurs salles situées en contre-bas. L'outillage de silex consiste principalement en lames de couteaux; l'industrie de l'os donne des pointes de sagaies ou de flèches, celles-ci à pédoncules et à ailettes imitant des modèles de silex, des poinçons et des pendeloques. La découverte de moules en pierre pour poinçons de métal et d'un vase à parois perforées pour l'épuration du minerai semblable à celui signalé dans la mine de Riner témoignent d'une exploitation très ancienne des gisements métallifères du versant septentrional de l'*Escornalbou*. Au plein âge du Bronze appartiennent des pointes de flèches. Les objets de parure sont assez nombreux : coquilles perforées, petits disques en pierre, hachettes minuscules, minces rondelles de pierre ou de coquille recueillies dans les sépultures à campaniformes. Les trouvailles de céramique ont été particulièrement abondantes : la plus caractéristique se rattache aux groupes de Palmella et Ciempozuelos; bols hémisphériques à fond convexe; jarres en forme d'outre ornées d'incisions profondes disposées en hachures, lignes courbes, pointillés, dents de loup, zigzags, cercles, etc.; vases ornés de cordons en relief couvrant parfois la panse d'une sorte de réseau ou l'entourant de combinaisons variées. Les impressions relevées sur le fond de quelques-uns de ces récipients montrent qu'ils avaient été moulés dans un panier en vannerie. La poterie lisse est représentée par des exemplaires assez mal cuits de forme ovoïde munis près de la bouche de tenons de préhension ou de petites anses en oreilles, parfois celles-ci sont surmontées d'un appendice vertical, type fréquent au bronze que l'on rencontre aussi à l'Énéolithique. De grandes marmites à panse sphérique décorées de cannelures, des casseroles en terre noire et des couvercles circulaires sont d'époque hallstattienne.

L'importance de l'occupation du massif de *Montserrat*[2] à l'Énéolithique est confirmée non seulement par l'abondance des haches polies ou des bracelets de pétoncles recueillis sur tout le territoire, mais aussi par les découvertes récentes faites dans les cavernes de la montagne et la nécropole de *Bruch*. De même que dans les tombes de Saint-Genis de Vilassar, les cadavres des sépultures de Bruch avaient

1. J. Serra Villaro, *Escornalbou prehistorich*. Castel de San Miguel d'Escornalbou, 1925, 61 p., XLIII pl. et 11 fig.
2. J. Colominas Roca, *Prehistoria de Montserrat*. Monastère de Montserrat et Paris, 1925, in 4° de 132 p., LV pl. et 79 fig.



été inhumés les jambes repliées, les mains ramenées sur la poitrine. Avec eux étaient déposés dans la fosse des haches de pierre, des pointes de flèches et des couteaux en silex, des poinçons d'os et des colliers comprenant des rondelles de coquillage et de silicate vert. La céramique faite à la main et mal cuite montre les formes ovoïdes du début de l'Énéolithique. L'exploration des grottes funéraires de *Collbato* et de *Santa Cecilia* a fait découvrir un ensemble de mobiliers extrêmement variés où se reconnaît l'influence des diverses civilisations qui à l'âge du Cuivre régnèrent en Catalogne. Cette diversité s'explique par la situation dans la province du massif de Montserrat. Le matériel de silex ou d'os ne diffère pas sensiblement de celui recueilli dans les mégalithes catalans; à côté de types almériens et de poteries ornées de cordons en relief à impressions digitales, on trouve une céramique particulière à ce groupe. Elle est caractérisée par un décor obtenu au moyen de l'application sur la terre encore fraîche d'une valve de coquillage (*Cardium tuberculatum L.*, *Pecten pilosus L.*). On ne connaissait jusqu'à ce jour en Catalogne que de très rares spécimens de cet art, découverts à Castellvi de la Marca, la Balma de Llera et l'Espluga negra. Le potier semble s'être inspiré des motifs du campaniforme, mais avec une grande liberté; la plupart du temps les impressions ont pour point de départ les anses et recouvrent la panse des combinaisons les plus variées.

Près d'Alcañiz, le sommet du *Cabezo del Cuervo*[1] est occupé par un village qui s'étend sur une étroite plate-forme dont le sol rocailleux a été plus ou moins égalisé pour servir d'assise à de misérables cabanes en briques séchées au soleil et couvertes d'une toiture de clayonnage. Les foyers, presque toujours installés dans une anfractuosité naturelle du sol, sont parfois entourés d'une banquette grossièrement aménagée dans le roc. Le matériel de la station est très pauvre : lames, éclats, racloirs, scies, marteaux de silex, poinçons d'os, deux fragments d'un moule en pierre pour la fabrication d'aiguilles de métal, tessons de poterie à décor incisé ou à cordons en relief avec impressions digitales, pesons de tisserand, cales d'argile en forme de croissant. Ce hameau détruit par un violent incendie aurait été habité pendant un très long espace de temps au moins depuis l'Énéolithique jusqu'à la fin du Bronze.

Aux centres dolméniques de la *Laguna de la Janda* précédemment décrits par M. H. Breuil, M. C. de Mergelina[2] ajoute deux nouveaux

1. P. Paris, dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1924, p. 187-188; P. Paris et V. Bardaviu Pons, *Excavaciones en el cabezo del Cuervo, término de Alcañiz (Teruel)*. Mem. n° 66 de la Junta sup. de Excav. y Antig. Madrid, 1924; des mêmes *Fouilles dans la région d'Alcañiz, province de Teruel. I. Le Cabezo del Cuervo*, Bibl. de l'École des Hautes Ét. hisp., t. XI, fasc. 1. Bordeaux, 1926.

2. *Los focos dolménicos de la Laguna de la Janda*, dans *Mém. de la Soc. esp. de Antropología*, III, 1924, p. 97-126.



foyers explorés par lui à Purexenque Larraez et au Tajo de las Figuras. La plupart des monuments sont de grande taille et recouverts de tumulus d'une vingtaine de mètres de diamètre ; le dolmen à galerie paraît dominer ; parmi les mobiliers qui se composent de vases et d'outils de silex, un poignard de cuivre a été recueilli. A Taivilla, sur un monolithe, sont gravés des cercles, des raies et des dents de loup. En Galice où, comme dans le nord du Portugal, l'évolution des dolmens ne dépasse les formes élémentaires, M. Fl. L. Cuevillas a entrepris des fouilles dans les mamoas de la région de *Bande*, près du confluent du Slas et du Limca[1], et dans la *sierra de Penas Libres*[2], dans le but de rechercher le chemin par lequel pénétra en Galice la civilisation des mégalithes. Au Portugal se poursuit l'exploration des dolmens de *Beira alta*[3] et de l'*Alto Alemtejo*[4]. Dans les Asturies, M. J. F. Menendez[5] a fouillé un groupe important de sépultures dolméniques situé dans la *sierra Plana de la Borbolla* qui, contrairement à l'opinion soutenue par l'auteur, appartiennent non pas au Néolithique, mais bien à l'âge du Cuivre. L'expansion de la civilisation énéolithique portugaise à travers la province de Huelva est désormais prouvée par les découvertes effectuées dans la grotte de *la Mora* à Jabugo[6] où l'on a recueilli des vases lisses sans décor, un fragment de plaque de schiste à ornements géométriques et des idoles de types portugais.

Le livre que M. L. Pericot[7] vient de consacrer à l'étude de la civilisation énéolithique du nord de l'Espagne est une excellente mise au point des résultats obtenus à la suite des explorations méthodiquement conduites en Catalogne et dans le pays basque. La culture que nous ont révélée ces travaux s'étend sur un vaste territoire couvrant les deux versants de la chaîne des Pyrénées. En Catalogne, à des réalités géographiques correspondent certaines formes de tombes mégalithiques : dans l'Ampurdan, les chambres à couloir et les galeries couvertes, dans le centre de la province, les cistes ; dans la région

1. *As mamoas do concello de lo Beira*, dans *Bol. de la Real Acad. gallega*, XX, 1925, p. 25-39.

2. *As mamoas da sera de Penas Libres no concello de Villar de Vos*, dans *Nos* n° 36, 1926, p. 4-7.

3. A. de Amorim Girao, *Monumentos prehistóricos do concelho do Viseu*, dans *O archeol. port.*, XXV, 1921-1922, p. 183-189.

4. J. L(eite) de V(asconcellos), *Noticias arqueologias de Alto Alemtejo*, dans *ibid.*, p. 118-123.

5. *Monumentos megalíticos descubiertos en Vidiago*, dans *Iberica*, VII, 1924, p. 360-365.

6. E. Diaz, *Avance al estudio de la cueva de la Mora en Jabugo, provincia de Huelva*, dans *Mem. de la Soc. esp. de Antropologia*, III, 1924, p. 119-126.

7. *La civilización megalitica catalana y la cultura pirenáica*, Barcelone, in-8°, 1925 ; P. Bosch Gimpera, *La prehistoria de los Iberos y la etnologia vasca*, dans *Rev. intern. de los Estud. vascos*, 1926 ; M. Rossel y Vila, *La civilització megalitica i els bovids de raça catalana*, dans *Butlleti de l'Assoc. catal. d'Antropologia*, III, 1925, p. 226-237.

nord-orientale des dolmens rudimentaires à mobiliers pauvres. Le matériel recueilli, assez uniforme et dépourvu d'originalité, est emprunté à celui des civilisations voisines (campaniformes du Sud-Est, poterie argarique, grands couteaux de silex du midi de la France, boutons d'os à perforation en V portugais, etc.). La présence d'objets de cuivre date les premières manifestations (tombes à couloir et premières galeries couvertes) du début du plein Énéolithique; l'emploi des cistes, l'apparition du bronze, l'abandon de l'industrie du silex en reportent la dernière phase aux premiers temps de l'âge du Bronze. Il n'est pas encore possible d'établir un classement topographique ou chronologique des mégalithes basques qui se répartissent dans les régions montagneuses des provinces de Biscaye et d'Alava. Ce sont les tombes encore en usage au Bronze I de populations que leur situation à l'écart des voies naturelles de communication réduit à une grande pauvreté et cette indigence aussi bien que l'emploi de certaines matières, telles que le bois ou le cristal de roche pour la fabrication de certains objets de parure. constitue toute l'originalité de ce groupe. Il reste maintenant à établir le lien qui unit ces monuments aux zones dolméniques de l'ouest, de l'est et du nord et s'il est possible de rattacher la Catalogne à la région comprise entre la frontière française et les Corbières, aucun rapport n'a été encore découvert entre le pays basque espagnol et le versant nord-ouest de la chaîne. En résumé, on constate, depuis le Paléolithique supérieur, dans la région pyrénéenne, une réelle unité qui en fait une contrée nettement distincte et par l'intermédiaire de laquelle ont pénétré en Gaule un certain nombre d'objets nouveaux, le campaniforme entre autres. A cette unité de civilisation correspond une unité ethnique, le peuple pyrénéen, qui reparaîtra au Moyen-Age donnant naissance d'une part à la Catalogne, de l'autre à la Navarre et à l'Aragon.

Le classement du matériel archéologique appartenant à l'Énéolithique a été entrepris sous la direction de M P. Bosch Gimpera par les membres du séminaire de préhistoire de l'Université de Barcelone et d'importants travaux de synthèse ont été publiés au cours de ces deux dernières années[1].

Ces découvertes ont posé de nouveau le problème de l'origine des Basques et des Ibères que déjà M. P. Bosch Gimpera avait tenté de résoudre dans un mémoire consacré à l'ethnologie préhistorique de la Péninsule[2]. Ce travail ayant fait l'objet d'importantes discussions,

1. P. Bosch Gimpera et L. Pericot, *Les civilisations de la Péninsule ibérique pendant le néolithique et l'énéolithique*, dans l'*Anthropologie*, XXXV, 1925 p 409-452; P. Bosch Gimpera et J. de C. Serra Rafols *Etudes sur le néolithique et l'énéolithique en France* dans *Revue anthropologique*, 1925, p. 341-364; R. Lantier, *Les civilisations néolithique et énéolithique dans la Péninsule ibérique*, dans *Journal des Savants*, 1925, p 164 174.

2. Cf. *Bull. hisp.*, XXVI, 1924, p. 383-385.



principalement en Allemagne[1], l'auteur a répondu aux critiques dans un nouvel article, *La prehistoria de los Iberos y la etnologia vasca*[2] dans lequel reprenant et développant ses précédentes études, il établit qu'aux territoires occupés par les Almériens et les Pyrénéens correspondent deux civilisations nettement différenciées ayant évolué sur place et laissé dans la suite des temps de telles survivances qu'on ne saurait admettre de changement dans les populations de ces régions. Les Almériens, dont les industries présentent des affinités avec celles du néolithique saharien et qui primitivement sont cantonnés sur une étroite bande du littoral sud-oriental, sont d'origine africaine; les Pyrénéens, — bien qu'aucune découverte n'ait encore été faite dans la zone cantabrique depuis l'Asturien jusqu'au début du Cuivre, — paraissent toutefois devoir être considérés comme les descendants des tribus du Paléolithique supérieur; il y a lieu de remarquer que la civilisation pyrénéenne ne s'est développée qu'à partir de l'Énéolithique par emprunts aux cultures voisines. Cette persistance en des compartiments aussi nettement déterminés de populations très dissemblables permet de reconnaître dans les Almériens les ancêtres des Ibères de l'âge du Fer et dans les Basques actuels les descendants des tribus pyrénéennes.

Le rôle historique joué par la Péninsule ibérique pendant l'âge du Cuivre a été récemment étudié par M. Loth[3] et P. Bosch Gimpera[4]: alors que le premier voit dans l'expansion de certains types d'armes et de poteries la conséquence de contacts directs et peut-être même de parentés ethniques, le second explique ces migrations par de simples relations économiques. M. J. de C. Serra Rafols[5] attribue cet essor à la métallurgie du cuivre qui a pris naissance dans la Péninsule ibérique en un point qu'il est encore impossible de déterminer avec précision.

Age du Bronze. — Dans un fond de cabane, situé dans une anfractuosité du roc au *Corral de Quinoñes* qui domine la vallée de Quesada, M. J. de M. Carriazo[6] a découvert un enterrement collectif

1. Meyer-Lübke, *Das Baskische*, dans *Germanisch-romanisch Monatschrift*, 1923, p. 171-195; H. Schuchardt, *Das Baskisch und die Sprachwissenschaft*, dans *Sitzungberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien*, t. 202, 1925.

2. Saint-Sébastien, 1926.

3. *Relations directes entre l'Irlande et la Péninsule ibérique pendant l'Énéolithique*, dans *Mem de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne*, 1925, p. 137-175; *Relations directes entre l'Irlande, l'Armorique et la Péninsule ibérique pendant l'Énéolithique*, dans *Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne*, 1926, p. 1-10.

4. *La migration des types hispaniques à l'Énéolithique et au début du Bronze*, dans *Rev. archéol.*, 1925, 2, p. 191-209

5. *Els començos de la mineria i la metal'lurgia del coure a la peninsula iberica*, dans *Butlleti de l'Assoc. catal. d'Antropologia*, II, 1924, p. 147-186.

6. *La cultura de El Argar en el alto Guadalquivir, estación de Quesada*, dans *Mem. de la Soc. esp. de Antropologia*, IV, 1925, p. 173-199.

du Bronze I. Près des trois squelettes avaient été déposés des haches plates, un poignard à quatre rivets, un poinçon de cuivre ainsi que des poteries de type argarique, vases en forme de tulipe, plats et écuelles à fond plat. Cette trouvaille est intéressante parce qu'elle permet d'étendre l'ère d'expansion de la culture d'El Argar vers la zone minière de *Castulo* (Linares). C'est un village plus récent, mais encore argarique, que M. Ponsell Cortes a exploré à l'ouest d'Alcoy au lieu dit *Mas de Menente*[1]. Les maisons irrégulièrement groupées sur les pentes méridionales d'un petit *cerro*, sont bâties en pierre et mortier; l'emplacement des foyers est généralement entouré d'une banquette semi-circulaire et le sol des chambres revêtu d'une couche d'argile fortement pressée. La bourgade a, semble-t-il, été volontairement abandonnée par ses habitants. Dans les décombres furent recueillis une hache, deux pointes de lance et un fragment de scie en bronze, des poinçons et des spatules d'os, des éléments de faulx en silex. La céramique faite à la main est assez grossière et sans ornements; à côté de jarres ovoïdes et de bols sphériques on a trouvé de petits vases percés de trous de suspension.

Il est à regretter que les résultats des fouilles entreprises par la Société Pro Monte près de *La Guardia* (Pontevedra), sur la gigantesque *atalaya* de *Santa Tecla*[2] qui domine l'embouchure du Minho aient été publiés avec aussi peu de soin. Peut-être faut-il reconnaître une ébauche de carte géographique représentant le Minho et un ancien bras du fleuve ainsi que la montagne de Santa Tecla dans une gravure rupestre mise au jour au cours des travaux. Les autres trouvailles appartiennent au Bronze IV, à l'âge du Fer et à l'époque romaine.

L'âge du Bronze dans la Péninsule ibérique reste encore une période assez mal connue malgré les travaux récents de MM. P. Bosch Gimpera[3] et H. Obermaier[4]. Au cours d'une première phase assez brillante on observe une unification générale des civilisations énéolithiques qui, sous l'influence des progrès réalisés par la métallurgie en Almérie, adoptent des types d'armes et d'outils almériens. Les relations de l'Armorique et, même jusqu'à un certain point de la Grande Bretagne avec l'ouest espagnol se poursuivent encore; par contre, on ne trouve aucune trace de rapports directs ou indirects avec l'Égéide

1. *Excavaciones en la finca « Mas de Menente », termino de Alcoy (Alicante)*. Mem. n° 78 de la Junta sup. de Excav. y Antig. Madrid, 1926, 8 p. et VII pl

2. I. Calvo y Sánchez, *Monte de Santa Tecla en Galicia*. Même coll. Mem. n° 62 Madrid, 1924

3. *La migration des types hispaniques à l'énéolithique et au début du bronze*, dans *Rev. archéol.*, 1925, 2, p. 198-209. Voir également *Butlleti de l'Assoc. catal. d'Antropologia* II, 1924, p. 223-226.

4. *Die bronzezeitlichen Gravierungen von Nordwestspanien*, dans IPEK, 1925, p. 51-59, pl. 13-19.



dont les produits, lingots de bronze crétois de Sardaigne, schnabelkanne de Minorque, ne peuvent être considérés que comme des types isolés. De même les découvertes récentes ont prouvé que les prétendus autels à cornes de consécration, les taureaux de Costig, aussi bien que la céramique ibérique n'avaient été nullement influencés par les cultures égéennes. On est encore plus mal renseigné pour le plein âge du Bronze, époque pendant laquelle la Galice semble avoir joué un rôle important, mais dont l'action ne dépasse pas les frontières de l'Espagne qui forme alors un groupe spécial dans la grande province occidentale du Bronze. Il ne paraît pas douteux que l'Espagne n'ait alors subi le contre-coup du développement de l'industrie métallurgique de l'Europe centrale et septentrionale, développement qui aurait eu pour conséquence une expansion de ces types au détriment des produits péninsulaires. Les découvertes de cachettes de fondeur au Portugal, en Galice, Asturies et Andalousie, et surtout la trouvaille si importante du grand dépôt d'armes de Huelva témoignent à la fin du Bronze d'une renaissance de la civilisation espagnole. L'Andalousie, comme l'a justement fait remarquer M. P. Bosch Gimpera, apparaît comme le carrefour où se seraient alors rencontrées les influences de l'Europe occidentale avec celle de la civilisation des talayots. Il est probable que ce renouveau est dû en grande partie aux bouleversements politiques et aux mouvements de peuples qui aux XIIe et XIe siècles avant notre ère modifièrent la carte politique de la Méditerranée orientale. La route qui menait aux gisements d'étain d'Asie Mineure se trouvant momentanément fermée, il fallut chercher vers l'Ouest le précieux métal. Ce fut le rôle des navigateurs phéniciens, mais ceux-ci ne parvinrent sans doute pas immédiatement en Andalousie et, pendant un certain temps, ce fut par l'intermédiaire des Baléares et de la Sardaigne que leur parvinrent les lingots d'étain. Il n'y a là encore qu'une hypothèse, mais qui a le mérite d'expliquer le grand développement atteint au Bronze IV par les civilisations des talayots et des nouraghes. Une autre question se pose : les Tartessiens que les Phéniciens à leur arrivée en Espagne trouvèrent installés dans le pays appartiennent-ils au même groupe ethnique que les populations espagnoles de la fin du Bronze? M. P. Bosch Gimpera n'hésite pas à répondre par la négative : les Tartessiens seraient des nouveaux venus, peut-être des Africains, dont les conquêtes auraient amené une brusque disparition de la civilisation andalouse du Bronze.

Phéniciens et Grecs. — A *Cadiz*[1] les fouilles ont porté en 1925 sur la partie de terrain comprise entre les deux murs de fortification situés dans le voisinage de l'ermitage de Saint-Roch, entre la

1. Pelayo Quintero Atauri, *Excavaciones en extramuros de Cádiz*. Mém. n° 76 de la Junta sup. de Excav. y Antig., Madrid, 1926, 10 p.



porte de Terre et la mer. Trois niveaux ont été reconnus : dans le fond de la tranchée, au-dessous de sépultures creusées à même le sol, des tombes à dalles orientées à l'ouest renfermaient des squelettes, couchés sur le dos, le bras droit étendu, le gauche ramené sur la poitrine, une ampoule de verre dans la main Les mobiliers recueillis sont peu importants, quelques rares anneaux d'or, surtout de petits disques et des annelets de cuivre. Dans la couche supérieure se trouvaient des incinérations; les cendres placées dans des urnes à pointe étaient accompagnées de petits *unguentaria* en verre ou en terre cuite (IIIᵉ-IIᵉ siècles av. J.-C.).

Dans l'île d'*Ibiza*[1], M. Carlos Roman poursuit l'exploration de la riche nécropole de Puig d'Esmulins, où de nouvelles tombes à chambre ouvertes sur un puits d'accès latéral ont été dégagées. Les morts, tantôt ensevelis dans des sarcophages en calcaire tendre, tantôt dans des fosses creusées dans le sol même de la chambre, étaient accompagnés du mobilier rituel, œnochoés à embouchure trilobée, jarres, coupes à anses, anneaux à extrémités enroulées, grains de collier en or, anneaux et spirales d'argent, aryballes à figures rouges, lécytes italo-grecs du IVᵉ siècle av. J.-C. Sur le cadavre étaient souvent déposées des statuettes féminines de terre cuite figurant une déesse assise sur un trône dont les bras se terminent par des têtes de sphinx, des bustes de divinités, un haut diadème posé sur la chevelure, les oreilles cachées par d'épais disques d'orfèvrerie.

Ce sont sans doute des tombes ibériques, malgré les bijoux orientaux qu'elles renferment, que les fouilles de l'École des Hautes-Études hispaniques de Madrid ont mises au jour à *Setefilla*, dans la province de Séville[2], sur un plateau que traverse la route menant de cette localité à Lora del Rio. La principale sépulture explorée était constituée par un mausolée carré renfermant une fosse creusée à même le roc. A l'angle nord-est de la chambre, près des débris d'une aiguière de bronze, a été recueillie une boucle d'oreille « de style phénicien » ; sur le sol du vestibule gisaient des fragments de plaquettes d'ivoire gravées, des débris d'ambre, des pendentifs d'or ornés d'étoiles en relief se détachant sur un soleil de grènetis ou de triangles remplis d'émail bleu. La plupart des autres tombes, violées, n'ont guère fourni que des tessons de poterie; plusieurs d'entre elles étaient flanquées du côté de la tête d'une petite alvéole creusée dans le rocher où avait été déposé le mobilier funéraire.

M. P. Bosch Gimpera[3] serait disposé à admettre que les statuettes découvertes à l'île Plana, près d'Ibiza, il y a quelques années, peuvent être considérées comme le témoignage du séjour des Phéniciens aux

1. *Excavaciones en Ibiza*. Même coll., mem. nᵒˢ 68 et 80. Madrid, 1924, 1926.
2. Thouvenot, dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1926, p. 157-160.
3 *Butlleti de l'Assoc. catal. d'Antropologia*, III, 1925, p. 267.

Baléares aux VIII° et VII° siècles avant notre ère. Au cours de leurs navigations vers les côtes d'Espagne, ces trafiquants orientaux auraient primitivement suivi une route maritime que jalonnent les îles de la Méditerranée occidentale; ce ne serait qu'une fois solidement établis dans le sud de la Péninsule, qu'ils auraient emprunté le chemin qui, longeant les rivages de l'Afrique septentrionale, permettait d'éviter les zones soumises à l'hégémonie hellénique.

Cette première voie, selon M. Rhys Carpenter[1], est celle que suivirent les colons grecs partis du golfe de Naples; des îles dont le nom se termine par la désinence *ussa*, Pithekusa (Ischia), Melussa (Minorque), Kromiussa (Majorque), Pitiussa (Ibiza), et Ophiussa (Formenteria), en marquent les étapes. Au delà de ce pont d'îles qui s'étend de la Sardaigne aux Baléares, la route atteint les côtes espagnoles à la hauteur du cap de la Nau au sud duquel s'ouvre le golfe où fut fondé, près de la pointe d'Ifach, le plus ancien établissement des Grecs dans la Péninsule, Hemeroskopion[2] qui, à l'époque romaine, après sa disparition, fut confondu à tort avec Denia. De là, en cabotant le long du rivage, les navigateurs helléniques gagnèrent le royaume de Tartessos, sur la route duquel, à l'embouchure du Velez, Mainake est un de leurs comptoirs. L'hypothèse de M. Carpenter est très séduisante. On ne saurait être surpris que les Grecs aient retrouvé un chemin rendu relativement facile par suite des nombreuses îles qui le jalonnent et qui à l'époque du Bronze et vers le début du premier millénaire avant notre ère mettait déjà en relations les bassins de la Méditerranée orientale et occidentale.

Poursuivant ses enquêtes de topographie antique, M. Schulten[3] avait cru reconnaître dans un fragment des *Histoires* de Salluste, la description de la *Palaeopolis* d'Ampurias. Une nouvelle étude du manuscrit faite par M. Hauler[4] qui a pu lire *De* [*anium*] montre qu'il s'agit de Denia et non d'Ampurias.

Le musée archéologique national de Madrid a récemment acquis une statuette d'Hercule de style archaïque découverte à *Alcala la Real* (Jaen)[5].

Celtes et Ibères. — Pendant le premier âge du Fer, en Catalogne, on trouve les restes d'une civilisation étroitement apparentée avec la culture hallstattienne du sud de la Gaule. La céramique du cimetière de *Can Misert* n'a rien de méditerranéen et ses types sont

1. *The Greeks in Spain* (Bryn Mawr notes and monographs, VI). Bryn Mawr College et Londres, Longman, Green and Co, 1925; 1 vol. in-32 de 180 p., XXV pl., 2 fig. et 2 cartes.
2. Du même, *El lloc d'Hemeroskopeion*, dans *Butlleti de l'Assoc. catal. d'Antropologia*, II, 1924, p. 187-193.
3. *Eine unbekannte Topographie von Emporion*, dans *Hermes*, 68, 1925, p. 63-73.
4. *Wiener Studien*, XLIV, 1924-1925.
5. *Arte español*, 1926, p. 37.



ceux de l'Europe centrale. M. H. Hubert[1] est disposé à admettre l'existence d'avant-gardes celtiques sur la côte orientale deux siècles avant la date que l'on assigne aux plus anciens établissements celtiques dans ce pays. Il ne serait même pas impossible que la civilisation d'Hallstatt, colportée par les Celtes, se soit fait sentir jusque dans la province d'Alméria à la même époque. L'article que M. P. Bosch Gimpera a publié dans le *Bulletin de l'Association catalane d'Anthrologie* tend vers de semblables conclusions[2]. Dans un mémoire résumant les travaux consacrés jusqu'à ce jour à l'archéologie de l'âge du Fer en Galice, M. Florentino L. Cuevillas[3] insiste sur le rôle extrêmement important joué par les Celtes qui ont apporté dans ces régions la civilisation d'Hallstatt où, par suite de l'isolement de la contrée des centres de cultures du sud et de l'est, elle persiste pendant fort longtemps.

Dans la nécropole d'Ensérune[4], M. F. Mouret a exploré une importante sépulture dont la disposition est très caractéristique. Dans une cavité pratiquée à 1m60 de profondeur sous le sol actuel était déposée l'urne contenant les ossements calcinés; au pied de l'œnochoé, protégée par une armature de tessons d'argile rouge, et recouverts par l'amas de cendres provenant de la crémation du cadavre, on a retrouvé une lance de fer que l'oxydation du métal avait rattachée à une petite urne de bronze sans pied et à couvercle, les anneaux latéraux d'un mors de bride, deux grandes boucles et deux anses ayant appartenu probablement à une œnochoé également en bronze, enfin les fragments d'une coupe en argile claire d'un type ibérique courant au ve au vie siècle et les débris d'un vase grec du style de Meidias. Avec les ossements avaient été recueillies une fibule et une agrafe de ceinturon en bronze découpé ornée de griffons et de canards qui se rapproche d'objets semblables découverts dans les cimetières de la Marne ou des Ardennes et jusque-là regardés comme d'origine celtique. Ces boucles se retrouvant à Ensérune à côté de types ibériques originaires d'Espagne et d'agrafes à quatre crochets identiques à celles de la statue du guerrier de Grésan, M. Mouret est tenté d'y reconnaître les produits d'une industrie locale dont le centre serait à rechercher dans le sud de la Gaule.

Au Portugal, M. V. Correià[5] a entrepris des fouilles à l'Olival do

1. *Revue celtique*, XLIII, 1925, p. 259.
2. *Els celtes i les cultures de la primera edat del ferro a Catalunya*, dans *Butlleti de l'Assoc. catal. d'Antropologia*, III, 1925, p. 207-214.
3. *A edade do ferro na Galiza*, dans *Nos*, 1925.
4. *Un vase du style de Meidias, trouvé dans la nécropole d'Ensérune*, dans *Mon. Piot*, XXVII, 1924, p. 45-68.
5. *Uma conferencia sobre a necropole de Alcacer do Sal*, dans *Biblos*, 1925; *Fechos de cintura da necropole de Alcacer do Sal*, dans *ibid.*; *Un amuleto egipcio da necropole de Alcacer do Sal*, dans *Terra Portuguesa*, 1925.



Senhor dos Martires sur l'emplacement d'une partie de la célèbre nécropole posthallstattienne d'*Alcacer do Sal*. Dans ce grand cimetière, semblable à ceux explorés par le marquis de Cerralbo dans la province de Soria, les tombes à incinération, sans chambre, ni ciste, sont disposées sur des alignements réguliers; le mort a été parfois inhumé sur l'emplacement du bûcher; le plus souvent les cendres ont été recueillies dans une urne que protègent quelques grosses pierres. Les mobiliers qui les accompagnent sont constitués par des falcatas, épées à antennes *soliferrea* repliées, boucliers de cuir ou de bois, boucles de ceinturon à trois crochets du type de l'Espagne centrale ou carrées à incrustations d'argent, céramique ibérique de la côte méridionale, vases grecs à figures rouges du IVe siècle av. J.-C. Dans l'une des tombes, on a découvert un scarabée égyptien gravé au nom de Psammétique I.

La sépulture de *Toya* (Jaen), explorée par M. J. Cabré Aguilo[1], est contemporaine des cimetières d'Alcacer do Sal, de Tutugi (Grenade), Baria (Almeria) et d'Almedinilla (Cordoue). Elle est située sur le cerro de la Horca, au centre de la grande nécropole malheureusement en grande partie ravagée par les chercheurs de trésors. C'est une construction à plan rectangulaire assez irrégulier, comprenant cinq chambres dont quelques-unes sont ceinturées de banquettes courant le long des murs, dans l'épaisseur desquels sont parfois ménagées des niches. Dans la chambre de droite, sur la tablette et devant la niche, étaient disposés un cratère grec à figures rouges du IVe siècle av. J.-C., des vases de fabrication indigène, un disque et des fragments de situle en cuivre; dans les pièces voisines ont été recueillis des débris de falcatas, d'épées à antennes, de casque à bouton, d'armature de char et une figure de quadrupède en pierre blanche dont la tête manque.

A la limite des provinces d'Avila et de Salamanque, les derniers prolongements de la sierra de Gredos, entre Bejar et Barco de Avila, se terminent par des croupes granitiques. L'une d'elles, le *cerro del Berrueco*[2] et les deux petites hauteurs voisines du Berroquillo et Berrueco Chico sont couvertes de ruines. La colline principale est entourée d'une enceinte de pierres brutes qui renferme non seulement les parties jadis habitées du Berrueco, mais encore des pâturages et des terrains cultivés. Des maisons groupées auprès de sources ruisselant au milieu des granits, il ne reste que les pavages; plusieurs chemins très anciens passent par ce point, menant de Bejar à Barco de Avila et Salamanque. Le *cerro* fut occupé dès le Néolithique : on y a

1. *El sepulcro de Toya*, dans *Archivo esp. de Arte y Arqueol.*, I, 1925, p. 73-101; du même, *La rueda en la peninsula iberica*, dans *Mem. de la Soc. esp. de Antropologia*, III, 1924, p. 71-96.
2. P. Cesar Moran, *Excavaciones arqueológicas en el cerro del Berrueco*. Mem. n° 65 de la Junta sup. de excav. y antig., Madrid, 1924.

ramassé des tessons dont la technique est la même qu'à la caverne del Boquique et à Ciempozuelos ; à partir de l'époque de la Tène, les habitants descendent dans la plaine où leurs établissements ont été retrouvés à *Los Tejares, Las Paradejas*. Avec des haches, des pointes de flèches, des poinçons et des diadèmes en cuivre énéolithiques, les fouilles ont amené la découverte de statuettes de bronze, guerriers armés de la lance, mains ou jambes votives, taureaux, renards, paraissant avoir appartenu à un petit sanctuaire. La céramique ibérique qu'on ne trouve que dans la plaine offre le même décor que celle des autres stations de la province de Salamanque, combinaisons de cercles, lignes ondées, etc ; elle est accompagnée d'une poterie plus fruste, survivance de celle des âges précédents

Au sud de Murcie, dans la montagne coupée de profonds ravins qui limitent la plaine fertile du Segura, ont été explorées de nombreuses stations de l'âge du Bronze, wisigothes et arabes. Sur les contreforts de la sierra à Carrascoy, auprès de l'ermitage de Nuestra Señora de la Luz, sur un petit promontoire, M. C. de Mergelina[1] a fouillé les ruines d'un petit sanctuaire ibérique dont les constructions entourées d'enceintes forment trois groupes séparés par d'étroits passages. Il ne semble pas que les grottes creusées dans le voisinage soient en relations avec le lieu de culte. De même qu'à Castellar de Santisteban et au Collado de los Jardines, on a recueilli un certain nombre de statuettes votives d'hommes et d'animaux. Ces images d'un modelé assez sommaire paraissent avoir été fondues à cire perdue; tous les exemplaires retrouvés, bien que reproduisant des types semblables, offrent de légères variantes. Malgré la barbarie de leur facture, ces ex-voto ont une valeur artistique supérieure à la plupart de ceux déjà connus, peut-être due au voisinage de la colonie grecque d'Illici. Comme dans les autres sanctuaires ibériques, ces figurines sont représentatives de toute une société : guerriers à pied vêtus d'une tunique courte serrée à la taille par un large ceinturon, la tête coiffée d'un casque à rebord et à crête d'où sortent deux longues cadenettes de cheveux retombant de chaque côté du visage ; une falcata est suspendue à un baudrier barrant la poitrine ; cavaliers armés d'épées et de boucliers à umbo, chevauchant une monture au harnachement compliqué ; femmes à tiare drapées dans de longs voiles. Parmi les animaux, le cheval est le plus souvent représenté. Les offrandes de membres détachés sont assez nombreuses. La céramique est extrêmement abondante, tessons campaniens, vases en terre jaune à décor incisé avant cuisson, poteries peintes en rouge sombre décorées de motifs géométriques, cercles, demi cercles concentriques ou lignes ondulées en rouge brun. La présence de fibules

1. *El santuario hispano de la sierra de Murcia*. Mem. n° 77 de la Junta sup. de excav. y antig., Madrid, 1926.



de la Tène II montre que ce sanctuaire était surtout fréquenté aux IIIe et IIe siècles avant notre ère.

Le village ibérique du Taratrato[1] est situé à 14 kilomètres d'Alcañiz, à droite de la route qui conduit de cette ville à Hijar; il occupe le sommet d'une colline terminée par un plateau rocheux. La forme générale est celle d'un quadrilatère allongé dont l'extrémité occidentale, arrondie en pointe d'ovale et légèrement surélevée, détermine une large place à laquelle aboutit une ruelle tortueuse divisant l'agglomération en deux quartiers parallèles. Les maisons, de dimensions exiguës, ne prennent jour que sur la rue; celles de la partie méridionale, moins mal construites, sont réparties en trois îlots séparés par d'étroits passages aboutissant d'un côté à une sorte de chemin de ronde pratiqué au rebord sud du plateau. Elles sont construites en briques crues, reposant sur une assise de moellons et couvertes d'une toiture de branchages et d'argile soutenue par des poteaux adossés aux murailles. Les demeures les plus vastes sont disposées de façon à peu près identique et comprennent une salle isolée ouvrant sur la rue le long de laquelle un couloir débouche sur une étable encore pourvue de ses mangeoires et dont les déblais ont fourni des plaques de fumier et des bottes de paille brûlées; en arrière de cette pièce s'étend l'habitation de la famille divisée en chambres pourvues de foyers; dans l'une d'elles était creusée, au coin le plus obscur, une sépulture d'enfant. Dans la partie haute du village, se trouve un moulin dont les trois meules à bras étaient encore en place au moment de la découverte auprès de deux grandes cuves maçonnées dont l'une a pu servir de pétrin. L'établissement du Taratrato a été détruit par un violent incendie. Dans les maisons on a retrouvé des moulins à main, des mortiers, des pilons, des pesons de tisserand et une énorme quantité de vaisselle de terre cuite brisée, souvent ornée au pinceau de décors géométriques. De même que dans la station d'Azaila, les cales de vases, en plâtre, en forme de croissant sont très abondantes. La découverte d'un fond de coupe grecque à figures rouges datant tout au plus du IVe siècle av. J.-C. prouve qu'à cette époque le village était encore habité.

Au sommet du Cabezo de Alcala, près d'Azaila (Teruel), sur la rive droite du rio Aguas se dressent les ruines de la station fortifiée d'*Azaila*[2]. A l'intérieur d'une enceinte murée à laquelle on accède par deux routes du côté de l'est, une rue longitudinale de laquelle se détachent quatre voies transversales délimite des îlots irréguliers de maisons à plan rectangulaire légèrement surélevées au-dessus de la chaussée. Elles étaient construites en pisé et couvertes d'une toiture

1. P. Paris, dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1924, p. 322-324, 1925, p. 157-160; P. Paris et B. Bardaviu Ponz, *op. cit.*, II, *Le Taratrato*.

2. J. Cabré Aguilo, dans *Archivo esp. de Arte y Arqueol.*, I, 1925, p. 297-315.



de feuillages et d'argile soutenue par des piliers de bois reposant sur des dés de pierre. En dehors de l'acropole, principalement sur les pentes nord-orientales et vers l'est s'étendent les ruines d'une cité non défendue qui descendent jusqu'aux berges de la rivière. Parmi les établissements les plus importants, M. Cabré a fouillé deux temples situés l'un à l'intérieur de l'enceinte, l'autre dans le voisinage, mais hors les murs. Celui-ci, de dimensions restreintes, est construit sur plan trapézoïdal; dans les décombres on a recueilli une très belle statuette de taureau en bronze La *cella* du second sanctuaire, celui-ci d'époque romaine, est divisée en deux parties dont l'une était pavée d'une mosaïque à fond rouge sur lequel se dessinaient en blanc et noir des carrés, entrelacs et swastikas. Dans la chambre du fond ont été découverts les restes d'une statue de bronze de jeune homme ainsi que les débris d'un cheval de même métal; un peu en avant se dressait un petit autel de pierre. Il semble que ces monuments ont été détruits en même temps que la cité lors des guerres de Sertorius.

Les fouilles de Numance exécutées sur les pentes ouest et est de la colline ont prouvé l'existence de plusieurs lignes de défense et d'une enceinte continue dans laquelle sont percées plusieurs portes[1]. Aux environs de la ville, M. Blas Tarracena Aguirre a exploré les stations ibériques situées dans la vallée supérieure du Duero, *Ventosa* et *Arevalo de la Sierra*, *Tañine* et *Calatanazor* dont l'époque la plus florissante se place au IIIe siècle av. J.-C. et qui étaient déjà occupées au premier âge du Fer[2].

La céramique ibérique a provoqué au cours de ces dernières années d'importantes études parmi lesquelles il faut signaler celles de MM. P. Bosch Gimpera[3], sur *Il problema de la ceramica iberica,* de M. B. Tarracena Aguirre sur la céramique de Numance[4], de M. J. Cabré Aguilo sur la poterie d'Azaila[5].

Les Romains. — Par les soins du Ministère espagnol de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a été publié le *Catalogo monumental de España, Provincia de Caceres*[6], rédigé par M. J. Ramon Melida. Les monuments décrits sont classés par ordre géographique et de nombreuses planches permettent de compléter ce que les descriptions ne font qu'indiquer à grands traits. La domination romaine fut pour

1. Gonzalez Simancas, *Las fortificaciones de Numancia, excavaciones practicadas para su estudio*. Mem. n° 74 de la Junta sup. de Excav. y Antig., Madrid, 1926.

2. *Excavaciones en diversos lugares de la provincia de Soria*. Même coll., mem n° 75, Madrid, 1926.

3. *Rendiconti della reale Academia dei Lincei*, XXXIII, 1924.

4. *La cerámica ibérica de Numancia*. Madrid, 1924; *Los vasos y las figuras de barro de Numancia*, dans IPEK, 1925, p 75-93.

5. *La cerámica pintada de Azaila*, dans *Archivo esp. de Arte y Arqueol.*, 1926, p. 215-260

6. Madrid, s. d., 3 vol. in-8° de IX-316, 414, 310 p. et de CLXXXVII.

l'Extremadoure septentrionale, pays de culture et d'élevage, une période particulièrement heureuse dont la prospérité est attestée par les ruines d'édifices telles que celles des temples de Talavera la Vieja et de Fuenti-Dueñas, de l'arc de Caparra et des ponts d'Alcantara et d'Alconetar. Les *Monumentos romanos de España* du même auteur[1] constituent un répertoire général sommaire, mais bien illustré.

Dans la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études hispaniques vient de paraître le deuxième volume des *Fouilles de Belo*, consacré à la description du cimetière exploré sous la direction de M. G Bonsor[2]. Seule la partie située à l'ouest de la ville, en bordure du rivage, a pu être dégagée. Dans la couche la plus profonde ont été découvertes des inhumations contemporaines du règne de Claude; elles étaient recouvertes par des incinérations appartenant aux trois premiers siècles de l'Empire. Les cendres recueillies dans un coffre de pierre, une urne de terre, plus rarement de verre, furent déposées dans le sol sur l'emplacement même du bûcher; elles étaient accompagnées de récipients ayant contenu les offrandes, une cruche, une écuelle et un gobelet. Un buste de calcaire, très grossièrement taillé surmontait la fosse. A partir du IIe siècle, au-dessus du caveau maçonné renfermant les urnes cinéraires, on dresse un monument, stèle pyramidale parfois précédée d'une table à libations, caissons demi cylindriques, mausolées à étage. Un enclos rectangulaire, en maçonnerie, limite l'*ustrinum*. Les mobiliers deviennent aussi plus complexes: plats, soucoupes et gobelets en terre rouge brillante, fragments de céramique sigillée, monnaies, bijoux, colliers supportant une bulle, poinçons en argent, ivoire ou os, miroirs métalliques, etc. Autour des enclos et des mausolées, contre les murs, étaient enfouies les cruches contenant les cendres des affranchis et serviteurs de la famille. Vers le milieu du IIIe siècle l'inhumation apparaît à nouveau : les cadavres déposés dans un caveau en pierres sèches, empruntées aux ruines des monuments funéraires voisins, sont accompagnés d'un mobilier très simple généralement composé d'un vase et d'un plat en terre rouge décorés de reliefs d'applique. Au point de vue de l'histoire de la ville, l'exploration du cimetière montre que *Belo* fut très éprouvée par les invasions de la seconde moitié du IIIe siècle. La présence dans les tombes de céramique de La Gaufresenque permet d'étendre singulièrement l'aire d'expansion des produits céramiques ruthènes; on peut se demander si les poteries à reliefs d'applique, dont le décor présente tant de rapports avec celui des vases

1. Publié par les soins de la *Comisio regia de turismo y cultura artistica*. Madrid, 1925.

2. P. Paris, J. Bonsor, A Laumonnier, R. Ricard, C. de Mergelina, *Fouilles de Belo (Bolonia) (Province de Cadiz). 1917-1921* T. II, *La Nécropole*. Bibl. de l'Éc. des Hautes-Etudes hisp., fasc. VI *bis* 1 vol. in-8° de 114 p., XXVIII pl. et 103 fig. Bordeaux et Paris, 1926.

d'El Aouja (Tunisie), ne sont pas sinon importées, tout au moins copiées sur des modèles africains. Enfin ces fouilles apportent une importante contribution à l'étude des rites funéraires dans la Péninsule : il ne paraît pas douteux que la coutume de mettre la tombe sous la protection d'un génie funéraire, tantôt figuré par un simple galet, tantôt par un buste grossier dont la forme n'est pas sans rappeler celle des stèles discoïdales, doit être attribuée au souvenir d'une très ancienne tradition ibérique.

Après le déblaiement du théâtre et de l'amphithéâtre de *Merida*, M. J. Ramon Mélida a entrepris, à partir de 1920, le dégagement méthodique du cirque[1], situé au flanc de la vallée de l'Albarregas. Le monument utilise une vaste dénivellation dont les rebords méridionaux et orientaux sont occupés par des gradins entaillés dans la colline; au nord les degrés reposent sur des voûtes. L'arène, en forme de rectangle allongé, est orientée est ouest; on y pénètre par trois portes, deux au nord, une au sud. Au milieu se dresse la *spina*, formée de deux tronçons de 104m80 de longueur dont la maçonnerie était revêtue de plaques de marbre; aux extrémités, de larges excavations circulaires marquent l'emplacement des candélabres; les *carceres*, placées à l'est de la piste, sont en grande partie engagées sous la route qui conduit au Portugal. Dans le voisinage, on a recueilli une dédicace à Constantin II, Constant et Constance (337-340 ap. J.-C.), mentionnant des restaurations et des embellissements exécutés dans le monument.

Les fouilles poursuivies depuis plusieurs années déjà à l'amphithéâtre d'*Italica*[2] ont mis au jour environ un quart de l'édifice. Sous l'entrée principale, la galerie, qui, de l'extérieur, assurait les communications avec la fosse située au centre de l'arène, a pu être entièrement explorée; elle prenait jour par des soupiraux pratiqués dans la voûte qui la recouvrait. La fosse, de forme quadrangulaire, était divisée en trois salles par deux rangées de piliers en briques surmontés d'un chapiteau carré en pierre supportant les poutres du plancher; le sol était revêtu d'un dallage en terre cuite. Les cages, au nombre de seize, étaient disposées sur les côtés longs de la fosse. Une porte ouverte sur l'arène donnait accès à un petit vestibule d'où partait un escalier montant à une loge dans laquelle on pouvait également pénétrer par la galerie circulaire destinée au service des gradins. A l'est de l'amphithéâtre, en bordure d'une rue dallée, on a reconnu l'existence de maisons assez riches dont les sols étaient recouverts de mosaïques : étoiles à quatre branches en *opus sectile* de marbre de couleur.

1. J. Ramón Melida, *El circo romano de Mérida*. Mem. n° 70 de la Junta sup. de Excav. y Antig., Madrid, 1925, in-8°, 8 p., III pl. et 1 plan.

2. A. Parlade, conde de Aguiar, *Excavaciones en el anfiteatro de Itálica*. Même coll. mem. n°s 70 et 81. Madrid, 1926.



Près de la route de Baeza à Jaen et à proximité du pont de l'Évêque sur le Guadalquivir, des chercheurs de trésors ont découvert un groupe important de constructions. Les plus anciennes appartiennent à un fortin carré ibérique défendant un gué de fleuve; les plus récentes sont les ruines assez mal conservées d'un établissement thermal du IVe siècle ap. J.-C. La trouvaille la plus curieuse est celle d'un chapiteau ibérique quadrangulaire dont le décor gravé sur deux registres est constitué tantôt par une double hache, tantôt par une rangée de cercles concentriques[1].

Au nord-est de Lloret del Mar, au lieu dit *punta de los Calafates*, sur une hauteur dominant l'une des calanques de la côte, se dresse une enceinte de forme trapézoïdale en pierres grossièrement assemblées. A l'intérieur ont été fouillées de misérables cabanes dans le foyer desquelles on a recueilli des dolia, des pots de terre cuite, des grains de colliers, des plombs de filets en schiste, débris abandonnés là par le petit groupe de pêcheurs qui venait temporairement occuper pendant la belle saison ce point du littoral[2].

A environ une lieue du village ibérique de San Miguel de Sorba, M. J. Serra Vilaro a découvert dans la paroisse de Linya (Lérida), sur la colline du *Pla d'Abella*, les ruines d'un atelier de potier[3]. Dans une enceinte rectangulaire, en pierres sèches, trois fours ont été mis au jour: deux sont en forme de rectangle allongé, le troisième, également voûté, est légèrement trapézoïdal. L'atelier fabriquait de grands bols en terre jaunâtre, ornés de reliefs; le décor sensiblement moins riche que celui de l'officine de Solsona consiste en palmettes, cercles radiés, rosaces, feuilles stylisées, arcatures, lignes ondées, etc. Un seul tesson offre des représentations humaines, trois personnages qui paraissent poursuivre un objet en forme de boule. La production de l'atelier du Pla d'Abella, détruit comme celui de Solsona avant le commencement du second siècle, comprenait également des poteries sans décor d'usage courant. A deux kilomètres d'Abella existe un souterrain refuge dont le déblaiement a fourni des fragments de céramique sigillée et dans le voisinage duquel on a dégagé les restes d'un four pour la cuisson des briques et des tuiles.

Près du confluent du Tage et de l'Almonte, à *Garrovillas de Alconetar* la voie romaine d'Augusta Emerita à Caesaraugusta franchit le fleuve sur un pont dont les ruines, connues depuis longtemps, vien-

1. H. Sandars, *Apuntes sobre la apelida « Mina de la Plata », proxima a Baeza, en la provincia de Jaen*, dans le *Bol. de la r. Academia de la Hist.*, LXXXV, 1924, p. 123-145; du même, *Mina de la Plata near Baeza, in the province of Jaen*, dans *Rev. archéol.*, 1926, I, p. 250-272.

2. S. Almeida, J. Pascual, M. Suarez, *Un puesto romano de pescadores en Lloret del Mar*, dans *Bol. de la r. Acad. de la Hist.*, LXXXVII, 1925, p. 305-309.

3. *Cerámica en Abella. Primer taller de terra sigillata descubierto en España.* Mem. n° 73 de la Junta sup. de Excav. y Antig., Madrid, 1926, in-8° de 22 p., X pl. et 10 fig.

nent seulement d'être étudiées par M. A. Prieto Vives[1]. Sur la rive droite, plus basse que l'autre, la chaussée est raccordée au pont par un terre-plein en maçonnerie long de 41 mètres. Le tablier est supporté par quatre piles divisées chacune en trois étages par des corniches de granit et la largeur des arcs augmente à mesure qu'on s'approche de la rive gauche. Un fort à plan carré assurait la défense de cet important passage qui relie les plaines de Léon à l'Extremadoure. Ces diverses constructions doivent être rapportées au règne de Trajan qui, en 98 ap. J.-C., fit procéder à de grands travaux de réfection le long de cette route.

Dans une habitation découverte à *Santa Marta* (Badajoz)[2], le sol d'une des pièces était pavé d'une mosaïque représentant Orphée charmant les animaux. Dans l'île de *Minorque*[3], près du village de San Luis, au Rafalet, dans une petite excavation creusée dans le sol, avaient été déposées des poteries, plusieurs lampes sans queue ornées au disque d'une Victoire, d'un mouton marchant à droite, d'une couronne; deux d'entre elles ont été fabriquées dans l'atelier de Gabinius.

Avec la reconnaissance des tracés de la route de Bergido à Asturica, de celles du Perthus à Barcelone, et de Barcelone à Tarragone, se termine la grande enquête menée par M. A. Blasquez et ses collaborateurs sur le réseau routier de l'Espagne romaine[4]. L'étude de M. M. Besnier[5] sur les plaques de terre cuite de *Cangas de Oñis* montre que l' « Itinéraire Antonin », œuvre de basse époque incomplète et fautive, ne doit être utilisé qu'avec la plus grande circonspection. Ce routier ne signale pas en effet la voie de *Legio septima Gemina* au *Portus Bledius*, pas plus d'ailleurs que celle de *Lucus Augusti* à *Dactonum;* il en est de même pour le tracé de la route entre *Asturica* et *Bracara* qui, grâce au raccourci d'*Ad Aquas* aux *Aquae originis* était beaucoup plus directe que celui mentionné par l' « Itinéraire ». Ces plaques gravées à l'époque de Nerva et de Caracalla font également connaître une mesure locale, la *milia*, beaucoup plus forte que le mille romain et dont la valeur paraît avoir varié suivant les régions.

Au Portugal, M. Mendez Corrêa a fouillé à *Parada Todeia*, près Parades[6] un cimetière des IVe-Ve siècles ap. J.-C. Les cadavres avaient

1. *El puente romano de Alconetar*, dans *Archivo esp. de Arte y Arqueol.*, I, 1925, p. 147-158.
2. V. Vinegria de Vera, *Un notable mosáico en Santa Martá*, dans *Bol. de la r. Acad. de la Hist*, LXXXVII, 1925, p. 294-298.
3. J. Martinez Santa Olalla, *Nuevo descubrimiento romano en Menorca* Extr. de *Revista de Menorca*, 1924, in-8°, 10 p.
4. A. Blásquez y Delgado Aguilera, A. Blásquez y Jiménez, *Exploraciones en las vías romanas de Bergido a Asturica, y de Cataluña, Valencia y Jaen*. Mem. n° 69 de la Junta sup. de Excav. y Antig., Madrid, 1925.
5. *Itinéraires épigraphiques d'Espagne*, dans *Bull. hisp.*, XXVI, 1924, p. 4-26.
6. *A necropole de Parada Todeia*, dans *O arqueologo portugues*, XXVI, 1923-1924. Extrait.

été déposés à l'intérieur de fosses de forme rectangulaire ou trapézoïdale dont les parois étaient parfois revêtues de plaques de schiste ou de grandes tuiles; près du mort on a recueilli de la vaisselle assez grossière en terre cuite et quelques monnaies de Constantin et de Constant. C'étaient les tombes de villageois dont quelques-unes des maisons à plan rectangulaire ont été retrouvées dans les environs Sur la hauteur de *Santa Maria*, près de Vilar, à l'intérieur d'une double enceinte en pierres sèches, on a découvert les ruines d'une petite agglomération qui a fourni des tessons de poterie à gravure incisée du IVe siècle ap. J.-C.[1]. A *Lisbonne*, dans l'îlot compris entre les rues Augusta et Arco do Bandeira, des travaux d'édilité ont mis au jour les restes d'une canalisation en dos d'âne faite de tuiles s'emboîtant les unes dans les autres par la partie supérieure[2].

A *Tarragone*, près du rio Francoli, sur l'emplacement de la nouvelle manufacture des tabacs, on a reconnu l'existence d'un tronçon de voie romaine en bordure de laquelle s'étendait un important cimetière des IIIe-IVe siècles de notre ère incomplètement fouillé. A côté de sépultures en jarres, de tombes faites de tuiles ou de briques, de nombreux sarcophages parfois groupés dans un enclos ont été dégagés. Les plus simples consistent en des cuves de pierre rectangulaires; d'autres sont ornés de cannelures ou de strigiles; d'autres enfin offrent une riche décoration, lions dévorant des cerfs flanquant un buste de personnage tenant un volumen (IIIe s.). A l'art chrétien appartiennent les sarcophages de l'Alpha et de l'Oméga accostant le monogramme Christ et celui des Orants[3]. Dans les fondations d'une maison située rue de Manresa à *Barcelone*[4] était encastré un sarcophage de petite taille sur les parois duquel étaient reproduits des épisodes de la vie du Christ; résurrection de Lazare, reniement de Pierre, guérison de l'aveugle et de l'hémorroïsse, multiplication des pains, noces de Cana. A propos d'un sarcophage récemment trouvé à Berja dans la province d'Almeria, M. J. de M. Cariazo[5] étudie la répartition géographique de ces monuments dans la Péninsule. Il montre que les principaux foyers du christianisme naissant sont situés le long du littoral méditerranéen, dans les vallées de l'Èbre et du Guadalquivir, c'est-à-dire dans les régions les plus fertiles de l'Es-

1. A Mendes Corrêa, *Estaçao luso-romana en Fiaes*. Extrait de *Revista de Estudos historicos*, II, 1925, n° 2.

2. *Un tubo de drenagem encontrado en... Lisboa*, dans *O arqueologo portugues*, XXV, 1921-1922, p. 180-183.

3. J. C. Serra Rafols, *Les troballes escultoriques de la necropolis romano-cristiana de Tarragona*, dans *Gaseta de les Arts*, 15 maig 1925. *Sarcofags de pedra esculturats de la necropolis de Tarragona*, dans *Butlleti de l'Assoc. catal. d'Antropologia*, III, 1925, p. 215-225.

4. J. Gudiol, dans *Gaseta de les Arts*, 15 janv. 1925.

5. *El sarcófago cristiano de Berja*, dans *Archivo esp. de Arte y Arq.*, I, 1925, p. 197-218.



pagne. Deux autres noyaux se sont formés à Tolède et à Merida. Au point de vue artistique, on peut reconnaître dans la sculpture chrétienne primitive plusieurs écoles régionales : celle des Pyrénées qui a subi l'influence des ateliers gallo-romains, celle de l'est ayant peut-être reçu directement ses modèles d'Italie, enfin celle d'Andalousie empreinte d'éléments africains. Le choix des sujets représentés n'est pas très varié, sur les sarcophages de cette époque on trouve surtout l'orant, puis des scènes empruntées à la vie du Christ, à celles de la Vierge et de saint Pierre, à l'ancien Testament. Les figures symboliques, le Bon Pasteur, le Christ foulant aux pieds le lion et le dragon, sont rares. L'étude que M. J. Gudiol consacre aux *Primeres manifestacions de l'art cristia en la provincia Tarragonina*[1] est très importante non seulement pour la Catalogne, mais aussi pour l'histoire des origines du Christianisme en Espagne. A propos de la prétendue villa de Centcelles, l'auteur propose de reconnaître dans ce monument soit un baptistère, soit les bains d'un riche chrétien.

Dans la province de Soria, deux cimetières barbares du ve siècle ont été en partie explorés : à *Suella-Cabras*, à 200 mètres à l'ouest du village, au flanc d'une colline sont creusées des tombes wisigothiques. Les morts étaient inhumés dans des cercueils de bois et près du corps, à gauche, avaient été déposés une lance, à droite, un vase; sur la poitrine de grandes boucles de ceinturon en bronze, près de la main droite des amulettes, celles-ci consistant en une tige de bronze terminée à l'une de ses extrémités par un petit anneau, et supportant à l'autre un sujet figuré, tête humaine, oiseaux affrontés. Près du village de *Taniñe*, les sépultures sont alignées sur deux files parallèles, les cadavres reposant dans des caissons de pierre; les mobiliers sont plus riches qu'à Suella-Cabras, lances de fer longues et étroites, francisques, boucles de ceinturon rectangulaires, épingles de bronze, pendants d'argent avec boules d'ambre, etc. Souvent de petits coffrets ornés de plaques de bronze repoussé avaient été placés dans les tombes[2]. Ces objets ont été déposés au Museo arqueologico nacional de Madrid, ainsi que ceux provenant des fouilles faites par M. C de Mergelina dans le cimetière barbare de *Carpio de Tajo* (Tolède[3]).

Saint-Germain-en-Laye, mars 1927.

RAYMOND LANTIER.

1. *Analecta sacra Tarraconensia.* Anuari de la Bibioteca Balmes, Barcelone, I 1925, p. 300-329.
2. B. Taracena Aguirre, *Excavaciones en la provincia de Soria*, p. 29-37.
3. *Arte español*, 1926, p. 35.

VARIÉTÉS

Llorente en Burdeos.

D. Juan Antonio Llorente, el célebre autor de la *Historia crítica de la Inquisición de España,* ha sido objeto de varios artículos en este *Bulletin hispanique.*

Morel-Fatio[1], en contra de Menéndez Pelayo[2], intentaba rehabilitarle y con razón. Por otra parte, el Sr. Serrano Sanz[3] ha indicado hasta qué punto una revisión de juicio se impone, y M. Sarrailh[4], al dar a conocer las censuras eclesiásticas contra la obras de Llorente, ha evidenciado que sólo se le condenaba por la supuesta intención y no por la falsedad de sus asertos.

Recientemente, y de pasada, yo defendía su memoria[5], en espera de que alguien, con escrupulosidad, cotejando los fondos de Inquisición que existen en los Archivos españoles y franceses con las aseveraciones de Llorente, pueda decidir el pleito sobre la autenticidad de los hechos que él denunció

***

Llorente, afrancesado, como es sabido, huyó de España cuando la derrota de Vitoria y penetró en Francia.

Por su autobiografía[6], sabemos que en julio de 1813 salió de Zaragoza para Francia por Camfranc y Oleron. Diferentes datos hallados en los Archivos de la Gironda y del Gers, y una preciosa carta inédita venida a mi poder, permiten precisar algo de su excursión.

En 21 de julio de 1813, llega a Lectoure, en el Gers, procedente al parecer de Montauban, puesto que trae una orden del Comandante del departamento de Tarn y Garona, fechada el 19 del mismo mes[7].

La mayor parte de sus compañeros de ruta se ve obligada a continuar hacia Agen; pero a él se le permite permanecer en Lectoure[8].

1. *D. Juan Antonio Llorente,* en el *Bulletin hispanique,* avril-juin 1921.
2. *Historia de los heterodoxos españoles.*
3. *Nueva Biblioteca de Autores Españoles. Autobiografías y memorias,* pág c iv.
4. *D. Juan Antonio Llorente,* en el *Bulletin hispanique,* juillet-septembre 1923.
5. *La heterodoxia de los caballeros vascos,* en el *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo,* 1926.
6. *Noticia biográfica de D. Juan Antonio Llorente, o memorias para la historia de su vida escritas por él mismo.* Paris, A. Bobée; 1818, p. 152
7. Archivos del Gers.
8 *Idem.*



Pasado algún tiempo advierte que no lo es posible trabajar en un pueblo tan pequeño; que necesita el ambiente y los medios culturales de la capital y escribe el 28 de septiembre a su gran amigo Francisco Amorós una interesante carta, publicada aquí mismo por Morel-Fatio, en la que solicita licencia para trasladarse a Paris[1].

Las gestiones de Amorós en pro del canónigo no debieron dar ningún resultado, por cuanto hallamos a Llorente en Burdeos ya en el mes de octubre.

Por una lista de refugiados españoles en el departemento de la Gironda conocemos que estaba con un criado, que su sueldo en España era de 25 000 fr., y que aquí percibía un socorro de 400[2].

Habitaba, como se verá por la curiosa carta que insertamos más abajo, en la rue du Temple, número 3, la casa que hoy lleva el número 6, según amablemente se nos ha comunicado en las oficinas municipales del cadastro.

El destinatorio de la epístola era D. Eugenio Gutiérrez, oficial de la Secretaria de Bienes nacionales, de Madrid, el mismo que luego se tituló *Secretario de D. J. A. Llorente*, cuando publicó una traducción de la célebre novela de Louvet de Couvray, con el título de « Aventuras del baroncito de Foblas » (Paris, Rosa, 1821[3]) Vinó a Burdeos y al parecer habitó hasta 1815[4].

El Villalaz a quien se alude es D. Juan Martín Villalaz, alcalde de corte, venido a Francia en el convoy de Zaragoza, por tanto con Llorente[5]. El prefecto de Jaen era D. Manuel Echezarreta; ambos personajes se trasladaron del Gers a Burdeos[6].

Enfin D. Roque García, antiguo secretario de la Prefectura de Toledo, pasó el 16 de julio por Lectoure camino de Agen, pero quizá volviéra más tarde a este pueblo[7].

Tales son los datos aclaratorios que he podido precisar. El sobrescrito de la carta reza así :

Departement du Ger

A Mr Gutierrez, espagnol, officier de la Secretarie des biens nationaux — à Lectoure.

Y la carta misma transcrita fielmente :

†

Bordeaux 25 Oct^e^ 1813

Estimado Gutierrez : Supongo q^e^ al recibir Vm esta carta, ya no estarà en esa el s^r^ Villalaz : el correo pasado le escribi yo largo : acuda Vm al córreo.

1. Art. cit.
2. Archivos de la Gironda, M. 1334 *bis*.
3. Bibliographie de la France, 1821.
4. Archivos de la Gironda, *id*.
5. Carta de Antonio Castilla a Villalaz. En mi poder.
6. Arch. de la Gironda.
7. Arch. del Gers.

pida Vm̃ las cartas q[e] hubiese para dho señor; y abra Vm̃ la q[e] tenga el sobre de mi letra y atengase Vm̃ à su tenor en lo q[e] no sea contrario à las ordenes q[e] le haya dejado dho Señor, las quales serán executadas.

Suponiendo q[e] no se oponga à ellas encargo à Vm̃, q[e] salga con el criado del s[r] prefecto de Jaen el dia ocho de Nov[e] para Agen llebando todos los efectos de todos nosotros, menos las sillas y frenos de caballerias; y los traiga en un carrito del s[r] d[n] Roque García (si de lo presta) hasta Agen.

Allí se verà Vm̃ con mi sobrino d[n] Antonio Rubio, habitante Cafè *Nolò* en la carrera misma, y acordarà Vm̃ con el su venida à Bordeaux por el barco, ajustando los mas barato q[e] se pueda los portes de cofres y legajos al peso de tanto por arroba.

Vendran Vmds à parar à la calle *du temple*, que pronunciara Vm *Dulàmple* numero 3 quarto 2°. entrando por la de *Fossèes de la Intendencia* [tachado: des Carmes] en la hacera de la mano izquierda. El camino desde el desembarcadero, es tomar la derecha [tachado: izquierda] luego q[e] se desembarca, entrar en la ciudad por el lado de la Bolsa, [tachado: Arco de Napoleon] y subir aquella calle ancha hasta mui arriba donde se encontrarà la calle *du temple*.

Cuide Vm̃ mucho de q[e] todos los efectos vengan bien puestos y custodiados, y de manera q° los libros y papeles y vestidos no se destrocen ni maltraten.

Entregue Vm̃ esas cartas; dè Vm̃ memorias à Madama Sier y su marido, y à la Maria y q[e] me manden lo que les pueda servir; y paselo Vm̃ bien como desea su afecto.

J. A. LLORENTE.

S[r] d. Eugenio Gutierrez, oficial de la Secret[a] de bienes nacion[s] de Madrid.

En su autobiografia, hablando de esta excursion y de su término, dice Llorente: « Despues de haber visto con gran placer algunas hermosas ciudades del mediodia de la Francia, como Burdeos, Tolosa, Montauban y otras, vine à Paris en marzo de 1814[1]. »

M. NÚÑEZ DE ARENAS.

La littérature espagnole à l'Académie des Jeux-Floraux.

En feuilletant les registres modernes de l'Académie des Jeux-Floraux, depuis 1806, j'ai relevé, entre autres faits intéressants, des allusions aux choses d'Espagne. On les trouvera ci-dessous. L'Académie avait alors un hispanisant distingué dans la personne du marquis d'Aguilar[2]. Celui-ci appartenait à une vieille famille catalane; il avait dû s'exiler pendant la Révolution.

1. Pág. 153.

2. Il est probable qu'il descendait de ce Joseph Margarit d'Aguilar, qui fut, sous Louis XIV, le chef du parti séparatiste en Catalogne et qui soutint, à Barcelone, un siège qui dura un an (1652). Voir, sur ce personnage, F. PASQUIER, *Bull. du Com. d'hist. et de phil.*, 1899, et, même bulletin, 1923. A. DUBOUL, *Les deux siècles de l'Aca-*

C'était un académicien très assidu et qui fit, à l'Académie de Clémence-Isaure, de nombreuses lectures, vers et prose. Atteint de cécité à la fin de sa vie, il envoyait à ses confrères l'article qu'il ne pouvait leur lire lui-même.

Il s'intéressa un des premiers, avec le marquis d'Escouloubre, à la publication et à la traduction des *Leys d'Amors*, que Gatien-Arnoult devait publier plus tard. Il mourut en 1838.

Il est curieux de voir une Académie littéraire s'intéresser aux *cosas de España* plus d'un demi-siècle avant que l'Université y ait songé.

Parmi les menus faits intéressants, on remarquera l'extrait concernant Aribau : le futur auteur de l'Ode à la « *Patria* » offrait les prémices de ses poésies à l'Académie toulousaine. Il était sans doute en relations avec le marquis d'Aguilar[1].

***

« M. d'Aguilar a lu une traduction en vers d'une épître (espagnole, *barré*) de François Rioja, attribuée à Bartholomée Léonard de Argensola. poète espagnol. » (Reg. Acad., 23 février 1810).

Le 28 mai 1813, d'Aguilar fait une communication sur « les caractères donnés par les divers auteurs à Don Carlos et Philippe second. »

Le 12 janvier 1816, M. Poitevin-Peitavi, secrétaire perpétuel, écrit à Ferdinand, roi d'Espagne et des Indes. Il est question, dans sa lettre, du « roi d'Aragon qui daigna accepter un exemplaire de notre *Poétique*[2], publiée en 1356. »

Le 19 juin 1818, M. d'Aguilar a occupé la séance par la lecture d'une traduction en prose d'un poème intitulé : *Les délices de l'étude*, composé en espagnol par Don Carlos Aribau, « jeune homme de dix-huit ans, qui annonce du talent au-dessus de son âge. »

Le futur auteur de l'Ode à la *Patria* avait publié dès l'année précédente un recueil d'*Ensayos poéticos*[3].

Le 1er février 1822, M d'Aguilar « lit quelques observations sur la littérature espagnole. » Le 15, il donne lecture « d'une traduction en prose de deux odes de Quintana : la première est une *Ode à la mer;* la seconde a pour titre *La danse à Cint*[4]. »

Dans la même séance il lit une traduction en vers de quelques

démie des Jeux-Floraux (Toulouse, 1901 ; 2 volumes in-8°) consacre une notice au marquis d'Aguilar (1735-1838), t. II, p. 127-129. « Ce mainteneur, dit-il, a laissé un recueil de vers et une traduction de poésies de Lope de Vega ».

1. Les passages mis entre guillemets sont extraits textuellement des registres ; les autres sont des analyses.

2. Il s'agit des *Leys d'Amors*, dont un manuscrit se trouve à Barcelone (Archives de la couronne d'Aragon).

3. J. Amade, *Renaissance littéraire en Catalogne*, p 407.

4. *Sic* ; c'est l'ode intitulée : *La Danza ; a Cintia.*



stances détachées du poème de la *Compassion*, composé par Aziassa (*sic*; l. Arriaza) et quelques réflexions sur les ouvrages de Moratin.

En juin 1822, M. d'Aguilar lit une traduction de la *Vie du Cid* par Joseph Quintana. Le 5 juillet de la même année, il lit une dissertation sur les traductions de don Quichotte et, en particulier, sur celle de Florian. Le 26 juillet lecture du même sur une traduction de la vie de *Guzman le Bon*[1], guerrier espagnol, par Joseph Quintana.

24 janvier 1823. M. d'Aguilar lit une traduction de l'ouvrage de Don Diego Saaverda Faxardo (1584-1648), intitulé: « Tableau d'un prince politique et chrétien ».

25 juillet 1823. M. d'Aguilar fait une lecture sur les « mémoires de M. de Louville concernant l'Espagne » M. de Louville avait été chargé par Louis XIV d'accompagner son fils, le duc d'Anjou, en Espagne, au moment de son avènement à la couronne d'Espagne.

20 février 1829. M. d'Aguilar lit une partie de sa traduction en vers du 4e chant de l'*Art Poétique*[2] de Martinez de la Rosa.

A partir de 1831 M. d'Aguilar ne paraît plus aux séances. Sa dernière lecture est du 2 juillet 1830; elle a pour titre: *Complainte et consolation d'un aveugle*. Le 3 juillet 1835, il envoyait à l'Académie une ode intitulée: *Le peuple hébreu*. D'Aguilar mourut en 1838. Son éloge fut prononcé par du Mège, le 21 avril 1839.

***

Après la mort de d'Aguilar les communications concernant la littérature espagnole sont moins nombreuses.

27 janvier 1837. M. Mazoyer lit des réflexions sur le poème espagnol l'*Araucana* et sur le jugement qu'en a porté Voltaire.

4 février 1842. M. de Latresne donne lecture du 5e acte de sa comédie: *Don Quichotte de la Manche*.

3 juin 1842. « M. de Lamartinière fait son rapport sur un ouvrage manuscrit dédié à l'Académie par M Gaspard Serrano[3] et contenant diverses poésies espagnoles. Il propose d'envoyer à l'auteur le *Recueil* académique de cette année. Cette proposition est adoptée.

12 janvier 1844. M. Adolphe de Puybusque, mainteneur, fait hommage à l'Académie d'un ouvrage en deux volumes, ayant pour titre: *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, ouvrage qui a remporté le prix proposé par l'Académie française, au concours extraordinaire de 1844.

1. *Vidas de Españoles ilustres* (ce sont les deux premières vies du recueil). Quintana a aussi composé une ode à *Guzmán el Bueno*.
2. *Poética Española* (1827).
3. Je n'ai rien pu trouver sur ce personnage.



19 juillet 1844. M. du Mège communique à l'Académie le *Recueil* de l'Académie des bonnes lettres de Barcelone, pour 1842.

30 mai 1851. Lettre du secrétaire de l'*Academia de Buenas Letras*, de Barcelone, remerciant l'Académie de l'envoi de son *Recueil* et rappelant les relations du Midi de la France et de la Catalogne. La lettre est signée : RAMON MUNS (*ou* MANS), *s*[*ecretar*]*io* (22 mai 1851).

6 juin 1851. M. du Mège communique à l'Académie quelques passages intéressants du *Recueil* publié en 1842 par l'Académie de Barcelone.

Je n'ai pas trouvé autre chose de cette date à 1882, année où s'arrêtent mes recherches, sauf des mentions d'envois du *Recueil des Jochs Florals*, de Barcelone, ou les invitations de cette Société[1].

* * *

M. Ganga, ancien lecteur d'espagnol à l'Université de Toulouse, auteur d'un volume d'impressions, intitulé *Ociosidades* (Madrid, 1926), m'a communiqué, d'après Azorin, un renseignement dont je n'ai pas pu vérifier l'authenticité. Vers 1830, Mor de Fuentes aurait concouru aux Jeux Floraux de Toulouse. Je n'ai rien su trouver à ce nom ni dans les registres ni dans le *Recueil*[2].

Prof. J. ANGLADE,
Mainteneur des Jeux-Floraux

P.-S. — Je dois à mon collègue et ami, M. G. Boussagol, la communication du passage d'Azorin, *Lecturas Españolas* (1912), p. 94. « En unos Juegos florales celebrados en Toulouse [Mor de Fuentes] dejó atónitos á los circunstantes recitando en el más correcto francés versos du su cosecha. »

Ceci est assez curieux : on ne lit, aux fêtes des Jeux-Floraux, que les pièces couronnées (fête du 3 mai) et, les jours précédents (1er et 2 mai, jadis, aujourd'hui premier mai seulement) les pièces mentionnées, qui ne sont pas, comme les autres, imprimées au *Recueil* des Jeux-Floraux. C'est sans doute dans cette catégorie que se trouvait la pièce récitée par Mor de Fuentes.

1. La Société des *Jochs Florals* est venue célébrer sa fête annuelle à Toulouse, le 4 mai 1924, les circonstances ne lui paraissant pas favorables à la célébration de cette fête à Barcelone.

2. Recueils de 1825 à 1834 inclus.

A propos des « Batuecas » et des « Jurdes ».

L'article de M. Maurice Legendre dans le *Bulletin Hispanique* d'octobre-décembre derniers met élégamment au point la question des Batuecas et des Jurdes, dont on n'a pas oublié qu'elle fut cause, en 1922, d'une voyage spécial d'Alphonse XIII en ces lieux déshérités de la nature et de la création subséquente d'un Comité de patronage tendant à favoriser la colonisation des Jurdes. A cette occasion, il y eut, dans les journaux et les Revues illustrées d'Espagne, toute une curieuse information, qui méritait d'être rappelée et résumée. Mais puisque M. Legendre s'en est tenu surtout à l'histoire ancienne, me sera-t-il permis de revendiquer dans ces colonnes l'honneur d'avoir, le premier en France de façon un peu complète, traité du problème des Batuecas pour Antoine de Latour ? On connaît assez le nom de celui-ci dans les milieux hispanistes depuis que Morel-Fatio en a renouvelé le souvenir, déjà un peu vague et lointain, en publiant des extraits de sa correspondance inédite — d'abord dans le *Bulletin Hispanique*, puis, en 1904, à la *Troisième Série* de ses *Etudes sur l'Espagne*, p. 281 et suivantes —, mais je ne crois pas qu'on lise beaucoup ses ouvrages. En tout cas, si peu critiques soient-ils généralement, il est certain qu'on y trouverait bien des détails vécus à glaner et que rien n'est négligeable pour l'hispaniste qui ambitionne la possession effective de sa matière. C'est ainsi qu'en rouvrant les pages de *Valence et Valladolid, Nouvelles Etudes sur l'Espagne*, volume paru en juin 1877 — l'année de la mort de cette Fernán qui avait été son amie et à laquelle il dédiait, en tête du volume, une nécrologie émue, datée de Paris, avril 1877 et l'on sait que la romancière s'était éteinte à Séville le 7 du même mois —, l'on y trouvera, aux pages 327-372, une étude intitulée : « *Las Batuecas* », dont la valeur, si l'on considère la date où elle fut écrite — vraisemblablement peu après 1866 —, est indiscutable.

De Latour avait, comme M. Maurice Legendre, remarqué le passage — il le cite déjà tout au long — de l'autobiographie de George Sand relatif au roman de Mme de Genlis, qui, dit-il, était dédié «à mon vieil ami le comte Anatole de Montesquiou, que Mme de Genlis appelait alors *mon jeune ami* ». Ce roman, sorte d'adaptation des *Lettres persanes*, est assaisonné d'un grain d'innocent — ô combien ! — socialisme, suffisant cependant pour que la dame de Nohant ait cru devoir faire observer à ses lecteurs qu'elle avait reçu ses premières leçons de philosophie sociale de l'ancienne institutrice du futur Louis-Philippe. De George Sand à Fernán Caballero, la transition est, *mutatis mutandis*, relativement aisée. Toujours est-il que la pensée d'Alphonse

de Latour se reporta naturellement, lors de l'incident ci-dessus — car c'est en Espagne qu'il lisait l'autobiographie de George Sand —, au roman de son amie, *Lágrimas*, où il est, à plusieurs reprises, fait allusion à cette bienheureuse vallée que l'écrivain de Nohant paraissait prendre pour une création fantastique de la gouvernante des enfants du duc d'Orléans. Le « lecteur des Batuecas » auquel s'adresse Fernán Caballero n'était, c'est évident, qu'un artifice de style et, pour avoir le cœur net sur cette question, de Latour en écrivit à la fille de Bœhl, qui lui répondit ceci, qui est charmant :

« Ah ! ah ! vous m'interrogez au sujet des Batuecas ! C'est mon idéal et mon sphinx; on dit que c'est un Éden. Mais voici bien des années que je demande à des militaires, à des pèlerins, à des *arrieros*, enfin à tout ce qui voyage, s'ils ont vu les Batuecas et tout le monde me répond que non; — je crois que les oiseaux seuls pourraient me répondre et ils ne le veulent pas. Si j'étais homme, ou si j'en avais le courage, je me serais déjà lancée par ce monde à la recherche des Batuecas, comme Christophe Colomb à la recherche de l'Amérique. Il paraît que la parenthèse où ils se cachent a toujours existé, car il y a un proverbe qui dit, en parlant d'une personne distraite et ignorante de ce qui se passe dans ce monde : « *Elle a l'air de revenir des Batuecas.* » Il est donc certain que ce coin existe et comme je crois que les idées révolutionnaires et antireligieuses n'y sont pas encore parvenues, j'éprouverais un singulier bonheur à y passer ce printemps. Il faut croire que l'absence de chemins et de communications et l'éloignement où les Batuecas se trouvent des grands centres de population ont été la cause de ce bienheureux isolement. Quant au dicton : *Revenir des Batuecas*, il date de loin et est aussi familier aux gens instruits qu'aux gens du peuple. »

Evidemment, Fernán n'avait pas songé à ouvrir les volumes in-8° du *Diccionario* de D. Pascual Madoz — si peu rare alors, puisque le Gouvernement espagnol s'était, un beau jour, avisé de le donner à tous ses employés en déduction de l'arriéré de leurs appointements, mesure aussi ingénieuse que peu recommandable — et, au lieu de partir passer son printemps aux Batuecas, la romancière andalouse resta comme de coutume dans sa tour de l'Alcázar sévillan. Elle eut, qui sait ? trouvé dans ces coins perdus matière à un beau livre, elle qui savait si bien lire dans l'âme populaire et la peindre dans ses récits. Les deux ou trois colonnes du Dictionnaire de Madoz l'en détournèrent peut-être, lorsque Latour les lui eut signalées, car cette description, tout à fait *matter of fact*, est bien ce que l'on peut rêver de moins romanesque, de plus opposé à la légende des Batuecas. De Latour, ainsi mis sur la piste de la légende, la fouilla avec complaisance et, non seulement arriva de la sorte à la comedia de Lope, mais aux sources qui pouvaient avoir inspiré le *Fénix de los*

Ingenios. Il nous donne, en effet, le passage du *De Rebus Hispaniæ* imprimé en 1633 à Alcalá de Henares, sur les Batuecas, chapitre V du livre VII, page 368, traduisant élégamment ce que racontait, dans le beau latin universitaire d'alors, le maître Alonso Sánchez. Il y ajoute l'extrait du prêtre de Salamanque D. Tomás González de Manuel, qui, dans sa *Relation Véritable* et son *Manifeste Apologétique de l'antiquité des Batuecas et de leur Découverte* de 1693, s'il traite de menteuse l'anecdote de Sánchez, prend à son compte une autre fable, tout aussi sérieuse, d'ailleurs.

« Un étudiant de Salamanque — écrit-il — a raconté qu'il s'était trouvé dans ce *pueblo* de l'Alberca il y a environ vingt-deux ans, lorsqu'il y avait encore fort peu de temps que les Batuecas avaient été découvertes, et comme je lui conseillais de ne rien croire de ce qu'on en rapportait que sur le témoignage de ses yeux et de sa propre expérience; qu'il allât plutôt voir et y regarder, ou qu'il me citât ses auteurs, il me répondit avoir lu cela dans le livre d'un certain Cabra, et un autre étudiant, qui l'accompagnait, ajouta que la chose était certaine et qu'il avait vu la comedia intitulée : *Un nouveau Monde en Espagne*. Je lui dis alors que moi aussi je l'avais vue et que c'était une comédie composée par le docteur Juan de Montalván et que s'il ajoutait foi à des fables, je n'avais rien à objecter. Et comme, plus tard, je rapportais le fait, en matière de plaisanterie, au R. P. Fray Francisco Pies del Castillo, vicaire provincial de la province d'Extrémadure, de l'Ordre de notre Père saint François de l'Observance, Qualificateur du Saint-Office et originaire du même lieu : « *Cela vous* » *étonne?* — me dit-il — *mais ce sont de ces choses qui courent le* » *monde. Lisez seulement Eusebio Nieremberg. Vous y verrez que,* » *traitant du Paradis Terrestre, sur la question de savoir si on l'avait* » *découvert ou non, il dit que les Batuecas étaient au cœur de l'Espa-* » *gne et que c'était là que le Paradis Terrestre devait se trouver; qu'il* » *y avait quarante ans qu'on les avait découvertes et qu'elles étaient* » *habitées par des Arabes; qu'il le tenait de deux étudiants d'Alcalá,* » *qui y étaient allés et qui n'avaient dû qu'à la vitesse de leurs mon-* » *tures d'échapper à ces Arabes, qui les poursuivaient.* » Je n'ai pas vu ces auteurs et je raconte ce que j'ai entendu. »

De Latour qui était en relations d'amitié avec Hartzenbusch, lui avait demandé ce qu'il pensait de la comedia de Lope, et il est tout à fait intéressant de savoir que le célèbre littérateur, — fils d'un ébéniste allemand de Schwadorf, près Cologne et d'une mère espagnole, morte lorsqu'il n'avait que deux ans, — lui déclara qu'il estimait que cette pièce « pouvait bien avoir été écrite pour le duc d'Albe et représentée chez lui à Alba de Tormes, la ville principale de ses domaines, où dès 1594 Lope de Vega avait déjà composé et fait jouer une autre de ses comédies : *Le Maître de Danse* ». Celle qui nous occupe ici a

tous les caractères d'un de ces ouvrages de circonstance, improvisés — mais Lope improvisait toujours — pour solenniser quelque date dans l'histoire d'une grande famille. Le résumé que donne de Latour de la pièce de Lope est bref et clair et il est d'avis — il s'y connaissait, on ne peut le nier — que « sur ce canevas assez nu, le poète a semé une foule de morceaux charmants, de mots heureux, quelques scènes même d'un vrai comique ». L'action se passe au temps des Souverains Catholiques et du siège de Grenade et quand Matos Fragoso — que González de Manuel confondait avec Pérez de Montalbán — opéra sa *refundición* de l'œuvre de son devancier, son rôle consista, comme de coutume, à conférer une certaine régularité externe aux intrigues du génie et à substituer aux sentiments naturels et énergiques de l'original la subtile casuistique de l'honneur et cette insupportable pédanterie des épigones de l'âge caldéronien. Car il est certain, quoi qu'on en puisse prétendre, que cette comedia de Lope a une foncière originalité — rehaussée encore par l'expédient du *lenguaje antiguo*, qui y est employé si à propos —, visible surtout dans l'art de présenter les caractères et que cette pièce mériterait d'être mieux connue, si, dans une littérature aussi surabondante, on pouvait maintenir en pleine lumière des productions, qui, chez un peuple plus pauvre en chefs-d'œuvre, passeraient encore pour très belles. On se souvient que *Las Batuecas* d'Hartzenbusch, pièce de 1843, sont une *comedia de magia*, que MM. Hurtado de la Serna et González Palencia, dans leur Manuel, définissent assez bizarrement : « *simbólica y doctrinal* ». Mais le titre ne doit pas nous en imposer, car les Batuecas ne figurent là que pour mémoire. Car si, dans cette intrigue contenant des scènes bien imaginées, le poète introduit au début les deux amants fugitifs de la maison du duc d'Albe pris dans Lope, il faut bien avouer qu'ensuite on les laisse devenir ce qu'ils peuvent, à travers une foule d'aventures aussi invraisemblables — ou vraisemblables, selon le point de vue d'un chacun — qu'elles le seraient ailleurs et dans un cadre tout différent.

Mais le plus intéressant de l'article de de Latour, c'est peut-ère l'extrait du journal inédit de la comtesse de las Navas, descendante de Pizarro et propriétaire, à cette époque, par droit d'héritage, de la légendaire vallée, — journal où est relatée l'excursion par elle faite aux Batuecas à la fin de novembre 1866, de Salamanque, ou, mieux, de Béjar, centre des *estados* de cette dame. Le guide fut un vieillard d'environ soixante-cinq ans, le *tío* Rojas, originaire du pays que l'on visitait et familier avec les sentes les plus secrètes de ces parages. Le voyage eut lieu à cheval pour les hommes, à dos d'âne pour les dames, les mules portant les provisions. Il y avait en tout une douzaine de participants, y compris le personnel, que commandait un ex-volontaire de Luchana, vieux camarade d'Espartero et dont le vrai nom était Ramón

Regidor. Naturellement, pour que le cachet espagnol ne manquât pas, on avait eu soin de s'adjoindre un chapelain, non pas, cette fois, quelque vieillard, mais un adolescent répondant au nom bien littéraire de Don Juan Manuel. Par Navalmoral, puis la vieille voie romaine et le val, on gagna d'abord Valdefuentes, puis Santibáñez, à l'extrémité occidentale du premier versant de la sierra où se cachent les Batuecas. Les arbouses étaient en pleine maturité et le contraste entre les fleurs blanches et le fruit pourpre du madroño jetait, avant d'arriver aux vignobles et aux oliveraies de Santibáñez, une note originale sur un paysage par ailleurs morose. La sierra de Francia, avec sa *peña* où, dans la comedia de Lope, le duc d'Albe se promet de faire baptiser ses nouveaux sujets, offre, cependant, un horizon grandiose quand, passé l'Alagón qui poursuit à gauche son cours grossi de petits affluents des monts voisins, on chemine dans la direction de l'Alberca lointaine, via Miranda del Castañar. C'est dans cette ville que l'on rendait autrefois la justice aux habitants de la Sierra et, à l'époque de l'excursion, Segueros détenait ce privilège, bourg qui occupe — avec tant d'autres — l'une des rives du río de Francia. Le croirait-on ? On n'atteignit, après cette première journée, que Mogarraz et c'est chez le curé de ce village qu'on fit nuit. C'était un *Gallego* septuagénaire et sa demeure, relativement confortable, était entourée d'une belle huerta aux arbres fruitiers magnifiques, aux buis si gros, si touffus qu'on les prenait pour des châtaigniers, essence abondante en ces lieux. Il y en avait qui comptaient plus de 10 mètres de haut. Les châtaigniers, aussi bien, le disputent en beauté avec les chênes et quel admirable recoin ne trouverait pas là le touriste, désireux de passer un été calme, à l'ombre de ces arbres séculaires, au milieu de ces sources abondantes qui — M. Maurice Legendre, chantre de la bonne eau d'Espagne, le sait bien — offrent un nectar glacé, si léger et si doux qu'on le préfère souvent au vin!

A l'Alberca, il fallut subir l'antique cérémonial de l'hospitalité espagnole, puis la chevauchée se poursuivit avec, pour objectif, la Peña de Francia. Là, l'aspect des choses est rébarbatif et sauvage, sauf au passage de la fraîche et ombreuse vallée du Vera. Les monts sont arides et la route, serpentant à travers ces déserts de cailloux granitiques et d'ardoise, a tous les caractères des plus dangereuses voies alpines, ou pyrénaïques. On parvint ainsi au sommet de la Peña à midi, alors que le soleil éclairait les lointaines sierras, jusque, par delà celle de Piedra Hita, Avila et aux cimes neigeuses du Guadarrama. Au nord, on voyait les plaines de Salamanque, presque aux derniers confins de la province. Au couchant, les ramifications de la montagne s'abaissent par degrés jusqu'aux rives capricieuses du Tage. Le jeune chapelain chanta une messe de circonstance dans l'étroit ermitage contenant la grotte où, selon la légende, le moine Simon



Bela, d'origine française, trouva l'effigie de la Vierge qui y est encore. Et s'il la trouva, en mai 1434, c'est parce que la Mère du Christ lui était apparue en personne, pour lui signaler le lieu précis où il rencontrerait son image, ainsi que celle de plusieurs saints. La pierre où elle posa son pied divin est encore présente.

Le couvent démantelé et en ruines abritait seulement l'été un seul dominicain. L'hiver, les moines avaient, aux pieds du mont, leur résidence. Mais des populations circonvoisines, l'affluence était grande, lors de la *feria* annuelle, où, tout en faisant leurs provisions d'hiver, elles se recommandaient à la miraculeuse image. L'excursion au sanctuaire terminée, vers 3 heures de l'après-midi, on redescendit à l'Alberca, où Don Gregorio González se partagea pour la nuit, avec les notables du lieu, ces hôtes si distingués. Le lendemain, on partait pour les Batuecas. La description qu'en donne Mme de las Navas est exacte et graphique. Les cèdres aux épaisses couronnes, les cyprès aux vertes cimes montent autour de la vallée une garde séculaire, d'autant plus inattendue que la route, jusqu'alors, n'offre comme végétation que des arbousiers et des bruyères. Quand on approche du couvent, les chênes énormes qui alternent avec les arbres susnommés surprennent agréablement le voyageur. Le couvent était la propriété des Carmes. « Par les restes d'une avenue autrefois plantée de beaux arbres, de pins, de cèdres, d'ifs — écrit la narratrice —, d'arbousiers, de chênes-lièges, de genévriers, nous nous dirigeâmes vers deux cèdres d'une hauteur immense, appelés le *Rouet* et le *Fuseau de la Reine*. Le *Fuseau* est maintenant desséché. » Puis elle décrit le chêne-liège qui servait de cellule à l'anachorète Acebedo, surnommé le P. Cadete. L'avenue qui conduisait à cette cellule suivait le cours du ruisseau qui traverse le désert et où les Pères pêchaient de belles truites. Nous ne nous arrêterons pas à relater par le menu les investigations menées par les touristes durant les deux jours qu'ils passèrent aux Batuecas. Le pauvre ménage préposé à la garde de ces ruines disposait à peine de lits. Beau Paradis Terrestre, on le voit. Quand le comte de Las Navas acquit ce désert, il y avait encore là un ermite, le P. Martín. On retrouva sa cellule à travers d'inextricables fourrés, qu'habitaient seulement des cerfs et des sangliers. Le gibier abondant donna l'idée d'une chasse, qu'on offrit aux dames, le lendemain, après que, la veille au soir, l'office des morts avait été chanté dans l'église en ruines du couvent. La femme du garde avouait que, parmi les habitants de ces lieux, il y avait peu de femmes qui eussent lavé leurs enfants depuis qu'elles les avaient mis au monde! Quant à la chasse, elle eut lieu le jour de Saint-Jean de la Croix, un des saints patrons de l'Ordre du Carmel. On tua un cerf et un sanglier de 100 kilos, ou plus.

Malheureusement, le récit s'interrompt là où il eût été sans nul doute palpitant de le suivre. Le tío Rojas avait tant insisté que, dès la

fin du second jour, on avait quitté les Batuecas pour les Jurdes, « autres Batuecas — note A. de Latour —, qui ont aussi leur physionomie, mais où nous n'avons que faire aujourd'hui ». Il est fort dommage qu'Antoine de Latour, croyant qu'il lui suffisait d'expliquer aux lecteurs français l'origine du proverbe relatif aux Batuecas, n'ait pas cru devoir continuer d'extraire et de traduire le journal de M[me] de Las Navas. Nous y avons perdu certainement des pages fort curieuses. M. Maurice Legendre cite, dans son beau travail, l'abbé Henri Breuil. Mon ancien camarade de l'ambassade de France à Madrid, M. Vallois, qui est maintenant professeur à Bordeaux, n'a pas plus oublié que moi cet abbé, dont on a reparlé à propos de l'Affaire de Glozel, et qui put, tout au long de la Guerre, continuer ses excursions archéologiques et protohistoriques, ou préhistoriques, un peu partout à travers la Péninsule, grâce à son ami Warluzel. J'ai publié dans *Hispania* de juillet-septembre 1920 un fragment de ses *notes*. Il y a là des descriptions des Jurdes qui ne nous consolent pas de devoir ignorer à jamais celles de l'arrière-petite-fille de Pizarro. Mais enfin n'était-il pas légitime, comme nous l'écrivions au début, de rendre à César ce qui est à César et à l'hispanisme français ce qui lui revenait, avant la belle couronne que mérite le distingué délégué de cet hispanisme à Madrid, dont nous suivons avec attention, dans les *Débats* et ailleurs, les communications d'Espagne, toujours intéressantes?

Paris, 25 octobre 1927.

CAMILLE PITOLLET[1].

1. Postérieurement à l'envoi de ces *notes*, nous avons lu, dans les *Débats* du 29 novembre 1927, la communication de M. H. Lorin relative à la soutenance de M. Legendre à Bordeaux, le 26 novembre.

BIBLIOGRAPHIE

The Arthurian Legend in the Literatures of the Spanish Peninsula, by **William J. Entwistle**. London, J. M. Dent, 1925, VII + 271 pages in-8°.

Le livre, que l'auteur de celui-ci déclare admirable, de Henry Thomas, *Spanish and Portuguese Romances of Chivalry* (1920) [1], ne contient qu'un chapitre préliminaire sur le roman de chevalerie dans la Péninsule avant la publication de l'*Amadis de Gaule*. M. Entwistle n'arrive à ce roman qu'avec son XIIe et avant-dernier chapitre. C'est dire que son étude est centrée tout autrement.

En étudiant la littérature arthurienne en Castille, en Portugal et en Catalogne, il a repris, en somme, le sujet que Menéndez Pelayo avait indiqué (y compris également le *Cifar*) en une vingtaine de pages de ses *Origenes de la Novela* (t. I, p. CLXX-CXCIX); mais il l'a considérablement amplifié, trouvant, par exemple, matière à tout un chapitre sur la fortune des romans bretons en Catalogne, à peine signalée en une page des *Origenes* [2]. Et bien que le grand érudit espagnol, après en avoir exposé de son mieux, surtout d'après Gaston Paris, les origines et les caractéristiques, ait donné une idée de leur diffusion dans le reste de la Péninsule, M. Entwistle, sans reprendre l'historique si enchevêtré (qu'il suppose connu) de leur existence, a pu renouveler par bien des précisions celui de leur pénétration et de leur survie sous forme de traductions dans toute l'Espagne. Il en résume ainsi la chronologie :

> Circulating at first in the courts of Lisbon, Toledo, Pamplona and Barcelona during the later years of the thirteenth century, most probably as French manuscripts, they were translated in or before the first half of the fourteenth, and for some two hundred and fifty years continued to fertilize the literature and society of the Spanish kingdoms.

La principale sinon la première question qui se pose, après qu'on a établi la vogue de ces romances exotiques au delà des Pyrénées,

1. Cf. *Bull. Hisp.*, 1921, p. 146, et *Revue critique*, 1922, 1er février.

2. Sur les romans de la Table Ronde en Catalogne, Menéndez Pelayo a du reste ajouté que trois pages (p. 149-152) dans le t. II du *Tratado de los romances viejos*, paru un an après (1906) les *Origenes*.



c'est celle de savoir à quel pays, à quelle langue revient l'honneur de la première traduction. En ce qui concerne la priorité portugaise, M. Entwistle manifeste un scepticisme qui fait en somme table rase de la théorie exposée par Menéndez Pelayo, surtout pour l'argument tiré de l'origine celtique, que les Espagnols, férus de leurs origines ibériques et gothiques, abandonnent volontiers, remarque-t-il avec humour (p. 27), à leurs frères lusitaniens. Autre observation assez plaisante qui prouve qu'il ne faut point demander à l'auteur des *Orígenes de la novela* une idée bien assise au sujet des romans non nationaux : pour le *Baladro del Sabio Merlín*, ne renvoie-t-il pas à G. Paris et Ulrich, qui pourtant ne le connaissent que par ce qu'il en dit lui-même (p. 22, n. 3)?

Parmi les circonstances favorables à la circulation, au moins dans certains milieux, des histoires de la Table Ronde, on peut marquer tout spécialement, comme le fait avec raison M. Enwistle, celui du mariage d'Alphonse VIII avec Leonor (1170) :

Eleanor or Leonor, daughter of Henri II of England, was a very considerable person both in her native land of Gascony and in her adopted home in Spain. In the former she was the daughter of that Eleanor of Aquitaine who was the grand patroness of the troubadours, and to whom such works as the *Roman de Troye* were respectfully dedicated. Much of the poem of Kiot which later became the *Parzival* of Wolfram von Eschenbach, was devoted to the illustration of her Angevin antecessors. Her father received the dedication of the third edition (1154) of Geoffrey's *Historia Regum Britonum*, had discovered the tomb of Arthur in the Abbey of Glastonbury, was the patron of Map, whether he be real on a fiction, and received the genuine or spurious dedications of so many of the Arthurian novelists of his own age and the next... (p. 33).

L'influence de Leonor, par elle-même et par son entourage, dut être considérable dans tous les domaines, littéraire et artistique aussi bien que politique. Mais elle ne constitue point un fait unique. Je recommande à ce propos le tableau de la p. 52 où M. Enwistle en indique d'autres, qui éclairent singulièrement tout le développement.

La diffusion, dans leur langue primitive ou en traduction, sous forme de *lays* ou de romans, des légendes bretonnes a exercé (le fait est bien connu et M. Entwistle après d'autres, et plus complètement, l'a mis en lumière) une influence curieuse sur les mœurs et même les institutions (ordres de chevalerie, par exemple) des pays hispaniques. Dans le domaine littéraire, si les romances s'en sont peu inspirés (3 dans Durán, 351-3; 4 dans Wolf, 146-148 [1]), les histoires, chroniques nobiliaires, depuis les *Anales toledanos I* jusqu'à la *Quatrième chronique générale* (p. 143), en passant par le *Livro das Linhagens* du

1. Aussi ne tiennent-ils que quelques pages dans le *Tratado* de Menéndez Pelayo (p. 469-478), qui n'en parle pas dans les *Orígenes*.

comte D. Pedro[1] et la *Grande et General Estoria*, ont puisé, soit dans les romans eux-mêmes, soit dans la pseudo-histoire de Geoffroy de Montmouth (p. 37 et sq.; voir le tableau de la p. 47). D'autre part, on peut retrouver les traces de la hantise des personnages arthuriens, surtout Merlin, Tristan, Lancelot, chez un Muntaner ou un Desclot, ou un López de Ayala, ou chez les rédacteurs de la Troisième Chronique générale (cf. *Bull. Hisp.*, 1927, p. 350, n. 1). L'historiographie, plus aristocratique par destination, aurait donc plus volontiers que le romance, tout populaire, subi l'empreinte, de même que les nobles eux-mêmes se sont, plus que le peuple, épris de ces chevaliers inquiets, bizarres dans leurs actes et dans leurs mobiles, et les ont adoptés comme modèles.

Pour cette raison et aussi parce que, par une sorte de provignement, cette littérature importée a donné la luxuriante végétation des Amadis, on ne saurait avec trop de soin et de curiosité suivre à la trace tout ce qui peut nous renseigner sur l'histoire de cette littérature. Or, le difficile est de tout relever et de tout mettre en ordre et en valeur. M. Entwistle me paraît y avoir réussi. Sans doute son exposé est par endroits un peu touffu, mais la matière est complexe et les données recueillies très abondantes. Il avait affaire à des textes tronqués, malheureusement, et les ensembles ne peuvent souvent être reconstitués que par conjecture et avec d'infinies précautions[2]. Enfin, la base, l'assiette même, je veux dire les romans dans leur forme originale, en langue française, n'est pas encore bien nettement étayée par une connaissance définitive et des conclusions inébranlables. C'était assurément une difficulté considérable pour l'auteur, car c'en est une réelle pour le lecteur.

Mais, même pour ce que j'appellerai l'étage hispanique, il s'en fallait que l'édifice fût prêt à construire. Et la preuve, c'est que d'autres travaillaient encore aux matériaux pendant que M. Entwistle essayait de les réunir[3]. Dans un appendice, celui-ci rend compte de trois études parues depuis l'achèvement de la sienne : celles de J. D. Bruce, *Evolution of Arthurian Romance* (1923)[4], de K. Pietsch,

1. Auquel les *Origenes* (p. CLXXIV) s'arrêtent un peu plus que le *Tratado*.

2. Il s'agit, en effet, d'états successifs et de combinaisons qui s'entrecroisent sans qu'on en distingue tous les éléments.

3. Entre bien d'autres choses, je noterai qu'il a pu constituer une généalogie des textes en remontant aux originaux français (p. 169-171); marquer les dates approximatives des traductions pour la trilogie (*Joseph*, *Merlin*, *Demanda*) et les *Prophéties* (p. 181); indiquer ce qui en a subsisté et ce qui subsiste de la combinaison du *Merlin*, du *Brait* et des *Prophéties*, combinaison idéale d'ailleurs, réalisée surtout dans les fragments espagnols et portugais du *Graal* (p. 153).

4. Voici le jugement très favorable qu'il en donne : « Though it contains a summary bibliography of the Spanish novels, is chiefly of service to the Hispanist as offering a well-read and exceedingly cautions outline of recent Arthurian research. In his chapter dealing with the Pseudo-Robert de Boron and with the *Conte del Brait*, the Castilian and Portuguese evidence is of unusual weight and authority. »

dont il signale l'intérêt au point de vue linguistique et la découverte touchant le Juan Bivas du *Josep Abaramatia* (*Bull. hisp.*, 1926, p. 186), enfin de R. Bohigas Balaguer (*Bull. Hisp.*, 1926, p. 383). M. Entwistle est naturellement amené à résumer dans cet appendice l'état de la question. Il faudrait maintenant, déclare-t-il, faire connaître le *Josep Abaramatia* (texte portugais), le *Baladro del Sabio Merlin* (1498), l'*Historia de Lanceloto, Leonel y Galvan*, en étudier le texte et la langue. Il résume ainsi les principaux faits acquis :

...(1) The Spanish texts depend on texts written in the French language, but quite possibly written in Italy or, at any rate in close agreement with such versions; (2) the Spanish *Tristan* seems to form a special sub-groups with two Italian versions and two works written in French by Italians; (3) the *Baladro del Sabio Merlin* uses an original distribution of Merlin's prophecies that especially resembles their distribution in two Italian texts, and all *Prophecies de Merlin* are traditionnally derived from the French text presented by « Richard of Ireland » to Frederic II in the year 1228; and (4) Torroella's Faula is demonstrably a Norman-Sicilian tale. (P. 258.)

M. Entwistle a mis en note au bas de chacun de ses chapitres une bibliographie d'autant plus précieuse que, si les manuels disent un mot du cycle breton à propos du *Cifar* ou de l'*Amadis* (E. Mérimée), ou résument Menéndez Pelayo (Barja), ou se contentent de quelques lignes d'ailleurs précises (Northup, qui donne des références récentes), la question traitée n'était pas encore, si je puis dire, intégrée d'une façon courante à l'étude de la littérature espagnole. Il est temps qu'elle le soit, non seulement pour la connaissance de la littérature, mais aussi pour la compréhension des idées et des mœurs.

Je regrette de ne pouvoir ici entrer dans le détail des développements, ni même mettre en valeur les conclusions de ce livre, qui fixe pour le moment et systématise les données acquises. Il y a là un travail vraiment remarquable, dont j'ai seulement voulu signaler l'intérêt.

G. CIROT.

Anuario de Historia del Derecho español, t. III, 1926. Madrid, Centro de Estudios históricos. 600 pages in-8°, 25 ptas.

Nous avons signalé le tome précédent de cet *Anuario* dans notre n° 4 de 1926 (p. 394). La plupart des articles contenus dans le t. III ont trait directement à l'Espagne : Cabral de Moncada, *O duelo na vida do direito* (suite); Fed. Camp, *El derecho en Cataluña durante la guerra de la Independencia*; Em. Mayer, *El origen de los fueros de Sobrarbe y las Cortes de Huarte*; R. Levene, *Interpretación económica de la historia argentina*; H. Sée, *Bosquejo de las relaciones comerciales de Holanda con España y Portugal a fines del siglo XVIII*;

P. Rassow, *La cofradía de Belchite;* Ag. Millares Carlo, *La cancilleria real en León y Castilla hasta fines del reinado de Fernando III;* M. Torres, *El estado visigótico.* — Documents : G. S., *Colección de fórmulas jurídicas castellanas de la Edad Media;* Cl. Sánchez Albornoz, *Carta de hermandad entre Plasencia y Escalona;* F. Valls Taberner, *Un formulari juridic del segle XII.* — Bibliographie, notamment sur *The Mesta,* de Klein.

Je m'arrêterai à trois de ces articles — ce qui ne veut pas dire du tout que ce soient les seuls recommandables.

Le travail de M. Torres occupe 169 pages, avec une annotation copieuse. Il pose, ou plutôt repose une question qui a été souvent traitée et résolue en des sens divers. Traitée surtout par les érudits allemands : Fustel de Coulanges est à peu près le seul Français qu'ait à citer l'auteur; en bonne place, du reste, car si celui-ci se sépare de lui à un certain moment, c'est sur lui qu'il s'appuie pour le départ. Avec lui, il admet que les Germains ne sont pas venus en ennemis de la culture romaine; qu'ils n'ont pas détruit les institutions romaines; qu'ils n'ont pas réalisé une destruction voulue de l'ordre juridique, politique et social existant dans les régions où ils se sont établis. La fable du Paysan du Danube, Fustel l'a noté, n'est qu'une invention d'Antonio de Guevara. Où M. Torres ne suit plus l'historien français, c'est quand celui-ci affirme que l'invasion du ve siècle « n'a apporté ni un Droit particulier, ni des institutions qui vinssent directement de la Germanie », et que « ces nouveaux Germains n'avaient plus les institutions politiques de la vieille Germanie ». Une analyse approfondie des textes (*Lex romana Visigothorum*, Conciles, Isidore, Prosper, Jornandès, *Chronica Gallica*, *Epitome* de Philostarge, *Chr. Regum Visigothorum*, Hydace, Orose, Salvien, Olympiodore, Merobaudes) autorise des conclusions assez différentes en ce qui concerne les Wisigoths. Signalons-en seulement l'essentiel et le plus général : nous ne pouvons avoir d'autre objet ici :

> ...el estado visigótico tiene una base, un sentido de derecho público, sin que ni aquélla ni éste sean pura y simplemente romanos, sino típica y peculiarmente visigodos, con un sello de particularidad nacido no de una mixtificación de lo romano con ideas no políticas sino en una integración en las romanas de las ideas de derecho público de los godos.
>
> ...Partiendo del nombramiento mismo de Alarico, podemos afirmar que todos los hechos de la historia política de los godos y todas las fuentes que nos los trasmiten nos llevan a la conclusión de que el pueblo godo, al establecerse en la Galia, era un pueblo con conciencia de su nacionalidad y con organización política.
>
> ...el estado visigótico no es de tipo y naturaleza y origen romano sino una creación de la mezcla de principios políticos de derecho germánico, romano y canónico.

Le cas des Wisigoths n'est pas essentiellement différent de celui des autres « barbares » *fédérés*, et il semble n'y avoir eu en somme qu'une plus ou moins grande adaptation. Le livre tout récent de M. Halphen [1], *Les Barbares*, éclaire la question précisément par le rapprochement avec les Vandales, les Burgondes, surtout avec deux autres peuples : les Ostrogoths, d'une part, qui se romanisèrent presque spontanément, ou du moins par la volonté de leur roi, et les Francs, d'autre part, qui gardèrent bien davantage leur physionomie administrative et politique [2]. Il me semble du reste que l'exposé de M. Torres s'accorde bien avec ces indications forcément sommaires de M. Halphen. Mais l'examen minutieux, auquel se livre M. Torres, des institutions wisigothiques donne vraiment une idée concrète de ce qu'a pu être l'État constitué par Alaric et ses successeurs. On lira certainement avec intérêt et profit cet excellent travail [3].

L'article de M. Rassow est consacré à l'examen d'un document double d'une nature particulière et d'apparence assez suspecte : au premier abord, le parchemin comporte, en effet, d'un côté, un privilège d'Alphonse VII, de l'autre, une décision de concile (Burgos, 1136, 4 oct. tous deux, et d'une même main), avec des signatures qui ne semblent pas des transcriptions du copiste, et dont quelques-unes, après comparaison avec d'autres documents, ont été reconnues authentiques : celles du cardinal Guido, du comte Ramón Berenguer IV et enfin le *signum* habituel d'Alphonse VII en 1136. Il s'agirait en définitive d'une double confirmation (royale et synodale) d'un acte anté-

1. Trop récent pour que M. Torres ait pu le lire. Voir *Bulletin Hispanique*, 1927, p. 313.

2. « Les fédérés gardaient, non pas seulement leur législation propre, mais encore leur autonomie et leur organisation politiques... » (Halphen, p. 24). Là est la situation de principe et de départ. En fait, la contamination a opéré avec plus ou moins de vigueur. « Dans le royaume vandale... survit l'ancienne division en provinces, l'ancienne organisation financière; et l'on croit même voir le souverain s'abriter, dans certains cas, derrière les prescriptions des codes impériaux. Dans le royaume burgonde, l'empreinte romaine est marquée peut-être plus fortement encore : les actes continuent à être datés des années des consuls; on va jusqu'à réserver des postes administratifs aux Romains de naissance. Mais entre le régime romain et le régime nouveau il y a au moins une différence capitale : le rouage essentiel de l'administration burgonde est le « comte » *(comes)*, dont le caractère apparaîtra plus précis chez les Wisigoths, et qui est tout à la fois officier de l'armée barbare et fonctionnaire de l'ordre civil... Chez les Wisigoths... les survivances romaines semblent beaucoup moins nombreuses, » etc. (p. 52-53). « Les Wisigoths, les Burgondes, soumis par Clovis et ses descendants, continuèrent... à se réclamer, les uns du code wisigothique, les autres du code burgonde... » (p. 59).

3. P. 453, l'expression *fidelem regis* reste embarrassante pour la thèse soutenue à l'égard du sens de *fidelis*. La traduction du *Fuero juzgo* a simplement escamoté la difficulté, probablement faute d'une compréhension claire. Il n'est pas sûr que le mot ne désigne pas une qualité assez spéciale, une charge, contrairement à ce que pense M. Torres. — P. 449, l'emploi exclusif de *princeps* et de l'adj. *principalis* en parlant du *rex* est certainement un emprunt aux habitudes romaines. M. Torres note que pour désigner les personnages du palais on disait *primates palatii* ou *primi palatii*.

rieur, confirmation à laquelle plusieurs signataires n'ont apposé leur nom que postérieurement, quand on a pu la leur présenter, les autres signatures ayant été copiées par le notaire sur l'original des deux documents réunis. Toutes les raisons de suspicion se trouvent écartées une à une, y compris la singulière et incohérente façon dont le texte du concile antérieur (1120 à 1125 ou 1126?) a été inséré dans cette confirmation.

M. Rassow voit avec raison dans cette reconnaissance de la Confrérie aragonaise de Belchite, créée par Alphonse le Batailleur, un acte de haute politique. L'Empereur en devenait une manière de membre d'honneur, « principem confratrem atque defensorem »; il l'affranchissait de tout service féodal en cas de guerre contre les chrétiens; il lui reconnaissait la propriété des conquêtes effectuées par elle en pays maure; il l'exemptait de l'impôt de la *quinta;* il autorisait deux de ses marchands à négocier sur ses territoires sans payer d'impôt sur leurs opérations. Il exigeait seulement en retour une guerre sans merci aux Maures, « nisi illos qui sub servitute Christianorum fuerint ».

On voit que de toutes manières le document méritait une étude approfondie, et M. Rassow, qui semble très familiarisé avec les chartes de cette époque, a bien fait d'attirer notre attention.

M. Millares Carlo nous donne en 80 pages comme un manuel de diplomatique pour la période de deux siècles qui comprend les règnes de Fernando I et ses successeurs en Léon et en Castille jusqu'à la mort de Ferdinand III. Le grand nombre de documents étudiés et les observations bien classées auxquelles aboutit leur étude en font un instrument nécessaire pour quiconque s'occupe de l'Espagne au Moyen-Age; mais ce n'est pas seulement utile, à titre de « science auxiliaire de l'histoire », c'est intéressant, curieux, comme tout ce qui touche aux institutions. Nous assistons en effet à l'évolution d'un organisme de plus en plus important, où le simple *notarius* finit par prendre l'importance d'un confident d'Etat, tel qu'apparaît le *cancellarius* au temps d'Alphonse VIII et de Ferdinand III.

Bien que le titre de chancelier, avec la *capellania*, ait été concédé à perpétuité par Alphonse VII à l'archevêque de Compostelle, le fameux Diego Gelmírez, et à ses successeurs (1127), privilège confirmé par Fernando II (1158), le prélat n'exerçait pas les fonctions par lui-même; il les cédait probablement, en fait tout au moins, et peut-être par une délégation en règle, à un ecclésiastique d'un rang élevé, qui portait même le titre de *cancellarius*. Alphonse VIII, à l'exemple de son père Sanche III, dut considérer, on le conçoit, l'engagement d'Alphonse VII comme non valable pour la Castille; il eut son chancelier, et en 1206 concéda la charge à l'archevêque de Tolède et à ses successeurs pour faire, semble-t-il, pendant au privilège du

siège de Compostelle. Privilège purement nominal, d'ailleurs, car le chancelier alors en exercice continua ses fonctions jusque sous Henri I[er]; l'archevêque n'en avait que l'expectative; et quant à Ferdinand III, bien qu'il ait confirmé en 1230 le privilège accordé en 1206 à l'archevêque de Tolède, il eut pour chancelier, Juan, abbé de Santander, puis de la *Colegiata* de Valladolid, puis évêque d'Osma (1231) et de Burgos (1240), lequel resta en charge jusqu'à sa mort (1246). Il est vrai que c'était avec l'assentiment de Rodrigue de Tolède, comme il ressort d'un document daté de 1230 et reproduit par M. Millares.

Après la mort de son père Alphonse IX, Ferdinand tint à reconnaître à l'archevêque de Compostelle les droits acquis, et il lui remit solennellement les sceaux pour le Léon (1231); mais, six mois après, le même Juan, encore simple abbé, reconnaissait par écrit avoir reçu la chancellerie de ce royaume des mains de l'archevêque. Il avait donc, en somme, la délégation des deux prélats, seule combinaison pratique pour le roi, depuis qu'il portait les deux couronnes.

Ce Juan évêque d'Osma s'appelait-il Domínguez, comme l'indique Eubel, qui ajoute à son nom la ville d'origine (*de Medina*) ? Est-ce par suite d'une mauvaise lecture (*Dominici regis notarius* pour *Domini regis n.*) que le patronymique Domínguez aurait été accolé à son nom? Quoi qu'il en soit, non seulement c'est un personnage important, de par les fonctions qu'il a remplies durant presque tout le règne du vainqueur de Cordoue; mais il pourrait bien être intéressant à un autre titre, je veux dire au titre d'historien. Il figure en bonne place parmi les trois ou quatre évêques auxquels j'ai ramené les possibilités d'attribution de la *Chronique latine des Rois de Castille* (cf. *Bull. Hisp.*, 1919, p. 193 et 201) : c'est même le seul contre lequel il n'y a pas d'objection. Je crois que son rôle le désigne tout particulièrement; il est tout naturel que celui qui contresignait et faisait dresser les actes officiels ait été tenté tout comme l'archevêque de Tolède et l'évêque de Tuy d'écrire l'histoire de son maître et des prédécesseurs de celui-ci. Il peut même en avoir été chargé officiellement.

Dès le milieu de 1219 il figure, nous indique M. Millares, avec le titre d'*abbas Vallisoleti*. Etait-ce une récompense, avec le titre de chancelier, des services rendus, notamment lors de l'assemblée de Valladolid, où Bérengère fut proclamée héritière de son frère et transmit aussitôt ses droits à son fils? Se trouva-t-il parmi les *viri religiosi* qui, avec les évêques de Burgos et de Palencia, favorisèrent cette acclamation (*Chr. lat. des Rois de Castille*, § 35)? C'est assurément possible. Evêque d'Osma, il fut désigné, d'après Eubel, pour l'évêché de Léon, en 1237, mais Ferdinand aurait fait annuler le transfert, sans doute pour ne point se séparer de lui. Je ne vois pas que M. Mi-

llares ait trouvé trace du fait dans sa documentation. Mais il a relevé la promesse que Rodrigue avait faite en 1230 de laisser la chancellerie à l'abbé de Valladolid s'il était nommé évêque dans la province de Tolède, éventualité réalisée par la nomination au siège d'Osma. La restriction relative à la province ne fut pas faite à l'égard de l'archevêque de Compostelle, tandis qu'elle fut expressément renouvelée en 1240 par le chancelier, alors évêque d'Osma, à l'égard de l'archevêque de Tolède, précisément quelques jours après sa désignation pour l'évêché de Burgos (et non d'Osma, comme dit M. Millares), 6 juin 1240 [1].

La *Chronique latine* s'arrête à la fin de 1236. Pourquoi, si l'évêque d'Osma en est l'auteur, n'a-t-il pas continué jusqu'à sa mort, ou tout au moins jusqu'à sa nomination au siège de Burgos? Mais le cas est exactement le même pour Luc et pour Rodrigue. Peut-être un événement quelconque a-t-il suscité cette espèce de concours des trois historiens, dont les œuvres s'arrêtent à la même date, à une année près. Il dut y avoir un ordre, et un ordre urgent, car la *Chronique latine des Rois de Castille* finit par les mots « Hoc opus expleui, tempore credo breui », et il est compréhensible que l'année qui avait vu la prise de Cordoue ait été marquée pour clore ces *Monumenta* de l'histoire nationale.

G. CIROT.

José F. Rafols. *Techumbres y artesonados españoles.* Barcelone-Buenos Aires, 1926, Editorial Labor (Colección Labor, nº 86), 88 pages, 21 figures, 77 planches.

Il a déjà été parlé ici de la *Collection Labor* de Barcelone [2]. En dehors des volumes déjà signalés de cette collection, un autre a paru récemment, consacré par M. José F. Rafols aux *Charpentes et Plafonds d'Espagne* (« Techumbres y artesonados españoles »).

On sait quelle est la prodigieuse diversité de ce qu'on appelle chez nous plus ou moins proprement les « artesonados ». Dès l'époque des Visigoths sans doute, et en tout cas depuis les Arabes et les « Mudéjars », l'art du charpentier a été particulièrement en honneur en Espagne. Des plafonds à entrelacs de toutes sortes y recouvrent encore, en Castille et en Andalousie surtout, une foule de monuments auxquels ils contribuent à donner leur aspect propre, tout imprégné d'Orient pour nos yeux d'Occidentaux. La « lacería » des « alarifes » musulmans s'est maintenue pendant de longs siècles à côté

1. S'il s'intitule encore *Oxomensis episcopus*, c'est qu'il n'était encore que désigné pour Burgos. C'est lui qui, évêque de Burgos, en 1241, mit le voile à Berenguela, fille de Ferdinand III et de Béatrice, à Las Huelgas (cf. Flórez, *Reinas Cathólicas*, t. I, p. 452).

2. *Bulletin hispanique*, 1927 nº 1, p. 141-142.

des voûtes et des charpentes d'origine romane ou gothique, puis des plafonds à caissons à la mode italienne; et ceux-ci mêmes attestent souvent l'influence de la technique et des formes orientales dans leur composition ou leur décoration.

On ne saurait songer dans l'état actuel de nos connaissances à entreprendre une histoire de la charpente en Espagne ou seulement une classification méthodique des œuvres de cette sorte sur toute l'étendue du sol hispanique. Il reste encore trop de monuments à étudier ou même à découvrir; et il faudrait d'abord distinguer non seulement entre les diverses époques, mais encore entre les diverses sources d'inspiration et entre les diverses régions de la Péninsule. Le petit ouvrage de M. Rafols apporte, dès à présent, d'utiles indications sur un sujet vaste et complexe. Après un bref aperçu historique et un essai de classification des charpentes espagnoles d'après leur structure et leur répartition géographique, l'auteur en analyse d'abord la composition et la décoration; puis il étudie plus spécialement les charpentes à structure plane, fréquentes surtout en Catalogne et en Aragon, la charpente mudéjare de la cathédrale de Teruel, et enfin les « artesonados » proprement dits ou plafonds à caissons.

21 figures illustrent le texte, 1 planche en couleurs le précède, et 76 autres suivent, dont les bonnes reproductions photographiques donneraient à elles seules une idée de l'étonnante complexité de ces charpentes et plafonds d'Espagne et des influences diverses qui s'y sont fait sentir.

E. LAMBERT.

Feliu Elias, *La Catedral de Barcelona*. Barcelone, 1926: Editorial Barcino, 104 pages, 24 planches.

La cathédrale de Barcelone est une des œuvres les plus belles et les plus complètes de l'art gothique catalan. On sait comment l'architecture du Nord de la France, après avoir été transplantée dans le Languedoc, où la cathédrale de Narbonne en est la production la plus remarquable, passa de là dès la fin du XIII[e] siècle au sud des Pyrénées orientales et y donna naissance à une importante école dont les œuvres principales, parmi beaucoup d'autres monuments religieux et à côté de constructions civiles importantes, sont les grandes églises de Gérone, Barcelone, Manrèse et Palma de Majorque.

La partie ancienne de la cathédrale de Barcelone forme avec son cloître un ensemble particulièrement homogène et tout à fait caractéristique de cette forme d'art. La pénombre qui règne dans ses vastes espaces et l'ampleur de ses tribunes hautes lui donnent, en outre, une beauté propre. Par une conception également fort belle, les chapelles polygonales qui s'ouvrent sur toute la longueur des bas-côtés de la nef s'adossent le long du collatéral nord à autant d'autres

chapelles disposées symétriquement dans le cloître. Et celui-ci, entouré de chapelles semblables sur trois de ses faces, donne une rare impression d'élégance, à laquelle les grands palmiers qui poussent dans la cour centrale et les oies qui s'ébattent dans la fontaine ajoutent une note exotique ou pittoresque. L'abside et le déambulatoire à toits plats sont flanqués de deux clochers octogonaux et terminés en terrasses, à la mode catalane. Tout cela forme un ensemble inoubliable et remarquablement adapté au pays, avec lequel constrastent à vrai dire les parties ajoutées au XIXᵉ siècle dans un style fâcheusement septentrional pour terminer le monument, la façade monotone et froide, et, au-dessus de la travée extrême de la nef, la tour-lanterne, fort belle en soi d'ailleurs, toute hérissée de gables et de pinacles et surmontée d'une flèche ajourée à la manière des tours gothiques dans les pays du Nord.

L'artiste délicat et le vigoureux critique d'art qu'est M. Feliu Elias a consacré à cette cathédrale un petit volume qui en est maintenant le meilleur des guides. Après avoir résumé l'histoire du monument et brièvement caractérisé son aspect général, il en décrit successivement le plan et les diverses parties, le transept et ses portes, l'abside avec sa crypte et le maître-autel, le chœur avec ses stalles sculptées, les chapelles du déambulatoire et de la nef, les clochers, le cloître avec ses vingt-quatre chapelles, la porte de sainte Eulalie et la salle capitulaire, enfin la façade et la tour-lanterne. Le livre se termine par des indications succinctes, mais précises, sur les nombreuses œuvres d'art qui enrichissent la cathédrale, les orgues, les grilles et les vitraux, les orfèvreries, les étoffes et les peintures.

Les quatre premières planches donnent un plan, deux coupes et une élévation extérieure du monument; le reste de l'illustration se compose de photographies qui auraient pu être mieux reproduites et rappellent les principaux aspects de la cathédrale et de ses sculptures.

E. LAMBERT.

CONSTITVTIONES de la Universidad de Salamanca (1422) edición paleográfica, con prólogo y notas de **Pedro Urbano González de la Calle y Amalio Huarte y Echenique**, Madrid, 1927 (101 p. in-8°).

Texte fondamental, puisque c'est lui qui régit la vie de l'Université de Salamanque en ses siècles les plus glorieux. Les statuts qui s'y ajoutèrent en 1538 avaient été reproduits par Esperabé dans son *Historia de la Universidad de Salamanca* (t. I, p. 139-215). Mais le règlement initial du pape Martin V, qui fut seul en vigueur jusqu'à cette date, restait très difficilement accessible dans quelques éditions fau-

tives et d'ailleurs rarissimes, toutes vieilles de plus de trois siècles. Les récents éditeurs, avec un scrupule admirable, ont restitué paléographiquement ce texte, en utilisant la Bulle originale conservée aux Archives de l'Université de Salamanque, le registre correspondant du Vatican (Reg. Lateran. Martin V, vol. 224), trois copies du XVe siècle, une édition incunable de date incertaine et quatre autres impressions de 1538, 1562, 1584 et 1625. Ce mince volume a coûté plus d'années de labeur que bien des livres ambitieux : travail définitif auquel devront recourir tous ceux qui se posent des questions précises touchant la vie universitaire espagnole au XVe et au XVIe siècle.

MARCEL BATAILLON

La Tragedia por los Celos, comedia famosa de **Don Guillen de Castro y Bellvis,** *edited after a 17th century suelta*, with an introduction, variants, and notes by **Hymen Alpern,** Ph.-D. Paris, H. Champion, quai Malaquais, 5, 1926. 150 pages in-8°.

Cette pièce, dont la jalousie féminine est le thème, présente des invraisemblances psychologiques assez choquantes, mais elle est intéressante, non seulement parce qu'elle est de l'auteur des *Mocedades del Cid*, mais encore par la façon habile et impressionnante dont le poète a exploité et inséré des fragments du romance du *Palmero*, par le rôle important donné au *gracioso*, enfin par la brutalité, tant du personnage de la reine que du dénouement lui-même, en regard de l'assez piètre figure du roi pris en faute.

L'auteur a étudié consciencieusement toutes les questions qui pouvaient se poser touchant l'authenticité, les textes existants (une *suelta* et deux mss.), la date, les sources, le thème, les données historiques, la versification. Il a même esquissé une biographie de Guillén de Castro et dressé une liste de ses pièces. Bien au courant de la littérature relative au dramaturge valencien, il a donné là une bonne introduction, et a rattaché l'appréciation critique de cette *Tragedia de los Celos* à ce qui a été écrit ailleurs sur la question de l'honneur.

Parmi les notes, rejetées d'une façon bien incommode à la fin du volume [1], il y en a d'assez superflues, ou peu nécessaires, dans une édition de ce genre (par exemple sur *quien*, pluriel, aux v. 199 et 1248 [2]), ou rédigées d'une façon obscure (de la n. au v. 1245, il semblerait résulter que le *chapin* était surtout porté par les servantes).

1. Cela devient la règle. Je doute que ce soient les lecteurs qui l'aient imposée.

2. Ou pour nous avertir que *Galíndez est le* patronymique de *Galindo* (v. 1217), ou sur Phaeton pour nous dire son histoire (v. 111). Il y a des choses qu'on peut supposer connues du lecteur le plus « moyen ».

J'aime mieux les rapprochements faits à propos de *despojos* = charmes (v. 387). A moins qu'il ne s'agisse d'une édition pour les classes, l'annotation devrait se borner à éclaircir les passages difficiles ou à relever et expliquer les faits de tout ordre qui doivent retenir l'attention : savoir les choisir est, à ce qu'il paraît, assez délicat et embarrassant. En ce qui concerne les archaïsmes, il n'y avait qu'à les grouper en quelques lignes pour donner une idée de la langue, sans renvoyer pour chacun d'eux à une grammaire. Il y a donc là une certaine inexpérience de novice; mais c'est tout de même un bon travail, qui témoigne d'une bonne formation.

G. CIROT.

El Mariscal de Berwick, bosquejo biográfico por el **Duque de Berwick y de Alba**. Madrid, 1925, 538 pages, 35 planches hors texte.

Ce luxueux volume est un nouveau témoignage de la façon très noble dont le duc d'Albe entend utiliser les privilèges de sa naissance et les ressources que ses ascendants ont fait converger entre ses mains. Ce n'est d'ailleurs que le commencement d'une série, nous annonce l'auteur, qui s'excuse, avec modestie, d'avoir largement tiré parti des *Mémoires* du maréchal imprimés en français et en anglais, dès le XVIIIe siècle, et dont il conserve l'original autographe.

Mais rendre ces mémoires praticables pour le lecteur qui ne se soucie pas trop des détails journaliers de la vie militaire, transformer une autobiographie pas toujours suffisamment explicite en une biographie claire et rapide d'une centaine de pages, n'est déjà pas un service à dédaigner, surtout si l'on utilise, comme c'est le cas, la correspondance inédite, comprenant plusieurs centaines de lettres dont près de cent se trouvent jointes en appendice, avec 120 pages de documents divers. De brèves notices sur les personnages cités au cours de l'ouvrage et une abondante bibliographie permettent au lecteur de pousser plus avant dans la connaissance de l'époque et montrent avec quel soin l'ouvrage a été composé.

Le *Philippe V* de Mgr Baudrillart est naturellement cité à maintes reprises; l'esquisse représentée n'en a pas moins son originalité et sa valeur.

Il s'agit d'un personnage de premier plan des règnes de Louis XIV et de Louis XV, d'un maréchal de France, qui fut même gouverneur de Guyenne; et ce n'est pas seulement sa qualité de fils de Jacques II, c'est aussi à cause de ses qualités militaires (il fut surtout un manœuvrier) et de sa personnalité propre qu'il méritait l'hommage de son descendant.

G. CIROT.

Universidad de Granada, *Anales de la Facultad de Filosofía y Letras* Nos 1 y 2. Granada, 1925-1926.

Dos fascículos han aparecido de los *Anales* publicados por la Facultad de Filosofía y Letras, de la Universidad de Granada. En ellos se advierte una seria labor, callada y modesta, pero segura.

El Sr. Marín Ocete ha empezado la transcripción, realizada con todo cuidado científico de los « Documentos históricos de la Universidad » principiando por el primer libro de grados abierto en 19 de mayo de 1532. Se encuentran noticias sumamente curiosas. Cuando el trabajo del Sr. Marín Ocete se halle terminado, nos ocuparemos con el detalle preciso. Hasta ahora ha alcanzado la fecha de agosto de 1542.

Complementa ésta historia antigua de la Universidad, la reseña anónima sobre los estudios orientales en su Facultad de Letras y el análisis de los trabajos realizados por el centro de estudios históricos de Granada, firmado por el Sr. Martínez Lumbreras, en el que se nos revela una asídua y paciente obra de mas de diez y seis años

El Sr. Hämel, profesor de la Universidad de Würzburg, publica una interesante conferencia dada en Granada acerca de « Schopenhauer y la literatura española ». Examina el catedrático alemán la extensión de la cultura española de Schopenhauer, valiéndose, tanto de las citas que abundan en sus obras, cuanto de los libros de muchos autores que existían en su biblioteca. Adentrándose más, da cuenta de algunas notas marginales, apostillas puestas por el filosofo a diferentes escritos españoles Naturalmente se detiene con mayor prolijidad al citar a Gracián. Sabida es la predilección de Schopenhauer por el jesuita aragonés. Tambien gran simpatía experimentó por Huarte.

Los producciones que cita el Sr. Hämel como pertenecientes a la biblioteca de su compatriota son casi todas de primera fila e indican acertado gusto. Unicamente disuena — y el conferenciante se asombra tambien — « un libro tan extraño como el de Lopez Martínez, *Las brujas en Zugarramurdi*. Burgos, 1835. No hay duda de que el autor de este libro sea Juan Martínez Villergas, etc. » El libro en efecto es malo, pero su autor no es Martínez Villergas, sino D. Pedro Martínez López, quien lo escribió y lo publicó por primera vez, aquí mismo, en Burdeos, hallándose refugiado. Por lo demás este Martínez López era un personaje muy pintoresco de quien algún día me ocuparé.

En síntesis, la conferencia del Sr. Hämel aporta detalles muy curiosos y de valor para la comprension de la atracción de Schopenhauer hacia nuestra literatura.

Dos cartas inéditas de Angel Ganivet, una idea acerca del colegio de S. Bartolomé y de Santiago, dos meditados trabajos del Sr. Gómez

Izquierdo y el comienzo de un estudio sobre Cadalso por el Sr. Tamayo, completan el sumario de los fascículos que examinamos, y que son excelentes. M. NÚÑEZ DE ARENAS.

Ignacio Bauer y Landauer, *De mi archivo. Varias cartas del siglo* XIX. Editorial ibero-africano-americana, Madríd; *Tres autógrafos. Cartas inéditas de Pío VII, Pío IX y S. Cárlos Borromeo.* Editorial ibero-africano-americana, Madríd; *La misión franciscana en Marruecos.* Editorial ibero africano-americana. Madríd.

El Sr. Bauer, persona sumamente acaudalada, nos ofrece un interesante ejemplo social. Ama la cultura y se complace en servirla, no a la manera de algunos riquísimos extranjeros protegiendo a los hombres de talento y coadyuvando a la publicación de sus obras, sino tomando parte activa y dedicando sus solaces ya a pergeñar libros propios ya a dar a conocer algunas de los riquezas literarias por él adquiridas.

Hasta qué punto se complace en tareas útiles, que pueden parecer modestas y que siempre han corrido a cargo de beneméritos trabajadores aquejados de pobreza, lo prueba el haber redactado unos resúmenes de *Literatura* y de *Rudimentos de Derecho y Legislación escolar* (Reus, Madrid) para responder a cuestionarios de oposiciones. Pero junto a esta labor, y a la muy activa de organizar conferencias desde la Presidencia del Colegio de Doctores, ha emprendido, como obra nacional, la interesantísima de restaurar la tumba de Maimónides y de editar sus obras en castellano. Esperemos que la primera anunciada : *Guia de descarriados*, verá pronto la luz. Es de suponer que se utilizará, si se ha hallado, la versión de Pedro de Toledo, citada por Bonilla.

Expresamente para tomar parte en las fiestas que en Italia rememoraron al santo de Asís, el Sr Bauer fué a Siena, en cuya Universidad leyó una conferencia sobre *La misión franciscana en Marruecos*, que mereció las plácemes de los que la escucharon.

Otros dos folletos muy curiosos acaba de editar el Sr. Bauer. El primero consiste en la transcripción, con facsímiles de trozos, de varias cartas de personajes del siglo XIX : Madame Malibran. Martínez de la Rosa, Nicomedes Pastor Díaz, Ferrer del Río, Antonio Gil de Zárate, Duque de Rivas, Ríos Rosas y Emilio Castelar.

La mayor parte de ellas, no son simples billetes, sino epístolas en las que se refieren sucesos importantes. Muchas están dirigidas a Charles de Mazade, para encauzar sus artículos de la *Revue des Deux Mondes*.

Las que se hallan escritas en francés, llevan a continuación la

version española. Las que están redactadas en italiano aparecen sin traducción castellana.

Quizá se hubieran podido desear ciertas notas aclaratorias, pero el coleccionador ha pensado, sin duda, en que el restringido público al que se dirigía, había de considerarlas innecesarias. El único pero que yo me permitiría — y es por escrúpulo de conciencia — es el de lamentar que en alguna ocasión hayan escapado erratas. Así, por ejemplo: en la carta del Duque de Rivas, publicada en facsímil y luego transcrita. En el primer párrafo manuscrito se lee: « el estado en que consideré el reyno de Napoles el tiempo que permaneci en él, con una posicion alta y oficial, y que presencié los sucesos de año 1848 » y en la transcripción: « el estado en que *cuidaré* el reino de Nápoles el tiempo que *permaneceré* en *el* », etc. Estas erratas son un poco entristecedoras, porque no hay facsímil completo de todos las cartas.

El otro folleto, también de gran calidad, encierra tres autógrafos, esta vez, fotografiados, transcritos y traducidos. Son cartas de S. Carlos Borromeo, sobre administración de la Iglesia, un lamento de Pío VII contra los persecuciones de que era objeto por parte de Napoleón y una pintoresca epístola familiar de Pío IX a un hermano suyo.

Unas brevas notas sitúan en el tiempo cada uno de estos personajes.

En resumen, materiales dignos de ser conservados y publicados y que podrán más tarde ser utilizados por especialistas. El simple gesto, y hay algo más, de no reservar el conocimiento de documentos tan valiosos, hace al Sr. Bauer merecedor de la gratitud de los investigadores. M. NÚÑEZ DE ARENAS.

J. F. Montesinos, *Die moderne spanische Dichtung*, Studie und erläuterte Texte, Verlag von B. G. Teubner, Leipzig-Berlin, 1927. VIII + 214 pages in-8°.

Voici, sur le lyrisme espagnol d'aujourd'hui, une étude historique et critique suivie de textes annotés. Elle appartient à la collection hispanique dirigée par le professeur Fritz Krüger, de Hambourg, et lui fait le plus grand honneur. On trouvera ici la plus belle gerbe de poésies espagnoles modernes qui ait été formée jusqu'à ce jour : parfaite anthologie, qu'on souhaiterait de voir mise au pillage par ceux qui compilent des recueils de prose et vers mêlés pour les classes d'espagnol de nos lycées; car la plupart des livres de lecture dont se sert notre enseignement secondaire en sont encore, hélas ! au plat académisme de Selgas, d'Emilio Ferrari ou de Carlos Fernández Shaw. (Mais les *morceaux choisis* de notre enfance ne faisaient-ils pas une place glorieuse à Ratisbonne, à Eugène Manuel ou à Emmanuel des Essarts?) Le recueil de Montesinos commence à Salvador Rueda,

fait à Rubén Darío la part du lion, et va jusqu'à Dámaso Alonso et à Salinas en passant par les deux Machado, Juan Ramón Jiménez, Marquina, Villaespesa, Unamuno, Valle Inclán, Pérez de Ayala, Diez Canedo, Enrique de Mesa, Tomás Morales, Vicente Medina, Gabriel y Galán, Moreno Villa, Fernández Ardavín, Martínez Corbalán et Federico García Lorca.

Mais nous devons à Montesinos bien plus qu'un choix inspiré par une des plus fines sensibilités littéraires de l'Espagne actuelle. Le philologue et le critique qui, depuis plusieurs années, a enrichi par de si précieux travaux notre connaissance de Lope de Vega, a tenté en moins de 120 pages un tableau historique de la poésie lyrique espagnole moderne. Sujet difficile. On ne peut plus guère douter que la poésie espagnole ne traverse actuellement un âge d'or. C'était des vivants, n'ayant pas dit leur dernier mot, qu'il s'agissait de mettre à leur place, — probablement très haute, — sans préjuger des surprises qu'ils peuvent nous réserver encore. C'était parmi de très jeunes poètes qu'il fallait discerner, à tout risque, les voix capables de résonner loin dans l'avenir. Montesinos a eu conscience mieux que personne de ces difficultés. Il sait que, depuis l'été de 1924, où ce travail fut achevé, jusqu'à cette année 1927, où il peut enfin paraître en langue allemande, son mouvant objet s'est modifié quelque peu. Mais les méthodes de l'historien et du philologue, maniées avec sûreté et finesse, n'ont pas besoin de s'appliquer à un objet mort pour donner un résultat durable.

L'importance du renouveau moderne de la poésie espagnole éclate mieux encore après le chapitre préliminaire consacré à la poésie lyrique depuis 1850. La deuxième moitié du siècle dernier restera sans doute dans l'histoire de la poésie espagnole comme un temps mort, où les fleurs artificielles sévirent, étouffant même les trop rares floraisons du lyrisme vrai. Montesinos, qui a une profonde tendresse pour le libre et exigeant lyrisme d'aujourd'hui, s'est gardé du mépris trop facile que la plus jeune poésie espagnole professe à l'égard d'un Campoamor ou d'un Núñez de Arce. Mais ces honnêtes écrivains, qui ont connu de leur vivant toute la gloire à laquelle ils peuvent prétendre, sont ici expliqués, reliés à cette société de la Restauration qui leur mit l'auréole du génie, et, en fin de compte, Montesinos marque très bien le genre de perfection particulier auquel chacun d'eux atteignit. De même, le charme d'un Bécquer ou d'une Rosalía de Castro est défini, non sans nuances, mais assez nettement pour que leurs limites se dessinent aussitôt.

L'étude de Montesinos, qui laisse résolument de côté l'Amérique espagnole, fait une très large place à Rubén Darío. Le moyen de faire autrement? Vouloir supprimer Darío de la poésie espagnole moderne serait aussi puéril que de vouloir supprimer des lettres fran-

çaises le genevois J.-J. Rousseau. Le lien qui rattache Darío au symbolisme français, ses thèmes d'inspiration, ses innovations métriques et rythmiques sont étudiés dans ce petit livre avec une grande sûreté. Mais une nouveauté heureuse de cet aperçu historique sera d'avoir mis hors de pair, dans un chapitre consacré aux précurseurs de la génération de 1898, un contemporain de Ruben Darío que celui-ci a un peu trop éclipsé : Salvador Rueda, faible prosateur, mais en qui se montrent des dons poétiques exceptionnels.

La génération poétique de 98 a été traitée avec une prédilection et un bonheur particuliers, surtout dans ses deux plus hautes figures, Antonio Machado et Juan Ramón Jiménez. A vrai dire, c'est au premier surtout que s'applique la remarque si profondément juste de Montesinos au sujet d'une nouvelle poésie espagnole, née d'une ardente méditation sur l'Espagne. Je ne sais si je ne mettrais pas plus haut que tout autre cet Antonio Machado dont le lyrisme grave et retenu a donné à l'Espagne son expression la plus dense, la plus amère, la plus tonique aussi. Est-ce de ce côté que pencheraient les intimes préférences de Montesinos? On ne peut le dire. Il n'a pas prétendu, Dieu merci, distribuer des prix, des accessits et des mentions honorables. Faisant son métier d'historien, il a cru devoir donner place égale à deux œuvres dont la grandeur et la fécondité sont déjà bien visibles, l'une plus dense, tenant en un fort volume d'un poids unique dans la littérature espagnole moderne, — l'autre plus abondante, mais hantée de perfection « infinie, dorée et droite », et se symbolisant elle-même dans l'épi qui toujours répand son or pour produire une moisson nouvelle aux épis plus beaux.

En chaque poète, Montesinos étudie de près l'inspiration, la technique, les influences subies. Chaque plante du lyrisme espagnol moderne est jugée, non par rapport à on ne sait quelles normes académiques, mais par rapport à elle-même : les plus belles fleurs sont juges des autres, selon cette saine esthétique pour laquelle « il n'y a pas des formes belles et des formes laides », mais « une beauté de toute forme » (Alain). Si le mot de « critique objective » a un sens légitime, ce doit être celui-là. Et quant au choix des poètes dignes d'être étudiés, c'est toujours l' « objet » qui guide le jugement : tel résiste à l'examen, livre de fortes images et de beaux rythmes, — tel autre se résout en logomachie, en échos, fantôme vain... Et c'est ainsi que la critique de Montesinos, la plus technique qui soit, la moins soucieuse de décerner des numéros d'ordre accompagnés d'épithètes laudatives aboutit à des jugements de valeur souvent subtils, toujours très fermes et équitables.

Précieuse équité : justice qui est fille de justesse. Recueillons-en seulement quelques marques. L'œuvre souvent exquise de Manuel Machado avait souffert de la comparaison avec l'œuvre si haute et si

forte de son frère Antonio. On avait trop facilement sacrifié l'aîné à la gloire du cadet. Montesinos montre bien dans quel genre et dans quelles limites Manuel Machado est inégalable. D'autres écrivains étaient plus ou moins victimes d'une comparaison avec eux-mêmes : Unamuno, Valle Inclán, Pérez de Ayala, incontestés comme prosateurs, n'avaient pas reçu, comme poètes, l'attention qu'ils méritent. La puissance poétique d'Unamuno est ici fortement affirmée et mise en lumière d'après *El Cristo de Velázquez*, admirable méditation lyrique où Montesinos nous invite à voir — comparaison infiniment suggestive — « de nouveaux *Nombres de Cristo* ». Un art très « intellectuel » est discerné chez le Valle Inclán de *La Pipa de Kif*, dont les images âprement humoristiques constituent son apport le plus personnel au lyrisme espagnol moderne. Enfin, Montesinos rend pleine justice à Pérez de Ayala poète, — non pas à celui qui, débutant, pastichait agréablement Francis Jammes, mais à celui, plus virilement inspiré et plus maître de sa technique, qui se manifeste non seulement dans *El sendero innumerable*, mais encore et surtout dans les morceaux lyriques de *Troteras y Danzaderas* ou des trois *novelas poemáticas*.

Le tableau du lyrisme de 1914 à 1924 est nécessairement plus confus. Des poètes qui se révélaient à la veille de la guerre, Fernández Ardavín et Moreno Villa sont ceux qui, dans des genres très différents, se détachent le mieux. *L'ultraismo* qui fut en Espagne une suite du *futurisme* italien et du *dadaïsme* français, est mis à sa juste place. Parmi les poètes qui ont percé dans ces dernières années, notons García Lorca, Dámaso Alonso et enfin Pedro Salinas dont l'œuvre peu abondante, mais dense et longuement mûrie « appartient au meilleur du lyrisme espagnol moderne ». Et je veux croire que si ce livre avait été écrit deux ans plus tard, Rafael Alberti, le jeune auteur de *Marinero en Tierra*, y serait loué pour la miraculeuse fraîcheur de ses vers.

Montesinos a consacré à la poésie régionale et dialectale un chapitre où Gabriel y Galán tient la plus grande place à côté du murcien Vicente Medina, qui, avant lui, avait su noter avec un réalisme vigoureux le parler des paysans. L'œuvre castillane de Gabriel y Galán y est jugée avec sympathie, mais sans l'enthousiasme de ceux qui avaient voulu faire du barde *charro* l'un des plus grands poètes de l'humanité.

Le livre contient une bibliographie de chaque poète étudié : liste chronologique des recueils de vers, bibliographie critique des livres ou articles consacrés à l'auteur.

On voudrait que ce volume si plein, si utile, si suggestif, parût bientôt dans une édition espagnole pour l'édification des hispanistes qui ne lisent pas l'allemand. MARCEL BATAILLON.

CHRONIQUE

~~~ M. Maurice Legendre, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université, secrétaire général de l'École des Hautes Études hispaniques, a présenté à la Faculté des Lettres de Bordeaux deux thèses, dont l'une, la thèse secondaire, était, en vertu d'une autorisation exceptionnelle (le candidat étant un ancien combattant), constituée par un travail déjà publié, à savoir *La Légende des Batuecas et des Jurdes* (*Bull. hisp.*, 1927, p. 370-406); l'autre avait pour titre *Las Jurdes, Étude de géographie humaine* (Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1927).

Le jury était composé de MM. Paris, professeur à la Faculté, membre de l'Institut, directeur de l'Institut français à Madrid, président; Gallois, professeur honoraire à la Sorbonne, rapporteur; Cirot, doyen; G. Richard et Camena d'Almeida, professeurs à la Faculté; Dr Marañon, désigné par le ministre de l'Instruction publique, sur la proposition du doyen, pour faire partie du jury, vu sa compétence notoire.

La soutenance a été particulièrement intéressante, et M. Legendre a été reçu docteur avec la mention « très honorable » (26 nov. 1927).

~~~ *Los vasos campaniformes de la colección La Iglesia*, par Luis Pericot (sep. del *Boletín de la R. Acad. Gallega*, La Coruña, Impr. Roel, 1927).

~~~ *Españoles fuera de España. La expedición de Vera de 1830 (según documentos inéditos de policía*, par Manuel Núñez de Arenas, correspondiente de la *R. Acad. de la Historia* (*Revista de Archivos*, 1927). — Traduction de lettres de fonctionnaires français (notamment du commissaire de police de Saint-Esprit, conservées à Mont-de-Marsan et qui éclairent l'attitude du gouvernement de Louis-Philippe vis-à-vis des libéraux réfugiés en France.

~~~ *Hespéris*, 1926 : Henry Basset et Henri Terrasse, *Sanctuaires et forteresses almohades* (suite), 1927 : Robert Ricard, *Les dernières publications portugaises sur l'histoire du Maroc*; P. de Cenival, *L'Église chrétienne de Marrakech au XIIIe siècle.*

~~~ Dans une note publiée dans la *Romania* (1927, p. 223-225) sous le titre *Chansonniers provençaux en Espagne*, M. Anglade signale la rareté des manuscrits provençaux en Espagne et fait connaître qu'un Espagnol prétend posséder un manuscrit contenant des poésies des troubadours.
~~~

∿∿ Jean Sarrailh, professeur agrégé d'espagnol au lycée de Poitiers, chargé de conférences à la Faculté des Lettres, *Prosateurs espagnols contemporains*, Paris, Delagrave, 1927, 235 pages in-16. — Romanciers et essayistes : P. A. de Alarcón, Clarín, Pereda, Galdós, Pardo Bazán, Valera, Palacio Valdés, Blasco Ibáñez, Unamuno, Pío Baroja, Azoírn, Pérez de Ayala, Miró, E. d'Ors, Ortega y Gasset. L'éditeur s'excuse de n'avoir pas fait figurer, faute d'autorisation, Ganivet, O. Picón, R. León, Concha Espina. Notices intéressantes et notes utiles pour les élèves des classes.

∿∿ *Lettre du moufti d'Oran aux musulmans d'Andalousie*, par J. Cantineau (*Journal Asiatique*, janv.-mars 1927). Ainsi qu'on nous le signale, le même texte, évidemment tronqué ou résumé, a été publié sous une autre forme par M. Longás y Bartibás dans son livre *Vida religiosa de los Moriscos* (appendice), et Gayangos en signale un exemplaire dans son *Catálogo*. C'est une consultation en espagnol (traduction sans doute), mais en caractères arabes, sur les moyens de donner le change, pour éviter les persécutions, tout en observant la loi du Prophète. Transcription avec traduction française.

∿∿ Emilio García Gómez, *Un cuento árabe, fuente común de Abentofail y de Gracián* (*Rev. de Arch. Bibl. y Museos*, 1926). Il s'agit d'une *Historia de Dulcarnain el Hymiari*, y *Cuento del idolo y del Rey y su hija*, dont on nous donne la traduction, puis le texte arabe, et dont on nous montre les coïncidences avec la *Risala de Hay ben Yacdán* d'Ibn-Thofaïl, publiée par Pons Boigues, et les coïncidences encore plus frappantes avec la *Crisi XII* de la première partie du *Criticón* (*Los encantos du Falsirena*). D'où la conclusion naturelle, quoique provisoire, que Gracián s'est inspiré directement, non, comme l'a pensé Menéndez Pelayo, d'Ibn-Thofaïl, dont le roman allégorique n'a été publié, en latin, qu'en 1671, mais du conte arabe, qui nous a été conservé dans un ms. de l'Escorial et a pu être connu du fameux jésuite par la traduction orale de quelque morisque ou par une version *aljamiada*.

∿∿ *Lesebuch der älteren Spanischen Literatur von den Anfängen bis 1800*, von Werner Mulertt; Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale), 1927, xiv-391 pages in-8°; 12 marks. Moins volumineux que le *Handbuch* de Lemcke, ce recueil rendra peut-être plus de services, au moins aux étudiants et même à leurs maîtres, car l'éditeur a pris la peine, bien méritoire, de mettre des notes explicatives et un glossaire, ce qui est plus difficile que de choisir et d'entasser des morceaux. Les textes sont d'une longueur raisonnable, assez souvent inverse de l'œuvre d'importance des auteurs, ce qui est logique, les plus importants étant les plus accessibles en général. On sera bien aise de trouver là le fragment de *Roncesvalles*, quelques strophes du *Libro de miseria del homne*, publié par M. Artigas. Une bonne place est réservée à Saavedra

Fajardo, au P. Feijóo, au P. Isla, à Luzán. On trouve en entier la première églogue de Garcilaso et l'Hymne sur Lépante de Herrera. En somme, de quoi vraiment donner une idée d'ensemble et piquer la curiosité. Les indications bibliographiques sur les textes reproduits (mss. ou éditions), sont très précises, et pour l'annotation on a eu recours à de bonnes publications, celles de Morel-Fatio ou Pidal par exemple. Nous sommes en plein renouveau des études hispaniques en Allemagne.

Sobre los Usatges de Barcelona y sus afinidades con las Exceptiones Legum Romanorum, par Julio Ficker, et *Costumbres de Gerona, edición preparada* por D. Eduardo de Hinojosa, I, *Usatges de Gerona*. Deux plaquettes de 67 et 65 pages respectivement. La première est la traduction d'une monographie parue en 1886 dans les *Mittheilungen des Instituts für österreischische Geschietsforschung;* l'autre contient seulement le texte catalan des *Usatges*, le texte latin, préparé également par le regretté Hinojosa, ayant été publié depuis sa mort (et d'après une mauvaise copie moderne).

Bien que le traducteur n'ait aucune prétention à l'érudition, et n'ait voulu dans ses notes que donner les éclaircissements nécessaires au lecteur étranger aux choses d'Espagne, nous ne pouvons que faire bon accueil au *Don Juan Manuel, Le Comte Lucanor, traduit du castillan* par le comte Leon Ostrorog (Paris, Champion, 1926), XXVI-229 pages, 30 francs. Les préliminaires mis par Argote de Molina en tête de son édition de 1575 ont été eux aussi traduits et même annotés. Les éditions de Knust et de Krapf ont été utilisées (cf. *Bull. hisp.*, 1922, p. 171), et de bons ouvrages consultés. On s'étonnera pourtant de ne pas voir mentionné, ne serait-ce que pour mémoire, et pas plus dans la bibliographie qu'ailleurs, *Le comte Lucanor, Apologues et fabliaux du XIVe siècle, traduits pour la première fois de l'espagnol et précédés d'une notice sur la vie et les œuvres de Don Juan Manuel, ainsi que d'une dissertation de l'Apologue d'Orient en Occident*, par Adolphe de Puibusque (Paris, Amyot, 1854). Contrairement à son devancier, le comte Ostrorog a cherché à rendre en français archaïque, et l'effet n'est pas mauvais, encore qu'on puisse en contester l'opportunité et surtout l'exacte accommodation.

La *Bibliotheca Romanica* qui a déjà donné de bonnes éditions de textes classiques espagnols, vient, au cours de ces dernières années, de publier en trois fascicules *La vida de la madre Teresa de Jesus*, d'après le fac-similé que Vicente de la Fuente avait édité, en 1873, du manuscrit de l'Escorial. Une introduction d'une trentaine de pages explique l'intention des nouveaux éditeurs, dont le travail de transcription était prêt quand parut (1915) le tome I des *Obras de Sta. Teresa de Jesús* dû au P. Silverio. Bien que le texte donné par celui-ci soit excellent, l'édition de la *Bibliotheca romanica* a encore son intérêt

parce qu'elle est encore plus fidèle au manuscrit et présente toutes garanties pour une étude philologique (on le sait, la transcription typographique de La Fuente est, à cet égard, fantastique d'inexactitude). D'autre part, le format est commode et peu encombrant.

Malgré le soin apporté à la correction, les conditions dans lesquelles elle a été exécutée n'ont pas permis d'éviter quelques erreurs dont voici le relevé pour le fasc. III (des *errata* ont été mis à la fin des fasc. II et III pour les fasc. I et II respectivement) :

P. 281, l. 8, « aquella *c*asa » ; l. 33, « n*o* le dejasemos » ; p. 295, l 27, « pensar qu*é* » ; p. 299, l. 13, « voyme (au lieu de « voy me ») : l. 20, « propia » ; p. 301, l. 5, « espiriencia » ; p. 302, l. 18, « no son postiços » ; p. 307, l. 10, « descontentas » ; l. 5, « av*i*saronme » ; p 317, l. 1', « que me avia » ; p. 319, l. 8, « gra*n*de » ; p. 328, l. 17, « g*u*arda » ; p. 329, l. 7, « ase » (au lieu de « a se ») ; p. 341 « *e*lla » ; p. 354, 111, « de*u*dora » ; p. 355, l. 3, « *por* » ; l. 26, « m*e* ».

⁂ Il n'est pas sans intérêt de signaler ici l'édition des *Œuvres de Madame de La Fayette publiées d'après les textes originaux avec une introduction et des notices* par Robert Lejeune (Paris, A la Cité des Livres, rue Saint-Sulpice, 27). Le tome I (1925) contient *Zayde*, dont « l'action principale se déroule de l'été de 910 à l'été 911 suivant la chronologie moderne » et dont « il semble que Segrais ait fourni ou indiqué à son amie, peut-être d'après Mayerne-Turquet, les données historiques », comme l'explique l'éditeur dans une notice sur ce roman. Mais, bien entendu, « ce ne sont pas... les rudes guerriers du xᵉ siècle qu'elle a représentés dans cet Alphonse qui possède une galerie de tableaux dans sa retraite au bord de la mer, ni dans ce Consalve, d'une générosité si raffinée envers les vaincus ». — La vie de l'auteur est exposée dans une introduction de 27 pages.

⁂ *A study of Spanish manners (1750-1800) from the Plays of Ramón de la Cruz* by Arthur Hamilton (*University of Illinois, Studies in Language and Literature*, August 1926), 72 pages. Tiré à part, $ 1.00 Ébauche d'un joli sujet, qu'on pourrait aisément développer et illustrer de bien des citations de voyageurs, tels que Bourgoing.

⁂ S. Griswold Morley, *José Echegaray* (*University of California Chronicle*, October, 1925). Étude intéressante et fine (quelques pages).

⁂ *Tres sainetes en verso por Narciso Serra, Javier de Burgos, Ricardo de la Vega, edited with notes, exercises and vocabulary* by S. Griswold Morley, professor of Spanish, University of California, and W. J. Entwistle, Stephenson, professor of Spanish, University of Glasgow Keath, Boston, New-York, etc. (1926), xiii-208 pages. Trois jolies pièces : *El último mono*, *Los Valientes*, *El señor Luis el Tumbón*, avec courte introduction, comportant trois notices biographiques et une note sur la versification. Glossaire et exercices. Livre de classe,

mais aussi petit livre de poche, commode autant qu'agréable compagnon.

~ *L'expansion allemande (La pénétration pacifique en Espagne)*, brochure de 39 pages, publiée à Barcelone, 1927, sans nom d'auteurs, apporte toutes les précisions possibles sur un fait que tout le monde connaît plus ou moins. G. CIROT.

~ Le docteur Daurella, doyen de la Faculté des Lettres de Barcelone, vient de mourir (septembre 1927). C'est une grande perte, douloureusement ressentie, pour l'Université espagnole. Il était professeur de logique, sénateur universitaire, une des figures les plus nobles et une des personnalités les plus influentes de Barcelone. Il avait composé entre autres ouvrages un traité de métaphysique. Agé de 63 ans, il fut, dans une époque difficile, un doyen aimé et respecté. Il aimait la France sincèrement et l'un de ses derniers actes fut d'instituer un cours de langue et de littérature françaises à la Faculté des Lettres.

Le successeur de M. Daurella est le savant M. Antonio Rubio y Lluch. C'est une belle figure, faite de noblesse, de conscience et de modestie, un historien éminent, un poète, un admirable professeur. Et c'est, aussi, ce qui ne gâte rien, un bon ami de la France.

Signalons également que M. Eusebio Díaz, qui était depuis quelques années vice-recteur de l'Université de Barcelone, vient d'être nommé recteur de cette même Université. M. Enrique Soler y Batlle devient vice-recteur. Nos plus vives félicitations.

~ *Calpe*, c'est-à-dire Compagnie anonyme de Librairie, Publications et Editions, est une maison récente, née en 1918. Elle est liée au *Sol* et à la *Voz*. Elle s'unit à la maison Espasa et Fils. Et c'est actuellement cette double firme qui préside à la publication de la Grande Encyclopédie. De grandes collections sont en cours de publication. Sous la direction de Ortega y Gasset fut créée la série intitulée : « Idées fondamentales du XXe siècle ». Sous la direction de Morente a été lancé un autre cycle, la Collection Universelle, qui comprend plus de mille volumes, à bon marché, de tous pays et de toutes littératures. Une section est consacrée plus spécialement aux écrivains contemporains, Unamuno, H. Mann, Proust, Valery-Larbaud, etc. Un autre groupe comprend les ouvrages de géographie, d'histoire et voyages, classiques ou récents. Les Guides Calpe, qui embrassent toute l'Espagne, sont de remarquables publications. D'autres séries, de pédagogie et de médecine, de chimie et de technologie sont réunies sous la direction des meilleurs spécialistes. C'est du côté de l'industrie et de la technique que Calpe porte tous ses efforts. Mécanique, agriculture ont eu leur part. Une grande librairie a été installée à Madrid.

~ La grande maison d'édition Editorial Reus fête son 75e anniversaire. Elle a commencé par une section proprement juridique : sa

Revista general de Legislación y Jurisprudencia a édité près de mille volumes; elle s'adjoignit une Bibliothèque philosophique d'auteurs espagnols et étrangers, une Bibliothèque sociologique, que dirige le vicomte de Eza, une Bibliothèque pédagogique, conduite par Louis de Zulueta, une Bibliothèque historique qui a à sa tête Altamira, une Bibliothèque littéraire que vient d'entreprendre F. Rodríguez Marín. Soit un total de plus de cinq cents volumes.

∿∿ M. Menéndez Pidal prépare une vaste Histoire de la Littérature espagnole en plusieurs volumes, dont les chapitres ou les tomes seraient confiés aux plus éminents spécialistes (à l'exemple de notre *Histoire de la Littérature française*, de Petit de Julleville). Une grande Histoire d'Espagne et une Histoire de l'Art espagnol verront également le jour. Cossío aurait déjà accepté la direction de cette dernière.

∿∿ La bibliothèque d'I. Albéniz vient d'être donnée par sa veuve à la Bibliothèque de Catalogne (à Barcelone), ainsi que tous ses manuscrits autographes.

∿∿ Centenaire de Góngora, mai 1927. Il fut fêté partout, avec plus ou moins de conviction, à Cordoue tout particulièrement. Discours, articles, dissertations. *La Gaceta Literaria* (1er juin) a questionné nombre de personnalités espagnoles et étrangères. Quelques opinions, le plus petit nombre, sont amicales ou même enthousiastes. Les autres sont hostiles. Quelques modèles de mauvaise critique, âpre, hargneuse, verbale. Ce qui en ressort, c'est qu'il y a une école gongoriste. Mallarmé a sauvé Góngora. Le procès est actuellement en voie de revision. Les *Nouvelles Littératures* (28 mai) donnent un excellent article de M. A. Thibaudet sur les survivances et incidences du gongorismo. La *Revue Fédéraliste* (juin 1927) étudie la résurrection de Góngora et cite quelques poèmes caractéristiques. C. Boselli publie une longue étude dans la *Revista d'Italia*. M. L.-P. Thomas (Bruxelles) prépare une traduction de poèmes choisis. Góngora renaîtra-t-il, après tant d'années de tombeau ?

∿∿ La Fondation Bernat Metge, déjà vieille de cinq ans, va de succès en succès. Elle a charge d'éditer et traduire les textes anciens, à la manière de la Société G. Budé. Vaillamment régie par J. Estelrich, elle en est cette année à son vingt-septième volume et pense donner tous les ans huit volumes. Déjà elle réédite et réimprime, car les premiers ouvrages sont épuisés. Le public encourage et soutient cette vaste et noble entreprise. La critique espagnole et étrangère approuve avec ferveur. Les collaborateurs sont pleins de zèle et de foi. Des cours de latin et de grec et de critique de texte, intelligemment conçus, préparent les futures équipes de travailleurs.

Barcelone vient de se donner deux autres institutions importantes : la Fondation biblique catalane et les « Monumenta Cataloniae ». Cette deuxième publication sera le *Corpus* de l'Art catalan, c'est-à-dire un

ensemble de riches monographies (en catalan, avec traduction en cinq langues) relative à l'art de la grande époque catalane. On annonce : *Retables gothiques en pierre*, de A. Duran i Sampere (2 volumes), les *Verreries catalanes*, de Mossen Gudiol. M. Bosch i Gimpera prépare un grand travail en cinq volumes sur l'*Art ibérique*.

Le roi Alphonse XIII a pris l'initiative de construire aux environs immédiats de Madrid une Cité universitaire. Une vaste souscription nationale fournira les crédits, quelque cinquante millions de pesetas. Des laboratoires, un hôpital, de grands jardins, des bibliothèques, une Maison des Étudiants, etc. Les plans sont à l'étude. Ce sera la grande œuvre du règne, et l'une des plus fécondes.

J.-J.-A. BERTRAND.

M. Artur de Magalhães Basto, dans son livre intitulé : *1809. O Porto sob a segunda invasão francesa* (Porto, 1926), apporte une importante contribution à l'histoire de la guerre Péninsulaire. Récit vivant et fondé sur une large étude des sources : histoires, mémoires, journaux, archives locales. Illustration documentaire reproduisant d'intéressantes gravures anciennes.

MM. Hurtado y de la Serna et González Palencia ont fait paraître une *Antología de la Literatura española* (Madrid, 1926) qui complète leur importante Histoire de la Littérature (2ᵉ éd., Madrid, 1925). Copieux recueil de textes en prose et en vers, qui peut rendre grand service à l'enseignement des lettres espagnoles.

En 1927, l'Église catholique a fêté le deuxième centenaire de la canonisation de saint Jean de la Croix, qu'elle a élevé, à cette occasion, au rang de ses docteurs. Des numéros spéciaux, où les hispanistes trouveront à glaner, ont été consacrés au grand mystique par *La Vie spirituelle* (mai 1927) et par *Le Carmel* (mai-juin 1927). Ce dernier donne le fac-similé d'une lettre autographe inédite de saint Jean de la Croix, document précieux dont l'écriture est plus proche du manuscrit d'Andújar que de la cursive plus fiévreuse de la lettre conservée à Salamanque. (Voir les fac-similés publiés par M. Jean Baruzi, *Aphorismes de saint Jean de la Croix*, Bordeaux-Paris, 1924, et le *Bull. Hisp.*, 1925, XXVII, p. 273.)

Le Carmel de Flandre a organisé à Bruges une exposition iconographique de saint Jean de la Croix, qui a servi de cadre, du 25 septembre au 9 octobre 1927, à une double série de conférences françaises et flamandes sur le saint. Mentionnons des conférences doctrinales des RR. PP. Bruno de Jésus-Marie, Garrigou-Lagrange, Lebreton, Pascal du T. S. Sacrement et de M. J. Maritain. Deux autres conférences intéressaient directement la critique des textes et l'histoire littéraire : ce sont celles de Dom Chevallier sur *La Genèse du Cantique spirituel* et de M. l'abbé Hoornaert sur *Saint Jean de la Croix*



écrivain. Souhaitons que toutes ces études soient recueillies en un volume.

Signalons encore l'étude de Dom Chevallier, en cours de publication dans le supplément de *La Vie spirituelle* (juillet-août 1926 et janvier 1927) sur *Le Cantique spirituel interpolé.* Le savant bénédictin de Solesmes y reprend sur des bases nouvelles la thèse déjà défendue par lui dans le *Bulletin Hispanique* de 1922 (t. XXIV, p. 307-342; t. XXIX, p. 144).

Enfin, d'importantes éditions critiques sont en préparation. Le *Bulletin* en rendra compte en leur temps. M. BATAILLON.

Genet et Chelbatz, *Histoire des peuples mayas quichés (Mexique, Honduras, Guatemala)*, Paris, 1927, 256 pages in-8°. — Cet ouvrage intéresse les américanistes beaucoup plus que les hispanisants. Il aurait rendu plus de services aux uns et aux autres s'il avait été rédigé d'une façon moins hâtive et si les auteurs avaient indiqué avec plus de soin et de précision les sources de leur étude.

Marcel Brion, *Bartholomé de Las Casas, Père des Indiens* (« Le Roseau d'Or », n° 21), Paris, 1927, 312 pages in-16. — Il est fâcheux que M. Brion ait entrepris sans préparation suffisante de traiter un sujet si complexe et si délicat; certes, il ne manque point de talent; mais c'est une chose bien connue que l'on ne s'improvise pas historien ; c'est aussi une chose bien connue que personne n'est universel ; M. Brion, nous dit-on, va publier un *Giotto* et un *Gobineau;* on s'explique sans peine qu'il y ait dans son *Las Casas* tant d'erreurs et de choses discutables. Ce livre a produit en Espagne une impression pénible; il faut regretter que nos amis aient une raison de plus pour penser que les Français connaissent seulement la *leyenda negra* et se plaisent à la propager.

Jacques Crokaert, *La Méditerranée américaine. L'expansion des États-Unis dans la mer des Antilles.* Paris, 1927. — Cette vaste enquête économique, d'ailleurs vivante et faite, semble-t-il, de bonne foi, n'a pas de prétention scientifique et n'intéresse les hispanisants que d'une façon indirecte. Mais on y trouve, et la chose est assez rare pour être signalée, une appréciation juste et judicieuse de l'œuvre de l'Espagne en Amérique (p. 105-107, p. 131-132).

Antonio Sardinha y la cuestión peninsular. Estudios publicados en « Nação Portuguesa ». Traducción y Prólogo de Juan Beneyto Pérez. Valencia, 1927. On trouve réunis et traduits dans cette brochure deux articles importants du regretté Antonio Sardinha : *O genio peninsular* et *1640.* Mais pourquoi la maison *Voluntad*, de Madrid, qui l'édite, a-t-elle, disons la « précaution », de la présenter sous une couverture fallacieuse qui porte: Juan Beneyto Pérez. *Antonio Sardinha y la cuestión peninsular?* Il ne s'agit pas d'un travail original!

Jérôme et Jean Tharaud. *La Semaine Sainte à Séville*. Paris. 1927 Des admirateurs sincères des frères Tharaud ont regretté la publication des *Rendez-vous espagnols*, qui leur paraissaient indignes de ceux qui ont écrit *La Maîtresse Servante*. On ne regrettera pas moins, sans doute, la publication de cette *Semaine Sainte*, où il y a des pages belles ou ingénieuses — et l'on ne saurait s'en étonner, — mais aussi trop de bévues, et où la piété espagnole semble si mal comprise; il est vrai que, croyants ou non, nous sommes tous plus ou moins empoisonnés de jansénisme : la simplicité joyeuse et confiante du catholicisme espagnol nous surprend, lorsqu'elle ne nous choque pas. A leur récit de la *Semaine Sainte*, Jérôme et Jean Tharaud ont joint un article sur Don Juan qui n'ajoute rien à leur gloire et un article sur l'Escorial, dont les idées ne sont pas bien justes ni bien neuves; ce n'est pas le meilleur du *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier que l'on retrouve dans ces pages Ajoutons que les frères Tharaud auraient bien fait de moins employer une langue qu'ils connaissent visiblement fort mal. Le talent confère assurément des droits, mais il donne aussi des devoirs, surtout un talent merveilleux, comme le leur; et l'on ne peut impunément écrire sur toutes choses.

Robert RICARD.

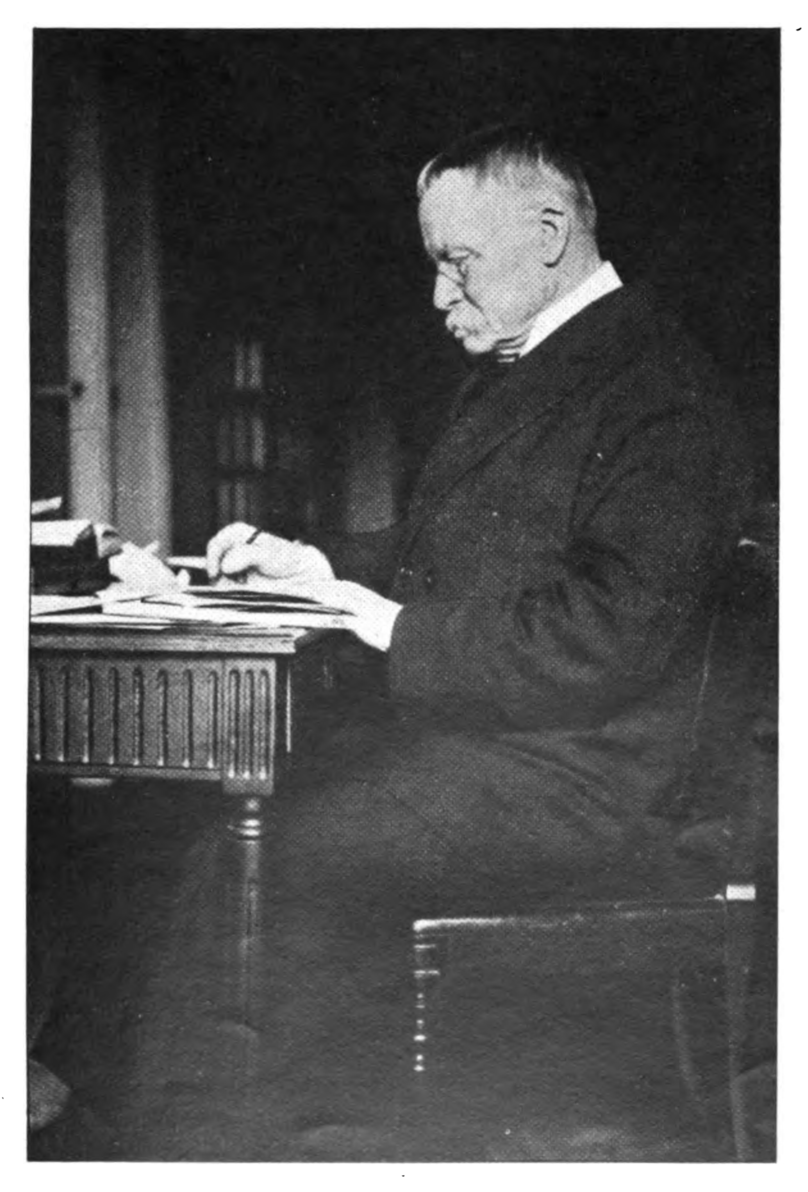
---

28 janvier 1928.

LA RÉDACTION . P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire*.
G. RADET, *directeur-gérant*.

7.564. — Bordeaux. Impr. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11. - 1928.





Cl. Etchegoyen, 1922.

Alfred MOREL-FATIO

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
LXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXX
No 2
Avril-Juin 1928



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : A. TACUSSEL, 54, RUE PARADIS
Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

BULLETIN HISPANIQUE

(Université de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXX, 1928, N° 2

SOMMAIRE

Georges Cirot, Sur le « Fernán González » 113

† **Henri Mérimée,** El Abencerraje, d'après diverses versions publiées au XVIe siècle 147

Variétés : Une version persane de la *Maison fermée* de Tolède (**Alexander Haggerty Krappe**), p. 182 ; — Autour de Luis Vives et d'Iñigo de Loyola (**Marcel Bataillon**), p. 184

Bibliographie : EDUARDO IBARRA, *España bajo los Austrias* (**G. Cirot**), p. 187 ; — JOHANNES DORNHOF, *Johann Nikolaus Böhl von Faber* (**C. Pitollet**), p. 188.

Chronique : Hirschauer, Lémont, Morel-Fatio ; Prag, Sayous, Fichter, R. Ricard, Pauline Taylor, Anglade, Bataillon, Jeanne Mazon, H. Sée, Delpy et Viñas, Giese, p. 191-192.



Vol. XXX Avril-Juin 1928 N° 2

SUR LE « FERNAN GONZALEZ[1] »

A M. C. Carroll Marden.

Le Fernán González et les Chansons de geste françaises.

Dans la Chronique Léonaise, tout comme dans celle de Silos, les seules victimes nommées du désastre de Charlemagne « in ipso Pireneo iugo » (Silos), « in Roscidis uallibus » (Chr. Léon.[2]) sont Eggihard, Anselme, Roland :

Eggihardus mense Caroli regis prepositus, *Anselmus* sui palatii comes et *Rotholandus* Britannicus prefectus cum aliis compluribus... (Silos, p. 17 de l'éd. Santos Coco).

Eggiardius, scilicet mense Caroli regis prepositus; *Anselmus* sui palatii comes; *Rotolanus* (ms. G 1 : Rodolanus) Britannicus comes. et alii quos longum est numerare (*Chr. Léon.*, II, § 13).

Ces noms proviennent de la *Vita Karoli*, où ils sont aussi les seuls consignés. De ce dernier texte la Chronique de Silos reproduit, en outre, purement et simplement les mots *cum aliis compluribus*, tandis que l'auteur de la Chronique léonaise

1. Dans l'article publié par M. Sneyders de Vogel, *Le Poema de Fernán González et la Cronica general* (*Neophilologus*, achtste Jargang, 1923, p. 161-180), je ne relèverai que ceci, p. 168 : « Ce qui est caractéristique pour le chroniqueur, c'est que, apres les str. 308 et 737, où Fernán Gonçález exhorte ses hommes à attaquer l'ennemi, il ajoute que les Castillans approuvent la proposition faite par le comte. Dans cette adjonction passe l'esprit féodal du chroniqueur qui n'admet pas l'obéissance aveugle que le Poema semble parfois préconiser. Ce trait est tout à fait en accord avec le passage que nous avons relevé plus haut, dans lequel, d'après la Chronique, les Castillans choisirent Fernán González comme seigneur, tandis que le poème le représente comme succédant à son frère aîné par droit de naissance ». Je ne sais jusqu'à quel point cette double observation caractérise la différence entre le poème et la chronique (texte Pidal); en tout cas, il y en a d'autres (cf. mon article *Fernán González dans la Chronique léonaise*, *Bull. hisp.*, 1921 1922).

2. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 375. J'aurais pu citer Gil Zamora dans sa Biographie du Cid (*Bull. hisp.*, 1914, p. 84) où il dit que le roi Sanche de Navarre, descendant du Cid, fut enseveli « in Ecclesia Roscidevallem » (*sic*) ou « in ecclesia hospitalis Rocidevallis », suivant les mss. Rodrigue déclare au ch. XI du l. IV que Charlemagne eût été bien en peine de créer la route de Saint-Jacques, lui qui n'a même pas pu « transitum *vallis Roscidae* penetrare ». Il parle également du « *bellum Roscidae vallis* » au ch. XVI. C'est *Runciavallis* qu'il ne cite pas.

semblerait avoir eu sous les yeux une longue liste[1] qu'il a renoncé à énumérer, à moins qu'il ne se soit inspiré de la phrase célèbre de l'Astronome limousin : « quorum, quia vulgata sunt, nomina dicere supersedi » (cf. G. Paris, *Histoire poét. de Charlemagne*, p. 38; Bédier, *Légendes épiques*, t III, p. 195). Dès son époque, à coup sûr, Olivier, tout au moins, était connu en Espagne. Menéndez Pelayo, entre autres, a noté (*Orígenes de la Novela*, t. I, p. cxxx) que le poème latin sur la prise d'Almería (1147) le cite à côté de Roland :

Tempore Roldani si tertius Alvarus esset
Post Oliverum, fateor sine crimine rerum
Sub juga Francorum fuerat gens Agarenorum,
Nec socii chari jacuissent morte perempti[2].

C'est donc une allusion à des noms bien fameux de son temps, que fait Berceo, quand il parle également des exploits de Roland et d'Olivier :

El Rey don Remiro, un noble caballero
Que nol venzian d'esfuerço Roldan nin Oliver
(San Millán, 412)[3].

Mais l'auteur du *Fernán González* connaît, outre ces grands noms, bien d'autres encore :

Carlos e Valdouinos. Rroldan e don Ojero,
Terryn e Gualdabuey, Arnald e Olivero,
Torpyn e don Rrynaldos, e el gascon Angelero,
Estol e Salomon e el otrro conpanero
(Éd. Marden, str. 352.)

D'après Wolf (*Studien*, p. 168)[4], ces noms seraient manifestement empruntés à la Chronique de Turpin (ch. XI, p. 17 de l'éd. Castets), où en effet on les retrouve tous, sans parler de celui de Charles : *Oliverius*, *Estultus*[5] *Salomon socius Estulti*, *Balduinus*, *Gandeboldus*[6] (*Gandelbodus* dans un ms.), *Arnaldus*,

1. Il ne s'agit pas forcément de celle du Pseudo-Turpin, auquel ladite Chronique ne paraît rien devoir.
2. *España Sagrada*, t. XXI, p. 405; Sandoval, *Hist. de los Reyes... Doña Urraca y Don Alonso Séptimo*, éd B. Cano, p. 276.
3. Cité par Amador de los Rios, *Hist. crit. de la liter. esp.*, t. III, p. 253.
4. Suivi par Menéndez Pelayo, *loc. cit.*
5. Janer, au lieu de *Estol*, proposait bien étourdiment *Ercol* (Ercoles). Sur cet *Estol* ou *Estous*, ou *Hestous*, cf. Castets, p 81 et 84-87 de son édition; Bédier, t. IV, p. 106
6. Gondelbuef.



Ogerius, *Rainaldus;* reste « Terryn », qui n'est pas *Garinus*, comme supposait Wolf, mais *Tedricus*, ou Tiedri, Tierri d'Ardenne, dont le nom complet se retrouve sous la forme *Terryn d'Ardenna*, *Terryn d'Ardeyna*, non seulement à la strophe 512 du *Fernán González*, et à la str 1713 du *Poema de Alfonso Onceno*, mais dans le fragment de la *Chanson de Roland* espagnole publié par M. R. Menéndez Pidal sous le titre de *Roncesvalles* (*Rev. de Fil. Esp.*, 1917, p. 117).

Dans « el otrro (su) compañero », il pourrait bien y avoir un souvenir de *socius Estulti*. Je lirais donc volontiers, en supprimant non pas *su*, comme M. Marden[1], mais *el* (comme lisait Wolf) :

Estol e Salomon, otrro su compañero.

Mais pourquoi *otro*? Est-ce parce que, dans la *Chanson d'Aspremont*, par exemple[2], le compagnon d'Estout est Roland lui-même, comme l'a relevé M. Castets (p. 78 et 83)? Salomon serait donc en fait l'*autre* compagnon d'Estout. Il n'est pas impossible que l'auteur du *Fernán González* (soit le poète, soit l'auteur qu'il suit) ait connu une Chanson d'Aspremont[3]. « Le Faux Turpin connaît les chansons de Roland, de Mainet, d'Aspremont », nous dit M. Bédier (t. III, p. 97). A plus forte raison l'auteur du *Fernán González* a-t-il pu connaître cette dernière. Il ne s'en serait donc pas rapporté au seul Turpin.

Au surplus, je ne suis pas convaincu que la source du *Fernán González* soit ici Turpin[4]. Celui ci nomme, à l'endroit indiqué, un grand nombre de personnages, plus de trente. Le poème n'en cite, en plus de Charles, que douze, tout juste. Le chiffre est curieux. Or, à la strophe 141, nous voyons une allusion aux douze pairs :

Que dies la delantera a los pueblos castellanos,
Contra los doze pares, essos pueblos loçanos.

1. M. Marden supprime *su* par raison métrique.

2. « La est Estols et Rollandins li enfes » (v. 1244, édit. Brandini. Dans d'autres chansons aussi : cf. L. Gautier, *Les Épopées françaises* t. III, p. 177 sq., 436.

3. Leon Gautier (*Les épopées françaises*, t. VI, p. 70) ne pense pas « que l'on puisse reculer bien au delà des dernières années du XII[e] siècle l'âge de la *Chanson d'Aspremont*, dans sa version actuelle. Qu'il en ait existé une rédaction plus ancienne, c'est ce qui nous paraît démontré par les allusions des chansons du XII[e] siècle ».

4. « Al Turpin se atiene el poema de Fernán González (352 d) para citar a « Salomón » como compañero de Estol » (Menéndez Pidal, *Roncesvalles*, p. 160).



On sait que la liste des douze pairs a varié. Elle n'est pas la même dans la *Chanson de Roland* qu'ailleurs (cf. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 416 et 507). Léon Gautier (*Les épopées françaises*, t. III, p. 185) donne seize listes, d'après nos principaux textes épiques : aucune, du reste, ne coïncide avec les douze noms du *Fernán González;* mais n'y a-t-il pas vraiment lieu de penser que nous avons là une dix-septième liste, empruntée qui sait où?

De celle du *Roland*, nous ne retrouvons ici que trois noms : Roland, Olivier, Engelier; quatre, si l'on doit reconnaître Gérin dans Terryn. Si Salomon est mentionné « dans les remaniements rimés de la *Chanson de Roland*, le poème du manuscrit d'Oxford ne le mentionne pas », nous avertit M. Bédier (t. IV, p. 106)[1].

Outre Estol, Turpin et Roland (v. 1244), la *Chanson d'Aspremont*[2] met en scène Gondelbuef de Frise (v. 920)[3], Salomon (v. 755), Ernalt (v. 1108, 1565), Thierin le Normant, neveu de Salomon (v. 1627, 2876, 6089), Ogier (v. 4051), Renalt (v. 1420)[4]. Il ne manque que Beaudoin, Olivier et Engelier. Au surplus, cette chanson ne connaît pas l'institution des douze pairs (G. Paris, p. 417).

M. Menéndez Pidal a relevé (*Roncesvalles*, p. 199) les noms qui figurent dans les différentes rédactions de la Chronique générale. Dans la première, celle qu'il a éditée (p. 353, l. 23), on ne trouve que *Roldan*, *Anselmo* et *Guiralte*, « adelantado de la mesa de Carlos » (évidemment l'*Eggihardus* de la *Vita Karoli*). Dans le ms. de la même rédaction, 1298 = F 88 de la Bibl. Nac., on trouve en plus *Reynalto de Montalvan, e el conde don Olivero, e el conde don Terrín, e el conde don Dalbuey* (le *Gualdabuey* du *Fernán González*), lequel devient *don Albuey* dans la

1. C'est Salomon que M. Menéndez Pidal reconnaît dans « ese duc de Bretayna » du *Roncesvalles* (p. 159 et 168).

2. Édition Louis Brandin, Paris, Champion, 1919.

3. E. Langlois, *Table des noms compris dans les Chansons de geste* (1904), p. 291.

4. Rinaldos, c'est Renaud, sans doute Renaud de Montauban, qui paraît dans le *Roncesvalles* sous le nom de *Rynalte* et y figure parmi les morts de Roncevaux (cf. Pidal, p. 140, p. 168), « rasgo extraño al *Roland*, que ni siquiera menciona a esse personaje », confondu peut-être avec le *Rainaldus de Alpa spina* du pseudo-Turpin (*ibid.*, p. 141).



quatrième, comme *Anselmo* y devient *Anselino*. Pas d'autre addition dans cette rédaction. Dans la troisième, *Anselino* est orthographié *Ançelino; Argelero* représente *Engelier*, l'*Angelero* du *F. G.; don Terrín* est qualifié *d'Ardeña*, et nous trouvons en plus *el conde don Jarluyn... e el arçobispo Torpín, e Don Oger de las Marchas, e Salamano de Bretaña*[1]. Si de toutes ces listes on en fait une seule, il y manque encore, sur les douze noms du *F. G.*, *Valdouinos*, *Arnald*, *Estol*. Le *conde don Jarluyn* serait-il une dernière transformation de *Gualdabuey?* ou de *Valdouinos?* S'il en est ainsi, la liste du *F. G.* dépasse toutes celles de la Chronique générale.

Il y a donc lieu de supposer qu'elle provient d'une source qui nommait les douze pairs, et qui coïncidait en grande partie avec les noms qui furent les plus connus en Espagne. Il est impossible de dire si cette liste se retrouvait dans le *Roncesvalles*. Je remarque simplement que le fragment que nous avons de celui-ci contient deux noms, celui d'*Aymon* et celui de *Beart* (Belart, Berart, fils de *Terrín*), qui ne paraissent pas dans le *Fernán González*.

Quant à la Chronique dite de Silos et à la Chronique léonaise, la première ignore évidemment la *Chanson de Roland*, et ne connaît que la *Vita Karoli* et les *Annales Einhardi;* la seconde, qui nomme le lieu de la bataille, et qui en sait donc plus que la *Vita Karoli* et la Chronique de Silos, a peut-être eu vent d'une chanson sur la bataille livrée à Roncevaux, lieu qu'elle appelle *Roscida valles*[2], mais les trois noms de héros qu'elle enregistre c'est encore la *Vita Karoli* qui les lui fournit. Ni Anselme ni Eggihard, en tout cas, ne figurent dans la Chanson française, ce qui est d'ailleurs étrange, s'il est vrai que la Chanson ait des racines dans la *Vita Karoli*.

1. Texte d'Ocampo. — G. Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, p. 283) traduit le passage en se servant de l'édition de 1604 : « Don Roland, qui était gouverneur de Bretagne, et le comte Ancelin, et don Renaud de Montauban, et don Girard, gouverneur de la table de l'empereur Charles, et le comte don Thierri d'Ardenne, et le comte don Jarluyn, et le gascon Engelier, et l'archevêque Turpin, et don Ogier des Marches, et Salomon de Bretagne, et beaucoup d'autres hauts hommes, dont nous ne pouvons dire ici les noms. »

2. Le poème latin publié par le P. Fita (*Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, p. 172-182) et où il est question de la *Domus Roscidee vallis*, ne fait allusion ni à Roland ni à la bataille : M. Bédier l'a déjà noté (*Lég. ép.*, t. III, p. 311).

Le thème de la femme qui délivre le prisonnier.

I

Doña Sancha délivrant le comte Fernán Gonzalez, tel est assurément le thème le plus intéressant du poème. Il est déjà indiqué dans la *Chronique léonaise*. Mais on le retrouve ailleurs, avec des variantes, dans nos chansons de geste, dans une légende cléricale, enfin dans le *Lancelot*. La question d'antériorité se pose tout naturellement, comme préliminaire à celle des influences et des emprunts possibles.

L'*Hernaut de Beaulande*[1] n'est pas la seule chanson française qu'on puisse rapprocher du *Fernán González*.

On peut penser aussi à l'histoire du *Mainet*, poème du XIIe siècle dont Boucherie a retrouvé en 1874 un fragment d'environ 800 vers et que Gaston Paris a étudié dans la *Romania* (1875, p. 332): Orionde Galienne, fille de Galafre, le roi de Tolède, s'éprend d'amour pour Mainet, le futur Charlemagne, le défend contre son frère Marsile; Galafre, grâce à elle, le protège d'abord, puis veut se débarrasser de lui; alors Galienne prévient Mainet et le sauve, alors que jusque-là il a refusé de la toucher parce qu'elle est païenne (cf. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. III, p. 37).

1. Cf. R. Menéndez Pidal, *Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 19, et *Homenaje a Menéndez Pelayo*, t. I, p. 472; *Bull. hisp.*, 1921, p. 79. — « Hernaut de Beaulande ne nous est parvenu... que sous la forme d'un Roman en prose du XVe siècle. Mais dans cette rédaction, qui n'est pas la plus ancienne, un couplet en vers nous a été heureusement conservé... qui ne nous semble pas antérieur au XIVe siècle. » (Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, t. IV, p. 203). « *Hernaut de Beaulande* n'a joui d'aucune popularité en France, ni par conséquent à l'étranger. » (*Ibid.*, p. 204.) « *Hernaut de Beaulande* ne contient absolument aucun élément historique ni même traditionnel ou légendaire (si ce n'est peut-être les quelques traits qu'on retrouve dans *Girart de Viane*) » (*Ibid.*). Le bâtard Hunaut, qui persuade à Hernaut son frère, d'aller chez le roi païen pour épouser sa fille, le géant Robastre qui accompagnant Frégonde la délivre d'un chevalier trop entreprenant, rappellent d'assez près des épisodes bien connus du *F. G.*; mais c'est tout. L'aventure de la princesse à laquelle en dépit de celui qui l'accompagne, pareilles propositions sont faites, se retrouve dans l'histoire de la reine Sibile (cf. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 391.)

Dans un autre roman dont le cas est tout semblable à celui de l'*Hernaut de Beaulande* (L. Gautier, t. IV, p. 192), *Renier de Gennes*, la jeune fille, n'a pas à délivrer un prisonnier, elle promet seulement le mariage à Renier s'il est vainqueur; mais il y a là un trait commun au *F. G.* comme à l'*Hernaut de Beaulande*: Charlemagne envoyant Renier au secours de Gênes dans l'espoir d'être débarrassé de lui.

On sait que la même aventure, avec des variantes, est racontée dans la Première chronique générale. Nous y retrouvons Maynet promettant le mariage à la fille de Galafre, Galiana, non qu'il se soucie tellement d'elle, ni pour être délivré, mais afin qu'elle lui donne des armes (texte Pidal, § 597-598); et s'il accomplit effectivement sa promesse, il ne se charge pas lui-même de l'enlèvement: il se remet (un peu par force, puisqu'il est obligé de fuir) de ce soin au comte Morant; et c'est donc le meilleur de l'aventure de Fernán González qui manque à celle du peu galant Maynet.

Lorsque la jeune fille l'aperçoit qui se désespère d'être abandonné, peut-être trahi par ses compagnons, et qu'elle vient le trouver, il ne veut pas se lever, ni même la recevoir. Et quand elle lui propose le mariage en échange d'un cheval et de bonnes armes, il répond: « Galiana, bien ueo que e de fazer lo que nos queredes, pero sabelo Dios que a fuerça de mi... ». On n'est pas plus aimable, en vérité! Cependant le chroniqueur nous a déclaré ceci: « Ca en verdad, segund cuenta la estoria, por amor dela uinie Carlos seruir a Galafre ». Il n'y paraît guère, ni à ses discours, ni à son manque de courtoisie dès la première rencontre où il refuse de la saluer comme font tous les autres. A qui est imputable cette inconséquence, c'est ce que je n'ai pas à rechercher ici ; mais ce qu'on nous dit des intentions de Maynet ne serait-il pas par hasard une réminiscence de la ruse ourdie par la reine de Léon? A moins que ce ne soit l'inverse! Comme le comte de Castille, le fils du roi Pépin serait donc venu pour la fille du roi (le comte, c'était, soit pour la sœur, soit pour la fille, suivant les versions[1]); mais le scrupule chrétien et le souci visible de donner au jeune héros un air quelque peu revêche et fier (comme dans la Chronique rimée du Cid) seraient venus en travers et auraient rectifié, en la raidissant, l'attitude du futur Charlemagne vis-à-vis de la « païenne ». La parenthèse du chroniqueur dénonce donc une autre trahison, où Maynet devait avoir un rôle plus conforme à celui d'un prétendant à la main de Galiana, et plus proche en somme des données du *Fernán González*.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 77.

Menéndez Pelayo reproduit ce même texte d'après son manuscrit (parent de celui de l'Escorial, publié par Menéndez Pidal) et le commente au t. II de son *Trat. de los rom. viejos*, p. 325 sq.[1]. Il cite Rodrigue de Tolède, qui se contente de dire que Charles ramena en Gaule *Galiena*, fille de Galafre, laquelle se convertit, qu'il l'épousa et fit construire pour elle, « dit-on » à Bordeaux un palais. Il note que la Chronique de Turpin ne parle pas de Galienne. J'ajouterai que la Chronique léonaise, non plus que la Chronique de Silos, ne fait aucune allusion à ce séjour de Charles en Espagne. Pas davantage Luc de Tuy ni Sebastien (Alphonse III). Mais ce que dit Rodrigue donne à penser que la légende avait déjà pris corps de son temps. Comment se dessinait elle, c'est ce qu'il est difficile de savoir : seul le fait du mariage de Galienne, convertie, avec Charles et de sa venue en France, à Bordeaux tout au moins, ressort du texte.

Cela nous amène aux environs de 1230 ; par conséquent, il ne serait pas impossible que l'aventure ait pu déteindre sur celle du comte castillan dans le poème qui lui est consacré. Mais est-ce probable? Notons qu'en dehors de la coïncidence d'ailleurs problématique que j'ai indiquée et de la donnée strictement élémentaire de la femme qui se fait épouser par un étranger, prisonnier ou non, donnée qui se trouve déjà dans la Chronique léonaise, on ne voit guère de détails similaires de part et d'autre. Quant à supposer que notre poème du *Maynet* puisse être antérieur à ladite chronique, il n'y a pas de raison. Rappelons-nous que la date la plus récente qui figure dans la Chronique léonaise est 1154, à corriger probablement en 1159 (cf. *Bull. hisp.*, 1909, p. 260 et 280). Dans l'étude qu'il a intitulée *Relatos poéticos en las crónicas medievales, Nuevas indicaciones*, et qu'il a publiée en 1923 dans la *Revista de Filología Española*, M. Menéndez Pidal accepte cette même date : « la *Crónica Najerense*[2] se escribió hacia 1160 ».

1. Ce commentaire se retrouve au t. I., p. CXXX de ses *Origenes*.

2. Je rappellerai que j'ai dénommé cette Chronique « léonaise » quand j'ai commencé à la publier, en 1909, parce que je l'avais trouvée dans le fameux ms. de S. Isidoro de León où Risco avait découvert la Chronique latine du Cid (et où j'avais à étudier un ouvrage de Gil de Zamora). Mais j'admets fort bien, comme le veut M. Menéndez Pidal, qu'elle ait été refondue et terminée à Nájera (cf. *Bull. hisp.*, 1925, p. 351).



Sans doute le manuscrit lui-même peut être postérieur de pas mal d'années, mais il ne doit guère être plus récent que le début du XIIIe siècle, s'il n'est pas du XIIe. Et c'est une mise au net; elle suppose l'existence d'un manuscrit antérieur où les additions étaient encore ou en marge ou entre les lignes. C'est à ce manuscrit antérieur qu'il faut se reporter par la pensée; et rien ne prouve qu'il soit plus récent que 1159. Notre *Mainet* est-il plus ancien?

« L'auteur de la chronique de Turpin », déclare M. Bédier (*Lég. ép.*, t. III, p. 17, n. 1), « vers 1150, connaissait déjà *Mainet* »; peut-être, mais rien ne prouve qu'il y ait eu une Galienne dans ce *Mainet*, puisque le Pseudo Turpin ne parle pas d'elle; et rien ne prouve donc que le *Maynet* où paraît Galienne, le *Mainet* que nous possédons, soit antérieur à la Chronique léonaise. M. Bédier nous déclare au surplus que « la rédaction la plus ancienne qui nous soit parvenue date seulement de la seconde moitié du XIIe siècle » (*ibid.*). Il reste donc ceci : à l'époque la plus haute où nous puissions placer le *Maynet* français, le thème de la fuite avec la fille du roi était connu en Espagne, et comme historique, comme faisant partie de l'histoire du fondateur de la dynastie castillane, avec les circonstances accessoires mais caractéristiques de délivrance du prisonnier, de promesse de mariage et d'évasion simultanée.

Le comte de Puymaigre, dès 1861, dans un livre qu'on peut encore lire avec profit, *Les vieux auteurs castillans*[1], avait analysé le récit de la Chronique générale, c'est-à-dire naturellement d'après l'édition d'Ocampo, qui se trouve du reste le même que celui du texte Pidal. Mais il avait aussi et au préalable fait connaître[2] le récit contenu dans la *Gran conquista de Ultramar*, assez différent, comme il a observé (et après lui Menéndez Pelayo), de celui de la Générale. *Galafré* est devenu *Hixem* et le nom *Galiana* s'est défiguré en celui de *Halía*[3], ce qui ne change pas grand'chose; mais surtout *Maynete* montre

1. Menéndez Pelayo s'est servi de la 2e éd. (1890).

2. 1re édit., t. I, p. 446 sq. *Bibl. Aut. esp.*, t. XLV, p. 181 sq.

3. Défiguration à coup sûr, car son palais, sis à Tolède et non plus à Bordeaux, ne cesse pas pour cela de s'appeler « los palacios de Galiana ».

plus de bonne volonté : l'entente se fait vite entre eux. D'autre part, il est bien là, cette fois, prisonnier; ou plutôt il a été enfermé, pendant qu'il dormait, par le comte Morant lui-même, qui ne veut pas l'exposer au danger d'un combat avec Abrahim; tandis que dans la Chronique générale il s'est simplement endormi pendant que ses compagnons se battaient avec Bramante. Après des tiraillements entre Maynet et ses compagnons, l'enlèvement de la jeune fille s'opère à peu près de la même manière, par procuration. Cette histoire, plus dégagée que celle de la Chronique générale d'invraisemblances et de contradictions, est davantage une histoire d'amour[1]. complaisamment déduite[2]. Elle est d'ailleurs plus proche de l'histoire de Fernán González, puisque, là, il s'agit bien pour Maynete de se faire délivrer et qu'il met, à s'entendre avec la princesse, plus de bonne grâce, certes, que dans la Chronique générale. Mais rien ne nous autorise à supposer qu'elle a été le modèle sur lequel s'est formé le roman du comte castillan. Le contraire pourrait être soutenu plus facilement, semble-t-il, s'il ne s'agissait d'un thème que les circonstances, les mœurs, les aventures réelles de l'époque non seulement rendaient vraisemblable, mais devaient faire germer tout naturellement dans l'esprit d'un conteur[3]. Quoi qu'il en

1. « ...e desque Maynete la vió tan hermosa e tan ricamente vestida plúgole mucho e juróse allí con ella. » (p. 182').

2. Dans les deux récits de la Chronique générale et de la *gran Conquista* un même incident caractéristique et curieux se retrouve : la fuite de Maynet et de ses deux compagnons sur des chevaux ferrés à l'envers; on peut y voir une histoire renouvelée de celle de Cacus, voleur de bœufs (*Enéide*, VIII, 209).

3. Menéndez Pelayo (p. 325 du *Tratado*, et p. CXXXIV des *Origenes*) approuve la suggestion de Puymaigre, qui rapproche de cette légende de *Maynet*, telle qu'on la trouve dans la Chronique générale et dans la *Gran Conquista*, l'idylle d'Alphonse VI et de Zayde, fille d'Abenabet, roi de Séville, d'après Rodrigue (VI, 31) et la Chronique générale (Pidal, §§ 847 et 882), combinée avec les péripéties du séjour d'Alphonse à la cour du roi de Tolède, Almaimon. M. Menéndez Pidal (*Poesia juglaresca y juglares*, p. 334, où il renvoie à ses *Estudios literarios*, p. 222-225, soit p. 40-42 de son discours de réception à l'Acad. de l'Hist., 1916), admet de son côté l'existence d'un *Cantar de la Mora Zaida*. Mais ni Pelayo, ni la Chronique de Silos (qui n'est qu'un préambule à une Vie d'Alphonse VI non écrite), ni la Chronique léonaise, ni Luc, que je sache, ne racontent quoi que ce soit qui ressemble à une idylle; on y trouve seulement le nom de la dernière femme d'Alphonse VI, Zaida, fille du roi Abenabet (Pelayo, p. 87 de l'éd. Sánchez Alonso; Chr. léon., § 27, dans *Bull. hisp.*, 1909, p. 280; Luc, p. 100, l. 48, et p. 101, l. 37; les deux premiers seuls ajoutent le nom de baptême *Helisabeth*). Le *cantar* dont se seraient inspirés Rodrigue et la Chr. gén. (le texte d'Ocampo est le même que celui de Pidal), n'est donc pas forcément plus ancien que le *Maynet* de la Chr. gén. et de la *Gran Conquista*.

soit, le rapprochement de ces deux versions de l'histoire de Maynet (ou Maynete) avec l'aventure de Fernán González tire son intérêt du fait que les scènes sont localisées en Espagne, ce qui permet d'induire une relation possible. Rien de plus d'ailleurs.

Enfin le comte de Puymaigre rappelle le récit de *I Reali di Francia* (du premier tiers du xve siècle[1]), où Mainet n'enlève pas *Galeana*, mais l'épouse à la cour même de Galafre et avec l'aveu de celui-ci. Il n'y a ni pacte, ni d'ailleurs la moindre résistance de la part du jeune homme, que ne rebute nullement la religion de la moresque. C'est encore et plus franchement que dans la *Gran Conquista* une histoire d'amour, plus proche de celle de *l'Abencerrage*[2] que de l'âpre et bizarre narration de la Chronique générale. Là, on peut difficilement maintenir le rapprochement avec l'histoire de Fernán González et même avec celle du Maynet de la Chronique générale. Je ne rappelle donc *I Reali* que pour mémoire.

Le *Karl Meinet*, qui est antérieur d'un siècle aux *Reali* (G. Paris le date du début du xive siècle[3]), présente un caractère assez analogue, avec une particularité qui nous ramène davantage vers le *Fernán González*. Lors de la fuite avec Charles « pendant que Galienne fatiguée est endormie, passe un chevalier qui demande à Charles de lui abandonner cette jeune fille. Charles, qui la donne pour sa sœur, refuse. Dans le combat qui s'ensuit, le chevalier étranger est tué[4] ». C'est l'épisode de l'Archiprêtre, que nous retrouvons aussi, je le rappellerai plus loin, dans le *Floovant*.

Ne quittons pas encore l'Espagne et sa littérature propre.

Et, pour revenir à l'hypothèse de Menéndez Pelayo (amalgame avec les scènes racontées par Luc et Rodrigue sur le séjour d'Alphonse à Tolède), j'ajouterai que la scène où Alphonse prend congé d'Almaimon d'après Luc et Rodrigue (qui la content chacun à sa manière et sont reproduits concurremment dans la Chron. gén.), ne paraît pas avoir du tout déteint sur celle des adieux du *Maynete* de la *Gran Conquista* au père de Halia, non plus que sur la scène correspondante de la Chron. gén. : c'eût été pourtant assez indiqué. Le processus peut donc, en définitive, avoir été tout autre que ne l'a imaginé Menéndez Pelayo.

1. G. Paris, *Hist. poét. de Charl.*, notes de l'éd. de 1905, p. 529.

2. La scène de la guirlande, tout au moins, s'y retrouve. C'est la même gentillesse et la même grâce qu'on aime dans les nouvelles de Lope de Vega (*Las Fortunas de Diana*, *La prudente venganza*).

3. *Hist. poét. de Charl.*, p. 128.

4. G. Paris, *Hist. poét. de Charl.*, p. 489.

Il y a entre le *Fernán González* et l'histoire des Infants de Lara un point commun; Puymaigre l'avait aperçu et M. Menéndez Pidal n'a pas omis de le signaler dans l'étude qu'il a consacrée à cette dernière légende (p. 17). En effet, Gonzalo Gustioz, dans sa prison, est servi, nous dit la Chronique générale, par une moresque noble mise à sa disposition par Almanzor[1], et il en résulte assez naturellement des relations amoureuses et la naissance d'un enfant, le futur vengeur de son père et de ses frères. Notons l'importance de l'épisode, charnière qui unit les deux parties de la légende.

Ainsi que l'observe M. Menéndez Pidal, la Chronique générale déclare plus loin qu'Almanzor aime cette enfant. «que era muy so pariente»; et cela donne à penser (p. 7) à l'éminent érudit que la moresque était, d'après le premier *cantar*, la sœur du roi. Ce n'est pourtant pas absolument nécessaire; on pourrait même, dans la mesure où l'a priori est de mise en pareille matière, soutenir que c'est invraisemblable, car, même dans une épopée, pour peu qu'elle soit raisonnable comme l'est d'ordinaire l'épopée espagnole, on ne voit guère un roi mettant sa propre sœur à la disposition d'un prisonnier; tandis qu'on admet sans peine, vu les circonstances, qu'il lui ait donné une *mora* quelconque. noble ou non, jolie et jeune si l'on veut, pour lui tenir compagnie. La parenté avec Almanzor ne constitue qu'un élément secondaire et accessoire, et non forcément un élément primitif de la légende; en tout cas, on conçoit très bien qu'il ait été ajouté après coup[2].

Enfin à cette légende, sous toutes ses formes, il manque le trait qui caractérise si nettement l'aventure de Fernán González, le pacte conclu entre le prisonnier et la femme qui le délivre.

1. *Leyenda de los Inf. de Lara*, p. 220; Chr. gén., éd. Pidal, p. 435: «desi mando a una mora fijsdalgo quel guardasse yl sirviesse y le diesse lo que ouiesse menester». La *Crón. abrev.* de D. Juan Manuel dit de même «una mora fija dalgo» (p. 246). La Chr. de 1344 parle simplement de «una mora», sauf un ms. qui ajoute «donzella de alto linage», (p. 262, cf. p. 57). ce qui répond au souci d'assurer une haute ascendance au héros.

2. On le trouve dans la Refonte de la 3e Chr. gen. que contient le ms. F. 85 de la Bibl. Nacional (*Leyenda*, p. 316).

Plus complète est la similitude, indiquée encore par le même érudit (p. 18), entre l'histoire de Fernán González et celle que l'on trouve dans les *Gesta Romanorum* (éd. Oesterley, p. 278): là c'est la fille qui délivre le prisonnier, et elle ne demande que le mariage « en temps opportun », c'est-à-dire quand ce sera possible[1]. Ce n'est, à vrai dire, qu'une histoire servant de thème à une discussion pour la chaire ou pour l'école. Il s'agit tout bonnement de savoir si le père du prisonnier délivré, alors qu'il n'a pas voulu lui-même racheter son fils, est fondé à reprocher à la jeune femme d'avoir, elle, trahi son père et agi « causa libidinis ». C'est comme qui dirait un sujet de dissertation ou de controverse orale; aussi bien le retrouvons-nous dans les *Controversiae* de Sénèque (VI) auxquelles renvoie Oesterley, et dont le texte des *Gesta Romanorum* n'est sans doute qu'un dérivé ou une variante. La donnée n'y est au surplus que succinctement exposée, comme si elle était supposée bien connue, classique :

Captus a piratis scripsit de redemptione; non redimebatur. Archipiratae filia eum coegit ut duceret se uxorem, si dimissus esset. Iurauit. Relicto patre secuta est adolescentem. Duxit illam; orba incidit; pater imperat ut archipiratae filiam dimittat et orbam ducat. Nolentem abdicat.

D'autre part, dois-je rappeler qu'on trouve dans les *Mille et une Nuits* (230-236) un conte qui n'est pas sans quelque analogie? C'est celui du prince Assad, mis traîtreusement dans les fers par un vieillard adorateur du feu, et délivré par la fille de ce dernier, Bostane. Mais celle-ci fait plus : elle dénonce son père, dont la maison est rasée et qui ne doit la vie qu'à une prompte abjuration. Il n'y a d'ailleurs point promesse de mariage et c'est Amgiad, frère d'Assad, qui épouse la libératrice. La cruauté de Bostane envers son père annonce celle de Floripas et d'Esclarmonde. Doña Sancha se contente de s'enfuir avec le prisonnier.

De sorte qu'en réalité la donnée initiale du *Fernán González* et du *Maynet* sous toutes ses formes, si elle ne se retrouve pas

1. « Nichil aliud peto pro tua liberatione nisi quod me in uxorem ducas tempore opportuno » (cité par M. Menéndez Pidal).



tout à fait exactement en Orient, remonte en tout cas à l'antiquité classique.

N'était-elle pas, au surplus, dans les possibilités de la vie d'alors?

Il pourrait se faire néanmoins, que cette donnée se fût propagée littérairement grâce à quelque récit plus particulièrement répandu, et c'est ce qui nous fonde à en rechercher les traces dans nos chansons de geste. Je ne vais malheureusement apporter que des résultats négatifs, par la raison que que pas une des chansons que je vais passer en revue, n'est sûrement antérieure à la Chronique léonaise.

II

Dans le *Girart de Roussillon*[1], nous voyons le comte Fouque gentilment choyé par Aupais, la « rousse au talon contrait », la fille du duc Thierry, à laquelle le roi Charles l'avait livré comme frère des meurtriers de celui-ci, et qu'il épouse « par la remise de son corps, d'un anneau, d'or et d'argent » (cf. Bédier, t. IV, p. 282).

Et, circonstance qui rappelle le cas de D^a^ Sancha, tout comme la Berthe et l'Elissent de la même chanson, la fille de Thierry est toujours jeune malgré les années: or, depuis que son père est mort (à plus de cent ans), vingt-sept ans se sont écoulés quand elle l'épouse[2]: elle avait certes plus de vingt-sept printemps!

Mais « le seul poème ancien que nous possédions sur Girard de Roussillon date de 1150 au plus tôt, de 1180 au plus tard » (Bédier, t. II, p. 3)[3]. S'il « n'est qu'un remaniement d'une

1. Traduction Paul Meyer, Paris, Champion, 1884, p. 275.

2. Paul Meyer, Introd., p. XLIV. Elle s'en rend tout de même compte, au surplus, puisque, dans un moment de découragement, elle s'écrie, « Fouque, j'ai fait en vous mauvaise attente; j'y ai perdu mon temps et ma jeunesse! » (p. 265).

3. Troisième tiers du XIIe siècle ou premières années du XIIIe, d'après la *Littérature française illustrée* de J. Bédier et de Paul Hazard, p. 9-11; « cf. Paul Meyer, Introd., p. XVII: « Le poème que nous possédons sur ce personnage... n'est pas plus ancien que la seconde moitié du XIIe siècle ». La chanson primitive serait du XIe siècle (id., p. LXXI).



plus ancienne chanson perdue » (Bédier, *ibid.*,[1]), cette dernière ne paraît pas voir contenu l'épisode d'Aupais[2].

Il existe une autre chanson française qui, par endroits, présente des analogies toutes spéciales avec le *Fernán González*. C'est le *Floovant*[3]. Nous y voyons comment Maugalie, fille du roi (*amiral*) sarrasin Galien, s'éprend pour Floovant d'un amour soudain en le voyant combattre. Il est fait prisonnier, et, dans sa geôle, n'attend plus que la mort. Comme dans le poème espagnol, un tiers intervient : c'est Richier, le fidèle écuyer. La jeune fille lui pose ses conditions :

> Se de ton seignour lege avoie féauté
> Que il me vosit panr à moilier et à pers,
> Por la sue amitié relanquirai mon dé...
> — Dame, ce dit Richiers, plait avez ancontré.
> Or aulons á la chartre, si auroiz féauté
> Et de moi et des autres, a vostre velonté (p. 48).

Ils vont tous deux à la prison ; Richier met son maître au courant :

> Il ai pris par la main la bale au cors molé.
> Anmi la chartre l'ai à Floovant mené.
> Où qu'il vit Floovant, formant l'an ai amé,
> Doucement li anbrace les flans et les coustez,
> Plus de .VII. fois li baise et les auiz et le nés :
> « Damoisiaux, fiz de roi, trop vos estes celez ;
> Por la vostre amitié relanquirai mon dé,
> Jemais jor de ma vie ne quier Mahon amer,
> Puis si me penerai de vos henour porter,
> De Richier et des autres de la chartre geter. »
> — « Dame, dit Floovans, si com vos commandez ;
> Or en prenez fiance a vostre velonté (p. 49). »

Obligée par son père d'épouser le traître Maudaran, elle prévient Richier, qui prépare la fuite ; les Sarrasins sont massacrés, l'amiral s'échappe, et Maugalie suit les Français. Mais bientôt apparaît une troupe :

> Maugalie regarde, la courtoise, la bale,
> Et voit venir païens, la pute gens averse.

1. Cf. Paul Meyer, *ibid.* ; L. Gautier, *Bibl. des chansons de geste*, p. 111.
2. Il n'en est pas question dans les légendes latines du XI[e] siècle dont P. Meyer donne le sommaire p. XXII.
3. Édité par Guessard et Michelant en 1859 (*Les anciens poètes de France*, Paris, 1859. Le rapprochement a été indiqué par Puymaigre, p. 443).



Où que voit Floovant, belement l'an apele:
« Consoiliez moi, biau Sire, por Deu, le roi celestre;
Je voi venir païens plus de .xx^{m}. as elmes . » (p. 54).

Même effroi chez Dª Sancha, dans le *F. González*, quand elle aperçoit les cavaliers castillans avec leur bannière, qu'elle prend pour celle de son frère ou celle du roi Almonçor. Mais les Français sortent vainqueurs du combat, et Maugalie, baptisée, épouse Floovant, qui devient roi de France.

Il y a d'autre part, dans le poème français, un épisode qui nous rappelle encore le poème espagnol. C'est la rivale de Maugalie, Florette, la fille du roi Flore, qui en est l'héroïne. Floovant l'a tirée des mains de trois Sarrasins et la reconduit à son père, lorsque survient le géant Ferragus, à qui l'occasion donne les mêmes désirs qu'à l'archiprêtre, et qui fait sans vergogne sa proposition :

« Amis, dit Fernaguz, aséur chevauchiez:
Por l'amor à la dame ne sarez vos tochiez,
Car je me voel .I. pou o lui abelaier;
Mon depor an ferai desoz cel olivier... » (p. 12).

Floovant n'accepte pas le marché; il répond de la belle manière et fond sur le Turc.. Malheureusement une lacune nous priverait de la fin de la bataille, si les éditeurs, grâce aux *Reali di Francia*, ne nous apprenaient (p. xx) que Floovant, assailli par quatre autres Turcs, est fait prisonnier, enfermé dans un château et attaché à une colonne: c'est son écuyer Richier qui le délivre, plus heureux que celui du *Fernán González*, qui ne peut que jeter au comte et aux autres chevaliers enfermés dans la chapelle leurs épées (str. 588)[1].

Je ne rechercherai pas si c'est le poème français qui a emprunté au poème espagnol, ou inversement; ni s'il n'y a là qu'une rencontre. Je noterai seulement que, seul, le fait de la délivrance de Fernán González par Dª Sancha, sœur du roi de Navarre, en échange d'une promesse, d'ailleurs tenue, de mariage, rapproche la Chronique léonaise et la *Chanson de*

1. Je noterai encore un détail assez bizarre : Quand Maugalie prend la fuite avec les Français, ses compagnons lui donnent un autre nom : « Forquere de Tudele ». Pourquoi ce nom plutôt qu'un autre? Il est question de *Tudela* dans le *Rodrigo*, on se le rappelle : le mauvais archiprêtre y est présenté comme étant de ladite ville.



Floovant. Quelle est la date de celle-ci? Dans sa thèse *De Floovante*[1], A. Darmsteter pose et résout ainsi la question : « Gallicum illud poema... quo tempore fuit scriptum? Ad finem saeculi XII vel forsan antea, nullo modo serius » (p. 22). Il suppose néanmoins qu'il a existé un poème plus ancien, du milieu du XIIe siècle (p. 34). C'est possible, mais non démontré. Et si les éditeurs de notre chanson notent qu'on connaissait au XIIe siècle l'histoire de « Floevent et dou vassal Richier » (p. VIII), ils admettent eux-mêmes que rien ne prouve qu'elle eût la teneur du poème qu'ils ont publié d'après le ms. de la Faculté de médecine de Montpellier, « écrit, selon toute apparence, au commencement du XIVe siècle » (p. XVI), ce qui, entre parenthèses, laisse le champ ouvert à l'hypothèse de la priorité du *Fernán González*: le cas serait le même que pour l'*Hernaut de Beaulande*. Mais, pour nous en tenir à la Chronique léonaise, l'antériorité du *Floovant* tel que nous le connaissons n'est pas certaine. Il y a bien la *Saga* islandaise dont parlent aussi les éditeurs (p. XIII); et si Maugalie y perd son nom pour prendre celui de Marsibille, elle y garde son rôle; mais nous n'aurions là, d'après les mêmes érudits, qu'un *rifacimento* de leur poème. Quant aux *Reali di Francia*, l'histoire de *Fioravanto* qu'on y trouve au second livre n'est pour eux « autre chose qu'une version très libre de notre chanson de Floovant » (p. XI)[2].

Dans la *Chanson de Fierabras*[3], nous voyons Gui de Bourgogne délivré, ainsi que ses compagnons, par la fille de *l'amirant* sarrasin Balan, Floripas, à la chair tendre et blanche (cf. Bédier, *Lég. ép.*, t. IV, p. 158). C'est à Rome qu'elle a reçu le coup de foudre :

> Dès que je fui à Romme, m'a tout mon cuer emblé;
> Quant l'amirans mes peres fist gaster la cité (p. 68)...[4].

1. Paris, 1887.

2. Cf. G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 182. Le rapprochement a également été indiqué par Puymaigre (p. 443).

3. Ed. Kroeber et Servois dans *Les anciens poètes de la France*, Paris, 1860. Cf. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. III, p. 381.

4. Voir le sommaire des éditeurs. Dans *La Destruction de Rome* (*Romania*, t. II, 1873), distincte de celle qu'a publiée Grœber, on ne voit pas que Floripas se soit trouvée en présence de Gui; le sujet du *Fierabras* y est seulement annoncé en quelques vers; et d'autre part, on ne nous raconte pas comment la belle Sarrasine

Elle veut voir cinq Français prisonniers de son père. Le geôlier s'oppose à ce qu'elle leur parle; elle l'abat et fait disparaître son corps; elle emmène les Français dans une chambre magique, et comme sa « maistresse » (gouvernante) reconnaît les chevaliers,

Quant l'entent Floripas, si a le sanc mué ..
A une des fenestres de fin marbre listé,
Ki fu devers la mer, a la vielle apelé;
Et ele vint à lui, que ne s'i sot garder,
Juques vers ses espaules a son cors fors bouté.
Et floripas apiele Marmucet de Goré;
Cil vint courant a lui, ki sot sa volenté:
Par les jambes le prent, bien i a assené,
Ens la mer le lancha, ens ou parfont du gué.
« Vielle, fait Floripas, or avés deviné;
Par vous n'ièrent huimais li François encusé » (p. 67).

Bien que Fierabras, son frère, ait été blessé par l'un des prisonniers, Olivier, elle ne leur en fait pas moins fête à tous, et pour les distraire leur donne une aimable compagnie:

Vés ici .v. pucieles de grant nobilité;
Prenés cascuns la soie, trop estes reposé... (p. 69).

Pour elle, elle se réserve à son cher Gui. Celui-ci, du reste, ne tarde pas à tomber, avec Rolland et d'autres, au pouvoir de l'amirant, qui les confie tous à la garde de sa fille. Quand elle le reconnaît, elle déclare à Rolland que c'est celui-là qu'elle veut comme mari. Mais Gui s'excuse de prendre femme sans l'aveu de Charlemagne. Menaces de Floripas:

... Se vous ne me prenés,
Je vous ferai tous pendre et au vent encruer (p. 85).

Gui se soumet; la belle promet de se faire baptiser, puis d'un geste à la fois amoureux et réservé,

Les bras li mist au col pour ses amours fremer;
Pardevant en la bouce ne l'osa adeser,
Pour ce k'ele est paiene, il est crestiennés (p. 86).

s'est éprise du Français. Peut-être le poète se reporte-t-il à la chanson connue par le chroniqueur Philippe Mouskes (cf. Bédier, *La composition de la Chanson de Fierabras*, dans *Romania*, t. XVII, 1888, p. 28): « *Fierabras* suppose au moins une entrevue de Floripas et de Gui de Bourgogne devant Rome, tandis que dans *La Destruction* Gui n'arrive à Rome qu'après le départ des païens » (Mario Roques, *L'élément hist. dans Fierabras*, dans *Romania*, t. XXX, p. 166).



Et quand Lucifer de Baudas, le mari qu'on lui destinait, entre violemment dans la chambre, elle prie Rolland de la débarrasser de ce vilain personnage. Son excitante beauté ne l'empêche pas d'être une luronne de taille[1] ; ayant abjuré ses dieux, elle encourage les Français en leur présentant la couronne de Jésus-Christ ; elle stimule Gui pendant qu'il combat. Elle ne perd pas de vue le côté pratique : elle recommande de penser à la « vitaille », aux vivres, qui font grand besoin (p. 110) ; elle s'arme, ainsi que ses pucelles :

Cascune avoit vestu .I. hauberc fremillon,
Et lacié en son cief .I. vert alme réom...
Floripas la courtoisse en apela Guion :
« Amis, c'or me baisiés ains que nous i muirons. »
— « Volentiers, dist li quēns puisque il vous est bon. »
Tuit armé s'entrebaisent, quel virent li baron,
Moult en maine grant joie Rollans, li niés Karlon (p. 113).

Et quel mot vrai et profond elle a encore :

« Nous n'avons c'une mort entre nous à passer » (p. 114),

comme elle dit crânement à ses compagnons, qu'épouvante le feu grégeois ! Elle fait éteindre ce feu à l'aide d'un mélange de lait de chamelle et de vinaigre ; elle fait jeter aux assaillants la vaisselle d'or de son père, sur laquelle ils se précipitent. Comme on ne sait plus comment se défendre, elle prêche la résignation. Il faut jouir de notre reste, dit-elle :

« Chaiens a .X. pucieles de moult grant signourie ;
Je ne sai plus que dire : cascuns praigne s'amie,
Tant que nous y serons, menerons boine vie » (p. 118).

Elle ne veut pas que Gui se charge d'aller prévenir Charlemagne ; elle craint trop qu'il ne revienne pas :

« Ains remanrés chaiens trestout à ssauveté.
Si porrés vostre amie baisier et acoller » (p. 119).

Elle subordonne évidemment toutes choses à son amour[2]. Quand l'armée de Charles est en vue, c'est encore des baisers

1. Dans la *Destruction de Rome*, quand Lucafer de Beldas, à qui son père l'a fiancée malgré elle, veut l'embrasser, elle le frappe

De son poing ens es dens, qu'ele li fist seignier (v. 276).

2. De même la Sebile de la *Chanson des Saisnes* (L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. III, p. 665).



qu'elle réclame pour marquer sa joie, ce qui ne l'empêche pas d'invoquer la Vierge :

« Hé Dix! dist Floripas, sainte Vierge honnerée,
Glorieuse puciele, tu soies aourée.
Ahi! Guis de Bourgoigne, com m'avés oubliée.
Que ains ne fus ma bouce de la vostre adesée.
Gentix dus, car me baisse, si serai saolée
Com s' avoie mengée gelines en pevrée » (p. 163).

Ces gamineries de maîtresse endiablée seraient charmantes et feraient de Floripas un type tout à fait exquis et vrai, si le poète, par une maladresse regrettable, ne l'avait montrée si impitoyable envers son père. Fierabras, du moins, implore Charlemagne, s'agenouille devant son père pour le décider à se convertir. Floripas devient ici une harpie :

« Karles, que tardes-tu, que l'as mort piecha?
Honnis soit-il du cors ki ja l'espargnera! » (p. 179.)
« Ce est .I. vis diables; pour coi ne l'ociés?
Moi ne caut se il muert, mais que Gui me donnés;
Je le plourai moult peu, si j'ai mes volentés. »
— « Bele, dist Fierabras, moult grant tort en avés;
Ja est-il nostre pere, qui nous a engerrés;
Trop estes felenesse, se pitié n'en avés.
Par icel saint sepucre où Jhesus fu posés,
Je voroie ore avoir tous les membres caupez,
Mais k'il fust en sains fons baptiziés et levés » (p. 180).

La compassion serait plus naturelle chez la fille; mais n'oublions pas que Fierabras est destiné à la sainteté : c'est lui qu'on honorera, sous le nom de saint Florant de Roye, auquel il sera identifié (Bédier, t. IV, p. 406); il est difficile de savoir comment, mais la chanson le dit :

Après sa mort fu sains et en fertre levés :
C'est saint Florans de Roie, ce dit l'auctorités (p. 57).

Floripas, malgré le rôle utile qu'elle joue comme gardienne des saintes reliques emportées de Rome (Bédier, t. IV, p. 162) ne va pas au delà dans les voies de la sainteté : elle se contente de rester avec son Gui. Et si l'on peut trouver étrange que le poète nous la dépeigne si insensible, il ne l'est pas moins que la gardienne d'un si vénérable trésor n'ait que l'amour profane en tête[1].

1. « Floripas est le type, fort peu sympathique, de ces princesses sarrasines de nos romans qui se passionnent d'un amour uniquement sanguin pour quelque

Il le fallait peut-être pour retenir les badauds de la foire du Lendit, pour qui sans doute l'histoire des reliques avait un grand intérêt, mais qui ne voyaient probablement pas dans celle qui les avait ainsi transmises un personnage purement épisodique. C'est peut-être le personnage de femme le moins épisodique des chansons de geste. Il se rapprocherait par là-même encore de celui de Dª Sancha.

En tout cas, le *Fierabras* est de « 1170 environ » (cf. Bédier, t. III, p. 169, et IV, p. 157[1]). Il y a donc peu de chances pour qu'on en trouve un écho dans la Chronique léonaise[2] Mais le *Fernán González?* J'ai rappelé le lien qui le rattache à nos chansons de geste: le chemin de saint Jacques (*Bull. hisp.*, 1921, p. 79). Or, à Roncevaux, cette grande étape, on voyait inscrits cinq noms[3], parmi lesquels celui de Gui de Bourgogne, qui « ne se retrouvent réunis, nous dit M. Bédier, que dans une chanson de geste, *Fierabras* » (t. III, p. 169). Non loin de la Rioja, au temps où prenait corps le poème espagnol, on connaissait donc l'histoire de ces preux, peut-être aussi des cinq pucelles et surtout de la belle Floripas. Mais, si près de la Rioja, on n'ignorait pas non plus, je suppose, la façon dont le comte Fernán González s'évada de la geôle du roi de Navarre.

baron français; qui ne rêvent que d'être aux bras de ce fiancé; qui, pour en venir à la satisfaction brutale de leur désir charnel, marcheraient en souriant sur le corps de leur père » (L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. III, p. 375).

1. Les éditeurs eux-mêmes étaient moins précis: « Dès le XIIe siècle probablement, et pour sûr au siècle suivant, la chanson de Fierabras était chantée en provençal et en français... » (p. 11). Deuxième moitié du XIIe siècle ou premières années du XIIIe (*Litt. fr. illustrée* par J. Bédier et P. Hazard, p. 9-11). Il y a bien la chanson connue par Ph. Mousket, le *Balan*, mais M. Bédier a expliqué les raisons pour lesquelles il ne croit pas que cette chanson ait contenu l'histoire des amours de Gui et de Floripas, invention de l'auteur du *Fierabras* (*Romania*, t. XVII, p. 42). En 1888, M. Bédier disait aussi: « On ne saurait beaucoup avancer après la date de 1160 la composition du *Fierabras* actuel. » Mais en fait il adoptait celle de 1170. En 1901, M. Mario Roques (*Romania*, t. XXX, p. 161) parlait du dernier tiers du XIIe siècle, et la partie qui nous occupe était pour lui « une œuvre de remanieur, toute d'imagination ou d'imitation littéraire, non de tradition ».

2. M. Menéndez Pidal, qui date des environs de 1200 la rédaction conservée du *Fierabras*, mais qui reconnaît la possibilité qu'il y ait eu une forme antérieure, admet que la prière de Charlemagne qu'on trouve aux vers 1169 sq. a pu être imitée par le *Mio Cid*, qu'il date de 1140 (*Poema du Mio Cid*, « *Lectura* », p. 40-41). Le rapprochement est en effet impressionnant, mais ces deux beaux passages ont pu dériver de quelque morceau alors connu ou se modeler sur un cliché courant. Il est clair qu'on ne peut être affirmatif sur ces matières. On ne raisonne que sur des probabilités pour n'aboutir qu'à des probabilités encore moins solides.

3. Thierry d'Ardennes, Riol du Mans, Gui de Bourgogne, Olivier, Roland



Très analogue au personnage de Floripas est celui d'Esclarmonde, dans *Huon de Bordeaux*[1].

Pour obéir à l'ordre de Charlemagne, Huon, ayant pénétré dans le palais de l'*amiré* Gaudise, qui est à table, commence par faire voler la tête d'un Sarrasin assis en face, celui qui devait épouser la propre fille de Gaudise, Esclarmonde. Puis, il s'approche de la jeune fille et lui donne trois baisers.

Cele se pasme quand sent le baceler.
Dist l'amirés : « A vous fait issi mel? »
— « Sire, dist-ele, bien porai respaser » (p. 170).

Et à une autre pucel e elle fait cette confidence.

« Sa douce alaine m'a si le cœur emblé
Se jou ne l'ai anuit a mon costé,
G' istrai dou seus ains qu'il soit ajorné » (p. 170).

Huon est mis en prison.

Or vous dirai de la dame al vis clair,
Qui estoit fille Gaudise l'amiré.
Ens son lit jut et ne pot reposer;
Amors le poinst qué ne le laist durer.
Elle se lieve, que n'i pot demorer,
.I. cierge prent qu'ele ot fait embraser,
Vint a le cartre, s'a le cartrier trové
U se dormoit, por delés .I. piler,
Tot belement li a les clés emblé,
L'uis de le cartre a errant desfremé (p. 175).

Elle déclare son désir au prisonnier :

Vo douce alaine m'a si le cuer enblé,
Je vous aim tant que je ne puis durer,
Se vos volés faire ma volenté,
Consel metrai que serés delivrés (*Ibid.*).

Huon répond qu'il ne peut aimer une Sarrasine et que, s'il l'a embrassée trois fois, c'est pour obéir à Charles qui lui a imposé cette prouesse. Mais pour le reste il aime mieux mourir en prison :

Se devoie estre tos jors emprisonés
En ceste cartre tant con porai durer,
Ne quier jou ja à vo car adeser. (*Ibid.*)

1. Ed. Guessard et Grandmaison, dans *Les anciens poètes de la France*, Paris, 1860. Voir le sommaire des éditeurs. Cf. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. III, p. 753, 766 sq.; G. Paris, *Poèmes et Légendes du Moyen-Age*, p. 53 sq. (analyse détaillée).

Esclarmonde, furieuse[1], ordonne au geôlier de mettre au jeûne son prisonnier pendant trois jours. On remarquera qu'elle ne lui demandait nullement le mariage[2]. Et quand Huon, exténué par la faim, est prêt à tout, elle ne lui pose comme condition que de l'emmener avec elle en son pays :

« Se me voliés plevir et créanter
Que, se poiiés de çaiens escaper,
Vous m'enmerriés o vous en vo regné,
Par Mahomet, je ne vous queroie el » (p. 176).

Elle aussi, comme Floripas, déteste son père, sous prétexte qu'il ne croit qu'en Mahomet ;

Mais, s'il vausist Damedieu aourer
Ja ne fesisse envers lui fauseté (p. 186).

Elle propose de mener Huon et ses compagnons de prison au lit de son père :

Jou li vorroi le premier cop donner ;
Bien le porés ocire et decoper... (p. 187)

Huon proteste :

Jo Dix ne place, qui en crois fu penés,
Que vostre pere facieme ja nul mel. (*Ibid.*)

Gaudisse n'en est pas moins occis par Huon après diverses péripéties ; mais ou moins Esclarmonde n'est-elle pas en scène à ce moment. Désormais d'ailleurs, la situation se retourne d'une façon bizarre. Malgré la défense du nain Auberon, Huon, ébloui par l'orgueil, est pris d'un mauvais désir, et c'est Esclarmonde qui lui résiste :

Qui donc véist la dame duel mener,
Ses poins detordre, et ses caviax tirer,
Il n'est nus hom qui n'en presist pitié.
« Sire, dist-ele, merchi, por l'amor Dé !
Atandés tant que m'arés espousé ! »
— « Dame, dist il, non ferai, en non Dé ! »

Adont le prist, et si l'a acholé ;
V lit se coucent sans point de l'arester :
De le pucele a fait se volenté (p. 202).

Une tempête (car ils sont à ce moment en mer) s'élève et ils se trouvent séparés. Esclarmonde tombe au pouvoir de

1. De quoi est capable une Sarrasine en courroux, Alfamie nous en donne une preuve dans la *Chanson d'Otinel* (même vol.) quand elle fait attacher à un pieu et torturer le pauvre Ogier.

2. Contrairement à ce que dit G. Paris, *op. cit.*, p. 57.

Galafre, qui l'épouse: mais elle lui raconte qu'elle a fait un vœu à Mahomet

> Desc' a .II. ans ne puis en lit entrer
> Là où uns hom gise, par verité (p. 206).

Et il la laisse tranquille. Les deux amants finissent d'ailleurs par se réunir, et c'est le pape qui les marie. Il est vrai qu'elle n'est pas au bout de ses peines, puisque, de retour à Bordeaux, Huon est victime des machinations de son propre frère qui veut le faire condamner à mort par Charlemagne. Tout s'arrange au mieux, grâce au pouvoir magique du nain Auberon.

Les éditeurs de ce poème le datent de « l'époque où la veine héroïque commençait à s'épuiser.. la fin du XIIe et les premières années du XIIIe siècle » (p. II); « à la fin du XIIe siècle, de 1180 à 1200, dix ans plus tôt ou plus tard, si l'on veut » (p. VIII). En tout cas, comme ils notent encore, il y est fait une claire allusion[1] dans la Chronique d'Aubri (ou Alberic) de Trois fontaines, qui s'arrête en 1241 Quant à la version dont Wolf soutient l'antériorité et qui n'est connue que par quatre fragments d'une version néerlandaise du XIVe ou XVe siècle, nous n'en pouvons rien tirer en ce qui concerne le personnage d'Esclarmonde, puisque « les fragments conservés... se rapportent à la dernière partie du récit, au retour de Huon après ses exploits en Orient et à la trahison de son frère Girard. » (p. IX). Les mêmes érudits ajoutent: « Il en existe une autre (néerlandaise), aussi en vers et complète, que M. Ferdinand Wolf a fait connaître dans son précieux mémoire déjà cité[2]. Cette seconde version n'est, à ce qu'il paraît, qu'un abrégé assez sec du récit primitif... M. Wolf l'a comparée, chapitre par chapitre, au poème que nous publions et au roman en prose. » Et ils renvoient à la publication du savant allemand.

« Cette jeune fille sarrasine, qui s'éprend d'un chevalier

1. Léon Gautier, *Epopées françaises*, t. III, p. 732) pense que l'allusion a trait à une autre rédaction, et il place le poème existant dans le premier tiers du XIIIe siècle « La légende de Huon ne renfermait pas originairement le récit de ses aventures en Orient. C'est le poète du XIIIe siècle qui s'est amusé à les y introduire » (p. 733).

2. *Über die beiden wiederaufgefunden Niederländischen Volksbücher von der Kœniginn Sibille und von Huon von Bordeaux*, dans le t. VIII des *Mémoires de l'Acad. imp. de Vienne* (1857).



chrétien, est un type commun à une quantité de chansons de gestes. C'est l'Esclarmonde d'*Huon* de Bordeaux, la Floripas de *Fierabras*, la Maugalie de *Floovant* ». J'aurais pu me contenter de citer ces lignes de M. Paul Meyer (*Girard de Roussillon*, p. 76, note), déjà reproduites par M. Bédier (*Lég. épiques*, t. III, p. 173)[1]. Mais il y avait intérêt à pousser la comparaison, et à rappeler des dates. M. P. Meyer cite encore (même note) cette légende latine qu'on trouve dans le *Livre des Bouillons* (Bordeaux, 1868, p. 473-483) et d'après laquelle la fille du Soudan, Femie, s'éprend de Senebrun, prisonnier de son père, s'enfuit avec lui, et, baptisée, l'épouse. Il s'agirait là d'ailleurs d'un texte tardif, du XIVe siècle[2]. M. Bédier

1. Cf. G Paris, *L'Épopée* (p. 133 des *Mélanges de litt. franç. du Moyen-Age*) : « ... le fait général de l'amour d'une princesse étrangère pour le héros national, auquel elle facilite ses entreprises, pour lequel elle sacrifie sa famille, sa patrie et sa religion, et dont elle devient la femme, se retrouve dans toute la littérature européenne : les aventures de Médée avec Jason, d'Ariane avec Thésée, nous en offrent les plus anciens exemples. »

2. Dans cette histoire de Senebrun, ou Cenebrun, comte du Médoc, un détail rappelle la légende des Infants de Lara ; c'est, en effet le père lui-même qui met à la disposition du prisonnier, afin de le convertir, sa propre fille et deux servantes, qui toutes trois connaissent le français, et il y met de l'insistance : « Soldanus igitur mandavit et rogavit Cenebrunum quod bis vel ter, vel plus, si vellet, in septimanam filiam suam visitaret... »

« Te feliciter liberabo, ac tecum recedam, si me velis ducere in uxorem », c'est par ces mots que la jeune fille s'engage à délivrer le prisonnier, et ils rappellent assez les termes de la *Chronique léonaise* L'élément comique ne manque pas plus que dans les chansons de geste. Lorsque le Sultan demande à sa fille où en est l'affaire (lorsqu'elle a déjà échangé les promesses avec le comte), elle répond : « Feliciter, sed aliquantulum durus erat »

Cette aventure, qui n'est localisée que d'une façon absurde dans le temps, l'est d'une façon précise quant au lieu où les héros vécurent ensuite Il s'agit du Médoc, de Lesparre, de Soulac, où il y a encore une basilique, jadis bénédictine, et à quelques kilomètres duquel, vers le sud, au lieu dit Grayan, on trouve une croix de carrefour, très ancienne, avec coquille de saint Jacques sculptée. Cette espèce de péninsule était sans doute en dehors de la route des pèlerins, qui passait par Blaye, d'où selon certains guides (*La nouvelle Guide des Chemins*, 1583, *Les Chansons des pèlerins de S Jacques*) l'on s'embarquait pour faire par mer un trajet de 7 lieues jusqu'à Bordeaux Voir le *Pèlerinage d'un pays in picard à Saint Jacques de Compostelle au commencement du XVIIIe siècle* (Montdidier, 1890), publié et annoté par le baron de Bonnault d'Houët (p 31, 179, 186), ou encore *The way of Saint James* by Georgiana Goddard King (*Hispanic Notes und Monographs*, 1920), t. III, p. 601 et 606, où ces itinéraires sont reproduits du même ouvrage. Mais sans parler de Bordeaux, je note que le narrateur s'intéresse à Blaye et même à l'Entre-deux Mers (*Inter duo Maria*), c'est-à-dire le pays entre Garonne et Dordogne. Les relations avec Bordeaux et même Blaye avaient pu amener en Médoc les légendes relatives au fameux pèlerinage, même s'il n'y avait eu des pèlerins locaux. Il n'est donc pas étonnant que de proche en proche celle de « la femme qui délivre le prisonnier » ait pu être exploitée par un clerc du Médoc et adaptée à l'histoire du pays : ce n'est au fond qu'un exemple, un cas entre cent autres possibles de la diffusion constatée dans les chansons de geste elles-mêmes ; mais il est curieux de la constater dans cette langue de terre relativement isolée.

cite de son côté (*Romania*, t. XVII, p. 47) la *Prise d'Orange:* « La belle Sarrasine Orable aime Guillaume; elle lui ceint de ses mains la propre épée de son mari Thiébaut d'Escler, et fournit aux deux autres Français des hauberts, des épées des écus et des heaumes. Les barons sont pourtant réduits à l'impuissance et jetés dans une prison; mais Orable vient les y retrouver et promet de se faire chrétienne et de les délivrer si Guillaume consent à l'épouser. Guillaume accepte de grand cœur; mais Orable est contrariée dans ses intentions parce qu'elle est enfermée dans la même prison que les Français: là, parmi les crapauds et les serpents, Guillaume peut à son aise lui déclarer son amour... Mais comme Orable sait un souterrain qui conduit de la prison au Rhône, l'un des chevaliers peut s'échapper et chercher du renfort... les prisonniers sont délivrés, et, comme de juste, Orable convertie épouse Guillaume au Court Nez, qui devient Guillaume d'Orange». « *La prise d'Orange* dans sa rédaction actuelle, ne paraît pas antérieure au XIIIe siècle », déclare Léon Gautier (*Les Épopées françaises*, t. IV, p. 392), qui ajoute cependant : « il a certainement existé une rédaction plus ancienne de la *Prise d'Orange*... intimement liée avec une ancienne rédaction des *Enfances (Guillaume)*; les deux poèmes n'en faisaient qu'un. » (Cf *ibid.*, p. 282.) Seulement, l'époque de cette rédaction plus ancienne est impossible à fixer.

« Ce sont ces mêmes données, c'est ce même ensemble de situations qu'on retrouve dans les chansons d'*Élie de Saint Gilles*[1] », dit encore M. Bédier (*Romania*, t. XVII, p. 47) Avec cette différence que Rosamonde n'épousera pas Élie, à qui elle a sauvé la vie; en effet, quand on la baptise, c'est lui qui la tient sur les fonts baptismaux, ce qui crée entre eux une parenté prohibitive. Du reste, quand elle a proposé au chevalier de l'épouser, il a d'abord, comme Gui de Bourgogne dans *Fierabras*, refusé, mais plus grossièrement :

Par la foi que vous doi, fole cose est de feme[2].

Quand il se ravise, il est trop tard.

1. L'observation de G. Paris, reproduite à la note 1 de la page précédente, a précisément trait à cette chanson.

2. Voir l'analyse donnée par M. Reynaud dans son édition (*Soc. des anc. textes français*, 1879).

Cette chanson est du XIIIe siècle, nous dit l'éditeur (p. XIX), mais elle ne serait que le remaniement d'une autre du XIIe, où Élie épousait Rosemonde, comme dans l'*Élissaga* (p. XXXVIII).

C'est donc en somme la répétition indéfinie du même thème. « Dans la *Mort Aimeri*, c'est toute une armée de pucelles qui se fait baptiser; dans *Aspremont*, c'est la païenne Anseline qui se fait chrétienne pour épouser Naime de Bavière; et sans cesse le même lieu commun reparaît, dans les *Enfances Guillaume*[1], dans la *Prise d'Orange*, dans *Ernaut de Beaulande*, dans *Renier de Genes*[2], dans la *Prise de Barbastre* » (Bédier, *Romania*, t. XVII, p. 49).

Dans *Fierabras*, quand Floripas demande au geôlier Brutamont de la laisser parler aux prisonniers français, il lui répond :

> Souvent voit on grant mal par fame alever.
> Encor me membr il bien du caitif Aymer,
> Cil qui ocist l'aufage a son branc d'acier cler;
> Et sa mollier se fist bauptizier et lever,
> Et Aymer le prinst à mollier et à per... (p. 63[3]).

Plus loin, quand Floripas demande à son père de lui confier les Français en attendant qu'ils soient suppliciés, Sortinbrans de Conninbres crie à l'amirant (p. 83):

> Veus tu donc cuer de fame essaier n'esprouver?
> Du rice [duc Milon[4]] vous devroit ramembrer
> Qui tant nori Girart[5] qu'il ot fait adouber:
> Puis li tolli sa fille, Galiene au vis cler,
> L'enfant Garsilium en fist desireter...

Ces deux passages cités par M. Bédier (*Romania*, t. XVII, p. 45) montrent que le thème n'était pas neuf. Le premier fait allusion à une chanson disparue; le second au *Mainet*.

Un trait qui ne peut manquer de frapper dans les chansons françaises, c'est la complaisance avec laquelle le poète s'étend sur les charmes des héroïnes. Il y a là un élément sensuel extrêmement significatif. Il manque totalement dans le *Fernán*

1. Cf. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, t. IV, p. 295 sq.
2. Cf. plus haut, p. 118, n. 1.
3. Ed. Kroeber et Servois.
4. D'après un ms.; *Chailemaine* d'après un autre (p. 195). G. Paris lit *Charlemaine*.
5. *Galafres*, selon G. Paris.



González, car l'équipée de l'archiprêtre n'y est qu'un épisode, fort grossier assurément, et fort réaliste, mais sans gauloiserie, sans piquant, on peut dire même sans grâce. Ce n'en est d'ailleurs que plus expressif, par on ne sait quoi de farouche et brutal; c'est plus sévère, plus archaïque et plus noble. Peut-être cette considération nous disposerait-elle à attribuer au poème, sinon dans la forme où nous le connaissons, du moins dans celle qu'il a eue auparavant, une inspiration vraiment originale. Mais le *Fernán González* appartient par sa forme à une école poétique cléricale; et l'on comprend que le *mester de clerecía* qui avait célébré saint Dominique de Silos ou le saint Sacrifice de la Messe n'ait pas été profané par des descriptions comme celles que les jongleurs servaient à nos pères.

Qu'on voie dans *La Destruction de Rome* le portrait de la belle Floripas (v. 254-262).

Ses crins sur ces epaules plus lusoient d'or mier,
Sa char out bele et blanke plus que noifs en fevrier
Les oes avoit plus noirs que falcon montenier,
Et le colour vermaile con rose de rosier,
La bouche bien seant et douce pour baisier.
Et les levres vermailles come flour de peskier;
Les maineles out dures com pomme de pomnier,
Plus blanches que noifs que chiet apres fevrier:
Nuls hom ne porroit ja sa grant bealte preisier.

Inutile de reproduire ici celui qu'on trouve dans le *Fierabras* même (p. 61): M Bédier le donne tout au long; mais en voici un troisième (dans le même poème, p. 181), tracé au moment où l'on baptise la jeune femme :

La pucielc despoullent, voiant tout le barné.
La car avoit plus blance que n'est flours en esté;
Petites mameletes, le corps grant et plané:
Si cheveil resambloient fin or bien esmeré.
A mains de nos barons est li talens mués.
L'emperes méismes en a .i. ris jeté:
Pour tant s'il ot le poil et canu et mellé,
Si éust il mout tost son courage atorné.

Dans le *Mainet* fragmentaire du XIIe siècle (*Romania*, 1875, t. IV, p. 312 et 334), nous voyons Mainet et ses trois com-

pagnons passer la nuit « dans les chambres des pucelles, chacun avec sa mie. »

> Galiiene la bele vers Mainet se presente,
> De lés lui se coucha en sa cemise saingle :
> Biau pechié peust faire se sa foi vausist fraindre,
> Mais il nel vausist faire por a tollir un membre.

Assurément, c'est de la vertu, chez le héros, mais l'auteur n'a pas l'imagination chaste. Encore une fois, nous sommes loin du *Fernán González*.

III

Je renverrai, à présent, à l'article de M. Menéndez Pidal cité plus haut :

> La *Crónica Najerense* es la primera que atiende con persistencia al canto de los juglares, en lo cual es también precursora insigne de la *Primera Crónica general*, dándonos la versión arcáica de casi todos los mismos relatos poeticos que ésta acogió más de uno siglo después (*Rev. Fil. Esp.*, 1923, p. 336).

Ces *cantares* seraient ceux de « Fernán González », de « La Condesa traidora » (femme du comte Garci Fernández), de l' « Infante García », de « Los hijos del rey Sancho de Navarra », de « Sancho el Fuerte [1] ». Tout un ensemble imposant, résultat d'une effervescence, apparemment très active et très générale.

> ... Y su principal interés lo ofrece para la historia de la poesía castellana, ya que esa Crónica nos ofrece el primer repertorio de temas heroicos, compuesto de los mismos asuntos que después por Alfonso el Sabio, y casi en tanta abundancia como en ésta se volvieron a tratar (p. 350 [2]).

1. Les passages correspondants, qui constituent une bonne partie des additions de la Chronique léonaise aux textes d'Albelda, Sébastien (Alphonse III), Sampiro, Pelayo, etc., se trouvent imprimés dans mon édition en plus gros caractères et entre < >. Une édition nouvelle paraîtra prochainement dans la *Biblioteca latina medii aeui* (fasc. III).

2. Je disais moi-même dès 1914 (*Bull. hisp.*, p. 30-32) : « Quelle que soit la date où fut rédigée ou compilée cette chronique, une chose me paraît certaine, c'est que déjà à cette époque, la légende avait ajouté ses broderies à l'histoire des événements qui s'étaient passés durant le court règne de Sancho II. Le curieux dialogue qu'échangent ce roi et Rodrigue Campéador (§ 7), le combat de celui-ci contre quatorze Léonais (§ 9), semblent bien des épisodes d'épopée.. Au moment où écrivait l'auteur, l'histoire s'était déjà compliquée d'épopée, mais... l'épopée n'était encore ni fixée ni complète » Fixée, M. Menéndez Pidal pense qu'elle l'était déjà, quoique d'une façon non définitive.

Mais s'il en est ainsi, on admettra sans doute que l'éclosion, peut-être non simultanée d'ailleurs, de toutes ces épopées primitives, devait s'être produite à une époque assez antérieure; il faut que leur diffusion ait eu le temps de se réaliser pour que le chroniqueur ait pu les connaître, les transcrire toutes ainsi, quelques-unes avec des détails relativement abondants, et en faire état comme de récits historiques[1]. Cela nous reporte au début du XIIe siècle, en tout cas avant l'avènement d'Alphonse VIII (1158), au temps d'Alphonse VII, peut-être même de Doña Urraca (1109-1125); c'est-à-dire que nous touchons presque au règne d'Alphonse VI lui-même, qui figure dans une de ces épopées, le plus longuement et complaisamment résumée. Cette époque primitive de l'épopée, M. Menéndez Pidal, pour son compte, la date d'avant 1140 (*Poesía juglaresca y juglares*, p. 313).

Dès avant ce temps, probablement, les jongleurs racontaient comment « Fernán González fut fait prisonnier avec ses fils à Cirueña dans l'église de saint André apôtre, par le roi de Pampelune, García Sánchez, amené à Pampelune, puis à Clavijo, puis à Tobia; et comment Sancha, sœur de ce roi, ayant lié, à l'insu de son frère, conversation avec le comte prisonnier, le délivra après qu'il eût fait le serment de l'épouser si elle le tirait de là: et il tint parole ».

Le *cantar* identifiait-il la Sancha qui délivra le comte avec la fille de Sancho Abarca, veuve d'Ordoño II (ou d'Ordoño III), veuve ou ex-femme d'Alvar Harrameliz? Outre que ces détails ont un aspect assez peu épique, je crois avoir montré (*Bull. hisp.*, 1922, p. 276, et 1923, p. 196) comment le rédacteur de la Chronique léonaise (moine de Nájera ou d'ailleurs) les a empruntés à des généalogies qui, elles, paraissent ignorer complètement les circonstances du mariage. Ils sont l'apport d'apparence sûre, mais en réalité mal adapté, de l'historien qui veut préciser et qui se trompe. Le reste, c'est la légende; c'est, comme veut M. Menéndez Pidal, l'épopée.

Si c'est l'épopée, quoi d'impossible à ce que l'épisode le plus

1. Exactement comme devaient le faire au XIIIe siècle les auteurs de la Chronique générale.

saillant et le plus romanesque ait pu de bonne heure, par la route des pèlerins, qui passait par Nájera, et non loin de Cirueña, de Clavijo et de Tobia, être connu, directement ou non, par ricochet sans doute, des auteurs de chansons de geste, aussi bien ceux du *Girart de Roussillon*, du *Floovant,* du *Fierabras*, du *Huon de Bordeaux*, de l'*Hernaut de Beaulande* et de tant d'autres qui ont pu se le passer comme à la chaîne, que de ceux du *Mainet* français et des *Mainetes* espagnols; de telle manière qu'on est en droit de supposer que ce thème de la femme qui délivre le prisonnier moyennant promesse de mariage, thème très ancien, classique depuis Sénèque et sans doute avant lui, est entré dans l'épopée par l'épopée primitive de Fernán González.

IV

L'histoire romanesque de Fernán González et de Doña Sancha nous rappelle naturellement Lancelot tiré de la prison de Méléaguant par la propre sœur de celui-ci, laquelle agit ainsi en haine de son frère, — et il prouve sa reconnaissance en la sauvant du supplice du feu (cf. F. Lot, *Études sur le Lancelot en prose*, p. 48 et 320[1]; ou le même Lancelot, prisonnier de la reine de Sorestan, de Morgane la fée et de Sibylle l'enchanteresse, qui en veulent à sa vertu, et délivré par la fille du duc de Rochedon, à laquelle il promet d'empêcher son mariage avec le frère de ladite reine, — et il tient parole (*id.*, p. 43 et 327); ou enfin le même Lancelot, battu, jeté dans un puits, délivré par la fille de celui qui l'a ainsi traité, — et non seulement il l'empêchera aussi d'être brûlée par ses parents, mais, privilège notable, il fuit, en attendant, avec elle (*id* , p. 45 et 329[2]).

1. Fascicule 226 de la *Bibl. de l'École des Hautes Études*, 1918.

2. Voir *The Vulgate version of the Arthurian Romances edited from the manuscripts in the British Museum* by H. Oskar Sommer, vol IV, *Le Livre de Lancelot del Lac*, part II, p. 222-224; vol. V, p. 93-96, 157-160. Il vaut la peine de reproduire ici au moins le premier de ces passages :

« En cette partie dist li conte que melyagans auoit vne seror dont li contes a parle cha en arriere a qui lancelot auoit donne la teste dun cheualier quil ocist. Cele damoisele auoit grand duel de la prison lancelot. et moult forment haoit melyagant por chose quil li auoit tolue sa terre quele deuoit tenir. quar de sa mere li estoit eschaoite. fors seulement vn chastel ou elle estoit Ne melyagans nestoit ses freres que dune part quar il nauoient mie vne mere. Et pour chou le haoit elle que il lauoit toute desheritée outre la volente le roy baudemagu. Quant la tour fut faite

Remarquons d'ailleurs que dans aucun de ces cas la condition du mariage n'est posée par la jeune femme intéressée : pareille préoccupation est étrangère aux héroïnes du *Lancelot*, comme, en général, à toutes celles de la *Table Ronde*. L'amour, elles l'aiment sans tant de cérémonies. Toutefois, dans « le Livre d'Arthur », appelé improprement *La Morte d'Arthure*, rédigé par Thomas Malory (ou Malorye, ou Maleore) en 1469 ou 1479, M. Gaston Paris, *Romania*, t. XII, 1883, p. 501, relève un épisode qu'il analyse ainsi (Méléaguant a fait tomber Lancelot dans une chausse-trape) :

Lancelot est visité dans sa prison par une demoiselle qui lui offre de le délivrer s'il veut l'aimer ; il s'y refuse absolument, malgré la mort et même la honte qu'elle lui annonce s'il n'est pas au rendez-vous le jour du combat. Enfin, ce jour-là même, elle lui propose de le délivrer s'il lui donne seulement un baiser. Il y consent, sort de la prison, prend et selle un cheval, et galope vers Westminster. Geneviève allait être brûlée, car Méliaguant réclamait son dû, puisque Lancelot ne paraissait pas.

[la tour qu'il avait fait construire pour y mettre Lancelot, p. 222)] si se pensa que melyagans ne lauoit faite se pour lancelot non enmurer & elle auoit norri la femme au serf qui la tour gardoit. et si lauoit mariée & moult de bien fait. Si se pensa que se elle le pooit deliurer de sa prison quil le uengeroit miex de melyagan que nus hom. Lors sen uait a la femme au serf et li fist greignor bien que elle onques mes ne li auoit fait. et se herberga en la maison qui estoit al pie del mares ens el chemin. elle se prinst bien garde que nus no le peust aperchenoir. si regarda comment li mengiers fu aportes a lancelot. Lors en ot elle si grand pitie que elle en plora moult tenrement. Et dist a soi mesme que si elle en quidoit morir se en geteroit lancelot se elle pooit. Car trop seroit grans domages se li mieldres cheualiers del monde moroit en si male prison.

» La nuit quand il furent endormi laiens, la damoisele apareilla son afaire en vne cambre ou ses pucelles gisoient Et quant elle sut que il furent tout endormi, si sen vint a la nef et puis entra ens & vint a la tor et trouua le paneret a coi on enuioit lancelot a mengier. Et quant elle y fut uenue, si oy lancelot qui se complaignoit et se doulousoit de la grant prison ou il estoit et [de] le grant malaise que il auoit... lors hurte la damoiselle le paneret, et lancelot qui tost s'en aperchoit se lieue et [s']en vient a la fenestre et mest hors sa teste tant comme il puet. Et il demande qui est ce la. lou sui fait elle vostre amie qui moult sui dolante de vostre trauail. Et tant men a pese que iou me sui mise en aueuture de mort pour vous deliurer.

» Quant lancelot entend la parole de la damoisele si est en si lies que a peines pot il nul mot respondre de la grande ioie quil en a. Et elle loie vne grande corde a la menue qui pendoit au paneret et . j . pic auec. Et lancelot le traist amont moult uistement. Et puis si prend le pic as. ij. mains si depiece la fenestre tant quil en puet bien issir. Puis attacha la grosse corde par dedens. et puis si descent aual le plus coiement quil puet. et ist hors del marois. Si sen uait lancelot couchier en une cambre. et la damoiselle a[s]sez pres de lui Et au matin si tost comme il aiorna se leua lancelot & uesti de la meillor robe que la damoisele eust. et monta sour j. palefroi et lamena la damoiselle en tel maniere voiant tous ceuls de laiens... Et quant la damoisele vient a son chastel, si demanda a lancelot comment il li estoit. Et dist bien dieu merci Et elle li donna quamque mestiers li fu. et il en auoit moult grand mestier. quar assez auoit este en male prison. »

Mais nous ne savons à quelle date a été imaginé cet épisode; et, d'une façon générale, si nous tournons nos regards vers les romans de la *Table ronde*, n'oublions pas les conclusions de M. F. Lot, pour qui « le *Lancelot* et ses suites ne peuvent avoir été écrits avant 1214 au plus tôt » (p. 135); et si, pour l'épisode de Méléaguant, nous remontons au *Conte de la Charrette* en vers de Chrétien de Troyes et de Godefroy de Lagny (*id.*, p. 404) cela nous conduirait au plus haut à l'année 1164 (*id.*, p. 131).

Une chose reste cependant possible, bien entendu, c'est que, soit des rédactions plus anciennes, soit quelques-uns des thèmes légendaires que nous trouvons dans le Lancelot, aient été connus de notre interpolateur d'une façon plus ou moins directe. Mais cela c'est de l'hypothèse pure.

Pour ce qui est du Poème, il est clair que la date de 1250 qu'on lui assigne nous donne plus de jeu. Mais le thème du prisonnier délivré par la fille ou la sœur de celui qui le retient était fourni par la Chronique léonaise, qui ajoutait la circonstance de la promesse de mariage. Il n'y a donc pas de raison pour chercher ailleurs. L'histoire, légendaire ou non, qui se trouve consignée dans ce texte latin, était certainement déjà connue et fixée alors. Quand les Espagnols purent lire dans leur langue l'histoire de Lancelot, c'est-à-dire dès le début du XIVe siècle au plus tard, semble-t-il[1], ils purent reconnaître dans la sœur de Méléaguant[2] une imitatrice de la sœur (ou fille) du roi García, et se dire que l'aventure n'était pas neuve. Et quand ils virent d'autres demoiselles délivrer encore le même Lancelot, avec des variantes d'ailleurs, et des conséquences diverses, ils purent penser que le thème était heureux et fécond, mais que l'auteur le reprenait bien souvent.

V

N'avons-nous, dans toutes ces chansons de geste, dans l'histoire de Cenebrun, dans le *Lancelot*, qu'un lieu commun des vieux contes « un lugar común de la poesía narrativa », comme

1. Cf. Entwistle, *The Arthurian Legend in the Lit. of the Span. Pen*, p. 191, 212.
2. Je n'ai pu vérifier si l'épisode se trouve bien dans le ms. 9611 de la Bibl. Nac. qui contient le *Lanzarote de Lago*, mais M. Entwistle semble le dire, p. 193.

disait M. Menéndez Pidal en 1899 (*Homenaje a Menéndez Pelayo*, t. I, p. 472)? L'emprunt, certes, n'est pas évident a priori : il ne peut l'être en pareille matière. Mais c'est un peu une question d'espèces. Ce thème, nous le retrouvons, délicieusement rajeuni dans le *Cautivo* de Cervantes, et il y a bien des chances pour que l'auteur du *Don Quichotte* n'ait pas été le chercher dans *Fierabras*, ni dans *Girard de Roussillon*, ni dans le *Lancelot*, ni dans le *Fernán González*. Mais l'histoire qu'il raconte, ce n'est pas un lieu commun de l'histoire littéraire, c'est un roman fait avec de la réalité, par un homme qui a vu et vécu celle-ci. Il en allait sans doute autrement pour ces jongleurs dont l'imagination et la mémoire étaient seules en jeu. Il n'est donc pas imprudent de supposer que la donnée romanesque consignée par la Chronique léonaise, enrichie à Nájera, ait pu être connue sur la chaussée des pèlerins qui passe par cette ville, tout comme le motif de la fille du comte Julian, relaté avec moins de détails encore par la même Chronique comme par la chronique dite de Silos, a pu être révélé au jongleur d'*Anseis de Cartage*[1], grâce aux récits, en prose ou en vers, qui couraient dès lors par les chemins et dont ces chroniques elles-mêmes nous ont gardé l'écho, à jamais fixé en un moment de leur évolution.

Le thème de « la femme qui délivre le prisonnier » aurait même histoire : germe d'épopée, le plus riche peut-être qui ait percé dans les littératures européennes.

GEORGES CIROT.

1. Conformément à l'opinion émise déjà par Gaston Paris dans son *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 494, Menéndez Pelayo dans ses *Origines de la Novela* (t. I, p. CXXXIV) indique en passant que l'*Anséis de Cartago* reproduit la légende de D. Rodrigue et de la Cava. M. Bédier, au t. III (p. 142) de ses *Légendes épiques*, expose à son tour comment « en des circonstances qui le font presque innocent » Anséis déshonore Leutisse, fille de son vieux conseiller Ysoré qui la lui a confiée, et comment Ysoré à son retour, dissimule sa colère et va chez le roi sarrasin Marsile préparer sa vengeance en provoquant celui-ci à la guerre. Si bien qu'à la base du poème français il y a une légende espagnole, comme le remarque cet érudit (p. 152). « Un juglar francés tomó ese episodio (de la hija de Julián, falso consejero del rey) como capital para componer la chanson de *Anseis de Cartage*. Esta *chanson* se conserva hoy en una redacción de comienzos del siglo XIII, pero que no es sino refundición de otra forma anterior perdida ; en el siglo XII, pues, la deshonra de la hija de Julián se contaba, no sólo en la seca *Crónica Silense*, de donde ninguna impresión artística podía sacar un juglar francés, sino en una forma literaria, y ésta circulaba en el Norte de España, en las tierras de Burgos o de León, cruzadas por el camino de peregrinación a Santiago, que es la España por donde viajó el juglar de *Anseis*. » Men. Pidal, *El Rey Rodrigo en la literatura* (1925), p. 43, et *Floresta de leyendas heroicas españolas*, p. 64.



EL ABENCERRAGE

D'APRÈS DIVERSES VERSIONS PUBLIÉES AU XVIe SIÈCLE[1]

Les amours de l'Abencerrage Abindarráez le jeune et de la belle Xarifa ont été racontées à plusieurs reprises au xvie siècle. Les deux versions les plus connues de cette histoire ont été publiées l'une en 1561, à Valladolid, dans la seconde édition de la *Diana*, l'autre en 1565, à Medina del Campo, dans un volume de mélanges qu'Antonio de Villegas avait réunis ou composés. Elles ont été étudiées et comparées l'une avec l'autre dans le *Bulletin Hispanique*, t. XXI, p. 143-166.

Depuis cette étude, M. le duc de Medinaceli, avec la libéralité d'un grand seigneur qui allie le goût des bonnes lettres aux obligations de son rang, a bien voulu offrir au *Bulletin Hispanique*[2] la photocopie d'un livre dont il possède le seul exemplaire connu. L'ouvrage, déjà décrit par Gallardo, dans son *Ensayo de una Biblioteca española de libros raros y curiosos*, t. I, col. 357, n° 327, s'intitule ainsi :

¶ PARTE DE LA CORONICA/ del inclito infante don Fernando que ga/nó a Antequera. En la qual trata como / se casaron a hurto el Abendaraxe Abin/darraez, con la linda Xarifa, hija del alcay/de de Coyn. Y de la gentileza y libera/lidad que con ellos vsó el noble caualle/ro Rodrigo de Narbaez Alcayde de / Antequera y Alora, y ellos con el.

L'exemplaire du duc de Medinaceli, auquel manque près de la moitié des feuillets, a été publié en fac-similé réduit dans

1. [Nous sommes heureux de pouvoir publier cet article, dont la mise au net a été faite par M. Paul Mérimée sur le brouillon laissé par son père, et que nous avions demandé à l'auteur en lui communiquant les photocopies qui nous ont servi pour le fac-similé ici transcrit. G. C.]

2. [Par l'entremise de D. Antonio Paz y Mélia, qui avait, du reste, demandé, avec sa modestie bien connue, qu'il ne fût pas question de lui en l'occurrence.]

le tome XXV du *Bulletin Hispanique*, p. 172-173 et planches III-X. Il serait superflu de le décrire longuement, mais il est indispensable d'en transcrire le texte, depuis si longtemps ignoré [1].

I. — Le texte de la « Parte de la Coronica ».

[F. 1 r.] Parte de la corónica del ínclito infante don Fernando que ganó a Antequera. En la qual trata como se casaron a hurto el Abendaraxe Abindarráez con la linda Xarifa, hija del alcayde de Coyn; y de la gentileza y liberalidad que con ellos uso el noble cauallero Rodrigo de Narbáez, alcayde de Antequera y Alora, y ellos con él.

Al muy noble y muy magnífico señor, el señor Hierónymo Ximénez Dembún, señor de Bárboles y Huytura, mi señor.

Como yo sea tan affectado seruidor de vuestra mercerd, muy noble y muy magnífico señor, como de quien tantas mercedes tengo recebidas, y a quien tanto devo; desseando que se offreciesse alguna cosa en que me pudiesse emplear para demostrar y dar señal dêsta mi affición; auiendo estos días passados llegado a mis manos esta obra, o parte de corónica, que andaua oculta y estaua inculta creo a falta de los escriptores, procuré con fin de dirigirla a vuestra merced, lo menos mal que pude sacarla a luz, enmendando algunos deffectos dêlla, porque en parte estaua confusa y no se podía leer, y en otras estaua defectiua, y las ora[F. 2 r.]ciones cortadas, y sin dar conclusión a lo que trataua. De tal manera que, aunque el processo era apazible y gracioso, por algunas impertinencias que tenía, la hazían insípida y dessabrida. Y hecha mi diligencia como supe, comunicada [2] algunos mis amigos, y paresciόme que les agradaua. Y assí me aconsejaron y animaron a que la hiziesse imprimir, mayormente por ser obra acaescida en nuestra España, la qual caresce de cosas de aquesta qualidad mas por defecto de escriptores que de quien las aya obrado. Como vuestra merced, a quien las Musas son tan familiares, tuue entendido, y no atreuiéndome [3] con mi flaca barquilla passar tan alta ribera como es la de los detractores sin el favor de quien puede illustrar qualquier peregrino ingenio, atrevíme a arrimarla al amena sombra de vuestra merced, debaxo de cuyo amparo gozasse del fauor que por

1. [Pour la ponctuation, l'accentuation et les majuscules, nous suivons, en la systématisant, la transcription qui nous a été remise, et qu'il sera facile de comparer avec le fac-similé publié par nous.]

2. [Au-dessus de la ligne, ajouté sans doute après coup, mais visible sur la photographie : *a*. Cf. p. 55.]

3. [Peut-être vaut-il mieux supposer une faute d'impression (*tuue* pour *tuuo*) et ponctuer ainsi : « ...de quien las aya obrado, como vuestra merced, a quien las Musas son tan familiares, *tuuo* entendido; y no atreuiéndome... »]

mi flaca Musa no [F. 2 v] merescía serle comunicado. Suplico a vuestra merced húmilmente, imitando al sol, el qual sin distincion de los buenos a los no tales comunica su luz, resciba esta obrezilla por suya, y assí será reputada por buena, y reciba este pequeño talento de quien siempre dessea servir a vuestra merced, con aquel ánimo que se le offresce; cuya vida con augmento de estado en compañía de mi señora dona Blan de Sesse, con los amados subcessores, felicíssimamente por luengos años nuestro Señor conserve y guarde, como sus seruidores desseamos.

[F. 3 r.] *Comiença la obra.*

Dize la corónica que en el tiempo del infante don Fernando que ganó Antequera, fue vn cauallero que se llamó Rodrigo de Naruáez, notable en virtudes y hechos de armas. Este hizo muchas vezes peleando contra Moros cosas de mucho esfuerzo y valentía, mayormente en aquella impressa y guerra de Antequera donde hizo cosas dignas de mucha memoria. Sino que esta nuestra España tiene en tan poco el esfuerço por serle tan natural y cosecha, que le paresce que todo lo possible es poco. No como aquellos Romanos y Griegos, que qualquier hombre que vna vez se auenturaua a morir, toda la vida le hazían inmortal en sus escripturas y le querían deificar y trasladar en las estrellas. Hizo este cauallero en aquella guerra tanto en seruicio de su ley y de su rey que después de ganada la villa le hizo alcayde dêlla, porque pues hauía seydo tanta parte para ganalla, lo fuesse también pa[F. 3 v.]ra defendella. Hízolo también alcayde de Alora, de suerte que tenía cargo de ambas fuerças, repartiendo el año en ambas partes, y acudiendo siempre a donde auía más necessidad, aunque a lo más ordinario residía en Alora, y alli tenía siempre cincuenta escuderos hijos dalgo a los gages del rey para la defensa y seguridad de la fuerça. Y este número nunca faltaua, como los quatrocientos inmortales del Rey, porque si moría o matauan alguno, luego ponían otro. Tenían todos tanta virtud y esfuerço en su capitán que ninguna empressa les era difícil. Y ansí en todos los rebates y escaramuças que tenían con los Moros, ganaua honra y prouecho, de que andauan todos ricos y contentos siempre. Tenía el alcayde sus espías entre los Moros que le auisauan para lo que auía de hazer, y assí no perdían coyuntura en offender a sus enemigos y defenderse dellos.

Pues vna noche acabando de cenar, que hazía tiempo muy sossegado, el alcayde dixo a todos ellos aquestas palabras :

[F. 4 r.] « Parésceme, hijos dalgo, señores y hermanos, que ninguna cosa desprecian tanto los coraçones [1] y ánimos de los hombres

1. *Coraçanones*, au lieu de *coraçones*.



como el continuo exercicio de las armas, porque con la experiencia se hazen captos[1] y auisados y aprenden a tener un mismo rostro a la fortuna próspera como aduersa, de suerte que en las aduersidades el ánimo se enflaquesce ni decae, ni en las prosperidades se ensoberuece ni eleua. Y por esto está tan claro que para prouallo yo no he menester testigos estraños, siendo vosotros tan verdaderos testigos de ello como por vuestras obras ha parescido y cada día paresce. Digo esto, porque me paresce que han passado muchos días en que no auemos hecho cosa que demos muestra de nuestras personas y nuestra fama y honra se acreciente. Y sería yo dar mala cuenta de mí y del cargo que tengo, si tiniendo tan virtuosa y valiente compañía, dexasse passar el tiempo en balde. Parésceme, señores, si os paresce, pues la claridad de la noche nos combida, que sería bien dar a entender a nuestros ve[F. 4 v.]zinos que los que guardan a Alora no duermen. Agora que yo he dicho mi voluntad, hágase lo que os paresciere. » Y callando el alcayde, luego todos a vna boz dixeron que el ordenasse dèllos a su voluntad, que todos le seguirían.

Oydo esto por el alcayde y vista la buena voluntad y la affición que le tenían, dixo : « Pues hágase assí, señores, esta noche vamos solos diez de nosotros porque la fuerza quede guardada con los de más, que a ellos ya quedará tiempo para emplear otras vezes. » Lo qual a todos ellos paresció muy bien, y así luego nombrando el alcayde nueue dèllos los que mejor les paresció, aquellos nombrados luego se començaron de armar, y siendo armados y caualgando en sus cauallos salieron por una puerta falsa que la fortaleza tenía, por yr más secretos, y a poco trecho que caminaron, llegando a donde el camino en dos partes se diuidía, deteniendo el alcayde les dixo : « Ya podría ser que, yendo todos juntos por un camino, se nos fuesse la caça por el otro, si acaso la ay; [F. 5 r.] parésceme que será bien que nos apartemos y vosotros tomeys[2] este camino de la mano yzquierda, y con estos quatro tomaré estotro. Y si acaso los vnos toparen enemigos que no abasten a vencerlos, toque vno su cuerno, y a la señal acudan los otros en su ayuda. » Y quedando en esto resolutos, el alcayde tomó su camino, y los otros tomaron el suyo, y assí empeçaron a caminar.

Acaesció pues que yendo los cinco escuderos hablando en diuersas cosas, el vno dèllos que yua más delante dixo : « Teneos, compañeros, que o yo me engaño, o viene gente por este camino. » Entonces todos, parándose y escuchando con mucha atención sintieron lo mismo y metiéndose entre vnas espessuras de árboles que a vna parte del campo se hazían, oyeron cerca el ruydo y mirando hazia

1. [*Cautos*.]
2. *Temeys* dans l'original, au lieu de *tomeys*.



delante hasta poco, vieron venir por el camino donde ellos yuan, vn gentil moro en vn cauallo ruano. El moro era grande y parecía bien a cauallo; traya vestida vna marlota de carmesí y vn [F. 5 v.] albornoz de damasco de la mesma color, todo bordado de hilo de oro y plata; en la cinta traya vna hermosa cimitarra y traya vna adarga grande y el braço derecho arremangado, y en la mano vna hermosa y larga lança de dos hierros, y en su cabeça vna rica toga tunezí, que dando muchas bueltas por ella le seruía de hermosura y defensa a su persona, con muchos rapazejos de oro colgando y muchas perlas muy gruessas de que muy hermoso se deuisaua. En este hábito venía el moro mostrando muy gentil continente, y cantaua un cantar que compuso en la dulce remembrança de sus amores, que decía

Nascido en Granada
de vna linda mora,
criado en Cartama,
enamorado en Coyn
frontero de Alora.

E como traya el coraçón enamorado, a todo lo que hazía y dezía daua tanta gracia que los escuderos que le escuchauan, quasi como trasportados de verle y oyrle, herraron poco de dexarle passar. Pe[F. 6 r.]ro bueltos en sí, viéndolo llegar cerca, salieron de la emboscada al raso. Y el Moro, viéndose salteado, boluió la cabeça con gentil ánimo y continente, y aperceibiéndose aguardó lo que harían. Pues estando assí aguardando el Moro, los quatro escuderos se apartaron a vna parte y el vno dèllos solo se fué para él y entre los dos començaron escaramuçar con mucha destreza porque ambos lo hazían a marauilla bien. Mas como el Moro fuesse más diestro, dió al escudero dos lançadas, que dió con él y con el cauallo mal herido en tierra. Entonces fueron dos de los escuderos juntos para el Moro, paresciéndoles que era muy fuerte, y él començó à guardarse dèllos porque le apretaua mucho. Mas como el traya muy buen cauallo y sabía bien lo que auía de hazer, entraua y salía en ellos a su voluntad siempre que quería. Tanto que en poco espacio derribó al uno dèllos mal herido en tierra. Viendo los dos que quedauan, en tales términos a su compañero solo con el Moro y a los otros dos en tierra mal heridos, [F. 6 v.] no quisieron vsar de más gentileza. Y assí fueron los dos que quedauan contra él, de suerte que ya contra el Moro eran tres Christianos; que cada vno dellos bastaua para dos Moros, y todos juntos no podían contra aquel solo. Y assi allí se trauó una rezia escaramuça, porque ellos estauan affrontados de ver que vn solo cauallero les durasse tanto, y al Moro que le yua más que la vida en defenderse dèllos; con esto andaua la cosa muy reñida. A esta ora el vno de los escuderos dió al Moro una lançada en un



muslo, que a no ser el golpe en soslayo le huuiera muerto. Y él con rabia de verse herido boluióse contra el que le hirió, y dióle una gran lançada que le entró por los pechos un grande palmo, y dió con el en tierra a punto de muerte; assí se le quebró la lança y se vió en muy grande peligro, pero como esforçado se defendía varonilmente. En esto de los escuderos que quedauan, el vno se fue para él con muy grande ímpetu, y el otro poniendo el cuerno en la boca, le tocó muy fuertemente para dar señal a los otros que con el alcayde yuan, [F 7 r.] que les socorriessen, y luego fué ayudar a su compañero. El Moro, que se vió en tal peligro, no punto desmayado ni descuydado de lo que hazer deuía, viéndose sin lança, comenzóse a retraer a vna parte como que desmayaua; lleuando tras sí los escuderos en seguimiento, los quales pensaron que huya, y estando algo alongado de donde la escaramuça empeçó, puso con grande furia las piernas a su cauallo, y vínose al escudero que primero derribara, y como un aue se colgó del cauallo abaxo, y le tomó la lança de tierra, y con ella boluió el rostro a sus enemigos.

Rodrigo de Narváez y sus escuderos que andauan a la otra parte y oyeron la señal de los otros sus compañeros, barruntando la necessidad en que estauan, atrauessaron a grande priessa el monte y fueron a llegar a ellos. Pero Rodrigo de Naruáez que lleuaua mejor cauallo, se adelantó y llegó antes que ninguno de los otros. Y estando un poco parado mirando la batalla, quedó es [F. 7 v.] pantado del Moro, porque ya de los cinco escuderos tenía los quatro en tierra y traya al quinto ya quasi al mismo punto. El alcayde passando adelante dixo : « Moro, vente a mí, y si me vences, yo te asseguro de los demás. » Con esto el Moro se fué para él; y començaron a escaramuçar; vsando cada vno de todo su poder y destreza, duró la escaramuça muy gran rato; mas como el Moro andaua cansado y su cauallo herido en dos partes, y el alcayde hauía venido de refresco y su cauallo holgado, dáuale gran priessa, tanto que ya no se podía mantener. Mas con grande furia, viendo que en esta batalla le yua la vida y contentamiento, esforçosse mucho y dió al alcayde vna grande lançada en la adarga; el qual en rescibiendo aquel golpe, arremetió al Moro y dióle vna herida en el braço derecho; y ceuando[1] con él le trabó a braços y le sacó de la silla del cauallo y dió con él en tierra; y siendo[2] luego sobre él le dixo : « Cauallero, date por mi prisionero; sino yo te mataré. — Matarme bien puedes, dixo el Moro, que en tu poder me [F. 8 r.] tienes; mas no podría vencerme sino quien vna vez me prendió. » El alcayde no le entendió aunque bien sintió que no sin mysterío dezía aquellas palabras; y vsando en este punto de su virtud con el Moro vencido, le ayudó a leuantar, porque de la

1. [Lire *cerrando*, comme dans l'*Inventario*.]
2. *Inventario* : yendo.

herida que le dió el escudero en el muslo y de la del braço que el alcayde le dió, aunque no eran grandes, con el cansancio y grande cayda quedó muy quebrantado; y tomó de los escuderos aparejo que siempre trayan; y el mesmo le apretó las llagas, y se las ató. Y hecho esto, le hizo subir en vn cauallo de vno de los escuderos y desta manera con el preso se boluieron el camino de Alora.

Pues yendo desta manera todos juntos, después de remediadas las llagas lo mejor que pudieron, el Moro dió un gran sospiro y habló algunas palabras en su algarauía, que nadie se las pudo entender. El alcayde lleuaua los ojos puestos en él, y miraua el buen talle y disposición que tenía. Acordáuase de lo que le auía visto hazer, y parescióle que tan gran [F. 8 v.] de tristeza en un ánimo tan valiente no podía proceder de sola la causa de su prisión, ni de sus heridas, porque auía visto ser pequeñas. Y por informarse dêl más por entero le dixo : « Cauallero, mirá que el prisionero que en su prisión pierde el ánimo, auentura el derecho de la libertad. Mirá que en las guerras los caualleros han de ganar y perder, porque los más de sus trances están subjectos a la ventura; y parésceme flaqueza quien hasta agora ha dado tan buena cuenta de su esfuerço, la dé agora a tan [1] mala con vn sentimiento tan crescido como el que hazéys. Si es del dolor de las llagas, a lugar ys donde seréys bien curado. Si os duele la prisión, jornadas son de guerra a que están subjectos quantos la siguen. Y si tenéys algun dolor secreto, fiá de mi, que yo os prometo, como hijo dalgo, de guardárosle y hazer por remediarle lo que en mi fuere. » El Moro, oyendo esto al alcayde, leuantando el rostro que tenía inclinado al suelo, le dixo : « ¿ Cómo os llamáys, cauallero, que tanto sentimiento [F. 9 r.] mostráys de mi mal ? » El alcayde le dixo : « A mí llaman Rodrigo de Narváez. Soy alcayde de Antequera y de Alora. No sé si me auéys oydo nombrar. » Como esto oyó el Moro, boluió el semblante algo alegre y dixo : « Por cierto agora pierdo parte de mi quexa, pues ya que mi fortuna me fué contraria, me puso en vuestras manos. Que aunque nunca hos vi sino agora, gran noticia tengo de vuestra virtud y experiencia de vuestro esfuerço. Y porque no me tengáys por tan flaco de ánimo que creáys que el dolor de las llagas y heridas que se parecen, ni mi prisión me hazen sospirar, y también porque pienso que en vos cabe muy bien qualquier secreto, mandad apartar vuestros caualleros y hablaros he dos palabras. » Entonces el alcayde los hizo apartar; y quedando él y el Moro solos, hechando el Moro vn grande sospiro, le dixo assi :

« Rodrigo de Narváez, alcayde tan nombrado de Alora, está atento a lo que te dixere; y verás si bastan las cosas de mi fortuna

1. [Lire *atan*.]



a derribar vn coraçón de vn hom[F. 9 v.]bre captiuo como yo, y aun más fuerte. A mi me llaman Abindarráez el moço, a diferencia de vn tío mío hermano de mi padre, que tiene el mismo nombre. Soy de los Abencerrages de Granada, de los quales creo de muchas vezes abrás oydo dezir. Y aunque me bastaua la lástima presente sin acordarme de las passadas, todauía tengo por bien de contarte esto que agora oyrás.

» Huuo en Granada un linage de caualleros que llamaron los Abencerrages, que eran gloria y dechado de todo aquel reyno, porque en gentileza de sus personas, gracia de sus hechos y esfuerço de sus ánimos y coraçones se auentajauan de todos los otros caualleros, de los quales eran bien quistos de toda la gente por su muy crescida virtud. En todas las escaramuças en que entrauan, salían vencedores; en todos los regozijos de cauallerías[1] señalauan; en todo lo que dezían y hazían se auentajauan de todos los otros. Dízese que nunca huuo Abencerrage que fuesse escasso ni couarde, ni de mala disposición. Ellos inuentauan las galas y [F. 10 r.] las deuisas y trages, las discretas bordaruras.y las nueuas inuenciones. Concertauan las músicas[2] assonauan las dulces canciones, componían los lindos romances. Finalmente por ellos se podía bien dezir que en exercicios de paz y de guerra eran la mesura y delicadeza de todo aquel reyno. Nunca Abencerrage siruió dama de que no fuesse fauorescido, ni se tenía por dama la que no tenía Abencerrage por seruidor. Quiso la fortuna imbidiosa de su bien que de aquella excelencia cayessen de la manera que agora oyrás.

» El Rey hizo a dos dêstos Abencerrages, los que más valían, un notable agrauio, mouido de falsa información que dêllos tuuo. Y quísose dezir, aunque yo no lo creo, que por vengarse dêl estos dos, y a[3] instancia otros diez, que fueron por todos doze, se conjuraron de matar al Rey y repartir el Reyno entre ellos, vengando su injuria. Esta conjuración, sienda falsa o verdadera, entendida por el Rey, y queriendo poner en execución el castigo dêlla, y[4] mandó que fuessen presos los Abencerrajes. Y por no es[F. 10 v.]candalizar el reyno que tanto los amaua, acordó de hazerlos degollar luego, por que a no hazerse assí y dilatarse la justicia, nò fuera el reyno[5] poderoso de hazerla executar, porque se alborotara en su fauor no sólo la ciudad, pero todo el reyno, de que se causara vna notable sedición. Pues lleuándolos a justiciar era muy grande lástima ver los llantos que por ellos se hazían y las lágrimas que se vertían por toda

1. [Ajouter *se* comme dans l'*Inventario*.]
2. Original : *los músicas*.
3. [Ajouter *su* comme dans l'*Inventario*.]
4. [y est de trop.]
5. [Lire *Rey*?]

la ciudad, bien assí como si por todas partes se abrasara o de enemigos se entrara. Ofresciéronse al Rey grandes tesoros por sus rescates. Comunmente todos con mucha humildad por sus vidas suplicauan, mas él aun escuchar no lo quiso. Desque la gente se vió sin esperança de sus vidas, començó de nueuo a entristecerse y llorarlos. Llorauan los padres que los engendraron y las madres que los parieron; lloráuanlos enfin las damas a quien seruían; y toda la gente común leuantaua un grande y contino alarido. De manera que si a precio de lágrimas uuie[F. 11 r.]ran de comprar sus vidas, nunca murieran los Abencerrages tan miserable muerte como murieron.

» El Rey que a todo esto auía cerrado los oydos del entendimiento, mandó executar la sentencia. Y assí se hizo, que de todo aquel linage no quedó hombre que no fuesse degollado, saluo mi padre y vn tío mío a quien dizen que hallaron inocentes de aquel delicto. Bien has oydo en que paró tan buen linage y tan preciados caualleros como en el auía. Considera quanto tarda la fortuna en subir a vn hombre y quan presto lo derriba; quanto tarda vn árbol en crescer y quan presto vn viento lo derriba; con quanta dificultad se edifica vna casa y quan presto es abrasada. ¡ Quántos podrán escarmentar en cabeças de aquellos desuenturados caualleros ! pues siendo sin culpa, estando tan bien quistos no sólo en la ciudad y reyno, pero aun de su mismo rey, y siendo ellos tantos y tales sus personas, padescieron con público pregón. Sus casas fueron derribadas por el suelo, [F. 11 v.] sus haziendas y bienes confiscados, y sus nombres, que es lo peor, dados y publicados en todo aquel reyno de Granada por traydores. Resultó dêste caso que ningún Abencerrage pudiesse más biuir dentro en Granada, saluo mi padre y tío, con condición que si tuuiessen hijos, a los varones embiassen en naciendo a criar fuera de la ciudad, para que nunca más boluiesse a ella, y a las hembras en siendo de hedad, las case[1] fuera del reyno. »

El alcayde que le estaua mirando con quanta passión contaua su desdicha, le dixo : « Por cierto, cauallero, vuestro cuento es estraño, y la injuria que se hizo a essos caualleros es grande, porque no se ha de creer que siendo ellos tales acometiessen traycion. — Es como yo digo, dixo el Moro; pero aguarda y verás como desde allí todos los Abencerrages fuymos desdichados.

» Yo salí al mundo del vientre de mi madre y por cumplir el mandamiento del Rey, embiáronme a criar a una frontera de Christianos que se llamaua Cartama. Y mi padre me encomendó al alcayde de ella, con quien tenía antigua amistad. Este alcay[F. 12 r.]de tenía vna hija assi de mi hedad, sola, a quien quería más que a sí. Porque allende de ser sola y hermosíssima le costó la muger, la qual murió

1. [*Casassen*, comme dans l'*Inventario*?]



de su parto. Ella y yo en nuestra niñez siempre nos tuuimos por hermanos, porque assí nos oyamos llamar. Nunca me acuerdo en aquella hedad hauerse passado ora que no estuuiéssemos juntos : juntos nos criamos, juntos andáuamos, juntos comíamos, y beuíamos sin deferencio alguna. Naciónos dêsta conformidad vn natural amor que fué siempre cresciendo con nuestras hedades. Acuérdome que vna fiesta entrando yo en la huerta que dizen de los jazmines, la hallé junto a vna clara fuente que allí ay, compuniendo sus hermosos cabellos. Y miréla espantado de su hermosura, y viéndola paresciome a Salmacis que se bañaua en la fuente y dixe entre mí : « ¡ O quien fuesse Troco para poder siempre estar junto con esta » hermosa nimpha! » No sé como me pesó porque era mi hermana. Yo no aguardando más me fuy luego para allá; la qual quando me vió, con los sus brazos abiertos me salió a rescebir y [F. 12 v.] sentándome junto consigo me dixo : « Hermano mío, ¿ cómo me » dexaste [1] tanto tiempo sola ? » yo le respondí : « Señora mía, antes » ha gran rato que os he buscado, y nunca hallé quien me dixesse » donde estáuades hasta que mi coraçón me lo adeuinó. Mas dezid » me agora, ¿ que certinidad tenéys vos, mi bien, que seamos her- » manos ? — Yo, dixo ella, no otra más del grande amor que os » tengo y ver que hermanos nos llama mi padre. — Y si no fuéramos » hermanos, dixe yo; quisiéradesme tanto? — No veys, dixo ella, » que a no serlo no nos dexarían andar siempre juntos y solos. Pues » si esse bien be auían de quitar, dixe yo, más quiero el mal que » tengo. » Entonces ella, encendiendo su hermoso rostro en color, me dixo : « Y ¿ qué perdéys vos en que seamos hermanos ? — Pierdo a vos » y a mí, dixe yo. — No os entiendo, respondió ella con gran ver- » guença, mas a mi paréceme que sólo serlo nos obliga a amar natu- » ralmente. — A mí sólo vuestra hermosura me obliga dixe yo, que » antes esta hermandad me paresce que me refria.» Y con esto abaxando mis ojos de [F. 13 r.] empacho de lo que le dixe, vila en las aguas de la fuente al proprio como ella era. Y a qualquiera parte que me boluía, hallaua su ymagen en mis entrañas transformada tan al natural quanto a ella natura debuxó. Y dezía yo entre mi : Si yo me anegasse agora en esta clara fuente, donde veo mi señora y mi diosa, ¡quan más desculpado moriría que murió Narciso! Y si ella me amasse como yo la amo, ¡qué dichoso sería yo! Y si la fortuna nos permitiesse biuir ambos juntos, ¡qué sabrosa vida sería la mía ! Estas palabras me dezía yo a mi mismo, y pesárame infinito que otro alguno las oyera. Y diziendo esto levantéme y boluiendo las manos a unos jazmines, de que la fuente estaua rodeada, y mezclándolos con arrayhanes hize vna hermosa guirnalda, y poniéndola sobre mi cabeça boluíme para

1. Il faudrait *dexastes*, deuxième personne du pluriel. D. = dexaste.

ella coronado y vencido de su hermosura. Entonces puso los ojos en mí, a mi parescer mas dulcemente que solía, y quitándome la guirnalda, la puso sobre su hermosa cabeça. Parecióme en aquel punto más hermosa que la [F. 13 v.] Venus quando salió al juyzio de Paris sobre la mançana con las otras dos deesas, de las quales lleuó la mejoría en hermosura, y boluiendo el rostro a mí con mucha gracia sonriéndose me dixo : « ¿Qué te paresce, Abindarráez? — Parésceme, » le dixe, que acabáys de vencer el mundo, y que os coronan por » señora dêl. » Entonces leuantándose me tomó de la mano y me dixo : « Si esto fuera, hermano, perdiérades vos nada. » Yo sin le poder responder, de rendido la seguí hasta que salimos de la huerta.

Esta graciosa vida truximos mucho tiempo hasta que ya el amor por vengarse de nosotros nos descibrió [1] la cautela, que como fuymos cresciendo en edad, ambos acabamos de entender que no éramos hermanos. Ella no sé yo qué sintió dêllo al principio, mas yo nunca mayor contentamiento recebí, aunque después acá bien lo he pagado.

En el mesmo instante que fuymos certificados dèsto, aquel amor limpio y sano que nos teníamos, se començó a da[F. 14 r.]ñar y conuertir en vna rauiosa enfermedad que creo que nos durará hasta la muerte. Aqui no huuo primeros mouimientos que escusar, porque el principio de nuestros amores fue vn gusto y deleyte fundado sobre bien querer simplemente y sin cautela. Mas después no vino el mal poco a poco, sino de golpe, y todo junto. Yo tenía mi contentamiento puesto en ella, y mi alma hecha a su medida; todo lo que veya fuera dêlla, me parescía feo, escusado y sin prouecho en el mundo. Todo mi pensamiento era en ella, tanto que muchas vezes lo leuantaua a entender qual auía seydo su hazedor para adorarle por supremo bien. En este tiempo nuestros passatiempos eran diferentes de los passados, assí por estar ya diuisos de aquel contino andar juntos, como aun porque no podíamos nosotros tan a menudo comunicar nuestros ardentíssimos desseos. Ya yo la miraua con recelo de ser sentido, ya tenía imbidia del sol y tambien de los planetas que la veyan, y de la tierra que pisaua, de la cama donde dormía, de los [F. 14 v.] criados con quien communicaua, del manjar que comía, del agua que beuía, del camino por donde andaua, finalmente de todos losque la veyan; todo me hazía guera. Su presencia me lastimaua, su absencia me enflaquescia, pero creo que de todo esto en nada me era deudora porque por ygual medida me pagaua. Quiso la fortuna imbidiosa y mi desagradescida suerte de nuestra dulce vida quitarnos y de nuestro contentamiento, como agora oyrás.

« El Rey de Granada, por mejo ar en cargo al alcayde de Cartama,

1. *Descubrió.*



embióle a mandar que luego dexasse aquella fuerça, y se fuesse a Coyn, quès aquel lugar frontera de Alora, y me dexasse a mi en Cartama en poder del alcayde que a ella viniesse. Sabida esta desastrada nueua por mi señora y por mí, juzgad vos, si algún tiempo fuystes enamorado, lo que podríamos sentir. Juntámonos en un lugar secreto a llorar nuestro apartamiento, donde algunas vezes [F. 15 r.] nos acostumbramos ver a comunicar nuestras lastimadas querellas. Yo la llamaua : Señora mía, alma mía, solo bien mío, y otros dulces nombres que el amor me enseñaua. « Apartándose vuestra hermo- » sura de mí, ¿tendreys alguna vez memoria dèste vuestro cap- » tiuo? » Aquí las lágrimas y sospiros me atajauan las palabras. Yo esforzándome para dezir más malparía algunas razones turbadas de que no me acuerdo, porque mi señora lleuó mi memoria tras sí. Pues ¡quién os contara lo que ella hazía aunque a mí siempre me paresría poco ! Deziame mil dulces palabras, que aun hasta agora me suenan en los oydos. Y enfin porque no nos sintiessen, despedímonos con muy muchas lágrimas y solloços, dexando cada vno al otro por prenda vn abraçado con vn sospiro muy grande arrancado de las entrañas. Y queriéndonos partir, porque ella me vió con señales de muerte y con nescessidad de mayor socorro del que me hazía, me dixo : « Abindarráez, a mí se aparta el alma en apartarme de tí; » y porque siento de tí lo mis[F. 15 v.]mo, yo quiero ser tuya hasta » la muerte. Tuya es mi alma; tuya será mi vida y mi honra y mi » hazienda. Y para confirmacion dèsto, allegada que sea en Coyn » donde agora voy con mi padre, en teniendo lugar de hablarte o » por indisposición o absencia suya, como yo lo desseo, yo te auisaré. » Yrás donde yo estuuiere, y assi yo te daré lo que solamente lleuo » conmigo, debaxo de nombre de esposo; que todo lo demás muchos » días ha que es tuyo. » Con esta[1] promessa mi coraçón se assossegó, y beséle las manos por la merced que me hazía.

Ellos se partieron otro día; yo me quedé como quien caminando por vnas ásperas y fragosas montañas se le pone el sol y viene vna escura y tenebrosa noche. Comencé a sentir su ausencia muy ásperamente y yua buscando falsos remedios a mi tristeza. Miraua las ventanas donde solía ponerse y la cámara donde solía dormir, y el jardín donde las siestas reposaua, y las aguas y fuentes donde se ba[F. 16 r.]ñaua. Y andaua todas estas y otras muchas estaciones y en todas ellas no hallaua sino representaciones de más fatiga. Verdad es que la esperança que me dió de llamarme me sostenía, y con ella engañaua parte de mis trabajos aunque algunas vezes de ver dilatar tanto mi llamamiento, me causaua muy excessiva pena. En tanto que holgara aquel tiempo que tardaua passarlo en sueño,

1. Or. : *esto*.



aunque con ello perdiera la memoria que de mi señora en tanto podía tener, que era el mayor bien de que entonces gozaua.

« Pues quiso mi suerte que esta mañana mi señora me cumplió su palabra embiándome a llamar con vna criada suya, de quien mucho se fiaua, porque su padre era partido a Granada al llamado del Rey para boluer luego. Yo resuscitado con esta buena nueua, apercebime para caminar y dexando que viniesse la noche por salir más secreto, púseme en el hábito que me topastes, por mostrar a mi señora el alegría de mi coraçón. Por cier[F. 16 v.] to no creo yo que bastaran diez caualleros juntos a tenerme campo porque comigo traya a mi señora y si vos me vencistes, no fué por esfuerço, que no es possible, sino que mi corta suerte quiso atajarme tanto bien. Piensa y considera agora el fin de mis palabras, y el bien que perdí, y el mal que tengo. Yo yua de Cartama a Coyn breue jornada, aunque el desseo la hazía larga en demasía, el más ufano Abencerrage que nunca se vió. Yo yua al llamado de mi señora y a gozar de mi señora y también a casarme con mi señora. Véome agora herido, vencido y captiuo, y lo que más siento es que el camino y coyuntura de todo mi bien se me acaba esta noche. Déxame, Christiano, consolar entre mis sospiros, y no lo juzgues a flaqueza tener ánimo en un tan riguroso trance. » Lo qual acabando de dezir el Moro abaxó la cabeça haziendo de sus ojos un arroyo de lágrimas, tal quèl más empedernido coraçon hiziera ablandar.

[F. 17 r.] Rodrigo de Narbáez quedó espantado y apiadado del estraño acaescimiento del Moro, y paresciéndole que para su negocio ninguna cosa podía más dañar que la dilación, con alegre semblante le dixo : « Abindarráez, yo quiero que veas que puede más mi virtud que tu mala fortuna. Si tu me prometes como cauallero de boluer a mi prisión dentro de tercero día, yo te daré libertad, para que sigas tu camino porque me pesaría de atajarte tan buena empresa. » El Abencerraje que esto le oyó, quiso se le echar a los pies para se los besar, y díxole : « Alcayde de Alora, si vos esto hazéys, a mi me daréys la vida, y auréys echo la mayor gentileza de coraçón que ningún cauallero hizo jamás. Porque en detenerme se seguirá gran daño. Toma de mi la seguridad que quisieres para lo que me pides, que yo cumpliré lo que contigo assentaré. » Entonces Rodrigo de Narbáez llamó a sus escuderos y díxoles dèsta manera : « Señores, fiad de mí aqueste prisionero, que yo salgo por fiador de su rescate. » Ellos [F. 17 v.] dixeron que ordenasse de la su voluntad. Luego el alcayde tomando de la mano derecha al Abencerraje dixo : « Vos, ¿ prometéysme como Cauallero de venir a mi castillo de Alora ser mi prisionero dentro del tercero día? » Y él dixo : « Sí, prometo. » Y el alcayde le dixo : « Pues yd con la buena ventura. Y si por ventura para vuestro negocio tenéys necessidad de mi persona o de

otra cosa alguna, tambien lo haré. » Y el Moro diziendo que se lo agradescía mucho, tomó vn cauallo que le dió porque el suyo quedó herido. Assi se fué camino de Coyn a mucha priessa. Rodrigo de Narbáez y los caualleros se boluieron a Alcora hablando en la batalla y en la buena manera del moro.

Pues con la priessa que el Abencerrage lleuaua, no tardó mucho en llegar a Coyn y yéndose derecho a la fortaleza como le fuera mandado, rodeóla toda hasta que halló vna puerta falsa, que en ella auía, y deteniéndose un poco, reconosció todo el campo por ver si auía algo...

(*Cetera desunt.*)

II. — La date du livre.

Sous la forme où elle nous est parvenue, la *Parte de la Coronica del infante don Fernando* ne révèle ni lieu d'origine ni date d'impression. A cause des caractères gothiques dont l'imprimeur s'est servi, Gallardo et Menéndez y Pelayo l'ont attribuée à la fin du XV[e] siècle ou au commencement du XVI[e]. Mais on sait que certaines imprimeries retardataires, soit pour ne pas renouveler leur matériel, soit à cause du caractère populaire de leurs publications, ont employé l'alphabet gothique presque jusqu'à la fin du XVI[e] siècle. Si nous voulons dater avec précision la *Parte de la Coronica*, force est de chercher d'autres indices.

La dédicace de l'éditeur inconnu à messire Hierónymo Ximénez Dembún, seigneur de Bárboles et de Huytura, nous transporte en Aragon. C'est à quatre lieues de Saragosse, sur la rive droite du Jalón, entre deux canaux d'arrosage, que se trouve le modeste village de Bárboles, dont la population dépasse à peine 300 habitants; non loin, le hameau de Oiturá réunit 78 habitants. Le village et le hameau constituaient au XVI[e] siècle une seigneurie, qui a été érigée en marquisat le 20 mars 1647 par Philippe IV en faveur de D. Juan Ximénez-Cerdán y Embún[1].

La famille des Embún tirait son nom du village de Embún situé dans les montagnes d'Aragon, non loin de Jaca. Elle

1. Fernández de Bethencourt, *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española*, t. V, p. 336.

n'appartenait pas à la haute noblesse, mais à celle des *mesnaderos*, qui était la catégorie la moins élevée. Zurita, dans ses *Anales de Aragón*, cite entre autres Juan de Embún, *merino* de Saragosse en 1485, et fray Pedro de Embún, abbé de Beruela en 1498. Ils tenaient déjà une place importante dans la vie publique. Vers cette époque une branche au moins de la famille joignit à son nom d'Embún celui de Ximénez, qui venait d'une grand'mère[1]. C'est sous cette forme nouvelle Ximénez Dembún que nous la verrons apparaître au XVIe siècle. Ses armes étaient : *de oro con una banda sinopla.*

A quelle place apparaît dans la généalogie de la famille ce Hierónymo Ximénez Dembún auquel la *Parte de la Coronica* est dédiée? Le prénom de Hierónymo paraît avoir été attribué traditionnellement chez les Embún au fils aîné. Ainsi, dans la première moitié du XVIe siècle, la seigneurie de Bárboles appartenait à un Hierónymo de Embún, qui, marié à Blanca Gómez, n'est certainement pas le nôtre; car la *Parte de la Coronica* au nom et prénom du destinataire ajoute dans la dédicace quelques détails biographiques, et nous savons par là que le Hierónymo Ximénez Dembún qui reçut l'hommage du livre, était, au moment de cet hommage, marié avec Doña Blan (ou : Blanca) de Sesse et que de leur union étaient déjà nés des enfants (*con los amados subcessores*). Or, le Hierónymo de Embún, déjà nommé, et son épouse Blanca Gómez avaient eu un fils, qui s'appelait, bien entendu, Hierónymo et qui se maria avec Blanca de Sesse. C'est celui-ci qui nous intéresse : glanons sur l'histoire de sa vie quelques détails[2] qui nous permettront d'assigner une date à la *Parte de la Coronica.*

1. Cf. *Libro de Linajes y Armas del Reyno de Aragon... por mi, Juan del Corral, notario y escribano real, Alguaçil mayor de la Universidad de Çaragoça*, 1651. Bibliothèque Nationale de Madrid, Ms. n° 11.441, fol. 56 v. : « Enbun o Ximenez de Enbun. Tienen su casal en el mismo lugar de Enbun en las montañas de Aragon cerca de Jaca. Es familia muy conocida en el presente Reyno de Aragon y particularmente en Çaragoça... Los dichos traen el apellido de Ximenez por vna abuela; abrá poco mas de 150 años que fue de los dichos. » Cf. aussi *Registro de las Armas y Divisas del Reyno de Aragon... Recopilado y ordenado por industria y trabajo del D^or Pedro Vitales, prior de Gurrea.* Bibliothèque Nationale de Madrid, Ms. 11.440 p. 30 : « Embun. De oro con vna banda sinopla. Es linage de caualleros mesnaderos... Los de este linage por muger que casó con don Lope Sanchez de Luna que no era de linea legítima, perdieron a Embun, y asi pasó a los de Luna. »

2. Ces détails sont presque tous extraits d'un curieux mémoire de Doña Ysabel Ximénez Dembún, fille aînée de notre Hierónymo, *Archivo Histórico Nacional de Ma-*

Il fut à Saragosse dans le troisième quart du XVIe siècle un personnage très connu. Il figura aux Cortès de 1563 et de 1583; dès 1559 il était désigné pour représenter la noblesse. Il habitait au cœur même de la cité, « dans les maisons sises sur la paroisse de Sainte-Croix en face de ladite église à l'angle de la rue appelée Grand'Rue et de la ruelle qui traverse ladite rue »[1]. Auprès de lui vivait son épouse Doña Blanca, qui appartenait à une famille d'excellente noblesse : son grand-père, Manuel de Sesse, était, en 1553, *baile general* d'Aragon, et elle était née du mariage de Miguel de Sesse avec Beatriz Cerdán. Doña Blanca de Sesse ne parvint pas à la vieillesse : dès le 26 août 1579, à Saragosse, elle fit son testament, et il y a tout lieu de croire qu'elle mourut presque aussitôt. Mais elle laissait après elle une nombreuse postérité. De son union avec Hierónymo Ximénez Dembún naquirent six enfants, qui par une rare malechance étaient tous du sexe féminin : Isabel, María, Francisca, Violante, Elena et Luisa. Nous ne savons rien sur la date de leur naissance si ce n'est qu'au mois de décembre 1576 les trois dernières étaient « des mineures âgées de moins de quatorze ans ». Quant au père, Hierónymo Ximénez Dembún, il survécut jusqu'au 20 mars 1586 : son testament fut ouvert le 21 mars, alors que son cadavre n'avait pas encore été enterré.

Ainsi se dessine à nos yeux le personnage auquel la *Parte de la Coronica* est dédiée. De pure lignée aragonaise, il tient à Saragosse jusqu'à 1586 une place importante par sa noblesse, ses alliances, sa valeur sociale. Et nous voyons bien déjà que

drid, Consejos, Legajo, 22.028, n° 16. Dans ce mémoire, daté de 1593, Doña Ysabel revendique la propriété de certains biens qui lui appartenaient en propre et qui avaient été saisis par la justice en vertu d'une condamnation prononcée contre son mari. A l'appui de sa requête, elle produit plusieurs documents de famille, notamment le testament de son père. — Je me suis aussi servi d'un Ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid, n° 11.427 : *Linages de Nobles Ynfanzones de Aragon y sus Descendencias, escritos por Juan Mathias Esteban, Theniente de Maestre Racional de aquel Reyno*, fol. 516 r. — Les mêmes renseignements sur la famille Embun sont textuellement reproduits dans un autre Ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid, n° 11.314, fol. 328 r., dont le titre est *Nobiliario de armas y apellidos del Reyno de Aragón que vssan los Nobles, Caualleros e Infanzones. Recopilado y ordenado* por el Dor Pedro Vitales, prior de Gurrea y canónigo de Monteragón.

1. Extrait du testament de Hierónymo Ximénez Dembun : « Dentro de vnas cacas situadas en la dicha çuidad en la parrochia de Sancta Cruz que están enfrente de la misma yglesia de Sancta Cruz que confruentan con calle pública llamada bulgarmente la calle mayor y con callejon que cruza a la dicha calle. »

c'est pendant cette période qu'il a dû recevoir l'hommage de la *Parte de la Coronica,* mais nous pouvons préciser. La dédicace ne s'adresse pas à lui seulement, mais à sa femme. Si nous connaissions la date de leur mariage, nous aurions du même coup la date extrême au delà de laquelle la *Parte de la Coronica* ne saurait être remontée. Par malheur, ni les généalogies ni les archives ne nous révèlent cette date; mais voici un renseignement qui en tient lieu : le contrat de mariage entre Hierónymo Dembún et Blanca de Sesse a été établi à Saragosse le 29 avril 1548 par le notaire Jaime Malo. Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'établissement du contrat a coïncidé avec la célébration du mariage. La *Parte de la Coronica* est incontestablement postérieure à 1548 : la voilà rajeunie d'un demi-siècle environ par rapport aux évaluations qu'elle avait provoquées.

Il faut la rejeter plus loin encore, jusqu'à 1550 pour le moins, puisqu'au moment de la dédicace les époux avaient déjà plusieurs enfants. Mais par ailleurs un certain archaïsme de style et l'emploi des caractères gothiques rendent improbable une date trop tardive. On ne se trompera pas, croyons-nous, en attribuant la *Parte de la Coronica*, sous la forme où elle nous est parvenue, à la période qui s'étend de 1550 à 1560.

III. — L'auteur du livre.

La dédicace de la *Parte de la Coronica* permet de dater le livre à quelques années près. Elle se montre plus discrète sur la personne de l'auteur, qu'aucune révélation, directe ou indirecte, ne nous permet d'entrevoir. Elle pose du moins une question importante, celle de l'originalité de l'œuvre. L'anonyme qui a publié le livre, en était-il l'auteur ou simplement le rédacteur? A-t-il copié, en lui faisant un brin de toilette, un original dont nous ne savons rien? Ou a-t-il inventé par l'effort d'une imagination sensible la touchante histoire d'Abindarráez ?

Lui-même s'est expliqué sur ce point. Il ne se donne pas comme l'auteur, pas même comme le rédacteur, tout juste comme le réviseur d'un récit qu'il s'est préoccupé de restituer



dans son intégrité, mais non d'enrichir ou de modifier. Ce récit était peu connu avant lui (*andaba oculta*), parce que deux défauts évidents en éloignaient les lecteurs. Le texte en était à peine lisible (*no se podía leer*), et il faut voir là, sans doute, une allusion, non au désordre littéraire de la narration, mais à la confusion matérielle des caractères dans le texte, assurément manuscrit, qui circulait. En outre, le récit était incomplet, soit qu'on considérât la rédaction où beaucoup de phrases étaient interrompues, soit qu'on considérât l'action dont le dénouement manquait. Il s'agissait donc, pour mettre l'œuvre à la portée de tous, à la fois d'en mieux ordonner et d'en imprimer le texte. De-ci de-là on supprimait en même temps quelques inconvenances (*algunas impertinencias*) qui en altéraient la saveur, mais de toute façon le travail dédié à Jerónimo Ximénez de Embún était une restauration ou une sélection, non une création.

Ces confidences de notre réviseur s'accordent parfaitement avec ce que nous devinons de lui d'après son style. Assurément, il n'était pas grand clerc en matière de littérature. De toutes les raisons qu'il aurait pu invoquer à l'éloge du récit qu'il publie, il retient seulement dans sa dédicace celles qui sont étrangères à la littérature. L'une est de circonstance : il veut plaire à Ximénez d'Embun en lui offrant une historiette qu'il suppose en harmonie avec les sentiments délicats du destinataire. L'autre est d'ordre moral : il désire conserver parmi les Espagnols la mémoire d'un acte de générosité qui s'est produit sur la terre d'Espagne par le fait d'un Espagnol et dont on trouverait bien peu de répliques dans l'histoire nationale. Du charme même de l'anecdote, de sa valeur poétique ou artistique, il ne dit rien, peut-être parce qu'il ne l'a pas clairement senti. C'est qu'il était loin d'être un fin connaisseur. Il n'éprouve aucune répugnance à employer dans son style des formes qui, certes, étaient autour de lui d'un usage fréquent et qui sont restées habituelles dans la péninsule, mais qui alors comme aujourd'hui révèlent de la vulgarité. C'est ainsi qu'il emploie *refria* (pour *resfria*), *compuniendo* (pour *componiendo*). D'autres erreurs, qui ne sont certainement pas des fautes de goût ou

d'impression, portent à croire que la gaucherie allait parfois chez notre réviseur jusqu'à ne pas interpréter correctement le modèle qu'il copiait; le travail d'épuration qu'il avait entrepris restait à la surface, s'appliquant aux mots, non à l'idée. On le verra par quelques exemples :

Abindarraez décrit son désespoir amoureux tandis qu'il était séparé de Xarifa; il essayait de retrouver le souvenir de son amante dans tous les endroits qu'elle avait coutume de fréquenter, sa chambre, le jardin, les fontaines où elle mirait son visage. Il continue : « y andaua todas estas y otras muchas estaciones, y en todas ellas no hallaua sino *representaciones de más fatiga* » (F. 16 r.). Il faut lire évidemment *representaciones de mi fatiga* comme l'*Inventario* et la *Diana* l'ont correctement imprimé.

Un peu plus loin Abindarraez sollicite l'indulgence pour le désespoir amoureux auquel il s'abandonne. Il s'adresse à Narvaez : « Laisse-moi, Chrétien, chercher la consolation parmi les soupirs. N'y vois pas une défaillance, car ce serait une faiblesse bien pire que d'avoir du courage dans une conjoncture aussi redoutable. » Telle est la version de l'*Inventario* (p. 159, l. 341-43). La subtilité qu'elle contient sur une défaillance qui consisterait à n'en avoir pas, a-t-elle effrayé notre réviseur ou, plus probablement, a-t-il omis, à son insu, tout un membre de phrase, comme la juxtaposition des deux textes le prouve?

Texte de la *Crónica*, p. 25.	Texte de l'*Inventario*, p. 159, l. 341-343.
Déxame, Christiano, consolar entre mis sospiros, y no lo juzgues a flaqueza, tener ánimo en un tan riguroso trance.	Déxame, Christiano, consolar entre mis sospiros, y no los juzgues a flaqueza, pues lo fuera muy mayor tener ánimo para sufrir tan riguroso trance.

Ce qui est certain, c'est que la *Crónica* attribue à Abindarráez une absurdité : il s'excuse de montrer du courage, au moment où il en paraît le plus dépourvu.

Voici qui est encore plus grave : Narvaez le preux harangue la petite garnison de sa forteresse au moment d'une expédition, et le thème obligé de son discours, c'est l'excellence du métier des armes : « Rien n'éveille autant le cœur humain que la pra-

tique incessante des armes, etc. » Et c'est bien ce que l'*Inventario* lui fait dire (p. 149, lignes 38-38) : « Ninguna cosa despierta tanto los coraçones de los hombres como el continuo exercicio de las armas. » Mais la *Crónica* met dans la bouche de ce guerrier un blasphème : « Le cœur et l'esprit humain ne méprisent rien autant que la pratique incessante des armes. — Ningura cosa desprecian tanto los coraçones y ánimos de los hombres como el continuo exercicio de las armes... » (F. 4 r.). Peut-on imaginer une faute qui aille plus directement contre la logique de la situation et du caractère?

Sans doute, aucune des erreurs qui viennent d'être relevées n'est grave, si l'on en considère seulement l'importance matérielle. Il s'agit d'un membre de phrase omis ou de quelques mots altérés (*más* pour *mi*, *desprecian* pour *despierta*). Supposons que le texte, comme il est bien possible, ait été dicté à un scribe : il suffit chez celui-ci d'une faute d'attention ou d'audition pour que les altérations signalées se soient produites. Nous ne savons même pas à quel moment elles se sont produites, si c'est par le fait de notre réviseur, ou par celui d'un copiste antérieur. Il n'importe : l'admirateur de Ximénez de Embún, celui qui est responsable de la version ici étudiée, s'est vanté de purifier dans la forme une œuvre trop longtemps négligée. Que les altérations lui incombent, ou que sa faute se soit limitée, les ayant reçues d'un prédécesseur, à les laisser subsister, de toutes façons il se révèle à nous comme un médiocre artisan de lettres. C'est un scribe, ce n'est pas un critique, encore moins un écrivain.

Il ne faut pas s'attendre que cet éditeur, qui n'a pas correctement imprimé son texte, l'ait rédigé dans une langue bien personnelle. Il emploie les mots et les formes qu'on employait autour de lui lorsqu'on s'appliquait à s'exprimer en castillan. Si Aragonais que nous le montre la dédicace du livre qui nous transporte au cœur même de Saragosse vers le milieu du XVI[e] siècle, il a renoncé au parler du terroir qui n'était pas admis dans les écrits à prétentions littéraires, mais, comme tant d'autres de ses compatriotes, il a laissé dans son castillan quelques formes aragonaises : elles sont assez nombreuses et assez caractéristiques

pour que, en dehors même des indications préliminaires, le livre décèle incontestablement une origine provinciale [1]. Citons quelques exemples choisis parmi les plus probants :

1° Comme le castillan ancien (*ides* au lieu de *vais*), l'aragonais emprunte au latin *ire* et non à *vadere*, la deuxième personne du pluriel. Don Ramón Menéndez Pidal mentionne dans son *Manual de Gramática Histórica Española*, les formes aragonaises *is* et *in*. La première de ces deux formes se trouve dans notre *Parte de la Crónica* : « a lugar *ys* donde sereys bien curado » (F. 8 v.) [2].

2° Le dialecte aragonais a toujours préféré, surtout dans les verbes, le mot composé au mot simple, *abajar* par exemple au lieu de *bajar*. La *Parte de la Coronica* manifeste constamment cette préférence et on s'en rendra mieux compte si on la compare avec les versions postérieures et castillanes de la même anecdote; presque toujours y apparaît le mot simple aux passages où dans notre texte apparaît le mot composé. Exemples :

que no *abasten a vencerlos* (p. 6^{18});
y con esto *abaxando* mis ojos (F. 12 v.);
allegada que sea (F. 15 v.);
mi coraçon se *assossego* (F. 15 v.);
acometiessen traycion (F. 17), etc.

3° La préposition *a* manque souvent en aragonais dans les contructions où le castillan l'emploie obligatoirement. La *Parte de la Coronica* suit le plus souvent l'usage aragonais :

F. 2 r. hecha mi diligencia como supe, comunicada [a] algunos mis amigos;

F. 2 r. no atreuiéndome con mi flaca barquilla [a] passar tan alta ribera;

8^{18} comen̉çaron [a] escaramuçar (cf. cependant 11^{8} : començaron a escaramuçar);

10^{6} fué [a] ayudar su compañero, etc.

1. Sur le dialecte aragonais, en outre des ouvrages cités par F. Hanssen, au § 19 de sa *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913, consulter : Umphrey, *The Aragonese Dialect*, Revue Hispanique, XXIV, 5, 1911; — Navarro Tomás, *Revue de Dialectologie*, I, 112; — Vic. García de Diego, *Miscelánea filológica*, I, 1918 : *Caracteres fundamentales del dialecto aragonés*.

2. [Guevara, dans son *Epístola* I, 2, emploie *is* : « *is a cercar a Fuenterrabia* ». Ce n'est donc pas forcément une forme aragonaise.]

4° Le mot *punto*, correspondant au français *point*, s'emploie en aragonais avec une valeur négative; il renforce, le cas échéant, la négation simple *no*[1].

C'est un usage étranger au castillan et qui apparaît donc comme une manifestation aragonaise dans la *Parte de la Crónica* : 10[8] El Moro no punto desmayado ni descuydado de lo que hazer deuía.

Il serait facile d'allonger la liste des aragonésismes que la *Parte de la Crónica* présente; M. G.-W. Umphrey, dans son article déjà cité de la *Revue Hispanique* sur « Le Dialecte aragonais », indique au § 6 que la voyelle *e* et la voyelle *i* sont souvent confondues (*impero* pour *empero*); à ce compte notre *Crónica* abonderait en formes aragonaises, *impressa* pour *empressa* (3[14]), *tiniendo* pour *teniendo* (5[13]), *adeuinó* pour *adiuinó* (F. 12 v.), *desculpado* pour *disculpado* (20[5]). Mais si cette confusion entre *e* et *i* est fréquente aujourd'hui encore chez les Aragonais peu instruits, elle apparaît aussi chez les autres illettrés de la Péninsule. Il convient donc de la considérer plutôt comme une marque de vulgarité, qu'on ajoutera à d'autres qui ont été antérieurement relevées, que comme la preuve d'une origine aragonaise. Celle-ci par ailleurs paraît solidement établie : l'éditeur de notre *Parte de la Crónica*, s'il n'est pas grand clerc dans l'art d'écrire, doit à cette rusticité, non pas seulement les gaucheries du texte qu'il nous offre, mais une saveur de terroir assez marquée.

Le livre a été préparé en Aragon, l'éditeur était aragonais. On peut se demander si l'anecdote elle-même qui fait la matière du livre n'a pas été élaborée en Aragon. Ceux qui jusqu'à présent ont étudié cette anecdote ont insisté sur l'anachronisme qu'elle commet en faisant coïncider des personnages tels que Rodrigo de Narváez, qui vivait au début du xv[e] siècle, avec des événements bien postérieurs, tels que la prise de Alora par les Chrétiens, survenue en juin 1484, ou le massacre des Abencerrages, qui est de 1482. Peut-être cet anachronisme s'explique-t-il par

1. Umphrey, *The Aragonese Dialect*, § 62.



le désir d'exalter un personnage que les Aragonais avaient adopté.

Trois éléments sont associés dans le récit dont la *Parte de la Coronica* représente actuellement pour nous la version la plus ancienne :

1° C'est d'abord une *anecdote romanesque*, constituée par les amours d'Abindarráez et de Xarifa. Comment ils s'aiment au temps même où ils se croyaient frère et sœur, — comment cet amour triomphe de la séparation, puis des hasards de la guerre qui ont livré le fiancé à l'ennemi, voilà le sujet de ce petit roman. Traité avec une émotion gracieuse, il a séduit tous les lecteurs, depuis Lope de Vega, qui en a fait une Comedia, jusqu'à Bartolomé Gallardo, qui le supposait écrit par la plume d'un ange. Si l'on veut bien résister un moment à sa séduction, il prend tout naturellement place dans la riche collection de la littérature grenadine, au premier rang sans doute par la date et par le mérite, mais sans originalité propre. Ni par les traits de leurs caractères, ni par le milieu où ils se meuvent, ni par la nature de leurs aventures, Abindarráez et Xarifa ne sortent de ce cadre un peu conventionnel, dans lequel parmi les amours et les combats s'agite la masse anonyme des héros de la littérature morisque.

2° Des *personnages historiques* s'ajoutent à l'anecdote romanesque, d'abord l'infant Don Fernando[1], né en 1380, mort en avril 1416, le vainqueur d'Antequera qu'il prit aux Musulmans au mois de septembre 1410, et dont l'intervention dans le récit se borne à une référence chronologique; puis Don Rodrigo de Narváez[2], qui appartenait à la maison de l'infant Don Fernando, et qui reçut de lui l'honneur d'être, après la reconquête, le premier gouverneur chrétien d'Antequera, si bien que parmi ses contemporains, son nom de Rodrigo de Narváez fut changé fréquemment en celui de Rodrigo d'Antequera[3]. Celui-

1. Sur l'infant Don Fernando, cf. *Crónica de D. Enrique tercero*, año 1393 (B. A. E., LXVIII, 216) et Pérez de Guzmán, *Generaciones y semblanzas*, (B. A. E., LXVIII, 702).

2. Sur Rodrigo de Narvaez, cf. *Crónica de D. Juan Segundo* (B. A. E., LXVIII, 329).

3. Cf. Fernán Mexía, *Libro intitulado Nobiliario*, Sevilla, 1492. Le manuscrit de l'ouvrage était terminé le 15 mai 1485. (Bibl. Nat. de Madrid, I. 2081). Au



ci tient dans notre récit une place importante, importante moins par le nombre des interventions que par leur caractère décisif : en rendant sur parole au Musulman captif la liberté perdue, il détermine le dénouement et donne aux amours du Musulman un attrait particulier, où se combine la rigueur de la parole donnée et reçue avec les libres élans de la passion.

3° A côté de ces personnages, soit romanesques comme les deux amoureux, soit historiques comme Rodrigo de Narváez, et pour les encadrer, notre récit se réfère avec précision à divers *événements historiques*, très connus et dûment établis, qui permettent de situer dans le temps et dans l'espace l'intrigue et le lieu de l'anecdote. Toute l'action se déroule dans le triangle de terrain, dont les sommets sont marqués par les trois villes de Coin, Cartama et Alora. Mais tandis qu'Alora a déjà été repris sur les Musulmans, Coin et Cartama restent en leur pouvoir. La chronologie de la Reconquête est scrupuleusement observée : la prise d'Alora remonte au mois de juin 1484, Coin et Cartama résistèrent aux entreprises chrétiennes jusqu'en avril 1485. L'anecdote se déroule donc dans la période intermédiaire de neuf mois, deux ou trois années après le massacre des Abencerrages, qui est un des éléments de l'anecdote, et qui date, en effet, de 1482.

Considérons séparément les personnages historiques, puis les événements historiques : il n'est rien qui choque le critique, ni l'intervention de Rodrigo de Narváez, qui a, en effet, consacré une bonne part de sa vie batailleuse aux luttes de frontière et qui vécut dans la privauté de l'infant Don Fernando, ni la localisation dans la région de Coin-Cartama-Alora, où la succession des victoires chrétiennes a laissé, en effet, un délai plus que suffisant à la péripétie romanesque de notre récit. Mais rapprochons les personnages des événements : aussitôt l'édifice s'écroule, parce que trois quarts de siècle environ se sont écoulés entre les personnages qui florissaient vers 1410 et les

livre II, chap. XV, Mejía parle de gens qui prennent leur nom de celui d'une région ou d'une ville. Il énumère des exemples : « Otrosi Rodrigo de naruaes, hermano de mi abuelo, al qual llamauan en muchas partes Rodrigo de antequera, porque era alcayde de aquella cibdad... »

événements qui se sont produits entre 1482 et 1484. L'invraisemblance historique du récit provient de cette juxtaposition d'éléments, dont chacun, pris à part, reste irréprochablement correct.

Comment s'est produit cet assemblage hétérogène? Le récit. sous sa forme la plus simple et la plus naturelle, racontait probablement les amours contrariées d'Abindarráez et de Xarifa, puis le trait de générosité d'un chevalier chrétien, par lequel les difficultés étaient levées au moment même où elles semblaient devenir insurmontables. Mais le nom même de ce chevalier importait peu au récit, puisqu'il s'agit surtout d'incarner en lui, en face des Musulmans moins généreux, les vertus idéales et anonymes du Chrétien, tandis que le décor grenadin, le massacre des Abencerrages (1482), les luttes de frontière, le voisinage tantôt hostile, tantôt cordial des Musulmans et des Chrétiens en sont des éléments essentiels, et qu'à aucun autre moment le même ensemble favorable aux circonstances du récit ne se retrouverait. Aussi bien une version peu connue de notre récit, sur laquelle nous reviendrons dans un autre article, supprime Alora du groupe des villes citées, mais c'est pour la remplacer par Ronda, qui a été reprise aux Arabes en 1485. Ainsi, malgré la substitution, nous restons rigoureusement dans la même région et dans la même époque. Tant il est vrai que celle-ci convenait mieux que toute autre.

Il est donc raisonnable de supposer que parmi les deux éléments historiques du récit, événements et personnages, ce sont les premiers qui dès l'origine ont fait partie du récit, sous leur forme actuelle, et que les seconds, au contraire, ont été, non pas introduits, mais dénommés après coup. Rien n'empêche d'imaginer une version de notre récit où le personnage du chevalier chrétien resterait anonyme ou serait paré d'un nom de fantaisie : ni l'intérêt de l'intrigue, ni la vraisemblance de ses péripéties n'en seraient sensiblement diminués. Mais cet anonymat ne convenait pas à un auteur en quête de lecteurs : par le nom donné à son héros, par la personnalité qu'il lui attribuerait, il avait un moyen nouveau de s'assurer le succès : comment l'aurait-il négligé? La version du récit que nous

venons de publier provient évidemment d'Aragon : c'est pour cela, peut-on croire, c'est pour lui communiquer un intérêt local que les personnages historiques dont le nom est mêlé à l'intrigue, ont des relations étroites, directes ou indirectes avec l'Aragon. Le titre *Fragment de la Chronique de l'illustre Infant Don Ferdinand*, par le fait même qu'il convient très mal au récit, révèle le dessein arrêté de faire une place dans le récit à celui qui en bonne justice ne devrait y en avoir aucune. N'oublions pas que l'infant Ferdinand, frère du roi Henri III de Castille, est devenu en 1410, par le compromis de Caspe, roi d'Aragon et qu'il a fortement assis sur le trône de Saragosse la dynastie qui remplaçait celle des comtes de Barcelone. Rodrigo de Narváez fut son familier, un « domestique de sa maison », au témoignage de Pérez de Guzmán dans ses *Generaciones e semblanzas*[1].

Ni l'un ni l'autre n'étaient issus de l'Aragon, mais tous deux par le compromis de Caspe avaient été naturalisés aragonais, et on tenait d'autant plus à les célébrer sur cette terre d'adoption que seules des nécessités politiques, non leur race ou leurs origines les y rattachaient. Ainsi peut s'expliquer leur intervention dans un récit d'où la chronologie semblait les exclure. Une arrière-pensée de patriotisme local a déterminé probablement le choix de l'auteur.

Une fois introduits à cette place, ils y sont devenus envahissants. L'infant Fernando figure dans le titre comme s'il exerçait sur le récit son patronage. Rodrigo de Narváez devient le personnage essentiel. Nous sommes trop portés aujourd'hui à nous intéresser de préférence au couple des amoureux musulmans, au courage malheureux d'Abindarráez, à la fidélité tenace de Xarifa; mais les lecteurs du XVIe siècle n'en jugeaient pas comme nous. Le héros du récit, c'était à leurs yeux Rodrigo de Narváez, capable de pratiquer, même au bénéfice de l'ennemi héréditaire, les plus nobles et les plus coûteuses obligations de la générosité chrétienne. Toutes les versions du récit qui nous sont parvenues insistent sur le caractère exemplaire de

1. B. A. E., LXVIII, 701 : « y dexo en ella [la fortaleza] por alcayde a un buen caballero *su criado* que llamaban Rodrigo de Narváez ».

cette générosité : elles font comme une auréole à Rodrigo de Narváez et aux vertus qu'il incarne. Lope de Vega, de son côté, lorsqu'il a mis au théâtre cette aventure dans sa comedia *El remedio en la desdicha,* a voulu rester en accord avec les idées de son temps et pour cela il a senti la nécessité de faire une place à part à Rodrigo de Narváez. Il y a trouvé quelque difficulté, car les amours des deux jeunes infidèles fournissaient à sa muse un thème magnifique et inépuisable, qu'il lui aurait suffi d'exploiter pour remplir ses trois actes, mais c'eût été aux yeux de ses contemporains et à ses propres yeux déformer l'anecdote, en détourner la signification profonde en faveur de thèmes légers et vains. Il s'est donc appliqué — non sans quelque gaucherie — à interpréter en accord avec son époque la figure de Narváez; il imagine de nous le montrer amoureux, respectueusement amoureux de la More Alara, la sauvant des brutalités d'un mari farouche, la convertissant au christianisme : épisodes dont on peut contester la vraisemblance ou l'opportunité, mais qui parachevaient le personnage de Narváez, lui méritaient l'approbation unanime des spectateurs, l'exaltaient à cette première place qu'il importait de lui assurer dans l'aventure.

Ainsi ce personnage de Narváez, qui à l'analyse semble introduit artificiellement dans une anecdote d'où la chronologie et les circonstances historiques auraient dû le bannir, en est devenu le héros et comme le symbole. Il est à croire que cette fortune qui lui est échue et à laquelle l'infant Ferdinand a été, autant qu'il fut possible, associé, lui est venue d'Aragon et d'un écrivain empressé à célébrer les grands hommes du terroir.

IV. — Comparaison des trois versions du récit.

L'aventure de l'Abencerrage et de Rodrigo de Narváez nous est connue par trois versions en prose : celle de la *Crónica*, celle de la *Diana* et celle de l'*Inventario*. Nous savons maintenant qu'elles sont à peu près contemporaines, puisque la première remonte tout au plus à 1550, et que les deux autres portent respectivement les dates de 1561 et de 1565.

Chacune d'elles se présente à nous dans des conditions quelque peu mystérieuses. Elles ne nous livrent aucun nom d'auteur. Dans la *Crónica*, l'éditeur ne signe même pas sa dédicace. Villegas, qui a signé l'*Inventario*, ne saurait revendiquer pour l'Abencerrage, qui est la plus belle parure de son recueil, d'autre titre que celui d'éditeur. Quant à la version de la *Diana*, elle a été introduite inopinément dans un roman en plein succès, au moment précis où l'auteur du roman, engagé dans une entreprise lointaine où il trouve la mort, perdait tout contrôle sur son œuvre. Par leur anonymat, par les circonstances de leur publication, les trois versions de la nouvelle semblent se dérober à l'étude.

On peut du moins les confronter les unes avec les autres. Il ne s'agit point, par la comparaison des trois textes, de les classer comme on classe une famille de manuscrits. Car elles ne sont pas de simples copies de textes antérieurs. Si modeste qu'ait été le rôle de l'éditeur, il ne faut pas le réduire à la besogne machinale d'un scribe. Il a voulu dans chaque cas amender l'œuvre de ses prédécesseurs. De là, certaines libertés et des initiatives qui, pour restreintes qu'elles soient, modifient un peu la physionomie du récit. Ce sont ces modifications qu'il convient de relever, c'est l'apport original de chaque éditeur qu'il sied, — autant qu'il est possible, — de déterminer.

La version de la Diana. — L'indépendance du rédacteur envers ses modèles est surtout sensible dans la version de la *Diana*. Si avec Villegas la nouvelle a pris place dans un ensemble plus vaste, cet ensemble n'est pas autre chose qu'un recueil de morceaux choisis, dépourvu de toute unité. Au contraire, avec la *Diana* elle a été insérée dans une œuvre bien définie, dont les traits distinctifs, déjà divulgués dans le public par le succès de plusieurs éditions, devaient forcément s'imposer. Il fallait éviter, autant qu'il était possible, le disparate entre le roman et un morceau qui ne se donne pas ici comme indépendant, mais qui est rattaché par un effort visible à la trame même du récit principal. Hors-d'œuvre ou digression, sans doute, mais qui s'efforce de dissimuler son caractère adventice.

Pour se mettre à l'unisson, le rédacteur a surtout développé

dans l'aventure le côté galant et chevaleresque. Il a ajouté de son cru un épisode qui, dans le cadre de la fontaine des jasmins, comporte, avec accompagnement de musique, une scène attendrissante entre les deux amoureux; en dehors même de cette addition, il a insisté à chaque occasion sur le luxe des parures, la noblesse des sentiments, la description des armes et des vêtements, sur toute cette mise en scène artificielle et brillante, qui depuis l'*Amadis* constituait une des traditions obligée du roman espagnol et qui allait prendre dans le roman grenadin une importance exceptionnelle.

Cet effort d'adaptation n'a pas empêché notre rédacteur de se livrer pour l'établissement du texte, à un travail critique. Lui-même nous a avertis qu'il a eu sous les yeux, tandis qu'il écrivait, plusieurs versions de l'anecdote. C'est à propos du combat que la troupe des Chrétiens a livré à Abindarráez avant de le réduire en captivité. Dans la *Diana* les cinq Chrétiens se dirigent tous ensemble — *todos juntos* —, sur le More pour le réduire, mais celui-ci tue trois d'entre eux et met les deux autres en grand péril jusqu'à l'arrivée des secours. Le collaborateur de la *Diana* n'ignore pas qu'il s'écarte ici de la version que plusieurs prédécesseurs ont donnée; et il en fait la remarque : « algunos dizen que vinieron a el vno a vno... — Plusieurs affirment que les Chrétiens sont allés un à un contre le Musulman. » L'engagement aurait donc été successif et individuel, au lieu d'être collectif. Et, en effet, nous voyons dans la *Crónica*, Abindarráez lutter d'abord contre un seul des cinq Chrétiens, puis contre deux, enfin contre trois, — tandis que dans l'*Inventario*, par une procédure analogue, mais plus rapide, le combat, d'abord singulier, met ensuite aux prises le Musulman avec trois Chrétiens, sans passer par l'étape intermédiaire. Ainsi ou bien Abindarráez se serait défendu contre des groupes de plus en plus nombreux de Chrétiens : c'est la version de la *Crónica* et c'est celle de l'*Inventario*, — ou bien il aurait subi dès le début un assaut général des cinq Chrétiens : c'est la version de la *Diana*. La vraisemblance de l'une ou l'autre tactique n'a pour nous aucun intérêt, mais ce petit problème d'ordre militaire a pour nous cette importance qu'il a obligé le

rédacteur de la *Diana* à révéler sa méthode de travail. Nous le surprenons sur le fait en train de compulser les versions qui sont représentées aujourd'hui par le texte de la *Crónica* et par le texte de l'*Inventario*[1].

Aussi la plupart des passages directement inspirés qu'il insère sont communs aux deux modèles qu'il a suivis, et se retrouvent donc dans les trois versions que nous comparons ici. Les exemples abondent, et il paraît superflu d'en citer, puisque le lecteur en relèvera sans peine tout le long de sa lecture comparée des trois versions.

Mais ce parallélisme des trois versions est loin d'être constant. Il arrive que la version de la *Diana* s'inspire de la version de la *Crónica*, à l'exclusion de celle de l'*Inventario*. Par exemple, pour la *Crónica* (F. 9 r.) comme pour la *Diana* (p. 186), la fortune est *envidiosa*, tandis que l'*Inventario* la qualifie de *enemiga*[2].

1. Ceci ne veut pas dire que le rédacteur de la *Diana*, dont la version a été publiée en 1561, ait eu sous les yeux l'*Inventario*, dont la publication est de 1565. Menéndez y Pelayo, remarquant le permis d'imprimer qui a été accordé à Villegas en 1551, suppose que, dans les 15 années qui se sont écoulées entre le permis et la publication, le manuscrit de Villegas a circulé de mains en mains et qu'ainsi le rédacteur de la *Diana* en a eu la connaissance. Hypothèse très incertaine (car la composition d'un recueil d'œuvres diverses tel que l'*Inventario*, a pu être modifiée bien des fois entre le permis et l'impression) et inutile, puisque Villegas n'est certainement pas l'auteur de la version qu'il a publiée, et que, par suite, le rédacteur de la *Diana* a pu la connaître par une autre voie que par l'*Inventario*. En écrivant dans cet article « le texte de Villegas » ou « la version de l'*Inventario* », nous entendons le texte, la version qui aujourd'hui sont représentés par Villegas et l'*Inventario* — de même qu'en écrivant le « rédacteur de la *Diana* », nous entendons l'écrivain qui a rédigé pour la *Diana* une version nouvelle de l'anecdote.

2. Autres exemples : *Crónica* (F. 15 r.) : mi señora lleuó mi memoria *tras sí*. — *Inventario* (p. 157, ligne 297) : mi señora lleuó mi memoria *consigo*. — *Diana* (p. 193) : mi señora lleuó mi memoria *tras sí*.

Crónica, F. 11 v. Resultó dèste caso que ningún Abencerraje pudiesse mas biuir dentro en Granada, saluo mi padre y tío, con condición que si *tuuiessen* hijos, a los varones embiassen *en naciendo* a criar fuera de la ciudad para que nunca más boluiesse a ella, y a las *hembras*, en siendo de *hedad las case fuera d'l reyno*.

Inventario, p. 154, l. 200. Resultó dèste infelice caso que ningun Abencerraje pudiesse viuir en Granada, saluo mi padre y vn tío mío, que hallaron innocentes dèste delicto, a condicion que los hijos que les nasciessen embiassen a criar fuera de la ciudad, para que no boluiessen a ella, y las hijas casassen fuera del reyno.

Diana, p. 187. Resultó... dèste miserable caso... que ningun Abencerraje más pudiesse viuir en Granada, salvo mi padre y my tío, con condicion que *si tuviesen hijos* a los varones enviasen luego *en nasciendo* a criar fuera de la ciudad, para que nunca volviesen a ella; y que, si fuesen *hembras, que siendo de edad, las casasen fuera del reino.*

Plus souvent, le passage où la *Crónica* et la *Diana* concordent a été purement et simplement supprimé dans l'*Inventario* : après le duel de l'Abencerrage et de Narváez, celui-ci prête au vaincu un cheval en remplacement de celui qui a été blessé dans la lutte; la *Crónica* nous l'apprend (F. 17 v.) et la *Diana*, friande de tous les traits chevaleresques, ne manque pas de retenir celui-ci (p. 195), tandis que l'*Inventario* le laisse tomber avec indifférence.

Si la *Diana* puise directement dans la *Crónica*, il arrive parfois, quoique plus rarement, qu'elle s'inspire de l'*Inventario*[1] en des passages où celui-ci est indépendant de la *Crónica*. Ainsi s'affirme l'application du rédacteur de la *Diana*, qui, tour à tour, selon le mérite qu'il y trouve, emprunte aux deux versions dont il disposait, les expressions qui lui paraissent les plus heureuses. Car il s'agit dans presque tous les cas, non de détails expressifs ou de traits importants, mais plus simplement de tours aisés ou de mots plus clairs. Parfois nous surprenons le rédacteur de la *Diana* en plein travail de style : nous le voyons combiner les deux textes de la *Crónica* et de l'*Inventario*, les marier l'un avec l'autre, développer, sans rien négliger de l'un, une indication contenue dans l'autre :

Crónica, F. 12 v.	*Inventario*, p. 155, l. 234.	*Diana*, p. 188.
no otra más del grande amor que os tengo y ver que hermanos nos llama mi padre.	no otra más del grande amor que te tengo, y ver que todos nos llaman hermanos.	no otra más del grande amor que os tengo y ver que hermanos nos llaman todos y que mi padre nos trata a los dos como a hijos.

Les corrections ou les variantes que le rédacteur de la *Diana* introduit, présentent trop de diversité pour nous révéler chez lui un artiste d'une originalité propre. Tout au plus remarque-t-on qu'il omet ou abrège les détails purement matériels du récit, mais qu'il allonge, par rapport à ses deux sources, les dis-

1. Exemples : *Crónica* (F. 9 r.) : repartir el reyno entre ellos. — *Inventario* : diuidir el reyno entre sí. — *Diana* (p. 186) : dividir el reino entre sí. — *Crónica* (F. 9 v.) : de todos los otros caualleros, de los quales eran bien quistos de toda la gente. — *Inventario* (?) : a todos las demas. *Eran muy estimados del rey* y de todos los caualleros, y muy amados y quistos de la gente comun. — *Diana* (p. 186) : a todos los otros. *Eran muy estimados del rey.*

cours des personnages. Qu'on lise, par exemple, d'une part dans la *Crónica* et dans l'*Inventario*, d'autre part dans la *Diana*, le récit du duel entre Narváez et Abindarráez : le rédacteur de la *Diana* omet tous les détails réalistes sur les blessures d'Abindarráez, leur pansement, les souffrances du blessé, mais il développe le dialogue entre les deux combattants. Ici, en effet, il trouve un thème chevaleresque et galant, qui est tout à fait selon ses goûts et qui s'accorde à souhait avec le ton général et l'inspiration de la *Diana*.

*La version de l'*Inventario. — La versîon de l'*Inventario* se rapproche plus que la version de la *Diana* de celle de la *Crónica*. Un examen superficiel pourrait même faire croire que celle-là est la reproduction de celle-ci, mais, à y regarder de près, on se persuade que si reproduction il y a, c'est une reproduction corrigée et revue, c'est-à-dire qu'elle cesse d'être un calque pour prendre une valeur propre.

Le trait le plus frappant c'est que l'*Inventario* nous donne un récit beaucoup plus rapide, plus dégagé que celui de la *Crónica*. Les phrases de la *Crónica* sont enchevêtrées, trop surchargées de détails inutiles et de propositions incidentes; l'*Inventario* se dégage de ce poids mort [1].

1. Exemples :

Crónica.	*Inventario.*
F. 14 r. — En este tiempo nuestros passatiempos eran diferentes de los passados, assi por estar ya diuisos de aquel contino andar juntos como aun por que no podíamos nosotros tan a menudo comunicar nuestros ardentissimos desseos. Ya yo la miraua con recelo de ser sentido, ya tenía imbidia del sol y tambien de los planetas que la veyan...	P. 156, l. 279. — En este tiempo nuestros pasatiempos heran differentes, ya yo la miraua con recelo de ser sentido, ya tenía inuidia del sol que la tocaua.
F. 14 v. — Juntámonos en vn lugar secreto a llorar nuestro apartamiento, donde algunas vezes nos acostumbramos ver a comunicar nuestras lastimadas querellas. Yo la llamaua : Señora mía, alma mía, solo bien mío, y otros dulces nombres que el amor me enseñaua.	P. 157, l. 290. — Iuntámonos en vn lugar secreto a llorar nuestro apartamiento. Yo la llamaua : Señora mía, alma mía, solo bien mío, y otros dulces nombres que el amor me enseñaua.

Il est à noter que dans ces deux passages la *Diana* a abrégé à peu près de la même manière, tout en employant parfois des mots différents : *ya tenía celo del sol* (au lieu de *inuidia*), *otros diuersos nombres quel amor me mostraba* (au lieu de *dulces nombres... enseñaua*).

Cet effort de simplification se marque souvent dans de plus menus détails. L'*Inventario* s'exprime avec moins de mots, plus directement. Il ne dit pas *cosas de mucho esfuerzo y valentía*, mais seulement *cosas de mucho esfuerzo*. Il ne dit pas *le querían deificar y trasladar en las estrellas*, mais il fait à la fois l'économie de deux verbes : *le trasladauan en las estrellas!* Il sait trouver la formule qui exprime l'idée sous la forme la plus concise, et un exemple s'offre dans un passage assez curieux qui a disparu complètement de la version de la *Diana* et qui prend dans la *Crónica*, d'une part, dans l'*Inventario*, d'autre part, deux formes complémentaires l'une de l'autre. La *Crónica* (F. 3 v.) évoque pour une comparaison, « los quatrocientos inmortales del rey, porque si moría o matauan alguno, luego ponían otro »; l'*Inventario* n'indique pas le chiffre des immortels, mais il nous livre le nom du roi : « los immortales del rey Dario que en muriendo vno ponían otro en su lugar ». Evidemment, les deux versions suivent un modèle commun, dont chacune a retenu un détail différent, mais l'*Inventario* a su employer opportunément la tournure *en muriendo vno* qui donne à l'idée un vêtement élégant et ajusté. On a déjà vu plus haut quelques exemples qui nous montrent plus d'intelligence ou, si l'on veut, plus de correction dans la version de l'*Inventario* que dans celle de la *Crónica*. Le texte de la nouvelle, grossièrement altérée dans quelques passages de la *Crónica*, se présente sous une forme raisonnable et logique dans l'*Inventario*. Il serait facile d'ajouter d'autres exemples, quoique moins frappants peut-être. Après quoi il faudrait ajouter que dans un passage la *Crónica*, probablement parce qu'elle est restée plus fidèle à la version primitive, nous apporte un texte plus satisfaisant que celui de l'*Inventario*.

Crónica, p. 16-17.	*Inventario*, p. 154, l. 194.
Considera cuanto tarda vn árbol en crescer y cuan presto vn viento lo derriba; con cuanta dificultad se edifica vna casa y cuan presto es abrasada.	...cuanto tarda en crescer vn arbol y *cuan presto va al fuego;* con quanta dificultad...

Le *cuan presto va al fuego* de l'*Inventario* a été attiré par le *cuan presto es abrasada* du second terme, sans doute pour accen-

tuer la symétrie, mais le *cuan presto un viento lo derriba* de la *Crónica* convient mieux à l'arbre et s'oppose plus exactement au premier membre de la phrase. Par là se montrent les préoccupations littéraires de l'*Inventario*, qui recherche au prix même de la propriété une correspondance exacte dans les périodes.

L'*Inventario* ne modifie pas seulement la forme, mais parfois l'allure du récit. Que l'on compare, par exemple, le récit du combat d'Abindarráez contre les cinq Chrétiens dans la *Crónica* et dans l'*Inventario*. La *Crónica* est plus longue, plus complète, moins libre dans son allure. L'*Inventario* a plus de rapidité, de finesse et d'élégance, et c'est bien dans l'ensemble l'impression qu'il nous laisse.

Les différences qu'un examen complet relève entre la version de la *Crónica* et la version de l'*Inventario*, et dont quelques-unes viennent d'être relevées, à titre d'exemples, présentent assez d'importance pour que les deux versions n'apparaissent pas comme étant l'une envers l'autre dans une relation de dépendance. Il faut renoncer à l'idée qui avait séduit Gallardo et Menéndez Pelayo, et qui établissait entre les trois versions une sorte de généalogie : ni la *Diana* ne dérive de l'*Inventario*, ni l'*Inventario* ne dérive de la *Crónica*, puisque la *Diana* a eu des relations directes attestées par des emprunts incontestables, avec la *Crónica*. On ne saurait dire non plus que la version de l'*Inventario* et celle de la *Diana*, chacune de son côté et indépendamment l'une de l'autre, dérivent de la *Crónica*, puisque nous avons surpris des collusions entre la version de l'*Inventario* et la version de la *Diana*. Au surplus, la *Crónica* ne présente ni l'intérêt ni la pureté d'un texte primitif. Elle a, au contraire, par ses fautes, tous les traits d'un texte dérivé. Une seule hypothèse reste donc possible : les trois versions de la *Crónica*, de l'*Inventario* et de la *Diana* dérivent d'un archétype inconnu. Nous ne possédons plus, ou nous ne possédons pas encore, le récit primitif dont les trois autres sont des dérivations ou des refontes, et parmi ces refontes, la *Crónica*, de la Bibliothèque Medinaceli, beaucoup moins ancienne qu'on ne l'a cru,

puisqu'elle ne remonte pas au delà de 1550, est, sans doute, la plus incorrecte et la moins châtiée. Si médiocre qu'elle soit, elle enrichit d'une unité cette extraordinaire floraison d'œuvres qui, entre 1550 et 1600, ont repris le thème des amours de l'Abencerrage et de la belle Xarifa. Les principales de ces œuvres seront examinées et sommairement étudiées dans un autre article, mais l'on peut, dès à présent, affirmer que nous nous trouvons, avec l'Abencerrage, en présence d'une de ces œuvres dont le rajeunissement incessant constitue, comme l'a montré M. Menéndez Pidal, un des traits originaux de la littérature espagnole et dont le visage restait jeune, parce que les traits s'en renouvelaient par le jeu d'une tradition écrite[1].

† Henri MÉRIMÉE.

1. [Nous rendrons compte, dans le prochain fascicule, d'un travail de M. Harry Austin Deferrari, *The sentimental Moor in Spanish literature before 1600* (Philadelphia, 1927), où est également traitée la question des trois textes de l'histoire de l'Abencerraje et de Xarifa.]

VARIÉTÉS

Une version persane de la *Maison fermée* de Tolède.

Dans une étude publiée dans cette revue il y a trois ans [1], j'ai appelé l'attention des hispanisants sur deux variantes orientales du conte de Rodrigue et de la *Maison fermée* de Tolède, l'une chinoise, d'une date peu certaine mais assez ancienne, l'autre localisée en Babylonie et datant du ve siècle avant J.-C. [2]. Ces faits ne laissent subsister aucun doute qu'il s'agit d'une légende d'origine orientale transplantée en Espagne par les Arabes. On pourrait seulement se demander comment il se fait que les mahométans du proche Orient ne paraissent pas en avoir connaissance, fait qui pourrait nous frapper, puisque la Mésopotamie est en toute probabilité le pays d'origine de notre légende.

Or, on n'a pas aperçu, à ce qu'il paraît, l'existence d'une version persane que je relève dans le *Schah Nameh* de Firdousi (xe siècle). On y lit, au livre XLII, le récit que voici [3] :

Le noble Bahram, tombé en disgrâce auprès de son maître, le roi Hormuzd IV (2e partie du vi^{e} siècle), a été jeté en prison et prie le tyran de lui accorder une audience privée, sous prétexte qu'il pourra lui donner un conseil utile. Hormuzd

reçut ce message et choisit parmi ses serviteurs un homme de confiance pour conduire Bahram auprès de lui, pour l'amener à sa cour illustre. Il fit appeler Bahram dans la nuit sombre, lui fit de longs discours en paroles douces, et lui dit : « Dis-moi quel est ce conseil qui doit rendre heureux mon sort. » Bahram répondit : « J'ai vu dans le trésor du roi une boîte noire, fort simple; dans cette boîte est placé un coffret qui contient un écrit en langue perse, tracé sur du satin blanc, et c'est là-dessus que l'espoir des Iraniens repose; il faut donc que tu examines cet écrit de ton père, le roi maître du monde. »

Lorsque Hormuzd eut entendu ce récit, il envoya chez son Destour, *toujours* prêt à le servir, et lui fit dire : « Cherche dans mon antique trésor une

1. *Bulletin Hispanique*, XXVI, 305-311. Dans la note 1, ajouter *Revue des traditions populaires*, IV (1889), p. 232.

2. M. Ramón Menéndez Pidal (*Rodrigo, el último godo*, I, Madrid, 1925, p. 50) fait observer que le récit d'Elien fut déjà comparé à notre légende en 1622 par Pedro Salazar de Mendoza.

3. Je me sers de la traduction classique de Jules Mohl, t. VI (Paris, 1877), p. 450 sq

boîte noire très simple, fermée par un sceau qui porte le nom de Nouschirwan, puisse son âme rester toujours jeune! Apporte-la-moi sur-le-champ encore pendant la nuit, et ne mets pas beaucoup de temps à la chercher. » Le trésorier se hâta, chercha la boîte et l'apporta, le sceau intact. Le maître du monde ouvrit la boîte en invoquant fréquemment le nom de Nouschirwan; il vit dans la boîte un coffret fermé aussi par un sceau; il en tira en grande hâte la pièce de satin et il examina l'écriture que Nouschirwan avait tracée sur cette pièce de soie. *La lettre* disait : « Hormuzd sera pendant dix ans et encore pendant deux ans un roi sans pareil. Plus tard le monde sera rempli de trouble, et le nom et le renom du roi se perdront; des ennemis apparaîtront de tous les points, surtout un homme de mauvaise race, semblable à Ahriman; l'armée du roi se dispersera de tous les côtés et son ennemi le précipitera du trône; ce méchant homme lui brûlera les deux yeux et ensuite on le privera de la vie. »

Hormuzd regarda cette lettre écrite de la main de son père; il en fut épouvanté et déchira la pièce de soie; ses yeux se remplirent de larmes de sang, son visage pâlit et il dit à Bahram : « O scélérat! que cherchais-tu dans cet écrit? Veux-tu donc m'arracher la tête?» Bahram répondit : « O fils d'une femme turque! quand seras-tu las de verser du sang? Tu es de la race de Khakan et non pas de celle de Keikobad, toi à qui Kesra a posé la couronne sur la tête. » Hormuzd comprit que, si cet homme restait en vie, il étendrait une main sanglante sur son maître, et, ayant entendu ces paroles blessantes, il renvoya Bahram à la prison. La nuit suivante, lorsque la lune eut levé sa tête au-dessus de la montagne, le bourreau tua Bahram dans sa prison, et il ne resta plus à la cour du roi un homme de sens, un guide ou un Mobed. Tout mal vient du mauvais caractère; garde-toi de te laisser aller aux mauvais penchants.

Il est inutile d'ajouter que la prophétie ne tarde pas à se réaliser. Si le récit du grand poète persan peut laisser quelque doute sur le caractère de cet épisode, il n'en est pas de même de la version qui se trouve dans l'ouvrage de l'historien persan Al-Tha'âlibî (commencement du XIe siècle) et que je vais citer *in extenso* [1].

Bahram, sachant qu'il était... condamné, dit en lui-même : « Je veux, avant de quitter le monde, rémunérer le tyran perfide et sanguinaire (Hormuzd) par un don qui attristera sa vie. » Il envoya donc à Hormuzd un message dans lequel, après avoir rappelé les droits qu'il avait à la reconnaissance du roi et les motifs qui devaient lui rendre sa vie inviolable, il lui dit : « J'ai à te donner un avis utile; te plaît-il de me faire venir pour que je te le communique? » Hormuzd le fit venir et lui ordonna de parler. Bahram dit : « Il y a, ô roi, dans les archives secrètes de ta cour, une boîte en or scellée du sceau de ton père. Il serait bon que tu prisses connaissance à présent de ce qu'elle contient, pour que tu saches comment il faut envisager ton avenir. » Hormuzd demanda que l'on apportât la boîte et la fit ouvrir. On y trouva une pièce de soie de Chine sur laquelle étaient tracés ces mots de

1. H. Zotenberg, *Histoire des rois des Perses*, par Aboû Mansoûr 'Abd al-Malik Ibn Mahammed Ibn Isma'il Al-Tha'âlibî, Paris, 1900, p. 639.



l'écriture d'Anoûscharwân (père de Hormuzd) : « Les astrologues connus pour leur infaillibilité dans l'interprétation de l'action des astres affirment unanimement que mon fils Hormuzd régnera après moi pendant onze ans et neuf mois, que son gouvernement sera ensuite en proie aux troubles, qu'il y aura des séditions et que les rebelles le déposeront et lui crèveront les yeux, et qu'après cela ils le tueront. » Lorsque Hormuzd vit les lignes tracées par son père, le monde devint sombre à ses yeux et la tristesse s'empara de son âme. Bahram, ayant été ramené, sur l'ordre de Hormuzd, dans sa prison, dit : « Je viens de mettre le fils de la Turque dans une situation telle qu'il mènera une vie misérable. » Lorsque la nuit eut laissé tomber ses voiles, Hormuzd donna l'ordre de lui faire goûter la chaleur du sabre. Quant à lui, il renonça au plaisir et à la gaieté, le soleil ne lui était pas doux et ses jours étaient sombres.

Les deux variantes sont substantiellement d'accord, sauf que Firdousi ne dit rien des astrologues, auteurs de la prophétie fatale. On verra aisément que toutes les deux ne font que reproduire le motif de la prophétie sinistre enfermée dans une boîte qu'on conserve dans le trésor royal, précisément comme dans les récits arabes d'Ibn Habib et d'Ibn Khordâdbeh. Ce qui les distingue des textes examinés dans ma première étude sur ce sujet, c'est que dans les versions persanes le monarque ne s'empare du secret fatal que sur le conseil perfide d'un ministre disgrâcié (ce qui a pour conséquence la disparition du motif de la tour mystérieuse si important dans la légende espagnole); c'est là un incident ajouté, sans doute, dans la source commune de Firdousi et d'Al-Tha'âlibî. Ajoutons, pour conclure, que le roi Hormuzd IV jouit d'une réputation qui n'était guère meilleure que celles de Rodrigue, de Xerxès et de l'empereur chinois Tsin-Schî-Huang [5].

University of Minnesota.

ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE.

Autour de Luis Vives et d'Iñigo de Loyola.

Quiconque travaille sur le XVI[e] siècle connaît la richesse documentaire des *Monumenta Historica Societatis Jesu*. Les hispanistes, en particulier, n'ont pas fini d'exploiter les *Monumenta Ignatiana*, non plus que les autres sections du vaste recueil. Je voudrais ici appeler leur attention sur une donnée curieuse que renferme le volume des *Exercitia Spiritualia* (*M. H. S. J.*, *Monum. Ignat.* Ser. 2[a]. Tomus unicus. Madrid, 1919, p. 207-9, 569-73).

La plus ancienne copie que l'on possède des *Exercices spirituels* d'Iñigo de Loyola se trouve dans un cahier de notes de l'anglais John

5. Fr. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, III (Leipzig, 1878), p. 463.



Helyar, cahier aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Vaticane (*Regina lat.* 2.004), et que son contenu permet de dater de 1536-7. La plus grande partie du manuscrit est remplie par des traductions latines de S. Jean Chrysostome et de S. Basile. On y trouve aussi, au commencement et à la fin, force notes érudites, personnelles ou domestiques, soit en anglais, soit en latin, en grec ou en hébreu. La date de 1536 s'y trouve inscrite par le possesseur.

Or le f° 76 contient un distique grec Εἰς Ἔρασμον et une lettre latine d'Helyar à un ancien maître, dont les *Monumenta* reproduisent les passages suivants :

Hunc annum fere totum hebraicae linguae impendi. Vale... mi Praeceptor, et tibi persuadas, me non solere tui oblivisci in precibus meis... In Britannia quanta rerum mutatio accidit, ex quo ego illinc discessi ! Credo te audisse D. Reginoldum [*sic*] Polum Anglum Romae creatum esse cardinalem. Lovanii, postridie Diuae Gertrudis [*sine anno*]. Tui libri, quos de anima scripsisse te fama est, cum summo desyderio ac fauore expectantur a studiosis. Sumpsisti materiam praestantissimo tuo ingenio ac summa eruditione dignam, quam nemo hactenus satis pro dignitate tractauit.

Les éditeurs des *Monumenta* remarquent judicieusement que cette lettre peut être datée par son contenu même. C'est le 22 décembre 1536 que Reginald Pole devint cardinal. La sainte Gertrude qu'on vénère aux Pays-Bas (sainte Gertrude, abbesse de Nivelles) étant fêtée le 17 mars, la lettre est du 18 mars 1537.

Helyar n'est pas un inconnu. Voici ce que nous apprennent de lui les *Monumenta*, d'après le *Dictionary of national biography* (t. XXV, p. 381) : Né vers 1503 dans le Hampshire, il fit ses études à Oxford et apprit à fond le latin, le grec et l'hébreu. Avant le mois d'août 1535, il était à Paris. Il fut grand admirateur d'Erasme; le distique grec dédié à sa gloire et mentionné plus haut n'est pas, comme le suggèrent les éditeurs des *Monumenta*, le commencement d'un éloge funèbre qu'Helyar poursuit dans les notes mêlées qui sont à la fin du manuscrit (f° 157) : C'est l'une des trois épitaphes grecques que ce disciple anglais composa pour la mort du maître : il est probable que l' « éloge » du f° 157 est la pure et simple transcription des deux autres, qui comprennent respectivement trois et quatre distiques. On les trouvera toutes trois, précédées d'une élégie latine du même Helyar sur le même sujet, dans le *Tombeau* d'Erasme compilé par Germain de Brie et dédié par lui à Guillaume du Bellay (reproduit dans les pièces liminaires de l'éd. des *Opera Omnia* d'Erasme, t. I, Leyde, 1703). Helyar passe pour avoir traduit du grec en latin le traité de S. Jean Chrysostome *De providencia et fato*.

Mais quel est le « Praeceptor » auquel il écrivait de Louvain en 1537 ? Les *Monumenta* n'apportent aucune hypothèse à ce sujet. Pourtant, il est à peu près évident qu'il s'agit de Luis Vives, dont le

grand traité *De anima* paraîtra en 1538 : cet ouvrage pouvait, dès le début de 1537, susciter de la curiosité à l'Université de Louvain. Les termes dans lesquels Helyar s'exprime conviennent bien au prestige intellectuel qui devait être alors celui de Vives. Enfin Vives ayant enseigné à Oxford en 1524-5, c'est à cette époque qu'il dut avoir Helyar comme élève.

Il ne saurait être question ici d'aborder les multiples problèmes que pose la copie des *Exercices* conservée parmi les notes de cet humaniste chrétien : copie dont le caractère saillant est d'être notablement incomplète par rapport au texte imprimé à Rome en 1548. Les éditeurs des *Monumenta* jugent oiseux (p. 571) de ratiociner sans base solide sur la provenance du texte transcrit par Helyar : En quoi ils sont sages. Pourtant ils ne s'abstiennent pas de suggérer (p. 570) qu'il put être transcrit à Paris et qu'il peut se rattacher soit à l'exemplaire d'Ignace lui-même, soit à celui de Faber, ce qui nous ferait remonter soit à 1534, date du départ d'Ignace pour l'Italie, soit à 1536, date du départ de Faber. Une fois sur le terrain des hypothèses arbitraires, on pourrait supposer aussi bien cette copie faite à Louvain, d'après un exemplaire provenant de Bruges — et pourquoi pas de Vives lui-même ? — Car on sait que, d'après une tradition digne de foi, Vives reçut à Bruges la visite d'Iñigo et reconnut en lui la sainteté jointe à l'ardeur fondatrice. Si l'on s'attarde à cette imagination, c'est pour sa valeur symbolique et pour montrer en Helyar un nouveau trait d'union entre l'humanisme chrétien des Erasme et des Vives et la réforme ignacienne commençante (on n'oublie pas avec quelle énergie elle devait par la suite désavouer de pareils maîtres). Sur Iñigo lisant, dans ses années de formation, l'*Enchiridion* d'Erasme, on ne peut que renvoyer au P. Watrigant dans *La « Méditation fondamentale » avant saint Ignace* (Enghien, 1907) et au volume même des *Monumenta* que nous utilisons ici (p. 131). Et la question sera reprise ailleurs avec des données nouvelles.

Marcel BATAILLON.



BIBLIOGRAPHIE

Eduardo Ibarra, *España bajo los Austrias.* **Editorial Labor, Barcelona (Provenza, 88); petit in-8°, 380 pages, avec 57 figures dans le texte, 16 planches hors texte et 2 cartes.**

Ce manuel se recommandera par la clarté de l'exposé d'abord, ensuite par la mise au point des questions, sensiblement renouvelées par la production historique des vingt dernières années; si bien que, sans faire oublier la magistrale *Historia de España y de la civilización Española* de D. Rafael Altamira, il est appelé à devenir classique pour la période étudiée. Il n'apporte du reste que la partie narrative, l'auteur, pour la développer plus à l'aise, ayant laissé de côté les institutions, ou, comme il dit, « las vicisitudes y evoluciones de la actividad interna de la nación española en sus aspectos sociales, económicos, científicos y artísticos » : c'est cette étude, précisément, qui avait fait l'originalité et le succès du livre de M. Altamira, par l'ampleur, la nouveauté et l'intérêt des développements; il faut que la Collection « Labor » [1] nous en donne dans un autre volume l'équivalent, et il me semble que M. E. Ibarra est tout indiqué pour le fournir.

L'auteur s'est placé, comme de juste, au point de vue espagnol. « L'historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays », a déclaré Fénelon, avec un superbe et noble détachement. L'histoire peut-être; mais l'historien est un homme, il a un pays; et s'il ne se passionne pas en faveur de son pays accusé, vilipendé, ou simplement mal compris, je le plains et je plains son pays. La vérité vraie, en histoire, qui la voit? On peut toujours voir à volonté le bien ou le mal; pour montrer l'un ou l'autre, il faut, en plus, du talent. Il est assez naturel d'employer son talent à défendre la cause de la collectivité dont on fait partie. Mais M. Ibarra s'est assurément senti soutenu par l'espèce de *consensus* favorable qui, depuis quelque temps, appuie les revendications espagnoles dans la controverse historique mondiale. Il ne pouvait trouver d'ambiance plus sympathique, et il a su ne pas manquer à cette fortune.

1. Nous avons signalé d'autres volumes de cette collection consacrés à l'Espagne (1927, p. 141; 1928, p. 93).



Cela ne veut pas dire qu'il s'agit de cacher ou fausser les faits, et tel n'est pas, du moins, le cas de M. Ibarra : voir, par exemple, comment il relate l'exécution de Montigny. Il s'agit d'une disposition générale, d'une façon de juger dans l'ensemble, d'un tour d'esprit aussi peut-être. Et quand on voit un historien comme M. Pirenne rendre justice aux Espagnols dans un examen supérieur des événements et de leurs causes, on ne peut s'étonner si M. Ibarra abonde dans le même sens. On ne le considèrera point comme un énergumène quand il montre le caractère agressif du prosélytisme protestant, qui explique (sans l'excuser, mais ce n'est pas d'excuse qu'il s'agit) la répression cruelle et peut-être affolée, sûrement *contraproducente* de Philippe II et de ses agents; il ne laisse du reste pas ignorer les fautes qui aliénèrent à ces derniers les sympathies catholiques dans les Flandres. De même encore, au sujet des Morisques, on peut se faire une opinion raisonnable des circonstances qui rendaient inévitable la rupture d'une situation forcément instable avec l'intolérance de l'Inquisition.

L'illustration des gravures est intéressante, plus que les planches hors texte, peut-être un peu trop vulgarisées déjà par les cartes postales. Il y a deux bonnes cartes (possessions respectives de Charles-Quint et de Philippe II).

La bibliographie est bien distribuée et abondante, sans dépasser les limites de l'utile.

G. CIROT.

Johann Nikolaus Böhl von Faber, ein Vorkämpfer der Romantik in Spanien, par **Johannes Dornhof, Dr. Phil**, vol. III des *Miteillungen und Abhandlungen aus dem Gebiet der romanischen Philologie*, publiées par le *Seminar für romanische Sprachen und Kultur* de l'Université de Hambourg (Hamburg, 1925, VIII-46 pages, grand in-16, 3 marks).

On n'ignore pas que l'Université de Hambourg est un centre très actif d'études et de recherches sur le domaine de la *Romania*. Les travaux de F. Krüger, de L. Spitzer, de B. Schädel, de W. Giese, d'O. Quelle, en particulier; la *Revue de Dialectologie romane* publiée par B. Schädel de 1909 à 1915, ainsi que — et il ne fait pas double emploi avec elle — le *Bulletin de dialectologie romane*, qui a vu le jour pendant la même période; la *Cultura Ibero-Americana*, qui a paru de 1915 à 1918, d'une part — ce sont publications du *Seminar* —; puis les nombreux ouvrages et les divers périodiques — *Mitteilungen der Ibero-Amerikanischen Gesellschaft* (1917-1919), *Mitteilungen aus Spanien* (1917-1918), continuées par la Revue : *Spanien*, si riche, organe

de B. Schädel (1919-1921), qui à son tour fut continuée par la Revue : *Ibérica*, sous les soins du même romaniste, mais avec des recherches sur le Portugal (1924 et années suivantes, à raison de deux volumes annuels et de fort instructifs *Beiblätter*, p. ex. sur le « commerçant allemand et l'étranger ibérique », sur la « philologie et l'enseignement espagnols », sur l' « école allemande en pays étrangers, espagnol et portugais », sur l' « émigration vers l'Amérique espagnole et le Brésil », etc.) — de l'*Ibero-Amerikanisches Institut*, relié au *Seminar*, nous ont fait, plus d'une fois, regretter de ne pas être resté à Hambourg, alors qu'il y a de lointaines années, nous y fondâmes l'enseignement universitaire de l'espagnol et reçûmes de l'*Oberschulbehörde* des offres, en vérité tentantes, d'y fixer notre activité professorale. Au lieu d'enseigner, selon les principes de Berlitz, le *b*, *a*, *ba* de l'idiome castillan à des enfants peu enthousiastes pour une langue que tout, dans notre enseignement secondaire, tend à leur représenter comme la Cendrillon de l'Université, nous eussions poursuivi, dans le calme de l'enseignement supérieur, des travaux d'austère érudition, pour lesquels nous nous sentions une sorte de passion innée. Et, écrivant en allemand, nous eussions sans doute participé, en Espagne, à la faveur dont y jouit actuellement tout ce qui vient des Allemands, dont Giménez Caballero — ailleurs encore que dans sa *Gaceta Literaria*, puisque dans son livre *Carteles* (Madrid, *Calpe*, 1927) — proclame qu'ils « *acuden al foco cultural madrileño para, rigorosos, metodizarnos en la investigación* », phrase que se charge d'illustrer la *Gaceta Literaria* du 15 janvier 1928 en alléguant H. Obermaier, A. Schulten, G. Weise, P. Wernert, Meyer-Lübke et ses victorieux raids en Espagne, avant ceux d'Amérique; G. Moldenhauer — et son « *Centro de Intercambio Intelectual Germano-Español* » — et jusqu'au « *color rubio y germanismo consecuente del " Indice "* » de la *Revista de Occidente !* Et si, au lieu de le signer *Dr. H. Petriconi*, le *Dioskuren Verlag* de Wiesbaden eût mis à jour une *Spanische Literatur der Gegenwart* du *Dr. K. Pitollet*, nul doute que le collaborateur L. R. S. de ce même Giménez Cazallero n'eût écrit, dans les mêmes termes, de nous, que le « *culto hispanista alemán* » y démontrait « *conocimientos excepcionales de nuestras letras, etc.* » Au lieu de cela, il nous faut entendre J. M. de Acosta sonner le glas de notre hispanisme et nous foudroyer d'un verdict négatif, dû non à notre ignorance, mais au simple fait que, dans mes travaux — je m'en doutais! — je ne cultive point assez « *las relaciones amistosas con los modernos escritores españoles* », tandis qu'un Boselli, dans les *Libri del Giorno*, par exemple!... Mais à quoi bon récriminer? Notre destin ne l'a pas voulu *y hay que conformarse*...

Nous ne choisirions pas, cependant, comme modèle des recherches érudites du *Seminar* hambourgeois sur le terrain de l'hispanisme le

petit livre qui fait l'objet de cet article. M. Johannes Dornhof y donne bien, p. VII et VIII, un *Literaturverzeichnis* comprenant l'essentiel des sources connues sur Böhl von Faber. Il y manque les manuscrits de la Bibliothèque de Vienne — l'ancienne *Hofbibliothek* — que j'ai signalés (avec d'autres sources, en particulier les derniers travaux de Mme Blanca de los Ríos de Lampérez sur la femme et la fille de Böhl, qu'il ignorait) à M. Walter Borchardt, un autre Hambourgeois, qui s'occupe de la famille Böhl et qui donnera, j'ai lieu de l'espérer, prochainement un très beau travail sur *Fernán Caballero et l'évolution du roman régionaliste en Espagne* [1], et d'autres sources manuscrites encore, provenant de Hambourg même, qui seront utilisées par M. Borchardt, soit dans son livre, soit dans des publications séparées, du moins en tant qu'il trouvera des éditeurs, car les préoccupations de la librairie moderne sont assez éloignées de l'idéal littéraire de Böhl et de son impayable femme, et l'on préfère, actuellement, en Allemagne, donner les romans de Blasco Ibáñez — depuis que son amour pour le peuple allemand était redevenu si ardent (voir, comme dernier témoignage, sa *préface* à la traduction de *Sangre y Arena* chez Orell Füssli à Zurich, 1928). Mais j'ai naguère assez peiné sur l'un et sur l'autre — je parle du couple « germano-gaditain » — pour qu'on me fasse crédit, si j'affirme que l'unique intérêt du travail de Dornhof réside dans les citations qui y sont faites de la correspondance de Böhl. Et comme cela a déjà été dit, en termes excellents, par un critique — Mulertt, de Halle, je crois — au fascicule de mars 1927 de l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, après, donc, qu'un juge compétent a parlé, j'applique le *non bis in idem* et m'arrète, signalant cependant qu'un autre hispaniste, mais tout à fait superficiel, s'est aussi occupé de ce médiocre livre au volume 26, fascicule 5 pour 1927, de la *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, p. 398.

CAMILLE PITOLLET.

1. Naguère, Mlle Alice Rennes nous écrivit, de Málaga, pour nous demander des lumières sur Fernán Caballero, pour un diplôme d'études supérieures, qu'elle préparait (janvier 1927). Nous lui signalâmes, le 18 janvier 1927, diverses sources et la mimes en relations avec M. Borchardt. D'une lettre d'elle, datée de Versailles, 17 juin 1927, il appert qu'à cette date était terminé ledit mémoire sur « la formation littéraire de Fernán Caballero ». Sera-t-il publié? Nous l'ignorons. Mais déjà, en mars 1910, cette miss Elizabeth Wallace, « professeur à l'Université de Chicago », qui, sept ans avant, avait donné une édition de *La perfecta casada* de Luis de León, nous avait demandé d'analogues renseignements pour une « étude » sur la vie de Fernán. Nous les lui envoyâmes, avec divers imprimés, le 7 avril 1910 et n'avons jamais rien su d'elle, depuis.



CHRONIQUE

~ MM. Ch. Hirschauer et Ch. Bémont ont publié dans la *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise* (1925) une étude destinée par A. Morel-Fatio à cette revue et trouvée sur son bureau après sa mort; elle est intitulée *L'abbé Jean de Vayrac (1664-1734?)*; elle est incomplète et on a préféré la donner telle quelle, sans retouche; mais elle contient beaucoup de choses intéressantes à propos de l'auteur de l'*État présent de l'Espagne*.

~ *Enkele opmerkingen over Pio Baroja.* Zijn Leven en zijn werk door Mr. Dr. J.-A. Prag. H. J. Paris, Amsterdam, 46 p., I. — Leçon d'ouverture d'un cours d'espagnol à l'Université d'Amsterdam (3 déc. 1927). Étude rapide et d'ensemble, avec la liste des œuvres et une bibliographie.

~ André-E. Sayous, *Les changes de l'Espagne sur l'Amérique au* XVIe *siècle* (Extr. de la *Revue d'Economie politique*, nov.-déc. 1927, Soc. an. du Recueil Sirey, rue Soufflot, 22, Paris, V^e^; — *Les procédés de paiement de la monnaie dans l'Amérique espagnole du* XVIe *siècle* (Extr. de la *Revue Economique internationale*, nov. 1927, Bruxelles, Goemaere, rue de la Limite, 21).

~ W. L. Fichter, *Color symbolism in Lope de Vega* (Reprinted from the Romanic Review, 1927, n° 3).

~ R. Ricard, *La côte atlantique du Maroc au début du* XVIe *siècle d'après les instructions nautiques portugaises* (*Hespéris*, 1927, 2e trim.).

~ Pauline Taylor, *Romance linguistics in 1926* (Reprinted from *The Romanic Review*, 1927, n°s 3 et 4). Bibliographie utile et abondante des travaux publiés en 1926 y compris les comptes rendus.

~ J. Anglade, *Chansonniers provinciaux en Espagne* (*Romania*, 1927, p. 223).

~ Marcel Bataillon, *Erasme et la cour de Portugal* (Separata do *Arquivo de história e bibliografia*, vol. II).

~ Jeanne Mazon, *Mme d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne* (*Revue de littérature comparée*, 1927, oct.-déc.). Discussion de la thèse négative de M. Foulché-Delbosc.

~ H. Sée, *Esbozo de la historia del comercio francés en Cádiz y en la América española en el siglo XVIII* (*Boletín del Instituto de investigaciones históricas* [de la Facultad de filosofía y letras], Buenos Aires, oct.-déc. 1927).

~ G. Delpy et A. Viñas, *L'espagnol par les textes*, 1re et 2e années (Hachette). — Les auteurs ont réuni — en les répartissant, pour l'étude du vocabulaire, sur quatorze chapitres — une centaine d'ex-

traits empruntés à vingt auteurs contemporains (le plus ancien est Fernán Caballero). Ils ont bien raison de dire que l'enseignement par les textes est une méthode éprouvée. C'est celle de notre enseignement supérieur. Mais l'enseignement vaut ce que vaut le commentaire : celui qui accompagne ces extraits est excellent, et les exercices adjoints sont intéressants et souvent ingénieux.

Anthologie der geistigen Kultur auf der Pyrenäenhalbinsel (Mittelalter) mit Erläuterungen und Glosser von Dr. Wilhelm Giese, Bibliothekar am Ibero-Amerikanischen Institut, mit 9 zum Teil Mehrfarbigen Tafeln und 1 Übersichtskarte. 1927. Hamburg und Berlin, Hanseatische Verlagsanstalt (Veröffentlichungen des Ibero-Amerikanischen Instituts, Bibliothek der Ibero-Amerikanischen Auslandskunde begründet von B. Schädelt. Herausgeber : R. Grossmann; Reihe A : Handbücher. RM. 28. — Dans une *Unterlage für die Besprechung*, il est spécifié que « Das Buch ist nicht nur für den Literatur- und Sprachforscher von grundlegender Bedeutung, sondern auch für den Rechtswissenschaftler, den Naturforscher, den Historier, den Volkswirtschaftler und überhaupt jeden, der sich für die Grundlagen der abendländischen Kultur interessiert. Es geht weit über den Rahmen dessen hinaus, was man bisher unter der Bezeichnung « Anthologie » zu verstehen pflegte. » C'est un beau volume de xv-395 pages où l'on trouve une hymne de Prudence (Ste Eulalie), des fragments d'Orose et d'Isidore, des passages traduits en allemand d'Al Choschãni, Al-Bekri, Ad-Drisi, Ibn Masarra, d'Averroes, d'Avempace. etc ; de Maimonides, d'Avicebron, Mose ben Esra, Jehudah ben Halevi; en latin encore un conte de la *Disciplina Clericalis*, 12 strophes du *Carmen Campi-Doctoris*, l'hymne latine en l'honneur du comte Ramón Berenguer. Suivent les morceaux en langue vulgaire (castillan, portugais ou catalan) : *fueros*, historiographie, poésie, roman, philosophie, morale, science. Notices sur les auteurs et ouvrages, brèves notes et glossaire (pour les trois langues et le provençal). On s'arrête avec 1492 Une dernière section comprend : 1° des écrits arabes des XIII-XVe siècles, soit traduits en allemand, soit dans le texte aljamiado *(luçuf)* en caractères arabes, transcription et traduction espagnole; 2° des poèmes basques (avec la traduction allemande). Recueil très nouveau quant au but visé et au choix des morceaux, et d'une exécution très réussie : il n'y a pas à marchander les compliments.

22 mars 1928.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

7.600. — BORDEAUX. — IMPR. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1928.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
L^{e} ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXX
N° 3
Juillet-Septembre 1928



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : A. TACUSSEL, 54, RUE PARADIS
Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

BULLETIN HISPANIQUE
(Université de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXX, 1928, N° 3

SOMMAIRE

G. Gaillard, Notes sur les tympans aragonais 193
William J. Entwistle, On the Carmen de Morte Sanctii Regis 204
Jean Sarrailh, Réfugiés espagnols en France au xixᵉ siècle. Le dépôt de Montmorillon (1831-1833) . . . 220
Camille Pitollet, A propos de Blasco Ibáñez 235

Variétés : Deux notes sur les rapports entre romances et chroniques (**G. Cirot**), p. 250; — Ch. Gottlieb von Murr (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 256.

Bibliographie : Mosén Diego de Valera, *Crónica de los Reyes Católicos*, edición y estudio por Juan de Carriazo (**G. C.**), p. 258; — Dr. Heinz Pflaum, *Die Idee der Liebe. Leone Hebreo* (**Marcel Bataillon**), p. 260; — Harry Austin Deferrari, *The sentimental Moor in Spanish Literature* (**G. C.**), p. 262; — P. Arturo García de la Fuente, *La Numismática Española en el Reynado de Felipe II* (**R. Vallois**), p. 268; — James Fitzmaurice-Kelly, *A New History of Spanish Literature* (**S. Griswold Morley**), p. 269; — Erwin Mapes, *L'influence française dans l'œuvre de Rubén Darío* (**G. C.**), p. 276; — Marcel Monmarché, Marcel N. Schweitzer, *Espagne* (**M. Bataillon**), p. 282. — Miguel Artigas, *Menéndez Pelayo* (**M. Bataillon**), p. 282.

Chronique : Ende, Ballester, Menéndez Pelayo, J. de Carvalho, Glascock, Stasiak, Hämel, Fr. de Espinosa, R. Menéndez Pidal, Rouveyre et Bouillier, P. Paris, Pitollet, Bataillon, Heaton, Farinelli, Magalhães Basto, Méndez Bejarano; *Erratum*, p. 285.

Planches : I, i. Tympan de la porte occidentale de la Cathédrale de Jaca; — ii. Tympan de la porte occidentale de l'église de Santa Cruz de la Serós; — iii. Tympan de la porte septentrionale de San Pedro el Viejo à Huesca; — iv. Tympan de la porte d'une ancienne annexe du cloître de San Pedro el Viejo à Huesca.
II, v. Tympan de la porte méridionale de l'église de San Pedro el Viejo à Huesca; — vi. Tombe de Doña Sancha (Eglise des Bénédictines de Jaca).

Vol. XXX Juillet-Septembre 1928 N° 3

NOTES SUR LES TYMPANS ARAGONAIS

Dans un article paru au *Burlington Magazine*[1], sous le titre « The tomb of Doña Sancha and the romanesque art of Aragon », M. Kingsley Porter appelle l'attention des archéologues sur le groupe important que forment les portails sculptés du Haut-Aragon. Les dates reculées qu'il leur assigne prouveraient l'existence dans le dernier quart du XIe siècle en Aragon d'une école très florissante de sculpture, en avance sur la plupart des autres pays et spécialement sur le Languedoc. Mlle Ibarra, en traduisant cet article pour le *Boletín de la Real Academia de la Historia*[2], apporte par des textes nouveaux quelques précisions aux hypothèses de M. Porter et paraît les confirmer. Il nous semble cependant que ces textes ont été parfois mal interprétés et qu'on en a tiré pour la date de ces sculptures des conclusions contestables[3].

Les plus anciennes sculptures aragonaises authentiquement datées, selon M. Porter, seraient les petites caryatides sur lesquelles reposent les arcs du Panthéon des Nobles à San Juan de la Peña. Antérieures à 1082, puisqu'une inscription de cette date se lit dans le mur, elles prouveraient l'ancienneté de cette école, si l'on admettait ce système de datation. Mais M. Porter, qui renvoie à l'étude de D. Ricardo del Arco[4], n'aurait pas dû oublier que le même auteur, à la page suivante, après avoir relevé les inscriptions qui se trouvent dans le Panthéon, ajoute : « Bien entendu, étant donnée l'époque de la construction du Panthéon, les trois pierres du XIe siècle que nous avons

1. Octobre 1924.
2. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, juillet-sept. 1926.
3. Nous ne parlerons pas de la sculpture lombarde étudiée récemment par M. Deschamps dans un Mémoire des Monuments Piot dont nous n'avons pas encore pu prendre connaissance.
4. *El real monasterio de San Juan de la Peña*, p. 45.

notées, ont été transportées ici d'un autre endroit, peut-être de la Salle dite des Conciles,... où, comme nous l'avons vu, il y eut des sépultures. » En effet, la date de la construction de l'église, la comparaison avec le cloître prouvent que le Panthéon est œuvre du XIIe siècle[1]. Une inscription mozarabe se trouve dans le cloître : personne ne prétend cependant le faire remonter au Xe siècle.

Mais il ne s'agit là que d'un monument médiocre. Les sculptures qui doivent nous occuper se divisent en deux groupes : Le premier est formé par les tympans de Jaca[2] et de Santa Cruz de la Serós[3], dont le sujet est le chrisme encadré par deux lions. Le second groupe, où les lions sont remplacés par des anges, est constitué par les trois tympans de San Pedro el Viejo à Huesca[4], auxquels se rattachent la tombe de Doña Sancha[5] dans l'église des Bénédictines de Jaca (primitivement dans une chapelle du cloître de Santa Cruz de la Serós) et l'une des tombes du Panthéon des Nobles de San Juan de la Peña[6]. Dans ces deux monuments funéraires, le centre de la composition n'est pas le chrisme, comme dans les tympans, mais l'âme du mort représentée par un petit personnage nu dans une auréole.

Le tympan de la porte occidentale de la cathédrale de Jaca, pour M. Porter, est probablement le plus ancien qui existe en Europe. Un texte souvent cité[7] nous apprend qu'une consécration eut lieu en 1063 et que cette année un concile se tint dans la cathédrale. Tout le monde est d'accord pour affirmer qu'il ne s'agit que de l'abside. Mais le même texte nous dit qu'à cette date on avait déjà commencé à construire la porte d'entrée, sur laquelle devait s'élever un clocher. Personne ne prétend cependant faire remonter à 1063 les sculptures du portail. M. Porter, reconnaissant que les travaux avancèrent len-

1. V. Lampérez, *Hist. de la arquitectura cristiana esp.*, I, p. 673.
2. Pl. I, fig. I.
3. Pl. I, fig. II.
4. Pl. I, fig. III, IV, et Pl. II, fig. V.
5. Pl. I, fig. VI.
6. Voir la reproduction dans del Arco, *op. cit.*
7. En particulier par Lampérez, p. 674.

tement, leur assigne pour date la fin du siècle. Mais pourquoi cette date plutôt qu'une autre? La donation « ad laborem de sancti Petri de Iacha » de 1094, citée par Mlle Ibarra [1], ne prouve pas que la construction était alors très avancée, mais simplement qu'on travaillait à l'édifice. En l'absence de documents, il paraît logique de supposer que, si la construction de cette porte date de la première époque, celle où furent élevés les murs extérieurs, la décoration n'en fut entreprise qu'une fois la nef construite et lorsque cette porte put servir de porte d'entrée. Il est peu vraisemblable que l'on ait songé à orner la porte d'une nef encore à construire, alors que la seule partie de l'église ouverte au public était l'abside. Or, les caractères architectoniques de la nef [2] obligent Lampérez [3] à la dater d'un XIIe siècle avancé.

Si l'on compare les chapiteaux du portail à ceux de la nef, on reconnaîtra qu'ils sont d'un travail plus parfait et par conséquent sans doute postérieurs. Mais surtout, si l'on examine l'ensemble du portail, non pas seulement le tympan isolé, mais les archivoltes qui l'entourent, on verra l'impossibilité de dater du XIe siècle ces moulures fines et compliquées dont le profil, d'après l'évolution étudiée par Enlart [4] pour la France, et par Puig i Cadafalch [5] pour la Catalogne, appartient bien plutôt à la fin du XIIe siècle qu'au siècle précédent.

La comparaison du portail voisin et similaire de Santa Cruz de la Serós peut préciser cette étude. D'aspect plus archaïque que celui de Jaca, entouré d'un rang de grosses perles entre deux robustes tores, le tympan de Santa Cruz passe généralement pour une copie grossière de celui de Jaca [6]. Il convient pourtant de remarquer qu'il ne s'agit pas d'une église de village dont les architectes maladroits prendraient modèle sur l'art citadin, mais d'une importante abbaye de Bénédictines, retraite choisie des grandes dames aragonaises et des filles du

1. P. 126, n. 2.
2. Dont la voûte fut refaite au XVe siècle.
3. P. 675-676.
4. *Manuel d'archéologie*, p. 523 (1re éd.).
5. *Arquitectura romanica a Catalunya*, III, p. 361.
6. Torres Balbas, *Archivo de arte y arqueologia*, n° 6, p. 287.

roi Ramiro I, plus richement dotée que toute autre église[1]. La composition des deux tympans est la même : au centre le chrisme, encadré par deux lions; sur le cercle du chrisme et sur le bord inférieur du tympan, des inscriptions. Mais, tandis qu'à Santa Cruz les branches du chrisme sont raides et dépourvues d'ornements, à Jaca les branches sont minces, élargies aux extrémités, soulignées de traits fins à l'intérieur et, à l'extérieur, d'éléments décoratifs dérivés du rais de cœur antique; les intervalles sont garnis par des marguerites rappelant les fleurons qui encadrent les croix dites d'Iñigo Arista de la fin du XIIe siècle, dans le Panthéon des Nobles à San Juan de la Peña. A Santa Cruz le chrisme a dû être sculpté par un artiste qui en avait oublié la signification, car l'A et l'Ω, au lieu de s'opposer, sont placés au hasard. A Jaca, au contraire, une inscription donne un sens nouveau à ce symbole qui représentera désormais la sainte Trinité :

> Hac in scriptura, lector, si gnoscere cura,
> P Pater, A Genitus duplex est, S Spiritus almus;
> Hi tres jure quidem Dominus sunt unus et idem.

Mais les lions eux-mêmes de Jaca ont un sens symbolique, qu'une inscription nous aide à comprendre :

> Parcere sternenti leo scit Christusque petenti
> imperium mortis conculcans, emico (?) fortis.

et dont nous trouvons les sources dans les théologiens du XIIe siècle.

Si nous cherchons quel peut être le symbolisme du lion dans le *De bestiis* de Hugues de Saint-Victor, nous verrons que le lion représente le Christ par plusieurs de ses caractères, mais en particulier par le suivant : « Tertia ejus natura, quod cum leaena parit, suos catulos mortuos parit et ita custodit tribus diebus, donec veniens pater eorum in faciem eorum exhalet ut vivificentur. Sic omnipotens Pater Dominum nostrum Jesum Christum filium suum tertia die suscitavit mortuis[2]. » Le lion, comme le Christ, triomphe de la mort, c'est ce que nous mon-

1. V. del Arco, *op. cit.*, appendice.
2. Hugues de Saint-Victor, *De bestiis et aliis rebus*, II, 1, *Patrologie*, CLXXVII, col. 57.

tre la partie de droite du tympan de Jaca, expliquée par l'inscription « conculcans imperium mortis ». Mais continuons la citation de Hugues de Saint-Victor : « Quarta natura leonis est quod nisi laesus fuerit, non facile irascitur. Patet enim ejus misericordia, quod prostratis parcit. Unde versus :

Parcere prostatis scit nobilis ira leonis. »

C'est le sujet de l'autre moitié du tympan et nous reconnaissons presque le texte du *De bestiis* dans l'inscription :

« Parcere sternenti leo scit... »

Mais le théologien qui a dirigé l'exécution du tympan ajoute au symbolisme de notre auteur : il voit dans la miséricorde du lion le symbole de la miséricorde divine; il ajoute l'idée du repentir, car c'est à celui qui le demande, que le Christ sait accorder le pardon : « Christusque petenti... »

Examinons maintenant la façon dont sont représentés ces symboles. Le lion de gauche lève une patte pour respecter un homme prosterné sous lui, tenant à la main un serpent qu'il semble écarter de sa poitrine : c'est le pécheur écartant de lui le péché représenté traditionnellement par un serpent. L'inscription, qui remplit la marge inférieure du tympan, ne fait que reprendre cette image :

Vivere si quaeris, qui mortis lege teneris,
Huc supplicando veni, renuens fomenta veneni,
Cor vitiis munda, pereas ne morte secunda [1].

Le symbolisme de la partie de droite est plus intéressant, car il nous montre encore l'influence des théologiens français du XII[e] siècle. Le lion, montrant les dents, tandis que le précédent a la gueule fermée, foule aux pieds deux animaux [2] dans lesquels on reconnaît sans peine l'aspic et le basilic, symboles de la mort et du péché (mort spirituelle). Hugues de Saint-Victor explique ce symbolisme [3] et un détail prouve son

1. J'ai cité ces inscriptions d'après Quadrado, *España, sus monumentos*, etc. *Aragón*, p. 296.
2. On s'explique mal que Quadrado, qui reproduit ce tympan, et à sa suite Lampérez aient écrit que ce lion foulait aux pieds des têtes humaines.
3. *De bestiis*, II, 18 et 30; III, 41. « Physiologus dicit quod aspis hanc habet naturam, ut si quando venerit aliquis homo ad speluncam, ubi habitat aspis, et



influence sur les sculptures de Jaca : dans les plus anciens modèles, venus d'Egypte, l'aspic et le basilic sont représentés la tête en bas[1]; ici, au contraire, ils sont debout et conformément aux textes des théologiens, l'aspic appuie une oreille contre terre pour échapper à la voix du charmeur. Pour que l'imitation fût complète, il faudrait qu'il se bouchât l'autre oreille avec sa queue. L'influence n'est pourtant pas douteuse et nous voyons là une raison de plus pour avancer dans le cours du XIIe siècle la date de ces sculptures, comme les caractères du monument nous ont déjà engagé à le faire.

Au contraire de ceux de Jaca, les lions de Santa Cruz ne paraissent avoir aucune signification symbolique. Sous l'un d'eux seulement est sculptée une marguerite servant à remplir un vide. Le profond accent oriental de cette sculpture ne laisse aucun doute sur son origine. Les lions qui encadrent ici le chrisme sont la copie des lions affrontés, si fréquents dans l'art oriental[2]. L'idée d'encadrer le chrisme par deux animaux (deux paons, cette fois) se trouve déjà dans un monument de caractère oriental, sur un sarcophage de Ravenne[3]. Le tympan de Santa Cruz a dû précéder celui de Jaca : c'est la copie directe d'un modèle oriental. En aucune façon l'imitation du tympan de Jaca ne peut expliquer ces formes étranges, ces pattes crochues, ces poitrines bombées, ces gueules effrayantes. Les lions de Jaca, tout en conservant une certaine saveur orientale, ont un tout autre caractère : plus élancés, plus hauts sur pattes, d'une ligne plus fine, ils montrent, dans le dessin des pattes, des oreilles et des poils du cou, un certain progrès vers le réalisme. On peut admettre que le sculpteur de Jaca a pris l'idée de son tympan en voyant celui de Santa Cruz; le contraire est invraisemblable.

Aucun document ne nous donne la date du tympan de Santa

incantari eam omnibus carminibus ut exeat de cavernis suis, ille ne audiat vocem incantantis, ponit caput suum ad terram et unam aurem premit in terram, alteram vero cauda sua obturat. » (II, 18). — Le basilic est un coq à queue de serpent, dont la vue donne la mort. — Cf. aussi Honorius d'Autun, *Specul. Eccles.* In Dominic. Palm. (*Patrologie*, CLXXII) et Mâle, XIIIe s., p. 60.

1. Cf. Mâle, *Congrès du Caire*, p. 270.

2. Cf. entre autres, Mâle, XIIe siècle, p. 346 et fig. 199. G. Soulier, *Influences orientales dans la peinture toscane*, p. 82 et fig. 34, etc.

Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 267, fig. 136.



Cruz. Mais les caractères architecturaux de l'église dont il orne l'entrée, concordant avec la période de plus grande richesse du couvent, qui reçoit de nombreuses donations à la fin du XIe siècle, notamment une donation « ad opus ecclesiae » en 1095[1], permettent de fixer aux environs de 1100 la date du tympan de Santa Cruz[2] qui serait donc sensiblement antérieur à celui de Jaca.

Les documents ne nous indiquent pas davantage la date des monuments du second groupe que nous avons distingué au début de cette étude. Une date limite seulement est connue : ils sont tous postérieurs à 1096, date de la reconquête de Huesca.

L'infante Doña Sancha, qui assistait à la prise de Huesca, dut mourir peu après, puisqu'un texte de 1097 parle des terres qu'elle posséda durant sa vie[3]. Il faut écarter avec del Arco et Briz Martinez, la supposition que le tombeau ait pu être sculpté du vivant même de l'infante : les symboles qui rappellent sa vie exemplaire ne peuvent avoir été représentés sur son ordre, étant donnée son humilité. Je serais même porté à le placer assez tard après sa mort, car il fut élevé dans une chapelle du cloître. Or, si, en 1095, la construction de l'église était encore inachevée[4], il est peu probable que le cloître ait été construit dès lors. Il fallut donc, entre la mort de Doña Sancha et le moment où on éleva son tombeau, le temps de construire le cloître et la chapelle, où, selon son désir, il devait s'élever. Mais ce n'est là qu'une simple probabilité, car il est également possible qu'on ait commencé les travaux de sculpture en même temps que la construction de la chapelle.

Cependant, si l'on compare la tombe de Doña Sancha au tympan de l'église de Santa Cruz, que nous avons daté des environs de 1100, on s'apercevra que la première est une œuvre beaucoup plus soignée et plus parfaite. Tandis que dans le

1. Del Arco, *op. cit.*

2. La forme bizarre du tympan de Santa Cruz qui est celle d'un linteau dont le bord supérieur serait composé de trois courbes, l'espace libre dans l'arc étant rempli tant bien que mal par des claveaux, peut faire supposer que le tympan fut sculpté avant la construction de la porte. Mais rien ne confirme cette hypothèse.

3. Mlle Ibarra, p. 122.

4. V. plus haut.

tympan les corps des lions sont sculptés presque sans détails, dans le tombeau, au contraire, les ailes, les robes et les cheveux des anges, les coiffures et les vêtements des infantes sont représentés finement et avec soin. Les quadrupèdes ailés à tête d'oiseaux qui ornent un des côtés du sarcophage, sont tout à fait semblables dans l'attitude, la forme de la tête et du bec et dans leur perfection à ceux d'un chapiteau du cloître de San Juan de la Peña, œuvre du XII[e] siècle.

Des trois tympans de San Pedro el Viejo de Huesca, portant chacun le chrisme encadré par deux anges, l'un[1] est certainement postérieur aux deux autres; il appartient aux dépendances du cloître qui durent être construites après l'église. Malgré la maladresse qui se note encore dans le cou démesurément long de l'ange de droite, dans l'épaule qui semble démise, de celui de gauche, on trouve plus de souplesse dans les plis, plus de maîtrise dans la composition.

Les deux autres, qui ornent la porte Nord et la porte Sud de l'église, sont l'œuvre de la même époque que celle-ci. Mais aucun document ne précise cette époque. Rien ne prouve que l'église actuelle ait été construite immédiatement après la reconquête. L'antique sanctuaire que les Arabes avaient respecté, fut peuplé après 1096 par des moines de Narbonne, qui entreprirent la reconstruction de l'église et du cloître. Lampérez considère comme « très probable, sinon certain, que la construction fut entreprise avec les ressources et l'appui que leur donna Ramiro el Monje, par conséquent vers 1134-1137 ou un peu après, quand il se fut retiré dans le monastère[2]. » Il faut donc dater, sans trop préciser, ces tympans du second quart environ du XII[e] siècle.

Celui qui décore la porte méridionale de l'église, donnant dans le cloître[3], se compose de deux parties : la partie inférieure représente l'Adoration des Mages, la partie supérieure montre deux anges sortant des nues, soutenant un chrisme[4]. C'est le

1. Pl. V.
2. P. 684.
3. Pl. III.
4. Une sculpture, en très mauvais état, du Panthéon des Nobles présente la même composition. Del Arco l'attribue au XI[e] siècle, sans raison : car si l'on a pu

plus ancien des deux : la sculpture en est très maladroite et primitive, les visages arrondis, les plis raides, les bras et les mains démesurément longs. Le sculpteur, ne disposant que d'une place restreinte pour ses anges, n'a pu se décider à les mettre couchés ou debout. L'un est bizarrement accroupi à genoux, l'autre est à demi couché.

Le tympan du Nord[1], que les anges et le chrisme occupent entièrement[2], a beaucoup gagné en aisance. S'il reste une certaine raideur, elle s'est plutôt transformée en fermeté : le trait est admirablement net, les gestes précis. Les anges, comme dans le tombeau de Jaca, avancent une jambe, mais à Jaca ils semblaient à demi assis, à Huesca ils avancent légèrement, laissant flotter loin derrière eux le pan de manteau qui à Jaca pendait lourdement dans leur dos. On a ici l'expression la plus parfaite de la formule tant de fois répétée.

Les historiens se sont demandé d'où l'idée était venue aux sculpteurs aragonais de faire porter le chrisme par deux anges. Les modèles orientaux ayant donné l'idée de l'encadrer par deux lions, il était facile de passer d'une composition à l'autre et de remplacer par des anges les animaux qui ne reçurent un sens symbolique que plus tard ou dont le sens symbolique avait pu être aussitôt oublié. Les sculptures de Huesca dérivent ainsi tout naturellement du tympan de Santa Cruz et l'intermédiaire est le tombeau de Doña Sancha, où les anges portent au ciel l'âme de la morte. Mais, en outre, cette disposition est si naturelle, elle convient si bien à la forme demi-circulaire du tympan, elle est si fréquemment ailleurs employée dans les Ascensions du Seigneur ou les Majestés de la Mère de Dieu, qu'il est peut-être inutile d'en rechercher les origines. Si nous voulons cependant trouver des antécédents aux anges de Huesca, nous les chercherons, non pas, comme Lampérez, dans le sarcophage romain qui servit de tombeau au roi moine, dont la disposition

transporter d'un autre lieu de sépulture les inscriptions du XIe siècle, il est peu vraisemblable qu'on ait transporté des sculptures qui devaient être adaptées aux dimensions des niches.

1. Pl. IV.

2. Une curieuse figure se trouve ici au-dessus de chrisme : c'est un petit personnage placé horizontalement et tenant un livre.



les nus antiques et la facture diffèrent radicalement des œuvres romanes, mais dans des sculptures françaises antérieures aux œuvres aragonaises.

Les pèlerins français qui passaient si nombreux par Jaca, pour se rendre à Compostelle, les moines français qui peuplèrent l'abbaye de Huesca après la reconquête, ont bien pu y porter quelques souvenirs de l'art de leur pays.

Or, avant que fût morte l'infante Doña Sancha et avant que les chrétiens se fussent emparés de Huesca, les sculpteurs bourguignons avaient sculpté le tympan du portail intérieur de Charlieu que tout le monde s'accorde à dater d'avant 1094 et dont la composition est la même que celle des tympans de Huesca. Mais à part la composition d'ensemble et quelques détails, comme les manches évasées, ces sculptures sont d'un caractère très différent. A Charlieu les proportions sont meilleures, les corps plus élancés, les ailes plus effilées, toute la sculpture plus fine. Nous nous approchons davantage des œuvres aragonaises en examinant les sculptures languedociennes de la première époque. Dans le transept de Saint-Sernin de Toulouse, appartenant sans doute à l'église consacrée en 1096, un chapiteau représente le Christ en majesté dans la mandorle que soutiennent deux anges. Là encore la composition seule nous rappelle les œuvres qui nous intéressent. Nous trouvons des rapprochements plus précis dans les anges soutenant un médaillon de la bordure du maître-autel de Saint-Sernin consacré en 1096 [1] et d'un tailloir du cloître de Moissac daté de 1100. Cette fois ce sont les mêmes figures bouffies, la même absence de cou, les mêmes cheveux plantés bas sur le front, la même lourdeur et la même gaucherie. Enfin, les oiseaux qui ornent la tranche postérieure du même autel rappellent ceux du sarcophage de Jaca et du chapiteau de San Juan de la Peña.

Il n'y a là cependant que des rapprochements de détail peu importants [2]. Les tympans du Haut-Aragon nous apparaissent

1. Cf. Deschamps, *L'autel roman de Saint-Sernin de Toulouse et les sculptures du cloître de Moissac*. (*Bulletin archéologique*, 1923.)

2. L'influence des modèles de Toulouse et de Moissac que j'ai cités est beaucoup plus grande sur le tympan d'Armentia (Alava).



comme formant un groupe très un et très original dans l'art roman. Peu d'œuvres sont empreintes aussi profondément et directement d'influence orientale que les lions de Santa Cruz. Le tympan méridional de San Pedro el Viejo donne au plus haut degré l'impression d'un art local. Comme le note M. Porter, les vêtements des personnages, les coiffures féminines surtout sont purement espagnols. Le tympan de Jaca et celui de la porte Nord de Huesca, œuvres plus parfaites et plus élégantes, ont une fermeté de trait, un accent un peu dur peut-être, qu'accroît la qualité de la pierre au grain fin et sa couleur ou la polychromie bien conservée, mais qui est dû encore plus à la facture reconnaissable entre toutes. Ce sont les œuvres maîtresses d'une école dont les débuts maladroits ont toujours eu une profonde saveur d'originalité. En échelonnant ces œuvres au cours du XII[e] siècle, au lieu de les grouper autour de 1100, nous ne croyons avoir en rien diminué leur intérêt.

G. GAILLARD.

ON THE CARMEN DE MORTE SANCTII REGIS

The existence of a poetical text serving as the source for the account of Sancho II's turbulent reign in the *Chronique Léonaise* or *Crónica Najerense* (written about 1160) has been known since, at least, the days of Amador de los Ríos, who pointed to complete hexameters in the Latin prose. M. Cirot[1], in publishing the prose text, adorned it with valuable notes which illustrated both its literary and its historical interest, and more recently Sr Menéndez Pidal[2] has studied the question exhaustively from the point of view of the Spanish *Cantar del Cerco de Zamora o de don Sancho el Fuerte*. I return to the matter only to give greater precision to certain points of detail which appear to me to bear on the problem of the genesis of Spanish mediæval epics.

I

The Poem.

During the whole extent of Sancho II's reign the anonymous chronicler has followed a poem, which he has at times summarised, at other times reproduced almost textually. The survival intact of hexameters in the midst of his prose proves that we have to do with a poem similar to the *Poema de Almeria*, which was composed a few years earlier than the chronicle. The prose contains also a couple of pentameters, both in the same para-

1. *Bulletin hispanique*, XI (1909), p. 259-282.
2. *Revista de Filología española*, X (1923), p. 330, 344-350. It is in this article, as is well known, that the date 1160 and the Riojan authorship is attached to the chronicle.

graph (no. 15 of M. Cirot's text). One of these is unimpeachable :

turbat eos regis mors inopina sui;

the other is crude and scarcely recognisable as such :

perpauci remanent qui corpus rapiunt.

It might be inferred from this circumstance that our poem was not composed in one uniform metre, but glided in its tragic conclusion into elegiacs. The second pentameter, however, is so rough as to prove nothing and the first might well arise from a slight disturbance in the rhythm of a hexameter. Despite these verses, therefore, I have preferred to regard the poem as one written in a uniform metre.

For a satisfactory guide to the peculiarities of this metre we must apply to the contemporary *Poema de Almeria.* The author of that poem has written such hexameters as he could, quantitative and classical in intention, but frequently accentual or frankly unmetrical in execution. At the conclusion of his lines, however, he either did not understand or deliberately ignored the rule against final polysyllables, which, in fact, are often to him sheer necessities as their galloping rhythm gives a recognisable movement to the lame assemblage of syllables in the body of the verse. So he has lines ending in *francigenaeque*, *toletani*, *imperatoris*, *aequiparari*, *inopina*, etc. It is plain, therefore, that we need have no hesitation in employing similar rhythms in reconstituting the text of the *Carmen de morte Sanctii Regis*. Less freely may we avail ourselves of another of the contemporary poet's licences. He has lines which, frankly, do not scan in accordance with any prosody, ancient or modern. Such is, for instance, the celebrated

Ipse Rodericus, mio Cid semper vocatus.

In other cases, however, we may perceive a tangible reason for the deviation from classical norms. Thus, for him the word *imperator* (the key-word to all Alfonso VII's policy) is indispensable. He is unacquainted with the pre-Vergilian *induperator*, but transfers to the Latin the primary and secondary



accents of the Spanish word *èmperadór*, scanning *ímperatór*. So our author requires the word *legionenses* which we may suppose him to scan with reference to the vernacular *lèonéses*. Among words important to him, the names Adefonsus, Bellidus Ataulfus and Rodericus form suitable closes to hexameters, but for Sanctius he must have used periphrases in all the oblique cases of the noun, or scanned the name as a dissyllable, or remained frankly anomalous. Similarly the word *lancea*, in most of its cases a cretic, must have caused the poet anxiety, as it would almost be obligatory in describing the accoutrements of his heroes. He probably considered it, like *lanza*, a dissyllable. The word *venablum* may have been considered, like *venablo*, as containing but one long syllable, and in *citato fortius équo* we can hardly refuse to take account of the accent in the last word, especially as it has caused a long quantity (a diphthong) in *yegua*. At the conclusion of words Alfonso VII's laureate ignored the laws of positional quantity :

dux fuit illustrís istis Petrús Adefonsi —
pulcher ut Absalon, virtute potens sicut Sanson —

and if any scansional problems remained to him after all these licences, he would doubtless have resolved them rather by hiatus than by elision.

Our present object, however, is not to reconstruct a twelfth century poem, but only to place in their hexametrical frame as many fragments of feet and verses as have survived in the chronicler's prose. Two scenes admit of fairly accurate reconstruction, and this I have carried out both in accordance with the laws of quantity (in the variants I insert in my notes) and in a quantitative-accentual style that is, however, still more « correct » than the *Poema de Almeria*. I have allowed myself both elision and hiatus (especially for accusatives in *-m*), short syllables lengthened by primary or secondary accent, and long syllables shortened by analogy with vernacular forms. I have not noted words omitted, but italicise all words supplied by myself in addition to the text and also those which I have altered in case or by the use of synonyms, etc. As I have inclosed within brackets word which lack authority in the chronicle, it

will be seen at a glance, 1st, from the Roman type that considerable numbers of original lines and feet persist, and 2nd, from the Italics that what remains is not very far removed from a fairly regular hexametrical pattern. My numerical references are to the paragraphs of M. Cirot's text.

The poem doubtless commenced by the bedside of the first Castilian king, whose distribution of his realms (1) between his five legitimate children caused such disastrous results. The eldest of these, don Sancho, was ambitious, high-spirited and physically powerful :

(2) *Castellae* uero *dominus* Sanctius esset
mágnanimús, acer íngenió, et uíribus fórtis.

Feeling himself slighted, he resolved to despoil his brethren. He pretended to go on a pilgrimage (se simulat proficisci) (3) to the shrine of St. James at Compostela, and by treachery seized and bound his brother García, king of Galicia, as the result of a meeting at Santarem. In the year folowing he routed Alfonso of León at Llantada, but the poet's words have been lost through the great concision of the chronicler (4). A similar brevity is observed in the subsequent episode, which relates how a certain Sancho, bastard of the king of Navarre, ravished the Castilian's promised bride, and by taking refuge with his uncle, Ramiro of Aragón, brought about the death of both (5). In the cause assigned for Ramiro's fatal affection we may scent a doubtful hexameter :

(5) pro probitate sua atque armorum nobilitate.

Meanwhile, Alfonso collected another and a greater army (6). Sancho's indignation was intense —

(6) quo rex audito cum [*domnus*] Sanctius esset
impatiens animi, nimium inflammatus in iram... —

and he also collected his host, marching to the field of Vulpejera, near Carrión.

On the night before the contest the king, taking to heart the proverb « nox habet consilium », summoned his magnates :

(7) [*et*] perscire uolens cuius exércitus régis
schólas álteriús ui ét numeró superáret.



Deeply chagrined by the superiority of the Leonese, he could only console his own men by averring their warlike preeminence. He himself (he alleged) was equal to a thousand, and his *alférez* (the Cid) equal to a hundred. But when Rodrigo promised only to match himself against one of the enemy, and to accept whatever result God might send, Sancho reduced his figure successively from 100 to 50, 40, 30, 20, 10, without ever obtaining an immodest answer from the hero. We have lost the poetical form of this passage, though it is highly poetical in spirit. The chronicler has not preserved the periphrase which are needed to make Latin numbers metrical, and he has combined in the form of one *oratio obliqua* what were probably about ten lines of stichomythy. One can perceive the form of a hexameter and a half —

(7) nunquam aliud uerbum Roderici extorquere ab ore
[*tunc*] potuit nisi quod...

A furious combat on the day following left a few Castilians in command of the field, both the kings being taken prisoner (8). What ensued is given in almost the words of the poem :

(9) *Undique* prospiciens campum Rodericus *et unde*
sit rex ignarus, [*uix tandem a longe uidebat*]
regem *ubi* bis septem ducebant légionénses [3].
Instanter properat sicque *illis eminus inquit :*
Quo miseri fugitis ? uel quae uictoria uobis
si nostrum fertis, *sed* uestro rege caretis ?
nostrum reddatís ut uéstrum regem habeatis [4].
Illi *autem* regem esse suum captum *haud sapientes* —
nequaquam fieri id *factum* potuisse *putantes* —
uerba [*ut inania*] *habent et contemnunt* Roderici.
Stulte quid insequeris capti uestigia regis ?
Solus eum *e* manibus nostris *euellere credis ?*
Queis Rodericus ait : Si lancea sola daretur,
adiutante Deo, non longo tempore uobis
monstrarem quae sit mea [*tota*] *uoluntas.* At illi
lancea *ibi* in campo fixa *procedere temptant :*
quam [*tunc*] *arripiens* et equum calcaribus urguens,
incursum faciens, unum deiecit [*in herbam*]
prostauit*que* et, eos *iterum atque iterum* feriendo,
eripuit regem *atque* exhíbuit équum et árma [5].

3. Quantitative solution : regem ubi ducebant bis septem fortiter hostes.
4. nostrum reddatis regem ut uestrum teneatis...
5. eripuit regem, gladium cui praebet equumque...

Sic *faciunt ambó preliántes et ferientes*
ut non éuaderét nisí unús saciátûs [6].

Putting his brother in chains, don Sancho led him captive through the towns of León and claimed for himself the allegiance of his brother's subjects (10). Apart from a few feet (et oppida ducens / omne sibi regnum...) the form of the poem has been obscured in its transference to prose, and a special cause is the contamination, at this point, of the poem with a passage paraphrased from Ezelo and Gilo's *Epitome vitae S. Hugonis*, describing the intervention of that saint in the liberation of Alfonso. Under Sancho's threats —

(11) et nisi discedat regno maturius illum
uinclis *pergrouibus* retrudendum minitatur —

Alfonso fled, along with Pedro Ansúrez, to the Toledan court of Almemon. Freed from the rivalry of his brother, Sancho proposed to Urraca an exchange (*concambium*) of unfortified territory for her stronghold of Zamora (12), and on her refusal he advanced against the town with a powerful army, driving her to despair (13). The strain of emotion wrung from the princess ill-omened words, which hinted at the death of her brother :

(14) Quód Urraca [*quidem*] cum persensisset, obortis
iam lacrimis ait : O si quis me [*núnc*] liberáret
áb hac [*infelicem*] angustia et obsidione,
illi [*non dubito quin*] me meaque omnia dárem [7].

A certain « son of perdition », Bellidus Ataulfus, heard her words, and being assured that they contained a promise, treacherously had himself sent out from the city as though a fugitive. He won the ear of the Castilian king by declaring that it was better to live under his rule than that of a woman. So credulous was Sancho (Credulus his uerbis rex Sanctius...) and so infa-

6. Sic pariter pugnant rex Sanctius et Rodericus,
prosternunt feriuntque, nec omnino nisi miles
saucius euasit tantis ex hostibus unus.

7. Or : Haec Urraca quidem cum persensisset, obortis
iam lacrimis ait : O si quis salvaret ab ista
me nunc infelicem angustia et obsidione,
illi non dare me, fateor, meaque omnia nollem.

tuated, that he retained the traitor as his friend, dismissing all others —

(14) aliis*que* relictis
huius solius [*rex*] consilio frueretur.

On a certain Sunday in October he and Bellidus Ataulfus proceeded to reconnoitre the city walls in search of a postern, and after a lacuna of one line in the text of the chronicle, we again find him using the poet's own words :

(14) Ipse super *magnum* residens altum*que caballum*
[*persequitur regem dominum*] emissó*que* uenáblo [8]
interfecit eum, [*pronum et deiecit in herbam*].
Mox uersis mali *uti* qui nil egisset habenis
cum rediens *iam* per *campi tentoria docti*
transiret, *quid* rex ab eo faceret *flagitanti*
respondit nihil *atque* citato fortius équo [9]
intra urbem recipi quanto *citius properabat.*
[*Mente autem*] factum *iam suspiciens* Rodericus
mox *nudum* insiliens *in equum* quem forte *tenebant*
scutigeri *post terga*, [*manu*] tunc *arripit hastam*
illum*que* insequitur portas intér semicláusas [10],
hasta et percussit proditóris equum fugientis.
[*ille autem illaesus saltu perfugit in urbem*].
Sic per castra, caput *diruptis* crinibus *heros*
pugnis percutiens, lacrimis clamoribus *altis*
immixtis mortem deflet domini furibundus.
(15) Nec mora : fit clamor; tolluntur ad aethera uoces :
turba ruunt, turbat *quos* regis mors inopina.
Undique concurrunt [*una*], regemque requirunt :
mórtuum répperiunt, et dispersis fere *cunctis* [11]
perpauci remanent, rapiunt qui corpus [*inane*] :
[*hoc*]*que* ad *coenobium sic* defertur tumulandum.

II

Commentary.

The Hispano-Latin poem which I have discussed, and in part reconstituted, in the preceding paragraphs is of great importance for the criticism of one of the best among the lost Cas-

8. persequitur dominum, piloque ex tempore misso...
9. nil respondere nil est ausus, equoque citato...
10. illumque insequitur portas ad semiopertas
lancea et abiecti percussit equum fugientis...
11. mortuum et inueniunt, et dispersis fere cunctis..

tilian epics, the *Cantar de don Sancho el Fuerte o del cerco de Zamora*. It behoves us to determine the significance and the limitations of the evidence it offers.

When one picks out a poem from a « prosification », one of the most delicate processes is to determine when the prose ceases to show signs of a verse model. In the present case, we can mark our « finis » at the end of M. Cirot's 15th paragraph. It is followed by matter relating to Alfonso VI, different in subject, situation and style. Alfonso is given out as the hero of a miracle which indicated his accession of greatness through his brother's death (16), and of an astute escape from Toledo (17). These episodes, though novelistic, bear no trace of hexametrical elements, and certainly no complete hexameters. They record legends known to other historians, such as Lucas of Tuy and Rodrigo of Toledo, while the paragraph that follows is taken from Pelayo (17). In contrast to the markedly Castilian character of the history of Sancho II, these episodes in Alfonso's reign are Toledan and Mozarabic : Toledan and Mozarabic is the paragraph that follows (19). In the course of introducing the Roman liturgy into his kingdoms Alfonso on one occasion submitted the decision to a test by fire and a judicial combat. In the latter the Roman missal was championed by Lope Martínez de Matanza, a Castilian, and the Mozarabic rite by an unnamed Toledan. Fortunately the *Chronicón Burgense* has preserved a Castilian account of this combat : it ended (we are informed) in the victory of the Castilian knight[12]. In our text, however, it is the Toledan who triumphs. When Alfonso refuses to accept either the chivalresque decision by combat or the ordeal by fire, our chronicler's source was reminded of the proverb : Allá van leyes do quieren reyes. This metrical refrain is recorded, fittingly enough, in a hexameter :

ad libitum regum flectantur cornua legum.

But the hexameter stands by itself in the text, and the surrounding prose shows no sign of rhythm; while its Toledan and Mozarabic partisanship quite cuts it off from the Castilian sen-

12. See M. G. Cirot's note 2 in *Bulletin hispanique*, XI (1909), p. 277.

timent of our chronicler's document for don Sancho's wars and death. We may therefore say that, having recorded Sancho's death, our chronicler proceeded to use a new set of documents, probably of Toledan origin.

The end of paragraph 15 is the point at which the anonymous chronicler ceases to transcribe the Hispano-Latin poem : is it also the end of the poem? The answer is, I think: « Yes ». As preserved in the general chronicles and ballads, the legend of Zamora includes episodes relating to the general defiance launched against the city (*el reto de Zamora*) and the oath exacted from Alfonso (*la jura en Santa Gadea*). The latter, as affecting a monarch, could not have been passed over in silence by our chronicler, had it been found in his document. We conclude, therefore, that the *Carmen de morte Sanctii regis* ended at the same point as the chronicler's transcript. But having fixed at the end of paragraph 15 the end of the Hispano-Latin poem, we must be aware that the conclusion is significant. The concluding words are « et ad monasterium sancti Saluatoris Onniae defertur tumulandum », of which the last two words are clearly the end of a hexameter, while the name of the place contains, as transcribed, a cretic. In my rendering I have, therefore, made use of a demonstrative pronoun :

[hoc]que ad coenobium sic defertur tumulandum.

That the poem should end with this reference to the tomb of the slaughtered king is significant when we remember that Latin was the language, not of entertainment, but of instruction. Enounced with all the emphasis of its position at the end of the poem, the phrase indicates that the poet's object was to lead up to the mention of the grave and monument at Oña, the most distinguished in the monastery, and one on which important benefactions depended. We have every reason to believe that the *Carmen de morte Sanctii Regis* was one of a well defined class of mediæval Latin documents, such as the *Estoria de Bernardo* [13], Pseudo-Turpin and others cited by M. Bédier, which

13. On this work, used by the scribes of the first *Crónica General* in preference to the epics on Bernardo del Carpio, see my essay in the *Modern Language Review* for July and October, 1928.



sought to preserve or aggrandise ecclesiastical and monastic prestige by exploiting popular credence in the tales told by epic minstrels. We may add that the chronicler obtained other pieces of information from the monastery of Oña, as the mention of Count Gonzalo's tomb shows (23) : while, on the other hand, the writer's assumption of Urraca's guilt is in the tradition of Oña as declared in Sancho's epitaph [14]. We cannot penetrate the poet's anonymity, but we see that as Arlanza was linked to the memory of Fernán González, Cerdeña to the Cid and Compostela to all variants of the Roncesvalles story, so Oña cultivated the legend of Sancho the Strong.

Of the sixty and more hexameters that I have noted in the chronicler's prose many may, doubtless, be rejected. It is not certainty of detail that I desire to attain, but that cumulative assurance that Sr Puyol claimed for his reconstruction of the *cantar* itself. Had the chronicler of 1160 merely tried to raise his style by imitation of poetical cadences, as the monk of Silos was wont to do, he could not have produced so often the same poetical effect, even in unemphatic paragraphs, nor would it have been possible for us to restore approximately two entire and capital scenes. For my own part, I doubt whether this historian can be credited, like the monk of Silos, with a style of his own, different from the various styles of the documents he copied, but, in any case, in the face of so much evidence of poetical form, we must set aside Sr Menéndez Pidal's doubt as to the existence of a document other than the vernacular poems. Not only is there sufficient evidence of the presence of Latin verses, but there is also reason to believe that these formed a work of well-marked individuality and purpose. The *Carmen de morte Sanctii Regis* cannot be treated summarily as a mere replica of a vernacular poem [15]. It is necessary to make inquiries as to the probable relation between the *carmen* and the *cantar*.

14. « Ci-gît la poussière et l'ombre de Sanche; c'était un Pâris pour la beauté, un Hector pour la bravoure. Sa sœur lui enleva la vie, femme à l'âme cruelle, qui ne le pleura pas. Il mourut devant Zamora, le 7 octobre 1072, tué à l'instigation de sa sœur Urraca par Vellido Adolfo, grand traître. » Translation in Menéndez Pidal, *L'épopée castillane* (1910), p. 76.

15. « Pudiera haber un poema latino, que sería, en todo caso, inspirado en el vulgar de D. Sancho; pudiera simplemente el tono poético del cantar-romance



We may state at the outset that the Hispano-Latin poem is, in fact, different from what we know of the *Cantar de don Sancho* in respect of its inclusion of the numerical and antithetic scene in which D. Sancho boasts himself equal to a thousand, and the Cid refuses to declare himself unqualified superior to one. The scene has been planned on the basis of the hero's subsequent rescue of his master from fourteen Leonese (7). Antithetic and numerical passages of this kind are not infrequent in ballad technique, and are there more elaborate in derived than in original pieces. So « Las huestes de don Rodrigo » is more skilfully constructed than the lament in the *Crónica Saracina*, « Castellanos y leoneses » than the original in the *Crónica de 1344*, « Con cartas y mensajeros » than its source in the *Primera Crónica General*, « Cabalga Diego Laínez » than the more rudimentary *Crónica Rimada*. Granted that it is a technical resource not beyond the reach of any poet who had to retell a tale, I see no reason to believe the scene to be the work of any other than the author of the *carmen* himself; unless we suppose it to have been omitted from the vernacular chronicles. There is no need to postulate any other redaction.

None the less, it is most reasonable to hold that the *carmen* is founded on an antecedent *cantar*, though we must be cautiously averse from assuming the identity of the erudite and the popular poems. Sr. Menéndez Pidal has adduced an example of the congruity of the poems which is worth repeating because it simultaneously indicates their divergence [16]. When Sancho proposed to Urraca the exchange (*concambium*) of her fortress for some undefended land, she exclaimed : « Quid mihi faceret extraneus in planis cum hic mihi frater uterinus faciat in arduis et munitis? » The rhythm of these words may be illustrated by such a rearrangement as :

Quid mihi tum facerét in plano extraneus, hoc cum
frater mí faciát in munitis uterinus ?

haber suscitado en el cronista najerense y en el silense, donde también se descubren versos, el deseo de elevar el estilo con recuerdos de Virgilio o de otros poetas. » Menéndez Pidal in *Revista de Filología española*, X (1923), p. 348. I do not discover persistent use of hexameters in the corresponding passages of the Silensis, to whom Sr. Menéndez Pidal's remarks seem to me applicable.

16. *Revista de Filología española*, X (1923), p. 349.



But the distinguished critic has shown that these words have their equivalent in the chronicles and that they are linked by assonance to the crucial term « cambio-concambium » :

> Pues demandades consejo, dar vos lo hemos muy de grado;
> pedimos vos que non dedes Çamora por aver nin por cambio,
> que quien vos cerca en la peña sacar vos ha de lo llano.

In the *cantar* the words are spoken by Don Nuño; in the *carmen*, doubtless to secure economy by the suppression of a minor rôle, they are put in the mouth of the princess herself.

It would have been pedantic to insist on the independence of the Hispano-Latin poem in matters of detail had it not been desirable to establish it in matters of importance. We have already remarked that the purpose of the poet seems to have been to lead up to his mention of the sepulchre at the monastery of San Salvador de Oña : once the king was dead, the clerical author's interest was to bury him. Not so the minstrels'. Once the king was dead, the minstrels' interest was to avenge him. Justice preoccupies these heroic singers to an extent only imperfectly comprehended by our criticism. In the *Chanson de Roland* a modern reader rests satisfied with the death of the hero : so heroic a death, we think, « justifies » itself. But Turoldus has still half his poem to write, as he feels compelled to avenge his hero on Marsilie and Ganelon with all the ferocity of detail their crime merited! We are impressed by the slaughter of the youths of Lara and the terrible sight of their bleeding heads; the minstrel reincarnates the youngest in order to execute a formally sufficient vengeance. Our interest centres on the « afrenta de Corpes », but the poet's sympathies are with the father and not the daughters, and he ends his song only when the Cid has obtained full and detailed satisfaction for all the wrongs done him by the faction of Garci-Ordóñez and Peransúrez. We think that

> un bel morir tutta la vita onora,

but the thought was alien to the mind of a mediæval minstrel. Sancho, therefore, being dead and the ultimate authors of the treason being unknown, the minstrel was compelled to inves-



tigate the complicity of the citizens by combat (*reto*), and that of Alfonso, both for himself and as male representative of Urraca, by solemn oath (*jura*). The association of the combat and oath with the death is, in my opinion, one single *epic* thought : the association of the death with burial in a particular monastery is one single *clerical* thought. In view of this conflict of interests it is fallacious to suppose that the silence of our text as to the *Reto de Zamora* and the *Jura èn Santa Gadea* can be accepted as evidence of their absence from its vernacular model.

Other reasons, of course, have been alleged to urge us to disjoin the *reto* from a hypothetical primitive historical epic concerning Sancho the Strong. The *reto*, we are told, is unhistorical, and so has no place in « un poème entièrement historique » written « a raíz de la muerte de don Sancho [17] ». But, laying aside the question of our poem's historicity, we may ask ourselves the question : Why must we believe in entirely historical, contemporary poems? The answer given [18] is that, popular recollections being short, only so can the memory of relatively unimportant events have been kept green : that, in the present case, reminiscences of the siege of Zamora could not have survived the competition of such events as the fall of Toledo, the Almoravid invasions, the campaigns of Alfonso the Emperor, and the Cid's defence of Valencia. But this argument is both fallacious and false. It is fallacious to imagine that poets are concerned not with poetry, but with history. No poet sung the fall of Toledo, that paramount theme of the historian. The minstrels praise Alfonso the Emperor, but no vernacular song celebrated his military exploits. Where is the *Cantar de*

17. Menéndez Pidal, *L'Epopée castillane*, p. 57, and *Revista de Filología española*, X (1923), p. 350. The latter phrase refers, howevers, to epitafios, fueros, diplomas y cronicones.

18. J. Puyol Alonso, *Don Sancho II de Castilla* (1911), p. 10 : Sería aventuroso suponer, que, al cabo de tan largo tiempo, cuando en algunos se habría borrado hasta la memoria de aquel rey, viniese a resuscitarla la musa juglaresca; mucho más teniendo en cuenta que con posterioridad a la tragedia de Zamora habían ocurrido sucesos que alcanzaron gran resonancia, cuales fueron la conquista de Toledo, la primera invasión de los almorávides, las expediciones de Alfonso el Emperador y sobre todo, la conquista de Valencia y las hazañas del Cid, que por entonces debieron de ser la única fuente de inspiración de los poetas.



Zalaca, supposed by this argument? Even in the *Poema de mío Cid*, that most historical of epics, only seven lines (1202-1210) are devoted to the siege of Valencia, which the minstrel considered less interesting not merely than the battle of Quarto, but also than obscure skirmishes in the vicinity of Medinaceli. The poet is concerned not with the historical but with the heroic, not with the national but with the personal. It is false to say that the memory of don Sancho could be kept alive only by an almost contemporary poem, because, apart from chronicones, diplomas and other species of record, there was, as we have seen, the epitaph upon his tomb at Oña hinting at the whole sad story, and there was, as we have inferred, at least sufficient interest in his memory at Oña, and sufficient recollection of circumstantial detail, to form a not inconsiderable Latin poem. In Toledo Wamba's name stood before the populace on an inscription, and attracted to itself a body of legend. In Oña, at least, if not elsewhere, a minstrel of genius who lacked a theme could learn the essentials of don Sancho's history even after the fall of Valencia and Toledo.

When we come to consider whether our text furnishes the « poème entièrement historique » required by the historical theory of epic origins, we are confronted by the absence of strictly historical research in the period under discussion. We cannot accurately measure the difference between poetry and life, and we must rest satisfied with an approximation. If we take as our canon of history Sr. Ballesteros' account in his *Historia de España*, II, p. 225 ff, we note the growth of certain traditions concerning the period, some of which have entered into the *Gesta Roderici Campidocti* (circa 1120) and some of which are later than that date. Of the former class is the attack and defeat of Ramiro I of Aragón at Graus by Sancho II and the Cid, which appears to rise by the confusion of Ramiro's defeat and death at Graus in 1063 with the war of the three Sanchos (Sancho II, Sancho Ramírez of Aragón and Sancho García of Navarre) in 1065 or 1066. The biography of the Cid, however, knows nothing of a dethronement of García of Galicia previous to Sancho's war with León; and as the *Cronicón Lusitano*

tells us that García still reigned on the 15th of January 1071, the displacement of his conflict with Sancho II seems due to memories of another García (Sancho-García of Navarre), and to have occurred after the composition of the *Gesta Roderici*. This work tells us that the Cid attacked and defeated fifteen Leonese warriors under the walls of Zamora : the *Primera Crónica General* records that Sancho was captured at Santarem but liberated by Alvar Fáñez, though there were some who claimed that honour for the Cid. Alvar Fáñez's feat, combined with the Cid's conduct at Zamora, and displaced so as to form part of the dramatic battle of Vulpejera, are thus part of a tradition that is attested circa 1160, but still unformed in or about 1120. The traditions used by the minstrel of the *Cantar de Zamora* seem, therefore, to be capable of an approximate date of emergence.

In my opinion, however, much the most decisive factor in the dating of our poem is the position occupied in it by the Cid. The Cid, as a private individual, was not of interest to a historian trained in the manner of Silos [19], and the chronicler of 1160 dismisses his private enterprise against Valencia, by entering that city's name, without comment, in the list of towns conquered by Alfonso (22). To the monastery of Oña the reputation of the Cid was probably of no special concern; their spokesman desired only to point to the tomb and epitaph of don Sancho. Whence then is this Cid who is so much wiser than his master, so much more modest, so much more powerful; who rescues his lord from a capture that resulted from mere bravado, and all but avenged him when killed through foolish credulity; who takes care of his body and the remnants of his kingdom; who, despite the indifference of monk and historian, persists as the ideal hero of the poem? In history he was Sancho's lieutenant, and we know from Minaya's rôle in the *Poema de mío Cid* the utmost that a lieutenant could rise to even on the wings of poetry. But this Cid is no subordinate. Nor is his part any less august in the *Reto de Zamora* and the

19. I have gone into the question of the evidential value of historians' reticences in dealing with *Bernardo del Carpio* in the *Modern Language Review*, July and October, 1928.



Jura en Santa Gadea. Some have complained of his inactivity in allowing Diego Ordóñez to challenge the men of Zamora, forgetting that the avenging of blood was the duty of blood-relations, and that, Alfonso being suspect and García in prison or exile, this duty would naturally pass to a cousin. The Cid is not, like Arias Gonzalo, a party to the duel but a judge . he controls Leonese and Castilians alike, and it is his decision that concludes their disputes. He, and he alone, has power even to prevent a lawful monarch from entering into his kingdom until he has bound him by heavy and humiliating oaths. The leader of the Castilian troops at Zamora was, after all, a partisan and a subordinate, but this Cid is superior to parties and even to kings. He cannot but be the quasi-regal Cid of the *Poema* in which this character is formed out of his own exploits, and has a natural growth. The unity of character between this poem and the other great epic of that century is, as I see it, so striking that I do not comprehend the *Cantar de Zamora* without the *Poema de mío Cid*, and should not be averse to attributing both works to one author.

To sum up : The chronicler of 1160 uses for Sancho II's reign a poem in Latin hexameters of an incorrect type, probably written on behalf of the monastery of Oña. This poem is based on the *Cantar de don Sancho el fuerte o del cerco de Zamora*, but is not a replica of that work; and, in view of its individuality, its variants and omissions cannot be construed as implying a special redaction of the *Cantar*. The historical tradition accepted by the poet of the *Cantar* was built up partly in the four decades following the issue of the *Gesta Roderici Campidocti*, and the character of the Cid as known to our chronicler from his poem and as displayed in the Zamora sections of the *Crónica General* is based on the character he gained from his actions in the *Poema de mío Cid*.

William J. Entwistle.



RÉFUGIÉS ESPAGNOLS EN FRANCE AU XIX[e] SIÈCLE

LE DÉPOT DE MONTMORILLON[1] (1831-1833).

Pendant le XIX[e] siècle, la France et l'Angleterre furent le refuge des émigrés espagnols qui, pour des raisons politiques, étaient obligés de fuir leur patrie. Après l'invasion napoléonienne, la plupart de ceux qui avaient mis leur intelligence, leur fortune et leur prestige au service de Joseph vinrent chercher un asile dans notre pays. A partir de 1814, et jusqu'à la mort de Ferdinand VII, à chaque restauration du pouvoir absolu, ou du système constitutionnel, s'ouvrait une ère de proscriptions. Depuis 1833 jusqu'à la fin du siècle, alternent au pouvoir, tels les whigs et les tories, les « conservateurs » et les « libéraux », sous des noms différents.

Chaque changement de régime marque le départ pour l'étranger des chefs (et souvent aussi, des soldats) du parti vaincu. Si l'on ajoute enfin qu'au moment des deux guerres civiles après la défaite des Carlistes, la France reçut les débris des troupes des deux Don Carlos, on pourra se faire une idée de l'importance que revêt, dans l'histoire de l'Espagne contemporaine, l'étude de l'émigration. L'Espagne fut, durant cette période, en contact direct avec la France et l'Angleterre. De ce contact incessant, elle put retirer une connaissance exacte des institutions politiques et de la vie sociale des deux pays. A cette école, elle perdit un peu de son originalité. Elle gagna une culture étrangère qui se manifeste dans son gouvernement, sa littérature, ses arts et ses mœurs.

1. Communication faite au Congrès des Sociétés Savantes tenu à Poitiers, en avril 1926. Les documents utilisés se trouvent aux Archives départementales de la Vienne, dans les dossiers M_4 167 et M_4 167 *bis*. M_4 167 comprend les documents de 1816 à 1831 inclus; M_4 167 *bis*, ceux de 1832 à 1863 inclus.

D'une manière un peu rapide, on pourrait dire que l'émigration espagnole au XIXe siècle se présente sous deux aspects : un aspect individuel et un aspect collectif[1]. On vit arriver en France et en Angleterre, des hommes d'État, des aristocrates et de riches bourgeois, des généraux très compromis. Ces chefs du parti vaincu, seuls ou avec leur famille, se fixaient dans une grande ville, généralement la capitale. Tout en complotant, tout en préparant la restauration de leur pouvoir, ils vivaient à leur guise, comme ils l'auraient pu faire à Madrid, ou mieux encore, se livrant parfois, sans modération, aux plaisirs nouveaux de villes plus raffinées que leur capitale castillane[2].

A côté de ces émigrés — dont l'exil attend toujours une étude qui montrerait leur apprentissage de la vie publique et privée de Londres ou de Paris — il en est d'autres, de beaucoup les plus nombreux, qui connurent de grandes épreuves. Les soldats qui suivaient dans leurs pronunciamientos les généraux politiciens, les ouvriers, les petits bourgeois qui constituaient le gros du parti, ceux-là furent désarmés aux frontières et groupés dans des dépôts où ils éprouvèrent les « bienfaits » de la générosité française. C'est à un de ces dépôts que nous consacrons la présente étude. Nous voudrions retracer la vie mélancolique et douloureuse de ces malheureux réfugiés, recevant une modique subvention du gouvernement des Bourbons en échange de leur liberté perdue.



Le 13 janvier 1831, le préfet de la Haute-Vienne annonçait à son collègue de Poitiers qu'en vertu d'une décision ministérielle du 24 décembre 1830, « une colonne de réfugiés espa-

1. Ochoa, *El emigrado* dans *Miscelánea de literatura, viajes, novelas*, Paris, Baillière, 1867.

2. Nous avons trouvé, aux Archives nationales de Paris, le dossier du comte de Toreno, établi par la police française. On y peut voir que le grave historien mena pendant son exil une vie peu édifiante. Il avait pour maîtresse Mlle Bourgoin, artiste du Théâtre-Français, ce qui ne le « dispensait pas de se livrer aux excès de la débauche avec plusieurs autres femmes galantes ». Lettre du préfet de police au ministre de l'Intérieur, 15 avril 1822.) Nous publierons prochainement cet important dossier.

gnols forte d'environ cent huit officiers, sous-officiers, soldats, femmes et enfants » allait quitter Limoges le lendemain pour « se rendre en station à Montmorillon[1] ». Par le même courrier, il informait le sous-préfet de Montmorillon de l'arrivée imminente de ces étrangers.

Cette nouvelle causa un vif émoi dans le chef-lieu d'arrondissement. La question du logement préoccupa les autorités locales qui en référèrent au préfet[2]. De plus, on redoutait les Espagnols : « Ces militaires, précédés d'une réputation tout à fait défavorable, inspirent à tous les habitants les craintes les plus vives, et autant ceux-ci seraient flattés de recevoir des soldats français dans leur domicile, autant ils éprouvent de répugnance à le partager avec des Espagnols[3] ». Ne pouvant pas compter sur une garnison suffisante pour surveiller ces réfugiés et maintenir le bon ordre dans la ville, le maire de Montmorillon suppliait le préfet de bien vouloir faire « évacuer le détachement sur une autre place où il sera facile de le surveiller et de le maintenir[4] ».

Le préfet ne put que prodiguer de bonnes paroles à son subordonné. Il fit appel à sa « sollicitude », à celle du maire et « des bons citoyens ». Il invita la population à se montrer généreuse, et à pourvoir au logement et à l'entretien des Espagnols : « L'humanité en ferait un devoir quand bien même l'autorité supérieure ne l'aurait pas ordonné[5]. » Pour ce qui était du maintien de l'ordre, le préfet supposait que la garde nationale de Montmorillon prêterait son concours aux autorités. « J'aime à penser que la garde nationale de Montmorillon prouvera dans cette circonstance qu'elle n'entend ne le céder à aucune autre quand il s'agit du maintien du bon ordre[6]. »

L'arrivée des Espagnols fit cesser les protestations des auto-

1. Le préfet de la Haute-Vienne faisait savoir à son collègue de Poitiers que les réfugiés devaient être payés par le Ministère; mais, en attendant, la Caisse municipale devait avancer les secours. Les chiffres des indemnités étaient indiqués.

2. Lettre du maire de Montmorillon, 15 janvier 1831.

3. *Idem.*

4. *Idem.*

5. Lettre du préfet au sous-préfet de Montmorillon, 17 janvier 1831.

6. *Idem.*



rités de Montmorillon. On était devant le fait accompli. Il ne fallait plus songer à éloigner les réfugiés. Il fallait les héberger. Le maire, M. Duronet, déploya en cette occasion beaucoup de zèle, « grâce à lui, ces malheureux ont été logés dans une maison que l'on a prise à loyer pour un mois[1] ». Le dépôt n'avait pu, en effet, être établi au Séminaire, « dans lequel, écrivait le sous-préfet, M. le Ministre présumait que je pourrais établir les réfugiés. Il est toujours occupé pour la même destination par des hommes qui ne craignent pas chaque jour de montrer leur peu de respect pour les lois en ne se conformant pas aux ordonnances du 16 juin 1828, relatives aux petits Séminaires[2]. »

Un appel à la population fut entendu : des matelas, des couvertures furent donnés par les habitants. Malgré cela, le sous-préfet demanda d'urgence à la Préfecture des effets de casernement. « Il nous serait impossible, disait-il, de trouver des lits ; en attendant, [les Espagnols] sont couchés sur la paille et ont un matelas pour deux. Cet état ne pourrait longtemps durer sans de graves inconvénients pour la salubrité et la santé des hommes naturellement fort sales[3]. »

Même la Caisse municipale qui, quelques jours auparavant, ne devait pas pouvoir assurer le payement des soldes des Espagnols, s'ouvrit comme par enchantement, et du lieutenant-colonel, chef de la colonne, aux simples soldats, tous les militaires purent recevoir le secours fixé par le ministre (de 3 fr. 33 à 0 fr. 25).

L'ordre régnait à Montmorillon. La résignation des « prisonniers » faisait l'admiration du sous-préfet qui écrivait à son chef hiérarchique : « Nous n'avons que des éloges à donner à la conduite des réfugiés, à la patience avec laquelle ils supportent tout ce que leur situation a de pénible[4]. » Quelque temps après, il répétait, tout en traçant un tableau pathétique de la détresse des réfugiés : « Depuis deux mois, ces infortunés supportent avec un courage étonnant tout ce

1. Lettre du sous-préfet de Montmorillon, 18 janvier 1831.
2. *Idem*, 4 mars 1831.
3. *Idem*, 18 janvier 1831.
4. Le 21 janvier 1831.

que leur position a d'affreux; couchés sur de mauvais matelas de trois pouces d'épaisseur, sous lesquels j'ai fait étendre de la paille, ils sont à peine à l'abri de l'humidité du carreau; leurs vêtements sont dans le plus grand désordre; la plupart sont sans souliers ni chemises; en un mot, tout ce que l'aspect de la misère peut offrir de plus triste est le partage de ces pauvres constitutionnels pour lesquels je ne puis rien[1]. »

Quelques jours plus tard, le sous-préfet pouvait une fois encore renouveler les éloges qu'il faisait des réfugiés : « Je n'ai jusqu'à présent aucune plainte grave à porter contre eux. Ils sont tranquilles[2]. »

***

Cette résignation des Espagnols, si admirable, n'avait d'égale que la lenteur de l'administration française à adoucir leur sort. Loin de s'améliorer, en effet, la situation matérielle des réfugiés ne faisait qu'empirer. Le crédit de 8.000 francs, que le Ministère de l'Intérieur avait mis à la disposition du préfet de la Vienne le 15 février, avait été vite dépensé. Le sous-préfet de Montmorillon ne cessait de réclamer de nouveaux fonds. Tantôt il demandait que l'on achetât des « lits, bancs, tables, étagères pour placer le pain, que [les réfugiés] sont obligés de manger à terre, n'ayant même pas un banc pour s'asseoir[3] ». Tantôt, il signalait que « la plupart des Espagnols n'aurait bientôt plus les vêtements nécessaires pour se couvrir[4] ».

C'est seulement le 13 mars que le ministre autorisa à commander des chemises, des souliers, des capotes et des pantalons pour les malheureux *prisonniers*. Le 22 mars, le préfet transmit au ministre de nouvelles propositions relatives à l'achat de 34 bois de lit, de paillasses, de matelas, de couver-

1. Le 4 mars 1831.
2. Le 9 mars 1831.
3. Le 4 mars 1831.
4. Lettre du 9 mars 1831. Le 19 mars, le sous-préfet insiste encore sur la misère des réfugiés : « Tous les hommes sont presque ou tout à fait les pieds nus », écrit-il audacieusement! Voir encore la lettre du sous-préfet du 4 avril 1832.

tures, de 68 draps, de tables et de bancs, qui furent approuvées quelques jours plus tard[1].

Ainsi, l'installation matérielle du dépôt n'était pas brillante. Les réfugiés, parqués dans une maison que ne cessait de réclamer son propriétaire, mal vêtus, médiocrement nourris sans nul doute, devaient souvent maudire leur séjour à Montmorillon. On comprend sans peine que plusieurs, à l'âme aventureuse, aient essayé de fuir le morne dépôt. Si quelques-uns tâchèrent par des moyens légaux de se faire envoyer dans des villes plus méridionales et plus vivantes, alléguant des raisons de santé ou d'affaires[2], d'autres, sans crier gare, abandonnèrent Montmorillon.

*
* *

C'est le 9 mars pour la première fois que le préfet signala un « complot de désertion ». Mais il lui suffit, écrivit-il, de se rendre à la caserne des Espagnols et de « faire arrêter et conduire à la prison le sous-officier qui était le chef du parti » pour que l'ordre fût rétabli.

Pendant deux mois, les réfugiés ne donnèrent lieu à aucune nouvelle plainte. En revanche, à partir de mai, une vive inquiétude régna dans le dépôt et, à diverses reprises, les Espagnols brûlèrent la politesse à leurs gardiens.

Le 19, deux officiers sollicitèrent et obtinrent l'autorisation de se rendre à Poitiers pour « affaires personnelles ». Ils oublièrent de reprendre la route de Montmorillon. Le sous-préfet, qui avait par une première lettre essayé de répondre aux remontrances du préfet, ne put, quelques jours après, plein de confusion, que s'accuser d'imprudence et maudire les déserteurs pour « avoir indignement abusé de sa confiance[3] ».

Le 24, trois autres fugitifs étaient signalés à la Préfecture. Le préfet de Limoges les avait recueillis et allait les diriger

1. Lettre du ministre de l'Intérieur au préfet de la Vienne, 28 mars 1831.
2. Minute de lettre du préfet à ministre Intérieur, 8 mars 1831 ; lettre du sous-préfet de Montmorillon au préfet de Poitiers, 21 mars 1831.
3. Lettre du 27 mai.

sur le dépôt d'Agen réservé aux Espagnols qui désiraient entrer dans la légion étrangère[1].

L'inquiétude dès lors commença à gagner l'âme optimiste du sous-préfet de Montmorillon. Il écrivit à son préfet qu'un certain Hoyos fomentait le désordre dans le dépôt et qu'il était « à la veille d'entraîner un plus grand nombre de ses camarades dans un projet de désertion[2] ».

Le sous préfet tâchait de se justifier à l'avance en ajoutant : « N'ayant pas de moyen de surveillance pour m'assurer des projets de ces hommes, je crains de ne pouvoir empêcher la désertion[3] ».

Il adopta des mesures rigoureuses qui calmèrent, pour quelque temps du moins, les ardeurs nomades des Espagnols.

***

Il paraît assez facile d'expliquer ces désertions et ces menaces de désertion. Sans reparler du désir naturel que pouvaient avoir les Espagnols de quitter une résidence morose pour une autre plus sympathique, il faut surtout songer au mécontentement qu'avaient fait naître chez eux les propositions du gouvernement français pour les engager à entrer dans la Légion étrangère. Le 20 mars 1831, le ministre de l'Intérieur faisait savoir au préfet de la Vienne qu'un dépôt serait constitué à Agen pour les réfugiés espagnols désirant faire partie de la Légion. Dès que le sous-préfet de Montmorillon eut reçu cette lettre, il en fit part aux réfugiés. Ceux-ci refusèrent unanimement de s'engager. « Ils protestent de leur dévouement à la France, écrivit le sous-préfet, et seraient heureux de marquer leur reconnaissance en combattant pour la défense de son territoire, mais ils ne se croient pas libres de contracter un engagement qui ne leur permettrait pas de répondre à l'appel de leurs frères.[4] » A plusieurs reprises, ils renouvelèrent leur refus très catégorique[5].

1. Préfet de Limoges à préfet de Poitiers, 28 mai 1831.
2. Lettre du 30 mai.
3. *Idem.*
4. Lettre du 25 mars 1831.
5. Lettre du sous-préfet de Montmorillon au préfet de Poitiers, 5 mai 1831.

Si les Espagnols avaient peur de ne pas « répondre à l'appel de leurs frères », c'est que précisément, à cette époque, le bruit courait dans les dépôts de réfugiés que bientôt serait tentée une incursion en Catalogne. Le ministre de l'Intérieur signala, dans sa lettre du 9 juin au préfet, les « perfides insinuations » par lesquelles des agitateurs trompaient les pauvres réfugiés et les poussaient à renoncer au secours de la France afin de pouvoir changer librement de résidence, s'ils ne désertaient pas librement et simplement.

Dans sa lettre du 30 avril, au préfet de Poitiers, le ministre de l'Intérieur interdisait à tous les Espagnols qui avaient demandé de se rendre dans la région marseillaise de quitter Montmorillon. Il écrivait à ce propos : « Il y a lieu de présumer d'ailleurs que [ces réfugiés] sont entraînés dans cette démarche soit par les officiers qui désirent les voir disponibles pour tenter un mouvement sur la frontière, si l'occasion se présente, soit par leur propre répugnance à prendre parti dans la Légion étrangère ».

Les désertions des mois d'avril et de mai avaient jeté quelque trouble dans le dépôt de Montmorillon. Bientôt après l'ordre fut très gravement compromis dans la paisible sous-préfecture. Une « émeute », (c'est le terme qu'emploie le sous-préfet — qui d'ailleurs ne sait pas toujours le sens exact des mots, pas plus que les règles de la syntaxe et de l'orthographe) une émeute donc faillit éclater. Le 10 juillet, un soldat espagnol, en effet, « après s'être porté à toutes sortes de violences envers un malheureux vieillard qui ne pouvait lui opposer de résistance, l'a laissé presque assommé dans sa maison et s'est sauvé en entendant les cris du voisinage ». Et le sous-préfet continue son rapport : « Averti que l'intention du peuple était de chasser ces étrangers de la ville, j'ai engagé à s'en rapporter(!) aux mesures de surveillance que j'allais prendre pour *prévenir à l'avenir* tous les sujets de plaintes qui m'étaient adressées. La tranquillité s'est assez promptement rétablie, mais le mécontentement est toujours le même. Depuis quelques jours, les récoltes de fruits et de pommes de terre sont livrées au pillage des Espagnols.

» En me retirant du lieu de la scène, je rencontrai plusieurs ouvriers armés de bâtons qui se dirigeaient vers la campagne. Leurs intentions ne pouvaient être douteuses. Je leur ai facilement fait comprendre qu'ils ne pouvaient se faire justice par eux-mêmes. Ils se sont retirés. »

Le sous-préfet se rendit aussitôt après à la caserne des Espagnols. Pas un officier de service, pas même un sous-officier. Le sous-préfet fit appeler le lieutenant-colonel, chef de la colonne. « Je lui adressai, dit-il, de vifs reproches sur la manière dont le dépôt était tenu. Cet officier me répondit qu'il commandait à des émigrés et non à des militaires; qu'il ne voulait pas les inquiéter[1] ».

La situation s'aggrava immédiatement. La plupart des officiers, en effet, se déclarèrent du parti du colonel. Onze seulement consentirent à seconder le sous-préfet De nouveau, l'agitateur redoutable qu'était Hoyos organisa le parti de l'opposition à l'autorité. A son instigation, et quand le sous préfet eut pris un arrêt sévère afin de prévenir de nouveaux troubles et de nouveaux maraudages, les officiers dissidents adressèrent au préfet de la Vienne une lettre de protestation, Elle commençait ainsi : « Intelligents et sensibles, libéraux et consciencieux, les exposants n'ont cessé et ne cesseront d'être pénétrés des sentiments de la plus vive reconnaissance envers le sol qui leur prête un asile contre la persécution et la mort. » On devine aisément le ton du morceau, pathétique et déclamatoire.

Les officiers rappelèrent qu'ils avaient fait tous leurs efforts pour empêcher les soldats de s'emparer du bien d'autrui (certains, malgré tout, « ont dérobé dans les champs quelques branches d'arbres et quelques fruits », et ont continué leurs « excursions champêtres » (délicieux euphémisme).

Ainsi, l'arrêté du sous-préfet est, écrivent les plaignants, « attentatoire à l'honneur de tous les réfugiés espagnols résidant à Montmorillon, puisque, par le considérant qui lui sert de base, ces étrangers sont généralement et sans distinction aucune, accusés d'*excès* et de dévastation. Attendu que les

1. Lettre du 11 juillet 1831.

exposants forts de leur conduite et désireux de prouver au monde entier qu'ils sont sans reproche, sans ingratitude envers la nation qui leur prête une philanthropique assistance, ne pourraient atteindre leur louable but si l'arrêté en question subsistait tel qu'il est dans les archives de la sous-préfecture d'où il émane, ils vous supplient, au nom de l'hospitalité qui leur est accordée, de casser et annuler cet acte comme arbitraire et offensant envers eux[1]. »

Cette protestation fut accueillie avec quelque satisfaction par le préfet de la Vienne que l'indépendance de son subordonné, le sous-préfet de Montmorillon, rendait parfois un peu nerveux. Il demanda des explications au sous-préfet[2]. Il ne cacha pas à M. Bernard, adjoint au maire de Montmorillon, que le sous-préfet avait outrepassé ses pouvoirs et s'était maladroitement comporté dans cette affaire. Il aurait peut-être blâmé officiellement le sous-préfet, lorsque du ministère de l'Intérieur arriva une lettre complimentant le sous-préfet pour son énergie et son à-propos, et approuvant toutes les mesures qu'il avait prises[3]. Le préfet n'eut plus, dès lors, qu'à transmettre à son collaborateur les éloges du ministre. Disons, en passant, qu'il n'oublia pas cette humiliation et que plus tard il parvint à faire révoquer le sous-préfet en recueillant avec complaisance tous les bruits qui circulaient sur son compte dans l'arrondissement.

La division qui s'était produite parmi les officiers s'accentua de jour en jour. Le 24 juillet, « l'adjudant-major des Espagnols chargé de faire l'appel a été insulté et frappé, écrit le sous-préfet. Lorsque l'officier a voulu punir les coupables, ils se sont révoltés et ont déclaré que si leurs camarades allaient en prison, ils iraient tous[4]. Cette nouvelle scène de violence poussa les officiers restés fidèles à ne plus vouloir assurer la surveillance du dépôt : « par crainte des insultes dont ils sont menacés ».

Si l'on ajoute enfin que vers la même date, 15 réfugiés

1. Protestation du 17 juillet 1831.
2. Lettre du 20 juillet 1831.
3. Lettre du 21 juillet 1831.
4. Lettre du 25 juillet 1831.

s'étaient enfuis de Montmorillon et avaient été recueillis à Limoges[1], on comprendra sans peine que le sous-préfet put écrire un jour « ... ces étrangers me font perdre la tête », et un autre « ... je réponds de la tranquillité, mais j'ai grande hâte d'être débarrassé de ces Espagnols ».

***

L'année 1831 s'acheva, semble-t-il, dans un grand calme. Le sous-préfet ne formula plus de plaintes contre les réfugiés. La plupart s'acclimatèrent à leur résidence, certains demandèrent au ministre de quitter Montmorillon. Ils obtinrent des passeports en bonne et due forme pour le Midi[2]. En septembre, il ne restait plus au dépôt que 63 réfugiés (hommes et femmes)[3].

A la fin de novembre 1831, le dépôt fut sur le point d'être supprimé. Le ministre de l'Intérieur décida en effet de séparer les officiers réfugiés des sous-officiers et des simples soldats. La raison de cet ordre était que les officiers empêchaient les soldats de s'engager dans la Légion. Dans sa lettre du 22 novembre, le ministre écrivait au préfet, après lui avoir fait connaître sa décision : « Par suite de ces dispositions, les officiers qui résident à Montmorillon devront y rester, mais le peu de sous-officiers et soldats formant le dépôt qui y est établi seront envoyés et répartis dans ceux de Bergerac, Ribérac et de Sarlat. »

Quand le préfet de Poitiers et le sous-préfet de Montmorillon voulurent exécuter cet ordre, avec leur diligence coutumière, ils se heurtèrent à une passivité ministérielle vraiment magnifique. Dès le 26 novembre 1831, ils demandèrent vers lequel des trois dépôts de la Dordogne ils devaient expédier leurs réfugiés. Ils renouvelèrent plusieurs fois leur demande. Ce n'est que le 16 mars 1832 qu'ils reçurent cette réponse : « Il n'y a pas encore possibilité d'admettre ces réfugiés dans

1. Lettre du sous-préfet de Montmorillon au préfet de Poitiers, 23 juillet.
2. Les demandes de passeports et les réponses à ces demandes constituent à peu près toute la correspondance du sous-préfet et du préfet à cette époque.
3. État des réfugiés envoyé par le sous-préfet au préfet le 15 septembre.

une de ces villes. » Ainsi fut conservé, dans toute son intégrité, le dépôt de Montmorillon.

Au printemps de 1832, une certaine efferyescence se manifesta de nouveau au dépôt. Le 30 avril au soir, à la suite d'une vive discussion, un officier fut assailli dans la rue par deux de ses camarades qui furent arrêtés aussitôt. Afin de prévenir de nouveaux attentats, le sous-préfet proposa au préfet de transférer à Poitiers les officiers qui ne partageaient pas les idées de leurs camarades. De cette façon, l'harmonie devait régner de nouveau à Montmorillon[1].

Jusqu'au mois d'août, rien ne vint agiter la paisible localité. A ce moment, par mesure disciplinaire, un officier réfugié à Poitiers, très connu pour ses idées républicaines, fut envoyé dans la petite ville. Son arrivée causa quelque inquiétude au nouveau sous-préfet qui le fit surveiller avec soin.

Le 17 août, le sous-préfet envoyait au préfet le rapport suivant : « Ayza mène ici une vie désordonnée, et entretient avec nos prétendus républicains l'intimité la plus étroite. Logé chez un des officiers de la garde nationale, dont le dévouement au trône de juillet est au moins suspect, cet individu, par l'influence que peut avoir son propriétaire sur l'esprit de beaucoup de gardes nationaux, n'est point étranger, dit-on, à l'esprit d'insubordination et d'éloignement qui depuis quelque temps se manifeste dans les rangs de cette troupe citoyenne. On m'a également assuré que cet officier, réfugié espagnol, était le même individu qui, il y a quelques jours, et pendant votre séjour en cette ville, avait conçu le projet de charivari à M. le Maire. »

Le sous-préfet demandait qu'on le délivrât du sieur Ayza qui pourrait être envoyé soit à Loudun, soit dans toute autre petite ville de la région. Quelques jours après, il recevait satisfaction. Ayza partait pour Loudun.

L'inconduite d'un autre refugié alimenta pendant quelques jours la chronique scandaleuse de Montmorillon. Un certain Riera vivait publiquement avec une fille, Marie Lavergne,

1. Lettres du sous-préfet au préfet, 2 mai et 7 mai 1832.

qui, écrivait le sous-préfet, par sa conduite, fait le désespoir de sa famille.

Riera ayant été autorisé à aller habiter Poitiers, aussitôt après son départ, il fut rejoint par sa maîtresse. D'où les réflexions du vertueux sous-préfet : « Comme il est présumable que dans le chef-lieu du département il existe trop de ces misérables ; que d'ailleurs le gouvernement donne aux réfugiés des subsides pour les aider à vivre et non pour mener une vie licencieuse, je propose le retour de la jeune Marie Lavergne à Montmorillon[1]. »

*
* *

Le 15 octobre 1832, la reine d'Espagne, Marie-Christine, fit publier une amnistie que tout le pays accueillit avec gratitude. La reine voulait accorder un pardon général. Malheureusement, la chancellerie, fidèle à la pensée de Ferdinand VII, rédigea cet acte en termes assez imprécis : de la sorte, il serait plus facile d'excepter de la grâce royale les ennemis de l'absolutisme particulièrement acharnés.

Le 7 novembre, puis le 14, le ministre de l'Intérieur communiqua officiellement au préfet de Poitiers l'amnistie accordée par l'Espagne, et insista pour que les réfugiés fussent le plus tôt possible renvoyés chez eux, après s'être munis de passeports que seuls délivreraient les consuls ou l'ambassadeur d'Espagne.

Le 17, le préfet transmit ces instructions au sous-préfet de Montmorillon. Ce dernier se transporta aussitôt au dépôt ; mais, dès qu'il eut indiqué l'objet de sa visite, il remarqua que les officiers se montraient pleins de défiance à l'égard de l'amnistie... Ils lui firent observer qu'on ne savait pas si elle s'appliquait à « ceux qui commandèrent comme chefs supérieurs » ou à « ceux qui commandèrent en sous-ordre ». Ils citèrent au sous-préfet le cas d'un officier du dépôt, prisonnier de guerre à Bourges en 1823. « Il partit de

1. Lettre du 19 septembre 1832.

cette localité, écrit le sous-préfet, en conséquence des ordres du gouvernement français, et de l'amnistie de Sa Majesté Catholique en 1824. A peine fut-il en Espagne, qu'il fut accusé de maçonnerie par un moine; on le chargea de chaînes et on le mit en prison où il resta pendant 13 mois et 20 jours et y éprouva les traitements réservés aux grands criminels. Enfin l'on demanda judiciairement qu'il fût traîné dans les rues, pendu et écartelé, et il eût infailliblement subi ce sort s'il n'eut émigré. » Un tel exemple donnait fort à penser. Aussi de nombreux réfugiés pensaient ils qu'ils n'étaient pas compris dans l'amnistie[1]. Seuls, les soldats crurent que le moment était venu de regagner leur patrie. Mais beaucoup d'officiers redoutèrent d'être dupes.

Dès la fin de novembre le sous-préfet de Montmorillon sollicita des consuls d'Espagne (de celui de Bordeaux spécialement) de nombreux passeports. Les réfugiés repartirent vers l'Espagne en grand nombre. Mais quelques-uns, ceux qui se sentaient le plus compromis, tardèrent longtemps à reprendre le chemin du sud. Parmi eux se trouvait le lieutenant colonel Cova, ancien chef d'état-major de l'infortuné Trujillo.

Quoi qu'il en soit, au mois de mars 1833, il ne demeurait plus à Montmorillon que 6 officiers, 1 sergent, 2 femmes et 4 enfants. Le gouvernement français continua à leur payer les secours ordinaires jusqu'à leur départ de la ville.



Telle est l'histoire sommaire du dépôt de Montmorillon. Nous avons essayé d'évoquer la vie mélancolique de quelques soldats de l'armée constitutionnelle espagnole. Nous avons montré comment ces hommes avaient supporté avec résignation une existence misérable. Sans doute, à quelques-uns l'oisiveté forcée ne devait guère peser. Mais, pour beaucoup, quelle tristesse que ce séjour en terre étrangère, et cette vie de caserne à la discipline parfois tracassière!

1. Lettre du sous-préfet, 19 novembre 1832.

Certes, ces réfugiés ne purent guère s'initier à la vie publique française, dans ce coin retiré du Poitou. Ils auraient d'ailleurs été de médiocres observateurs, gens illettrés pour la plupart et sans culture politique. Pourtant, quelle que soit la médiocrité de ces soldats et de ces officiers subalternes appartenant aux classes sociales les plus humbles, c'est à ces comparses que va notre sympathie plutôt qu'à leurs chefs, souvent moins désintéressés, les émigrés opulents de Paris et de Londres.

JEAN SARRAILH.

A PROPOS DE BLASCO IBÁÑEZ

Nous avons, dans un article de *L'Homme libre* du 7 février 1928, dit comment, à Aurillac, dans l'hiver de 1902-1903, nous étions entré en relations littéraires avec Blasco Ibáñez pour une traduction de *Cañas y Barro*, qui cependant ne devait pas voir le jour, à la suite de notre départ pour l'Allemagne, où nous restâmes trois ans. De la correspondance que nous avons alors échangée, il nous reste quelques missives, dont l'une contient le premier essai cohérent de notice autobiographique qu'ait, à notre connaissance, écrit Blasco et qui, traduit par nous, eût illustré la version de son célèbre roman de l'Albuféra, qui ne devait voir le jour en français qu'en 1905, dans l'excellente traduction de Maurice Bixio, mort en janvier 1906. On lira sans doute avec intérêt ce texte demeuré inédit : à cette époque, Blasco, dans toute la ferveur de son apostolat social, était loin de prévoir sa prodigieuse fortune ultérieure. Il se croyait appelé à un rôle politique en Espagne et il faut, pour se faire une exacte idée de son activité d'alors, lire la rarissime, l'introuvable plaquette que lui dédia, en ces lointaines années, un personnage qu'il affectait de traiter de bohème sans importance et qui, trop peu connu, mérite que nous lui consacrions quelques lignes. Ernesto Bark, qu'un Espagnol des bons temps de la bohème parisienne, Isidoro López Lapuya, a, dans un volume paru, en 1927, à Paris, à la Casa Editorial Franco-Ibero-Americana : *La Bohemia Española en París a fines del siglo pasado*, peint comme une sorte d'escroc sans vergogne, était né en 1858, à Dorpat, en Estonie, et, sujet russe par naissance, appartenait par sa culture à l'Allemagne. Ses premiers contacts avec l'Espagne remontent à l'automne de 1881, année où il parcourt la Péninsule, jusqu'en juin 1882, où il s'embarque à Barcelone pour la Suisse, d'où, en novembre 1882, il signe, à Genève, la préface d'un livre bien observé et sérieusement documenté : *Wanderungen in Spanien und Portugal*, paru à Berlin cette même année 1882 et fort peu avant un autre ouvrage sur la culture russe : *Russlands Culturbedeutung. Betrachtungen eines Deutsch-Livländers*, où il se donnait pour Livonien. Nous le retrouvons à Paris, après divers avatars en Espagne, qu'il a narrés dans les trois curieux volumes de ses *Recuerdos Bohemios*, parus, comme la plupart de ses œuvres espagnoles, y compris le *Vicente Blasco Ibáñez*,

Biografia con retrato, dans cette *Biblioteca Germinal* depuis longtemps disparue et qui était établie au 10 de la rue d'Alcalá, à Madrid. En 1890, il éditait, en tout cas, au 26 de la rue Lebrun, à Paris, une *Correspondance Latine, Chronique Hebdomadaire*, où Alejandro Sawa — autre malheureux bohème, qui, revenu de Paris à Madrid en 1896, y mourut fou en août 1909, après avoir perdu la vue — donnait un article en espagnol et Bark un article en allemand. Cette publication rarissime paraissait, lithographiée, à l'imprimerie lithographique de la Veuve Dubos et Fils, 130, boulevard Saint-Germain. Quand, peu après, Bark eut fui de Paris en emportant le produit d'un chèque de Lapuya, il déploya en Espagne une activité considérable comme traducteur — métier qu'il exerçait déjà à Paris — et auteur d'une quantité d'œuvres extrêmement personnelles, en même temps qu'il dirigeait des feuilles plus ou moins éphémères : *El Radical*, 1889, avec Ricardo Fuente, Antonio Palomero, Fraguas et d'autres, puis, après l'intermède parisien, *La República Social*, 1895, avec Francisco Macein et Rafael Delorme, ainsi que, la même année, *Cartagena Moderna;* en 1897, *Germinal*, où l'on trouve les signatures de Joaquín Dicenta, Hipólito Benavente, Maeztu — alors anarchiste furieux — et, en 1900, *Spanien*, sans compter d'actives collaborations à des organes d'un radicalisme accentué : *La Justicia, El País, Fuerza* (1903), etc. Son premier volume espagnol est-il celui qui, en 1892, porte le titre de *Los Vencidos*? Nous ne saurions l'affirmer. Nous avons longtemps cherché, sans le trouver encore, son roman politique : *La Invisible* [1], mais la lecture des six volumes de sa *Política social* (1900 et années suivantes) présente, à côté d'utopies dangereuses, des vues d'une profondeur d'observation peu commune, comme celle de ses petites biographies de Salmerón, du général Luque, de Sawa, de Lerroux, réserve des trouvailles, souvent précieuses, à côté de trivialités insupportables. Et il nous faudrait mentionner encore les deux volumes : *Modernismo* et *El Alma Española*, les deux brochures de polémique politique : *¡A la barra!* (contre Salmerón) et *Ante la Batalla*, ainsi que le livre sur la *Rusia Libre : El Nihilismo y la Política Rusa* et d'autres encore, si totalement oubliés et introuvables, même dans les grandes Bibliothèques de Madrid, où l'on chercherait vainement cette plaquette dédiée au Blasco que sa lutte avec le « Robespierre espagnol » — car c'est ainsi que Bark appelait Soriano, sur le radicalisme bourgeois duquel il faisait ses réserves — rendait d'autant plus intéressant alors, que son biographe, tout à fait au courant de détails très particuliers, ne se gênait pas pour les révéler, avec sa brutalité de fantastique apôtre de la Révolution sociale et de farouche ennemi des « réformateurs oratoires », parmi les-

1. Contenu dans le volume : *Alborada*, recueil de romans politiques modernes



quels il rangeait le député de Valence. Mais si, dans ces brèves *notes*, il suffisait d'attirer l'attention sur les pages de Bark, nous ne transcrirons pas les quelques notations inédites de Blasco sans observer préalablement que le « commerçant » dont naquit D. Vicente était un pauvre paysan aragonais d'Aguilar de Alfambra, province de Teruel, dont les parents, carlistes fanatiques, voulaient faire un prêtre, ce à quoi il se refusa et ce qui fut cause de son départ pour Valence, où il commença par être humble *dependiente de comercio* avant d'acquérir une honnête aisance dans la double pratique de l'épicerie et du prêt à la petite semaine. Et, justement, puisque son fils se vantera, dans les lignes qui vont suivre, d'avoir donné du fil à retordre aux pèlerins de Rome, rappelons que son très catholique père était allé lui-même *ad limina* et, en y baisant la mule du pape, avait offert au Saint-Père un petit sac assez replet, tout plein d'onces d'or, ce qui lui avait valu une bénédiction spéciale de Pie IX. Pour l'aventure qui lui arriva à la sortie du Vatican — et que nous n'oserions transcrire qu'en latin —, nous nous contenterons de renvoyer à l'ouvrage susmentionné de López Lapuya, où elle est contée tout au long, aux pages 370-373. Donnons maintenant la parole à qui de droit :

Nací en Valencia, patria de Sorolla y de Benlliure y soy hijo de un comerciante de familia aragonesa, como el propio Sorolla. Si, en mis orígenes, se hubiera de hablar de influjo árabe, habría que buscarlo, pues, más por el lado de Aragón que no por el de Valencia. De edad de doce años comencé a ejercitarme en el arte de escribir. A los catorce años tenía escrita una novela, de las de capa y espada. Fué cuando vine a Madrid, huyendo de la casa paterna. Sufrí hambre y miseria, mas di con el viejo novelista D. Manuel Fernández y González, el cual me tomó por secretario, colaborando entonces con él en sus últimas obras, es decir escribiendo varios capítulos de ellas conforme al plan por él trazado. Habiéndome hecho buscar por la policía mi familia, volví a Valencia al cabo de unos seis meses, tomando desde aquella época parte muy activa en la política republicana, si bien estudiando, con poquísimo celo, en la Universidad, de la que acabaron por expulsarme, lo cual no impidió que me aprobara de abogado. Hubieran sido mis deseos entrar en la marina de guerra, pero por voluntad de mi madre tuve que seguir la carrera, más pacífica, de Derecho. Mis primeros estudios, los hice en un Colegio de curas y recibí una educación estrictamente religiosa. Por mis lecturas, me fuí formando poco a poco una mentalidad muy diferente de la del ambiente en que vivía. Teniendo gran afición a la lectura, me posesionaba de cuantas obras caían en mi mano, entre ellas la *Vida de Jesús* de Renan y varios tomos de Pi y Margall, mi futuro jefe. No se puede decir que perdiera ningún curso, pues unas semanas antes de los exámenes lo tomaba todo de memoria, con una facilidad tremenda, para olvidarlo todo después. Si no asistía a las aulas universitarias, en cambio me pasaba las mañanas, las más de las veces, vagando por los caprichosos senderos de la vega valenciana, cuando no tendido a la sombra de una vieja barca, contemplando el juego de las espumas marinas y soñando con el cisne de Lohen-

grin. Cuando, de tarde en tarde, aparecía yo en el claustro de la Universidad, se ponían los bedeles en guardia. « *¡Ave de mal agüero, anunciador de tempestad!* », decían.

Era todavía estudiante cuando, por una de las pocas poesías que he escrito en mi vida, tuve que sentarme en el banquillo de los acusados, reo del delito de lesa majestad. Era nada menos que un soneto y un soneto contra los reyes, todos los reyes del mundo. En vista de mi edad, me indultaron de la pena de seis meses de arresto, o, por mejor decir, el Tribunal de Madrid anuló la sentencia, por tratarse de un pillo de unos dieciseis o diecisiete años, a no ser que hayan tenido en cuenta lo malo del soneto aquel [2].

Amnistiado y todo, no abandoné ni mucho menos la política. En Valencia, hubo por aquel entonces frecuentes disturbios. Era el jefe del partido clerical el Marqués de Cerralbo. Un día quemamos la casa de los Jesuítas. Era creo en 1889. Habían izado la bandera inglesa en su residencia. Hubo cargas de caballería, heridos y muertos. Sentía yo con pasión desbordadora aquellas luchas por un ideal. Es que soy un agitador, un artista enamorado de la acción y aquellas conspiraciones novelescas me arrebataban el ánimo. Pero me fué forzoso abandonar aquel peligroso campo de acción. Huí a París, donde me quedé unos dieciocho meses, viviendo en el Barrio Latino, estudiando a Balzac y a Zola y a los escritores naturalistas, yendo a ver a Ruiz Zorrilla, que vivía desterrado en una casa de la Avenida de la Grande Armée, rodeado de une corte de correligionarios, entre ellos el famoso Ferrer y visitado a menudo por radicales franceses, a quienes conocí, entre otros a Naquet, Vacquerie, Lockroy y al mismo Clemenceau. Al mismo tiempo y para ganarme la vida componía obras por entregas. Así es como escribí una Historia de la Revolución Española en el siglo XIX, la que, publicada en Barcelona en tres gruesos tomos, enriqueció al editor. Hice también traducciones. Y de aquella época data una novela mía popular, por cierto que muy mala : *La Araña Negra*, inspirada en el *Juif-Errant* de Eugène Sue.

2. Malgré son affirmation, Blasco s'entendait à écrire de beaux sonnets. En voici un, qu'il composa lors de son « exil » parisien, à l'« hôtel des Grands Hommes », et que nous empruntons à la peu connue Anthologie de MM. N. Díaz de Escovar et J. M. Díaz de Serrano : *De España y de América*, parue à Barcelone chez Maucci, s. a. (1918?), p. 57 :

NOSTALGIA

¡Oh vientos que pasais barriendo el suelo
De la inmensa ciudad que el Sena baña,
Si es que a mi Patria vais, os acompaña
De un proscrito infeliz el loco anhelo!

Cuando hasta ella llegueis en vuestro vuelo,
Decid, por Dios, a mi querida España
Que el llanto del dolor mi vista empaña
Al verme lejos de su hermoso cielo.

Decidla que me guarde mi tesoro :
La madre, cuya voz soñando escucho
Y la dulce mujer a quien adoro.

Y decidla también que si ahora lucho
Con la nostalgia y, desterrado, lloro,
Por el delito fué de amarla mucho.

Volví a España cuando dieron una amnistía a los reos políticos. Al mismo año de mi regreso a Valencia, me casé con una parienta mía, huérfana, cuyo padre, D. Rafael Blasco y Moreno, había muerto siete años antes, de magistrado en Castellón de la Plana, siendo en vida un poeta romántico, imitador de Lamartine y gran coleccionador de cerámica saguntina. De entonces data también mi verdadera actividad literaria, con la fundación de *El Pueblo*. Aquellos años — digo a partir de 1891 — están llenos de aventuras, a veces peligrosas : conspiraciones y viajes de propaganda, mitines y procesos. ¿Cuántas veces suspendieron mi periórico? No lo sabría decir exactamente. Mas calculando el tiempo que fuí a la cárcel por días, semanas y meses, puedo afirmar que la tercera parte de aquel período heroico de mi existencia lo pasé a la sombra o huyendo. He estado preso unas treinta veces. Había escrito los *Cuentos Valencianos* para el *Pueblo* cuando, en el otoño de 1893, tuvo lugar la peregrinación a Roma de unos 18.000 católicos españoles llevados por 10. obispos y venidos a Valencia para embarcarse. Promoví un motín, de resultas del que me prendieron en Sabadell, a 21 kilómetros de Barcelona, a donde me había enviado Pi y Margall como candidato a la diputación. Al atravesar las calles de Barcelona entre dos parejas de la Guardia Civil y a la vista de mi gabán azul y mis flotantes cabellos, me tomaron por un anarquista francés — ya que, un mes antes, se había arrojado una bomba en el Teatro del Liceo — y me apedrearon sañudamente. Conducido a Valencia y ya hechas las elecciones, me soltaron. Seguí mis campañas de propaganda, al mismo tiempo que escribía para el folletín del *Pueblo* y, en malísimas condiciones de recogimiento intelectual, *Arroz y Tartana* y *Flor de Mayo*, componiendo aquellas novelas las más de las veces de día y entre los discordes ruidos de une sala de redacción en que iban y venían mis correligionarios, interrumpiéndome a cada paso para pedir informes o dar órdenes.

En el año de 1895 y con ocasión de la Guerra de Cuba, suscité en Valencia grandes manifestaciones contra el Gobierno. Hubo choques sangrientos entre las masas populares y la Guardia Civil y numerosas bajas por ambas partes, entre ellas un oficial gravemente herido. Declarada la región en estado de sitio, tuve que escapar a toda prisa, pues, de no haberlo hecho, me apresaban y ya no existiría a estas horas. Antes de embarcarme para Italia, me quedé ocultado en varios sitios, entre ellos en la recámara de una tienda de vinos cerca del Grao, donde vivía un joven republicano con su madre. Obligado a no moverme de aquel sitio incómodo durante cuatro días consecutivos, distraí mi ocio forzado con la composición de un cuento que titulé *Venganza Árabe*, cuyas cuartillas dejé, al salir de mi escondrijo, en un estante de dicha taberna y me fueron devueltas años después, cuando mi campaña electoral, de la que salí diputado por Cullera. Aquel cuento, lo amplié y salió de folletín en el *Pueblo* en 1898 y luego en un tomito de Sempere, mi amigo el librero de viejo que comenzaba por aquellos años su carrera editorial. Tirada a 700 ejemplares al precio de 1 peseta, *La Barraca* se vendió poco — y creo que ni siquiera se hubiera agotado la edición, si no me la tradujera Hérelle al francés, lo cual tuvo por consecuencia su publicación en *El Liberal* de Madrid y la popularidad, que no ha cesado de crecer, de dicha novela[3].

3. En vue de dissiper les légendes qui courent sur la façon dont fut faite la version de M. Hérelle, nous donnerons ici les passages essentiels d'une lettre qu'il

Había huído a Italia disfrazado de marino e hice el viaje en un velero. La publicación de *En el país del arte*, *Cuatro* (sic) *meses en Italia* en *El Pueblo* contribuyó a darme cierta fama fuera de Valencia. A mi regreso, cuando ya se habían sosegado los ánimos, aconteció que, contra mi voluntad, se lanzaron al campo unos entusiastas los que, habiendo levantado varias partidas, se tirotearon con la Guardia Civil. Naturalmente, como no se movía — según frase de un fiscal — ni una hoja en Valencia sin que yo lo mandase, me prendieron otra vez y por orden del general comandante del Tercer Cuerpo de Ejército, me encarcelaron en las prisiones militares, teniendo poco después que comparecer, en un cuartel de infantería, ante un Consejo de Guerra. La escena pasó en un dormitorio, en 1896, pidiendo para mi el fiscal — un coronel — una condena a 14 años de presidio. Dicha escena tuvo una teatralidad que no olvidaré nunca. Después de larguísimo debate, me fué leída la sentencia, por la noche, en medio del patio, entre bayonetas y a la luz de un candil. Se había rebajado la pena a cuatro años de presidio, de los que pasé catorce meses encerrado en uno de los dos penales que tenía entonces Valencia, un convento viejo, situado en el centro de la ciudad y con capacidad para trescientos penados, si bien estaban más de mil. Allí perdí hasta el nombre, sustituído por un número. Me afeitaron, me cortaron el pelo al rape y en los días de revista, me vestía con el traje de los presidiarios, de paño burdo y botones amarillos y con el gorro gris. Une parte de mi reclusión la pude pasar, por especial y secreto favor de los empleados, en la enfermería del establecimiento, entre tísicos y cadáveres. Allí compuse un cuento : *El despertar del Buda*, publicado después en Valencia [4]. Entre mis compañeros

nous adressait le 4 mars 1921 et qui met parfaitement les choses au point : « .. Le nom de Blasco m'a été révélé pour la première fois en 1900, je crois, par une petite note bibliographique sur *La Barraca* que j'ai lue alors dans le journal *La Época*. Je savais très mal l'espagnol; je n'étais arrivé à Bayonne que depuis environ trois ans et j'avais un peu baragouiné la langue de Cervantès dans mes voyages au delà des Pyrénées. Je désirais apprendre mieux cette langue et j'aimais les romans de mœurs paysannes. Je fis donc venir *La Barraca;* j'en fus enchanté; je traduisis le volume en matière d'exercice; je proposai ma traduction à M. Ganderax, pour la *Revue de Paris;* M. Ganderax l'accepta aussitôt et la fit paraître sans retard. Vous en savez autant que moi sur cette publication, qui n'eut de merveilleux que sa facilité. » Il importe d'observer que la publication de la *Barraca* à Madrid est de 1899, donc antérieure à la version de M. Hérelle. Quant au beau-père de Blasco, D. Rafael Blasco y Moreno (1836-1884), ex-directeur du *Diario Mercantil* de Valence et vice-président de l'Académie de Législation et de Jurisprudence de cette ville, on pourra voir sur lui l'article de M. Claudio Miralles : *Un Valenciano oriolano*, dans *El Día* d'Alicante, 10 février 1927, et l'article de M. Francisco Almela y Vives, rédacteur à la *Correspondencia de Valencia*, dans *La Nova Revista* de M. J. M. Junoy (Barcelona), vol. I, n° 4, avril 1927, p. 354-361 : *Dues llegendes valencianes de Blasco Ibáñez* (notons, à ce propos, que M. Almela ignore qu'une de ces deux légendes, *Fátima*, a été réimprimée le 31 octobre 1908, à Valence, par M. Lluis Bernat, au n° 13 de *El Cuento del Dumenche*. Il serait, d'ailleurs, curieux d'observer ici qu'à l'occasion de la réimpression récente, à Madrid, par l'*Editorial Cosmopolis*, sous le titre : *El Adiós de Schubert*, de nouvelles de Blasco remontant à 1888 — voir notre article : *La mort de Blasco Ibáñez*, dans *La Renaissance d'Occident*, mars 1928, p. 379, *note 1* — la maison éditoriale se vit intenter un procès par Blasco et dut retirer l'œuvre du commerce, ce dont ne se doute pas du tout Clara Lou Siros, de l'Université d'Oklahoma, dans *Books abroad*, vol. II, n° 2, avril 1928, p. 42.)

4. On sait que Blasco l'a réimprimé, en 1927, à la fin de ses *Novelas de Amor y de Muerte* (titre qui semble pris sur celui des *Contes espagnols d'amour et de*

de hospedaje forzado, los había del gran mundo, condenados a largas penas por crímenes inauditos. Todos me trataban con el mayor respeto y a uno, sentenciado a muerte, le facilité la evasión.

De resultas de la victoria en que fué muerto Macedo, logró D. Miguel Moya de la Reina Regente que me fuera conmutada la pena, como a un criminal vulgar, trayéndome el viejo Cánovas, que me detestaba cordialmente, desterrado a Madrid para tenerme a la vista, a donde vino mi familia a reunirse conmigo y quedando yo bajo estrecha vigilancia de la autoridad militar, que me concedió como especial favor ir a pasar algunas semanas a orillas del mar, en Torrevieja, cerca de Orihuela, de donde era natural mi suegro. En aquella época compuse y publiqué en varios periódicos los cuentos que han venido a formar la colección de *La Condenada*. En 1898 y estando de nuevo en Valencia, me nombraron diputado los republicanos por aclamación y para sacarme de una situación inaguantable. En aquel año y durante la primavera, fué cuando alargué el cuento aquel, de que le he hablado, dándole la forma de una novela. Es, en suma, una historia vivida, pues había visto yo muchas veces, cuando niño, cerca de Valencia y no lejos del cementerio, aquellos campos utilizados más tarde para el ensanche urbano y la lucha entre el propietario y los labriegos, originada por un trágico suceso y amplificada después en conflictos y violencias, me era familiar.

Le reste des *notes* de Blasco — construction de la Malvarrosa, en particulier — a passé à notre biographie et serait ici sans intérêt. Il n'en va pas de même des pages précédentes, qu'il importait, évidemment, de sauver de l'oubli. Et, puisque l'occasion s'en présente enfin à une place où on nous a reproché le ton trop apologétique de ce livre, disons qu'il n'a pas tenu à nous que notre biographie de 1921 ne fût plus sévèrement critique. Mais les conditions de sa publication nous enlevaient notre liberté d'action et c'est ainsi que furent, sur épreuves, supprimés maints passages, cependant assez anodins. Dans une nécrologie de Blasco parue au numéro du 1er mars 1928 de *Le Opere e i Giorni*, l'hispaniste italien Carlo Boselli observe, p. 102, que la version espagnole de notre ouvrage parut sans nous être soumise et sans qu'on nous avertît même des conditions de sa publication, ce qui ne contribua pas peu à nous indisposer contre les procédés dictatoriaux de Blasco, qui y introduisit — note Boselli — « *aggiunte e tagli a proprio favore* ». Il n'en est pas allé d'autre sorte avec l'ouvrage de son jeune compatriote, M. E. Gascó-Contell, paru en 1926 à l'Agencia Mundial de Librería à Paris : *Los grandes Escritores. Vicente Blasco Ibáñez*, et qui dut souffrir de tels remaniements,

mort, qu'un de ses traducteurs de la première heure, feu F. Menetrier, professeur au Lycée de Nantes, donna en 1922 chez Flammarion) dont une, *Piedra de Luna*, avait paru en français, le 15 septembre 1926, dans le *Mercure de France* et dont les quatre autres avaient été écrites, à raison de 1.000 pesetas chacune, pour le petit recueil de M. Artemio Precioso : *La Novela de Hoy*, publication hebdomadaire qui en est à sa septième année et voit le jour à l'*Editorial Atlántida*, 42, Mendizábal, à Madrid.



avant de paraître, que nous aurions cru notre cas unique, si M. Gascó-Contell ne nous avait convaincu du contraire en nous montrant, dans son bureau parisien, les correspondances échangées avec l'écrivain et les impitoyables ratures pratiquées par celui-ci sur le manuscrit original, ainsi que les passages ajoutés à leur place. Une traduction française de ce petit livre, qui est prête à paraître depuis longtemps déjà, montrera, assez nettement, le procédé imposé par Blasco à ses biographes.

Parmi les passages ainsi supprimés de notre ouvrage, il y en avait de fort anodins. Ainsi — pour n'en citer qu'un —, celui où nous montrions les étranges avatars, à travers *La Horda*, puis *Los Argonautas* et enfin ce conte du *Liberal* : *El automóvil del General*, — réimprimé la même année, en juillet 1921, dans le recueil : *El Préstamo de la Difunta*, — de ce sympathique bohème Isidro Maltrana, auquel l'auteur réserve une fin si peu en harmonie avec son passé : détail que n'a pas relevé, pour ne pas l'avoir remarqué, D. José Francés, quand, dans son article : *El gran Español novelista del Mundo* (*Nuevo Mundo*, 3 février 1928), il s'imagine que le destin de Maltrana s'achève, dans *La Horda*, « *en la agonía de un crepúsculo* », à Madrid, alors que c'est à New-York que ce desesperado finit ses jours, en gagnant son pain quotidien à l'aide d'une « *pluma fácil y sin escrúpulos* », en journaliste errant que Blasco définit « *la última y miserable prolongación de la España conquistadora* ». Ou encore, lorsque nous relevions, dans Pío Baroja (*Páginas Escogidas, Selección, Prólogo y Notas del autor*, Madrid, Calleja, 1918), le passage de la page 148, où Baroja, à propos, toujours de *La Horda*, s'exprimait ainsi [5] :

Como todas mis novelas, *Mala Hierba* parece un borrador de un libro que no ha cuajado. Esto me dijo una vez Blasco Ibáñez, antes de que él escribiera *La Horda*, a base de los libros míos. Ciertamente, es verdad que estas novelas mías : *La Busca*, *Mala Hierba* y *Aurora Roja*, no están bien cortadas, pero también es cierto que el libro de Blasco Ibáñez es bastante ramplón. Si en literatura el rapto debe ir seguido del asesinato, para ser legítimo, aquí hubo una ligera sospecha de rapto, pero no hubo una ligera sospecha de asesinato, y eso que mis libros tenían una salud precaria y no necesitaban mucho para morirse. Lo que hizo Blasco Ibáñez es fácil. Dar unidad a un libro empleando fórmulas viejas de relleno, usando una retórica altisonante,

5. Nous ne pûmes pas davantage citer la notable et rude critique de *La Horda*, publiée en 1905 dans le journal républicain de Madrid *El País*. — On sait qu'à la mort de Blasco, et dans le même n° d'*Informaciones*, Valle Inclán a prétendu qu'il n'avait « jamais » lu cet auteur ou, plutôt, qu'il n'en avait lu « *al pasar* » que quelques fragments de *La Barraca*, lorsque le *Liberal* la publia en feuilleton. C'était là une façon de se venger de celui qui avait déclaré naguère que l'auteur des *Sonatas* « *escribía en portugués* », comme nous l'a appris l'anonyme collaborateur de *La Nación* (Buenos-Aires), du 29 janvier 1928, dans un article reproduit par *Hispania* (California), mai 1928, p. 228.

es cosa que se puede aprender, como se aprende a hacer zapatos. A mí nunca me ha entusiasmado : me gusta la unidad, pero cuando sale del fondo del mito que ha buscado el autor, la unidad de *Carmen* de Mérimée, la unidad de *Primer Amor* de Turguenef; cuando la unidad se consigue añadiendo y quitando, no me seduce.

De tels passages ont leur utilité et n'expliquent-ils pas, en particulier, ces déclarations de Baroja sur Blasco, auteur de « *cosas superficiales, algo así como un reportaje muy brillante* », publiées par *Informaciones* du 28 janvier 1928 et qui ont déchaîné une petite tempête dans la presse espagnole libérale avant d'inspirer au jeune romancier sévillan José Más sa brochure : *Blasco Ibáñez y la Jauría*, parue en février dernier chez Pueyo, à Madrid?

Cependant, il nous fut impossible de reproduire l'accusation de Baroja dans notre livre, comme il nous fut impossible d'y citer, à propos de *Sangre y Arena*, l'opinion de D. Enrique de Mesa, qui, dans un recueil de ses chroniques : *Tragicomedia* (Madrid, 1910, Biblioteca Mignon, p. 82-83), affirmait que l'aventure de « Plumitas » chez Gallardo était arrivée à Antonio Fuentes :

Reciente está el caso de Pernales. Para mostrar lo pintoresco de España, Blasco Ibáñez, en su novela *Sangre y Arena* — narración en que se mezclan y funden trozos de vigorosa realidad fielmente interpretada, y escenas y figuras de abominable pandereta [6] — traza el tipo del bandolero, limitándose a seguir paso a paso los relatos de los periódicos. Y el jaque no era el José María legendario, el del cantar y del romance. El « Plumitas » de la ficción es el Pernales de la vida, y la finca del torero « Juan Gallardo », *La Coronela* de Antonio Fuentes.

Dans d'autres cas, nous n'avons pu qu'effleurer la délicate matière d'une discussion éminemment pénible, mais tout de même nécessaire. Tel était, en particulier, le fait, lorsque se présenta l'appréciation des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*. Fallait-il, sous prétexte que c'était un ouvrage de propagande en notre faveur, passer absolument sous silence les problèmes qu'il soulevait? On me laissa à peine citer — et encore avec une faute dans le titre de son ouvrage de

6. C'est à cause de ces fragments de « vigoureuse réalité » que, dans un recueil de conversations avec le torero Bombita (*Intimidades taurinas y el Arte de torear de Ricardo Torres*, Madrid, Renacimiento, par Miguel A. Rodenás), on lit, p. 81, que, de tous les livres de Blasco lus par cet artiste de l'épée, *Sangre y Arena* lui semble le meilleur, « quizá sea porque trata de mi oficio y conozco mejor las costumbres y el medio en que viven los personajes ». Et un critique professionnel, M. Enrique Díez-Canedo, — qui, dans *España*, en 1918, n° 157, p. 12, devait rendre un si averti hommage à *Mare Ñostrum*, — n'a-t-il pas, en 1914, dans un exposé en français de « la littérature castillane d'aujourd'hui », inséré p. 649-669 des *Lecciones del VI° Curso de Expansión Comercial* (Barcelona, 1914), reconnu (p. 654), que « nous autres Espagnols y (dans *Sangre y Arena*) voyons seulement la parodie d'un livre étranger »? Or on sait qu'entre ces deux jugements extrêmes oscillent les appréciations sur ce livre. Nous les pesions longuement dans notre biographie, et tout cela en a été éliminé, ou à peu près.



1916 : *Crítica Profana*, qu'il nous a dédié — la longue mise en accusation de D. Julio Casares. Nous l'avions relevée lors de sa publication dans l'*A B C* et l'on sait que l'auteur l'a réimprimée en 1919 aux pages 83-86 de son recueil : *Crítica Efímera*, paru chez Calleja. Ces lignes d'un critique dont la perspicacité et la science littéraire sont connues, dénoncent évidemment un état d'esprit qui, à l'époque, était celui de toute une portion de l'intellectualité espagnole. Les événements se sont chargés de démontrer à l'académicien d'aujourd'hui qu'au lieu d'être « *un fracaso más* », les « *Cavaliers* » avaient marqué l'origine du stupéfiant enrichissement de Blasco par l'Amérique du Nord. « *Promover las simpatías hacia un pueblo beligerante, realzando sus cualidades y virtudes y aun adornándole con las que nunca tuvo* » : cette phrase de M. Julio Casares à l'endroit de la France ne doit pas nous empêcher de reconnaître qu'il avait raison, lorsqu'il ajoutait : « *Blasco Ibáñez, sin más fuentes de información que las turbias y envenenadas de la prensa, sólo ha logrado hacer trazos grotescos, reveladores de una ignorancia fundamental* ». Mais nous nous sommes, depuis, expliqué suffisamment sur ce point pour que pas ne soit besoin ici d'y revenir et nous aurions lieu de nous étonner que Pedro de Mugica revienne à la charge — dans trois récents articles de *La Raza* de Buenos-Aires (n°s 191, 192, 193, avril-mai 1928) : *En propia defensa* — sur ce point, si cet excellent ami ne nous avait, depuis longtemps, habitués à ces coq-à-l'âne où, quoi qu'il en ait, excelle sa fantaisie toujours jeune, malgré les ans, de Basque indiscipliné et capricieux.

Non seulement on élimina de notre ouvrage les passages d'ordre rigoureusement critique, mais on en exclut des analyses à peu près simplement objectives. Ainsi, lorsqu'à propos de *La Catedral*, nous établissions des rapprochements avec Hugo et Huysmans — qui fut, on le sait, longtemps un des chefs de l'école naturaliste et dont le procédé, employé pour la cathédrale de Chartres, est repris par Blasco pour celle de Tolède : l'édifice — détail qui a échappé au si fin Rafael Cansinos Assens, lorsque, dans *La Libertad* du vendredi 15 octobre 1926, il a soumis le premier roman zolesque de Blasco à une longue analyse — agissant comme une force qui s'introduit dans l'action et en fait partie intégrante. Et, d'autre part, nous démontrions que les doctrines subversives de Gabriel Luna, pâle écho, si l'on veut, de ces volumes à bon marché de la Bibliothèque Sempere, où Blasco vulgarisait alors une philosophie de même valeur, relevaient trop souvent du Macías Picavea de *El Problema Nacional* (Madrid, 1899) et d'analogues ouvrages sur la « régénération » espagnole, dont la bibliographie était citée, au commencement de cette même année 1902, par R. Altamira, alors professeur à Oviedo, en *note* à la page 133 de sa *Psicología del Pueblo Español*, publiée à

Madrid et à Barcelone. Mais, plutôt que d'arguer sur des souvenirs, nous donnerons ici le passage de notre manuscrit relatif à l'analyse critique de *La Maja Desnuda* de 1906 et dont la traduction française n'a paru qu'en 1923, en un volume de Calmann-Lévy. On verra, par comparaison avec le texte imprimé aux pages 263-265 de notre ouvrage, les remaniements qu'il dut subir avant de paraître :

Pour l'ensemble du roman, le procédé de Zola y est trop sensible et donne à l'œuvre quelque chose d'artificiel. On y sent, en quelque sorte, le document « classé ». Littérairement, la composition n'est pas ce que les Italiens appelleraient « organique ». Le sujet — comme c'est fréquemment le cas chez l'auteur, en particulier dans *Sangre y Arena* et dans *La Horda* — est divisé par tranches, de sorte que chaque chapitre constitue une sorte de monographie. D'où cette froideur, qui naît de l'absence de circulation vitale. De plus, l'extrême longueur du récit crée la monotonie. Les hors-d'œuvre y sont nombreux et interminables. Toute l'intrigue avec la comtesse d'Alberca est artificielle. Cette fameuse « grande dame », déséquilibrée et hystérique, n'inspire qu'un mince intérêt. Car c'est une fausse grande dame, telle doña Sol. Quant au docteur Monteverde, à qui n'apparaîtra-t-il pas comme un grotesque fantôme ? Et que dire de ce López de Sosa, l'intrépide sportsman ? Dans cette promenade à la Moncloa, que de longueurs encore — p. 189 et suivantes —, aussi inutiles que fastidieuses, comme enfin, dans la description du mariage de Milita ! Le dernier chapitre est franchement mauvais. C'est, si l'on veut, une observation de gâtisme érotique. Mais ne savait-on pas suffisamment, par le précédent chapitre, que Renovales était devenu gâteux ? Pourquoi tant insister et ne sent-on pas qu'une telle étude de psychiatrie donne la nausée ? Seule la première partie — surtout les quatre premiers chapitres — apparaît de tout point remarquable, grouillante de vie, pleine d'enthousiasme, débordante de détails directement observés. Que d'amusantes particularités (voir p. ex. les p. 82 et suivantes) ! Dans la deuxième partie, parmi le fatras de l'intrigue avec la comtesse d'Alberca et du mariage de Milita avec l'antipathique Sosa, seul l'infortuné Renovales intéresse, victime de sa Josefina, que torture elle-même la plus affreuse jalousie. Nous trouvons là des pages vraiment balzaciennes sur cette effroyable maladie, dont elle finit par mourir. A la troisième partie, les plus graves objections s'accumulent sous la plume. Renovales, qui se croyait sauvé par le décès de sa tortionnaire, et commençait à respirer, se sent progressivement envoûté par le souvenir de sa femme. Il s'ennuie malgré les voyages et peu à peu l'ennui se transforme en regret, puis en amour rétrospectif et en morbide passion. De là cette visite au cimetière, — ressouvenir, semble-t-il, d'*Une Page d'Amour* —, ces efforts pour revoir la morte, pour la peindre telle qu'elle lui apparaissait au temps du bonheur conjugal et l'étrange expédient de la Sosie de café-concert, dont on trouverait un précédent dans *Bruges-la-Morte*, de Rodenbach. On s'étonne que Renovales ne recoure point aux artifices des cercles spirites, pour obtenir le classique phénomène de « matérialisation » ! En somme, un tel cas sera vrai psycho-pathologiquement et nous savons qu'il s'est rencontré. Mais ce n'est plus là du roman. Il n'y a d'art que du général et ces particularités morbides ressortissent à la médecine. Et, de

nouveau, l'absence de condensation est choquante. Le dernier chapitre, en particulier, n'ajoute à ce qui précède que de répugnants détails et des contradictions. On nous fait suivre le fou jusqu'au cabanon. Est-ce de l'art? D'ailleurs, l'auteur tombe dans une étrange contradiction, si son peintre (p. 406) ne voulant plus d'une maja nue, en peint une vêtue! Ce qui amène à observer que le titre du livre est mal choisi. Son véritable sujet est le suivant : une femme d'artiste, que consume la jalousie. Jamais n'ont mieux été analysés les successifs ravages de ce mal. Puis, quand elle est morte, son mari, qui fut sa victime et, sans doute parce que l'ayant été, obsédé par son souvenir, sent son esprit se troubler. Il aime alors la défunte d'un amour morbide, effrayant, jusqu'à ce qu'il sombre dans une déchéance voisine de la démence. Au lieu de l'ambitieuse dénomination qu'il lui a appendue, par ressouvenir de Goya et qui déroute complètement sur la portée de ce roman, l'on eût préféré que l'auteur l'appelât simplement : *Un ménage d'artistes*, ou même : *Renovales*, tout court. Car on ne niera pas qu'il y ait dans ces pages — hors-d'œuvre, si l'on veut — des vues fort originales sur la vie des artistes à Rome et à Madrid et sur l'évolution de la peinture espagnole et que le romancier y ait composé une étude hautement digne d'être lue et discutée, comme l'ont fait, d'ailleurs, chez nous plusieurs critiques, en particulier l'hispanologue Vézinet.

Nous en avons assez dit pour nous justifier aux yeux de ceux qui voudront bien admettre qu'à l'époque où nous écrivîmes la biographie de Blasco, nous le voyions surtout à travers ses livres et que l'expérience directe de sa personne, venue plus tard, a conditionné et justifié notre changement d'attitude. Mais ce sont là choses de la vie privée et nous nous arrêterons au seuil de confidences qui nous entraîneraient beaucoup trop loin. Remarquons simplement, pour finir, que Blasco avait parfaitement conscience d'être trop long dans ses romans. Ce défaut d'un autre âge — que l'on songe au *Ceci tuera cela*, dans *Notre-Dame de Paris;* aux pages inutiles sur la pairie anglaise dans *L'Homme qui rit;* aux histoires de poulpes dans *Les Travailleurs de la mer;* aux interminables chapitres historico-sociologiques des *Misérables*, dans ce Hugo que Blasco admirait tant, longueurs qu'on retrouve, d'ailleurs, chez d'autres grands écrivains du XIXe siècle, tant français qu'étrangers —, il ne s'en est jamais guéri. Mais, connaissant le goût français moderne et les exigences des éditeurs parisiens, il laissait libéralement ses premiers traducteurs trancher et couper à travers la forêt de ses digressions, de ses divagations. Un roman, pour être lu du public contemporain, ne doit guère dépasser 300 pages. De là vient que l'œuvre de Blasco mise en notre langue ne correspond pas du tout, en général, à l'original espagnol et que notre auteur ne soit pas connu en France sous son vrai aspect. Seuls le connaissent ceux qui l'ont lu en espagnol et ce sont ceux-là qui savent le juger. Car Blasco avait tellement le don du récit, que même ses derniers romans, si manifestement courts de souffle, se lisent avec

plaisir en castillan, alors que celui sur les Borgia, par exemple, est, sous sa défroque française cependant donnée intégrale, sans suppressions d'aucune sorte, chose presque insupportable [7]...

On sait le long, le féroce antagonisme qui, après une étroite, une fraternelle amitié, devait diviser Blasco Ibáñez et Rodrigo Soriano. Voici, pour finir ces notes décousues, une partie de l'exposé inédit qu'en 1925 a rédigé pour nous Soriano sur ces longues luttes :

Lo más grave de la política blasquista de Valencia era la violencia. Nada puede hablar contra el fascismo y la dictatura quien durante años la ejerció con el garrote y la pistola sin más ideal elevado que la explotación del Ayuntamiento y el culto de su persona. Disponía de los empleados de Consumos — gente presidiaria en su mayoría — y de jugadores y matones como los famosos « Moscas », asesinos profesionales, que, por fin, fueron a presidio y entraban y salían como personas de la familia en la redacción de *El Pueblo* y en la casa de Blasco. De estos « matones », había muchos, como el « Tofol », « Carboner », etc. — ¡toda la aristocracia !... Blasco nunca daba la cara, pero mandaba apalear, o matar, por mano de sus *camisas negras* (negras de suciedad). Sería interminable referir los atentados cometidos por esa canalla. Un semanario carlista, que discutía a Blasco, fué asaltado y rotas las máquinas, en la Plaza de Pertusa, cerca de la Calle del Pilar.

Así sucedió con otros periódicos. Las señoras que salían de misa eran insultadas y perseguidas y las procesiones disueltas a estacazos, o echando ratas vivas entre los fieles. Cuando la peregrinación a Roma, fueron pinchados con agujas varios obispos al ir a embarcarse. En las luchas con Soriano, fué éste objeto de muchos atentados, uno en la Plazo del Grao, otro en plena Calle de la Paz, la más céntrica de Valencia, donde se lidió un verdadero combate en defensa propia, otro en pleno Paseo de la Alameda, el « Bois de Boulogne » de Valencia. Ese día, y al volver Soriano de la Huerta de Benimaclet y desembocar en la Alameda, colocaron unos carros que impidieron el paso de la tartana de Soriano y desde las ventanas de las casas cercanas, hicieron contra él muchos disparos. Desbocado el caballo del coche en que iba Soriano, irrumpió por la Alameda, sembrando el pánico. Por la noche de aquel mismo día, fué de nuevo tiroteado Soriano al ir a su casa, junto a la iglesia de San Andrés; fué *cazado*. Otro atentado fué en la calle del Pilar, donde Soriano tenía su periódico *El Radical*.

Al siguiente día de unas elecciones de Consejales, en las que venció Blasco, fué éste a su Casino y emborrachó a unos cuantos bárbaros, que compraron una caja de muerto y metieron en ella un muñeco que representaba a Soriano. Acompañado de hachas funerarias y cantos fúnebres, fué, ya de noche, la comitiva ebria y salvaje a la Calle del Pilar, muy estrecha, dispuestos todos a destrozar la maquinaria del periódico, lo que no consiguió, pues fué rechazada a tiros. Otro atentado tuvo lugar en el Café Español, en el centro de Valencia, donde fueron perseguidos a tiros los parroquianos, por ser el dueño amigo de Soriano. Otro también hay que registrar a la llegada a la estación de D. Nicolás Estévanez y del hijo de Pi y Magall, que

7. Voir notre critique : *Le dernier roman de Blasco Ibáñez*, dans *Le Diable dans le Beffroi* (Poitiers), n° 15 (avril 1928).



fueron insultados por no inclinarse completamente del lado de Blasco. La chusma vil siguió ese día a Soriano y le lanzaron une cuerda al cuello para arrastrarle. Afortunadamente pudo refugiarse en su casa. Se vengó pero la canalla, apaleando a una pobre vieja, portera de dicha casa y rompiéndole su vajilla y enseres. Otro atentado en el Grao : desde un tranvía, varios blasquistas empezaron a disparar tiros contra unos pacíficos transeuntes. Mas se olvida contar el más típico de todos aquellos atentados, y siendo amigos aún Blasco y Soriano.

Un cuñado de Taroncher, el Sr. Bolós, había discutido a Blasco. Bastó ésto para que una noche fuesen a buscarle al Café de la Paz, en lo más céntrico de Valencia, con propósito de lincharle. El pobre hombre, ya de edad, pudo esconderse en la cocina. Entonces puso la chusma de matones sitio al Café, sacó por fin de él al infeliz y, tomándole del brazo, iba a matarle, cuando Soriano, a quien habían avisado, acudió al lugar de la refriega y pudo salvar al infeliz. Seguido de un populacho que le insultaba y amenazaba, llevó al tal Sr. Bolós al Gobierno Civil. Algo más tarde, al pasar de noche Soriano por el obscuro callejón de San Martín, le tiró un bandido, oculto en una manta, una cuchillada trapera que no le llegó a herir. Otros muchos casos podríamos citar. Una noche, en el Café del Horno de la Pelota, a la hora de la salida del Teatro y estando lleno de lo más distinguido de Valencia, estaba Soriano con unos amigos detrás de uno de los cristales de dicho establecimiento, cuando, por la parte de afuera, le dispararon dos tiros, que fueron a clavarse en un espejo y le pasaron rozando la cabeza. En el Café había muchas señoras y niños. Inmediatamente se produjo un combate en la calle y hubo muchos heridos.

Así se vivía en Valencia, en la época de Blasco. O había que someterse a su barbarie, a su idolatría, o jugarse la vida diariamente. Y hace nada más que cinco años fué casi muerto Soriano, cuando, al salir de un callejón cerca de la Calle de Serrano, le dispararon dos tiros que le hirieron en la garganta y el ojo derecho. Al cabo de los años y aquí mismo en París, se ha dirigido uno de los comprometidos en este asunto al juez de Valencia, refiriéndole los entrebastidores de aquel crimen, ejecutado por gentes de « Canut », jefe del negociado de carne del Ayuntamiento de Valencia, hoy preso por haberse descubierto un robo suyo diario de ocho o diez mil pesetas. Pues bien : su proceso habrá de relevar que tales atentados se fraguaban desde *El Pueblo*, de Blasco, que disponía de todos los empleados del Ayuntamiento...

On pensera ce que l'on voudra de Soriano. Tout récemment, l'auteur du curieux volume sur la *Bohemia Española en París*, plus haut cité déjà, portait sur lui ce jugement, p. 373 : « El mérito singular de Soriano es de estar perdiendo bravamente su fortuna y su reputación literaria, digamos mejor : su cotización en el mercado literario, estar echando a perder su talento por el placer de combatir en medio de la calle. » Mais il importe de ne pas oublier, si l'on veut être juste, qu'il fut un temps où Soriano était « uno de los más cultos escritores españoles, uno de los periodistas más soberanos de Madrid, el único quizás que ve la actualidad con ojos de artista » (Enrique Gómez Car-

rillo, *Sensaciones de París y de Madrid*, París, Garnier Hermanos, 1900, p. 252). Et aussi que c'est grâce à lui, alors qu'il dirigeait *Los Lunes de El Imparcial*, que Blasco commença d'être connu à Madrid. Mais comment toucher ici au chapitre, passionnant, des démêlés de Blasco et de Soriano? Nous reçûmes la défense absolue d'aborder, même en passant, la question dans notre livre. Une simple allusion y fut effacée sur épreuves. Cependant, nous exposions cette épique querelle sur la vue des documents originaux, rarissimes en partie, comme c'est le cas de ces feuilles volantes — où l'un et l'autre s'insultaient dans un style de harengère, — touchant à de savoureux détails d'ordre intime. Depuis, Soriano, à son retour de l'exil des Canaries, est venu fréquemment à notre domicile à Paris et nous a révélé tout au long le détail de cette querelle, sur laquelle on ne sait guère grand'chose d'exact. La relation fidèle en sera-t-elle jamais écrite? On eût pu le croire, aussi longtemps que le vieux lutteur radical demeurait à Paris. C'est, d'ailleurs, lui qui a rédigé la si curieuse plaquette, parue à Paris en janvier 1925, avec la date 1924, à l'imprimerie Tancrède, 15, rue de Verneuil, et signée : *Federico Vergara Vicuña*, dont le titre : « *Blasco Ibáñez; la vuelta al mundo en* 80... 000 *dóllars* », ne laisse guère soupçonner le contenu, que l'*A B C* du 4 février 1925 a dit être « *admirablemente escrito y muy documentado* ». Mais, après son voyage en Russie — dont le récit : *San Lenin*, a paru en août dernier, en un volume édité par l'Agencia mundial de Librería et qui sera complété par un autre, intitulé : *Aurora Roja, Impresiones de Rusia*, livres, d'ailleurs, d'une partialité ridicule —, il est parti soudain, en avril 1927, pour l'Argentine, où le rejoignirent, en décembre de la même année, sa femme et ses deux enfants. Depuis, nous avons appris son éviction officielle de la République du Río de la Plata et sa fuite à Montevideo, où il continue d'écrire [8]. Mais combien il serait dommage, pour les Lettres et surtout l'Histoire espagnoles contemporaines, qu'il ne donnât pas enfin ces *Mémoires* si longtemps promis et qui devaient contenir le récit détaillé de ses rapports avec le romancier de Valence!

CAMILLE PITOLLET.

8. Dans un article du *Feu*, d'Aix, qui paraîtra en même temps que celui-ci, nous étudions plus au long nos relations avec Soriano et donnons quelques détails des curieuses révélations qu'il nous fit, à Paris, sur ses luttes avec Blasco. Voir aussi nos articles antérieurs de la *Renaissance d'Occident*, juin et juillet 1925, juin, juillet, août et septembre 1926.

VARIÉTÉS

Deux notes sur les rapports entre romances et chroniques.

M. Menéndez Pidal a montré (*Rev. Fil. Esp.*, 1916, p. 237) que, dans deux cas au moins, la comparaison de romances *fronterizos* avec les chroniques nous induit raisonnablement à supposer que celles-ci ont pu s'inspirer de ceux-là, ce qui ne veut pas dire, naturellement, que les romances qui nous sont parvenus aient gardé la forme qu'ils avaient au moment où s'est produit l'emprunt en question.

Le cas inverse serait celui du romance *De Antequera partió el moro* (Durán, 1043). La seconde partie serait puisée dans la Chronique de Jean II, où elle a pu trouver, en effet, tous ses éléments, jusqu'à la mention des lombardes et de la *gran bastida*.

M. Menéndez Pidal a, aussi nettement qu'il est possible en pareille matière, exposé sa théorie sur ce point (p. 237) :

Si entre los romances fronterizos y los crónicas aparecen algunos puntos de muy estrecha analogía, es más bien por influencia de los romances en las crónicas y no vice-versa...

Il ne serait donc pas embarrassé de fournir de nouveaux exemples. En voici un qui, si je ne m'abuse, pourrait être mis en avant; il est, du reste, relatif à une époque plus récente. C'est celui du romance *Moro alcaide, moro alcaide, el de la vellida barba* (84ª de la *Primavera*), plus particulièrement pour ces vers :

Yo me estaba en *Antequera*, en bodas de una mi hermana...
Perdí hijos y mujer, las cosas que más amaba;
perdí una hija doncella...

Nous en retrouvons l'équivalent dans la chronique de Hernán del Pulgar, au chap. II de la 3ᵉ partie « De cómo se tomó la cibdad de Alhama » (*B. A. E.*, t. LXX, p. 366):

e prendieron a la muger del Alcayde, e a otras mugeres que estaban con ella, porque el Alcayde no estaba allí, que era ido a unas bodas a *Velezmálaga*...

Il est clair que le romance a pu être inspiré par la chronique, que le mot *Antequera*[1] a pu être substitué à celui de *Velezmálaga*, enfin

1. Par Hita lui-même peut-être.

que le poète a pu, d'une part, tenir à préciser qu'il s'agissait des noces d'une sœur, et, d'autre part, ajouter la *hija doncella*, qui passe chez lui au premier plan.

Dans le romance 84, qui présente des développements particuliers, il n'est pas précisément question de la fille, et c'est aux noces d'une cousine que l'alcaide est allé; enfin c'est de *Ronda* qu'il est question, au lieu de *Velezmálaga* et d'*Antequera*.

J'ai déjà eu l'occasion (*Bull. hisp.*, t. XXI, p. 135), de dire que, historiquement, seuls Ronda et Velezmálaga étaient possibles, car en dépit des explications dont Pérez de Hita encadre ce romance, il n'est pas vraisemblable que l'alcaide d'Alhama se soit trouvé ainsi à Antequera, qui était au pouvoir des chrétiens depuis 1410, et cela à la fin de février 1482, soit deux mois après que les Maures venaient de faire leur coup de main sur Zahara, à la Noël de 1481 [1]. On sait, par contre, que Ronda ne fut prise qu'en 1485, et Velezmálaga qu'en 1487. Velezmálaga est du reste le plus admissible, vu sa situation. Ces noms de ville, au surplus, sont d'importance bien secondaire, car ils étaient interchangeables, et le moins acceptable peut ainsi se trouver dans la version la plus ancienne connue. Il est sage, en tout cas, de ne tirer aucune déduction de leur présence dans l'une ou dans l'autre. Toutefois, on peut supposer que le romance primitif nommait *Velézmalaga*.

Mais imaginons que la prise d'Alhama ait provoqué la composition, plus ou moins improvisée, d'un romance tel que le 84 ou le 84ᵃ. Le chroniqueur pouvait-il l'ignorer, lui qui devait être aux écoutes, et qui n'écrivait probablement pas sans enrichir son manuscrit de tout ce qu'il pouvait recueillir d'intéressant? Les détails de ce romance ont dû le frapper; l'histoire de cet alcaide qui a quitté son poste pour aller assister à une noce et qui pleure sa femme, « e otras mugeres que estaban con ella », a pu lui paraître mériter une mention. Il s'y serait moins intéressé, sans doute, s'il l'avait connue par une autre voie : la publicité du romance, la notoriété acquise par cet épisode lui imposaient l'insertion de cette courte phrase.

Ce qui est encore possible, dira-t-on, c'est que les romances et la chronique soient indépendants, que de part et d'autre on se soit inspiré d'une histoire qui courait sous la forme vague d'un simple on-dit, d'une rumeur qui circulait sans être encore fixée d'une façon quelconque. Mais il est difficile de croire que cette fixation sous forme de romance ait beaucoup tardé, soit qu'elle ait été l'œuvre d'un poète alors connu, soit qu'elle ait résulté de l'élaboration anonyme de chanteurs obscurs qui se complétaient ou s'abrégeaient les uns les autres.

Un détail qui n'est ni dans les romances ni dans Pulgar nous est

1. Hita a tout simplement commis le même anachronisme que l'auteur de l'Histoire de l'Abencerraje en mêlant Rodrigo de Narváez à des événements de très peu antérieurs à la prise de Grenade.



donné par Alfonso de Palencia dans ses Décades (trad. Paz y Mélia. t. IV, p. 31[1]). Lui aussi mentionne l'absence de l'alcaide; c'est que celui-ci avait confié à sa femme la garde de la forteresse :

Dificilíssima hubiera sido la empresa a no haber estado a la sazón ausente el Alcaide, que dejó encomendada a su mujer la guarda de la fortaleza.

Il est assez étrange qu'un Maure ait ainsi remis à sa femme le commandement de la garnison. Le chroniqueur aurait-il, lui aussi. accueilli une rumeur plus ou moins fondée? ou aurait-il connu un romance comportant pareille variante? En tout cas, la concordance entre les deux auteurs prouve bien que cette histoire de l'alcaide était assez répandue et revêtait des détails d'aspect divers et fantaisiste. Si on ne le chantait pas encore, le romance ne pouvait tarder à naître.

Notons au surplus que Diego de Valera, dans sa *Crónica de los Reyes Católicos*, publiée par M. Juan de M. Carriazo (*Revista de Filología Esp.*, Anejo VIII, 1927) dit simplement, p. 136, que les « adalides... avían avido conoscimiento cómo la cibdad estava a mal recabdo ». Valera, sans doute, n'avait pas connaissance des détails rapportés par les autres chroniqueurs et par les romances; il savait seulement que la ville se trouvait mal gardée. S'il en avait su davantage, il l'eût dit, car son récit est assez développé.

C'est à une conception analogue des rapports possibles entre romances et chroniques que mènerait l'étude du rom. 85, comparé à Pulgar (p. 366) et Bernáldez (p. 605 du même tome de la *B. A. E.*). Si le romance provenait des chroniques, pourquoi n'aurait-il pas nommé l'*Escalador* Ortega en même temps que Martín Galindo[2]? et ainsi d'autres détails. Comparez cette diversité avec la littéralité, si l'on peut dire, de l'emprunt du romance *De Antequera partió el moro* à la prose d'Alvar García de Santa María.

Il est clair que n'importe quel contemporain des événements pouvait, sans avoir lu ni chroniques ni relations officielles, savoir que

Luego se van para Alhama, que de ellos no se da nada;
combátenla prestamente: ella está bien defensada.
De que el rey no pudo más, triste se volvió a Granada.

Là encore, du reste, nous n'avons probablement pas la version primitive du romance et j'ai dit pourquoi (*Bull. hisp.*, *ibid.*).

1. Tome 138 de la *Colección de Escritores castellanos*.

2. Valera ne nomme qu'Ortega de Prado, « natural de la ciudad de Cuenca » p. 137). Pulgar, au moins dans l'édition de 1780 et dans celle de la *B. A. E.*, qui la reproduit, dit « Juan de Ortega, vecino de Carrion; l'éditeur de la *Crónica de los Reyes Católicos* de Valera nous avertit (p. 137) que Zurita a mis sur un des mss. de cette chronique « en la Historia del Pulgar dize que se llamava Juan de corteza vecino de Carrion ». Mais n'a-t-on pas pris pour un C l'espèce de crochet qui précède souvent l'o dans l'écriture de l'époque? Quant à Galindo, Pulgar et Bernáldez spécifient bien qu'il ne monta qu'après Ortega : cela n'est pas du tout d'accord avec le romance, qui dit que Martín Galindo « primero echó la escala ».

*
* *

J'ai publié dans l'*Hispania* de l'Institut d'Études hispaniques de Paris (1922, janvier-mars, p. 70) une note sur *Le témoignage de López de Ayala au sujet de D. Fadrique, frère de Pierre le Cruel.* J'ai attiré l'attention sur l'importance des variantes relevées par l'historien Zurita dans la version plus brève, l'*Abreviada,* par rapport au texte imprimé de la Chronique de D. Pedro.

Parmi ces variantes, il y en a une qui me paraît particulièrement intéressante. Au chap. III de l'année XII (1361), celui où est racontée la mort de Doña Blanca, l'*Abreviada* ne comporte pas[1] l'épisode de l'homme « que parescía pastor » qui se présenta au roi, tandis que celui ci chassait « en aquella comarca de Xeres e de Medina do la Reyna estaba presa », et lui dit que Dieu l'envoyait pour le prévenir

que fuese cierto que el mal que él facía a la Reina Doña Blanca su muger que lo avía de ser muy *acaloñado*...

Ce passage, Menéndez Pelayo l'a cité (*Antol.*, t. XII, p. 127) et rapproché du romance 66 et 66ª (t. VIII, p. 127-128; cf. le nº 1, p. 543 du tome XII). Pour lui, c'est la chronique qui a inspiré le romance. Il est certain qu'on trouve dans celle-là des noms propres qui manquent dans les trois versions de celui-ci : « a Martín López de Córdoba, su camarero e a Mateos Fernández, su chanciller del sello de la poridad », ce qui indiquerait bien la priorité du texte historique. Néanmoins, je vois que, dans deux cas assez semblables, M. Menéndez Pidal est enclin à supposer des romances antérieurs à ceux qui nous sont parvenus et ayant dû contenir des noms qui ont disparu dans ces derniers : ce sont ces romances primitifs qui auraient inspiré l'historien, lequel relate les mêmes faits. Il s'agit des deux romances *Ya se salen* (82ª) et *Buen alcaide* (73) (*Rev de Fil. Esp.*, 1915, p. 110, et 1916, p. 237).

A l'hypothèse indiquée au sujet de ces deux romances par M. Menéndez Pidal, j'ai fait une objection (*Bull. hisp.*, 1919, p. 133). Si j'ai eu tort en l'espèce, ce dont je ne suis pas convaincu, je serai d'autant mieux venu à présenter pour le groupe des trois romances du *pastorciço* une conclusion analogue à celle que l'illustre érudit a soutenue pour *Ya se salen* et *Buen alcaide*. Car, de même que les chapitres intercalés dans la chronique d'Alvar García de Santa María au sujet 1° de la déroute de 300 *hidalgos* de Jaen à Montejícar (ch. XII de l'année 1410), 2° de l'imprudence commise par Hernandarias et de sa mort vengée par son père (chap. XIX-XX, même année), provien-

1. Note de Zurita : « Abrev. : *E matóla por su mandado un su ballestero de maza que decian Juan Ballestero e vivia en Xerez de la Frontera.* Y luego se sigue lo del capitulo siguiente ». (*B. A. E.*, t. LXV, p. 512, n. 5).

draient chacun d'un romance étendu dont le romance transmis par Timoneda, d'une part, et celui du *pliego suelto*, d'autre part, seraient les restes, les « résidus » poétiques et expressifs, de même le bout de chapitre inséré dans la *Vulgar* d'Ayala pourrait avoir été inspiré par un romance perdu dont les trois versions de *Por los campos de Jerez* recueillies au XVIe siècle, auraient, plus que la chronique, gardé l'allure particulièrement fantastique.

Les noms que cite la Chronique d'Ayala, et en particulier celui de Mateo Fernández, ont pu figurer dans le romance primitif. Si l'on n'admet pas que la qualité de « chanciller del sello de la poridad » y ait été mentionnée, notons qu'elle est indiquée mainte et mainte fois dans la chronique[1]; il était donc facile à l'interpolateur de celle-ci de joindre la qualité au nom, si celui-ci était donné par le romance.

Mais faut-il croire à une interpolation plutôt qu'à une addition d'Ayala lui-même? Il conviendrait de procéder à une étude attentive des manuscrits pour se rendre compte des relations qui existent entre les *Abreviadas*[2] et la *Vulgar*. Même après Llaguno, même après Zurita, un chercheur trouverait peut être du nouveau.

Une interpolation en tout cas s'expliquerait mieux. Le passage en question n'est pas, à y regarder de près, rattaché d'une façon bien nette à ce qui précède non plus qu'à ce qui suit. On ne voit pas bien si l'épisode raconté fut la cause immédiate de la mort de la reine. Il y a là, de toute façon, une addition maladroitement insérée.

Mais qui sait si Ayala ayant eu connaissance de ce romance n'a pas voulu lui donner une place dans sa chronique, alors qu'elle était déjà rédigée, soit en l'ajoutant simplement en marge de son manuscrit ou d'une des copies qu'il avait pu en faire prendre, soit même en l'intercalant tant bien que mal dans le texte?

A ce compte, dira-t-on, le chap. IX de l'année XI (1360), qui ne contient que l'histoire de ce « clérigo de misa... natural de Santo Domingo de la Calzada », se présentant au roi de la part de S. Domingo

1. Par exemple au chap. XXI de l'année XI, où il est chargé d'expulser sans retard l'archevêque de Tolède et, pour ce, requiert l'aide de Pero López de Ayala, *alguacil mayor*.

2. Je dis « les *Abreviadas* », car il semble qu'il y en ait plusieurs, qui seraient autant de transcriptions (ou d'ébauches?) plus ou moins complètes. Voir Silges, *Las mujeres del Rey D. Pedro I° de Castilla* (Madrid, 1910), p. 15; c'est un travail consciencieux et intéressant, où il faut bien pardonner quelque erreur de détail (par exemple p. 20, où il est parlé de la « *Crónica de España* le Arzobispo D. Rodrigo Jiménez de la Rada : « Don Rodrigo sólo escribió hasta el reinado de Alfonso XI »; ne s'agit-il pas de l'auteur du *De rebus Hispaniae*, qui s'arrête bien avant la mort de Ferdinand III?). La bibliographie est très détaillée et présentée avec critique. Le livre bien connu de Prosper Mérimée y est jugé favorablement, et l'infidélité de la traduction espagnole est mise en évidence. Celui de G. Daumet (*Innocent IV et Blanche de Bourbon*, 1899) est cité et utilisé, aussi bien que l'*Etude* du même *sur l'alliance de la France et de la Castille au XIVe et au XVe siècles* (1898). On sait du reste combien est abondante la littérature relative à Pierre le Cruel.

pour lui faire, non des remontrances, mais simplement de sinistres prédictions, et n'obtenant pour réponse que d'être brûlé devant la tente royale, ne pourrait-il, lui aussi, avoir une origine analogue? Et la menace du pâtre dans le romance 66ª,

Y tu hermano don Henrique te habrá de heredar el reino...

ne pourrait-elle provenir d'un romance perdu qui aurait inspiré ce chapitre lui-même, comme le supposait Menéndez Pelayo (*Antol.*., t. XII, p. 129)? Notez qu'elle n'est pas dans le nº 66.

Je ne crois pas cependant que ce chapitre IX ait, malgré certaines apparences, une analogie complète avec l'ajouté du chapitre III de l'année XII. Il est parfaitement localisé, daté, encadré : « Estando el Rey en aquel logar de Azofra cerca de Nájara » ; c'est au moment où le roi s'apprête à aller combattre D. Enrique; il est passé par Santo Domingo de la Calzada, et c'est à Azofra qu'il est rejoint par le prêtre, un illuminé qu'ont sans doute excité le passage des troupes et la perspective d'une lutte fratricide. « Luego ese dia despues de comer », continue Ayala, « partió el Rey del logar de Azofra do tenía su Real, e era viernes de la postrimera semana de abril e fué a Nájara » (chap. X).

Il est impossible d'être plus précis; et sans doute une telle précision était permise à Ayala, puisque, à cette date, il nous raconte jour par jour les faits et gestes du roi[1]. Je crois donc que le cas de l'addition au chap. III de l'année XII est bien différent de celui du chap. IX de l'année XI.

Quant à l'allusion que nous trouvons dans le romance 66ª au meurtre de Don Pedro par son frère, il n'est évidemment pas nécessaire de recourir à l'épisode du clerc dans Ayala pour en expliquer l'insertion dans ce romance.

Nous pouvons donc conclure, en somme : 1° qu'il n'est pas sûr que le passage relatif au pasteur, absent de l'*Abreviada*, soit la source des romances *Por los campos de Jerez*, et 2° que l'inverse peut se soutenir.

Dans la seconde hypothèse, on comprend fort bien que le début du romance ne soit point passé dans la chronique, et, au contraire, que celle-ci ait reproduit les deux noms de villes qui, dans le nº 64, localisent l'action :

Por los campos de Jerez a caza va el rey don Pedro...
De hacia Medina Sidonia vió venir un bulto negro...

L'auteur de cette version du romance se rend parfaitement compte de la proximité des deux villes (30 kilomètres à vol d'oiseau). Et il ne pourrait être objecté que le nº 66ª ne mentionne pas la seconde, car il peut n'y avoir là qu'une lacune. G. CIROT.

1. On sait qu'il ne passa au parti d'Enrique qu'avant la bataille de Nájera, où il portait l'étendard de la *Banda* (Année XVIII, chap. IV, 367) Il accompagnait encore D. Pedro quand celui-ci quitta Burgos, le 28 mars 1366 (Année VIII, chap IV) Cf. n. XXI de Llaguno, p. 597 de son édition, p. 613 de l'éd. Rosell.

Ch. Gottlieb von Murr.

Il y a quelque danger à être polygraphe. Tout vous disperse, le public vous tourmente, et la postérité vous oublie. C'est le cas de Ch. Gottlieb von Murr [1].

Murr naquit à Nuremberg, en 1733. Il voyagea beaucoup et vit le monde. Il visita l'Angleterre, la Hollande, Vienne, Venise, Vérone. Il rencontra des savants et des hommes de lettres, lia connaissance avec eux, les éblouit de son savoir divers et présomptueux. Rentré en Allemagne, il continua de cultiver les amitiés utiles et entretint une correspondance assidue avec des hommes de la plupart des pays du monde, même de Chine. Il fut membre d'un grand nombre de sociétés savantes, allemandes ou étrangères. Il mourut en 1811.

Son érudition fut énorme, superficielle, prétentieuse, désordonnée. Retenons seulement qu'il sut l'espagnol et posséda d'assez nombreux ouvrages espagnols. Il lut, dit-il lui-même, des livres castillans, dès l'âge de 23 ans. Il traduisit un ouvrage scientifique de Turrubia [2], Mais c'est Cervantes qui fut son auteur favori.

Son principal ouvrage, ce fut une revue, le *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur*, 1775-1789, publié à Nuremberg en dix-sept volumes, et le *Neues Journal zur Litteratur und Kunst*, paru à Leipzig en 1798 et 1799 en deux volumes. Il y a de tout dans ce journal, de la science, des idées et beaucoup de fatras.

Bornons-nous aux articles relatifs à l'Espagne. Murr annonce de nombreuses publications espagnoles, au hasard. Il cite volontiers des poètes. Il célèbre Figueroa, le plus tendre des poètes lyriques d'Espagne, donne des extraits, fort longs, de son œuvre, des sonnets « qu'il n'estime pas nécessaire de traduire [3] ». Puis, c'est le tour d'Yriarte, dont il cite les *Obras Suellas* avec une lettre du père Isla. Il signale parmi d'autres livres espagnols la *Colección de Poesías castellanas escritas delante* (sic) *el siglo* XIV de Tomas Antonio Sánchez, qui contient le Cid (1779). Il s'intéresse au projet que forma Bertuch, en 1782, de donner au public une bonne édition correcte des meilleurs poètes espagnols.

Cervantes le passionne. Murr essaie, dès 1771, de traduire les deux tomes de son *Don Quichotte*, « mais je trouvai bientôt, dit-il, qu'il fallait, pour le traduire, connaître la couleur locale de l'Espagne [4] ».

1. Voir *Jöchers Gelehrten-Lexikon* (fortgesetzt von Kotermund), V. 215 sq.; A. Farinelli, *Zeitschrift für vergl. Literaturgeschichte*, V. p. 320 (1892); J.-J.-A. Bertrand, *Cervantes et le Romantisme allemand*, 1914, Paris, p. 35 sq.

2. P. Joseph Turrubia, *Vorbereitung zur Naturgeschichte von Spanien*, 14 gravures. Halle, 1773 (avec notes et suppléments).

3. *Journal*, I, p. 169-181.

4. *Ibid.*, V, p. 278 sq.



et il abandonna cette tentative. Il fit part de son inquiétude à Bertuch. « Un des meilleurs connaisseurs de la littérature espagnole disait, il y a peu de temps : « Je suis obligé de reconnaître franchement que » c'est pour nous une tâche difficile et presque impossible de tra- » duire le *Don Quichotte* sans que l'original y perde. » Murr lut et relut *Don Quichotte* bien des fois, et y découvrait chaque fois de nouvelles beautés, chaque fois de nouvelles difficultés. Comment rendre certains passages en conservant toute la force du texte ? Aussi critique-t-il la tentative de Bertuch. « La traduction, dit-il, est assez superficielle, et M. Bertuch eût bien dû prendre le temps nécessaire pour mener à bien une entreprise aussi difficile. »

Ailleurs, Murr résume la biographie de Cervantes que publie Pellicer. « Cervantes, ajoute-t-il, posséda la vaillance, la loyauté, un cœur qui savait être sensible aux malheurs des autres hommes. Il ne fut jamais un adulateur des princes et de leurs ministres... »

Toute l'Europe doit à son livre la délicatesse de son goût. Mais c'est une dure tâche que de le mettre en allemand. « Je soutiens qu'il faut avoir été en Espagne pour être capable de rendre la force de l'expression espagnole et le comique national presque inimitable de ce chef-d'œuvre [1]. » Il promit de donner un échantillon du *Persiles*, qu'il trouvait aussi excellent, mais il s'aperçut qu'une traduction allemande de ce roman avait déjà paru en 1746 et il renonça à cette intention.

Murr soutint une correspondance persévérante avec Antonio Capdevila, qui fournissait son *Journal* de nouvelles espagnoles (1772-1778); il publia des lettres de López, géographe royal, des bibliographies d'Espagne et de Portugal, des documents anciens, il fut en relations avec J. Macedo. Il cite même une pastorale, écrite en catalan, de l'évêque de Barcelone. Il fait donc de son mieux pour être bien informé des choses d'Espagne et pour informer l'opinion allemande. Il se plaint beaucoup des difficultés qu'il rencontre : « Il est terriblement difficile en Allemagne de réunir une poignée de bons écrivains espagnols... A demi déchirés, des fascicules entiers manquant, pleins de notes manuscrites, illisibles, imprimés souvent sur papier bulle, d'un format incommode et inutilisable — voilà comment l'amateur de livres espagnols reçoit les plus beaux fruits des muses espagnoles, après une longue attente et beaucoup de peine et à grands frais. Heureux encore s'il les reçoit. »

L'hispanisant allemand du XVIIIe siècle avait donc bien du mérite. Il faut être indulgent à ses faiblesses. Murr est un esprit étroit, très en retard sur son temps, et dont l'influence fut courte. Mais il fit ce qu'il put pour faire aimer l'Espagne. Il mérite un souvenir bienveillant.

J.-J.-A. BERTRAND.

1. *Journal*, I, 214 (1775)



BIBLIOGRAPHIE

Mosén Diego de Valera, *Crónica de los Reyes Católicos*, **Edición y estudio por Juan de Carriazo** (*Revista de Filología Española*, Anejo VIII). Madrid, 1927; CLIV-314 pages in-8°. 16 ptas.

En rendant compte du *Catálogo de los Códices esp. de la Bibl. del Escorial*, t. I, par le P. Miguélez, j'avais bien signalé « une chronique incomplète des Rois Catholiques qu'il n'a pu identifier et dont il cite un titre et un début de chapitre où il est parlé d'un certain *Colón*... » (*Bull hisp.*, 1920, p. 131); mais j'avoue que l'idée ne m'était pas venue qu'il pouvait s'agir là de l'œuvre de Diego de Valera, dont Gayangos signalait de son côté un ms à Londres. Un 3ᵉ ms., appartenant au duc de Gor, à Grenade, donne le même texte que les deux premiers, avec un préambule et un chapitre I qui manquent dans ceux-là; et ce chapitre I, nous dit M. de Carriazo, coïncide presque complètement avec le ch. 92 de beaucoup de mss. de la Chronique castillane de Henri IV dont j'ai eu à m'occuper jadis (*Bull. hisp.*, 1909, p. 425-442) en la comparant au *Memorial de diversas hazañas* du même Valera et aux *Décades* latines d'Alfonso de Palencia.

La question que j'avais posée alors en la débroussaillant de pas mal de malentendus et d'affirmations aussi fausses que péremptoires, et à laquelle j'avais proposé une solution provisoire, acceptée ensuite par D Antonio Paz y Mélia, ne me paraît pas avoir été heureusement reprise par D. Lucas de Torre (*Bol. de la R. Acad de la Hist.*, LXIV, 1914, p. 153), assez ami du paradoxe et des thèses neuves et bien tranchées. Déclarer comme il a fait, et comme le rappelle M. de Carriazo, que sans aucun doute le *Memorial* n'est qu'une traduction « un tanto libre » des *Décades*, c'est peut-être un peu trop dédaigner les objections présentées par moi et qui, à bientôt vingt ans de distance, ne me paraissent pas encore tellement insignifiantes[1]. Plus près de

1. Pour ce qui est de la Chronique castillane, M. L. de Torre déclare ceci : « Confrontado por nosotros el *Memorial* con la *Crónica castellana* que algunos atribuyen a Palencia y otros a Hernando del Pulgar, *se ve una completa identidad entre ambas*, hasta el punto de que puede afirmarse, sin género de duda, que son una misma, salvo que el manuscrito que sirvió para la impresión era sumamente incompleto, como lo muestra el más ligero examen » : Malheureusement l'auteur de cette étude ne dit pas quels mss. il a ainsi comparés. Il ignorait d'ailleurs certainement mon article.

l'hypothèse que je proposais en définitive (quoique sous bénéfice d'inventaire) et à laquelle a souscrit le traducteur de Palencia, s'est placé M. Julio Puyol (même *Bol.*, LXXIX, 1921, p. 118[1]).

Quoi qu'il en soit, l'examen comparatif de la Chronique des Rois Catholiques dont il nous donne le texte, avec les Décades de Palencia, a conduit M. de Carriazo à des conclusions extrêmement intéressantes tant en elles-mêmes que pour les déductions qu'on peut en tirer touchant le *Memorial.*

Cette chronique se divise en deux parties, sensiblement égales. Les ch. II-XLIV ont trait à la guerre de Portugal. Pour cette partie, le résultat acquis par l'éditeur, qui s'est servi de la traduction de D. Antonio Paz y Mélia, est que

> Valera tuvo delante para escribir la primera parte de su *Crónica de los Reyes Católicos* (de 1474 à 1480), las *Décadas* de Alonso de Palencia. Unas veces traduciendo a la letra, otras resumiendo mucho y siempre añadiendo notas personales, la obra de Valera conserva un gran valor hasta en aquello en que sigue a Palencia más fielmente. Pero además de los capítulos informados por Palencia, Valera tiene otros completamente originales, donde sus noticias valen como fuente capital y a veces única (p. CXLI).

Pour la seconde partie, qui comprend le reste de la Chronique (1481-1488), elle déborde la *Guerra de Granada* de Palencia, non pas chronologiquement, puisque celle-ci comprend jusqu'à l'année 1489, mais par le détail du récit concernant cette guerre, et c'est d'un autre côté que l'éditeur de Valera a fait porter la comparaison, à savoir du côté de l'*Historia de los hechos de don Rodrigo Ponce de León, marqués de Cádiz* (1443-1488) publiée au t. CVI de la *Col. de doc. inéd.* Rédigée en 1492, semble-t-il, et anonyme, elle n'aurait été ni inspirée ni utilisée par Valera ; mais il y aurait une source commune, les lettres du marquis de Cádiz. Celles que la Chronique anonyme reproduit et qui sont toutes adressées à la reine pourraient évidemment ne pas être les seules qu'auraient connues son auteur et Valera. A quoi on peut faire pourtant une objection. Que Valera ait connu ces lettres et d'autres, possible ; mais pourquoi, si l'auteur de la Chronique anonyme a connu d'autres lettres que les sept que le marquís adressa à la Reine en 1488, ne reproduit-il que ces sept-là et pas les autres? Je crois que l'objection n'est pas insurmontable, car l'auteur anonyme peut avoir reproduit ces sept lettres à Isabelle à cause de leur caractère purement officiel. On peut donc admettre la thèse de M. Carriazo à ce sujet.

1. M. Puyol, contrairement à M. de Torre, déclare que « *el Memorial* no es un reflejo servil de la *Crónica castellana*, aunque ésta fuese, en general, el paradigma de aquél, y basta un ligero examen para convencerse de que la personalidad de Valera no desaparece nunca, como cuando se trata de un simple compilado , sino que, por el contrario, se muestra constantemente en la mayor parte de los capítulos de que la historia se compone » (p. 122).



On voit, en tout cas, que Palencia est, pour cette partie, négligeable. Il resterait, pour la première, la source directe. Source, soit! Directe, là est la question. Valera savait-il le latin, assez du moins pour comprendre les *Décades* et les interpréter sans trop de bourdes? Il y a une réponse toute prête : c'est qu'il pouvait toujours se les faire traduire. Oui, mais que faisons nous alors de la Chronique castillane?

Il est dommage que sur ce point M. de Carriazo n'ait pas apporté sa solution; mais il la promet, et il déclare, avec raison, que cette solution dépend de l'étude des mss. du *Memorial* et de la Chronique castillane de Henri IV, attribuée à Palencia. C'est l'évidence même, et je n'ai pas eu de peine à le démontrer dès 1909. Puisque l'éditeur très consciencieux et très bien préparé de la Chronique des Rois Catholiques par Valera s'est mis à cette besogne délicate, il n'y a plus qu'à attendre, en le félicitant de ce qu'il a fait et en l'encourageant à continuer son excellente enquête. G. CIROT.

Dr. Heinz Pflaum, *Die Idee der Liebe. Leone Hebreo.* Zwei Abhandlungen zur Geschichte der Philosophie in der Renaissance. Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen, 1926. IV, 157 pages in-8°.

Ces deux importants essais nous viennent de Jérusalem par le canal des *Heidelberger Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte*, publiées par Ernst Hoffmann et Heinrich Rickert : ils en constituent le 7e fascicule. Il faut nous contenter ici de signaler l'intérêt général du premier, consacré à la transformation de l'idée de l'amour depuis Dante jusqu'au platonisme du XVIe siècle. L'influence exercée, avant le renouveau platonicien, par l'invocation à Vénus de Lucrèce semble être un des faits les plus importants et jusqu'ici les moins remarqués de cette évolution. C'est l'Italie qui est le théâtre de ce mouvement spirituel : l'Espagne n'en recueillera les fruits que tardivement, dans les traductions du *Courtisan* de Castiglione et des *Dialogues d'amour* de Léon Hébreu.

L'étude consacrée à ce dernier penseur intéresse directement les hispanistes, dans la mesure où la Péninsule peut légitimement revendiquer, après le XVe siècle, ce judaïsme hispano-portugais qu'elle a expulsé alors sans tendresse. Indiquons donc ce que M. Pflaum apporte de nouveau à la littérature déjà riche des monographies concernant Léon Hébreu, et dont la dernière en date, la meilleure aussi, était le *Leão Hebreu filósofo* (Coimbra, 1918) de M. Joaquim de Carvalho (cf. *Bulletin hispanique*, 1923, t. XXV, p. 88).

Ce qui séduit d'abord dans ce *Leone Hebreo*, c'est la largeur de l'aperçu historique qui lui sert d'introduction. S'inspirant des vues de Dilthey sur la Renaissance, l'auteur discerne dans une première

période, que dominent les grands noms de Pic de la Mirandole, de Marsile Ficin, de Reuchlin et d'Erasme, une tendance syncrétiste qui n'est « ni un jeu de fantaisistes érudits ni un stérile éclectisme ou l'harmonisme vain d'élèves appliqués, mais bien l'affirmation énergique et enthousiaste d'une universelle volonté de connaissance ». Syncrétisme qui « repose sur la pensée de l'unité de l'entendement humain ». La révolution intellectuelle qui s'accomplit au temps de Copernic et de Giordano Bruno consiste à transférer au monde cette unité postulée d'abord pour l'esprit. Les philosophes du xve siècle finissant restaient fidèles à l'ontologie du Moyen-Age, encore que, par leur curiosité intellectuelle sans bornes, ils aient largement contribué à ruiner son crédit. Au contraire, de Paracelse et d'Agrippa de Nettesheim jusqu'à Cardan, Telesio, Giordano Bruno et Campanella, la philosophie, décidément tournée vers l'univers, s'applique à le comprendre, non plus comme un édifice bâti de matériaux hétérogènes, mais comme un organisme animé dans toutes ses parties par un même principe dynamique et immanent. — Entre ces deux époques, celle du syncrétisme triomphant et celle des systèmes unitaires de la nature, Léon Hébreu apparaît à M. Pflaum comme un médiateur. Sa conception de l'amour, principe cosmique, fait de lui « le précurseur immédiat de la philosophie naturelle du xvie siècle ».

Sur la vie de Léon Jehudah Abarbanel, — le Leone Ebreo des *Dialoghi*, — on sait peu de chose. Depuis une quinzaine d'années, les érudits italiens ont mis au jour quelques privilèges octroyés par les vice-rois de Naples à Léon Hébreu et à sa famille en 1494, 1501 et 1521 : M. Pfläum reproduit en appendice, d'après des copies reçues des Archives d'Etat de Naples, ces documents qui fournissent d'utiles repères chronologiques. — On a découvert aussi, dans les précieux *Diarii* de Marino Sanuto (t. XXX), des phrases relatives à l'activité de Léon comme médecin du roi de Naples (1521) : M. Pflaum les donne également, ainsi que toutes les autres références à son auteur qu'il a pu trouver chez les écrivains du xvie siècle (la liste est close par Schiller qui le redécouvrit à la fin du xviiie). En fin de compte, la principale source reste l'élégie autobiographique composée en hébreu par le médecin philosophe. M. Solmi avait cru pouvoir fixer sa mort à 1542, ce qui l'obligeait à des hypothèses arbitraires pour expliquer comment les *Dialoghi*, en 1535, se donnent pour une publication posthume. M. Pflaum montre que la phrase *Leo Judae moritur*, sur laquelle tout ceci repose, se rapporte en fait au réformateur zwinglien Leo Jud, originaire d'Alsace et qui mourut bien en 1542, à Zurich. On nous signale, en passant, que le catalogue du British Museum est tombé dans la même confusion que M. Solmi.

M. Pflaum, dans son utile mise au point, renouvelle en quelque

façon la biographie de Léon Hébreu, par le soin avec lequel il caractérise les milieux intellectuels où sa vie s'est écoulée. C'est d'abord la synagogue de Lisbonne, soumise à la philosophie de Maïmonide et au Talmud, respectueuse d'Aristote et encore ignorante de Platon. Le séjour d'Abarbanel et de sa famille en Espagne fut court, tragiquement interrompu par l'exode, au cours duquel lui fut ravi son enfant. C'est surtout sur les milieux italiens que M. Pflaum s'étend : milieux juifs où la Cabbale est en faveur et où il fut peut-être initié aux nouveautés platoniciennes par Jochanan Alemanno, qui avait été le maître d'hébreu du grand Pic de la Mirandole; milieux chrétiens de Naples où il put subir l'influence de Pontanus (point déjà mis en lumière par J. de Carvalho), et celle de Mario Equicola, de Fra Egidio da Viterbo, dont la pensée offre des analogies avec la sienne. C'est d'ailleurs à Gênes, ville de négoce où il vécut réfugié pendant les dernières années du XVe siècle, qu'il composa ses *Dialogues* : M. Pflaum y discerne, malgré l'artifice de la forme dialoguée « un produit de la solitude ». Grâce à cette biographie minutieusement reliée à l'histoire des idées, la signification historique de Léon Hébreu, si largement indiquée pour commencer, se complète et se précise.

La pensée des *Dialogues* est ensuite étudiée en détail, dans une analyse qui suit l'ordre du texte, et qui, à mesure qu'elle dégage un thème essentiel, en montre en même temps les sources. Cette étude de l'œuvre est suivie d'un coup d'œil sur sa postérité littéraire et philosophique.

Aux appendices documentaires déjà mentionnés plus haut s'ajoute un appendice critique. M. Pflaum, à Jérusalem, n'a pu travailler sur la rarissime édition princeps (Rome, 1535) dont l'érudit spinoziste Carl Gebhart promet une reproduction en fac-similé. Ayant eu en mains la 4e (Venise, 1549), il propose d'assez nombreuses corrections au texte de cette dernière, et les hispanistes lui sauront particulièrement gré de donner ses références à la fois par rapport au texte italien et à la traduction espagnole de Garcilaso Inga de la Vega réimprimée dans la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* (t. XXI, *Orígenes de la Novela*, IV, Madrid, 1915).

Marcel BATAILLON.

Harry Austin Deferrari, *The sentimental Moor in Spanish Literature before 1600* (University of Pennsylvania, Publications of the Series in Romanic Languages and Literature, no. 17), Philadelphie, 1927; 84 pages in-8°. $ 2.00.

C'est une thèse de doctorat, et, dans une série qui comprend à l'heure actuelle 21 numéros, le onzième sur 13 qui ont trait à l'Espagne. Une « Extra-series » qui comprend 7 numéros, en a 6 dans le

même cas. Nous avons rendu compte de la plupart. Il y a là une production intéressante et déjà abondante, qui fait honneur à ceux qui ont donné l'impulsion première, notamment à M. Wickersham Crawford, qui a suggéré le sujet de ce travail et de quelques autres déjà signalés, et au regretté Hugo A. Rennert[1], dont la compétence a certainement déterminé aux États-Unis un courant de recherches orientées vers le théâtre, y compris, si je ne me trompe, celles de M. Crawford lui-même. Mais là n'est pas limité le champ d'exploitation; et M. Deferrari, pour son compte, n'a pas craint de s'engager sur un terrain assez difficile, qui confine à celui des romances, d'une part, à celui de l'histoire, de l'autre. Je dirai tout de suite qu'il s'en est tiré avantageusement.

Il s'est proposé de battre en brèche l'opinion émise par Menéndez Pelayo que les Maures de Pérez de Hita sont de pure fantaisie, opinion à laquelle l'illustre maître apportait lui-même de fortes atténuations, dont on a beaucoup moins tenu compte, naturellement. Je ne me prononcerai pas sur le fond de la thèse de M. D., mais je crois que son argumentation, sobre et dépouillée d'artifices, emportera la conviction que les atténuations doivent être renforcées. Je voudrais simplement m'arrêter sur deux points très importants.

Il s'agit d'abord de l'Histoire de l'Abencerraje et de Jarifa. Quels rapports ont entre elles les trois versions aujourd'hui connues? Henri Mérimée avait déjà publié dans le *Bull. hisp.* (avril-juin 1919) son article *El Abencerraje d'après l'Inventario et la Diana*, quand Antonio Paz y Mélia me fit l'amitié de m'adresser des photocopies de la *Parte de la Coronica*[2], dont je laissai à mon collègue de Toulouse le soin de tirer parti. Celui-ci a pu, heureusement, avant de mourir, terminer la rédaction de l'étude complémentaire que nous avons fait paraître dans notre dernier fascicule; mais ses nombreuses occupations et la conscience avec laquelle il y travaillait ayant apporté des retards qui pouvaient paraître répondre assez mal à l'empressement de mon vénéré ami et à la générosité du duc de Medinaceli, je me décidai en 1923 à donner la reproduction des 34 planches depuis longtemps prêtes. Et c'est ainsi que M. D. a pu, avant Henri Mérimée, dont le

1. Voir la notice nécrologique publiée dans le n° de mars 1928 d'*Hispania* par M. Romera-Navarro.

2. Je lui avais d'abord demandé de collationner le texte de l'*Inventario*, sur les épreuves que je lui enverrais de l'article de H. Mérimée, avec l'imprimé de la Bibliothèque Medinaceli. Il me répondit le 22 janvier 1919 : « Con mucho gusto cumplo su encargo y anotaré las variantes que ofrezcan con el texto que me ofrece V. enviar pª el cotejo, las 17 hojas que tiene el tomito en 8° de la *Diana* (edición de Cuenca 1561) a que está unida la novela de Abindarraez (ésta, gótico). Veo que Gallardo no dijo que estaba incompleta, sin indicio de haber estado el tomo (pergº) completo. » (Cf. sa *Series de los más importantes doc. del arch. y Bibl. del Exmo. Sr. Duque de Medinaceli*, 2ª *serie*, 1922, p. 161). En fait, il ne fit pas le collationnement, mais m'envoya un peu plus tard les photocopies, alors que l'article avait paru.



manuscrit ne nous parvint que l'an dernier, fournir les résultats de son propre examen.

La conclusion de Henri Mérimée est celle-ci : « Nous ne possédons plus, ou ne possédons pas encore, le récit primitif dont les trois autres sont des dérivations ou des refontes, et parmi ces refontes, la *Crónica*, de la Bibliothèque Madinaceli, beaucoup moins ancienne qu'on ne l'a cru, puisqu'elle ne remonte pas au delà de 1550, est, sans doute, la plus incorrecte et la moins châtiée. »

Celle de M. D. est assez différente et elle résulte également d'une comparaison méthodique :

> A tabulation of every difference between the *Corónica* and *Inventario* versions has been used as a basis for this part of our study. A reading of the *Diana* version with such a tabulation at hands shows that the *Diana* is based upon both of the other texts, and that it follows the *Inventario* once to every eight or ten times that it follows the former.

Cette méthode arithmétique est-elle d'une application suffisamment sûre? Oui, mais à condition d'aboutir à un état, non pas seulement numérique, mais, si je puis dire, signalétique des points relevés ; et il est regrettable que, sans doute pour ne pas allonger la discussion, on n'ait pas cru devoir nous mettre sous les yeux autre chose que cette proportion d'ailleurs très intéressante ; car ne pourrait-il se faire que huit ou dix des points communs à la *Diana* et à la *Corónica* eussent moins d'importance qu'un seul de ceux que présentent la *Diana* et l'*Inventario?* Cependant le lecteur admettra sans peine que l'on a su mesurer et peser, et non pas seulement compter ; et il sera tout disposé à faire état de l'opinion ainsi exprimée. C'est à lui de s'en faire une définitivement, en lisant de près les trois versions, et en supputant les raisons alléguées

Mais il y a un fait qui a été révélé par M W. Crawford[1], c'est que le trait de générosité de Rodrigo de Narváez rapporté par le vieillard à Abindarráez et à sa femme[2], trait qui est omis dans la *Diana* et dont nous ne pouvons dire qu'il était dans la *Corónica*, puisque les derniers feuillets sont perdus, a été inspiré par une nouvelle d'un contemporain de Boccace, Ser Giovanni, *Il Pecorone*, publiée pour la première fois en 1558. Il en résulterait que ce morceau ne pouvait figurer dans le manuscrit de Villegas en 1551 ; et l'on comprendrait ainsi que celui qui a inséré l'histoire de l'Abencerraje dans la *Diana* de 1561 et qui, remarque-t-on, a pourtant une tendance à allonger, n'ait pas fait place à ce petit épisode. M. D. en conclut que, entre

1. *Rev. de Filol. Esp.*, 1923, p. 283.

2. Ne peut-on y voir, comme dans l'histoire même de l'Abencerraje, une sorte de pendant à ce que Tite Live (XXVI, 40-50) raconte de Scipion l'Africain, rendant, lors de la prise de Carthagène, au celtibérien Allucius sa fiancée, et à leurs parents la femme de Mardonius et les enfants d'Indibilis?



1551 et 1558, l'auteur de la version qui est dans la *Diana* se servit de l'*Inventario* dans sa forme manuscrite, encore dépourvue de l'épisode en question. Mais rien ne prouve que cet épisode ne figurait pas dans la *Parte de la Corónica*. Il suffit d'admettre que celle-ci est postérieure à 1558, et c'est loin d'être impossible, au contraire : H. Mérimée parle même de 1560, étant donné ce que nous savons (grâce à lui) sur Ximénez de Embrún auquel elle est dédiée. L'emploi des caractères gothiques ne rend nullement improbable cette date, ni même une plus récente.

Au surplus, si semblables que soient les deux récits, dépendent-ils forcément l'un de l'autre? Ne peut-on supposer autre chose, surtout étant donné qu'il s'agit en somme d'une moralité? Car enfin, si chez nous Bladé a pu recueillir ses *Contes de Gascogne* auprès de gens qui ne se connaissaient pas, et qui connaissaient pourtant les mêmes traditions, presque dans la même teneur, qui empêche de croire que le thème (je ne dis pas l'histoire) connu de Ser Giovanni a pu l'être de Villegas dès 1551? Reconnaissons qu'il a pu y avoir des chaînons que nous ignorons. Ne soyons pas livresques au point de nier la possibilité de la transmission orale. En près de deux siècles, l'anecdote avait eu le temps de passer en Espagne, et rien ne prouve que Ser Giovanni l'ait inventée de toutes pièces.

A propos de Rodrigo de Narváez je ferai une légère critique à M. D., qui compte le nombre de fois que le capitaine est nommé dans la Chronique de Jean II, mais qui n'a pas, comme l'a fait avec sagacité H. Mérimée, relevé l'anachronisme énorme commis par l'auteur ou l'arrangeur de notre histoire, dans les trois rédactions connues. Mettre en scène ce Narváez, contemporain de Fernando d'Aragón († 1416), dans un récit dont les faits ne peuvent se placer avant 1481, c'était trahir un peu naïvement le désir de rattacher le roman de l'Abencerraje à l'époque du vainqueur d'Antequera. Il me semble que cette bizarrerie à laquelle on n'avait guère fait attention était à noter[1]. Or, qu'elle se trouve dans la *Diana* ou dans l'*Inventario*, passe encore. Mais dans un imprimé qui s'intitule *Parte de la Corónica del inclito infante que ganó a Antequera*, qui se présente donc comme extrait d'une chronique, voilà qui est déconcertant. D'aucune manière on ne peut accepter l'authenticité d'origine. Nous avons manifestement affaire là à un texte truqué, et il faut absolument résister à la tentation d'y voir a priori le texte original sous prétexte qu'il est paré d'une impressionnante mais fallacieuse étiquette ; et H. Mérimée a fait preuve d'un solide bon sens en le mettant en fait sur le même pied que les deux autres. Toutefois, un fait est à consi-

1. Durán ne s'est pas arrêté à cette difficulté, puisqu'il dit que ce romance « es el último de la historia del moro Abindarraez el Mozo, de Jarifa y Narvaez, *y de la época de Don Juan II* ».



dérer. La *Parte de la Corónica* se trouve, dans l'exemplaire Medinaceli, jointe à un exemplaire de la *Diana* imprimée à Cuenca en 1561. Nous trouvons l'histoire de l'Abencerraje pour la première fois incorporée à la *Diana* dans l'édition de Valladolid commencée la même année et terminée le 7 janvier 1562, date que nous rappelle M. D. L'exemplaire Medinaceli forme-t-il un recueil factice, ou est-il constitué par deux productions simultanément du même imprimeur? Dans ce dernier cas on comprendrait que l'éditeur de Valladolid, mettant la main sur un exemplaire de ce genre, ait voulu reproduire le tout, mais au lieu de mettre ainsi en manière d'appendice l'histoire de l'Abencerraje, l'ait insérée dans la trame de la Diana. N'oublions pas d'ailleurs l'édition tolédane de *El moro Abindarráez y la bella Jarifa*, 1561[1], 12°, signalée par Gayangos, qui affime avoir vu une édition in-4°, sans lieu ni année (*B. A. E.*, t. XL, p. LXXVII).

Où je dois marquer un point à l'avantage de M. D., c'est au sujet du passage, omis dans la *Diana*, où Abindarráez déclare qu'il eût voulu être *Troco* pour pouvoir se trouver toujours auprès de Jarifa, qu'il compare à Salmacis. *Troco* dans la *Corónica; Trocho* dans l'*Inventario*. Avec ou sans *h*, pareil nom est inconnu des dictionnaires latins, et, transcrit comme on voudra en grec, tout aussi inconnu des dictionnaires grecs, car ni les noms τρόχος, « course » et peut-être « blaireau », τροχός, « roue », « anneau », ni l'adj τροχός « agile » ne cadrent ici. Au surplus la légende de Salmacis et d'Hermaphrodite n'a rien à faire avec ce *Troco* ou *Trocho*. Or M. D., qui s'est reporté au romance de Timoneda (1094 de Durán), qu'il considère comme fait sur la *Corónica*, note que le souhait du jeune Maure y est ainsi énoncé

> ... ¡Quién fuera *tronco*
> Para estar junto a esta ninfa,
> Sin quitarme jamás della,
> Ni de noche ni de día!

Un tilde disparu (il ne paraît pas dans la photocopie de la *Corónica*) a transformé *trõco*, que lisait sûrement Timoneda dans le texte qui lui a servi de source, en *Troco*, et, sans doute pour plus d'allure, en *Trocho*.

Our conclusion, suggested by J. P. W. Crawford, would be that the word *tronco* used by Timoneda, is the correct one since Abindarráez might very logically wish to be the trunk of a tree in which his wood nymph might live in order to bring about the desired proximity. Trocho and Troco are, therefore, misreadings which have persisted unquestioned

1. 1562, d'après Gallardo (I, col. 357), dont ne dépend pas Gayangos, puisque le prologue de celui-ci est daté de 1857, et le t. I de Gallardo de 1863; et M. D. voit ainsi que ce dernier n'est pas la seule autorité pour l'éd. de Tolède, qu'elle soit de 1561 ou de 1562.



Il me paraît certain que c'est bien là ce que comprenait Timoneda. Il en est, je crois, de même de l'auteur auquel remonte le texte de la *Corônica*, et qui a dû écrire ceci : « ¡ O quien fuesse *trõco* para poder siempre estar junto con esta hermosa nimpha ! » Seulement l'éditeur de la *Corónica* a omis le tilde et mis une majuscule, ce qui a amené l'éditeur de l'*Inventario* bien au fond du piège : « ¡O quien fuera *Trocho* para *parescer* ante esta hermosa diosa ! » *Parescer* transforme tout, et cette fois il ne peut être question d'un tronc dans lequel Abindarráez voudrait être transformé, mais d'un personnage qui souhaite de paraître devant la belle déesse. De quel tronc s'agissait-il dans le texte primitif? « Trunk of tree », pense M. D., sans doute aussi M. Crawford. C'est possible, bien que ce ne soit pas le souhait exprimé dans Ovide, où la situation est du reste renversée, puisque c'est Salmacis qui désire s'unir à Hermaphrodite ; mais le mot *truncus* se trouve dans le poète latin, qui, décrivant l'enlacement de la nymphe autour du jeune homme (*Métamorphoses*, IV, 365), dit :

Utve solent hederae longos intexere *truncos*...

Je croirais plutôt cependant que l'auteur primitif s'est reporté non à Ovide lui-même mais à quelque souvenir confus ou à quelque récit qu'il aura mal compris, et où Salmacis exprimait le vœu de ne former qu'un tronc avec Hermaphrodite. Notons que Timoneda qui transforme *Sálmacis* en *Salmacía*, paraît ne savoir nullement ce qu'était cette personne, à laquelle Abindarráez compare son amie en beauté :

A la hermosa Salmacía
En belleza parecía.

Et à ce sujet une remarque. Si cet auteur, comme on voit, est quelque peu brouillé avec la mythologie, puisqu'il renverse ainsi les rôles, et que la légende de Salmacis est très mal à propos rappelée par lui à propos de Jarifa, il a néanmoins du goût pour la mythologie, tellement même qu'il n'a pas reculé devant l'invraisemblance, je ne dis pas de cette comparaison (car l'évocation même indirecte d'Hermaphrodite serait ridicule et déplacée si elle était consciente), mais d'une comparaison quelconque avec n'importe quelle divinité païenne, dans la bouche d'un musulman. Il y a là un art très naïf ; ce qui n'a pas empêché l'auteur de nous tracer une des plus jolies scènes du roman moderne.

Et maintenant j'arrive au second point dont l'importance m'a frappé dans ce travail. Ce sera moins long, et c'est encore du reste de la nouvelle de l'Abencerraje qu'il s'agit, mais plus spécialement de son influence sur Pérez de Hita, et non pas seulement dans la seconde partie, où on en trouve comme une reproduction, mais aussi dans la première, où l'épisode de Gazul et de Lindaraxa, et d'autres encore, en sont comme des rappels fragmentaires. N'est-elle pas curieuse



aussi cette allusion (également relevée par M. D., mais non comme un anachronisme) à l'« Alcayde de Narváez » à propos de l'alcayde de Alhama? Seulement à l'inverse de la *Parte de la corónica*, c'est Narváez qui a été fait contemporain de la prise d'Alhama, tandis que dans ladite *Parte*, l'histoire de l'Abencerraje Abindarráez a été située au temps de Narváez.

J'ajouterai, pour finir, qu'aux réserves que E. Mérimée apportait ici même en 1914 (p. 259) à l'identification proposée par M[lle] Blanchard-Demouge entre l'Aben-Hamin de Hita, le Benahatin de la Chronique de Don Pèdre et le chroniqueur maure Aben Aljatib, auteur de la *Jhata*, M. D., sans les connaître probablement, fournit un renfort par deux observations qui méritent considération :

... in all the excepts from the works of Ibn Alhatib found in translation, not a single alose similarity of specific ideas or of text with the *Guerras civiles de Granada* could be discovered. Moreover, granted that Pérez de Hita might have picked up enough knowledge of Arabic to converse with the Moriscos, it is highly improbable that he was able to read and understand Ibn Alhatib, who was found difficult to comprehend, even by his Moorish contemporaries (p. 60).

Je me suis appesanti bien longuement sur une thèse de 78 pages. C'est que le sujet est d'importance et n'est pas sans mystère[1]. Voilà au moins un mérite chez l'auteur et ceux qui l'ont dirigé. La discussion n'est pas close, mais elle a désormais une base grâce à M. D. et à H. Mérimée, sur l'origine du petit roman sentimental qui a été la première mise en scène, dans la prose européenne, du Maure sympathique, et qui a provoqué un mouvement, comme on sait, assez considérable en France[2] et ailleurs. G. CIROT.

P. Arturo García de la Fuente (O. S. A.), *La Numismática Española en el Reinado de Felipe II*. Imprenta del R. Monasterio de El Escorial, 1927. 1 vol. in 8° de 162 pages et 8 planches.

L'esprit positif et minutieux de Philippe II aurait certainement goûté cette étude de numismatique lue à l'Escorial pendant une distribution de prix du collège Alphonse XII. Passant en revue les émissions monétaires des pays soumis à son autorité, de l'Espagne aux Indes et de la Sicile à l'Angleterre, elle rappelle, sur des documents précis, l'étendue et la diversité de ces territoires, en même temps qu'elle met sous nos yeux les traits du roi reproduits par tant

1. Au surplus nous ne nous piquons pas de borner notre rôle à décréter qu'un livre est bon ou mauvais. La bibliographie admet ici de plus larges limites.

2. Voir J. Cazenave, *Le roman hispano-mauresque en France*, dans *Revue de littérature comparée*, 1925, p. 594-640.



d'effigies différentes. Les chapitres suivants nous ramènent en Espagne et à l'Escorial, avec les médailles commémoratives, les médailleurs au service de Philippe II, Philippe II collectionneur (il est surtout question de la collection de monnaies de l'Escorial, dont l'auteur achève le catalogue), et les numismates du XVIe s., Antonio Agustín et Arias Montano.

Le P. Arturo défend contre M. J. Babelon l'attribution à Jacopo da Trezzo d'une médaille qui porte sa signature *en creux*[1] : quelques exemplaires en ont été trouvés, nous dit-il, dans le célèbre tabernacle de l'Escorial, lorsque celui-ci fut démonté sous l'occupation française. Dans l'ensemble, son travail n'avait pas pour objet de découvrir du nouveau, mais de rassembler des faits dispersés; il se présente comme une esquisse du livre de synthèse qui n'a pas encore été écrit. Pour que ce livre eût de l'unité, il faudrait mettre en relief l'intervention de Philippe II et de ses agents dans les nombreux ateliers monétaires de ses royaumes, et aussi classer les effigies et en chercher les sources, comme M. J. Babelon l'a fait pour Jacopo da Trezzo.

En appendice (p. 121-152), sont réimprimés des articles de vulgarisation assez rapides sur « la monnaie espagnole » depuis l'époque grecque jusqu'à nos jours.

R. VALLOIS.

James Fitzmaurice-Kelly, *A New History of Spanish Literature.* **Oxford University Press,** 1926. XVI + 551 pages.

Voici la neuvième dans la longue série des *Histoires de la littérature espagnole* par l'éminent professeur à l'Université de Londres. La première, en anglais, parut en 1898; depuis lors, il y en a eu deux en français (1904, 1913), quatre en espagnol (1901, 1916, 1921, 1926) et celle en allemand (1925), pour ne pas parler de la *Spanish Literature, a Primer,* Oxford, 1922, laquelle est un ouvrage à part. D'un manuel littéraire si connu il n'est guère besoin de parler longuement. Il y aurait, cependant, quelques observations à faire.

On sait que M. Fitzmaurice-Kelly est mort le 30 novembre 1923. Selon la préface, c'est à sa veuve, Mme Julia Fitzmaurice-Kelly, et à quelques amis, notamment à M. R. Foulché-Delbosc, qu'est échue la tâche de préparer les manuscrits pour l'impression : « The only additions and modifications made in these relate mainly to dates and

1. Le camée de Jacopo da Trezzo que le P. Arturo compare avec la médaille est probablement le n° 5 de la pl. VII (et non VIII), plutôt que le n° 4; encore la ressemblance ne me frappe-t-elle point. — En ce qui concerne les chiffres, les dates et les mots français, la correction typographique laisse plus d'une fois à désirer. On peut regretter aussi que le texte ne renvoie jamais aux figures; les planches ne sont pas numérotées, ni signalées dans une table.



bibliographical references, or are such as were naturally involved in the passing of time from 1923 to 1924. »

La *New History* n'est point, comme on pourrait le supposer, une simple traduction de la dernière édition espagnole. Plus courte, disposée autrement, elle est, sous beaucoup d'aspects, une œuvre nouvelle. Ceux qui se sont servis des autres éditions savent qu'elles se sont successivement alourdies d'un poids de détails, au point qu'à la fin le livre était devenu plutôt une espèce d'encyclopédie; à peine pouvait-on le lire de suite. Eh bien! l'auteur a corrigé tant soit peu ce défaut. L'omission de beaucoup d'allusions étrangères à la matière, l'addition de quelques appréciations littéraires, donnent à la *New History* une forme plus attrayante. Nous reviendrons sur ce dernier point.

Pour la première fois dans cette série de manuels, on a mis la bibliographie des auteurs au bas de la page, au lieu d'en former un appendice; ce dernier est réservé aux ouvrages d'ensemble. La bibliographie se trouve un peu réduite : elle ne contient pas autant de titres qu'auparavant. Pour la généralité des lecteurs elle n'y a que gagné. L'on a omis des articles trop minutieux, ou trop vieillis, l'on a ajouté les dernières connaissances. Les manuels F.-K. ont toujours été des plus exacts, des plus dignes de confiance en fait de dates et de titres. A cet égard, la *New History* l'emporte peut-être sur les précédentes. C'est à peine si l'on pourrait signaler quelques fautes d'impression, quelques négligences[1].

Les pages sur Alfonso et Juan de Valdés sont à refaire, mais nous n'avons pas le droit d'en faire un reproche à l'auteur : M. Bataillon est en train de renouveler nos connaissances sur ces deux frères hétérodoxes si intéressants[2]. Mais on s'étonne avec raison quand on lit (p. 56) que « Lopez de Ayala died before Henry III, who survived till

1. Par exemple : p. 82, la date de mort de Clemente Sánchez de Vercial est plutôt *1435* (?) que *1426* (?). — P. 107, note 1, l. dernière, lire *cx* au lieu de *xc*. — P. 113, l. 4, il y a *35* strophes dans les *Coplas de Mingo Révulgo*, et non *32*. — P. 113, la date de mort d'Antón de Montoro est plutôt *1477* (?) que *1480* (?) : voir E. Buceta, *Mod. Philol.*, XVII, 1920, 653 (et non *1919*, comme dit la *N. H.*). — P. 124, l. 17, lire *memorabilibus*. — P. 132, la note 1[e] se rapporte à *Diego* Sánchez de Badajoz, et non pas à *Garci* Sánchez de Badajoz. — P. 148, l. 11 : est-ce que la *Tragicomedia de Lisandro y Roselia* est anonyme? — P. 170, l. 2 : le nom de l'île du Danube n'est pas connu; l. 28, September *19*, au lieu de *23*. — P. 188, l. 18 : chapters *III-V*, au lieu de *II-V*. — P. 198, l. 1 : *8331* au lieu de *6000*. — P. 200, l. 3 d'en bas : *39* au lieu de *40*. — P. 206, l. 3 d'en bas : *1549* au lieu de *1559*. — P. 217, l. 14 : *1579* au lieu de *1597*. — P. 220, l. 6 : August *4* au lieu de *8*. — P. 249, note 3 : l'édition Bonilla de la *Comedia Florisea* est une simple réimpression, et non un fac-similé. — P. 327, note 1, l. 2 d'en bas : lire *col. 1413-1422* au lieu du non-sens qui adorne toutes les *Histoires* F.-K. depuis celle de 1916, sans aucune exception. — Martín de la Plaza mourut en *1625* (p. 339), Arguijo naquit en *1567* (p. 354), Rioja en *1583* (p. 356) : Rodríguez Marín a fourni les preuves de toutes ces dates (*Nuevos datos biográficos*, Madrid, 1923). — Etc.

2. *Alonso de Valdés, auteur du « Diálogo de Mercurio y Carón »*, dans l'*Homenaje a Menéndez Pidal*, I, 1925, 403-415. — Édition du *Diálogo de doctrina cristiana*. Coimbra, 1925.

Christmas day of the same year (1407) ». Tout le monde sait, ou croyait savoir, qu'Enrique III mourut le 25 décembre 1406, ainsi que l'affirment tous les historiens et toutes les éditions antérieures de l'*Histoire* de M. Fitzmaurice-Kelly. Est-ce qu'il aurait fait, lui ou un sien ami, la découverte d'un document important sur Enrique III? Nous ne le croyons pas. Voilà ce qui s'est passé selon toute probabilité : l'auteur a lu dans le *Cancionero de Baena*, édition de 1851, p. 35, qu'un certain poème de Villasandino fut écrit « quando el dicho señor rey Don Enrryque finó en la cibdat de Toledo el domingo de navidat del año de mill e quatro cientos e syete »; et il ne s'est pas avisé de chercher la note des éditeurs (p. 647, col. *a*), où il aurait appris que « en aquel tiempo se contaba el año nuevo desde la noche de Navidad, y que el 25 de diciembre fué el primer día del año 1407 ».

Il y a des observations bien autrement importantes à faire sur la *New History*. Nous avons déjà dit qu'elle s'est améliorée considérablement en s'ajoutant des morceaux de critique littéraire. En effet, l'*Histoire* de M. Fitzmaurice-Kelly, très renseignée et très exacte, avait un défaut capital, qui s'augmentait avec les éditions successives : c'est que la haute critique littéraire, les appréciations esthétiques et philosophiques, les vues d'ensemble enfin, qui n'avaient jamais été très manifestes, allaient progressivement défaillant jusqu'au point de la disparition. C'était là, peut-être, le faible le plus sensible du livre. Eh bien! on s'en est aperçu, et l'on a fait un effort délibéré pour rémédier au défaut. Comment s'y est-on pris? C'était bien simple : en étudiant au fond un livre dont les appréciations littéraires, les aperçus philosophiques constituaient précisément le fort, c'est le *Précis d'histoire de la littérature espagnole* de M. Ernest Mérimée. Ce livre, qui parut pour la première fois en 1908, et dans une édition entièrement refondue en 1922, a été moins connu en dehors de la France qu'il ne mérite. M. Fitzmaurice-Kelly ne l'a jamais cité dans ses bibliographies, il ne le cite pas non plus dans la *New History*. Malgré cela, le *Précis* compte des lecteurs en Angleterre comme en France : nous allons le voir[3]. Que l'on veuille bien examiner les parallèles suivants :

E. Mérimée, *Précis* (1908 et 1922).	J. Fitzmaurice-Kelly, *New History* (1926).
Le premier de ces traits... c'est une valeur surhumaine... La portée sociale et didactique de l'*Amadis*,	Amadis is brave beyond the dreams of Achilles, and especially in the latter sections. *Amadis de Gaula*

3. Nous n'avons pas besoin de rappeler aux hispanisants français que le maître toulousain, auteur du *Précis*, est mort en janvier 1924; ni que son fils, M. Henri Mérimée, l'estimable auteur de *L'Art dramatique à Valencia*, l'a suivi de trop près.

considéré comme le manuel du chevalier accompli... est sensible surtout dans les derniers livres du roman. En second lieu, l'amour, suprême inspiration et unique mobile de tous les actes d'Amadis. Mais cet amour revêt presque partout un caractère relatif de pureté, de fidélité, de grâce décente et poétique. C'est un reflet de la pureté immaculée de Perceval et de Galaad, ou tout au moins de l'amour des Lancelot, des Yvain, des Tristan et autres chevaliers de la *Table Ronde*... les scènes les plus charmantes, procèdent de cette pure source chevaleresque : par exemple, le coup de foudre, lorsque Amadis aperçoit Oriane pour la première fois; l'aubade, si espagnole, ou entrevue d'Amadis et d'Oriane à la fenêtre du palais, tableau qui fait songer... à la scène immortelle entre Roméo et Juliette...

Une troisième qualité caractéristique d'Amadis — et celle-là très espagnole encore — c'est son loyalisme, sa fidélité à son seigneur naturel, le roi Lisuarte. Après sa belle, c'est pour lui qu'il brise tant de lances et qu'il triomphe de tant de géants...

is the standard hand-book of Knight-errantry. In that respect it has a didactic value...

Secondly, it is to be remarked that love constitutes the supreme, and perhaps the unique inspiration of all Amadis's acts. This love is relatively pure, faithful, delicate and poetic. It is a reflexion of the spotless exaltation of Percival and Galahad, or at any rate of the absorbing passion of Lancelot and Tristan...

The love-scenes are eminently human and no less eminently Spanish. What could be more more Spanish than the *coup de foudre* when Amadis first sees Oriana?

Or than the interview of the two lovers at the palace-window, which reads like a vague anticipation of the deathless balcony-scene in *Romeo and Juliet?*

Lastly, and this is — or at least was — a characteristically Spanish trait, a trait of the Spain of the Renaissance, personal loyalty is one of Amadis's most typical and most engaging qualities. His fealty to king Lisuarte is complete. Oriana comes first of all, no doubt... but after that most gracious lady, it is on behalf of his king that Amadis breaks so many lances and lays low such a multitude of giants.

On a prétendu qu'il n'y avait rien d'espagnol dans Amadis, dont la patrie est ailleurs, et que... les traditions, le merveilleux, les paysages, tout enfin fait songer à une civilisation différente. Et certes l'on a raison, si l'on ne s'attache qu'au décor, à ce qu'il y a d'extérieur dans la fable. Mais au fond, remarque justement M. Brunetière, « il n'y a jamais eu de roman ni plus romanesque, ni plus chevaleresque,

It has often been said that there is nothing Spanish in *Amadis de Gaula*. It is true that Amadis is not Spanish; that the traditions, the element of the marvellous and even the landscape lead us to think of a very different civilization. That is true as regards non-essentials. But there is something to be said also for the view of the rather *grincheux* Brunetière : « Il n'y a jamais eu de roman, ni plus romanesque, ni plus

ni par conséquent plus espagnol [4] ». En réalité, aucun livre d'imagination ne répondait mieux aux aspirations, à l'idéal chevaleresque, sentimental et moral de cette époque et de ce pays... Aucun non plus ne satisfaisait mieux cette soif d'aventures, etc.

C'est pourquoi la postérité a confirmé en dernier appel le jugement du curé et du barbier de D. Quichotte, jugement que Du Bellay formulait déjà à sa façon :

Tant que le monde demourra,
Le los d'Amadis ne mourra.

Pages 136-139 (1908).
Pages 164-166 (1922).

chevaleresque, ni . par conséquent plus espagnol. » No imaginative work has corresponded more closely to the ideals of a whole epoch. It satisfied to some extent the thirst for adventures, etc.

Cervantes, while he caricatured its faults, admitted that it was « the best of all books of its kind »; Du Bellay had already anticipated this judgment in his quaint Renaissance French :

Tant que le monde demourra
Le lai (*sic*) d'Amadis ne mourra [5].

Pages 137-139.

Quelles que soient les conclusions définitives des érudits, elles ne diminueront point le mérite de l'œuvre [*La Celestina*]. Ce mérite est moins dans l'invention de la fable que dans celle des caractères, dans la profondeur psychologique des sentiments, dans l'expression vraiment humaine des passions et enfin dans la supériorité de la forme...

L'auteur n'a point assurément une conception optimiste de la nature humaine : ce sont au contraire ses faiblesses qui l'attirent surtout. Mais nul, jusque-là, n'a mieux compris les entraînements et la poésie de la passion; nul n'a marqué, avec plus de force, cette fatalité qui pousse les choses et les êtres les plus beaux vers la ruine et la mort... Et c'est à cause

However, these literary puzzles, though interesting, do not affect the intrinsic merit of the book.

This merit consists not in poetic imaginative invention, but in accurate observation, in the creation of characters, in the psychological insight into emotion, in the sympathetic picture of human passions and in the amplitude and dignity of form...

It is not an optimistic picture of humanity : the *Celestina* stresses rather our weaknesses, blemishes and objections (*sic*). The author is not under the spell of a poetic vision. But he is profoundly conscious of the *entraînement* of passion;... nobody exceeds him in the force with with he depicts the irrefragable fatality that impels the most beau-

4. Dans son compte rendu du *Précis d'histoire* (*Revue hispanique*, XVIII, 1908, p. 630), M. R. Foulché-Delbosc a trouvé, à propos de cette citation, des paroles que nous ne pouvons nous empêcher de citer ici : « Quant à la remarque de feu Brunetière, je crois qu'elle prouve simplement que le regretté critique était un hispanisant médiocre. »

5. En réalité, ces vers ne sont pas de Du Bellay; c'est un *lapsus plumae* de M. Mérimée, qui avait mal lu ses fiches; mais l'auteur de la *N. H.* ne s'en est pas aperçu.



de l'universalité et de l'exactitude de cette psychologie que la *Célestine* est restée bien plus vivante que l'*Amadis*, dont tout le côté chevaleresque a été tué par le ridicule.

La verve fougueuse de l'auteur, son éloquence s'épanchent largement, comme celle de Juan Ruiz, mais sans l'entrave du mètre, ou comme celle de Martínez, mais avec plus d'éclat et de force que lui.

Pages 141-143 (1908).
Pages 169-171 (1922).

Le triomphe de l'école italienne... ne se produisit pas sans protestation, et il faut répéter que, dans une certaine mesure, ces protestations étaient naturelles... Certes, la lyrique, quand parurent les novateurs, se mourait d'épuisement : elle avait un besoin urgent de se rajeunir dans le fond et dans la forme. Le sang nouveau qu'on allait lui infuser pouvait lui redonner la vie, mais l'opération était dangereuse. Elle risquait de faire perdre à la poésie espagnole ce qu'elle conservait encore d'originalité et de personnalité, et d'y substituer des sentiments, des idées, des aspirations, des formes d'art qui lui étaient trop étrangères.

L'*arte mayor* avait besoin sans doute de s'assouplir et de se régulariser; mais c'est, entre les mains d'un bon ouvrier tel que Mena, un instrument qui ne paraît point inférieur à l'hendécasyllabe.

Et surtout, toute la vieille poésie...

tiful of created beings to ruin... And it is to the exactitude of its psychological insight and the embracing universality of its truth that the *Celestina* owes its imperishable renown. *Amadis de Gaula*... has grown wan under the scathing irony of Cervantes.

He has all the verve and *brío* of Juan Ruiz, free from the shackles of metre. He has all the ironic eloquence of Martínez de Toledo with an added force and splendour of his own.

Pages 144-146.

...such a revolution in long-established practice could not be brought about without conflict and protests from the partisans of the old measures. It is undeniable that some reforming measure was needed, for the Spanish lyrical verse seemed to be on the point of perishing from exhaustion when the innovators appeared on the scene. The form and the metre alike of the old lyrical poetry clamoured for reform. It is quite an arguable point,[1] however, that it might have been better had this rejuvenescence of the lyrical verse been brought about in another way... There was always the risk of its losing in this process something of its... essential individuality and of substituting instead ideas and forms of art not readily to be assimilated by the Spanish genius...

No doubt the *versos de arte mayor* were insufficiently ductile, and subject to considerable irregularities. That is true. But... in the hands of an accomplished craftsman like Juan de Mena they were capable of producing effects more sonorous and not less artistic than those of the Italian hendecasyllabic. We must not

avait ses racines dans le sol national, où elle puisait sa sève. Or, les formes métriques étaient alors, en matière de poésie lyrique, si intimement unies aux sujets que l'adoption de celles-là déterminait infailliblement la nature de ceux-ci.

Pages 161-162 (1908).
Pages 198-199 (1922).

lose sight of the fact that all the popular forms of old Spanish verse were profoundly rooted in the soil whence they drew the very sap of their existence. At that moment the metrical forms of lyrical poetry were so intimately associated with the subjects of lyrical verse that the adoption of the new methods seemed certain to effect a radical change in the themes which constituted the essence of lyrical poetry.

Pages 179-180.

Voici ce qui s'appelle traduire avec du talent. Et nous sommes loin d'avoir épuisé la matière. Ce ne sont que des parallèles un peu étendus que nous avons transcrits. En maints endroits on trouve une phrase, une pensée empruntée. Ainsi, par exemple :

C'est ainsi que quelques-unes des œuvres de Juan Manuel ne sauraient être jugées ni comprises, si on ne les rapproche des parties correspondantes des *Siete Partidas* qui les expliquent.

Précis, 1908, p. 62; 1922, p. 77.

Without it, many of the works of the period, including some by Juan Manuel, would be incomprehensible.

New history, p. 33.

Si le XIVe siècle laissa beaucoup à désirer sous le rapport de la moralité, ce ne fut point, on le voit, faute de conseillers ni de prédicateurs. Il est vrai que les conseils de l'archiprêtre Juan Ruiz sont suspects, mais ceux du rabbin Sem Tob sont irréprochables.

Précis, 1908, p. 86; 1922, p. 102.

If the fourteenth century is wanting in morality, it is for no lack of preachers, critics and admonishers. The counsels of the Archpriest may be suspect, but those of Lopez de Ayala (!) have a note of deep gravity.

New History, p. 52.

Non, il n'y a pas à s'y tromper : ce ne sont pas là des souvenirs plus ou moins involontaires.

Il y a un fait que nous voulons faire remarquer : ces passages se trouvent tous dès 1908 dans le *Précis d'histoire*, mais on les cherchera en vain dans les *Histoires* de M. Fitzmaurice-Kelly avant 1926; *on ne les trouvera dans aucune édition antérieure en aucune langue.*

Quant à la possibilité que ces deux auteurs aient puisé dans une source commune, nous dirons simplement que nous ne connaissons pas une telle source, ni ne croyons qu'elle existe. Il est bien possible que d'autres critiques, surtout Menéndez y Pelayo, aient été les

devanciers pour quelques idées générales; mais on ne trouvera certainement pas les phrases, les citations, les mots, ainsi calqués servilement les uns sur les autres.

Voilà les faits. Nous les laissons sans commentaire. Nous avons tenu seulement à revendiquer les droits d'Ernest Mérimée, dont la vaste culture et l'esprit serein ne se sont jamais troublés par des controverses futiles.

Pour en finir, la *New History*, à part l'aberration extraordinaire que nous venons de signaler, et qui nous reste inexplicable, est peut-être, pour le commun des lecteurs, la forme la plus satisfaisante qu'aient revêtue la pensée agile et l'érudition exacte de M. Fitzmaurice-Kelly.

S. GRISWOLD MORLEY.

L'influence française dans l'œuvre de Rubén Darío, par **Erwin K. Mapes**; Paris, Champion, 1925; VII 183 pages in-8°. 15 francs.

Dans l'excellent recueil *Die moderne spanische Dichtung* (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 100), où il a consacré 18 pages de son introduction à Rubén Darío, M. J. F. Montesinos n'a pu citer qu'en appendice ce travail, qui forme le t. XXIII de la *Bibliothèque de littérature comparée*, et qui, dû à un professeur adjoint de littérature espagnole à l'Université d'Iowa, est, si je ne me trompe, une thèse (en français) et a valu à l'auteur, en Sorbonne, le titre de docteur. Nous sommes nous-mêmes bien en retard pour en parler, et nous nous en excusons : il se trouve que cette année nos candidats à l'agrégation ont à leur programme un certain nombre de poèmes du grand Nicaraguayen, et l'occasion est bonne de réparer.

M. Montesinos loue (p. 211) le professeur américain d'avoir « durch haüfige und sorgfältige Heranziehung von Beispielen und Parallelstellen zur Frage der Quellen Darío Bedeutendes beigetragen ». Il note d'ailleurs que « die metrischen Neuerungen unseres Dichters bilden den hauptsächlichen Gegenstand des Buches ».

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rempli son programme et donné un livre qui répond bien complètement au titre; et ce livre était utile :

> Il n'y a eu que très rarement un poète aussi sensible aux courants littéraires que Rubén Darío... Son importance dans la littérature espagnole contemporaine est due surtout au fait qu'il a observé et adapté à l'espagnol les procédés des écoles romantique, parnassienne et symboliste (p. 96).

La méthode à suivre dans une telle étude s'imposait. L'œuvre d'un tel poète ne pouvait s'étudier en bloc. Il fallait marquer, caractériser chaque étape, jalonnée par un recueil différent, en montrant chaque



fois le chemin parcouru sur les traces des modèles, le progrès réalisé, d'une part, dans l'assimilation des techniques empruntées et des idéals poursuivis, d'autre part, dans la personnalité, grâce à laquelle Rubén Darío est autre chose qu'un simple imitateur, qu'un disciple successif d'écoles étrangères, d'écoles qui se sont, nous nous en souvenons, supplantées les unes les autres avec une rapidité quasi vertigineuse. C'est bien cette méthode qu'a suivie (frayée serait presque plus juste) M. Mapes. Il nous conduit du début à la fin de cette carrière en nous indiquant tout le long les influences subies. C'est bien l'histoire d'un homme.

Tandis qu'*Azul* montre, comme il est naturel, l'influence de Victor Hugo et de ses successeurs immédiats, et *Prosas profanas* celle des parnassiens surtout et ensuite des décadents et symbolistes, avec une imitation de *Hugo* moins marquée, les *Cantos* constituent plutôt une synthèse des trois écoles dans un équilibre plus parfait que n'importe lequel des recueils précédents (p. 106).

M. Mapes a pu néanmoins grouper autour des *Cantos de vida y esperanza* la plupart de ses observations touchant la versification, parce que c'est dans ce recueil, précisément, que celle-ci a trouvé son développement complet.

L'influence française saute aux yeux. Elle est pourtant délicate à préciser.

C'est ainsi que l'hendécasyllabe fortement accentué sur la 4ᵉ syllabe, dans *A un poeta*, peut avoir été influencé par le décasyllabe de la *Lise* de Hugo, qui a tout à fait le même rythme (p. 124) [1]; à la vérité, dans les vers cités, il y a aussi un accent assez fort sur la 8ᵉ, et le rythme en résulte parfaitement classique encore.

Où le poète « brise résolument toutes les entraves de l'ancienne prosodie », comme dit M. Mapes (p. 125), c'est avec l'accent sur la 5ᵉ [2], comme dans tels décasyllabes de Musset et de Leconte de Lisle (et là, l'accent porte, comme en français, sur un mot aigu, de sorte que la coupe suit), ou sur la 7ᵉ (p. 147) [3].

Voici, en passant, une critique de détail. Je ne sais si j'interprète

1. Bien que la 4ᵉ syllabe ainsi accentuée ne soit pas finale, tandis que, dans les vers de Hugo, ou bien elle l'est, ou bien la syllabe muette qui suit est élidée. D'autre part, M. Pedro Henríquez Ureña (*El endecasílabo*, Paris, 1910, et *Rev. Fil. Esp.*, 1919, p. 148) a montré que l'hendécasyllabe accentué exclusivement sur la 4ᵉ syllabe se rencontre souvent tout au long du XVIᵉ et du XVIIᵉ siècle.

2. Fréquent, on le sait, dans l'hendécasyllabe catalan; Garcilaso n'en a pas, je crois, un exemple (cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 55 et 58).

3. Fréquent chez les Catalans, rare chez Garcilaso (cf. *ibid.*, p. 55 et 57, et la note de M. T. Navarro Tomás au v. 9 du sonnet XXXI de Garcilaso dans ses deux éditions de la *Lectura*, note qui me paraît s'appliquer plus justement aux vers 69 et 194 de l'églogue II, car dans *que das vida*, l'accent est sur *vida* plutôt que sur *das*). M. Henríquez Ureña observe, contrairement à l'assertion de Menéndez Pelayo, que les Italiens ne se l'interdisaient nullement.



mal une remarque, faite du reste sans insister, au sujet de l'hendécasyllabe dans *A un poeta* (*Azul*).

Il faut noter, entre parenthèses, que la plupart des mots espagnols étant accentués sur la pénultième, la dernière syllabe d'un vers ou d'un hémistiche est régulièrement non accentuée (p. 123).

Que veut dire « régulièrement »? De toute façon, qu'il s'agisse ou non spécialement de la pièce citée, ce n'est probablement pas pour la raison très générale mise en avant que l'hendécasyllabe de Darío, ici du moins, se termine par un mot *llano* et non aigu; c'est que telle est la tradition, la règle depuis Garcilaso, au moins dans le genre épique et la poésie lyrique sérieuse : l'*agudo*, comme l'*esdrújulo*, n'est admis que dans la poésie burlesque ou pour un effet plaisant.

Pour l'ennéasyllabe, M. Mapes (p. 146) nous rappelle que l'Avellaneda l'a employé, avec le rythme anapestique [4], tandis que Darío varie les accents, sur le modèle peut-être, de l'octosyllabe français.

Quant à l'alexandrin, il est clair, comme le dit très bien M. Mapes, que la division quaternaire parfaite (tétramètre anapestique), si facile dans le dodécasyllabe français, ne peut se produire dans le vers de Berceo et de ses imitateurs que si le premier hémistiche se termine par un mot *agudo* [5]; on peut cependant considérer l'effet comme équivalent, même si le mot qui finit l'hémistiche est *llano* :

La princesa está triste. ¿Que tendrá la princesa?
3 3 3 3

La syllabe *te* est en effet très affaiblie par sa position. Cette sonatine célèbre est toute sur ce rythme anapestique [6]. A noter que le premier hémistiche du 4e vers finit par un *esdrújulo*, ce qui, naturelle-

4. Voir *La pesca en el mar*, au t. I, p. 217, des *Obras* (1869) :

¡Mirad! ya la tarde fenece
La noche en el cielo
Despliega su velo
Propicio al amor.

Les hexasyllabes ont le même rythme.

5. El perfil monacal de esa faz misteriosa.

6. Sauf peut-être un vers de la dernière strophe, où *de oro*, *rosa* font évidemment deux mots accentués :

Oh visión adorada de oro, rosa y marfil.

M. Mapes a, du reste, fait son profit (p. 150) de l'article de M. Navarro Tomás, *La cantidad silábica en unos versos de Rubén Darío* (*Rev. de Fil. Esp.*, 1922), d'après lequel les deux premières syllabes de chacun des hémistiches de ces vers formeraient une sorte d'anacrouse, le reste de chaque hémistiche formant respectivement deux mesures de 3 et de 2 syllabes et pourtant de durée sensiblement égale. Mais il n'y a pas à considérer que la durée de prononciation du double fait de l'articulation et du débit plus ou moins emphatique; il y a l'accent, l'*ictus*, l'intonation, et c'est surtout cela qui fait le vers. La chronométrie peut nous renseigner, mais ne donne pas tout le secret, il semble. Cela dit sans diminuer l'intérêt ni l'importance de la découverte du savant et habile phonéticien.

ment, nous « éloigne encore plus du rythme français; mais je crois que ce qu'il faut considérer pour comparer la physionomie rythmique d'un vers, ce sont les accents, et non les coupes. C'est la place des accents [7], non celle des coupes, qui donne le rythme : sorte de taquet destiné à disjoindre les membres de la phrase, la coupe peut venir à un intervalle d'une ou deux atones après l'accent, sans que cela change sensiblement l'effet rythmique, au moins dans le cas de l'*esdrújulo* comparé au *llano* [8].

Pour le ternaire, Darío n'a pas eu les scrupules de Hugo, qui, comme l'observe très justement encore M. Mapes, « n'est pas allé beaucoup au delà des classiques, sauf par la fréquence de cette forme et par sa relation avec les autres vers de la strophe » (p. 129). Au début, on trouve, comme chez Hugo, des vers que l'on peut à la rigueur couper encore comme binaires, bien qu'ils soient pour le sens de vrais ternaires [9]. Le ternaire parfait est, du reste, chez Darío, assez rare, vu l'indivisibilité du nombre 14, à moins de truquages comme ceux dont on offre des exemples p. 131 (les trois premiers), où le poète « paraît avoir voulu faire une division symétrique ». Je n'en vois, du reste, guère où il l'ait réalisée grâce aux synérèses et au fait que la 6e syllabe forme un monosyllabe (hémistiche aigu) [10] :

¡Oh Sor María! ¡Oh Sor María! ¡Oh Sor María! [11].
4 4 4

Dans cet autre, le second groupe a 5 syllabes :

Y ella exclama! ¡Oh fragrante día! ¡Oh sublime día!
4 5 4

Quant à celui-ci, ce n'est nullement un alexandrin espagnol, si ce n'est par l'intention :

del ruiseñor primaveral y matinal
4 4 4

En général, les coupes, ou, pour mieux dire, les accents, divisent

7. Bien entendu, il s'agit là des accents relevés par le débit, non des accents propres des mots, tels que celui de *está* devant *triste*, *pálida*, *mudo*. Du reste, M. Navarro Tomás a observé (art. cité) que ce *tá* ne dure pas plus qu'une syllabe atone. Ceux qui comptent sont toujours suivis d'une coupe, forte ou non, immédiate ou à l'intervalle d'une ou deux syllabes atones finales.

8. On confond souvent coupe et accent; M. Mapes marque (p. 146) la coupe au milieu d'un mot (*dor'ment*) dans un octosyllabe de Jules Breton; c'est pratiquement vrai, et il suffit de s'entendre.

9. Discutable est le seul exemple que C. Barrera donne de cette coupe ternaire dans le Poème de *Fernán González* (*Bull. hisp.*, 1918, p. 22) :

Ligera cosa es la muerte de pasar.

On peut très bien faire porter l'accent sur *es*.

10. Comme dans le vers du *Fernán González* cité ci-dessus.

11. Comparez Francis de Croisset, *Chérubin*, II, 7 :

Ah! je vous aime! ah! je vous aime! ah! je vous aime!

le rythme d'une façon inégale; mais si un vers comme celui de Théodore de Banville

Elle filait pensivement la blanche laine.

est difficilement réalisable dans l'alexandrin espagnol, des groupes inégaux peuvent cependant affecter approximativement le rythme quaternaire : approximativement, et ce n'est pas plus mal peut-être [12].

Darío n'a-t-il pas pris un peu naïvement au sérieux ce que Verlaine appelait des « blagues »? Possible; mais comme il n'a jamais adopté une attitude hiératique (si convaincu qu'il paraisse), de telles « blagues » peuvent passer chez lui à ce titre, comme chez Verlaine.

Reste le vers libre. « On trouve, nous dit M. Mapes, dans les *Cantos de vida y esperanza* deux types de vers libres » (p. 137). Je n'en vois qu'un pour ma part, si je m'en tiens à la signification des mots *vers libres* depuis G. Kahn, car le premier « Ya viene el cortejo » présente un type de vers très spécial qui consiste dans la répétition indéfinie d'un pied rythmé (ici l'amphibraque [14]), comme nous l'avons déjà constaté dans « La princesa está triste » (υυ'υυ'), mais cette fois avec une longueur variable pour chaque vers [14]. Le second type, dans *Augurios*, « Hoy pasó un águila », répondrait mieux aux théories et aux modèles de Kahn [15]; et ce serait donc à tort que M. Montesinos déclare « Nur ein oft zitiertes Gedicht ist im eigentlichen Sinne ametrish gebaut (*Heraldos*) » (p. 42).

M. Montesinos, dans son introduction (p. 42), voit dans la *Salutación del optimista*,

¡ Inclitas razas ubérrimas, sangre de Hispania fecunda,
espíritus fraternos, luminosas almas salve!

« eine Verbindung, die an die Klassische Kombination des Hexameters mit dem Pentameter erinnert ». Cela rappellerait donc les vers de Jodelle

Phoēbūs Ă/moūr Cy prīs // vēut / sāuvēr / nōurrĭr ĕt /ōrner
tōn vērs, / cōeur ēt / chef // d'ōmbrĕ dĕ / flāmmĕs dĕ / flēurs.

12. Dans *Le rythme poétique* de Robert de Sousa (Paris, Perrin, 1892), on trouve des exemples anciens et récents de onze sur treize combinaisons possibles du ternaire français, soit dans sa forme timide, avec accent possible sur la 6e syllabe, soit dans sa forme franche, rare encore chez Verlaine en somme.

13. C'est le rythme du poème de l'Avellaneda cité plus haut, p. 278, n. 4. Il n'était du reste pas nouveau. Cf. P. Henríquez Ureña, art. cité, p. 138.

14. Dans *heróicos*, *héroes*, les deux atones qui suivent l'accent comptent pour une; c'est une sorte de synérèse. Le pied amphibraque se trouve aussi dans les vers de 6+9 isosyllabiques, comme dans *A Francia* :

Los bárbaros Francia! Los bárbaros cara Lutecia.

soit υ'υυ'υ/υ'υυ'υυ'υ.

15. Une appréciation sympathique et juste des innovations de Kahn, Vielé-Griffin, Henri de Régnier a été donnée dès 1896 par E. Vigié-Lecocq dans *La poésie contemporaine (1884-1896)*, 2e éd., 1896-1897. Les *Premiers poèmes précédés d'une étude sur le vers libre*, de G. Kahn, n'ont paru qu'en 1897.



Mais ce serait une métrique rythmique et non plus quantitative. Seulement, si le premier vers rappelle en effet l'hexamètre [16], je ne vois rien qui rappelle le pentamètre élégiaque, et le rythme me paraît plutôt libre d'un bout à l'autre de ce morceau, avec des vers qui varient entre 14 à 17 syllabes (ou 18, en cas d'*esdrújulo* final), avec l'hémistiche de l'alexandrin comme élément dominant et un élément décasyllabique comme élément secondaire (généralement pour la seconde partie du vers) sans exclusion d'hémistiches octosyllabiques. C'est bien proprement le vers libre : on n'y retrouve même plus de vers caractérisés et définis comme dans *Momotombo* [17]. Ce qui différencie, selon moi, tous ces vers de ceux de Kahn, c'est que ce sont encore des vers, ou que les éléments en sont encore des vers ou des hémistiches, tandis que chez Kahn on ne trouve que des lignes de prose où l'accent joue toutefois un rôle comparable à celui qu'il joue, par le rappel d'un même rythme, à intervalles, dans le vers de Racine, de Molière ou de Hugo.

Quant à l'allitération, on peut admettre que l'exemple des poètes français les plus modernes en a fait voir à Darío les ressources faciles et puériles, si précieuses pourtant dans le jeu verbal autour de l'idée (ou de ce qui en tient lieu).

Il est certain, et M. Mapes ne nous laisse pas l'ignorer, que les influences françaises n'expliquent pas toute la technique de Rubén Darío, qui a commencé par étudier et utiliser toutes les ressources de la versification espagnole, soit en les restaurant, soit en les combinant, comme dans le mélange très classique de l'heptasyllabe et du pentasyllabe qui constitue la seguidille (*A Colón*, *Elogio de la seguidilla*) ou dans celui, nouveau et hardi, de l'hendécasyllabe, de l'heptasyllabe et de l'alexandrin (c'est un peu, en somme, ce qu'avait fait, chez nous, Lafontaine), soit enfin peut-être dans la juxtaposition linéaire, en guise d'hémistiches, d'éléments jusqu'alors considérés comme des vers définis et classés.

Pour la rime, assurément, l'exemple de Banville a pu entraîner notre poète dans des fantaisies acrobatiques, mais, comme dit M. Montesinos encore : « Auch die Nachahmung des Echos in *Eco y yo* hat in der älteren spanischen Dichtung ein Vorbild » (p. 43).

G. CIROT.

16. Il est répété à la fin du morceau, et le même rythme exactement se retrouve dans un vers du milieu :

Unanse, sacúdanse tantos vigores dispersos.

La plupart des vers se terminent par la cadence ʹ◡◡ʹ◡ qui est bien celle des finales de l'hexamètre gréco-latin. Mais pas tous. Il y en a qui se terminent par ʹ◡◡ʹ◡◡, ou par ʹ◡ʹ◡, ou par ʹ◡ʹ◡◡.

17. M. Montesinos a peut-être simplement voulu dire que les vers comportent soit six, soit cinq accents, ce qui fait six ou cinq pieds ou *mètres*. Mais il en est qui n'ont que quatre accents.

o que la tea empuñan o la daga suicida.



Les Guides Bleus : *Espagne*, publié sous la direction de Marcel Monmarché [édition revisée par Marcel N. Schveitzer]. Paris (Hachette), London (Macmillan), 1927. cxxxvi-618 pages in-16. 10 cartes et 55 plans.

Cette nouvelle édition n'a pas été seulement mise à jour par M. Schveitzer : ce bon géographe, ce grand amateur des Espagnes qu'il a parcourues en tous sens, a enrichi le volume d'un substantiel aperçu géographique où la terre, les hommes et la vie économique présente sont tour à tour étudiés. En outre, sa marque est reconnaissable dans les notices spéciales qui ouvrent chaque section du guide et caractérisent chaque région de la façon la plus concrète. On retrouvera, après les aperçus géographique et historique, la magistrale étude sur les arts en Espagne qui avait été rédigée par feu Emile Bertaux pour une édition précédente. La partie cartographique a été renouvelée. L'élimination du Portugal, lequel mérite un guide à part, se justifie très bien, encore que beaucoup de voyageurs aiment à combiner des itinéraires hispano-portugais. Mais il est urgent, dès lors, que les Guides Bleus donnent, pour le Portugal, un petit volume digne de celui-ci. Le travail sera grandement facilité par le très important *Guia de Portugal* entrepris par la Bibliothèque Nationale de Lisbonne sous la direction de M. Raúl Proença.

M. BATAILLON.

Miguel Artigas, *Menéndez y Pelayo*, Madrid (Editorial Voluntad) 1927; 310 pages, petit in-8° [16 photogravures hors texte].

M. Artigas n'a pas prétendu refaire l'étude bio-bibliographique tentée par Bonilla au lendemain de la mort du maître et publiée en tête du tome IV des *Orígenes de la Novela* (Nueva Biblioteca de Autores Españoles, t. XXI) : ce travail ne pourra être dépassé que par un bibliographe qui prendrait pour base la correspondance de D. Marcelino, encore inédite et dispersée à l'heure actuelle. Dirigeant, à Santander, la Bibliothèque Menéndez y Pelayo, M. Artigas a simplement voulu rédiger, à l'usage du grand public et des travailleurs qu'attire la riche collection léguée par l'écrivain à sa ville natale, une esquisse biographique qui initie le lecteur aux vastes pensées de ce généreux esprit, et en même temps fasse comprendre la genèse de cette bibliothèque formée avec tant d'amour.

Dès sa douzième année, les livres de Menéndez y Pelayo sont ses trésors. Il dresse avec délectation la liste des 34 volumes dont s'est enrichie sa *librería* pendant l'année 1868, et inscrit les noms des donateurs. Il faut un tel culte des livres pour expliquer que cet

homme, né dans une large aisance, mais qui ne connut jamais la richesse, ait pu réunir près de 50.000 volumes, parmi lesquels figurent bien des livres rares, parfois achetés à prix d'or dans de lointaines enchères. Certains, du reste, lui tombèrent du ciel, tel ce précieux exemplaire sur vélin des *Ennéades* traduites par Marsile Ficin, dont on nous raconte ici l'histoire (p. 184-187).

Il faut savoir gré à M. Artigas de nous avoir fait pénétrer dans l'intimité des projets de Menéndez y Pelayo, de ses essais poétiques, même des tentatives dramatiques de ses vingt ans : car il commença une tragédie dont Sénèque était le protagoniste et dans laquelle devait paraître saint Paul. Plus tard il songea à porter au théâtre la grande et énigmatique figure de Michel Servet. L'œuvre si considérable de l'ardent polygraphe ne prend toute sa signification que si on la replace au sein des projets encore plus grandioses dont elle est la réalisation partielle. Rien de plus instructif, à cet égard, que l'*Introduction au programme* d'un cours de littérature espagnole, mémoire rédigé en 1878 lorsqu'il posa sa candidature à la chaire de Madrid, vacante par la mort d'Amador de los Ríos, et qu'il allait emporter de haute lutte à vingt-deux ans. A côté de ces témoignages d'une ambition intellectuelle démesurée, M. Artigas apporte des preuves d'un beau scrupule. Conscient de l'insuffisance de son *Histoire des Hétérodoxes Espagnols*, Menéndez y Pelayo repoussa toutes les sollicitations des éditeurs qui lui proposaient de la réimprimer telle quelle. Peu de temps avant sa mort (1911), il inaugurait la grande collection de ses *Œuvres complètes* par le tome I des *Hétérodoxes*, qui reprenait en plus de 500 pages les 16 premières pages de l'édition de 1880-1882 : Une admirable introduction laissait voir quelle pensée élargie et sereine avait succédé à l'ardeur polémique et apologétique des jeunes années. On sait qu'après sa mort il a fallu se résoudre à la réimpression du texte primitif, enrichi seulement des notes bibliographiques glissées pendant trente ans entre les feuillets d'un vieil exemplaire de l'œuvre. — Autre exemple de la probité intellectuelle de Menéndez y Pelayo : son refus d'écrire un manuel d'histoire de la littérature espagnole pour un éditeur qui le lui payait d'avance par un chèque en blanc, laissé à sa discrétion.

Ce grand ami des livres, qui fit don à ses concitoyens d'une belle bibliothèque, a rendu d'éminents services à la Bibliothèque Nationale de Madrid. C'est lui qui, étant député, avait fait, en 1885, le très brillant rapport à la suite duquel fut acquise par l'Etat la bibliothèque de la maison ducale d'Osuna. En 1898, il quitta sa chaire pour diriger jusqu'à sa mort la Bibliothèque Nationale et le corps des archivistes. Si l'on veut savoir le rôle qu'il joua dans cette fonction, qu'on lise dans le livre de M. Artigas (p. 192-211) la belle lettre qu'il écrivait, peu avant de mourir, au ministre Burell, en réponse à une campagne



de presse. Malgré la noblesse et la sincérité de ce plaidoyer, il reste que, ni du temps de D. Marcelino, ni depuis, les travailleurs n'ont pu avoir à leur disposition le catalogue alphabétique complet du département des imprimés de la Biblioteca Nacional. Formuler cette critique n'est pas manquer à la reconnaissance que méritent les fonctionnaires de cet établissement pour la complaisance avec laquelle ils s'efforcent d'atténuer cet inconvénient grave. Au reste, la Bibliothèque Nationale de Paris ne comble que bien lentement la même lacune, à mesure qu'elle poursuit la publication de son catalogue imprimé.

Grâces soient rendues à M. Artigas pour avoir inséré dans un livre qui se lit avec beaucoup d'agrément des documents d'importance, soit inédits comme la lettre à M. Burell, soit peu accessibles comme le rapport parlementaire de 1885, noyé dans le fatras du *Diario de las Sesiones*. Ajoutons que le volume est illustré de portraits, de photographies documentaires, de curieux fac-similés, et s'achève par une bibliographie des travaux de D. Marcelino, qui est en général un abrégé de celle qu'avait dressée Bonilla, mais qui sur plus d'un point la complète.

Marcel BATAILLON.

CHRONIQUE

⁂ Emile Ende, *Sur quelques pièces des archives portugaises concernant les cartographes Reinel* (Extrait du *Bulletin de la Section de Géographie*), Paris, 1926, 24 p. in-8°. — M. Emile Ende, déjà connu par d'excellents travaux sur les navigations et les conquêtes portugaises, étudie dans ce mémoire quelques épisodes de la vie des deux cartographes portugais Pedro et Jorge Reinel. M. Ende s'efforce de démontrer que Pedro Reinel possédait le secret des Moluques; c'est ce qui lui permit, ainsi qu'à son fils Jorge, de rentrer en grâce auprès de Jean II de Portugal, en dépit de la collaboration qu'ils avaient tous deux apportée à l'Espagne. Le mémoire repose sur des documents inédits de la Torre do Tombo dont M. Ende publie le texte en appendice; peut-être ne sera-t-on pas tout à fait d'accord avec lui sur le sens qu'il donne à certains passages; mais cette très légère réserve ne diminue en rien la valeur de cette intéressante contribution à l'histoire des découvertes portugaises. ROBERT RICARD.

⁂ Rafael Ballester, *Histoire de l'Espagne* (trad. par Th. Legrand), Paris (Payot), 1928, 319 pages in-8°.

Cette traduction d'un aperçu clair et maniable de l'histoire de l'Espagne sera la bienvenue. Il y manque un index alphabétique.

⁂ Menéndez y Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, 2ª ed., t. IV, Madrid (Victoriano Suárez), 1928. 441 + LII pages gr. in-8°.

La publication des *Obras completas* de D. Marcelino continue sous la direction de M. Artigas, héritier de la tâche qu'avait assumée le regretté Bonilla. Le seizième volume de la collection est le tome IV des *Heterodoxes*. Il correspond, par son contenu, à la première moitié du tome II de la première édition (1880) : époque de la Réforme jusques et y compris le chapitre intitulé *El luteranismo en Valladolid*. On a enrichi cette réimpression de quelques notes intercalées par Menéndez y Pelayo dans son exemplaire.

⁂ Joaquim de Carvalho, *A livraria dum letrado do seculo XVI, Frei Diogo de Murça*, Coimbra, 1927 (Separata do *Boletim da Bibl. da Univ.*, vol. VIII, nºˢ 1-6).

Précieux inventaire des livres d'un théologien hiéronymite portugais, formé à Paris et à Louvain dans le premier tiers du XVIᵉ siècle. La collection, où l'antiquité profane tient une large place à côté de

l'antiquité chrétienne, reflète un esprit nettement érasmien. Notons que Fr. Diogo possédait *Os Coloquios* de Erasmo (n° 187), alors que cet ouvrage était déjà prohibé en Portugal depuis plusieurs années (dès 1547).

~~ J. de Carvalho, *Dois inéditos de Abraham Zacuto*, et *Uma epistola de Isaac Abarbanel*, Lisboa, 1927 et 1928 (Separatas da Revista de estudos hebráicos, vol. I).

Traité astrologique inédit du fameux auteur de l'*Almanach perpetuum*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Colombine, de Séville. — Lettre de consolation écrite par le père de Léon Hébreu au comte de Faro, à l'occasion de la mort du comte d'Odemira.

~~ J. de Carvalho, *Desenvolvimento da filosofia em Portugal durante a Idade-Média*, Coimbra, 1927 (Separata de O Instituto, vol. 75, n° 1).

Discours inaugural lu au Congrès de Cadix (1927) des Associations portugaise et espagnole pour l'avancement des sciences. Très utiles notes bibliographiques.

~~ C. C. Glascock, *Two modern Spanish novelists : Emilia Pardo Bazán and Armando Palacio Valdés* (Extr. de *University of Texas Bulletin*, n° 2625, july 1, 1926), 87 p. in-8°. Aperçu de l'œuvre de ces deux romanciers, avec des indications bibliographiques.

M. BATAILLON.

~~ Stefan Stasiak, *Les Indes portugaises à la fin du* XVI*e siècle d'après la Relation du voyage fait à Goa en 1596 par Christophe Pawlowski, gentilhomme polonais* (*Rocznik Orjentalistyczny*, t. III, 1925; Lwów, 1926). Publication du texte original déjà publié antérieurement, mais mal; traduction française en regard; introduction française avec deux passages du *Livro de Estado da India* de Barreto, de Rezende, dûment commentés et une note sur la route des Indes.

~~ Adalbert Hämel, *Spanische Literatur bis zum Ausgang des 17. Jahrhunderts im Lichte deutscher Forschung. Ein Rückblick und Ausblick* (Sonderabdruck aus dem Jahrgang XVI, 1928, der *Germanisch-romanischen Monatsschrift*, 19 pages).

~~ *Sobre las leyes y los fueros de España por el Dr. Francisco de Espinosa. Extracto de la más antigua historia del derecho español*, Barcelona, Bosch, 1927. Un avertissement mis en tête de ces 70 pages et signé G. S. (Galo Sánchez?) nous explique de quoi il s'agit : un extrait de l'ouvrage, jamais imprimé et du reste perdu, d'un savant du premier quart du XVIe siècle, le Dr. Francisco de Espinosa *el tio*. A vrai dire, ce ne sont que des notes prises (« dize que... ») par quelque lecteur (J. F. de Velasco, XVIIIe siècle, nous dit-on) et d'une façon qui n'a rien de l'apprêt littéraire ni même toujours de la correction grammaticale. Il faut les prendre comme elles sont, puisque

nous n'avons pas autre chose pour reconstituer une œuvre qui paraît avoir été remarquable; et d'ailleurs nous trouvons là des indications intéressantes, encore que sommaires et souvent incomplètes. Surtout on y sent une belle curiosité scientifique à l'égard des institutions et de la législation; et ce n'est pas seulement pour l'histoire du droit, mais aussi pour l'histoire tout court, que cette analyse, si difficile qu'elle soit à suivre, est précieuse. L'éditeur a respecté l'orthographe et, un peu trop peut-être, la ponctuation. Il a mis entre parenthèses les additions évidemment postérieures, et en bas de page entre crochets des notes de Floranes, à qui a appartenu la copie reproduite. Les pages 11 et 12 sont interverties.

Indications utiles sur un certain nombre de termes, notamment sur *palacio*, *alfoz*, *martiniega*, *urción*, *fumazgo*, *foguera*, etc.

⁓ Le n° 3 de la *Biblioteca de Ensayos* (Editorial Paez, Ecija, 6, Madrid), publiée sous la direction de Francisco Vera, réunit, sous le titre *El romancero, teorías e investigaciones, Ramón Menéndez Pidal*, cinq articles publiés à des époques diverses : I. *Poesía popular y poesía tradicional en la literatura española*, conférence lue à « All Souls College » et imprimée à Oxford, 1922; II. Le compte rendu de l'*Essai sur les origines du Romancero, Prélude* de R. Foulché-Delbosc, paru dans la *Revista de Libros* en 1914 (Año II, núm. VII); III. *Un nuevo romance fronterizo* (dans l'*Homenaje a Almeida Garrett*, 1900); IV. *Catálogo del romancero judío-español* (*Cultura Española*, nov. 1906-février 1907); V. *Los romances tradicionales en América* (*ibid.*, févr. 1906).

L'auteur n'a rien modifié à sa rédaction première; il s'est contenté d'ajouter quelques notes, pour indiquer, par exemple, les travaux dont les romances américains ont été l'objet depuis 1906; ou pour confesser qu'au moment où il donna pour la première fois son article au sujet du romance sur Ben Zulema, « creía rutinariamente en el octosílabo regular del romancero »; ou pour exprimer le regret que M. Foulché-Delbosc n'ait pas encore répondu à ses arguments et laissé les lecteurs de son *Prélude* dans une attente bien longue et d'ailleurs vaine.

Les différents articles ainsi recueillis n'étaient pas d'un accès facile, et leur diffusion rendra service tout en assurant et en étendant davantage encore la réputation d'un maître à tous égards si digne d'admiration.

⁓ Andrés Rouveyre, Victor Bouillier, *Baltasar Gracián & Federico Nietzche*. Colección Idea, 3. Ediciones Biblos, Madrid. 4,50 pesetas. C'est une traduction de l'*Etude critique* sur Baltasar Gracián publiée en 1925 dans *Pages caractéristiques* par A. Rouveyre (cf. *Bull. Hisp.*, 1926, p. 105) et de deux articles de M. V. Bouillier parus, l'un dans le *Bull. Hisp.*, 1911 et l'autre dans la *Revue de litt. comp.*, 1926.



Nous donnerons prochainement la suite de la traduction du *Discreto* par M. Victor Bouillier.

~ Vient de paraître, dans la collection « Les maîtres de l'art », un *Goya* par Pierre Paris (Paris, Plon), en 169 pages avec 32 gravures hors-texte, bibliographie, catalogue sommaire des principales œuvres de Goya, et index.

~ *Parnaso español del siglo XIX, recopilado y anotado por* Camille Pitollet, professeur au Lycée Louis-le-Grand, *con un apendice : « La canción popular española »*. Paris, Vuibert, boulevard Saint-Germain, 63; 1927; in-16 de 132 pages. Très recommandable pour les classes par les notes et le choix des poèmes. On en trouve deux de Rosalía de Castro, dont il n'est pas exact de dire que E. Mérimée, dans son manuel, ne connaît pas même le nom (cf. 3e éd., p. 524). Le même professeur, dont nous connaissons tous l'activité extraordinaire, vient de publier chez Hatier (dans la collection *Les classiques pour tous*) *La vida de Lazarillo de Tormes* et Guillen de Castro, *Las mocedades del Cid*, avec introductions et notes, en attendant un Moratín, *El sí de las niñas*.

~ *Cervantes penseur, d'après le livre d'Américo Castro*, par M. Bataillon, dans la *Revue de littérature comparée*, 1928, fasc. 2.

~ *Two sixteenth century dramatic works reprinted by* H. C. Heaton. Extrait de la *Revue hispanique*, t. LXXII, 1928. [*Comedia llamada Grassandora* et *Egloga de Breno.*]

~ Arturo Farinelli, *Byron e il Byronismo nell' Argentina*. Extratto dalla *Rivista « Colombo »* (Anno III, fasc. II).

~ Artur de Magalhães Basto, assistente da Facultade de Letras do Pôrto, *Um diplomata português na côrte de Luis XIV* (Pôrto, 1928).

~ *Conversación familiar acerca de la prosodia española en Castilla, Andalucía y Ultramar*. Conférence de M. Mario Méndez Bejarano, 1927. Impr. de la Esc. industrial de Jóvenes, Alcalá de Henares [très curieux].

~ Erratum. Dans le dernier fascicule, p. 119, ligne antépénultième, lire *tradition* et non *trahison*.

G. C.

28 juin 1928.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant*

7.709. — BORDEAUX. — IMPR. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1928.

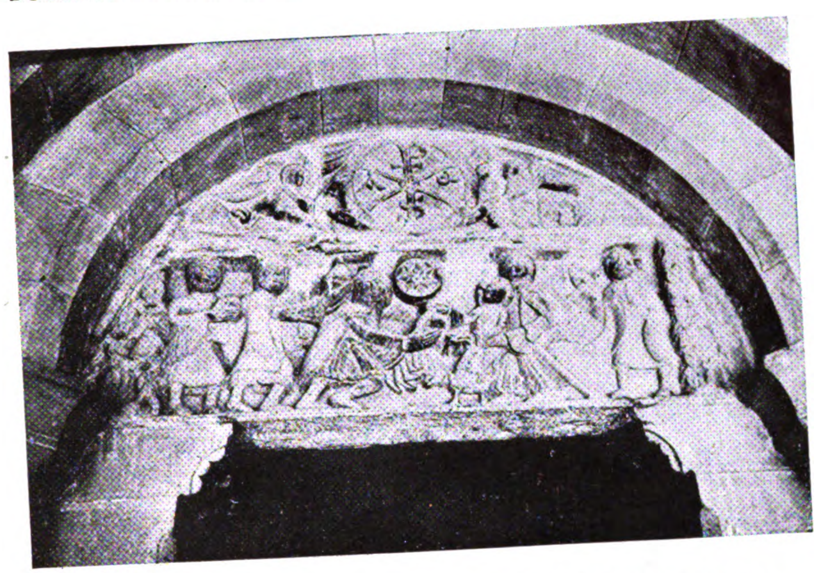




I. TYMPAN DE LA PORTE OCCIDENTALE DE LA CATHÉDRALE DE JACA.
II. TYMPAN DE LA PORTE OCCIDENTALE DE L'ÉGLISE DE SANTA CRUZ DE LA SERÓS.
III. TYMPAN DE LA PORTE SEPTENTRIONALE DE SAN PEDRO EL VIEJO A HUESCA.



IV. TYMPAN DE LA PORTE D'UNE ANNEXE DU CLOITRE DE SAN PEDRO EL VIEJO A HUESCA.



V. TYMPAN DE LA PORTE MÉRIDIONALE DE L'ÉGLISE SAN PEDRO EL VIEJO A HUESCA.



VI. TOMBE DE DOÑA SANCHA.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
Le ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXX
N° 4
Octobre-Décembre 1928



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : A. TACUSSEL, 54, RUE PARADIS
Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

BULLETIN HISPANIQUE
(Université de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXX. 1928. N° 4

SOMMAIRE

Jean Sarrailh. Le Voyage en Espagne d'Alexandre Dumas père 289

Gabriel Boussagol. Angel de Saavedra, duc de Rivas (rectifications et compléments). 318

Universités et Enseignement : Agrégation et Certificat d'espagnol. Programmes pour 1929, p. 330.

Bibliographie : Aarão de Lacerda, *O fenomeno religioso e a simbólica* (**G. Le Gentil**). p. 332 ; — Ernesto Mayer, *El antiguo derecho de obligaciones español* (**G. Cirot**), p. 334 ; — Afranio Peixoto, *Camões e o Brasil* (**G. Le Gentil**), p. 335 ; — E. Allison Peers, *Studies of the Spanish Mystics* (**G. C.**), p. 339 ; — J. H. Mariéjol, *La vie de Marguerite de Valois* (**Paul Courteault**), p. 347 ; — Rosaria Flaccomio, *La fortuna del « Don Quijote » in Italia* (**C. Pitollet**), p. 349 ; — Lt-Cl H. de Castries, *Les sources inédites de l'Histoire du Maroc* (**Robert Ricard**), p. 351 ; — R. Grossmann, *Das ausländische Sprachgut im Spanischen des Río de la Plata* (**G. C.**), p. 356 ; — Miss J. L. Whitman, *Longfellow in Spain* (**René Galland**) p. 356 ; — S. Corbière, *J. E. Hartzenbusch and the french Theater* (**G. C.**), p. 358 ; — L. Martín Echeverría, *Geografía de España* (**P. Camena d'Almeida**), p. 359.

Chronique : G. Morley, Bataillon, Farinelli ; Centenaire de Goya ; N. A. Cortés, J.-J.-A. Bertrand, Volters ; *Erratum ;* Publications récentes, p. 361-364.

Tables : p. 365-368.

Vol. XXX Octobre-Décembre 1928 N° 4

LE VOYAGE EN ESPAGNE D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

En 1847, le grand journal parisien *La Presse* publiait quelques lettres signées Alexandre Dumas que le fécond romancier était censé avoir adressées à une dame de ses amies au cours d'un voyage en Espagne. Bientôt après, sûre du succès, la librairie Garnier donnait en cinq volumes in-octavo la collection complète de ces « lettres »[1]. Jusqu'en 1888, l'ouvrage a été réimprimé sept fois[2].

Le succès de *Monte-Cristo* et des *Trois Mousquetaires* s'explique sans peine. Œuvres éminemment populaires de sentiment et d'art, ces romans historiques, policiers avant l'heure, trouvaient une clientèle nombreuse et enthousiaste. Mais les volumes *De Paris à Cadix* n'exigeaient-ils pas du public un désir de s'instruire et une préparation artistique et géographique moins courants? Comment expliquer leur succès? L'Espagne, toujours mystérieuse et tragique, éveillait-elle la curiosité des Français, fils et petits-fils des romantiques? Dans ses *Impressions de voyage*, et principalement de voyage en Espagne, Dumas est-il toujours resté Dumas, et a-t-il raconté des aventures aussi imaginaires que réelles, capables de séduire un public d'un goût assez primitif? La bande d'artistes que commandait Dumas en Espagne, et dont il écrit l'histoire, rappelait peut-être celle que dirigeait d'Artagnan. Et peut-être la cape où l'on se drape noblement et la dague de Tolède troublaient-elles les imaginations autant que la longue rapière et le panache des mousquetaires de Louis XIII.

En revanche, depuis 1888, on n'a pas réédité le *Voyage* de Dumas. Aujourd'hui, bien des gens l'ignorent, ou ne se rap-

1. *Impressions de voyage. — De Paris à Cadix.*
2. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris signale les réimpressions de 1854, 1855, 1861, 1870, 1880, 1888. Foulché-Delbosc cite une édition de 1863 dans sa *Bibliogr. Voy. Esp.*

pellent plus guère que quelques plaisanteries de l'écrivain[3]. Si donc au siècle dernier on accueillit avec trop d'enthousiasme ce livre, peut-être de nos jours sommes-nous trop dédaigneux pour l'ouvrage que l'on a appelé justement un « feu d'artifice d'esprit »[4]. Tâchons d'y retrouver un peu de l'intérêt qu'y savaient prendre nos parents et nos grands-parents.

*
* *

Au début d'octobre 1846, Alexandre Dumas franchit la frontière. Il allait à Madrid assister aux « mariages royaux » : celui d'Isabelle II qui épousait son cousin, François d'Assise, celui de l'infante Louise-Fernande qui épousait le duc de Montpensier. Ces grands événements avaient préoccupé la diplomatie européenne, en particulier les cabinets de Londres et de Paris. L'Espagne, depuis l'avènement du régime parlementaire (1834), oscillait entre l'Angleterre et la France. Les deux grands partis, celui des progressistes, et celui des modérés, cherchaient leur appui, le premier à Londres, le second à Paris. Au moment où il fallut marier la jeune reine d'Espagne, les deux partis sollicitèrent les candidats que pouvaient leur fournir leurs pays de refuge. Pendant de longs mois, on s'inquiéta de savoir si la souveraine épouserait un prince français ou un prince Cobourg. Un beau jour, comme un coup de tonnerre, la nouvelle éclata : la reine n'épousait ni un fils de Louis-Philippe, ni un parent du prince Albert d'Angleterre. Elle épousait son cousin. Mais l'Infante devenait l'auguste épouse du duc de Montpensier. C'était une victoire de la politique française. Ce fut la ruine de la précieuse « entente cordiale », la brouille entre Guizot et Palmerston, Louis-Philippe et la reine Victoria.

Les mariages espagnols acquéraient une importance colossale, et devenaient un événement européen. Il importait de les solenniser. Les journaux de Paris envoyèrent des rédacteurs

3. Nous citerons l'édition Michel Lévy, 1861, en 2 vol. *Voy.* I, 112. (Plaisanterie sur le Manzanares toujours assoiffé).
4. Yriarte, *La Société espagnole*, Paris 1861. — P. 217.

spéciaux à Madrid. Amédée Achard[5] représenta l'*Époque*; Théophile Gautier, la *Presse*. Le gouvernement voulut aussi qu'on sût officiellement en France les détails principaux des grandes fêtes que l'on allait célébrer à Madrid. Il envoya des peintres dont les tableaux devaient être conservés aux châteaux d'Eu et de Versailles[6], et Alexandre Dumas, comme historiographe de ces jours glorieux.

Dumas s'est défendu à plusieurs reprises d'avoir reçu une mission officielle[7]. Mais à d'autres moments il parle de son titre d' « attaché à l'ambassade »[8], de celui d' « invité aux mariages ». Il dit, au début de son *Voyage*, qu'il fut un jour prié à déjeuner par un « ministre académicien, un ministre homme de lettres »[9] qui lui proposa deux choses : « la première d'assister au mariage de Monseigneur de Montpensier, en Espagne; la seconde de visiter l'Algérie[10] ». L'arrivée de Dumas fut annoncée à l'ambassadeur de France à Madrid, par M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique. Nous verrons bientôt que lorsque Dumas quitta l'Espagne, il trouva à Cadix un bateau français, mis à sa disposition par le gouvernement. Tout cela ressemble fort à une mission officielle.

Quelques mois avant d'avoir été invité par M. de Salvandy à se rendre à Madrid, Dumas avait fait le projet d'aller visiter l'Espagne. Un jour, admirant avec quelques-uns de ses amis le paysage qu'il découvrait de sa maison de Saint-Germain, ses camarades et lui avaient juré d'aller en Espagne pour y trouver ce qu'ils n'avaient pas sous les yeux ; au lieu de « la fraîche vallée », du « fleuve coulant à pleins bords », des « coteaux boisés d'arbres aux feuilles vertes et ombreuses »,

5. A. Achard (1814-1875), journaliste, romancier et auteur dramatique. A publié le récit de son voyage en Espagne sous le titre *Un mois en Espagne*, Paris, Bourdin, 1847.

6. *El Heraldo*, 21 octobre 1846.

7. *Voy*. I, 85-86 ; II, 276 « je ne saurais trop répéter, car on ne manquera pas de dire le contraire, que le voyage d'Espagne se fait de nos deniers ».

8. Il se sert de ce titre quand, à Grenade, il a maille à partir avec la police. V. plus loin, p. 22.

9. M. de Salvandy.

10. *Voy*. I. 6. Il est certain, en tout cas, que Dumas eut une mission officielle pour visiter l'Algérie qu'il devait faire connaître à son retour aux Français. Ce fut même l'occasion d'une interpellation contre le ministre qui avait choisi un tel envoyé (Parigot, *A. Dumas père*. Paris, Hachette, 1902, 163 ; Dubois-Desaulle. *Une mission scientifique de Dumas père; l'affaire du Véloce* (1840). *Nouvelle Revue* (1902).

ils désiraient les « sierras rocheuses », les « rivières sans eau », les « plaines sablonneuses et arides »[11].

Tandis que deux des conjurés, Giraud et Desbarolles[12], se mettaient en route trois mois après, Dumas et ses amis restaient à Paris, menant leur vie laborieuse Dumas travaillait sans relâche à son *Joseph Balsamo*, et surveillait la construction du Théâtre Montpensier[13]. Le voyage en Espagne, rêve de tous les romantiques, semblait ne devoir jamais se réaliser, quand arriva brusquement l'invitation du ministre. Aussitôt, Alexandre Dumas envoie une circulaire à ses deux amis, Maquet, le poète, et Boulanger, le peintre[14], leur donnant rendez-vous pour le lendemain. Le premier pêchait et laissait le poisson entraîner ses lignes, le second méditait un projet de tableau, quand ils reçurent l'avis du maître. Ils acceptèrent sur-le champ. Le lendemain, à six heures du soir, Alexandre Dumas et son fils, Maquet, Boulanger et Paul, un petit nègre, ivrogne et étourdi, le domestique de Dumas, montaient dans le train qui les amenait à Tours, à six heures du matin, après un accident de locomotive. A Châtellerault, Alexandre le fils fit l'emplette d'un énorme couteau à cran. A Bordeaux, Dumas acheta une voiture pour gagner rapidement la frontière. Il jette un coup d'œil sur les Landes dont la beauté pleine de mélancolie l'enchante un instant. La bande fait halte à Bayonne, où il faut abandonner la voiture qui payerait des droits de douane considérables pour entrer en Espagne. On loue des places dans la diligence. Et en route pour Madrid!

Le pont international sur la Bidassoa inspire à Dumas une petite plaisanterie, l'une des mille qui agrémentent le livre.

11. *Voy.* I, 12-13.

12. A. Desbarolles (1801-1886) et E. Giraud (1806-1881) publièrent le récit de leur voyage : *Deux artistes en Espagne* (1855).

13. *Voy.* I, 11-12. — Rappelons une plaisanterie que rapporte le journal de Madrid *El Clamor público* (24 oct. 1846). *El Clamor* reproduit une conversation entre des personnes qui regardent construire le Théâtre Montpensier. L'une d'elles souhaite que l'on aménage des chambres afin que les spectateurs puissent se reposer, car les pièces seront si longues qu'elles dureront plusieurs soirs.

14. Maquet fut longtemps le collaborateur de Dumas. *V.* Ch. Glinel, *Une collaboration célèbre, Alex. Dumas et Maquet*, *Bull. Bibl. Icon.* 1903, et G. Simon, *Dix années de collaboration : A. Dumas, A. Maquet. Rev. de Paris*, 1919. L'étude de G. Simon qui s'appuie sur de nombreux documents incontestables réduit singulièrement la part de Dumas dans cette collaboration. Un exemple, *Les Trois Mousquetaires* seraient de Maquet Boulanger (1806-1807). *Voir* le portrait qu'en trace Dumas, *Voy.* I, 18-19.

« Sans être le colosse de Rhodes, on peut, en écartant les jambes au milieu de ce pont, avoir un pied sur l'Espagne et un pied sur la France, sans compter que dans cette position on aura au-dessous de soi la fameuse île des Faisans[15]. »

Les douaniers d'Irun furent des modèles de complaisance et de courtoisie. Le chef de la douane, en effet, dès qu'il lut le nom de Dumas sur une malle, « ordonna à ses employés de respecter jusqu'aux sacs de nuit » du romancier. Et Dumas d'ajouter : « Décidément, nous étions bien dans ce pays de cape et d'épée qui a donné naissance à Lope de Vega, à Michel Cervantes, et à Velasquez. Seulement, si Velasquez, Lope de Vega, ou Michel Cervantes venaient en France, ils auraient beau se nommer, on les fouillerait, je les en préviens, jusqu'à l'épiderme[16] ». Il faut ajouter que les compagnons de Dumas ne jouirent pas de ce privilège : « On retourna leurs poches et on décolla le coutil de leurs malles[17]. »

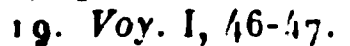
Dumas aperçut, au clair de lune, le golfe de Fontarabie. Par Hernani et Andoain, le joyeux groupe arrive à Tolosa, au point du jour. Le moment est venu de déjeuner. Hélas! l'auberge ne peut offrir aux voyageurs que de minuscules tasses de chocolat, « cinq dés à coudre, pleins d'une liqueur épaisse et noirâtre[18] ». Bien qu'ayant fait la connaissance de l'*azucarillo*, Dumas et ses amis remontent en diligence d'assez méchante humeur. Mais la Providence a pitié d'eux, et un compagnon de route, M. Faure, leur offre généreusement un poulet, un pain de deux livres, et une bouteille de Bordeaux. L'allégresse renaît dans les cœurs. Aussi les voyageurs admirent-ils le paysage de Guipuzcoa, et les cochers de la diligence, surtout le *zagal* qui bondit aux côtés des mules, sans arrêt[19]. A Vitoria on songe à dîner. C'est dans cette ville que Dumas goûta la soupe au safran pour la première fois, ainsi que le

15. *Voy.* I, 35-36. Th. Gautier avait déjà écrit : « La moitié du pont de la Bidassoa appartient à la France, l'autre moitié à l'Espagne; *vous pouvez avoir un pied sur chaque royaume, ce qui est fort majestueux* ». (*Voyage en Espagne*, éd. Bibl. Charpentier, 1924, p. 17.)

16. *Voy.* I, 37.

17. *Id.*, I, 37.

18. *Voy.* I, 42. — Gautier avait déjà comparé les *jícaras*, à des dés à coudre, *ouv cit.*, 191 : « Les tasses espagnoles sont grandes comme un dé à coudre... »,



19. *Voy.* I, 46-47.

puchero. Il préféra les œufs à la coque. L'hôtesse s'informa, « si c'était une paire d'œufs de moine, ou une paire d'œufs de laïque que je désirais »; et Dumas ajoute : « Une paire d'œufs de moine se compose de trois œufs, et une paire d'œufs de laïque de deux œufs. On voit qu'avant la révolution qui les a expulsés d'Espagne les moines avaient de grands privilèges[20] ».

Après avoir voyagé toute la nuit, vers cinq ou six heures du matin, la diligence entrait à Burgos. Les souvenirs du Cid se présentèrent à la mémoire de Dumas qui avait lu quelques fragments du *Romancero* dans une récente traduction française. Il admira la « prodigieuse » cathédrale, les bas-reliefs, le dôme, le chœur, les tableaux et les statues, et, en quittant la ville, la belle porte monumentale, l'Arc de Sainte-Marie. De la Vieille Castille, Dumas ne décrit pas grand'chose. Il note simplement, avec finesse d'ailleurs, la teinte des « sables rouges » et des « bruyères grises ». Il signale son passage à Lerma, puis son arrivée « aux sommets bleuâtres de la Sommo-Sierra ». Bientôt, au loin, apparaît Madrid, dans la « brume violette » du matin.

La première partie du voyage était terminée, sans que Dumas ait rencontré « la moindre guerrilla », ni le « moindre bandit ». Dans la capitale de l'Espagne, où nos Français devaient passer plusieurs jours, il fallut chercher un logement. Ce n'était pas chose facile! Les mariages royaux avaient attiré une foule de visiteurs, venus de toutes les provinces. Hôtels, maisons garnies, pensions de famille, tout était comble. Pour la seconde fois, la Providence vint au secours de nos amis. Sur une maison voisine de la Puerta del Sol, Dumas découvrit une enseigne où on lisait « Monnier, libraire français ». C'était le salut. Dumas sonna à la porte, une fenêtre s'ouvrit, « une tête coiffée d'un foulard, et un torse orné d'une chemise apparurent ». Dès qu'ils se furent nommés Dumas et ses amis devinrent les hôtes de Monnier. Le gîte assuré, on s'occupa du couvert. Il fut décidé que le domestique, le petit nègre Paul, irait chaque jour au marché et que

20. *Voy.* I, 51.



Dumas, dont les talents de cuisinier étaient peut être supérieurs à ceux de romancier, se chargerait de préparer les repas.

L'installation achevée, il fallut songer aux visites officielles. Dumas se rendit à l'ambassade pour y saluer M. Bresson et le personnel. Dans la calle Mayor, il eut la surprise de trouver ses deux amis, partis avant lui, Giraud et Desbarolles. Tous deux avaient adopté un costume espagnol, plus ou moins étrange, qui fit l'admiration de Dumas. Le groupe de Saint-Germain était au complet. Tous ceux qui avaient fait serment de voyager en Espagne se retrouvaient au cœur de Madrid.

A partir de ce moment, les fêtes merveilleuses, qui ont lieu dans la capitale, occupent l'attention de nos amis. Ils assistent aux courses de taureaux, et supportent avec plus ou moins de courage les émotions violentes du spectacle. Dumas, en habit de fantaisie, accompagne au Palais royal le duc de Montpensier, le soir des « desposorios ». Il assiste au mariage, en l'église d'Atocha. Dans la loge du duc d'Osuna, il admire les courses royales et contemple les « caballeros en plaza ». Les splendides illuminations et feux d'artifice du Prado, aussi bien que la beauté des dames madrilènes le remplissent d'admiration. On dit, écrit-il, « que ces illuminations coûtaient cent mille francs par jour : cela ne m'étonnerait point. Puis, voyez-vous, Madame, dans le même carré long qu'enferment ces illuminations, il passe tant d'admirables créatures à pied, et, dans les allées latérales, tant de merveilleuses beautés en voiture, que, c'est l'unique moyen de rendre ma pensée, ce sont les femmes laides qu'on remarque et qu'on regarde à Madrid. Quant aux autres, ma foi, il y a trop de besogne, et l'on y renonce[21]. »

Dumas fut très fêté par les Espagnols, les reines, les grands d'Espagne, le duc d'Osuna, en particulier, « propriétaire de sept voleurs », les littérateurs[22]. Les Français, eux aussi, lui offrirent un grand banquet « où l'on fuma pour cinq cent francs de cigares », dit il magnifiquement. Avant de quitter Madrid, nos voyageurs allèrent à l'Escurial. Ils frétèrent une voiture

21. *Voy.* I, 129.
22. En particulier, le poète Roca de Togores, marqués de Molins,



antédiluvienne qui excita la surprise des Madrilènes. Ils arrivèrent le soir à l'auberge de Tomás Burguillos où ils durent conquérir leur souper par des menaces au patron, et de galants compliments à l'hôtesse. Le lendemain, ils visitèrent le monastère et furent accablés par sa grandeur et sa tristesse.

Au moment d'abandonner Madrid, Dumas se sentit plein de tristesse et sa mélancolie s'exprima en un adieu lyrique à la capitale espagnole : « Je pars dans deux heures de Madrid, pour n'y jamais rentrer peut-être. Plaignez-moi, madame; je laisse ici douze des jours les plus heureux de ma vie, et vous qui me connaissez, vous savez que mes jours heureux sont rares.

» Adieu donc à Madrid, la ville hospitalière; adieu aux franches amitiés nées d'hier, et qui cependant seront éternelles; adieu à ces yeux de velours qui ont fait Byron infidèle aux beautés anglaises; adieu à ces jolies máins manœuvrant l'éventail agile et strident; adieu à ces pieds dont les plus ordinaires chausseraient la pantoufle de Cendrillon[23]. »

De Madrid, la bande des artistes français se rendit à Tolède. Dumas et ses amis admirèrent l'Alcazar, la cathédrale et San Juan de los Reyes. Chose remarquable, ils apprécièrent la cuisine de la ville impériale.

Après un accident de voiture, et une rencontre avec des gardes qu'ils prirent pour des brigands, nos amis gagnèrent Aranjuez. La solitude des jardins enchanta Dumas. Puis ce fut le départ pour l'Andalousie. A Ocaña, le repas fut atroce et cher. Heureusement, un compagnon de route offrit aux Français un canard rôti. Dans la Manche, Dumas évoqua, il fallait s'y attendre, le souvenir de Don Quichotte. A Puerto Lapiche, il se rappela la scène où l'ingénieux hidalgo fut armé chevalier. A Manzanares, Dumas sentit « derrière la montagne », là-bas, « venir la belle et joyeuse Andalousie ». Après avoir entendu une aveugle chanter de vieux romances, il partit pour Valdepeñas. Toute la bande se réjouissait à l'avance du vin fameux dont elle allait se régaler. Hélas! Il était imbuvable, à l'hôtel tout au moins. Il fallut que Giraud et Desba-

23. *Voy.* I, 176.

rolles allassent au cabaret chercher du Valdepeñas authentique, au goût « âpre et excitant ». Après une halte à Jaen, dont l'énorme cathédrale intéressa les voyageurs, on arriva à Grenade. Si, au premier moment, les voyageurs eurent une légère déception, bientôt ils furent conquis par la ville incomparable, celle dont Dumas dira si heureusement : « Grenade, plus brillante que la fleur, et plus savoureuse que le fruit dont elle porte le nom, semble une vierge paresseuse qui s'est couchée au soleil depuis le jour de la création, dans un lit de bruyère et de mousse, défendu par une muraille de cactus et d'aloès[24]. » Là, tout fut enchantement, le Généralife, l'Alhambra, les danses de gitanes. De la visite au Généralife, Dumas écrira qu'elle est « l'une des émotions les plus suaves et les plus enivrantes de sa vie[25] ». Il déclarera aussi : « rien ne nous a encore tant émerveillé que Grenade ». Si nous ajoutons que les journalistes de la ville vinrent lui offrir des vers « imprimés en or sur du papier de couleur[26] » et que le directeur du Théâtre le pria de composer lui-même le programme du spectacle quotidien, on comprendra sans peine l'amour de Dumas pour Grenade. Malheureusement, un incident rompit le charme. Ce fut l' « attentat » contre Alexandre le fils. Un jour que les Français et quelques gitanes se trouvaient sur la terrasse de M. Couturier, artiste photographe, une pierre, lancée de la maison d'en face, vint blesser le jeune Dumas au visage. Fureur de la bande qui se précipite dans la maison du coupable et bouscule les gens sur son passage. La garde arrive, aux cris que poussent les curieux de la rue. Une enquête est ordonnée. Bien que les autorités de la ville semblent avoir rejeté tous les torts sur celui qui lança la pierre, Dumas abrégea son séjour dans la ville, et s'éloigna un peu brusquement, comme s'il n'avait pas la conscience très nette.

Nos voyageurs gagnèrent alors Cordoue, à dos de mulet, s'arrêtant parfois pour chasser. Ils firent un effort désespéré

24. *Voy.* I, 261.
25. *Voy.* I, 273.
26. *Voy.* I, 259.

pour manger dans un petit village de la route. Après un échec, ils réussirent à se préparer eux-mêmes « deux poulets frits, une omelette au jambon, des pommes de terre sautées et une salade », une de ces salades dont Dumas était si fier, faite sans huile, et sans vinaigre, avec des œufs et du citron.

A Alcalá la Real, les Français passèrent la nuit, et, le lendemain, ils se remirent en route. Ce jour-là, les muletiers ne voulurent pas perdre une minute : ils désiraient, en effet, franchir, avec le jour, un passage redouté, que l'on appelait *El mal sitio* (Dumas, naturellement, écrit le malo sitio), près de Castro del Río. La perspective d'une aventure, d'une de ces aventures bien espagnoles, avec de vrais brigands, des tromblons, des poignards, et par là-dessus un grand clair de lune, c'était de quoi tenter nos voyageurs. Ils décidèrent donc de n'arriver au Mal sitio que vers neuf heures. Mais ils en furent pour leurs frais. Alexandre le fils eut beau crier : « Ohé! les voleurs de Castro del Río, où sont-ils? » et Desbarolles, l'interprète de la bande : « ¡ohé! los ladrones de Castro del Río, donde sonos?[27] », aucun bandit n'apparut. Une fois encore déçus, nos amis continuèrent leur chemin vers Cordoue. Le lendemain, après une journée accablante, ils pénétrèrent dans la célèbre capitale. Comme à Grenade, ils furent d'abord désenchantés. Mais bientôt tout leur sembla merveilleux : les douaniers qui les saluèrent aimablement; la cathédrale-mosquée; même l'hôtel de la Poste qui, s'il ne possédait pas de salle de bains, avait une charmante pendule à musique qui jouait des polkas. Les habitants de Cordoue furent particulièrement accueillants, et quelques jeunes gens organisèrent en l'honneur de Dumas une grande chasse dans la sierra : ce fut l'occasion de libations abondantes, de repas plantureux.

27. *Voy.* II, 89-90. Est-il besoin de se demander si Dumas ignorait l'espagnol? Déjà, M. Le Gentil a remarqué que « dans le récit amusant d'Al. Dumas, il est à peu près impossible de trouver un mot orthographié convenablement. Il écrit *brajero* pour brasero; *ciocolate* pour chocolate; *montira* pour montera .. ». (*Le poète M. Bretón de los Herreros*, . 177, n. 2.) Ajoutons pourtant que Dumas écrit sans sourciller : « J'appelai notre hôtesse et lui demandai une paire d'œufs. *Elle comprit parfaitement mon espagnol* » I, 51. « J'achevais de rédiger cette lettre en *castillan de la façon de Desbarolles...* » I, 227. Dumas savait peut-être l'italien. Il italianise souvent les mots espagnols qu'il emploie. *Manuel* devient Manoelo qui aura pour pluriel *Manoeli*.



Nos Français purent aussi admirer les merveilleux rivages du Guadalquivir, et la nuit, à la lueur de grands feux, contempler les danses de quelques montagnards.

Mais on ne pouvait s'éterniser à Cordoue. Il fallut se séparer de ces amis si empressés. Dumas et ses compagnons gagnèrent Séville, les uns en diligence, les autres par la malle-poste. Le jeune Alexandre et Desbarolles, son protecteur, oublièrent l'heure du départ. Une belle histoire amoureuse retenait le jeune Parisien captif à Cordoue.

Bien que très cahoté dans la malle-poste, Dumas ressentit pleinement, dès son arrivée à Séville, la joie qui jaillit de cette cité. C'est avec un enthousiasme tout juvénile qu'il visita la Giralda, la Cathédrale, l'Alcazar, et qu'il acclama trois danseuses auxquelles il dédia des vers. Il évoqua aussi le souvenir de Don Juan. Il revêtit le costume des Andalous[28] pour assister à un bal organisé en son honneur et qui lui laissa un « souvenir ineffaçable », comme la chasse dans la sierra de Cordoue.

C'est à grand'peine et les yeux pleins de larmes que Dumas s'embarqua un jour sur le Guadalquivir pour gagner Cadix où une légère mésaventure survint à nos voyageurs. Ils durent quitter l'hôtel de l'Europe, car une jeune personne de Séville, de mœurs un peu libres, venait y rendre de trop fréquentes visites à Boulanger. Le patron vertueux les chassa. Au reste, il n'était qu'un fripon, puisqu'il réclama 250 francs pour une journée à nos amis. L'avant-veille du départ, les Français se rendirent au Puerto de Santa Maria et aperçurent les plaines du Guadalete : ce fut l'occasion de rappeler les romances de Rodrigo, du comte Julián et de La Cava.

L'heure était enfin venue de quitter l'Espagne où la bande d'Alexandre Dumas avait reçu un si bon accueil, durant les cinquante jours environ qu'elle y avait passés. Un bateau français attendait nos amis. Le 23 novembre, le *Véloce* levait l'ancre, en partance pour l'Algérie.

Tel est l'itinéraire qu'a suivi A. Dumas. Entré en Espagne

28. Des amis de Cordoue lui avaient offert un costume andalou (II, 117-118). Dumas avait aussi acheté un costume de « chasseur de Cordoue » II, 233.

par les belles provinces basques, il en sortait par la merveilleuse Andalousie.

***

Dans son livre, Dumas a noté minutieusement les aventures de la joyeuse troupe; il a décrit les villes principales où il s'est arrêté, ainsi que certains paysages qui l'ont frappé; il a rappelé quelques souvenirs littéraires ou artistiques qui lui revenaient à la mémoire, à Burgos, terre du Cid, à Séville, royaume de Don Juan. Demandons-nous, précaution bien excusable quand on lit un récit de voyage, jusqu'à quel point nous pouvons avoir confiance en notre guide. Dans le cas actuel, au moins autant que dans le « cas Chateaubriand », la nécessité de l'enquête s'impose. Nous sommes en présence d'un écrivain à l'imagination incommensurable, à la fécondité littéraire prodigieuse; en face de celui que Michelet a appelé très heureusement « une force de la nature ». Cet homme, au tempérament tumultueux, à la puissance de géant, qui entasse des feuillets sans s'arrêter jamais, cet homme a-t-il pu dire uniquement ce qu'il a fait, ce qu'il a vu? N'a-t-il pas été entraîné à grossir les événements, à multiplier les aventures, non pour apparaître plus grand, pour jouer un plus beau rôle (« cas Chateaubriand »), mais simplement, parce qu'il ne pouvait pas agir d'une autre façon?

Occupons-nous, en premier lieu, des pages du *Voyage* consacrées à l'histoire de nos amis français en Espagne. Ce sont les plus nombreuses, ce qui est peut-être fâcheux quand il s'agit d'un récit de voyage. Ce sont aussi les plus animées, les plus entraînantes, les plus spirituelles. Ample compensation.

Dans ces joyeuses aventures d'une troupe de rapins en Espagne, ce serait là un sous-titre assez exact de l'ouvrage, tâchons de démêler le réel de l'inventé. Nous le pourrons en partie, grâce aux journaux espagnols du temps[29]. Comme bien on pense, la bande de Dumas n'a pas passé ina-

29. En partie seulement, car beaucoup d'aventures survenues par exemple dans les expéditions *hors des villes*, ne furent pas connues des journalistes. De certaines (comme la visite de la maison de Sénèque à Cordoue), il ne pouvait être décemment parlé!



perçue On suit sa trace de Madrid à Cadix, par Tolède et l'Andalousie. L'auteur de *Monte-Cristo* était trop populaire en Espagne pour que les gazettes n'aient pas noté ses faits et gestes par le menu. Pour ne citer que quelques détails significatifs, deux mois avant l'arrivée de Dumas, en Espagne, une annonce de la traduction de ses *Mémoires d'un Médecin* s'étalait en grosses lettres sur la quatrième page du journal *El Heraldo*, du 8 août 1846. *El Heraldo*, du 26 novembre de la même année, donnait en feuilleton la biographie d'A. Dumas : c'était la traduction faite par Gabriel Anduaga, de quelques pages des *Mémoires* de Dumas relatives à la jeunesse du romancier, jusqu'à son arrivée à Paris et son entrée au secrétariat du duc d'Orléans. Le même journal, le 27, commençait à publier *Le Chevalier de Maison-Rouge*. Quelques auteurs dramatiques avaient eux aussi voulu porter à la scène, toujours la même année, le sujet de *Benvenuto Cellini*. Mais leur tentative avait échoué. Le *Semanario pintoresco* expliquait cet insuccès en observant « qu'on avait voulu enfermer un sujet trop vaste et compliqué dans les limites d'un drame[30] ». Un voyageur français qui se trouvait en Espagne en même temps qu'Alexandre Dumas, Cuvillier-Fleury, écrivait lui aussi : « Les œuvres de M. Dumas sont affichées à Madrid avec des lettres longues de 2 mètres. On le traduit, on le recherche[31]. »

Le 8 octobre 1846, *El Imparcial* de Madrid annonçait l'arrivée imminente de Dumas, et le lendemain, *El Eco del Comercio*, organe du parti progressiste, adversaire par conséquent des mariages royaux, le critiquait d'avoir accepté une mission officielle et de venir à Madrid pour composer « la description historique du mariage de Montpensier[32] ». Dès lors, il ne se

30. « Esta producción ha sido mal recibida, lo cual no tiene nada de extraño atendidas las situaciones inverosímiles en que abunda y las faltas de que adolece, como consecuencia necesaria de la empresa acometida por el autor de encerrar un argumento tan vasto y complicado en las proporciones de un drama » *Semª print*ᵒ, 1846, p. 360 b.

31. *Voyages et voyageurs*, Paris, Michel Lévy, 1856, p. 144.

32. « No podemos creer que el ilustre autor de tantas obras destinadas a pintar los abusos y los vicios de las monarquías haya aceptado una comisión de esta naturaleza que forzosamente ha de presentar muchas dificultades a la pluma del escritor que en algo estime su reputación. »



passe pas de jour, peut-on dire, où les quotidiens de Madrid (et certains de province) ne donnent quelques informations relatives à Dumas[33]. Aussi peut-on confronter bien des pages du *Voyage* et les nouvelles des journaux. Empressons-nous de dire que la plupart des aventures contées par Dumas sont vraies. Voici quelques exemples :

Dumas raconte longuement les courses de taureaux auxquelles il a assisté et célèbre la beauté enivrante de tels spectacles. Plusieurs journaux confirment que le romancier français sembla prendre un très grand plaisir aux diverses corridas. *El Imparcial*, du 15 octobre, rapporte que la veille on a vu Dumas assis sur « una delantera de grada ». « Il applaudissait avec enthousiasme les « suertes » difficiles des « diestros ». Plus d'une fois il s'écriait en applaudissant : « Bravó, bravó, Sñr Quincharrés (*sic*) ! » M. Dumas prenait note sur un papier des passes les plus remarquables. Un de nos littérateurs semblait le renseigner. On nous a dit que M. Dumas avait acheté des havanes pour les lancer à Sñr el Chiclanero[34]. »

Quand Dumas et ses amis partirent pour l'Escurial, ils s'embarquèrent dans une étrange voiture qui les remplit d'admiration[35]. D'après un entrefilet de *El Imparcial*, on sait

33. Voir, par exemple, *El Heraldo*. Il est question de Dumas dans les numéros des 9, 10, 13, 15, 17, 18, 20 (à trois reprises), 21 (à trois reprises) 23, 26 octobre ; 13, 15, 18, 19, 24, 26, 27 novembre (le n° du 26 novembre publie en feuilleton le début de la biographie de D. ; celui du 27, le début du *Chevalier de Maison-Rouge*).

34. Dans le *Voy.* (I, 115), Dumas raconte en effet que le marquis de Molins lui expliquait les passes des toreros. On pourrait voir encore d'autres journaux par exemple *El Semanario pintoresco*. Cuvillier Fleury écrit : « L'auteur de *Monte-Cristo* assistait dernièrement à une course au cirque de la place d'Alcalá. Dans un moment d'enthousiasme, après un magnifique coup d'épée de Ciclanero (*sic*), M. A. D. lui jette son étui à cigares que le *matador* a ramassé (l'usage le permet) au milieu d'un tonnerre d'applaudissements qui s'adressaient autant à l'*aficionado* français qu'à l'*espada* espagnol... [Dumas] s'est placé du premier coup au nombre des partisans les plus passionnés des combats de taureaux. Je lui ai entendu dire comme il sortait d'une course : « Faites-donc des drames après cela » (*ouv. cit.*, 144).

35. Dans le *Voyage, etc.*, I, 152-153, on lit cette description de la voiture : « C'était un extravagant véhicule, supporté par deux roues gigantesques peintes, ainsi que les brancards, du plus flamboyant vermillon. La caisse était bleu tendre, avec force feuillages vert pomme, courant en treilles, s'épanouissant en grappes, retombant en fleurs.

Tout ce feuillage, toutes ces grappes, toutes ces fleurs étaient confusément habitées par des myriades d'oiseaux de toutes couleurs, chantant, becquetant, voletant et faisant la cour à un magnifique perroquet lilas, lequel, placé au centre, battait de l'aile en mangeant une orange.

L'intérieur était tapissé d'une de ces étoffes pompadour, comme on n'en trouve plus en France que chez Gansberg ou chez Mme Blandin ; seulement l'étoffe, qui

qu'effectivement Dumas et quelques-uns de ses camarades empruntèrent un véhicule fort singulier : « Nous avons vu partir pour la chasse le célèbre A. Dumas. Pensant, sans doute, qu'il était indispensable, en Espagne, de monter dans nos calèches caduques et démodées, il entreprenait son expédition dans une de ces voitures, plein de l'enthousiasme le plus ardent, et se croyant sans doute transformé en un *majo* de Triana. Dieu veuille que l'auteur de *Monte-Cristo* n'achève pas ses jours en voulant jouir des cahotements et des sauts de nos voitures antédiluviennes[36]. »

Nous avons raconté plus haut l' « attentat » dont fut victime, à Grenade, Alexandre, le fils[37]. Rien de plus exact. L'affaire est contée en détail dans *El Clamor público*[38], qui, étant le journal des progressistes, c'est-à-dire des adversaires du mariage de Montpensier, rejette tous les torts sur Dumas. « En parlant de ce grand écrivain, nous voudrions pouvoir lui prodiguer tout notre respect et notre admiration, comme un juste tribut dû à l'extraordinaire réputation dont il jouit dans le monde littéraire. Malheureusement, cela nous est impossible, car nous devons conter l'aventure scandaleuse qui vient de se produire et dans laquelle Dumas et son fils ont joué un grand rôle. » Suit le récit très détaillé du coup de pierre. L'article attaque violemment notre écrivain et ses amis. Il ne ménage pas non plus le commissaire de police qui ne les a pas arrêtés, et qui a infligé une amende de cent réaux au propriétaire de la maison d'où on lança la pierre contre le jeune Alexandre.

datait de la création de ce véhicule insensé, était éraillée, rapiécée, rafistolée au goût de son propriétaire. Tout cela était garni de franges, de passequilles, de galons, de fanfreluches, comme la veste d'un bateleur de l'Empire. A Paris, cette voiture eut certainement été vendue fort cher à quelque aventureux marchand de « bric à brac ». Remarquer que Th. Gautier (*ouv. cit.*, 124) écrit : « Pour aller à l'Escurial, nous louâmes une de ces voitures fantastiques chamarrées d'amours à la grisaille et autres ornements pompadour... ».

36. 19 octobre 1846.

37. P. 297.

38. Numéro du 4 novembre 1846. L'article est intitulé *Una pedrada a Dumas*. Le 6, *El Clamor* publia une lettre d'un ami madrilène de Dumas et une autre reçue par cet ami, d'un correspondant de Grenade qui établissait l'innocence de l'écrivain français : « Dumas nada ha pedido contra el agresor ». — Le *Clamor* ajoutait une lettre de Grenade adressée au journal *La Esperanza* qui s'achevait ainsi : « Me parece que si seguimos así, llegará día en que, hasta los afiladores y conductores de monos [des Français, généralement], nos exijan que seamos sus limpia-botas. »



L'authenticité de l'expédition de Dumas dans la sierra de Cordoue est attestée par une lettre de Cordoue reproduite dans *El Heraldo* du 12 novembre. Malheureusement, nous n'avons aucun détail sur les péripéties de cette chasse dans la montagne[39]. L'accueil chaleureux que reçut Dumas à Séville de la part de quelques écrivains; les attentions du directeur du théâtre; le bal où trois danseuses le ravirent d'admiration; tout cela est confirmé par *El Heraldo*, qui reproduit des articles du *Diario de Sevilla* (11 novembre) et de *El Independiente de Sevilla* (15 novembre)[40]. *L'Indépendant de Séville* donne de curieux détails au sujet de l'entrevue entre Dumas et quelques artistes de la ville. Dumas fit la conquête des Espagnols, par « sa franchise et sa cordialité », au point que ses admirateurs pensèrent « qu'il était prédestiné à vivre en Andalousie, tellement il manifestait de joie et de sympathie à l'égard de ce pays d'enchantement et de plaisir ». L'un des orateurs de la délégation sévillane supplia Dumas, quand il parlerait de son séjour en Espagne, « de le faire avec plus de justice que divers écrivains français ». Un autre lui offrit une collection de *La Giralda*. Ce journal enchanta Dumas, qui le feuilleta « avidement ». A son tour, Dumas fit voir à ses amis sévillans les dessins d'un de ses compagnons de voyage représentant certaines scènes typiques de la vie espagnole et quelques-uns des incidents survenus à la joyeuse bande (une voiture renversée[41]; le jeune Alexandre blessé). Il parla d'abondance de politique, de littérature Abordant le thème de la civilisation, il déclara le plus sérieusement du monde : « La civilisation

39. « Ayer salió M. Dumas para Sevilla, habiendo destinado dos días de los que permaneció aquí a la caza del jabalí, a que parece ser tan aficionado, en compañía de las personas más notables de este pueblo. »

40. Au théâtre, le 9 au soir, dit *El Diario de Sevilla*, « tuvimos el gusto de observar las muestras de verdadero entusiasmo con que reparaba M. Dumas a esos tipos, que por donde quiera, van chorreando pendencias. Pero cuando vimos como estasiado al célebre literato, cuyos ojos saltaban de sus órbitas, fué al sonar los palillos, y al empezar el jaleo dando al aire con el saco de sus pecados, aquellas voluptuosas morenas, acariciadas por las encantadoras brisas de las playas del Guadalquivir. »

El Heraldo du 19 annonce : « La noche del 15, se dió en aquel teatro de Sevilla una función cuyo principal objeto era solemnizar la presencia del célebre literato M. A. Dumas... »

41. *Voy.* I, 208-215. L'accident se produisit entre Tolède et Aranjuez. « Allons, dit Giraud, en posant sa carabine à terre, voilà une scène dont je ferai le premier sujet de mon tableau ». 215.

est en raison directe de la manière de comprendre les plaisirs. Les peuples civilisés se distinguent en ce qu'ils mangent bien. En un mot, la civilisation se connaît à la cuisine. » Enfin, Dumas montra aux Sévillans un costume andalou qu'il s'était fait faire et qui l'enthousiasmait. On ne peut souhaiter plus de cordialité réciproque dans une entrevue. Dumas n'a donc pas, dans son *Voyage*[42], trop dénaturé la réalité.

Disons, pour finir, que si l'auteur des *Trois Mousquetaires* a célébré la grâce des trois danseuses de Séville[43], il ne nous a pas confié, dans son *Voyage*, la poésie qu'il consacra aux trois jeunes Sévillanes. Nous l'avons retrouvée dans *El Imparcial* du 20 novembre 1846, qui la reproduisit d'après *El Independiente de Sevilla*, du 14. La voici :

A ANA, A PETRA, A CARMEN

J'ai vu de longs cheveux aux boucles parfumées
S'éparpillant dans leur essor,
Et versant sur le sein de légères almées
Leurs larges flots d'ébène ou d'or.

J'ai vu de petits pieds sortant de robes blanches
Broder des pas capricieux;
Et j'ai, quand se courbaient les plis ardents des hanches,
Brûlé mon âme avec mes yeux.

Mais tout ce que j'ai vu, dents blanches, lèvres roses,
Basquines aux mille couleurs,
Pied blanc qui chaque fois que sur terre il se pose
Se relève étoilé de fleurs,

Je ne l'ai vu qu'en rêve et quand la Providence,
D'un espoir dorant mon sommeil,
La nuit me faisait voir, tournoyant dans leur danse,
Des séraphins en plein soleil.

42. II, 212-213. On regrette que Dumas manifeste quelque ironie contre ses visiteurs : « ... J'ai reçu une députation du seul journal de littérature qui s'imprime à Séville, la *Giralda*... Bref, messieurs les rédacteurs de la *Giralda* sont de charmants jeunes gens. Ils m'ont apporté des vers à ma louange, imprimés en lettres d'or, auxquels je répondrai en monnaie moins riche peut-être... ». Dumas avait déjà dit qu'à Grenade les rédacteurs du *Capricho* lui avaient apporté de « charmants vers *imprimés en or* sur du papier de couleur ». I, 259.

43. II, 234-246.

Et voilà qu'aujourd'hui, douces enchanteresses,
Vos dents blanches, vos pieds mignons,
Vos danses, vos cheveux aux ondoyantes tresses
Réalisent mes visions.

Aussi l'on peut jeter sous vos pieds blancs, mesdames,
Fleurs et diamants étoilés,
Nous y jetons nos yeux et nos cœurs et nos âmes. .,
Et broyez les, si vous voulez.

Séville, 12, XI[44].

De cette rapide enquête, nous pouvons conclure que Dumas et ses amis ont bien pu connaître les aventures contées dans le *Voyage*. Il existe, on vient de le voir, une certaine concordance entre le récit de Dumas et les renseignements que nous fournissent les journaux espagnols. Que Dumas ait pourtant déformé les faits, qu'il les ait agrandis, cela ne saurait nous surprendre. Qu'il ait parfois exagéré l'admiration que lui témoignèrent les Espagnols, voilà qui est assez naturel de la part d'un grand homme[45]! N'en donnons qu'une preuve. Dans le *Voyage*, notre écrivain raconte que la colonie française de Madrid lui offrit, un soir, un grand banquet, « un dîner de *cent* personnes[46] ». *El Heraldo*, du 20 octobre, rend compte de cette soirée. Il célèbre la bonne chère. Mais il cite le nombre de convives : *Vingt-six*. Dumas disait cent. Quatre fois plus. Serait-ce le coefficient de l'imagination du grand romancier?

*
* *

Venons-en maintenant à la partie descriptive du *Voyage en Espagne*. En premier lieu, occupons-nous des paysages. Ils abondent dans le livre. On sent que la terre d'Espagne, par ce qu'elle a d'excessif, par son éclat, sa fécondité ou sa désolation, a

44. Suivait la traduction espagnole.

45. Des journaux de Madrid nous rapportent de bien jolies histoires au sujet de cette admiration des Espagnols pour Dumas. Un armurier promit à Dumas de faire diligence pour réparer ses armes et lui dit son admiration. Il appela tous ses ouvriers pour venir voir l'auteur de *Monte-Cristo*. Dumas lui serra la main et lui dit « Merci, mon brave ». (*Imparcial*, 21 octobre). *El Heraldo* (24 octobre) raconte qu'une dame, grande admiratrice de Dumas, s'était postée devant la maison de Monnier pour voir Dumas, quand il sortirait, et pour lui parler. Elle se trompe et prend un Anglais pour le romancier français. Quand elle exprime son enthousiasme à celui qu'elle croit être Dumas, elle est sèchement repoussée.

46. *Voy.* I, 175.

conquis Alexandre Dumas. Il a su traduire la variété du pays austère et voluptueux, gris dans les provinces basques ou radieux de lumière en Andalousie. La précision s'allie au pittoresque.

Voici un paysage de Guipuzcoa :

... De temps en temps, ces montagnes, d'un admirable ton de rouille, nous paraissaient comme les manteaux des pauvres que nous rencontrions, raccommodés avec de grandes pièces jaunes, rouges ou vertes. Cela tenait à ce que le propriétaire de la montagne avait découvert sur les flancs rocheux quelque portion de terre labourable, qu'il avait cultivée dans les pentes trop rapides à la bêche, dans les inclinaisons praticables à la charrue. Ces positions, cultivées soit en blé, soit en piment, soit en trèfle, tranchaient par la couleur avec le reste, et jetaient aux épaules du mont ce manteau bariolé qui nous tirait l'œil en passant. Au reste une belle route, des ruisseaux partout, de charmants villages, blancs et rouges épanouis au soleil, avec un monde d'enfants, riant, criant, grouillant sur le seuil des portes, tandis que dans la pénombre intérieure se dessinait le profil pur et gracieux de quelque femme filant au fuseau, voilà les tableaux qui nous apparaissaient, tableaux que la rapidité de notre véhicule réduisait pour nous à l'état de vision[47].

Voici l'Escurial :

J'ai peu vu de paysage ayant un caractère aussi sauvage et aussi grandiose que celui que nous avions sous les yeux ; à mille pieds au-dessous de nous, faisant suite à des rochers abrupts, à des précipices, tachant le versant d'épaisses ombres, s'étendait à droite une plaine sans fin, marbrée comme la peau d'un léopard gigantesque, de larges taches fauves et de grandes bandes noires. A gauche, la vue était brusquement arrêtée par la chaîne de montagnes même que nous gravissions, et dont tous les sommets étaient couverts de neige ; enfin, au fond, Madrid piquetait de points blanchâtres la brume du soir, qui s'avançait sur nous comme une inondation d'obscurité[48].

Tolède :

Ce fut alors que nous vîmes au grand jour cette rampe escarpée que nous n'avions vue que de nuit, et qui tombe du Miradero aux bords du Tage, franchit le pont d'Alcantara et, à travers la plaine rousse, se dessine comme un ruban de poussière, suivant, à un quart de lieue de lui, les mêmes sinuosités à peu près que suit le Tage.

47. *Voy.* I, 45-46. Azorín (*Lecturas españolas*, 1871) a signalé que Dumas avait été touché par le charme de ce paysage.

48. *Voy.* I, 155-156.



Tout était pittoresque dans cette sortie. Les ruines d'un vieux moulin faisaient fabrique au bord du fleuve, qui brisait ses eaux avec un mugissement terrible aux rochers de son lit. Des lavandières, en costume pittoresque, lavaient leur linge sous l'arche du pont, et deux choses rares en Espagne s'étaient réunies pour nous saluer sur notre passage, des arbres et du vent[49].

Les paysages méridionaux vont plus encore captiver Dumas. Dès qu'il approche de Manzanares, il note l'allégresse qui remplace la désolation de la Manche. « On eût dit que là-bas, derrière la montagne, on sentait venir la belle et joyeuse Andalousie, ses castagnettes à la main, sa couronne de fleurs au front[50]. Les plaines lui semblent « couvertes d'un tissu soyeux » : il est dans le pays du safran[51].

Nous avons déjà reproduit une partie de la description générale de Grenade[52]. Citons encore celle de la promenade qui mène au Généralife :

Figurez-vous, en sortant de la porte de Grenade, c'est-à-dire après avoir marché pendant dix minutes sous un ciel de tôle rougie et sous un soleil de feu, figurez-vous, madame, se dressant devant vous comme par enchantement, une allée large, ombreuse, ascendante. De chaque côté de cette allée des arbres qui se rejoignent au-dessus de la tête des promeneurs, enlaçant leurs branches comme des amis qui se donnent la main. Plus de soleil, mais seulement des langues de lumière qui, tamisées par les feuilles, éclairent doucement la route sans lui rien ôter de sa fraîcheur, et impriment aux choses et aux individus cette teinte chaude et vivace que, jusques aujourd'hui, je n'ai encore trouvée qu'en Espagne. Au milieu de tout cela, des fleurs avec des parfums à faire damner un sage, des oiseaux avec des chants à faire croire un athée.

Cette allée peut avoir cinq ou six cents pas de long. Au bout de cette allée, le soleil éclate de nouveau dans toute sa force et toute sa volonté, montrant une petite maison blanche au pied de laquelle coule un ruisseau[53]...

Vous ai-je dit qu'il faisait beau? Est-il d'ailleurs nécessaire de dire qu'il fait beau à Grenade? Oui, car ce me sera une occasion d'ajouter

49. *Id.* 192-193. Il faudrait encore citer un paysage entre Tolède et Aranjuez, au clair de lune, I, 202-203; un autre d'Aranjuez, 229; un autre de la Manche (souvenir de *Don Quijote*), 244-245.
50. *Voy.* I, 246.
51. *Voy.* I, 246.
52. Voir *supra*, p. 297.
53. *Voy.* I, 265.

qu'il ne fait pas beau à Grenade de la même façon qu'ailleurs. Là, le ciel n'est pas comme les autres ciels ; il y a une vapeur dans l'air qui tamise les couleurs et qui adoucit le ton des horizons, à tel point que l'œil semble se reposer sur des océans de velours[54]...

Suit une abondante description du Généralife, surtout de ses jardins — puis de l'Alhambra. Dumas déclare son impuissance à rendre toutes les beautés qu'il admire[55].

Qu'on veuille bien relire quelques descriptions[56]. On se rendra compte que Dumas est un bon peintre des paysages espagnols dont il a compris la sévère beauté ou le charme capiteux. Il a surtout été sensible à leur éclat. Il écrit son admiration pour « les fantastiques effets de lumière qui sont le charme inconnu, impalpable, invincible de l'Espagne[57] ». Tandis que le style de ses romans de cape et d'épée est froid et décoloré, les pages qui décrivent la terre espagnole sont vibrantes de lumière. Les couleurs ardentes de l'Espagne leur communiquent un éclat exceptionnel.

Les monuments, eux aussi, ont retenu l'attention de Dumas, qui nous en a laissé des descriptions assez détaillées et précises, parfois même fort belles. Les principaux, les plus fameux, apparaissent dans son *Voyage*, aussi bien la cathédrale de Burgos, celle de Tolède, celle de Séville, que les palais arabes de Grenade et de Cordoue. Ajoutons que leur histoire, comme celles des villes où ils se dressent, nous est contée minutieusement par notre voyageur.

Ces descriptions sont-elles de Dumas? Dumas nous donne-t-il sa vision personnelle des paysages et des monuments espagnols? A priori, on peut penser qu'un écrivain aussi fécond que l'auteur des *Mousquetaires* ne doit pas se faire faute, le cas échéant, de prendre son bien où il le trouve, et que, faisant un voyage extrêmement rapide, il n'a le temps ni d'observer minutieusement les paysages, ni d'étudier de très près les monuments dont il parle. Dumas ne nous a-t-il pas confessé

54. *Id.*, 271.
55. *Id*, 281. Dumas compose une autre description de Grenade, II, 3.
56. Cordoue vue de la Sierra, II, 153; 161-162; le coucher de soleil, 175-176, 184; l'arrivée à Séville, II, 200-201; Cadix, II, 278-280.
57. *Voy.* I, 271.



d'ailleurs qu'il dormait en voyage? : « ... J'ai cette bonne ou mauvaise habitude, la chose peut s'envisager sous l'un ou l'autre point de vue, de dormir avec acharnement du moment que j'ai mis le pied dans une voiture[58]. » N'a-t-il pas aussi déclaré : « Ceux de ces quatre voyageurs qui ne l'ont pas visitée [Séville] ont écrit sur Séville sans l'avoir vue, comme j'ai fait, moi, pour l'Égypte, et ce ne sont, je ne veux pas dire du mal de ceux qui voient, je n'attaque que la manière dont ils voient, ce ne sont probablement pas ceux qui ont dit le plus de bêtises[59]. »

L'enquête à laquelle nous nous sommes livrés permet de conclure que Dumas a souvent utilisé des écrivains qui avaient visité l'Espagne avant lui. Et tout d'abord les auteurs de *Guides*. En arrivant dans le petit village de La Caroline qui avait été édifié par ordre de Charles III et peuplé de vertueux colons allemands, Dumas note dans son *Voyage*: « Nous arrivâmes avec une grande faim à la Carolina, petite ville colonisée par Charles III, où nous devions trouver, nous assurait notre *Guide en Espagne*, le langage, les mœurs et la rigide propreté de l'Allemagne à laquelle Charles III avait emprunté ses premiers colons[60]. »

Quel était ce *Guide?* Il avait paru à Paris, en 1841, chez Maison, un *Guide en Espagne et en Portugal* par M. Quétin, revu par M. Richard. Cet ouvrage contenait dans ses premières pages des « Dialogues » et des « Notions à l'usage du voyageur, tirées de la *Grammaire* de Chantreau ». On sait que cet ouvrage fut utilisé par V. Hugo dans son deuxième *Voyage en Espagne*[61]. On pourrait penser qu'il servit également à Dumas, à cause même de la date de sa publication, cinq ans seulement avant la promenade de notre romancier. Il nous semble pourtant que Dumas ne l'utilisa pas, car les renseignements de Quétin sont en général assez brefs, souvent plus brefs que ceux de Dumas. Par exemple, au chapitre de Burgos, Dumas nous parle des tableaux de la cathédrale, et d'un coffre du Cid pieusement

58. *Voy.* II, 195.
59. *Id.*, II, 223.
60. *Id.*, I, 255.
61. Voir *Légende des Siècles,* éd. Berret, I, 247, n. 2.



conservé dans le cloître. Quétin est muet sur ce point. De plus, la fameuse phrase sur la colonie de la Caroline — qui nous sert de point de repère — n'existe pas dans ce *Guide*.

Dumas a-t-il donc utilisé un autre ouvrage du même genre, un *Guide* plus ancien? Sans remonter trop en arrière, un, tout au moins, avait eu un retentissement assez considérable: c'était l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne*, par Alexandre de Laborde, qui avait paru en 1808 et qui avait été publié de nouveau en 1827-1830[62]. Dumas l'a consulté. Il l'avoue à moitié puisque, quand il parle de Tolède, il nous dit: « Tout le monde a fait des descriptions de Tolède, depuis notre bon et excellent M. Delaborde, jusqu'à notre ami Achard[63]. » De Laborde, par exemple, en décrivant Burgos, n'oublie pas l'Arc de Sainte-Marie, une des portes monumentales de la ville, et énumère les statues qui figurent sur cette énorme construction. Le passage est reproduit à peu près textuellement par Dumas[64].

De même, Dumas nous éblouit par son érudition sur Séville dont il retrace l'histoire avec une belle assurance. Cette science vient encore de Laborde qui, très minutieusement, avait conté les vicissitudes de la grande ville andalouse.

Séville, en espagnol Sevilla, en latin Hispalis, est une grande et belle cité, une des premières de l'Espagne, dont Strabon, Pomponius Mela, Pline, Ptolémée ont fait mention, comme déjà ancienne de leur temps. On lui a cherché une origine dans l'antiquité la plus reculée. On a attribué sa fondation à Hercule, à Bacchus, aux Hébreux, aux Chaldéens et aux Phéniciens.

... Dès le moment de l'invasion des Maures, en 711, et à leur première approche, elle ouvrit lâchement ses portes à ces ennemis de l'Espagne et du nom chrétien. Tombée au pouvoir de ces peuples,... [elle] favorisa en 1027 la révolte du Maure qui en était le gouverneur pour le roi de Cordoue, et le proclama roi de Séville. Revenue sous l'empire des souverains de Cordoue, elle leva de nouveau l'étendard de la rébellion en 1144 et se choisit un roi dont les descendants réunirent Cordoue à leurs États...

62. La troisième édition « revue, corrigée et considérablement augmentée » chez F. Didot. Sur A. de Laborde et sa fille, sa collaboratrice, l'héroïne du *Dernier des Abencérages*, voir Paul Hazard.

63. *Voy.* I, 187.

64. De Lab., III, 212; Dum., I, 56.



Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, s'étant emparé de Cordoue et de Jaen en 1236, elle rejeta toute autorité, se forma en république et se gouverna par ses propres lois...; il [Ferdinand III] força cette ville qui se rendit le 23 novembre 1248... et, depuis cette époque, Séville n'a jamais cessé de faire partie des États des rois de Castille.

... Nous trouvons que lorsqu'elle [Séville] fut prise en 1247[65] par saint Ferdinand, il en sortit plus de trois cent mille individus qui se retirèrent à Grenade et en Afrique. On prétend qu'en 1526, on y comptait près de trois cent mille habitants; que même, dans le dix-septième siècle, les seules manufactures de soieries occupaient cent trente mille personnes. Ainsi l'expulsion des Maures commença la dépopulation de cette ville, et la chute de ses manufactures l'acheva, puisque à la fin du dix-septième siècle, on trouva que le nombre des habitants était encore diminué d'un tiers dans l'espace de vingt ans. Enfin, par la perte de son commerce transporté à Cadix, on n'y compte plus guère aujourd'hui que quatre-vingt-seize mille personnes.

(De Laborde, III, 241-245.)

Séville, en espagnol Sévilla, comme vous le savez, mais en latin Hispani *(sic)*, comme vous ne le savez pas, a été visitée voilà tantôt dix-huit cents ou deux mille ans, par quatre voyageurs qu'on appelait à cette époque et qu'on appelle encore Strabon, Pomponius Mela, Pline et Ptolémée.

... Tant il y a, madame, que du temps de Strabon, de Pomponius Mela et de Ptolémée, Séville était déjà une vieille ville, sur l'origine de laquelle on discutait sans savoir bien positivement à qui l'attribuer, d'Hercule, de Bacchus, des Hébreux, des Chaldéens et des Phéniciens.

Jusqu'en 711, Séville obéit aux rois Goths[66]... Les Maures prirent Séville en 711, le sultan de Cordoue y mit un gouverneur. En 1114, Séville qui voulait, comme les grenouilles de la fable, avoir un roi à elle, fit de ce gouverneur un roi. De son côté, le sultan de Cordoue voulut ravoir Séville, et reprit Séville, ce que voyant, Séville, elle, se révolta de nouveau, et, ne voulant plus que Cordoue la prît, elle prit Cordoue.

Cela dura jusqu'à ce que Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, ayant pris Cordoue et Jaen en 1236, Séville profita de la circonstance pour se faire république...

... douze ans après que Séville se fut faite république, Ferdinand II *(sic)*, qui passait par là, la prit en passant.

65. De Laborde dit plus haut 1248.

66. A partir de cet endroit, Dumas raconte l'histoire de Rodrigue et de La Cava. Nous reviendrons plus loin sur cette question.



Cet événement arriva le 23 novembre 1248. Depuis cette époque, Séville n'a pas cessé un instant de faire partie des États du roi de Castille.

Il est vrai que sous la domination des rois de Castille, Séville n'a pas prospéré; lorsque Ferdinand, comme nous l'avons dit, la prit en 1248, il en sortit trois cent mille individus, Maures ou Juifs, qui se retirèrent à Grenade et en Afrique. En 1526, on y comptait encore cent vingt-huit mille habitants. Enfin, au dix-septième siècle, les seules manufactures de soierie occupaient cent trente mille individus des deux sexes.

La fuite des Maures commença la dépopulation de la ville; la chute des manufactures l'acheva; aujourd'hui Séville n'a plus que quatre-vingt-seize mille habitants, et onze mille huit cents maisons.

(Dumas, II. 223-224.)

Les renseignements que donne Dumas sur Cordoue semblent venir eux aussi de Laborde :

Il [Abderame] en fit paver les rues et les places.

(III, 218)

La plupart de ceux qui restaient [les édifices] furent renversés en 1589 par un tremblement de terre.

(*Id.*, III, 221.)

Le zèle des chrétiens à cette époque les portait à provoquer la couronne du martyr en insultant la religion des Maures : cela donna lieu à l'assemblée d'un concile qui fut composé des évêques répandus dans les États du roi Abderame: il fut tenu à Cordoue en 850. On y décida de ne point regarder comme martyrs ceux qui, sans nécessité, s'exposaient à la mort en attaquant la croyance mahométane...

(*Id.*, III, 223.)

On parle d'une ville nommée Zehra, que Abderame II fit bâtir, au pied des montagnes, à deux milles de Cordoue, pour Zéhra, une de ses esclaves favorites. Le récit qu'on en fait est digne des contes arabes. Des ruisseaux d'eau limpide y serpentaient dans les rues, pour y répandre la fraîcheur; des fontaines jaillissantes décoraient les places publiques; les maisons d'une architecture légère et gracieuse étaient uniformes, surmontées de terrasses, embellies par des jardins et des bosquets d'orangers; douze mille colonnes de granit et de divers marbres d'Égypte et d'Espagne décoraient le palais; les deux cent vingt murs de sa principale salle étaient couverts d'ornements en or; plusieurs animaux du même métal y versaient de l'eau dans un bassin d'albâtre. Le pavillon où Zéhra passait les soirées avec Abdérame était revêtu d'or, d'acier incrusté de pierres précieuses, et éclairé par

cent lampes de cristal remplies d'huiles odoriférantes. On porte à 7 500.000 dinars d'or, ou 75.000.000 de francs, les frais de la construction de ce palais et de cette ville. De tout cela, il ne reste aucun vestige; on ignore, même dans le pays, le lieu où le palais et la ville furent élevés; enfin, on n'en conserve le souvenir que par le récit d'un très petit nombre d'écrivains, et il est à croire qu'elle n'a existé que dans les écrits des romanciers.

(De Laborde, III, 219-220.)

Ce fut Abdérame II, répondit Pérez[67], qui, dans le neuvième siècle, eut le premier l'idée de faire paver la ville.

(Dumas, II, 127.)

— Où allons-nous maintenant?

— A la seule mosquée que le tremblement de terre de 1589 ait laissée à la ville...

(*Id.*, II, 128.)

Cordoue, du reste, après avoir rejeté le turban, ne se contenta pas de l'auréole chrétienne, et, prise d'un fanatisme religieux, il lui fallut la couronne du martyre; ce fut surtout dans le neuvième siècle que ce zèle pour la foi se révéla, au point que les chrétiens, pour devenir martyrs, insultaient à la religion des Maures, et qu'en 850 on fut forcé d'assembler un concile, composé d'évêques, qui tous étaient habitants des États du roi Abdérame, et qui décidèrent qu'on ne regarderait pas comme martyrs ceux qui, sans nécessité, se faisaient donner la mort en attaquant la religion mahométane.

(*Id.* II, 131.)

— Maintenant, voulez-vous voir Zehra? nous dit Pérez, quand nous eûmes visité le cirque.

— Qu'est-ce que Zehra? nous écriâmes-nous.

— Zehra, reprit Pérez, est, ou plutôt était une ville bâtie par Abdérame II, à deux milles de Cordoue, au pied des montagnes.

... Une favorite que l'on nommait Zehra...

Or, si beau, si riche, si parfumé que fût le sérail, Abdérame ne le trouvait pas digne de Zehra; il rêva donc une habitation plus commode pour elle, et voici ce qu'il imagina.

... A deux milles d'ici, comme je vous le disais tout à l'heure, Abdérame choisit un emplacement merveilleusement privilégié, et la ville rêvée s'éleva comme par enchantement; il y eut un palais principal qui se contenta de douze mille colonnes de granit et de marbre d'Egypte; il est bien entendu que les murs de la salle principale étaient couverts d'ornements en or, et que des animaux de ce métal y versaient, comme les simples lions de l'Institut, de l'eau dans un

67. Pérez est un Français, habitant Cordoue, qui accompagna Dumas dans la visite des monuments.



bassin d'albâtre ; il y avait dans ce palais un pavillon où Abdérame et Zehra passaient les soirées ensemble ; ce pavillon éclairé de cent lampes de cristal, pleines d'huiles odoriférantes, mêlait à ces ornements d'or des ornements d'acier et de pierres précieuses. Enfin la ville qui entourait ce palais faisait serpenter dans les rues des ruisseaux d'eau transparente comme du cristal, qui répandaient une fraîcheur éternelle ; des fontaines, des terrasses, des fleurs, des orangers, des chants, des danses représentaient une somme de soixante-quinze millions, qu'Abdérame avait dépensée là pour Zehra, c'est-à-dire les deux tiers de ce que Louis XIV dépensa pour La Vallière.

— Et que reste-t-il de cette ville ?, demandai-je à Pérez.

— Il en reste le souvenir, me répondit-il ; rebâtissez-la, si vous voulez, dans votre imagination de poète, et ce sera la première fois qu'elle aura été bâtie.

(Dumas, II, 132-133.)

Pérez parle vraiment comme de Laborde ! On voit que Dumas suit fidèlement le *Voyage* de A. de Laborde, et que dans le dernier exemple cité, il sait, avec assez d'habileté, incorporer les renseignements du grave de Laborde dans ses histoires de voyage. Mais l'*Itinéraire descriptif* n'est pas le seul ouvrage qu'ait consulté notre romancier. La phrase sur la Carolina, à laquelle il faut toujours revenir, n'y apparaît pas en effet textuellement. De Laborde écrit au sujet de cette « colonie » et de quelques autres semblables : « On les vit prospérer sous l'œil attentif et vigilant de Olavide par les soins duquel elles s'étaient formées. Elles furent peuplées de Français et d'Allemands » (III, 212). Le texte, on le voit, diffère sensiblement de celui de Dumas.

Où Dumas a-t-il pris sa phrase ? Ne cherchons pas plus loin. On en retrouve les éléments essentiels dans le *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier. « La Caroline, écrit Gautier, [est] une espèce de village-modèle, de phalanstère agricole, élevé autrefois par le comte de Florida-Blanca, et peuplé par lui d'Allemands et de Suisses amenés à grands frais... ; la population de la Carolina conserve encore des traces de son origine germanique[68]. »

68. *Voyage en Esp.*, 194-195. « C'est à partir de 1840 que furent publiés dans la *Presse* ou dans le *Moniteur universel* le voyage *Tras los Montes* et les poésies recueillies plus tard sous le titre *España*. Le *Voyage* est demeuré le modèle d'un genre dont le succès n'est pas près d'être épuisé. » Martinenche, *L'Espagne et le romantisme français*, 187.



Remarquons tout d'abord que notre voyageur a rendu hommage au merveilleux talent descriptif de son devancier. Ayant déclaré son incapacité à transcrire les beautés de l'Alhambra, il conseille à sa correspondante de contempler gravures et dessins représentant cette fameuse construction des Arabes. « Ah! il y a encore Gautier que vous pouvez lire; Gautier, qui écrit à la fois avec une plume et un pinceau; Gautier, qui, grâce à cette technicité de mots et à cette vérité de couleur que lui seul possède entre nous tous, pourra vous donner une idée complète de ce que, moi, je ne tente pas même d'exprimer[69]. »

Après un tel éloge, Dumas pouvait plus librement utiliser son maître en l'art de peindre. Voici comment il refait la description de Jaen :

Jaen est une immense montagne, fauve comme la peau d'un lion. Le soleil, en la dévorant, lui a donné cette teinte bistrée, sur laquelle d'anciennes murailles mauresques détachent leurs capricieux zigzags...

Ils [mes compagnons] ont vu... la gigantesque cathédrale qui semble vouloir lutter de masse et de hauteur avec la montagne à laquelle elle est adossée. Cette cathédrale possède dans son trésor — les chanoines du moins l'ont assuré à nos compagnons, madame, — le mouchoir authentique sur lequel sainte Véronique recueillit, avec la sueur de sa passion, l'empreinte du visage de Notre-Seigneur[70].

Que disait Gautier?

Une énorme montagne couleur d'ocre, fauve comme une peau de lion, pulvérulente de lumière, mordorée par le soleil, se dresse brusquement au milieu d'une ville; des terres massives et de longs zigzags de fortifications antiques zèbrent ses flancs déchaînés de leurs lignes bizarres et pittoresques. La cathédrale, immense entassement d'architecture, qui, de loin, semble plus grande que la ville elle-même, se hausse orgueilleusement, montagne factice auprès de la montagne naturelle. Cette cathédrale... et qui se vante de posséder le mouchoir authentique où sainte Véronique recueillit l'empreinte de la figure de Notre-Seigneur, a été bâtie par les ducs de Medina-Cœli[71].

69. *Voyage*, I, 282.
70. *Id.*, I, 256.
71. *Voyage en Espagne*, 191-192.



La porte du Jugement par laquelle on pénètre dans l'Alhambra a été décrite par Dumas de la façon suivante :

Cette porte, ouverte en ogive cintrée en forme de cœur, a été bâtie par Yusef Abul Hagiag, qui régnait vers l'an 1348 de Jésus-Christ. Deux symboles signalent cette porte à l'attention des croyants et à la curiosité des étrangers. Sur l'arcade extérieure est gravée une main aux doigts étendus, mais non écartés; sur l'arcade intérieure est gravée une clef. La main est là comme elle est partout chez les Arabes pour conjurer le mauvais œil. La clef est là pour rappeler le verset du Coran qui commence par ces mots : « Il a ouvert. . ». Ces deux sens étaient ou trop simples ou trop profonds pour le peuple, qui a donné aux deux symboles une autre explication : « Quand la main prendra la clef, a-t-il dit, Grenade sera conquise »... Sous cette porte est un autel consacré à la Vierge[72]...

Gautier avait écrit :

La porte du Jugement a été bâtie par le roi Yusef Abul Hagiag, vers l'an 1348 de Jésus-Christ... [Elle] est percée d'un grand arc évidé en forme de cœur, à qui les hiéroglyphes de la clef et de la main gravés en creux sur deux pierres séparées donnent un air rébarbatif et cabalistique. La clef est un symbole en grande vénération chez les Arabes, à cause d'un verset du Coran qui commence par ces mots : « Il a ouvert... » ; la main est destinée à conjurer le mauvais œil, la *jettatura*... Il y avait une ancienne prédiction qui disait que Grenade ne serait prise que lorsque la main aurait saisi la clef. . Un autel, surmonté d'une image de la Vierge, est appliqué à la muraille...[73].

La porte franchie, on aperçoit le palais de Charles-Quint. Dumas et Gautier maudissent l'empereur d'avoir édifié cette construction, d'ailleurs pleine de majesté et d'harmonie, dans un lieu si mal choisi[74].

Les deux écrivains ne manquent pas non plus de rappeler le mot de Royer-Collard « La vie privée doit être murée », en constatant que les palais arabes comptent de rares ouvertures donnant sur l'extérieur[75].

La première cour que l'on traverse porte « indifféremment

72. *Voyage* 279-280.
73. *Voy. en Espagne*, 220-221.
74. Dumas, I, 280. Gautier, 222.
75. Dumas, I, 281. Gautier, 226. Gautier cite le mot. Dumas le rappelle indirectement, et ne le place pas au même endroit que Gautier.



trois noms : la cour des Myrtes, la cour du Réservoir, ou la cour du Bain », écrit Dumas ; et il ajoute :

Une fois dans cette cour, madame, vous venez de rajeunir de cinq siècles, et vous avez très positivement quitté l'Occident pour l'Orient[76].

Gautier, lui, écrit :

L'on arrive à une grande tour désignée indifféremment sous le nom de *Patio de los Arrayanes* (cour des Myrtes), de l'*Alberca* (du Réservoir), ou du *Mezouar*, mot arabe qui signifie bain des femmes... Il vous semble que le coup de baguette d'un enchanteur vous a transporté en plein Orient, à quatre ou cinq siècles en arrière[77].

Dumas semble n'avoir rien emprunté à Gautier pour sa description de Cordoue, d'ailleurs très rapide. On n'en peut dire autant pour celles de Séville et de Cadix. La plaisanterie de Gautier sur la petitesse des pieds des Andalouses aussi bien que ses études des monuments sont reproduites par Alexandre Dumas :

Ah ! les pieds des Andalouses ! Je ne vous en ai pas encore parlé, c'est qu'en vérité cela n'existe pas. En échange, les Andalouses parlent fort des pieds français et anglais. Il n'y a pas de plaisanterie qui n'ait été faite sur les souliers de nos femmes. On en confectionne des bateaux dans lesquels des familles andalouses tout entières descendent le Guadalquivir de Séville à Cadix. On les revend aux selliers pour en faire des étriers de picador, etc., etc.

(Dumas, II, 214-215.)

Sans aucune exagération poétique, on trouverait aisément à Séville des pieds de femme à tenir dans la main d'un enfant. Les Andalouses sont très fières de cette qualité... Aussi ne tarissent-elles pas en plaisanteries sur les pieds et les chaussures de femmes du Nord : avec les souliers de bal d'une Allemande, on a fait une barque à six rameurs pour se promener sur le Guadalquivir ; les étriers de bois des *picadores* pourraient servir de pantoufles aux ladies, et mille autres « andaluzadas » de ce genre.

(Gautier, 321-322.)

La Giralda :

... Cette sultane de granit, cette sœur de l'algèbre, cette fille de Geber qu'on appelle la Giralda (*note de Dumas :* « Geber est l'inventeur de l'algèbre »)...

76. *Voyage*, I, 281.
77. *Voyage en Espagne*, 222.



... [les Maures] la bâtirent en l'an mil, c'est-à-dire cette année même où les chrétiens à genoux attendaient la fin du monde.

... elle avait cinquante pieds sur chaque face, et quelque chose comme deux cent cinquante pieds de haut. Autrefois, la tour se terminait en plate-forme : cette plate-forme avait un toit de carreaux vernis de différentes couleurs, surmonté par une barre de fer supportant quatre boules de bronze doré.

La Giralda garda sa couronne byzantine jusqu'à l'an 1500, c'est à-dire pendant cinq cents ans... Francesco (!) Ruiz abattit le toit de la tour mauresque et la fit monter de cent pieds, c'est-à-dire de trois étages dont le premier renferme ou plutôt contient les cloches que l'on voit à chaque battement présenter leur gueule, et tirer leur langue de fer aux points cardinaux auxquels elles font face.

Le second est une terrasse entourée d'une balustrade à jour et porte écrit quatre fois sur sa quadruple corniche *Turris fortissima nomen Domini.*

La troisième est une coupole sur laquelle tourne une gigantesque figure de la Foi: faire de la Foi une girouette, car Giralda ne veut pas dire autre chose que girouette, est une idée assez singulière; mais les habitants de Séville ont été si enchantés de leur Giralda, quand ils l'ont vue regarder par-dessus les montagnes et causer avec les anges, qu'ils n'ont point chicané son parrain sur les analogies.

Ils ont eu raison; c'est merveilleux de voir tourner dans un rayon de soleil cette figure d'or aux ailes déployées...

Ajoutez à tout cela..., que la Giralda se présente avec un ton rosé...

(Dumas, II, 199-200.)

La Giralda, qui sert de campanile à la cathédrale et domine tous les clochers de la ville, est une ancienne tour mauresque élevée par un architecte arabe nommé Geber ou Guever, inventeur de l'algèbre, à laquelle il a donné son nom. L'effet en est charmant et d'une grande originalité; la couleur rose de la brique, la blancheur de la pierre dont elle est bâtie, lui donnent un air de gaieté et de jeunesse en contraste avec la date de sa construction qui remonte à l'an 1000... La Giralda, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a pas moins de trois cent cinquante pieds de haut et cinquante de large sur chaque face... la tour se terminait autrefois par un toit de carreaux vernis de différentes couleurs que surmontait une barre de fer ornée de quatre pommes de métal doré d'une prodigieuse grosseur. Ce couronnement fut détruit en 1568 par l'architecte Francisco Ruiz qui fit monter de cent pieds encore, dans la pure lumière du ciel, la fille du More Guever, pour que sa statue de bronze pût regarder par-dessus les sierras et causer de plain-pied avec les anges qui passent... L'œuvre de Francisco Ruiz se compose de trois étages, dont le premier est percé de



fenêtres, dans l'embrasure desquelles sont suspendues les cloches; le second entouré d'une balustrade découpée à jour, porte sur chacune des faces de sa corniche ces mots : *Turris fortissima nomen Domini;* la troisième est une espèce de coupole ou de lanterne sur laquelle tourne une gigantesque figure de la Foi, de bronze doré... qui sert de girouette et fortifie le nom de Giralda porté par la tour... On la voit [la statue de la Foi] d'excessivement loin et quand elle scintille à travers l'azur, aux rayons du soleil...[78].

(Gautier, 222-333.)

La description de Séville, que Dumas voit se perdre dans le lointain quand il se rend à Cadix en bateau, n'est pas sans faire songer à celle de Gautier.

Dumas écrit en effet :

La ville s'abaissait au fur et à mesure que nous nous éloignions, tandis qu'au contraire la cathédrale semblait grandir de cet éloignement même. Clochers, maisons, arbres, tout rentrait en terre, comme si des trappes de théâtre se fussent ouvertes et les eussent engloutis. La Giralda seule, avec sa teinte rosée et sa statue de la Foi qui étincelait comme une abeille d'or, restait visible... ; tout à coup, un coude du fleuve [fit disparaître la ville].

(Dumas, II, 263.)

Et Gautier :

Séville s'affaissait derrière nous; mais... à mesure que les toits de la ville semblaient rentrer en terre... la cathédrale grandissait... Quant à la Giralda, l'éloignement donnait à ses briques roses des teintes d'améthyste... La statue de la Foi scintillait à la cime comme une abeille d'or... Un coude du fleuve déroba bientôt la ville à notre vue.

(Gautier, 339.)

Les éléments du paysage entre Séville et Cadix, tel que le décrit Dumas, sont également empruntés à Gautier.

... le Guadalquivir est loin d'offrir sur ses rives cet aspect enchanté que lui ont donné les poètes arabes qui l'avaient vu, et les poètes français qui ne l'avaient pas vu.

(Dumas, II, 264.)

Après ce début, Dumas note que les bords du fleuve sont « plats et peu accidentés ». Il ajoute plus loin :

A mesure que le fleuve s'élargissait, ses rives allaient s'aplatissant. Un homme endormi à Paris et qui se fût éveillé où nous étions eût

78. Voir aussi pour la Cathédrale, Dumas, II, 226-227; Gautier, 328-329.

juré qu'il se trouvait en pleine Hollande, et n'eût point manqué de baptiser le Guadalquivir du nom moins poétique de l'Escaut

Le ciel seul rappelle au souvenir de la latitude, ce ciel d'un bleu dur et cru sous lequel les eaux de toute rivière paraissent jaunes.

[On apercevait] de temps en temps sur la rive soit un héron, soit une cigogne plantée sur une seule patte, immobile comme un oiseau empaillé qu'on eût fiché au bout d'une baguette.

(Dumas, I, 269.)

Dans Gautier, on peut retrouver :

Les rives du Guadalquivir... n'ont pas cet aspect enchanteur que lui prêtent les descriptions des poètes et des voyageurs. Ses berges [sont] peu élevées...; les eaux jaunes et troublées...; le bleu si dur du ciel y est aussi pour quelque chose ..

L'aspect général du paysage rappelait assez la physionomie de l'Escaut entre Anvers et Ostende...

Pour tous personnages, des hérons et des cigognes, une patte pliée sous le ventre, l'autre plongée à demi dans l'eau... dans une immobilité si complète qu'on les eût pris pour des oiseaux de bois fichés sur une baguette.

(Gautier, 339-340.)

Après San Lucar, Dumas, à la suite de Gautier, mêle au paysage qu'il observe un plaisant récit de mal de mer. Le parallélisme des deux textes est tel, que l'on se demande si Dumas n'a pas créé de toutes pièces le malaise de ses compagnons pour écrire quelques pages spirituelles.

A partir de San Lucar. . le Guadalquivir prend les proportions d'un grand fleuve... La lame s'allongeait; le fleuve au lieu de clapoter doucement se tordait en volutes régulières, l'eau changeait de couleur...

(Dumas, II, 270.)

Gautier avait dit :

A partir de San Lucar, le Guadalquivir devient extrêmement large, et prend des proportions de bras de mer... La lame s'allonge en volutes régulières, les eaux changent de couleur.

(Gautier, 341.)

Dumas qualifie le mal de mer de « mal étrange » ; Gautier avait parlé de « l'étrange maladie ».

Cadix inspire à Dumas une symphonie en trois couleurs :

Maintenant trois teintes seulement saisissent la vue : le bleu du ciel, le blanc des maisons et le vert des jalousies. Mais quel



bleu! quel blanc et quel vert! Il n'y a pas de cobalt, il n'y a pas d'outremer, il n'y a pas de saphir, comparable au bleu; il n'y a pas de neige, il n'y a pas de lait, il n'y a pas de sucre pareil au blanc; il n'y a pas d'émeraude, il n'y a pas de vert véronèse, il n'y a pas de vert de gris qu'on puisse comparer à ce vert.

(Dumas, II, 79.)

Mais déjà Gautier avait composé une symphonie gaditane, en deux couleurs seulement, bleu et blanc. Dumas y a joint les variations en vert, dont la pauvreté est grande, car sauf l'émeraude, les autres termes de comparaison sont des mots composés de vert.

Écoutons Gautier :

Deux teintes uniques(!) me saisissent le regard : du bleu et du blanc; mais du bleu aussi vif que la turquoise, le saphir, le cobalt, et tout ce que vous pourrez imaginer d'excessif en fait d'azur; mais du blanc aussi pur que l'argent, le lait, la neige, le marbre et le sucre des îles le mieux cristallisé.

(Gautier, 343.)

Dumas répète à la suite de Gautier qu'il a été frappé par la hauteur des maisons de Cadix (D., II, 279) (G., 343) et que les rues de la ville « semblent aller au ciel ». (Gautier avait écrit « aboutir au ciel », *id.*)

Telle est la dette de Dumas. On pourrait encore la grossir de quelques emprunts de détail[79]. Telle que nous venons de l'établir, elle est considérable : à de Laborde, Dumas a emprunté la partie historique de son *Voyage*; à Gautier une bonne partie de son pittoresque.

*
* *

Il resterait à dire, pour finir, deux mots des souvenirs littéraires qu'évoque Dumas dans son livre : Souvenirs du Romancero et de Don Juan. Les héros du *Romancero* qui apparaissent dans le *Voyage* sont le Cid[80], Rodrigo, le comte Julien et La

79. Pour Burgos, le coffre du Cid (Dum., I 55; Gaul., 41); quelques détails sur la cathédrale; pour la campagne de Madrid qui rappelle celle de Rome (Dumas, I. 155; Gaut. 70); pour la déception que cause Grenade (Dum., I, 258; Gaut., 205); pour la manufacture des tabacs de Séville, et surtout les cigarières, Dumas, II, 228-229; Gautier, 335-336; pour les tableaux de Valdés Leal à l'Hospital de la Caridad de Séville, Dumas, II, 229; Gautier, 336-337; etc., etc.

80. Pour le Cid, I, 52-55; Rodrigo et La Cava, II, 223 et surtout II, 285-294; Pierre le Cruel, II, 225; Boabdil, I, 280; Tarfe, I, 281-282.

Cava, Pierre le Cruel, Boabdil et le Maure Tarfe. Seuls, le Cid et le roi Rodrigo retiennent l'attention de Dumas.

L'histoire de la connaissance du *Romancero* en France, à l'époque romantique, est désormais faite, surtout depuis les livres de MM. Henri Girard, et Martinenche[81]. Retenons que Damas-Hinard avait traduit en 1844 un choix de romances espagnols. C'est dans cet ouvrage que Dumas a pris la traduction de *Cabalga Diego Lainez* qu'il place dans son chapitre sur Burgos. C'est de là encore qu'il a tiré celle des romances relatifs à Rodrigo, Julián et La Cava[82].

Pour ce qui est de Don Juan, il faut se rappeler que Dumas avait « traduit » *Le Héros de Séville*, « à la barre de la Porte-Saint-Martin » (1836) et « qu'il y avait fait bonne figure sous les traits de Bocage[83] ». Pour composer ce drame, qui fut moins bien reçu que ne le dit son auteur, Dumas s'était renseigné sur les exploits de Maraña. M. Martinenche a montré que la pièce venait des *Ames du Purgatoire*, de Mérimée. En 1836 même, la remarque avait été faite par E. de Mirecourt : « M. Prosper Mérimée s'est vu prendre sa nouvelle des *Ames du Purgatoire*..., on a fourré ces pauvres âmes dans l'enfer de *Don Juan*[84]. »

Le *Voyage en Espagne* de Dumas peut fortifier la réputation de plagiaire de son auteur. En l'occurrence, on peut fournir une explication du sans-gêne avec lequel l'auteur de *Monte-Cristo* avait agi. Dumas avait en effet signé des contrats avec la *Presse* et le *Constitutionnel* aux termes desquels il fournirait à ces journaux le récit de son voyage en Espagne et en Algérie.

81. *Émile Deschamps*, 1921 ; *l'Espagne et le Romantisme français*, 1922.

82. Alexandre Dumas n'a même pas pris la peine de voir la traduction d'Abel Hugo (1822) à laquelle avait puisé Émile Deschamps pour son *Poème de Rodrigue* (cf. H. Girard, *ouv. cit.*, 266). Comme Damas-Hinard dans sa *Notice* sur les Romances de Rodrigo (I, p. 1), Dumas rappelle (II, 285) que la légende de Rodrigo fait songer à la guerre de Troie, et à l'entrée des Gaulois en Italie. Il remarque, comme D. H., que si l'on connait l'auteur de l'*Iliade* et celui de la *Légende romaine*, Tite-Live, on ignore le poète des romances (*id.*). Il suffit de comparer les textes des romances et celui de Dumas pour s'apercevoir que l'imitation est bel et bien « un esclavage ». Remarquons que D. H avait cité deux romances intitulés : *Rodrigue après sa défaite* (Cuando las pintadas aves — et : Las huestes del rey Rodrigo). C'est le second que transcrit Dumas.

83. *Voyage* II, 230.

84. Voir Quérard, *Supercheries litt.*, I, col. 1067-1068. Reproduit des extraits d'un article de Cherbuliez dans la *Revue critique* de 1856.

Ne pouvant tenir sa promesse, il fut poursuivi en justice. Condamné, il dut, avec une grande précipitation, rédiger ses *Impressions*.

Quérard, qui manque d'indulgence pour Dumas, signale que *De Paris à Cadix* a été « écrit pour satisfaire à une condamnation judiciaire. M. Dumas a dû écrire pour un jour dit, sous peine de dommages et intérêts, de prison[85] ». Il fait remarquer que ce nouvel ouvrage se ressentant de la rédaction hâtive ne parvint pas à intéresser les lecteurs de la *Presse*, et que le journal arrêta la publication des *Lettres*, commencée le 12 mars 1847, le 27 du même mois. L'explication est satisfaisante. On a pu remarquer, en effet, que les imitations de Dumas sont beaucoup plus nombreuses et serviles dans le second volume du *Voyage* que dans le premier; elles deviennent incessantes à mesure que l'on approche de la fin[86].

* * *

Quand les Espagnols connurent, partiellement ou dans sa totalité, le *Voyage* de Dumas, ils lancèrent contre son auteur mille imprécations. Dès 1847, D. Wenceslas Ayguals de Izco publiait, avec la collaboration de quelques écrivains, la traduction des lettres de Dumas parues dans la *Presse*. Cette traduction était accompagnée d'une critique violente des lettres, et de véritables insultes à l'adresse de Dumas. L'auteur des *Mousquetaires* était traité de « vilano estranjero », d' « asqueroso reptil que se arrastra siempre no sólo en rededor de los personages de regio estirpe, sino que lame los pies de encumbrados palaciegos ». Le livre s'achevait par la conclusion suivante : « Méprisons donc les divagations de Dumas, de cet extravagant, discrédité même dans son propre pays, où ses amis n'ont d'autre ressource, pour atténuer ses excentricités, que de s'écrier : Le pauvre Dumas est devenu fou[87]. »

85. Quérard, *ouv. cit.*, I, col. 1128.

86. Que l'on veuille bien se rappeler les chapitres sur Séville, le voyage de Séville à Cadix, Cadix et aussi la longue légende de Rodrigo (10 pages).

87. *España y África. — Cartas selectas escritas en francés por A. D., traducidas al español por varios literatos, seguidas de un breve análisis*, por D. Wenceslas Ayguals de Izco. Madrid, Sociedad literaria, 1847. 2 vol. in-16. Ce livre est cité par Foulché-Delbosc dans sa *Bibliogr. Voy. en Espagne*.

El Heraldo, du 16 avril 1847, protesta aussi contre les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas. « Certes, disait le journaliste, il n'est pas nouveau que l'on écrive des extravagances sur l'Espagne, mais jamais je n'en avais lu d'aussi énormes (*de a folio*) que celles du marquis de La Pailleterie[88]. » L'auteur de l'article souligne aussi « l'énorme dose de fatuité » de l'écrivain : « Dans ce roman, écrit-il encore, le principal personnage, c'est lui, et les aventures qui lui arrivent sont dignes des *Contes des Mille et Une Nuits*. »

La *Revista de España* de la même année imprime un article de Carbonell où Dumas était accusé de mauvaise foi. A titre de représailles, Carbonell traduisait un article du *Blackwood's Magazine* où l'on remarquait avec quelque insistance que Dumas ne pouvait pas, tout seul, écrire tous ses romans[89].

A Barcelone, Victor Balaguer publiait une traduction des lettres de Dumas, accompagnée d'une « réfutation[90] ».

Enfin, le journal madrilène, *la Unión*, donna en feuilleton la traduction des articles de Dumas, parus dans la *Presse*. Au bas des pages, on trouvait des notes de protestation : certaines fort violentes, d'autres à peine spirituelles[91].

Qu'est-ce donc qui, dans le *Voyage*, était de nature à susciter la colère des Espagnols? Ch. Yriarte l'a exactement défini en remarquant que Dumas avait une tendance fâcheuse à la généralisation hâtive; qu'il n'avait pas su, au cours de sa promenade, oublier sa nationalité; qu'enfin, il avait adopté « un ton cavalier qui blesse profondément en Espagne[92] ». D'un mot,

88. On sait que le général Dumas, père de notre romancier, était le fils naturel du marquis de La Pailleterie. Quérard (*Superch. Litt.*, I, col. 1043, note 1) écrit : « On sait que M. A. Dumas aime à prendre soit par plaisanterie, soit sérieusement le titre de marquis de La Pailleterie qui lui appartient tout aussi bien qu'il nous appartient à tous de prendre le titre de fils d'Adam. »

89. 1847. T. IX. A la page 90, on trouve des réflexions amères sur l'ingratitude des voyageurs en général. L'attaque contre Dumas commence à la page 93. Cet article est cité par M. Le Gentil (*ouv. cit.*, p. 473, note 4).

90. *De Paris a Granada*, trad. de V. Balaguer, acompañada de una refutación del traductor. Barcelona, Mayol, 1847. Ce livre est cité par Foulché-Delbosc dans sa *Bibliogr. Voy. en Espagne*.

91. C'est à partir du 23 avril 1847 que commença la publication de *España y Africa*. La *Unión*, qui ne connaissait que les lettres de Dumas parues dans la *Presse*, reproche au voyageur français de n'avoir rien écrit sur l'Escurial et sur Tolède (n° 4, juin 1847).

92. *Ouv. cit.*, 223-225.



disons que les plaisanteries de Dumas sur la vie ou les institutions de l'Espagne, certaines cependant bien anodines, irritèrent la susceptibilité de nos voisins.

On se rappelle combien dans le livre de Dumas les histoires d'auberge, de repas tiennent de place, et que notre romancier n'a pas prodigué ses éloges à la cuisine espagnole. Mais avait-il tort dans ses critiques qui avaient surtout le défaut d'être spirituelles ? Le témoignage de voyageurs contemporains, principalement de l'Anglais Ford, qui notait minutieusement ses menus, permet d'assurer qu'on ne mangeait pas magnifiquement dans les posadas et les ventas[93]. Dans le cas de Dumas, on doit aussi faire valoir une nouvelle excuse. A la fin de sa vie, l'auteur de *Monte-Cristo* composa un *Grand dictionnaire de cuisine*[94]. « Je veux, écrivait-il en tête de son traité, clore mon œuvre littéraire de cinq cents volumes par un livre de cuisine[95] ». Cette magnifique déclaration était du même homme qui avait écrit dans le *Voyage* cette phrase amusante : « Beaucoup de lecteurs après avoir lu mes livres en ont contesté la valeur : mais pas un gourmand après avoir goûté mes sauces n'a contesté la valeur de mes sauces[96]. » Dans le *Voyage*, il y avait donc la protestation d'un gourmet contre une cuisine trop primitive. Plaisanterie encore contre la poétique coutume de « pelar la pava ». Dumas, emporté par l'enthousiasme le plus ardent, imagine jusqu'à quelles extrémités peuvent conduire de tels colloques à la reja, par une nuit sans lune[97]. Plaisanterie contre les routes, les ponts, les fleuves espagnols. Dumas se moque des « ponts *in-partibus* » qui enjambent des rivières sans eau. Il veut solliciter un emploi de cantonnier en Espagne, quand il prendra sa retraite littéraire. Plaisanterie contre les chapeliers de Madrid qui ne savent pas arranger les ressorts des chapeaux hauts de forme et dont seuls les horlogers entendent le maniement[98]. Mille autres encore.

93. Voir la traduction espagnole de son *Gatherings from Spain*, par Enrique de Mesa, 2 vol. Madrid, colecc Abeja, Jiménez-Fraud, editor, 1922.
94. Paris, Lemerre, 1873.
95. P. 5.
96. *Voyage*, I, 70.
97. *Id.*, II, 119 sq.
98. Cette plaisanterie, entre autres, excite la colère de Izco,

Enfin Dumas oublia de célébrer les progrès de l'Espagne, et contribua à fixer l'image traditionnelle d'un pays de toreros et de danseuses.

En toute conscience, on ne peut déclarer que les observations de Dumas soient totalement fausses[99]. Et pouvait-on se fâcher de ses remarques cocasses? Ne valait-il pas mieux en rire? Pourquoi n'a-t-on pas compris que nos écrivains romantiques devaient fatalement, entraînés par leur exaltation, se laisser aller à des inexactitudes et à des exagérations, en raison directe de leur éblouissement? Dumas devait, plus que tout autre, se laisser entraîner par son prodigieux enthousiasme. Heureux de traverser un pays dont il ressentit avec force la beauté passionnante, tout lui sembla beau en Espagne. Ses critiques, le mot semble même excessif, révèlent une indulgence infinie et se perdent dans un large éclat de rire de bon géant.

De nos jours, le délicat écrivain, qu'est Azorín, a remis les choses au point. Il a jugé — comme l'aurait fait le « Bon Juge » dont il nous a plusieurs fois entretenu — il a jugé le *Voyage* avec sérénité, c'est-à-dire avec clairvoyance : « Lisons sans nous indigner le voyage de Dumas. Ce sont des pages légères, frivoles, ingénieuses, quelques-unes même exactes. Mais on n'y trouve nulle trace de mauvaise intention. A. Dumas écrit comme pourrait le faire un jeune homme irréfléchi, tapageur et étourdi[100]. »

JEAN SARRAILH.

99. Le Gentil, *ouv. cit.*, 479 sq.
100. *Lecturas españolas*, 194.

Nous possédons une édition originale du *Voyage* de Dumas, qui avait appartenu à un cabinet de lecture de Pau. Plusieurs Espagnols, séjournant en Béarn, empruntèrent l'ouvrage et inscrivirent dans les marges leurs réflexions.

A la p. 204 du tome II, Dumas ayant déclaré que « la broche est un instrument parfaitement inconnu en Espagne », un lecteur écrit : « il y à (*sic*) des broches partout à Madrid, pareilles en tout au francese (*sic*). » Un autre ajoute : « Voilà comment on écrit l'histoire ! et on ajoutera encore foi à tout ce que dit ce blagueur indigne de l'accueil qu'on lui a fait en Espagne. Qu'il y revienne ! »

A la p. 285, un Français commente ainsi ces réflexions : « Plaignons de tout cœur ce brave Espagnol qui en veut autant à Dumas d'avoir un peu tourné en ridicule la manière de faire la cuisine en Espagne. Où serait le drôle du roman si tout était vrai? Fier Castillan, console-toi ! »

Cette « polémique » entre anonymes permet de se rendre exactement compte de l'effet produit par le *Voyage*. Elle renforce ce que nous venons de dire en utilisant des témoignages imprimés. — Elle fera sourire finement Azorín.

VARIÉTÉS

Angel de Saavedra, duc de Rivas (rectification et compléments).

Dans l'« essai de bibliographie critique » que j'ai publié dans le *Bulletin hispanique* (t. XXIX, n° 1, janvier-mars 1927), je tiens à rectifier une erreur inexplicable qui s'est glissée à la p. 75 : sous le n° 267, on peut lire que M. Narciso José de Liñán y Heredia « fait naître Enrique à Naples »; c'est inexact : neveu de Enrique de Saavedra, 4e duc de Rivas, M. de Liñán y Heredia a bien écrit que son oncle était né à *Malte*. Cet oncle l'aimait beaucoup, et, en signe d'affection, il lui donna entre autres choses le manuscrit autographe d'un des plus beaux romances de Rivas, *Un Castellano Leal*. Mon erreur aura du moins servi à nous faire connaître le séjour d'un document aussi précieux : No hay mal que por bien no venga...[1].

De même, il est intéressant de savoir que M. le comte de Doña-Marina possède le ms de *A un arroyo*, et surtout celui de *Florinda*, que j'espère bien pouvoir examiner un jour prochain. J'ai hâte de savoir si c'est une copie manuscrite de la *Florinda* que nous connaissons, ou si l'on peut, à l'aide de ce manuscrit, reconstituer la *Florinda* primitive en 8 chants.

— A la liste des éditions isolées de *Don Alvaro*, il faut ajouter, entre le n° 102 et le n° 103, celle dont mon collègue M. Dubois m'a fait le don aimable : l'exemplaire est incomplet; la p. 96 laisse aux prises D. Alvaro et D. Alfonso; les deux derniers vers sont : « No les ayudó fortuna, pues los condujo a la cárcel... » Cette édition sort de l'« imprenta de José M. Ducazcal,... 1879 », à Madrid.

— Après d'autres critiques, j'ai parlé de l'influence de la Comedia du Siècle d'Or sur la poésie de Rivas; en relisant ces jours-ci *La Vida es Sueño* de Calderón, j'ai retrouvé des façons de s'exprimer qui m'ont fait penser à Rivas :

1. Je persiste à penser que l'article de M. de Liñán y Heredia n'a pas grande valeur, et cette appréciation n'a rien de désobligeant : l'auteur avait alors 14 ans, et on ne pouvait attendre de lui à cet âge une œuvre d'un grand prix. Depuis, M. de Liñán y Heredia a fait ses preuves : il est docteur et chef des archives d'un ministère fort important.



Dans le 1[er] monologue de Segismundo (I, ii), nous lisons :

En llegando a esta prisión,
Un volcán, un Etna hecho,
Quisiera arrancar del pecho
Pedazos del corazón...

(Cf. la p. 427 de mon étude sur *Angel de Saavedra, duc de Rivas, sa vie, son œuvre poétique.*)

Mais voici qui est plus significatif encore :

O aquesta pistola, áspid
De metal, escupirá
El veneno penetrante
De dos balas, cuyo fuego

Será escándalo del aire... (*Vida...*, I, iii)

Comparer avec Rivas, vers la fin du 5[e] romance de *El cuento de un veterano :*

Vive Dios, que esta pistola,
Aspid fiero de metal,
Con su ponzoña o su fuego,
Ceniza, nada os hará ;...

— Encore un rapprochement : j'ai signalé chez Rivas (*op. cit.*, p. 422) une tendance à l'alliance de l'abstrait et du concret; nous trouvons déjà cette tendance dans Góngora, et, sans sortir du recueil de Quintana, au t. III, p. 150 : « El que dos veces armado. Más de valor que de acero... » Mais ce chapitre des rapprochements sera-t-il jamais clos ?

27 mai 1928.

G. BOUSSAGOL.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Agrégation et Certificat d'espagnol.
Programmes pour 1929.

Première question. Le théâtre religieux en Espagne :

1. *Auto de los reyes magos.*
2. *Danza de la muerte.*
3. Juan del Enzina, *Egloga representada en la mesma noche de Navidad* (commence : ¡Dios mantenga!).
4. *Tirso de Molina, *El condenado por desconfiado.*
5. *Calderón, *La vida es sueño*, auto sacramental.
6. *J. Zorrilla, *Don Juan Tenorio.*

Deuxième question. Cervantes et son temps :

1. **La Galatea*, livre III, les noces de Daranio, depuis : « Gran parte era ya pasada de la noche », jusqu'au chant d'Orompo; livre V, le récit de Timbrio, depuis : « Sentados, pues, todos », jusqu'à « Con estas últimas palabras ».
2. *La Numancia*, jornada II.
3. **Don Quijote*, 1re partie, chapitres 5, 18, 21, 38 et 45; 2e partie, chapitres 11, 22 à 27 inclus, 43 et 74.
4. *El coloquio de los perros.*
5. *El retablo de las maravillas.*
6. *Los trabajos de Persiles y Segismunda*, dédicace; prologue; livre Ier, chapitre 22; livre III, chapitre 6.

Troisième question. La sculpture espagnole, de la Renaissance à nos jours.

A consulter :

F. Araujo y Gómez, *Historia de la escultura en España desde principios del siglo XVI hasta fines del XVIII y causas de su decadencia*, Madrid, M. Tello, 1885.

Dieulafoy, *La statuaire polychrome en Espagne*, Paris, Hachette,

André Michel, *Histoire de l'art*, tome III, débuts de la Renaissance; la peinture et la sculpture espagnoles; tome IV, Renaissance; sculpture en Espagne, Paris, A. Colin.

Paul Lafond, *La sculpture espagnole*, Paris, Picard.

Ossorio y Bernard, *Galería biográfica de artistas españoles del siglo XIX*, Madrid, Moreno y Rojas, 1883-1884.

Serrano Fatigati, *La escultura en Madrid* (*Boletín de la Sociedad española de excursiones*, 1910-1911).

AUTEURS SUPPLÉMENTAIRES :

1. *Lope de Vega, *La prudente venganza; El desdichado por la honra.*
2. *Forner, *Exequias de la lengua castellana*, tome LXVI des *Clásicos castellanos* de « la Lectura », pages 45 à 85 et 265 à 294.
3. *Gabriel Miró, *El obispo leproso.*
4. *J. Ortega y Gasset, *Meditaciones del Quijote.*

AUTEUR LATIN : Virgile, *Bucoliques*, 1, 3, 4, 5, 6, 7 et 9.

Le programme du certificat d'aptitude secondaire comprend les textes précédés d'un astérisque.

BIBLIOGRAPHIE

Aarão de Lacerda, *O fenómeno religioso e a simbólica*, **Porto, 1924, in-8°, 447 pages.**

L'ouvrage de M. A. de Lacerda est ambitieux. Il ne s'agit de rien moins que d'une histoire de la symbolique associée au sentiment religieux. L'auteur, en effet, n'a pas cru pouvoir séparer les images de l'idée qu'elles expriment. Il en résulte un inconvénient que beaucoup prendront pour un avantage. Le livre embrasse tout un monde. On y retrouve étroitement unies, sans être confondues, l'ethnographie, la sociologie, la psychologie normale et morbide, la métaphysique, la théologie, etc.

Il ne faut pas oublier que M. de Lacerda écrit pour un public portugais. Eça de Queiroz nous rappelait que dans sa jeunesse, aux temps héroïques de l'Ecole de Coïmbre, les étudiants, attirés par l'histoire comparée des religions, se demandaient, avec une curiosité qui frisait l'angoisse, quelle était la signification du rameau de laurier suspendu à la porte des tavernes. C'était l'époque où la *Symbolique* de Creuzer exerçait une véritable fascination sur l'élite intellectuelle. Ces préoccupations encyclopédiques se sont perpétuées, par l'intermédiaire d'Oliveira Martins, jusqu'à la génération présente. Mais il importait de mettre à jour son information. M. de Lacerda aborde ces questions brûlantes en dehors de tout dogmatisme confessionnel ou philosophique. On sent que nulle idée préconçue ne l'oblige à choisir entre Durkheim et M. Le Roy. Il nous semble pencher, néanmoins, vers la solution de Höffding, Crawley et W. James qui voient surtout dans la religion ce que l'un d'eux appelle une « valuational attitude ». L'ouvrage, conçu dans un esprit très large, relève de ce cosmopolitisme universaliste qui est, en Portugal, de tradition. Nous croyons, du reste, qu'il répond à un besoin plus général de l'intelligence. Il n'est jamais inutile de confronter, de sang-froid, des vues contradictoires, encore moins de faire le pont entre des spécialités qui, d'ordinaire, se regardent avec quelque défiance.

L'auteur insiste avec raison sur le caractère déjà schématique, déjà stylisé de l'art rupestre. Le naturalisme du dessin y est associé à des rites magiques. D'autre part, la simplification des représentations conduit l'homme fossile à une sorte de langage imagé, comparable à l'écriture. On ne saurait faire abstraction de l'art protohistorique où

apparaissent, pour la première fois, les symboles de la roue, de la spirale, du svastica dont il est indispensable, quand on étudie l'art moderne, de déterminer la répartition géographique et le mode de transmission. Il va sans dire que la partie capitale du livre de M. de Lacerda porte sur les interprétations de l'ancien et du nouveau Testament. Au contenu de la Bible, il convient d'ajouter ce qu'y ont mis, après coup, le mysticisme juif, le stoïcisme qui penchait vers l'allégorie, le symbolisme métaphysique des Babyloniens et des Perses, la Kabbale qui distinguait la réalité exotérique de la réalité ésotérique, enfin le Moyen-Age chrétien prolongé, aujourd'hui, par le courant d'études protestantes sur l'exégèse en Suisse, en Angleterre et en Allemagne. Un fait se détache de l'exposé de M. de Lacerda comme des travaux antérieurs de M. Mâle, c'est le caractère essentiellement composite de l'art religieux qui s'incorpore, de siècle en siècle, non seulement les symboles aryens hérités du mysticisme hindou, mais les éléments syriens qui lui viennent par l'intermédiaire des enluminures et des tapis, les figures de la mythologie païenne, faunes et sirènes, et toute l'ethnographie fabuleuse associée au monde fantasmagorique des lapidaires et des bestiaires. On assiste, ainsi, à cette magnifique floraison, encouragée par l'ordre de Cluny, qui atteindra son apogée au XIIIe siècle et embrassera, dans un vaste syncrétisme, toutes les formes, toutes les conceptions antérieures, depuis les nombres pythagoriciens jusqu'aux monstres des gargouilles.

En admettant que beaucoup de ces idées soient entrées dans le domaine commun, l'application que M. de Lacerda en fait au Portugal est neuve et suggestive. Là, plus qu'ailleurs, s'accuse la survivance des types préhistoriques et protohistoriques. On peut la suivre, à travers la civilisation des *Castros*, jusqu'aux jougs en usage dans les rues de Porto. La sculpture des chapiteaux romans, influencée par les Bourguignons, procède en même temps, pour la décoration végétale et animale, de l'école de Saint-Sernin. Moissac avait fourni des évêques et des archevêques à Coïmbre et à Braga. Les moines de Cluny avaient fondé 111 monastères dans la seule région d'Entre-Douro-e-Minho. Si, d'autre part, la décoration manuéline marque la rupture définitive de l'art portugais avec la symbolique du Moyen-Age, il resterait à justifier la persistance locale de certaines allégories. Nous choisirons un exemple qui touche à notre histoire littéraire. Le pélican est déjà nommé dans la Bible. Sa légende ne prend corps que chez saint Augustin. Elle trouve sa forme complète dans le *Speculum ecclesiae* :

> Fertur etiam quod Pellicanus in tantum pullos suos diligat
> Ut eas unguibus interimat.
> Tertia vero die per dolorem se ipsum lacerat;
> Et sanguis de latere ejus, super pullos distillans, eos a morte excitat.



Mais on peut dire que les Portugais furent, sinon les premiers à en dégager tout le contenu, du moins les plus désireux de la perpétuer. Jean II, tout en instaurant l'absolutisme et en important le machiavélisme, adopte l'image de l'oiseau martyr avec la devise : *pela lei e pela grei*. Il fait du roi le défenseur et le nourricier du troupeau. Les éditeurs de la Renaissance, vraisemblablement en souvenir du Prince parfait, recueillent le symbole. On reconnaît les premières éditions des *Lusiades* au pélican tourné à droite ou à gauche. Il est naturel que Camões lui réserve une place dans son œuvre lyrique, plus naturel encore que l'oiseau fatidique reparaisse chez les Espagnols. Est-ce chez eux, ou par l'intermédiaire des Italiens, que Musset a pu le découvrir? Nous doutons, *a priori*, qu'il ait consulté les auteurs du Moyen-Age. Mais il est possible que la sculpture ait servi, aux uns et aux autres, de source commune.

Nous ne garantissons pas que l'ouvrage de M. de Lacerda, qui embrasse un champ très vaste, donne satisfaction à tous les spécialistes. Les témoignages invoqués sont parfois d'inégale valeur. Nous serions tenté, en ce qui nous concerne, de marquer plus fortement les différences qui séparent M. Mâle de Huysmans ou de Houston Chamberlain. Mais le livre témoigne, dans son ensemble, d'un vigoureux esprit constructif et d'une curiosité singulièrement ouverte. Il contribuera, sans doute, plus qu'une monographie prudemment circonscrite, à faire goûter l'art portugais. G. LE GENTIL.

El antiguo derecho de obligaciones español según sus rasgos fundamentales, por **Ernesto Mayer**. Librería Bosch, Ronda Universidad, 5, Barcelona, 1926; 309 pages in-8°.

M. J. M. Oto Capdequi, en traduisant cette importante monographie (parue en 1920-1921 dans la *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*), et la Faculté de droit de Barcelone, en la publiant, ont rendu un grand service, non seulement aux spécialistes et aux amateurs de l'histoire du droit et des institutions, mais à quiconque s'intéresse à l'Espagne; en particulier à nos étudiants, pour peu qu'ils soient un peu curieux de savoir ce que dans les documents qu'ils peuvent avoir à lire signifient exactement des mots comme *arra*, *señal*, *palmada*, *autor*, *fiel*, *encerramiento*, *entrega*, *asentamiento*, *fianza*, *bestia mortua* (aussi bien une épée, un casque), *peño cabal*, *peyndrar*, *empara*, *corral de fambre*, *coto de bueyes*, *cabo*, *dar el pie*, *dar* (ou *poner*, *ytar*) *fermes*, *reidra*, *cabeçalero*, *marchero peños cabales*, *echar*, *peño*, *sobrelevador*, *levar sobre cabo*, *caplevador*, *captenedor*, *dar recabdo*, etc.

Mais je suppose que la curiosité dépassera l'intérêt lexicographique et que, malgré la forme quelque peu abstruse, qui tient sans doute à

la langue originale, peut-être aussi aux habitudes d'école, malgré les *errata*, qui ne sont pas tous relevés sur la table dressée à la fin, malgré enfin la ponctuation, souvent déroutante, l'on trouvera vraiment attachant cet exposé systématique, richement appuyé sur une documentation qu'on peut vérifier au bas des pages.

Un quart du livre est consacré à la *wadiation*, et ce qui en est dit, surtout pour le cas de mariage, piquera d'autant plus la curiosité, qu'il y est fait état de certains passages du Poème du Cid et du *Fernán González*. L'auteur insiste sur les affinités de cet ancien droit avec les institutions germaniques : on peut discuter sur le plus ou le moins; mais le fait n'est pas niable (il s'agit, bien entendu, du nord de l'Espagne, pays basques exceptés).

G. CIROT.

Afranio Peixoto, *Camões e o Brasil*, **Lisboa, Aillaud, 1927, in-12, 291 pages.**

En apparence, le lien qui rattache l'œuvre de Camões au Brésil est assez lâche. Que certaines de ces conférences aient été prononcées à Rio, que Souza Botelho, un camoniste célèbre, ait passé une partie de son enfance à S.-Paulo, qu'un exemplaire de la première édition des *Lusiades* ait appartenu à D. Pedro II, voilà certes des raisons extérieures d'associer le nom du poète à celui de la grande république américaine. Mais il y a plus. On peut dire que la critique brésilienne, depuis la fameuse campagne de propagande menée par Nabuco aux Etats-Unis, a contribué, dans une large mesure, à changer l'orientation des études camoniennes. A ce point de vue, l'ouvrage de M. Peixoto marque, en ce qui concerne l'établissement, l'interprétation et l'histoire du texte, un nouveau progrès.

Nous avons déjà signalé ici l'importance de son *Diccionário d'os Lusíadas*, entrepris en collaboration avec M. Pedro A. Pinto. Il se rattache aux tendances d'un nouveau groupe de philologues qui compte surtout des adeptes au Brésil. Trop longtemps les Portugais, sous l'influence des Arcades du XVIIIe siècle et des puristes qui les remplacèrent au XIXe, avaient considéré que les problèmes de style ressortissaient, exclusivement, aux gens de lettres. Il entrait dans leurs décisions une part de fantaisie et d'intolérance. Le regretté Cândido de Figueiredo, dont les travaux lexicographiques conservent — nous ne ferons pas difficulté de le reconnaître — une très haute valeur, a souvent abusé, comme interprète de l'usage et théoricien du bon goût, d'un dogmatisme antiscientifique. A ces arrêts toujours tranchants et parfois arbitraires sur *O que se não deve dizer*, un jeune philologue brésilien, M. Mario Barreto, a définitivement substitué la méthode expérimentale. Maintenant, la statistique règne en maîtresse. Elle éclaire d'un jour nouveau les questions controversées, notam-

ment le débat sur la *colocação dos pronomes* qui a suscité, entre les grammairiens des deux pays, tant de vaines polémiques.

L'application des méthodes exactes aux problèmes de la philologie portugaise du xvie siècle est peut-être l'aspect le plus intéressant, à l'heure actuelle, des études camoniennes. M. J. M. Rodrigues a prouvé, dans son livre sur les sources des *Lusiades* et dans une édition de l'épopée qui verra le jour prochainement, que la connaissance minutieuse de la langue des contemporains, poètes, chroniqueurs, historiens, humanistes, était la condition *sine qua non* pour établir, sur des bases solides, un texte définitif. M. Peixoto élargit son enquête. Il y fait rentrer les latinismes, les hispanismes, les italianismes. Il se sert, pour expliquer Camões, de Camões lui-même. La partie la plus neuve de son travail est peut-être celle qui consiste à rapprocher la langue des poésies lyriques de celle de l'épopée. Nombreuses sont les concordances. On trouve jusqu'à des vers qui, dans des pièces composées à des dates différentes, se répètent textuellement. Il est facile, au moyen de ces rapprochements, de déterminer certaines habitudes de style caractéristiques. M. Peixoto ne donne pas son étude comme exhaustive. Pour en tirer toutes les conséquences qu'elle comporte, il faudrait, au préalable, établir un dictionnaire du *Parnaso* comme il existe un dictionnaire des *Lusiades*. Mais on peut prévoir, dès maintenant, qu'elle rendra deux sortes de services. On s'appuiera sur le texte des poésies lyriques pour corriger, dans les cas douteux, celui de l'épopée. On utilisera la méthode comparative pour trancher les questions d'authenticité. Sans doute la langue de Diogo Bernardes coïncide en partie avec celle de Camões. Mais le philologue saisira, entre la manière des deux poètes lyriques, des nuances qui ont échappé, jusqu'ici, au flair du dilettante.

Malgré l'effort des commentateurs qui semblent, depuis trois siècles, avoir concentré leur effort sur les *Lusiades*, bien des points, il faut en convenir, restent à élucider. M. Peixoto nous prouve que tout n'a pas été dit sur la question, tant controversée, du merveilleux. On savait que la fiction de l'île des Amours cache une philosophie de l'héroïsme qu'on a pu rapprocher, ingénieusement, d'Emerson et de Carlyle. Ce qu'on avait moins remarqué, c'est que Camões se pose, dans le chant IX, en théoricien de l'évhémérisme :

Não eram senão prémios que reparte
Por feitos imortais e soberanos
O mundo cos varões que esfôrço e arte
Divinos os fizeram, sendo humanos :
Que Júpiter, Mercúrio, Febo e Marte,
Eneas e Quirino e os dous Tebanos,
Ceres, Palas e Juno com Diana,
Todos foram de fraca carne humana. (IX, 91.)

Est-ce une simple précaution pour dépister la censure ecclésiastique? ou une rétractation ajoutée pour pallier, après coup, l'effet de

certaines descriptions voluptueuses? Ou mieux une solution proposée par le poète lui-même qui voudrait justifier, historiquement et philosophiquement, la fusion des deux merveilleux? Pour se prononcer avec certitude, il faudrait suivre à travers le Moyen-Age et la Renaissance la fortune des idées d'Evhémère. Cet aspect de la mythologie camonienne n'avait pas échappé au premier de nos traducteurs français, Duperron de Castéra. Sans doute il défend le merveilleux païen avec des arguments singuliers. Sa prétention d'assimiler Vénus et la religion chrétienne, Bacchus et le démon, Mars et Jésus-Christ, l'exposait, inévitablement, aux plaisanteries de Voltaire. On s'aperçoit néanmoins, en lisant l'étude pénétrante de M. Peixoto, que tout n'est pas faux dans cette déclaration du traducteur : « Peut-être me reprochera-t-on qu'en voulant dénouer le fil de l'allégorie qui règne dans la *Lusiade*, j'ai donné au Camoëns des idées qu'il n'a jamais eues, c'est là le défaut ordinaire des commentateurs, mais je puis dire hardiment que je n'ai pas même couru risque d'y tomber; le poète nous a dévoilé l'esprit de ses fictions en jetant dans son ouvrage et surtout à la fin du IXe chant plusieurs traits de lumière qui ne laissent aucun doute sur cet article. »

La plus célèbre édition des *Lusiades* est, sans contredit, celle qui parut en 1817, chez Didot. L'ouvrage de M. Peixoto ramène l'attention du grand public sur la très sympathique figure de Souza Botelho, morgado de Mateus. Le nom de ce parfait galant homme se trouve associé, par une série de bizarres coïncidences, et à notre histoire littéraire et à notre histoire politique. Il avait épousé la veuve du comte de Flahaut, déjà connue comme femme de lettres. Les romans de Mme de Souza s'adressent au même public que ceux de Mme de Genlis. On y respire, surtout dans *Eugène de Rothelin*, comme un parfum suranné d'ancien régime. Nous savons toutefois qu'elle était capable d'éprouver les sentiments qu'elle se plaisait à peindre. Jamais femme ne s'associa plus franchement, avec plus de généreuse abnégation, aux nobles pensées du mari. Le diplomate lui avait consacré, depuis leur première rencontre à Hambourg, une affection que la médisance ne parvint point à troubler. Il savait que Talleyrand était le père de son beau-fils, le comte de Flahaut. Il ne se doutait pas que son petit-fils, né du même Flahaut et de la reine Hortense, devait jouer plus tard, sous le nom de Morny, un rôle de premier plan. Il avait lui-même un fils d'un premier mariage qui témoignait à Mme de Souza la plus touchante déférence. Une parfaite délicatesse de sentiments écartait les susceptibilités, prévenait les froissements de cette situation doublement paradoxale. M. de Souza aimait la France. Il avait renoncé, en 1805, au poste qu'on lui offrait à Saint-Pétersbourg. Il considérait sans doute, car aucune défaillance n'est venue ternir son patriotisme, que Paris allait se transformer en un magnifique bureau

de propagande portugaise, car il avait besoin, pour le grand projet qu'il méditait, du concours de tous les artistes. Durant cinq ans, il se voue à cette tâche désintéressée. Il obtient de Firmin Didot, futur auteur d'une tragédie sur *Inès, reine de Portugal*, que l'imprimerie fondra des caractères spéciaux. Il commande les gravures au baron Gérard, au dessinateur Visconti, au fils de Fragonard. Mais ni les typographes, ni les correcteurs ne savent le portugais. Les épreuves lui arrivent criblées de fautes. Force lui est de passer la plus grande partie de ses journées chez l'éditeur. Il y compromet sa santé. Il y engage sa fortune. D'ailleurs aucune pensée de dédommagement pécuniaire ne vient altérer la pureté de ses intentions. Les 210 exemplaires de luxe n'entreront pas dans le commerce. Ils ne pénétreront que dans les bibliothèques officielles et dans les salons des princes. Louis XVIII sera fier, trois jours durant, de montrer le sien à toute la cour. On est en droit de se demander si le morgado de Mateus a recueilli tout le fruit de son labeur. Bien rares sont les bibliophiles qui ont pu manier son édition. Nombreux, par contre, les éditeurs qui l'ont pillée. Les érudits, au surplus, paraissent disposés à lui tenir rigueur de s'être mépris, comme tous les contemporains, sauf un Français, Mablin, sur la valeur respective des deux éditions de 1572. Il n'en reste pas moins que Souza Botelho a sa place marquée — une place d'honneur — non seulement dans l'histoire de l'érudition mais dans celle de la poésie et du roman. Il rendait possible, en faisant appel à l'opinion européenne, une réhabilitation de Camões contre José Agostinho. Il venait d'exhumer cette tradition de José Indio qui allait, par l'intermédiaire de Garrett et de Ferdinand Denis, agir sur le romantisme portugais et brésilien. Enfin, il donnait une leçon d'enthousiasme à cette génération exaltée qui voulait faire de l'art un sacerdoce.

La conclusion vers laquelle nous paraissent tendre les derniers travaux de M. Peixoto est que l'œuvre lyrique de Camões, si riche et si variée qu'on la suppose, ne saurait, quand on veut tenir compte de sa valeur objective, soutenir une comparaison avec les *Lusiades*. Elle est d'inspiration plus limitée. Elle se distingue moins de la production des contemporains. Nous n'y contredirons pas. Mais elle offre l'avantage, pour les érudits, d'avoir été peu étudiée et pour le grand public celui d'être, malgré de nombreuses traductions partielles, presque entièrement inconnue. Il semble que l'imitation de l'épopée ait donné, en Europe, tout ce qu'on pouvait légitimement en attendre, alors que la voie ouverte par Elisabeth Barrett Browning avec ses *Sonnets du portugais* ménage aux Latins que nous sommes une perspective indéfinie. C'est la seule objection de principe que nous ferons au livre excellent de M. Peixoto qui vaut à la fois par les résultats précis qu'il apporte et par les idées neuves qu'il suggère.

G. LE GENTIL.



Studies of the Spanish Mystics by **E. Allison Peers**, vol. I. London, The Sheldon Press, 1927, XVII-471 pages in-8°. 18 sh.

Saint Ignace, Louis de Grenade, Francisco de Osuna, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Luis de León, Juan de los Angeles : tels sont les « mystiques » à chacun desquels l'auteur de *Spanish Mysticism, a Preliminary Survey* [1] consacre un chapitre de ce premier volume. Dans un second volume, il parlera de dix ou douze autres. Il commence par ceux-là, nous explique-t-il, pour concilier avec l'ordre chronologique et l'importance des personnages et des œuvres les possibilités de recherches, qui ne sont pas les mêmes pour tous les textes. Il se défend du reste de vouloir donner là une Histoire du mysticisme. Ce sont des études séparées qu'il nous présente, — avec juste ce qu'il faut de biographie pour les éclairer, mais avec une bibliographie abondante (876 articles) [2].

Des sept auteurs étudiés dans ce volume, trois donnaient lieu à une question préalable : ont-ils droit, ou jusqu'à quel point ont-ils droit à figurer parmi les mystiques?

D'abord saint Ignace. M. A. P., qui lui consacre le premier chapitre, d'ailleurs le plus court, s'est surtout attaché précisément à démontrer que si les *Exercices spirituels* « do not themselves go far in the making of a mystic », nous y trouvons néanmoins « the mystical habit of mind, and affinities with mystical teaching » (p. 13); et cela, non seulement dans quelques échappées où l'on sent que le saint voit, sinon vise plus loin qu'il ne semblerait d'abord, de son point de vue assez modeste, assez primaire même, si l'on veut, mais aussi dans la disposition des exercices, la première semaine correspondant à la voie purgative, les deux suivantes à l'illuminative, et la dernière à l'unitive, bien que « upon a lower plane throughout » (p. 17), et sans qu'il soit, du reste, question de l'oraison de quiétude. Que si ces caractéristiques ne permettent pas de classer l'œuvre franchement dans la série classique des mystiques, il faut cependant considérer ce que nous savons de l'homme lui-même (visions, etc.), grâce aux quelques confidences recueillies par ses compagnons. Ses lettres, il est vrai, nous apprennent fort peu sur sa vie intime; mais là encore, de temps à autre, il y a comme un reflet d'un mysticisme qui ne se livre pas, qui ne se raconte pas. Enfin, sinon l'insistance sur la nécessité des austérités de toute sorte, le goût pour la contemplation de la nature est encore un trait qui rapproche des mystiques le fondateur de la Compagnie de Jésus. Il n'était donc

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1925, p. 367.

2. Les éditions de chaque auteur sont classées en deux sections, suivant qu'elles sont antérieures ou postérieures à 1880 : c'est un peu arbitraire et même déroutant; mais M. A. P. a sans doute eu ses raisons pour ce faire.

pas abusif de l'étudier avec eux, — le premier, ce qui était une manière de le mettre à part, ce qui, au surplus, était indiqué par sa date de naissance, le plus ancien des six autres étant né quelque six ans après lui [3].

Et Louis de Grenade? Laissons de côté son *Introducción del símbolo de la Fe* et son fameux *Guide des pécheurs*, « entirely ascetic » (p. 47); mais son *Libro de la Oracion y de la Meditacion*, qui n'est pas sans analogie, note M. A. P., avec les *Exercices spirituels*, leur ressemble aussi « in being the work of one with the mystical temperament » (p. 42); et la définition qu'on y trouve de la prière, l'image du feu qui dévore le bois, rappellent la pensée comme le style des grands mystiques; enfin, « though he says very little of the higher graces, he evidently thinks about them much » (p. 44). Seulement, ni là ni ailleurs, l'auteur ne suit ni la méthode, ni l'ordre habituels aux mystiques :

> We find him writing suddenly of the Unitive Life, then descending to the level of vocal prayer, then passing on to a state which he describes as « contemplation » the nature of which seems to be similar to Osuna's « Prayer of Recollection » or St-Teresa « Prayer of Quiet » (p. 49).

Néanmoins, le *Memorial de la vida cristiana* antérieur à la *Guia*, sur lequel tombe particulièrement cette critique, se termine par un traité sur l'amour de Dieu, qui « plunges the reader at once... into the genuine atmosphere of mysticism » (p. 50), et les Additions parues peu après laissent la même impression, notamment dans une belle invocation à Dieu qu'on nous cite p. 62 et qui rappelle telle imploration de sainte Thérèse, avec quelque chose cependant de plus oratoire, de plus littéraire : en tout cas, la comparaison de l'âme avec le lierre qui s'attache à l'arbre y est bien dans le goût mystique.

Il est avant tout, et principalement, un ascète (p. 71) et un écrivain ascétique, mais non exclusivement : il n'ignore pas les états supérieurs, bien qu'il ne semble pas en parler par expérience propre (p. 57), et qu'il les décrive, ajouterai-je, comme il décrirait le paradis, ce qu'on peut toujours faire par ouï-dire et sans y être jamais allé. Ensuite il a, comme la plupart des mystiques espagnols, une forte tendance, une méthode plutôt, qui consiste à partir de la Nature pour aller à Dieu, comme dans l'*Introduccion*, à employer la comparaison avec les éléments, les plantes, les animaux, comme dans

3. M. A. P. a vu le lien qui rattache à Raymond Lull (dont il a traduit les œuvres) aussi bien saint Ignace que Francisco de Osuna (p. 4 et 122). Il s'est arrêté à la question soulevée en 1897 par Dom Besse, reprise et élargie par le P. Watrigant touchant les emprunts des *Exercices spirituels* à l'*Exercitatorium* de García de Cisneros (cf. *Revue des Etudes anciennes*, 1898, p. 336). Voir encore sur la question A. Codina, *Los ejercicios de san Ignacio y el Ejercitatorio de Cisneros*, dans *Razón y Fe*, 1917. Le P. Watrigant y est revenu dans *Quelques promoteurs de la méditation méthodique au quinzième siècle* (Paris, Lethielleux, 1919).

le passage rappelé tout à l'heure, et dans d'autres que cite encore M. A. P., p. 69. Si donc il insiste avant tout sur les pratiques ascétiques, si même il manifeste et recommande la méfiance, et en tout cas pas le désir, des faveurs exceptionnelles dont certains élus ont été l'objet, on peut admettre que lui aussi voit, sinon vise plus haut qu'il n'enseigne. Mais, de toutes façons, il y avait avantage à le mettre avec saint Ignace en tête de la phalange, ne fût-ce que pour bien marquer en quoi tous deux diffèrent des mystiques proprement dits, dont ils sont comme qui dirait les éclaireurs et la pointe.

Reste Luis de León. Plus que tous les mystiques reconnus pour tels, peut-être, il a le sentiment de la nature. M. A. P. rappelle que ce point a été mis en lumière par M. A. Bell dans son livre sur *Luis de León;* et il insiste à son tour, soit en montrant une affinité entre le grand poète espagnol et des poètes anglais comme Vaughan et Habington, soit en notant que la conversation entre les trois interlocuteurs de *Nombres de Cristo* s'engage, dans la charmante maison de campagne de *La Flecha*, au sujet des beautés de la Nature, et se continue au second livre dans un bocage décrit avec une exquise simplicité (p. 310). On a bien mis cela en lumière et pris la peine de traduire maint passage qui forme comme une ode d'admiration et dont on retrouve l'équivalent dans ses poèmes.

Mais le poète qui a dit « Vive en los campos Cristo » est-il un mystique pour cela? En est-il un parce qu'il considère la naissance du Christ comme la raison d'être de toute la création, comme le bourgeon (*pimpollo*) est la raison d'être de l'arbre tout entier (p. 316)? ou parce que « Nature to him was a definite and an integral part of his search after union with God » (p. 324)? Ce ne serait sans doute pas suffisant, surtout quand on considère, d'une part, le traducteur et l'imitateur d'Horace et, d'autre part, les tendances en somme peu ascétiques marquées dans toute l'œuvre.

Cependant il faut aussi tenir compte des aspirations, qu'on sent profondes et actives, et qui tiennent à une conception mystique de cette Nature à travers laquelle il faut voir et aimer Dieu, créateur et sauveur des hommes. C'est cette vision et c'est cet amour qui font l'originalité de Luis de León. Quelle expression plus touchante et plus naïve de désir et de regret mystiques que ces vers de l'ode sur l'Ascension :

> Y dexas, Pastor santo
> tu grey en este valle hondo, escuro...

Enfin, à défaut d'expériences propres, l'auteur des *Nombres de Cristo* connaît, spécifie, décrit et distingue au moins deux états mystiques (p. 331), dont l'un est appelé par lui « Naissance du Christ » et correspondrait assez à l'Oraison de quiétude de sainte Thé-



rèse; et peut-être encore deux autres, qui seraient équivalents respectivement aux Fiançailles et au Mariage spirituels. Seulement, ces états ne sont ni situés, ni étagés, si je puis dire; et j'ajouterai que l'on est souvent tenté d'en attribuer la description à un simple effort d'imagination ou de raisonnement appuyé sur la lecture de l'Ecriture sainte. Ainsi ce que dit Luis de León dans un passage des *Nombres de Cristo* (Esposo, II, p. 234) cité par M. A. P. (p. 337), au sujet de l'union du Christ et de l'âme, à savoir que

...si por palabras o por demostraciones exteriores se puede declarar el deleyte del alma, todas las que significan un deleyte grandísimo todas ellas se dizen y hazen allí...

n'est évidemment qu'un développement *a priori* et tout imaginaire. L'impression est assez constante, avec lui : c'est le *scholar* qui parle, disserte, synthétise avec une facilité de développement extraordinaire et une très belle, très noble inspiration, non le *sujet* qui s'analyse. M. A. P. nous met d'autre part (p. 338-344) en garde et contre la fausse application que l'on pourrait faire des « Fiançailles » et du « Mariage » du Christ avec son Eglise, aux rapports du Christ avec l'âme élue, et contre la confusion qui pourrait naître en notre esprit entre la paix céleste sur terre par l'union mystique avec Dieu, dont parle si souvent Luis de León, avec la paix céleste d'outre-tombe :

¿Cuándo sera que pueda
libre de esta prisión volar el cielo... ?

et même avec la simple paix terrestre à laquelle peut aspirer le chrétien en règle avec Dieu, avec lui-même et avec les autres. Tout cela dit, M. A. P. s'arrête, sans conclure, et laissant apparemment à son lecteur le soin de juger s'il a bien fait de donner dans ce livre à l'auteur de *Nombres de Cristo* un chapitre presque aussi long que celui de saint Jean de la Croix. Pour ma part, je suis convaincu qu'il a bien fait et qu'on doit lui en savoir gré : Luis de León n'est pas à proprement parler un mystique; mais il a des élans, et il a des notions, et il a des accointances enfin (publication des œuvres de sainte Thérèse), qui font que non seulement tout comme saint Ignace et Louis de Grenade, et pour des raisons en partie analogues, en partie différentes, il mérite de figurer dans une étude sur le mysticisme espagnol, mais qu'il serait dommage de ne pas l'y faire figurer, ne fût-ce que pour le contraste qui en résulte entre le vrai mystique et ce que l'on pourrait appeler un mystique de cœur et d'esprit, non de fait. S'il fallait avoir connu les joies ineffables de l'extase, Luis de León, comme Louis de Grenade, comme saint Ignace aussi sans doute, serait de trop ici. Cependant, n'est-ce pas le



cas d'appliquer la parole du Christ : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père »?

Chez le franciscain Francisco de Osuna, si intéressant, si instructif, M. A. P. a su indiquer ce qui manque par rapport à sainte Thérèse et à saint Jean de la Croix : chez lui, en effet, l'idée de progression, et même la différenciation des divers états, sont faiblement ou vaguement marquées, bien que ces états en eux-mêmes soient remarquablement décrits et au besoin distingués :

« Recollection » is to him *one* state, *one* exercise, with variations of greater or less importance. Within that state the condition of the soul changes little, and may be described in general terms. Certain rules for profitable recollection may be laid down — and... he lays them down : they are applicable, with but few modifications, to beginners and proficients alike.

Aussi M. A. P. suppose-t-il et démontre-t-il que l'auteur a employé le mot *recogimiento* tantôt dans le sens large de « vie mystique, théologie mystique » [4], tantôt dans le sens étroit où le prend sainte Thérèse [5] ou dans celui d'Oraison de quiétude (p. 99 sq.) : c'est le contexte qui permet de décider, et ce n'est pas toujours facile (cf. p. 109). En somme, Osuna n'est pas systématique (quoique tout de même il connaisse les trois états ou étapes qui correspondent aux trois voies purgative, illuminative et unitive); mais sa richesse d'information est impressionnante : M. A. P. a su nous en donner une idée. Et l'on se rend compte aisément de ce que, dans cet *Abecedario*, a pu, au moins au début, apprendre, reconnaître et peut-être se suggérer à elle-même sainte Thérèse si peu livresque qu'on la suppose (p. 222). Une autre question est de savoir la part originale d'Osuna dans l'exposé de la psychologie mystique. M. A. P. admet (p. 108) qu'il y a mis beaucoup de son expérience [6] à côté de ses lectures, depuis saint Augustin jusqu'à Gerson, très souvent cité [7]. Cela paraît évident, mais on jugera que cette expérience doit avoir été ou relativement courte ou très discrète (p. 115-117), si on en compare les manifestations à celles de sainte Thérèse ou de saint Jean de la Croix, touchant les régions supérieures où se meut l'Amour divin. Elle n'est pas, en tout cas, comme celle de ces grands saints, exclusivement personnelle, et il y est souvent question de faits rapportés de confiance.

Il n'était pas sans péril de parler de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. M. A. P. a su nous montrer en sainte Thérèse

not a statue gilded with the false glory of tradition and legend, but a living, breathing woman with all her imperfections and crudeness, with

4. Par exemple dans le passage traduit p. 103 et 106.
5. Dans les *Moradas*, sinon dans la *Vida* (p. 177).
6. C'est ce qu'admet aussi M. P. Groult dans l'ouvrage cité plus loin.
7. M. A. P. ne précise pas s'il s'agit ou non de l'*Imitation*.

her wonderful grace of manner, her amazing, efficiency and energy, and her ever present common-sense and humour (p. 145).

Il déclare ne pas comprendre comment un personnage de Huysmans peut dire qu'elle lui fait l'effet « d'un lys immaculé, mais d'un lys métallique, d'un lys forgé de fer ». Quelques bribes de sa correspondance, prestement ramassées en cinq ou six pages, nous la font voir autrement vivante, et jusque dans ses sautes d'humeur et ses excès d'humilité, parfois déconcertants. Quant à ses autres écrits, une analyse fidèle nous en donne une idée que l'on a voulue exacte et sincère, car les obscurités, les confusions, les étrangetés mêmes sont notées, par exemple à propos de la « Troisième Eau » (p. 159), ou du « Château », qui est à la fois l'âme, la demeure où celle-ci entre, et Dieu lui-même; ce dont la sainte s'aperçoit du reste et se tire sans embarras (p. 164, n. 1). Ses contradictions, comme les concordances, entre la *Vida*, le *Camino* et les *Moradas* au sujet de l'Oraison de quiétude sont soulignées (p. 169); les réticences aussi. De même pour l'Oraison de recueillement, au sujet de laquelle les divergences peuvent s'expliquer par les progrès mêmes de la sainte (p. 177). Tout en nous mettant en garde contre les flottements de son vocabulaire, M. A. P. a cherché à éclairer ses œuvres les unes par les autres et à montrer comment et jusqu'à quel point elles se complètent et s'engrènent, pour ainsi dire. Pour lui, par exemple, l'Oraison d'union s'identifie avec la « Troisième Eau [8] » et la « Cinquième Demeure » (p. 179); quant aux « Demeures » suivantes, elles dépassent le champ du *Libro de la Vida*. Beaucoup de lecteurs, certainement, s'arrêteront sur ce chapitre, comme sur celui, très objectif et très prudent, où il est question des phénomènes physiques et psychiques décrits et classés par la sainte elle-même d'après ses propres « expériences [9] » (pour employer ce mot avec son sens anglais).

C'est le même esprit d'analyse et la même compréhension de la pensée mystique qui font des 60 pages consacrées à saint Jean de la Croix une esquisse intéressante, attachante et profitable, appuyée d'ailleurs, bien entendu, sur la magistrale thèse de M. Barazi, mais non sans quelques réserves touchant la « contemplation naturelle extatique » et l'influence du saint sur la réformatrice du Carmel.

A la date de 1927, Fr. Juan de los Angeles avait été beaucoup moins étudié que les autres auteurs dont M. A. P. s'occupe dans ce livre. Un seul ouvrage lui avait été consacré, celui du P. Torró. Que vaut l'enseignement de la *Conquista* et de la *Lucha espiritual*? C'est,

8. Pour Etchegoyen (*L'Amour divin*, p. 326), l'Oraison qui correspond à cette « Troisième Eau » serait « une oraison intermédiaire entre celle de quiétude et celle d'union (cf. p. 339, note).

9. N'y a-t-il pas contradiction entre la p. 194 et la p. 196 au sujet des dates respectives de sa première vision imaginaire et de sa première vision intellectuelle?

nous dit M. A. P., dans Richard de Saint-Victor, saint Augustin, saint Bonaventure, saint Bernard, saint Thomas, etc., que cette science est puisée; naturellement aussi dans « Saint Denys » (c'est-à-dire la *Théologie mystique* attribuée à Denys l'Aréopagite), et ce qui est plus intéressant, dans saint Jean de la Croix et Luis de León, aussi bien que dans Osuna, Ruysbroeck, Tauler et Gerson (p. 367, 375, 396-401). Mais cette question des sources étrangères de Fr. Juan de los Angeles a été fort éclairée dans un ouvrage paru en même temps que celui-ci et dont nous parlerons dans notre prochain fascicule : *Les mystiques des Pays-Bas et la littérature espagnole du* XVIe *siècle*, par Pierre Groult. Les observations de ce dernier concernant les emprunts aux mystiques flamands, notamment à Herph, que ne mentionne pas M. A. P., sont de beaucoup plus riches pour l'ampleur et l'intérêt; mais enfin, il y a une coïncidence partielle; et celles qui, ici, touchent les sources espagnoles paraissent acquises. Il ne résulte ni des unes ni des autres que ce franciscain ait une grande originalité; surtout (et cela M. A. P. le donne bien à entendre) son expérience propre est difficile à délimiter, comme les états dont il parle sont difficiles à identifier nettement avec ceux que nous connaissons par d'autres auteurs. Il a, du reste, une terminologie un peu spéciale parfois : notamment le mot *introversión*, qui désigne un état analogue à l'oraison de recueillement; ou l'alliance bizarre *ociosidad y ocupación*, qui en indique un autre : raison de plus pour l'étudier.

M. A. P. n'a eu garde d'oublier la question du style. On est, là, un peu obligé de le croire sur parole, à s'en tenir au présent livre, puisqu'il n'y cite guère qu'en traduisant [10]; mais, sauf pour saint Ignace, nous n'avons qu'à nous reporter à l'anthologie que constitue son livre *Spanish mysticism, A preliminary survey*. Et puis, à travers la traduction, fort soignée, on perçoit bien des qualités originales, même celles du rythme des phrases dans Luis de León. Quoi qu'il en soit, je ne vois qu'à approuver, dans tout ce qu'on nous dit, par exemple, de saint Ignace :

> Almost alone of the great Spanish mystics, St. Ignatius finds no place in histories of spanish literature. The style of his *Exercises* and letters is a complete simplicity, frequently a baldness, of language, as unlike the style of the successful preacher as of the rhetorician or the poet, united to a formless of sentence-construction which reveals the fact that he was not in the heritage of the Golden Age of letters. He is always direct, generally vivid, and never by any chance affected or ornate. More one need not say (p. 25).

10. Ce n'est qu'incidemment qu'il cite en espagnol; mais il reproduit les strophes de saint Jean de la Croix qu'il traduit, n'espérant pas, sans doute, en rendre la poésie et la musique.

Louis de Grenade est plus intéressant comme écrivain, ou plutôt comme styliste; et M. A. P., tout en félicitant Azorín d'avoir su découvrir et vanter son mérite, met avec mesure les choses au point dans deux pages qu'il faudrait citer tout entières (p. 74-76). S'il n'a fait qu'indiquer (p. 75) son goût pour Cicéron [11], il voit en lui, avec insistance, un des pionniers du castillan au XVI[e] siècle, comme en Luis de León un de ses défenseurs. Osuna, que M. A. P. rapproche de lui, se trouve étudié, au même point de vue, avec beaucoup de finesse (p. 128 sq.), particulièrement sur un aspect très important, l'usage fréquent, habituel, voulu, de la métaphore et de la comparaison toujours frappantes, simples et justes.

Sainte Thérèse est appréciée avec beaucoup de bonheur, et si ses vers (abstraction faite du fameux sonnet « No me mueve, mi Dios », qui n'est sûrement pas d'elle) sont mis bien loin de sa prose, celle-ci en revanche est dûment caractérisée et franchement admirée : on y relève surtout la forme imagée (la sainte pensait par images) et la spontanéité si sincère de la plume comme de la pensée.

Inversement, c'est le poète, et sans aucunes réserves, que l'on admire et nous fait admirer dans l'auteur de *Noche oscura del Alma* et de *Llama de amor viva*, sinon dans celui des romances sur la doctrine chrétienne; mais sa prose n'est point portée aux nues.

Chez Luis de León, l'œuvre de prose que M. A. P. admire le plus, comme on pouvait s'y attendre, est *Nombres de Cristo*, et cette admiration s'exprime d'une façon assez imagée :

> Its human sympathy, poetic charm, eloquence, feeling for nature, love of the Bible and devotion to Christ combine with each other like the stops of a great organ : no moment is there in the book when all of them are mute, and throughout most of its course their combinations keep the reader enthralled (p. 301).

Quant au poète, M. A. P. le défend d'avoir manqué d'imagination, et il trouve en lui

> the charm which is of the very essence of true lyric poetry and can no more be analysed than explained (p. 304).

Chez Fr. Juan de los Angeles (le moins connu de tous peut-être), en dépit d'une certaine lourdeur d'exposition qui trahit l'érudit trop plein de son sujet, M. A. P. se plaît à retrouver l'éloquence du prédicateur et même la douceur du poète, douceur vantée par Menéndez Pelayo. Peut-être pareille facilité dans le développement, et dans le développement emprunté, si elle apporte à cette œuvre assez volumineuse beaucoup d'attrait, lui enlève-t-elle précisément beaucoup

11. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de l'étude de Rebecca Switzer sur *The Ciceronian style in Fray Luis de Granada.*



d'intérêt aux yeux du lecteur qui veut surtout apprendre ce qu'il y a de réel et de non-imaginaire dans les mystères de la mystique.

J'ai voulu donner une idée, si superficielle qu'elle fût, de ce livre important. J'ajouterai seulement que l'étude des termes de la mystique y est extrêmement poussée, bien justifiée, et arrêtée sans plus de rigueur que ces termes n'en comportent (v. par exemple p. 197, note 2). Il n'est pas aisé de constituer un tel lexique : ce travail nous est épargné, dans la mesure où nous comprenons l'anglais, d'ailleurs facile, de M. A. P.

Ce qui gênerait un peu le lecteur qui ne serait pas familiarisé avec cette langue, c'est que même les passages cités le sont en anglais, le texte espagnol n'étant reproduit que rarement. Mais étant donnée la production anglo-américaine sur l'Espagne, il devient de plus en plus nécessaire pour nous de bien connaître la langue de Shakspeare. En tout cas, la règle que s'est imposée l'auteur de tout traduire marque un effort vraiment méritoire dans la compréhension, la transposition et l'expression de la pensée des mystiques espagnols. Il n'a ni économisé sa peine ni esquivé les difficultés. Aussi convient-il de louer ce minutieux travail d'analyse, qui nous renseigne utilement et nous permet de comprendre comme de juger par nous-mêmes. On se sent pris de confiance envers ce guide qui s'arrête à toutes les particularités notables et ne cherche point à passer outre faute de pouvoir en parler congrûment. G. CIROT.

Jean-H. Mariéjol. *La vie de Marguerite de Valois, reine de Navarre et de France (1553-1615).* Paris, librairie Hachette, 1928, in-8° de XIV-387 pages.

Le beau livre de M. Mariéjol n'est pas seulement la première étude critique qui ait été entreprise de la vie — de toute la vie — de la reine de Navarre : étude très serrée, très nuancée, où la personnalité si complexe de cette Valois-Médicis est enfin dégagée de la légende et du roman. Amplement conçue par un historien de race, spécialiste éminent de la seconde moitié du XVIe siècle, cette biographie ne laisse dans l'ombre aucun des événements qui se rattachent à la vie de Marguerite; les plus menus y sont tirés au clair par une recherche des sources poussée à fond et qui aboutit à des découvertes ou des mises au point d'un grand prix pour l'histoire générale.

On y peut voir la place que l'Espagne a tenue dans l'existence orageuse de la reine de Navarre. Dans sa *Catherine de Médicis*, M. Mariéjol avait déjà mis en lumière l'un des traits caractéristiques de la Reine-mère, son perpétuel souci d'établir royalement ses enfants. Il suit ici dans le détail tous les détours de cette politique matrimoniale, les efforts de Catherine, dès 1560, pour marier sa fille cadette

avec le fils aîné et héritier présomptif de Philippe II, don Carlos; son fils de prédilection, le futur Henri III, avec la sœur de Philippe II, doña Juana, reine douairière de Portugal : projets chimériques qui se heurtèrent au refus du roi d'Espagne, mais qu'elle reprit avec ténacité à l'entrevue de Bayonne en 1565, et en 1568, à la mort d'Elisabeth de Valois, où elle songea à faire épouser Marguerite, qui avait quinze ans, à Philippe II. Puis, lorsqu'elle eut été rebutée de ce côté, ce fut le projet de mariage de Marguerite avec le roi de Portugal, D. Sébastien, projet qui échoua également. M. Mariéjol montre comment ces négociations furent liées aux oscillations de la politique franco-espagnole et influèrent, en particulier, sur l'attitude de la Reine-mère dans l'affaire du soulèvement des Pays-Bas. Le mariage de Marguerite avec le roi de Navarre fut un mariage tout politique : Catherine, en le concluant, se vengea des dédains et de la mauvaise volonté du roi d'Espagne, mais elle pensa aussi faire peur à Philippe II d'un système d'alliances protestantes et, pour triompher des répugnances de Jeanne d'Albret, elle lui fit entrevoir que la France viendrait en aide aux gueux. Espoir chimérique, d'ailleurs : la reine d'Angleterre, Elisabeth, fit déclarer à Coligny qu'elle ne souffrirait pas l'annexion à la France des Pays-Bas espagnols et la petite armée de quatre mille hommes que l'Amiral envoya au secours de Mons, bloqué par les Espagnols, fut surprise et presque exterminée par les assiégeants, le 17 juillet 1572.

Marguerite fut personnellement mêlée à cette affaire des Pays-Bas lorsque, en 1576, son frère chéri, le duc d'Anjou, décida de répondre à l'appel que lui adressaient les provinces calvinistes du Nord. A la mort de D. Luis de Requesens, Philippe II envoya comme gouverneur général son frère, un fils naturel de Charles-Quint, D. Juan d'Autriche, le jeune et glorieux vainqueur des Morisques dans les Alpujarras et des Turcs à Lépante. Brantôme a conté que, traversant la France, déguisé, à cheval, il s'arrêta à Paris et contempla, incognito, au bal du Louvre, « en extase » la reine de Navarre, « la merveille du monde ». C'est là une imagination pure, à inscrire à l'actif du panégyriste enthousiaste et de l'amoureux platonique de Marguerite. Ce qui est certain, c'est qu'au cours d'entretiens entre le duc d'Anjou et l'agent français à Bruxelles, Mondoucet, l'idée naquit d'envoyer la reine de Navarre en reconnaissance aux Pays-Bas, sous prétexte d'une cure à faire aux eaux de Spa. Catherine de Médicis approuva fort ce voyage : elle y voyait un moyen d'amorcer un mariage du duc d'Anjou avec l'aînée des infantes espagnoles, qui aurait apporté en dot tout ou partie des Pays-Bas. Mais Philippe II repoussa les ouvertures que lui fit à ce sujet le pape Grégoire XIII, et le duc d'Anjou en fut réduit à conquérir les provinces, à défaut de l'infante.

Marguerite avait pour mission de s'informer des dispositions des

catholiques du Sud et de gagner à son frère des partisans dans l'aristocratie. Elle a conté dans ses *Mémoires* ce fastueux voyage, très brillant à l'aller, mais dont le retour fut marqué par des péripéties tragi-comiques. M. Mariéjol montre qu'elle a singulièrement exagéré les résultats de sa mission : au point de vue diplomatique, ils furent très médiocres. Si, par son charme personnel, la reine de Navarre conquit d'Inchy, gouverneur de Cambrai, et le comte de Lalain, grand-bailli du Hainaut, D. Juan, après l'avoir comblée d'égards, se moqua d'elle en allant, le jour même de son départ, enlever par surprise aux Etats la citadelle de Namur. L'intervention de Marguerite n'empêcha pas les révoltés des Pays-Bas d'être écrasés à Gembloux, le 31 janvier 1578, par les vieux régiments de Philippe II. Elle ne fut pas plus heureuse lorsque, en 1585, brouillée avec son mari, en révolte contre Henri III, inféodée à la Ligue, elle tenta d'obtenir des subsides de Philippe II pour organiser la résistance à Agen. Le roi d'Espagne n'envoya pas les 5.000 écus qu'elle lui avait fait demander par Duras, et ce refus fut une des causes de l'échec de la reine de Navarre.

Elle entendait et parlait l'espagnol et l'italien, « comme si, dit Brantôme, elle avait été née, nourrie et élevée toute sa vie en Italie et en Espagne ». Il est probable qu'elle avait appris ces deux langues, toute jeune et même enfant, de la bouche de ses gouvernantes. Elle eut, plus tard, dans sa bibliothèque les ouvrages du fameux mystique Louis de Grenade, les *Divines Considérations* de Juan Valdès, des poètes (*Las Obras* de Boscan, *Las Trescientas* de Juan de Mena, le *Cancionero general*), toute l'œuvre de Guevara. Elle lisait l'*Odyssée* dans la traduction espagnole de Gonzalo Perez. Elle possédait aussi *Los Discursos de la religion y castrametacion de los Romanos y Griegos*, traduction castillane d'un ouvrage renommé du Lyonnais Du Choul. Ces indications, tirées par M. Mariéjol de l'inventaire inédit des livres qui se trouvaient en 1608 dans le cabinet de la reine de Navarre, permettent de la ranger parmi les nombreux hispanisants du XVI[e] siècle.

Paul COURTEAULT.

Rosaria Flaccomio, *La Fortuna del « Don Quijote » in Italia nei secoli XVII e XVIII e il « Don Quisciotti » di G. Meli*. Palermo, Santi Andò e Figli, s. a. (1928), in 16, 167 pages et index.

Ce petit travail — qui doit être une thèse de doctorat — se borne à examiner ce qui a été dit « *en letras de molde* » en Italie sur le roman de Cervantès depuis qu'en 1622 les presses vénitiennes éditaient la version de Franciosini jusqu'à la publication, en dialecte sicilien, du

Don Chisciotti e Sanciu Panza (1787) de Giovanni Meli : bien peu de choses, en vérité, et presque régulièrement des déformations, qui montrent que l'on ne voulait voir dans l'œuvre fameuse que l'aspect plaisant, bouffon. Mélodrames sans valeur : tel est le mieux qu'ait inspiré l'immortel roman en Italie. Mais on aura toujours l'excuse de dire qu'à cette époque on savait assez, là-bas, le castillan pour lire et apprécier *Don Quichotte* dans l'original. Sans doute. Le plus détaillé de ce court livret est réservé à l'examen du petit poème de Meli, ce qui peut être d'un grand intérêt pour des Siciliens, mais ne nous passionne, il faut l'avouer, que médiatement, pour ne pas dire médiocrement, sans que, pour autant, il nous vienne à l'esprit de dénier à M[me] Flaccomio un zèle extrême de recherche et de comparaison. On lui a déclaré — sous la signature : A. S. G. — dans un organe local d'érudition espagnole [1], qu'elle « *llevaba camino de sobresalir entre nuestros hispanistas, si es que este libro no le otorga ya uno de los primeros lugares en la pléyade de estudiosos de las cosas de España que tenemos en Italia* ». Acceptons-en l'augure et souhaitons que ces nouveaux hispanistes suivent les traces de ceux que nous admirons tous ici, non de ceux du « nouveau cours », dont M. Gino Doria — qui prépare un travail sur l'hispanisme italien au cours de ces 50 dernières années — nous a conté les exploits au fascicule d'avril 1928 de *La Cultura* de feu C. de Lollis : *Ancora una disgrazia di Colombo*, p. 216-221. Peu à peu, des études précises nous permettent de bien délimiter l'influence de *Don Quichotte* sur la littérature étrangère. Pour l'Allemagne, nous avons, outre Dorer (1881), H. Fischer — *Don Quijote in Deutschland*, dans la *Vierteljahrschrift für Literaturgeschichte*, tome V (1892) — Farinelli (1892), A. Schneider (1898), J. Schwering (1902), Tjard W. Berger — *Don Quixote in Deutschland*, thèse de Heidelberg (1908) — et les pages de feu Max Hellmut Neumann : *Cervantes in Deutschland*, au tome XXV (1928) des *Neueren Sprachen*, sans compter l'excellente thèse de M. J.-J.-A. Bertrand sur *Cervantès et le romantisme allemand*, où l'on passe un peu vite sur les origines — on n'y citait pas, p. ex., la première traduction allemande (partielle du *Don Quichotte*, que vient de réimprimer à Hambourg, à l'occasion du XXI[e] Congrès des Néophilologues, M. Hermann Tiemann (l'exemplaire qui nous en a été donné provient de notre ami Godart, représentant de la France à ce Congrès et qui n'a pas revu sans mélancolie les lieux où, il y a vingt-cinq ans, nous nous étions pour la première fois rencontrés, aux bords de l'Alster). Pour l'Angleterre, nous ne connaissons que le travail de Gustav Becker : *Die Aufnahme des Don Quijote in die englische Literatur*, publié à Berlin en 1906, dans *Palaestra*, XIII. Pour la France, nous ignorons toujours pourquoi n'a pas paru la thèse de M. Maurice Bardon, alors professeur

1. *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*, t. IX, 1928, n° 2, p. 134.

à Toulouse, annoncée dans le numéro de janvier 1921 du *Bulletin de l'Université et de l'Académie de Toulouse*, p. 145, note 1. Une série de conférences de M. H. Bidou sur *Cervantès et Don Quichotte en France*, imprimée dans *Conferencia* des 1er janvier, 15 février, 15 mars et 1er avril 1924, n'offre qu'un intérêt mitigé, encore que les deux dernières ne soient nullement dépourvues de piquant. Nous faudra-t-il lire avant celui de M. Bardon le travail posthume de Max Hellmut Neumann sur *Cervantes in Frankreich*, que le laborieux et savant hispaniste de Würzburg, — auquel je rends ici hommage, après l'avoir un peu durement égratigné, sous l'influence de la Guerre, dans une autre Revue, celle des *Langues Romanes* —, M. Adalbert Hämel, s'apprête, nous dit-on, à éditer prochainement[1]? CAMILLE PITOLLET.

Lieutenant-Colonel H. de Castries, *Les sources inédites de l'Histoire du Maroc.* Deuxième série. Dynastie Filalienne. Archives et Bibliothèques de France. T. III, Paris, 1927, in-4°, XXVIII-587 pages, 6 planches. (Publications de la Section Historique du Maroc.)

Le nouveau volume que publie la Section Historique du Maroc compte cent quatre-vingt-neuf pièces; la plus ancienne est du 2 septembre 1686, la plus récente du 12 avril 1693. Ces indications suffisent à montrer la richesse de la documentation rassemblée par M. de Castries.

Les relations de l'Espagne et du Portugal avec l'Afrique du Nord ont toujours été si étroites qu'on ne saurait être surpris de trouver dans ce travail un grand nombre de renseignements qui nous intéressent. On y relèvera, entre autres choses, les extraits des lettres de L'Escolle (Lisbonne, 4 février 1690-27 mai 1692) relatives à Mazagan (p. 488-492) et quelques indications concernant les incursions des pirates barbaresques sur les côtes d'Espagne et de Portugal et leurs rencontres avec les marins espagnols et portugais (p. 24, p. 393-394, p. 399-400). Mais c'est surtout sur la reprise de Larache par Moulay Ismaïl (Doc. CII sq.), sur les rachats de captifs et sur l'activité des

1. Pour remplir un devoir de gratitude, signalons ici à qui l'ignorerait encore que l'indispensable, que l'unique répertoire de bibliographie cervantine. — *Catàleg de la Col-lecció Cervántica formada per D. Isidro Bonsoms i Sicart i cedida per ell a la Biblioteca de Catalunya*, t. I (1590-1800), Barcelona, 1916; t. II (1801-1879), *ibid.* 1919, (sur ces deux tomes, la *Revue Historique* et le *Journal des Savants* [1917, 1920, Morel-Fatio] ont publié des *notes* critiques) — a été complété et terminé en 1925 par un troisième tome comprenant, avec diverses adjonctions, la bibliographie des années 1880-1915, ainsi que l'index alphabétique de tout le travail (p. 553-655). L'auteur de cette patiente et minutieuse compilation est le cervantiste bien connu, J. Givanel i Mas, dont la plaquette de 1925 : *Lo Cervantisme en la « Real Academia de Buenas Letras » de Barcelona*, constitue un autre très précieux répertoire de menue bibliographie cervantine.



marchands français de Cadix au Maroc que cette nouvelle série nous apporte des précisions.

On sait que Moulay Ismaïl était obsédé par le désir de restaurer l'intégrité de son empire et de le libérer des enclaves étrangères qui subsistaient sur les côtes. En 1681, il avait recouvré la Mamora, occupée par les Espagnols depuis 1614; en 1684, il avait remis la main sur Tanger. Quand il mit le siège devant Larache, en 1689, il ne prit pas les Espagnols au dépourvu, car dès 1688 ils s'attendaient à être attaqués, le sultan ne leur ayant du reste pas caché ses intentions (p. 163 et 263). C'est ce qui explique qu'il ait eu, à enlever la ville, beaucoup plus de peine qu'il ne croyait; et cependant son armée ne comptait pas moins de trente mille hommes, tandis que les Espagnols n'en avaient que quinze cents; mais ils disposaient de deux cents canons (p. 269). Notre consul à Salé, Périllié, tenait Seignelay au courant de la marche du siège; le 10 octobre 1689, par exemple, il l'informe que les Maures ont « deux mines prestes à jouer », et qu'il y aurait dans la place deux mille Espagnols, dont deux cents volontaires « quy i sont entrés depuis peu » (p. 272); le 6 novembre, il annonce que les mines « avoit (*sic*) fait efect et abatu de la muraille assés pour pouvoir donner l'assaut ». Cet assaut avait eu lieu huit jours plus tôt, et quatre mille Maures y avaient laissé la vie; les Espagnols avaient dû se retirer dans la citadelle. Périllié ajoute que, une fois Larache occupée, Moulay Ismaïl projette d'assiéger Ceuta, Melilla et Mazagan (p. 275-276). Enfin, le 18 novembre, il écrit que Larache a capitulé (11 novembre). Le gouverneur a envoyé un Franciscain, Fr. Gaspar González, négocier la capitulation à Meknès auprès du Chérif : le gouverneur et cent officiers regagneront l'Espagne en toute liberté; le reste de la garnison, plus de seize cents hommes, partira immédiatement pour Meknès. Le siège aurait coûté dix mille hommes aux Marocains, et aux Espagnols seulement quatre cents (p. 280-281). Les Maures ramassèrent à Larache quarante-quatre canons qui allèrent orner le palais de Moulay Ismaïl à Meknès (mémoire de J.-B. Estelle, 19 juillet 1690, p. 312).

Moulay Ismaïl ne respecta pas les clauses de la capitulation. Le gouverneur, D. Fernando Villorias y Medrano, et les officiers furent retenus en captivité à Meknès (p. 285-286). Leur rachat donna lieu aux tractations les plus compliquées. Un prêtre espagnol, Manuel de Vaira Lobo, fut chargé de le négocier; Moulay Ismaïl ne voulut échanger ces prisonniers de marque que contre mille Maures. Par un premier traité, il avait été convenu que Charles II livrerait seulement cinq cents Maures, mais qu'il donnerait en outre cinq mille livres arabes de la bibliothèque de l'Escorial [1]. Moulay Ismaïl avait même

1. On sait que le fonds arabe de l'Escorial est essentiellement constitué par la bibliothèque du sultan saadien Moulay Zidan, prise par la flotte espagnole en mai 1612,



envoyé pour les examiner un lettré nommé Mohammed el-Ouazir el-Hassani, qui séjourna en Espagne de novembre 1690 à juillet 1691, et qui écrivit à son retour une amusante relation de voyage[1]. Mais les autorités religieuses s'opposèrent à la restitution des manuscrits arabes; on répondit à l'envoyé de Moulay Ismaïl que tout avait brûlé lors de l'incendie de l'Escorial en 1671, et l'Espagne dut se résigner à envoyer dix Maures contre un officier. « Voilà un bel accord, conclut le consul de France à Salé, Jean-Baptiste Estelle, qui, dans un mémoire du 23 février 1691, nous fournit de curieux détails sur cette négociation et le voyage de Mohammed el-Ouazir el-Hassani (p. 355-356), voilà un bel accord : d'un desdits officiers libres donner dix Maures, ce qui fait que ce roy a beaucoup de vanité et qui mettra la liberté des pauvres esclaves qui restent d'une manière qui ne pourront sortir de cest enfer, sy je puis le comparer ainsy. » En effet, Moulay Ismaïl devint intraitable. Et, tandis que, le 6 juin 1691, les cent officiers échangés partaient pour Ceuta, où attendaient les mille Maures, les Espagnols retenus à Meknès se désespéraient, et beaucoup, ne comptant plus recouvrer la liberté, se firent musulmans (p. 376). Le sultan se mit même à chicaner : il prétendit que le roi d'Espagne ne lui rendait que des Maures âgés et malades, qu'il gardait les bons sur ses galères (p. 390). L'échange put néanmoins avoir lieu à Ceuta en septembre 1691. Mais, d'après notre consul à Tétouan, Pierre Estelle, l'opération coûta à l'Espagne, outre les mille Maures, plus de cent cinquante mille piastres (Doc. CXXXVI et CXLV, et p. 453). Les autres captifs n'avaient pas tort de perdre courage, car, si, le 12 septembre 1692, Jean-Baptiste Estelle pouvait écrire que Charles II avait fait racheter un certain nombre de familles espagnoles prises à la Mamora en 1681 et à Larache en 1689, il ajoutait que, n'ayant plus de Maures à donner, le roi avait dû laisser environ huit cents Espagnols en esclavage à Meknès. Ces malheureux étaient dans une extrême misère; il leur envoya quatre Récollets et un médecin, chargé d'organiser un hôpital (p. 529).

L'histoire des missions catholiques en Berbérie reste donc toujours liée à celle des esclaves chrétiens. Lorsque le P. Girolamo de Castelvetrano, un Récollet italien, débarque à Salé à la fin de 1684 avec le titre de Préfet Apostolique et Vicaire Général de Barbarie[2] il n'était pas seulement chargé de préparer le retour des Franciscains espa-

avec le bateau français qui la transportait. Cf., outre les références données par M. de Castries (p. 355, n. 3), E. Lévi-Provençal, *Le Musnad d'Ibn Marzûk*, in *Hespéris*, 1925, p. 10, n. 2, et l'introduction du même à son récent catalogue des manuscrits arabes de l'Escorial d'après les notes de Derenbourg (Paris, 1928).

1. Partiellement traduite par H. Sauvaire, *Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain*, Paris, 1884, et brièvement étudiée par M. E. Lévi-Provençal, *Les Historiens des Chorfa*, Paris, 1922, p. 285-286.

2. Cf. *Sources inédites*, 2e série, France, II, p. 468-471.

gnols, il venait aussi négocier une « rédemption » générale des captifs chrétiens; en juin 1687, il partit pour Madrid afin d'y rassembler les cent cinquante mille piastres nécessaires au rachat de cinq cents Espagnols (Doc. XXXV et XXXVI). En janvier 1688 arrivèrent à Meknès cinq Franciscains espagnols, qui venaient mener à bonne fin les négociations entreprises par le P. Girolamo; ils apportaient en même temps des présents offerts par Charles II à Moulay Ismaïl (p. 154). Mais leur mission finalement échoua, par suite des prétentions extravagantes de Moulay Ismaïl, qui ne voulait céder ses esclaves espagnols que contre la place de Larache (p. 162-163). Cependant, il n'empêcha pas les Récollets espagnols d'établir une infirmerie dans le silo qui servait de prison aux captifs de Meknès (p. 389, p. 523), et il ne fit pas opposition à l'envoi des Récollets d'Espagne en 1692. Mais, sous prétexte qu'un navire appartenant à un juif marocain avait été confisqué à Cadix, il ordonna, au début de 1693, de jeter en prison tous les Récollets espagnols du Maroc et de les y maintenir jusqu'à ce que le vaisseau fût rendu (p. 560). Un rachat de captifs portugais fut négocié par des Trinitaires, qui débarquèrent à Mazagan vers l'automne de 1689 (p. 273). A Meknès, ils furent fort mal accueillis; Moulay Ismaïl refusa de les recevoir, et leur fit dire qu'il ne voulait rien entendre tant que leur souverain ne leur paierait pas un tribut annuel pour l'occupation de Mazagan; en attendant, il continuerait ses préparatifs pour assiéger cette ville (p. 277). En effet, Larache était alors presque prise, et les chrétiens ne possédaient plus sur la côte atlantique que la place de Mazagan. La recouvrer devint pour Moulay Ismaïl une idée fixe : lorsque, en 1691, un Portugais nommé José Alvares vint négocier de nouveau le rachat de ses compatriotes, le sultan répondit qu'il ne les échangerait que contre Mazagan, et il ajouta fort aimablement : « J'ay escrit, il y a deux ans, à ton chien de roy de me donner ma place de Mazagan et il ne m'a point fait de reponce. » Puis il se retira, et lui fit dire que, s'il était encore à Meknès une heure plus tard, on le brûlerait tout vif (p. 357).

On voit que les relations n'étaient pas faciles avec ce souverain têtu et malgracieux, et qui pourtant avait des côtés de grand homme. Entre Moulay Ismaïl et Louis XIV, à tort plein de mépris pour cet « empereur du Maroc » qui ne lui semblait qu'un fantoche barbare, elles furent presque toujours mauvaises [1]. A la suite des « contraventions » faites par les Marocains au traité qu'il avait signé avec Moulay Ismaïl en 1682, Louis XIV décida, le 24 juillet 1687, d'interdire le commerce entre la France et le Maroc. Cette mesure provoqua les plus vives protestations de la part des marchands

1. Cf. l'article de M. Georges Hardy, *Les relations de la France et du Maroc sous Louis XIV*, dans la *Revue d'histoire des colonies françaises*, 1927, p. 489-508.

français de Cadix, qui avaient de grosses affaires à Tétouan, Salé, Safi et Santa Cruz (Doc. LXVII). En outre, le Maroc était pour eux un précieux débouché lorsque les envois de toile de Saint-Malo arrivaient après le départ de la flotte des Indes; ils vendaient toute cette toile en Berbérie, d'où ils faisaient venir en retour de la cire, qu'ils envoyaient ensuite aux Indes; toutes opérations extrêmement fructueuses (p. 145, 148 et 233-234). Le commerce du Maroc était pour eux d'autant plus profitable qu'à Salé ils négligeaient d'acquitter les droits de consulat : le consul Périllié s'en plaint (p. 149). Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient fait peu de cas de l'interdiction royale et qu'ils aient continué leur négoce; les commerçants de France, en particulier ceux de Rouen et de Marseille, avaient d'ailleurs recours à leurs bons offices pour faire passer leurs marchandises au Maroc (Doc. LXV et LXX). Il arriva même à des marchands français de Cadix de faire naviguer leurs bateaux sous pavillon portugais (p. 251, p. 330)[1]. Louis XIV dut tenir compte lui-même des intérêts considérables qui étaient en jeu, puisqu'il jugea qu'on ne pouvait négocier la paix avec le Chérif sans consulter les marchands et le consul français de Cadix (Doc. LXIX). Le consul de France à Cadix, Pierre Catalan, jouait, en effet, un rôle important dans les relations franco-marocaines; c'était souvent lui, en particulier, qui servait d'intermédiaire entre les consuls du Maroc et les ministres de Louis XIV (Doc. XVII et p. 65, 68, 81, n° 1)[2].

Ce recueil est le dernier qui ait été entièrement préparé par M. de Castries, mort à soixante-seize ans, après une courte maladie, le 10 mai 1927. Au début du volume, M. Pierre de Cenival, qui est chargé aujourd'hui de la direction de la Section Historique, retrace en termes émus la carrière si pleine, la vie si noble et si droite de son prédécesseur. Le Maroc et les études historiques ont fait une grande perte avec la disparition de M. de Castries. Il importait que son œuvre fût continuée; le nom seul de M. de Cenival nous est une sûre garantie qu'elle sera bien continuée.

Robert RICARD.

1. Dans une moindre mesure, la colonie française de Lisbonne a également joué le rôle d'intermédiaire commercial entre la France et le Maroc (cf. p. 330, 347, 364-365, 369-370 et 461)

2. Les documents publiés par M. de Castries viennent illustrer de la façon la plus intéressante les travaux de M. Henri Sée, *Documents sur le commerce de Cadix (1691-1752)* (*Revue d'histoire des colonies françaises*, 1926, p. 465-520, et 1927, p. 33-80 et 259-276) et *Esbozo de la historia del comercio francés en Cádiz y en la América española en el siglo XVIII* (*Boletín del Instituto de Investigaciones Históricas*, Buenos-Aires, octobre-décembre 1927, p. 193-212). Voir aussi Léon Vignols et Henri Sée, *Le commerce malouin au Maroc* (*Annales de Bretagne*, 1926, p. 366-376).



Das ausländische Sprachgut im Spanischen des Río de la Plata, Ein Beitrag zum Problem der argentinischen Nationalsprache, **von Dr. phil. Rudolf Grossmann** (*Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiet der romanischen Philologie*, **Band VII), Hamburg, Seminar für romanische Sprachen und Kultur, 1926; 224 pages grand in-8°.**

Plus d'un des néologismes et des mots étrangers signalés dans cette étude (probablement à peu près complète à ce point de vue) se retrouverait dans l'espagnol des journaux et des classes cultivées de l'Espagne actuelle; mais l'ensemble qui nous est dessiné par de telles listes a tout de même une physionomie particulière. Comme l'auteur, par une ingénieuse figure, a pris la peine de l'expliquer, l'Argentine est, en effet, soumise, ou tout au moins exposée à des poussées autrement puissantes de l'étranger que l'Espagne, qui n'en reçoit en somme que de normales, linguistiquement parlant. De même l'Uruguay, qui est compris dans l'enquête. Dans ces deux pays, une proportion moyenne de 30 pour 100 d'étrangers!

Aux néologismes, qui ont pris figure espagnole, et qui, pour la plupart, l'ont prise en Espagne, aux mots étrangers (*extrangerismos*), qui ont gardé à peu près leur orthographe et plus ou moins leur prononciation, aux rares mots indiens qui ne sont pas employés en Espagne, s'ajoutent les différentes *Michsprachen* où entre respectivement, comme élément plus ou moins essentiel, la langue des immigrés. On nous en fournit, avec tout le commentaire nécessaire, un échantillon pour le mélange italien-espagnol, ce plaisant baragouin dénommé *cocoliche*, et un pour le mélange espagnol-portugais (-brésilien), l'un et l'autre, d'après *El Fogon*, de Montevideo; et d'autres encore, pour le *cocoliche*, toujours d'après le même périodique, en appendice. Une parodie reproduite de *El Mundo Argentino*, de *Buenos-Ayres*, donne une idée, fort exagérée à coup sûr, mais cocasse, de ce que peut devenir la langue de Cervantes sur les bords du Río de la Plata [1].

G. C.

Longfellow in Spain by **Miss Iris Lilian Whitman**, Ph. D. (Instituto de las Españas en los Estados Unidos, New-York, 1927, p. 249).

Miss Iris Lilian Withman présente modestement son essai comme une collection de faits et de documents se rapportant à l'Espagne dans la vie et l'œuvre de Longfellow. Comme chacun sait, celui qui devait

1. Voir le c. r. de M. L. Wagner dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1928, p. 191.



être un des poètes les plus lus aux Etats-Unis entre 1830 et 1860, fut choisi à 19 ans par les « Trustees » de Bowdoin College (Maine) pour occuper la chaire de langues modernes créée par la veuve du fondateur, et il se rendit aussitôt en Europe afin de se préparer à sa tâche. Après huit mois passés en France, il quittait Paris pour l'Espagne. Le carnaval de 1827 le trouve à Bordeaux, mais il ne s'y attarde pas, et par Bayonne, Irun, Tolosa, Vittoria, Burgos, il gagne Madrid au début de mars. Dès le 20 mars, il s'est procuré un maître d'espagnol, et s'est lié avec plusieurs Américains, dont le lieutenant de vaisseau Slidell. C'est en la compagnie de ce dernier qu'il fait une excursion à Ségovie, à l'Escurial et à Saint-Ildefonse. Les lettres qu'il écrit à ses parents, le journal qu'il tient, d'abord en anglais, puis en espagnol, enfin son livre intitulé *Outre-Mer* nous renseignent avec précision sur l'emploi de son temps, et la manière dont il s'y prit pour connaître l'Espagne. Il allait au théâtre, à la messe, aux courses de taureaux, aux processions, mais surtout il ne laissait passer aucune occasion de se faire des amis et des amies : José Cortés y Sesti, Florencia, Anita, ni de fréquenter la meilleure société. Le séjour de la capitale ne suffit pas d'ailleurs à sa curiosité : il veut connaître la vie qu'on mène à la campagne, se rend au pittoresque village de Pardillo, situé à 4 lieues de Madrid, et y passe une dizaine de jours. Il s'intéresse à tout, aux antiquités voisines et aux gages des ouvriers agricoles; se lie avec le médecin, le curé et autres personnes de l'endroit; joue avec les enfants; danse la *Manchegas*.

Le 2 septembre, il part pour l'Andalousie, et en douze jours atteint Séville, puis il se rend par mer de Gibraltar à Málaga, et le 11 novembre visite l'Alhambra de Grenade. Il ne reste à Grenade que cinq jours, mais cinq jours qui valent un siècle, cinq jours de rêve et d'émotions poétiques intenses. Le 22 novembre, il est de retour à Málaga et s'embarque pour l'Italie, ayant passé huit longs mois en Espagne, formé des amitiés, appris la langue du pays, étudié le caractère espagnol, joui profondément de son séjour.

Longfellow est maintenant à même de remplir sa tâche de professeur. De septembre 1829 à 1833, il enseignera à Bowdoin College, publiant des livres pour ses étudiants, des articles et des traductions pour le grand public [1]. En 1834, il recevra l'offre de remplacer Ticknor dans la chaire de langues modernes de Harvard, offre qu'il acceptera avec joie. Après un second voyage en Europe pour se perfectionner dans la langue allemande, Longfellow, en 1836, commença ses cours à Harvard et les continua jusqu'en 1855. Miss Whitman a précisé avec un soin minutieux, dans ses chapitres IV, V et VI, la connaissance que

1. *Novelas Españolas* (1830); *Spanish Devotional and Moral Poetry* (1832); *Spanish Language and Literature* (1833); (*North american review*) *Outre-Mer*. *Coplas de Don Jorge Manrique*.



le professeur avait de la littérature espagnole et ce que le poète a dû à l'Espagne; elle a confronté telle de ses traductions avec celles de Lockhart ou de Bowring pour en éprouver la valeur, et montré tout ce qu'il peut y avoir d'inspiration espagnole dans ses poèmes.

Pourquoi faut-il que cette étude si consciencieuse laisse une impression de sécheresse? La méthode est parfaite, les catalogues sont des plus complets, mais l'air ne circule pas librement, la vie manque. Peut-être Miss Withman a-t-elle trop borné ses recherches et son horizon. Pourquoi ne nous parle-t-elle pas davantage des voyageurs de langue anglaise qui ont précédé Longfellow en Espagne, sinon de Swinburne[1], du moins de Washington Irving? Pourquoi ne rien nous dire de l'état où Longfellow a trouvé les études espagnoles en Amérique et de celui où il les a laissées? Pourquoi ne pas comparer Longfellow à Ticknor, son prédécesseur, à Harvard, et à Lowell, son successeur?

En résumé, cette étude aurait gagné, dans son champ volontairement restreint, à s'éclairer d'idées générales et de comparaisons qui l'auraient rendue plus intéressante encore. RENÉ GALLAND.

Anthony Sylvain Corbière, ***Juan Eugenio Hartzenbusch and the french Theater*** **(Publications of the University of Pennsylvania. Series in romanic Languages and Literatures, n° 20), Philadelphia, 1927, 95 pages in-8°.**

L'auteur de *Los amantes de Teruel* méritait peut-être, après tout, une étude, bien que son œuvre, à part cette pièce célèbre, soit assez oubliée; mais l'examen de ses emprunts au théâtre français présentait un intérêt incontestable pour l'histoire littéraire du second tiers du XIXe siècle, et il était bon d'apporter à ce sujet le plus de précisions possible. On les trouvera ici, après une courte biographie qui place dans son milieu l'ancien directeur de la Bibliothèque nationale au moment de sa production dramatique.

Un chapitre comprend les pièces traduites ou adaptées du français. La plus ancienne (1827) a été empruntée à Piron; les suivantes à Regnard, à Dancourt, à L. Auquier (il s'agit d'une pièce pour enfants), à Alexandre Dumas, à Beaumarchais, à Picard (plusieurs), à Ferdinand Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent (il s'agit des *Pilules du Diable*), à Scribe et Mélesville, à Tournemine et Thackeray, à Voltaire, à Scribe et Varner, à E. Augier, à Dumas fils, à Sébastien Mercier, à Dufresny, à Mouslin de Moissy, à Victor Hugo. Pour une seule de ces 22 pièces, présentée par les éditeurs comme adaptée du français (*La pupila y la péndola*), on n'a pu trouver le modèle. Pour sept

1. Henry SWINBURNE, *Travels through Spain, 1775 and 1776.*

pièces perdues ou restées peut-être à l'état de projets, mais mentionnées par son fils, il faudrait remonter à Voltaire, à Molière, à Picard encore, à Destouches, du moins pour celles au sujet desquelles il y a une indication. Pour d'autres enfin, M. A. S. Corbière s'en tient aux dires d'Eug. Hartzensbusch. La conclusion de tout cet exposé n'est pas précisément un éloge sans restriction; mais enfin nous sommes renseignés un peu mieux sur l'œuvre d'un homme qui a laissé un nom dans l'histoire du théâtre, et voilà un résultat.

Quant à celles de ses pièces qui ont subi l'influence française, on nous cite *La redoma encantada* (un grand succès), où il a repris la veine de Grimaldi dans *La pata de cabra*, adaptation du *Pied de mouton* de Ribié et Martainville. D'autres peuvent devoir quelque chose à *Japhet ou la Recherche d'un père*, de Scribe et Vanderbuch, au *Rendez-vous* de Fagan, à *La Maison en Loterie* de Picard. Reste *Las Batuecas*, qui fut un échec. Le sujet était indiqué à l'auteur par la fameuse pièce de Lope de Vega; mais lui-même déclare avoir eu sous les yeux *Simon le misanthrope*, de Delisle, et *La volière de Frère Philippe*, de Scribe, Mélesville et Delestre Poirson. Dont acte.

G. CIROT.

L. Martín Etcheverría, ***Geografía de España.*** **Colección Labor. Biblioteca de Iniciación Cultural. Editorial Labor, S. A. : Barcelona, Buenos Aires, nos 144-146, 1928, 228 + 181 + 200 pages, nombreuses figures et illustrations, 64 photographies hors texte, 17 cartes en couleurs**

Dans une collection dont la section VII (Géographie) ne consiste guère qu'en traductions d'auteurs allemands, on est heureux de voir l'Espagne décrite par un Espagnol. L'exemple avait d'ailleurs été donné par le savant bibliothécaire de la Société de Géographie de Madrid, Antonio Blázquez y Delgado-Aguilera (*España y Portugal*, Barcelona, 1914, 698 pages), que le travail présent complète à quelques égards, sans le reléguer dans l'ombre. Il lui est même supérieur par certains détails, notamment par l'illustration, bien que certaines vues (par exemple celle de Saint-Sébastien, pl. XXIX du t. II) soient peu caractéristiques, et par l'addition de blocs-diagrammes, si justement en faveur aujourd'hui. Ce n'est pas non plus un mince avantage que d'offrir une bibliographie méthodique (p. 171-188 du t. III), encore que les indications en soient parfois incomplètes en ce qui concerne la date ou la pagination des ouvrages signalés. Enfin, l'auteur doit être loué sans réserve pour avoir donné place, dans sa description et dans ses cartes, aux appellations régionales, trop souvent omises au profit des divisions administratives qui en sont distinctes et dont beaucoup sont artificielles.

Des trois volumes de l'ouvrage, le premier est consacré aux généralités. L'information y est en général sûre. Toutefois, le chapitre initial (Géologie) laisse quelque peu à désirer; l'auteur en est resté, sur divers points, aux conceptions de Macpherson, qui ont fait leur temps; il ne paraît guère avoir utilisé Th. Fischer, qu'il cite pourtant (p. 19), et la faiblesse de ce chapitre et du suivant surprennent à bon droit quiconque, après le succès du Congrès géologique international tenu en Espagne en 1926, sait tout ce que la science géologique compte de représentants éminents chez nos voisins. La description des côtes de Galice (p. 44-47) aurait gagné à s'inspirer de l'article capital d'E. Scheu, pourtant cité dans la bibliographie (t. III, p. 174). Dans le chapitre consacré au climat, il y a, entre les deux cartes des p. 64 et 65, des contradictions qu'il n'eût pas été inutile d'expliquer. Les quantités de pluies données à la p. 66 sont inexactes : le maximum annuel moyen n'est pas à Santiago, mais à Bufera (province d'Oviedo), avec 2.320 mm.; le minimum n'est pas dans la vallée de l'Ebre, mais près de Carthagène (173 mm. au cap Tiñoso).

Nous nous en voudrions d'insister sur ces quelques imperfections. Si nous les avons relevées, c'est que l'ouvrage est de ceux qui méritent d'être lus de près. Elles disparaissent dans les t. II et III, qui décrivent les diverses régions de l'Espagne et les îles Canaries. L'auteur est ici visiblement plus à son aise; à la lumière du passé historique, il trace un tableau de l'état actuel du pays qui peut satisfaire les plus exigeants. Dans les limites restreintes qui lui étaient assignées, il était difficile de faire mieux, et tous ceux qu'intéresse la géographie de l'Espagne lui en seront reconnaissants.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

CHRONIQUE

Non pas seulement par courtoisie, mais parce que c'est une chose toute naturelle, nous nous empressons de publier la lettre suivante; cela sans attendre la réponse du collaborateur qu'elle vise, pour ne pas retarder la publication du fascicule.

Londres, le 26 septembre 1928.

Monsieur G. Cirot, secrétaire de la Rédaction du *Bulletin hispanique*.

MONSIEUR,

J'ose espérer qu'il me suffira de faire appel à votre courtoisie, sans qu'il soit besoin d'invoquer le droit de réponse, pour que la présente lettre soit insérée intégralement dans le prochain numéro du *Bulletin hispanique*.

Dans son n° 3 de 1928, le *Bulletin hispanique* a publié, aux pages 269-276, sous la signature de Mr. S. Griswold Morley, un compte rendu de *A New History of Spanish Literature* de James Fitzmaurice-Kelly, livre édité par moi, en 1926, à la Oxford University Press. De ces sept pages, quatre sont consacrées à mettre en parallèle certains passages de *A New History* et du *Précis de la littérature espagnole* de M. Ernest Mérimée, ladite juxtaposition devant établir que ces passages de *A New History* ne sont qu'une transposition des passages correspondants du *Précis*. On saura maintenant, grâce à la découverte de Mr. Morley, que sur les cinq cents et quelques pages de *A New History*, quatre moitiés de pages ne sont qu'un écho du *Précis*. Il n'y a qu'à s'incliner devant l'évidence. Je dois avouer que j'ignorais absolument les similitudes signalées. J'ajouterai aussi, pour couper court à quelque insinuation que je crois lire entre les lignes du compte rendu, que je conserve les manuscrits autographes de mon mari et qu'ils sont à la disposition de quiconque tiendrait à constater que les passages incriminés ne sont pas dus à une tierce personne.

Mr. Morley veut bien reconnaître que l'histoire de Fitzmaurice-Kelly était « très renseignée et très exacte », mais, ajoute-t-il, elle « avait un défaut capital, qui s'augmentait avec les éditions successives : c'est que la haute critique littéraire, les appréciations esthétiques et philosophiques, les vues d'ensemble enfin, qui n'avaient

jamais été très manifestes, allaient progressivement défaillant jusqu'au point de la disparition. C'était là, peut-être, le faible le plus sensible du livre. Eh bien ! on s'en est aperçu, et l'on a fait un effort délibéré pour remédier au défaut. Comment s'y est-on pris ? C'était bien simple : en étudiant au fond un livre dont les appréciations littéraires, les aperçus philosophiques constituaient précisément le fort, c'est le *Précis...* » Je m'abstiendrai de dire ce que je pense de cette comparaison entre « le faible » du premier ouvrage et « le fort » du second. Je me contenterai de remarquer que si l'auteur de *A New History* s'était aperçu, comme se l'imagine Mr. Morley, que son livre manquait de haute critique littéraire, d'appréciations esthétiques et philosophiques, de vues d'ensemble, et s'il avait pu croire — supposition invraisemblable — qu'il trouverait tout cela dans un *Précis* fameux par ses erreurs et ses inexactitudes, il aurait sans doute pris à ce dernier un peu plus que les quatre demi-pages dont l'adaptation constitue, aux yeux du critique, une « aberration extraordinaire... et qui nous reste inexplicable. »

Mr. Morley, qui a méticuleusement étudié toutes les éditions du livre de Fitzmaurice-Kelly, dévoile avec fracas les emprunts de *A New History*, mais se garde bien de rappeler ce que le *Précis* de 1908 devait à l'*Histoire* de 1904. Là aussi, il y avait des similitudes verbales que je pourrais étaler sur deux colonnes; il y avait même d'autres rapports, et plus importants, entre les deux ouvrages. Mr. Morley n'en dit rien. Cela s'appelle, paraît-il, « revendiquer les droits d'Ernest Mérimée »; mais cela peut-il s'appeler *fair play* ?

James Fitzmaurice-Kelly avait considéré cet incident avec calme. On lit, en effet, dans l'Avertissement de la deuxième édition française (1913) : « La version française, notamment, a eu l'honneur d'être... mise à contribution par au moins un de ceux qui sont venus après moi. L'imitation, même inavouée, étant la forme la plus sincère de la flatterie, je constate le fait sans le commenter. » Ne serait-ce pas là que se trouverait l'explication des quelques similitudes relevées par Mr. Morley ? L'auteur de *A New History*, qui avait le sens de l'humour, ne se serait-il pas amusé à rendre au professeur Mérimée la monnaie de sa pièce ?

Bien que la plupart des emprunts du *Précis* de 1908 aient été signalés l'année même où parut ce volume (Mr. Morley se réfère à ce compte rendu), l'auteur ne les en conserva pas moins dans sa réédition de 1922. Ce qui est bon à prendre est bon à garder, pensait-il sans doute. Je pense différemment et les futures éditions de *A New History* ne contiendront pas les passages qui proviennent du *Précis* : ils y seront remplacés par les passages correspondants des récentes éditions de l'*Histoire*, et quelque regret que je puisse éprouver à ne pas partager la manière de voir de Mr. Morley, j'estime — et

d'autres estiment avec moi — que *A New History* ne perdra rien à cette substitution. En agissant ainsi, je n'entends aucunement désavouer quoi que ce soit de ce qu'a fait mon mari, mais je crois pouvoir penser que s'il avait publié lui-même son livre, il se serait ravisé et aurait renoncé à utiliser ces transpositions.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués. JULIA FITZMAURICE-KELLY.

∿∿ Marcel Bataillon, *Sur André de Gouvea* (*Revue historique de Bordeaux*, 1928, n° 2). *La mort d'Henrique Caiado* (Coimbra, Imprensa da Universidade, 1928), 11 pages [d'après Erasme, qui désigne le personnage sous le nom d'Hermicus].

∿∿ Arturo Farinelli, *Divagazioni sulla poesia dell' Uruguay* (dalla *Nuova Antologia*, 16 agosto, 1928); 25 pages in-8°.

∿∿ Le *Boletín oficial de la Cámara de Comercio Española en Burdeos* a publié dans son n° de juin-juillet 1928 le compte rendu des solennités dont le centenaire de Goya a été l'occasion en cette ville : Exposition Gironde-Aragon; Plaque commémorative sur la maison où mourut Goya; Inauguration du cénotaphe de Goya dans le cimetière de la Chartreuse, avec le texte du discours du président de la Chambre, M. Garcia Baena; banquet; conférence de M. Jiménez Catalán, bibliothécaire de l'Université de Saragosse, à l'Athénée municipal. Suivent des notes de M. Gómez Gimena, secrétaire général de la Chambre, sur le séjour de Goya à Bordeaux.

∿∿ Narciso Alonso Cortés, *La muerte del Conde de Villamediana*, Valladolid, Impr. del Colegio Santiago, 1928. L'illustre ami de Góngora, d'après les documents trouvés par l'érudit averti qu'est M. A. Cortés, se trouvait, au moment de sa mort, impliqué dans une sale affaire de mœurs qui n'eut rien de poétique, mais paraît certaine, à l'inverse de la légende qui veut que Philippe IV l'ait fait assassiner, parce qu'il avait touché à la reine sous prétexte de la sauver du feu.

∿∿ *Rubió y Lluch, Etude monographique*, par J.-J.-A. Bertrand. (*Publications de l'Institut français de Barcelone*, IV). Barcelone, Institut français (Aragon 316), 1928; 16 pages in-8°.

∿∿ J. A. Van Praag, *Beschouwingen over Angel Ganivet* [conférence faite à l'Université de Leide]. Bij J. B. Wolters, Groningen, den Haag, 1928; 32 pages in-8°.

∿∿ *Erratum*. Dans la Chronique du fascicule de juin, p. 285, lire Eude, et non *Ende; Jean III*, et non *Jean II*.

∿∿ Publications récentes :

El cuento de Tristan de Leonis, by *George Tyler Northup*, The University of Chicago Press, Chicago, Illinois (1928).

Angel González Palencia, *Historia de la Literatura arabigo-española*, Editorial Labor, Barcelona (1928).

El castigo sin venganza, tragedia de Frey Lope Félix de Vega Carpio. Edición conforme el manuscrito autógrafo... publicada por C. F. Adolfo Van Dam. P. Noordhoff, Groninga, H. Champion, Paris, 1928.

Memórias de misions de recerca, Estudis monografics, chróniques, per John Llongueres, etc. (Obra del Cançoner popular de Catalunya), Barcelone, 1928.

A grammar of the Portuguese language, by Joseph Dann. National Capital Press, Washington, D. C., 1928. (*Hispanic Notes and monographs.*)

C. Parra Pérez, *Bolivar, Contribución al estudio de sus ideas políticas*. Editions Excelsior, 27, quai de la Tournelle, Paris, 1928.

Don Kichote de la Mantzcha, dast ist : Juncker Harnisch auss Fleckenland, auss hispanischer Spraach in hochteutsche ubersetzt, Frankfurt, 1648 (Friederichsen, de Gruyter et C°, Hamburg 36). 5 m.

Cuatro poemas de Berceo (*Milagros, de la Iglesia robada y de Teofilo, y Vidas de Santa Oria y de San Millán*). Ed. de C. Carroll Marden (*Rev. de Fil. Esp.*, Anejo IX), 1928. 10 ptas.

Julián Ribera y Tarragó, *Disertaciones y opúsculos. Edición colectiva que en su jubilación del profesorado le ofrecen sus discípulos y amigos [1887-1927] con una introducción de Miguel Asín* Palacios, 2 tomes, Madrid, Impr. de E. Maestre, Pozas, 12; 1928. 30 ptas.

Fuero de Jaca (*última redacción*) publicado por José Mª Ramos y Loscertales. Librería Bastinos de José Bosch, Calle Palayo, 52, Barcelona, XLIV-140 p. petit in-8°.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages

ANGLADE (J.). — La littérature espagnole à l'Académie des Jeux Floraux . . . 74
BATAILLON (M.). — Autour de Luis Vives et d'Iñigo de Loyola 184
— Chronique. 110, 185
— P. U. González de la Calle et A. Huarte y Echenique, *Constituciones de la Universidad de Salamanca (1422)* (bibl.). 95
— J. F. Montesinos, *Die modern spanische Dichtung* (bibl.). 102
— H. Pflaum, *Die Idee der Liebe Leone Hebreo* (bibl.) 260
— M. Monmarché, M. N. Schveitzer, *Espagne* (bibl). 282
— M. Artigas, *Menéndez Pelayo* (bibl.) 282
BERTRAND (J.-J -A.). — Ch. Gottlieb von Murr. 256
— Chronique 109
BOUILLIER (V.). — Traduction des six premiers chapitres du « *Discreto* ». 26
BOUSSAGOL (G.). — Angel de Saavedra, duc de Rivas (rectifications et compléments) 328
CAMENA D'ALMEIDA (P.). — L. Martín Echeverría, *Geografía de España* (bibl.). . 359
CIROT (G.). — Sur le « Fernán González ». 113
— Deux notes sur les rapports entre romances et chroniques 250
— Chronique 104, 191, 286, 363
— W. J. Entwistle, *The Arthurian Legend in the Litteratures of the spanish Peninsula* (bibl.) 85
— *Anuario de Historia del Derecho español* (bibl.). 88
— H. Alpern, *La Tragedia por los celos... de D. Guillén de Castro* (bibl.). 96
— Duque de Berwick y de Alba, *El Mariscal de Berwick* (bibl.) 97
— E. Ibarra, *España bajo los Austrias* (bibl.) 187
— Mosén Diego de Valera, *Crónica de los Reyes Católicos*, ed. por Juan de Carriazo (bibl) 258
— H. A. Deferrari, *The sentiment l Moor in Spanish literature* (bibl.). 262
— E Mapes, *L'influence française dans l'œuvre de Rubén Darío* (bibl.) . . 276
— E. Mayer, *El antiguo derecho de obligaciones español* (bibl.) 334
— E. A. Peers, *Studies of the Spanish Mystics* (bibl.) 339
— R. Grossmann, *Das aüsländische Sprachgut im Spanischen des Río de la Plata* (bibl.) 356
— A.-S. Corbière, *J. E. Hartzenbuch and the french Theater* (bibl) . . . 358
COURTEAULT (P.) — J. H. Mariéjol. *La vie de Marguerite de Valois* (bibl.) . . . 347
ENTWISTLE (W.) — On the Carmen de Morte Sanctii Regis. 204
GAILLARD (G.). — Notes sur les tympans aragonais. 293
GALLAND (R.). — Miss J L. Whitman, *Longfellow in Spain* (bibl.) 356
LE GENTIL (G.) Aarão de Lacerda, *O fenomeno religioso e a simbólica* (bibl.) . . 332
— Afranio Peixoto, *Camões e o Brasil* (bibl.). 335
MÉRIMÉE (H.). — « El Abencerraje », d'après diverses versions publiées au XVIe siècle 147
MORLEY (S. G.). — James Fitzmaurice-Kelly, *A New History of Spanish Literature* (bibl.) 269

Pages
HIRSCHAUER (Ch.). — Alfred Morel Fatio 4
KRAPPE (A. HAGGERTY), Une version persane de la « Maison fermée » de Tolède. 182
LAMBERT (E.). — J. Rafals, *Techumbres y artesonados españoles* (bibl.). 93
— Feliu Elias, *La Catedral de Barcelona* (bibl.) 94
LANTIER (R.). — Chronique ibéro-romaine, VIII, 1925-1926. 47
NÚÑEZ DE ARENAS (M.). — Llorente en Burdeos 72
— Universidad de Granada, *Anales de la Facultad de Filosofía y Letras* (bibl.) 98
— Ig. Bauer, *De mi archivo* (bibl.). 99
PITOLLET (C.). — A propos des « Batuecas » et des « Jurdes ». 78
— A propos de Blasco Ibáñez. 235
— J. Dornhof, *Johann Nikolaus Böhl von Faber* (bibl.). 188
— Rosaria Flaccomio, *La fortuna del « Don Quijote » in Italia* (bibl.). . 349
RICARD (R.). — Chronique 111, 285
— Lt-Cl de de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (bibl.). 351
SARRAILH (J.). — Réfugiés espagnols en France au XIXe siècle. Le dépôt de Montmorillon (1831-1833) 220
— Le voyage en Espagne d'Alexandre Dumas père. 282
VALLOIS (R.). — A. García de la Fuente, *La numismática Española en el Reynado de Felipe II* (bibl.). 268

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES

I. Articles de fond

Antiquités. — Chronique ibéro-romaine, VIII, 1925-1926 (**R. Lantier**), p. 47-71.

Histoire de l'Art. — Notes sur les tympans aragonais (**G. Gaillard**), p. 193-203.

Histoire littéraire. — Sur le « Fernán González » (**G. Cirot**), p. 113-146. — On the Carmen de Morte Sanctii Regis (**William J. Entwistle**) p. 204-219. — « El Abencerraje », d'après diverses versions publiées au XVIe siècle († **Henri Mérimée**), p. 147-181. — Traduction des six premiers chapitres du « Discreto » (**Victor Bouillier**), p. 26-46. — A propos de Blasco Ibáñez (**Camille Pitollet**), p. 235-249. — Le Voyage en Espagne d'Alexandre Dumas père (**Jean Sarrailh**), p. 289-327.

Histoire. — Réfugiés espagnols en France au XIXe siècle. Le dépôt de Montmorillon (1831-1833) (**Jean Sarrailh**), p. 220-234.

Nécrologie, — Alfred Morel-Fatio (**Charles Hirschauer**), p. 4-25.

II. Variétés, Notes, Chroniques.

Histoire littéraire. — Une version persane de la « Maison fermée » de Tolède (**Alexandre Haggorty Krappe**), p. 182-183. — Deux notes sur les rapports entre romances et chroniques (**G. Cirot**), p. 250-255. — A propos des « Batuecas » et des « Jurdes » (**C. Pitollet**), p. 78-84. — Autour de Luis Vives et d'Iñigo de Loyola (**Marcel Bataillon**, p. 184-186. — Ch. Gottlieb von Murr (**J.-J. A. Bertrand**), p. 256-257. — Llorente en Burdeos (**Manuel Núnez de Arenas**, p. 72-74. — La littérature espagnole à l'Académie des Jeux-Floraux (**Joseph Anglade**), p. 74-77 — Angel de Saavedra, duc de Rivas (rectification et compléments) (**G. Boussagol**, p. 328. — Le Voyage en Espagne d'Alexandre Dumas père (**Jean Sarrailh**), p. 289-327.

Universités et enseignement — Programme d'agrégation et de certificat pour 1929, p. 330.

Chronique. — Legendre, Péricot, Núñez de Arenas, Hespéris, Anglade, Sarrailh, Cantineau, García Gómez, Mulertt, Ficker, Hinojosa, Ostrorog, *Bibliotheca Romanica*, R. Lejeune, A. Hamilton, E. G. Morley, Entwistle, Daurella, Rubio y Lluch, E. Díaz, Soler y Battle, *Calpe*, Editorial Reus. Pidal, Albéniz Thibaudet, L.-P. Thomas, Estelrich, Duran y Sampere, Gudiol, Bosch i Gimpera, Alphonse XIII, Jérôme et Jean Tharaud, p. 106-112.

Hirschauer, Bémont, Morel-Fatio; Prag, Sayous, Fichter, R. Ricard, Pauline Taylor, Anglade, Bataillon, Jeanne Mazon, H. Sée, Delpy et Viñas, Gies, p. 191-192.

Eude, Ballester, Menéndez Pelayo, J. de Carvalho, Glascock. Stasiak, Hämel, Fr. de Espinosa, R. Menéndez Pidal, Rouveyre et Bouillier, P. Paris, Pitollet, Bataillon, Heaton, Farinelli, Magalhães Basto. Méndez Bejarano; *Erratum*, p. 285-288.

G. Morley, Bataillon. Farinelli; Centenaire de Goya; N. A. Cortés, J.-J.-A. Bertrand, Volters; *Erratum*; Publications récentes, p. 361-364.

III. Bibliographie.

William J. Entwistle, *The Arthurian Legend in the Literatures of the Spanish Peninsula* (**G. Cirot**), p. 85; — *Anuario de Historia del Derecho español*, t. III (**G. Cirot**) p. 88; — José F. Rafols, *Techumbres y artesonados españoles* (**E. Lambert**), p. 93. — Feliu Elias, *La Catedral de Barcelona* (**E. Lambert**), p. 94; — P. U. González de la Calle et A. Huarte y Echenique, *Constituciones de la Universidad de Salamanca (1422)* (**Marcel Bataillon**), p. 95; — *La Tragedia por los Celos .. de* D. Guillen de Castro... *edited... by* Hymen Alpérn (**G. Cirot**) p. 96; — Duque de Berwick y de Alba *El Mariscal de Berwick* (**G. C.**), p. 97; — Universidad de Granada, *Anales de la Facultad de Filosofía y Letras* (**M. Núñez de Arenas**), p. 98; — Ignacio Bauer y Landauer, *De mi archivo* (**M. N. de A.**), p. 99; — J. F. Montesinos, *Die modern spanische Dichtung* (**M. Bataillon**), p. 102.

Eduardo Ibarra, *España bajo los Austrias* (**G. Cirot**), p. 187; — Johannes Dornhof, *Johann Nikolaus Böhl von Faber* (**C. Pitollet**), p. 188.

Mosén Diego de Valera *Crónica de los Reyes Católicos*, edición y estudio por Juan de Carriazo (**G. C.**), p. 258; — Dr. Heinz Pflaum, *Die Idee der Liebe. Leone Hebreo* (**Marcel Bataillon**), p. 260; — Harry Austin Deferrari, *The sentimental Moor in Spanish Literature* (**G. C.**), p. 262; — P. Arturo García de la Fuente, *La Numismática Española en el Reinado de Felipe II* (**R. Vallois**), p. 268; — James Fitzmaurice-Kelly, *A New History of Spanish Literature* (**S. Griswold Morley**), p. 269; — Erwin Mapes, *L'influence française dans l'œuvre de Rubén Darío* (**G. C.**), p. 276; — Marcel Monmarché, Marcel N. Schveitzer, *Espagne* (**M. Bataillon**), p. 282; — Miguel Artigas, *Menéndez Pelayo* (**M. Bataillon**), p. 282.

Aarão de Lacerda, *O fenómeno religioso e a simbólica* (**G. Le Gentil**), p. 332; — Ernesto Mayer, *El antiguo derecho de obligaciones español* (**G. Cirot**), p. 334; — Afranio Peixoto, *Camões e o Brasil* (**G. Le Gentil**), p. 335; — E. Allison Peers, *Studies of the Spanish Mystics* (**G. Cirot**), p. 339; — J. H. Mariéjol, *La vie de Marguerite de Valois* (**P. Courteault**), p. 347; — Rosaria Flaccomio, *La fortuna del « Don Quijote » in Italia* (**C. Pitollet**), p. 349; — Lt-Cl H. de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (**R. Ricard**), p. 351; — R. Grossmann, *Das ausländische Sprachgut im Spanischen des Rio de la Plata* (**G. C.**), p. 356; — Miss J. L. Whitman, *Longfellow in Spain* (**René Galland**), p. 356; — A. S. Corbière, *J. E. Hartzenbusch and the french Theater* (**G. C.**), p. 358; — L. Martín Echeverría, *Geografía de España* (**P. Camena d'Almeida**), p. 359.

IV. Planches.

N° 1 I. Alfred Morel-Fatio.

N° 2 I, I. Tympan de la porte occidentale de la cathédrale de Jaca; — II. Tympan de la porte occidentale de l'église de Santa Cruz de la Serós; — III. Tympan de la porte septentrionale de San Pedro el Viejo à Huesca; — IV. Tympan de la porte d'une ancienne annexe du cloître de San Pedro el Viejo à Huesca.

II. V. Tympan de la porte méridionale de l'église San Pedro el Viejo à Huesca; — VI. Tombe de Doña Sancha (église des Bénédictines de Jaca).

---

30 octobre 1928.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

7767. — BORDEAUX. — IMPR. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11. — 1928.

Este Boletín sale **trimestralmente** *(a principios de enero, abril, julio y noviembre).* — **Centros de suscripción.** BORDEAUX : *Feret, rue de Grassi, 9;* TOULOUSE : *Éd. Privat, rue des Arts, 14 ;* PARIS : *A. Fontemoing, rue Le Goff, 4;* MADRID : *G. Molina, Travesia del Arenal, 1.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

Annales de la Faculté des Lettres de [redacted]

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE [redacted]

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. 60 » | Étranger. . . . . . . F. 60
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants, archivistes ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III° section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 50 et 75 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.

7 767 — Bordeaux. — Impr. GOUNOUILHOU, 11, rue Guiraude. — 1928.

